



# **Les démons sont éternels**

**Green, Simon R.**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

**Simon R. Green**

# **Les démon sont éternels**



**L'ATALANTE**

Simon R. Green

# Les démons sont éternels

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR MARIE SURGERS



L'ATALANTE  
Nantes.

La traductrice tient à remercier Arnaud Mousnier-Lompré pour ses lumières.

Illustration de couverture : Didier Florentz

DAEMONS ARE FOREVER

© Simon R. Green, 2008

© Librairie l'Atalante, 2009, pour la traduction française

ISBN 978-2-84172-467-3

Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes  
[www.l-atalante.com](http://www.l-atalante.com)

LES HOMMES SONT MORTELS ;  
MAIS LES DÉMONS SONT ÉTERNELS.

Mon nom est Bond. Shaman Bond. Agent très secret.

Il était une fois une famille, la mienne, qui se dressait seule entre les forces des ténèbres et le monde tel que vous le connaissez. Grâce à la puissance que nous conféraient nos armures dorées, nous combattions les monstres pour vous en protéger. Dès l'enfance, tout le monde dans ma famille était préparé à défendre la cause du Bien dans le plus grand secret. Ainsi, vous pourriez continuer d'ignorer les dangers qui vous guettent.

J'étais agent de terrain. Permis de tuer les monstres abominables. J'étais le preux chevalier qui repoussait les grands méchants loups.

Puis j'ai découvert que tout cela n'était qu'un mensonge. Ma famille ne protégeait pas le monde : elle le dirigeait, tapie dans l'ombre. Et la merveilleuse armure d'or qui nous rendait bien plus qu'humains, nous la payions un prix inacceptable. J'ai donc privé ma famille de tout pouvoir. En punition, les miens m'ont choisi comme chef. Pour diriger la famille et racheter ses péchés.

En vrai, je m'appelle Eddie Drood. Je suis le dernier espoir de cette planète.

Qui est vraiment mal barrée.

## Un jour comme un autre

Le monde, ce n'est pas ce que vous croyez. Londres, ce n'est pas ce que vous croyez. Il y a des monstres à tous les coins de rue, des horreurs blotties partout dans l'ombre, et tout un tas de conspirations et de guerres occultes. Vous n'en saurez jamais rien, parce que la famille Drood a placé des agents de terrain un peu partout. Ils sont chargés de sauver les apparences et d'empêcher les coups fourrés. Ceux qui refusent de jouer le jeu, on les tue. La notion même de seconde chance, on n'y croit pas. On est plutôt du genre à noyer les débuts d'incendie avant qu'ils ne se propagent.

Ça fait bientôt deux mille ans que ma famille protège le monde. Les Drood sont très doués pour ça.

Mais quand j'ai appris la vérité cachée derrière d'infinis mensonges, tout s'est effondré. La dernière fois que j'étais venu dans mon charmant pied-à-terre londonien, le foyer loin de mon vrai foyer, ma vie avait un sens. J'étais un agent de terrain confirmé ; j'avais un pseudo, une couverture, et j'avais l'armure d'or qui me rendait bien plus qu'humain. J'allais où ma famille me disait d'aller, je faisais ce qu'on me disait de faire, et jamais il ne m'était venu à l'idée de poser la moindre question. Mon boulot, c'était de protéger le monde contre les saletés surnaturelles qui, cette semaine-là, représentaient la menace la plus urgente. Et j'avais la réputation de toujours mener mes missions à bien, quelles que soient les complications que je rencontrais. Je savais qui étaient les gentils, qui étaient les méchants.

Je savais que dalle.

Mon appartement occupait le premier étage d'un joli immeuble de Knightsbridge, un quartier chic où personne ne connaissait ma



véritable identité. Je touchais assez d'argent pour vivre dans le confort – et même avec classe –, et personne n'osait venir me chercher des poux dans la tête. Voilà ce qu'avait été ma vie jusqu'à ces derniers mois. Puis, un jour, sans prévenir, sans raison valable, ma famille m'a banni, m'a déclaré renégat, et j'ai dû prendre la fuite. En cherchant à comprendre ce qui s'était passé, j'ai découvert un terrible secret : ni ma famille ni le monde lui-même n'étaient ce que je pensais qu'ils étaient. Depuis, plus rien n'était pareil.

Et voilà que je me retrouvais à Londres, et en compagnie de Molly Metcalf, la sorcière des bois sauvages. Assise à côté de moi dans ma nouvelle voiture, elle chantait à tue-tête tandis que je conduisais dans les rues désertes. Il était très tôt, le soleil se levait à peine, les oiseaux piaillaient à s'en faire péter les poumons, et l'air avait cette fraîcheur pleine de promesses et d'espoir qu'on ressent dans toutes les grandes villes aux premières heures du jour. Molly Metcalf, anarchiste, terroriste et tous les autres trucs en « iste » tant que ça impliquait de compliquer la vie des puissants, s'étira voluptueusement avant de se mettre à donner des coups de poing dans le tableau de bord au rythme du morceau de Breed 77 qui passait sur la stéréo. Molly était une petite poupée d'aspect fragile avec un carré de cheveux noirs, de grands yeux sombres et des gros seins. Elle portait une combinaison de cuir noir et un coutelas magique suspendu autour du cou par une longue chaînette d'argent. Naguère encore, Molly faisait partie des méchants. On pouvait d'ailleurs considérer que c'était toujours le cas. Entre nous, c'était une longue histoire. Chaque fois qu'en mission nos chemins s'étaient croisés, nous avions essayé de nous entretuer. Mais à présent nous étions ensemble, et j'aurais du mal à dire lequel des deux en était le plus surpris.

Quant à moi, je ne suis qu'un type ordinaire, formé à se fondre dans la foule. Et pas une fois dans ma vie je n'ai commandé une vodka-martini « au shaker, pas à la cuillère ».

Je pilotais ma nouvelle voiture sans me préoccuper le moins du monde des feux rouges, des priorités ou du Code de la route dans son ensemble. J'ai dit « nouvelle », pas « neuve ». Puisque j'avais dû détruire mon Hirondel bien-aimée pour couvrir mes traces, j'avais persuadé l'armurier de la famille de me fournir une nouvelle caisse. Je conduisais à présent une adorable Bentley 1933 parfaitement restaurée, décapotable, 4,5 litres, vert pétard et intérieur en cuir rouge, avec un compresseur Amherst Villiers sous le capot étincelant. Mes cheveux volaient au vent, et je passais les vitesses un peu plus souvent que nécessaire, pour le plaisir de frimer. Cette bagnole était un véritable pur-sang, avec une classe de tous les diables. Les voitures modernes ne visent même plus à cette élégance discrète. Je passai la dernière vitesse, écrasai l'accélérateur, et la Bentley bondit comme un

lévrier qu'on lance au galop. Molly, ivre de vitesse, poussa un cri ravi.

« Elle est d'enfer, ta caisse, Eddie ! À qui tu l'as volée ? »

— Elle appartenait à mon oncle Jack, beuglai-je pour couvrir les rugissements du moteur. Pendant la guerre froide, quand il sillonnait l'Europe de l'Est pour étouffer les feux de forêt avant qu'ils ne se propagent. À ce qu'on dit, il nous a épargné trois guerres mondiales mais a bien failli en déclencher une lorsqu'on l'a retrouvé au lit avec l'épouse et la maîtresse d'un homme d'État. Oncle Jack, qui est bien sûr passé à des voitures plus rapides et plus tape-à-l'œil, a toujours gardé une vieille tendresse pour celle-ci et l'a conservée en état de marche. Et lui a ajouté plein de gadgets, naturellement. Il est notre armurier : il lui fallait les meilleurs jouets possibles.

— Par exemple ? »

Je souris. C'était plus fort que moi. « Châssis et vitres blindés ; pneus en silicone massif, donc increvables ; mitraillettes à l'avant et à l'arrière, capables de tirer deux mille fléchettes explosives par minute... Bien sûr elle est protégée contre les ondes électromagnétiques, les sortilèges et les malédictions, et truffée d'options secrètes. Le manuel est aussi épais qu'un annuaire. Quand on était gosses, on allait à la bibliothèque pour en lire des passages, et on rêvait au jour où on serait agents de terrain, rien que pour conduire des voitures comme celle-ci. Oh, tant que j'y pense, évite l'allumecigare. C'est un lance-flammes.

— Trop cool ! On l'essaie ?

— On ne l'essaie pas. Nous sommes censés nous faire discrets, tu te souviens ? Attendons de croiser un flic. Ou un mime. »

C'était bizarre de se retrouver à Londres dans ces rues familières, après tout ce qui s'était passé. Elles avaient le même aspect qu'autrefois, et les gens vivaient leur petite vie comme si rien n'avait changé. Pourtant, tout était différent. Même si nul ne le savait encore, l'humanité était une proie facile depuis que ma famille avait perdu tout pouvoir. Nous ne dirigions plus le monde, et si ses dirigeants ne s'entredéchiraient pas pour prendre notre place c'était seulement que tous les candidats potentiels en étaient encore à serrer les fesses en se demandant ce qui se passait au juste.

« Pourquoi retournons-nous à ton ancien appartement ? lança Molly.

— Je te l'ai déjà dit. Et si tu me demandes encore une fois si on est bientôt arrivés, je déclenche le siège éjectable.

— Cette voiture n'a pas de siège éjectable !

— Peut-être que si. Tu n'en sais rien.

— Parle-moi, Eddie. Tu ne me fais jamais part de ce qui te tracasse.

— C'est que je n'ai pas l'habitude d'être en couple. Quand on est

agent de terrain, on apprend vite à ne faire confiance à personne.

— Pas même à ses proches ? s'enquit Molly en me fixant de ses grands yeux sombres.

— Surtout pas à ses proches ! Avec un ennemi, on sait toujours à quoi s'attendre. Seuls ceux qu'on aime peuvent trahir. » Je respirai à fond sans quitter la route des yeux. « Si je dois diriger la famille – et il semble que je n'aie pas trop le choix, vu qu'il n'y a personne d'autre – il me faudra vivre au manoir, ne serait-ce qu'à cause du nombre de Drood dont je dois me méfier. La vérité libère, d'accord, mais il n'est précisé nulle part qu'on doive en être reconnaissant. Je dois prendre les choses en main... Cela dit, s'il me faut vraiment vivre dans cette vieille baraque pleine de courants d'air, je veux y emporter les objets auxquels je tiens. Des bricoles qui comptent à mes yeux, pour me sentir un peu chez moi.

— Il ne faut jamais s'attacher à des biens matériels, coupa Molly. Ce ne sont que des objets. Ça se rachète, les objets.

— Tu n'as pas la moindre goutte de sentimentalité dans les veines, hein ?

— Sinon je m'injecterais de l'eau de Javel pour désinfecter ! Je regarde devant moi, jamais derrière.

— D'accord, mais toi, tu vis dans une forêt. Que pourrais-tu bien emporter au manoir ? Ton arbre préféré ?

— Eddie, tu oublies que je suis une sorcière. Je pourrais très bien décider d'embarquer la forêt tout entière. »

Je décidai alors de changer de sujet. Elle risquait de trouver l'idée séduisante. Avec les sorcières, on n'est jamais sûr de rien.

« Et sinon, comment ça se passe avec ma famille ? On te traite convenablement ? Que penses-tu des tout-puissants Drood, maintenant que tu nous as vus de près ?

— C'est dur à dire. »

La musique s'était arrêtée, j'avais ralenti, et soudain le silence me parut pesant. Molly fit apparaître une petite tabatière d'argent, en tira une pincée de poudre qui irradiait une lumière verte, la prisait avant d'éternuer sans le moindre raffinement puis renvoya la boîte dans le néant. « La plupart des tiens ne m'adressent pas la parole. Soit qu'ils estiment que j'exerce une mauvaise influence sur toi, soit qu'ils m'en veuillent de m'être si souvent dressée contre vous dans le passé... Pourtant, je n'ai pas tué tant de Drood que ça. Il serait temps qu'ils passent à autre chose. Le passé, c'est le passé. Aujourd'hui tout est différent. Bon, d'accord, jadis je pratiquais la magie noire, je semais la révolte ; d'accord on me reproche des mutilations d'aliens et du kidnapping de bétail. Mais j'étais jeune ! Il fallait bien que je me défoule ! Ça ne justifie pas que les gens s'enfuient en hurlant dès que j'essaie de leur adresser la parole.

— Ils ne te connaissent pas aussi bien que moi, c'est tout, lui glissai-je d'un ton apaisant. Tu t'es quand même fait quelques amis, non ?

— Ton oncle Jack, il est bien, reconnu Molly à contrecœur. Même s'il est toujours fourré dans son armurerie. Et Jacob est agréable. Pour un fantôme. Pour un vieux bonhomme salace. Mais, à part ces deux-là, je n'ai droit qu'à des narines pincées et des remarques perfides chuchotées juste assez fort pour que je les entende. Certains se sont même montrés franchement désagréables. »

Je quittai la route des yeux le temps de foudroyer Molly du regard. « Dis-moi que tu ne les as pas tués.

— Bien sûr que non ! Je les ai transformés en trucs.

— Quel genre de... trucs ? »

Elle eut un sourire adorable. « Tu te souviens des faisans rôtis qu'on nous a servis la semaine dernière ? Tu t'étais étonné qu'on en mange en cette saison. »

Mes phalanges blanchirent sur le volant. « Oh ! mon Dieu. Tu n'as quand même...

— Bien sûr que non ! Détends-toi, Eddie. Tu es tellement crédule, parfois ! Je les ai changés en crapauds avant de les balancer dans la rocaille. Je voulais leur donner le temps de réfléchir tranquillement. Ils sont de nouveau humains, maintenant. Même s'ils ont tendance à tirer la langue dès qu'ils voient une mouche. »

Je soupirai profondément. Ça m'arrivait souvent depuis que Molly était entrée dans ma vie.

« Si ça peut t'aider, dis-toi bien que moi aussi, on m'accueille sans trop de chaleur.

— Mais on te respecte.

— Parce que je fais peur. J'ai détruit le Cœur, la source de leur merveilleuse armure d'or. La seule chose qui les rendait supérieurs au reste du monde. J'ai prouvé que le Cœur était maléfique et l'armure une ignominie, mais ils me haïssent justement parce que je les ai forcés à regarder la vérité en face : nous ne sommes pas les gentils, nous ne sommes plus les gentils depuis des siècles ! Et, bien sûr, ils se sentent impuissants et vulnérables devant nos innombrables ennemis.

— Tu leur as promis de nouveaux torques en argent, de nouvelles armures. Ils ont applaudi, tous, ils t'ont acclamé ! J'étais là, je l'ai vu.

— L'enthousiasme d'un moment de grâce... Mais puisque je dois diriger la famille, je dois monter à l'assaut. Je dois leur redonner le sens de la grandeur. Je dois faire mes preuves concrètement, non me contenter de parlote et de bonnes intentions. Je dois prouver que je suis digne de diriger la famille.

— Et à qui tu veux prouver ça ? À eux, ou à toi ? »

Mon appartement se trouvait à Knightsbridge, un quartier calme et très correct où personne ne savait qui j'étais ni ce que je faisais. On n'y connaissait que Shaman Bond, jeune homme fortuné qui restait sur son quant-à-soi, ne causait jamais d'ennuis et n'oubliait pas de sortir ses poubelles au jour prévu. Plus je m'approchais, plus je trouvais étonnant de voir dans les rues tant de gens qui n'avaient rien à y faire. Je repérai des espions et des agents d'une bonne dizaine de pays et d'organisations, tous très occupés à faire semblant d'être des gens ordinaires plongés dans des occupations ordinaires. Mais un Drood ne se laisse pas berner si facilement.

Je ralentis pour mieux regarder. Ça ne sentait pas bon. Tous les itinéraires qui menaient chez moi étaient surveillés par des types qui n'auraient même pas dû connaître cette adresse. Rien ne reste jamais longtemps secret, dans les services secrets. Impossible donc de me garer devant chez moi. Cela risquait de causer quelques dérangements. Je devais trouver un moyen de me faufiler chez moi, d'y récupérer mes affaires et de me barrer en vitesse sans qu'on remarque mon passage.

Je me rangeai le long du trottoir, assez loin de l'appartement. Molly me jeta un regard intrigué. Discrètement, je lui indiquai l'ennemi, la dissuadai de lancer une frappe préventive immédiate et la suppliai de rester tranquillement assise le temps que j'observe les alentours grâce à ma Vue. À l'instar de mon ancien collier, le torque d'argent me permettait de Voir le monde tel qu'il était vraiment, ou presque – en tout cas, plus nettement qu'un humain ordinaire. Car le monde est bien plus grand que vous ne le supposez, et grouille d'horreurs inconcevables qui rôdent parmi nous à votre insu.

Je remarquai deux elfes, grands, fiers et méprisants. Ils sont partis vivre ailleurs et ne reviennent dans notre monde que lorsqu'ils ont bon espoir de vraiment foutre la merde ou de pouvoir frapper un adversaire à terre. Ils n'ont plus que ça, après tout. Il y avait aussi des aliens gris qui ressemblaient à des lézards, et des bidules aux formes aberrantes. Oui, oui, de telles créatures marchent au milieu de nous. Pour la plupart, elles viennent en touristes. Si elles font mine de trop s'agiter, la famille leur colle une bonne fessée puis les renvoie chez elles. Quelques fantômes, prisonniers de boucles temporelles, dérivaien au fil du vent. Des êtres bizarres traversaient les murs, les escaladaient ou planaient dans les cieux. Ils étaient trop nombreux pour qu'il s'agisse d'une simple coïncidence. Rien ne reste jamais longtemps secret, chez les créatures surnaturelles.

J'abandonnai ma Vue. Nul ne peut Voir le monde réel pendant longtemps : l'esprit humain n'est pas conçu pour résister à de tels spectacles. Heureusement, le torque me rendait inVisible. Mes

ennemis devraient attendre que je choisisse de me montrer. Je souris méchamment. C'était le moment d'utiliser l'une des options les plus particulières de ma Bentley.

« Eddie, qu'est-ce que tu mijotes ? »

Je lui décochai un sourire d'extase. « Prépare-toi, chérie. La voiture va franchir le mur du son ! »

J'écrasai l'accélérateur, rembrayai brusquement : la Bentley bondit. Son moteur hurlait comme un loup en chasse. Je passai les vitesses à toute allure ; en quelques secondes, nous dépassions les cent cinquante à l'heure et je pressai un bouton soigneusement dissimulé pour passer en mode *Overdrive*. Molly et moi fûmes plaqués contre le dossier de nos sièges par l'incroyable accélération, et le paysage devint flou avant de disparaître.

La voiture défonça les murs de notre monde. Nous étions ailleurs.

Libérée des contraintes habituelles liées au temps et à l'espace, la Bentley déchira le voile dimensionnel. Les jours et les nuits clignotaient comme un stroboscope. Des étoiles transperçaient des cieux étrangers en constellations jamais contemplées depuis la Terre. Nous percevions des sons inconnus, de mystérieuses incandescences, j'entendis le chant d'une ville, le chœur d'un million de voix inhumaines. Des visions palpitèrent et disparurent tandis que nous les traversions comme une balle de fusil, intangibles et insubstantiels. Mais qui étaient les fantômes : elles ou nous ? Bonne question. Molly hurlait de joie, et je l'aurais volontiers imitée s'il ne m'avait pas fallu rester concentré sur ma conduite. Ivres de vitesse, presque délirants, nous fracassions une dimension après l'autre. Pour finir j'aperçus l'indication que je cherchais et dus braquer à droite pour retrouver notre réalité.

Plusieurs mondes s'entrechoquèrent en un immense effet Doppler lorsque, debout sur le frein, j'immobilisai la voiture avec une violente secousse dans le garage situé sous mon appartement. Je me hâtai de couper le moteur et de lâcher le volant. Mes mains tremblaient, et pas seulement d'excitation. Les raccourcis dimensionnels sont dangereux. N'importe quoi peut vous remarquer et décider de vous suivre. Je descendis de voiture, les jambes presque pas en coton, et examinai la carrosserie pour m'assurer que nous n'avions embarqué aucun auto-stoppeur clandestin. Je regardai bien sous le châssis.

Molly descendit elle aussi pour se mettre à danser en donnant des coups de poing en l'air. « C'était fabuleux ! Viens, on y retourne ! C'était quoi ? »

— Un raccourci, expliquai-je en jetant un regard méfiant sous le pare-chocs avant.

— J'adore quand tu m'emmènes en balade, Eddie ! »

Lorsque je me redressai, elle se jeta dans mes bras pour me serrer contre elle. Je me laissai faire.

« Bienvenue dans mon garage, déclarai-je. Ça paraît petit, mais en fait c'est vraiment minuscule. Maintenant, viens chez moi. Essaie de ne pas te laisser impressionner. Tout le monde ne peut pas vivre dans une forêt. »

J'examinai soigneusement la porte de l'appartement. Tout semblait normal, bien en place, mais elle n'était pas verrouillée. Impossible de s'y tromper. Or je ferme toujours à clé derrière moi. Dans un tel domaine, la distraction est un luxe que les agents secrets ne peuvent pas se permettre. Je m'écartai donc prudemment et me mis à réfléchir. Molly me regardait.

« Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Quelqu'un est venu.

— Un de tes ennemis ?

— Je dirais plutôt ma famille. Dès qu'on m'a déclaré renégat, la matriarche a dû envoyer une équipe pour tout fouiller chez moi. Il lui fallait des preuves de ma trahison. Et ma famille n'est jamais très subtile pour ces opérations.

— Tu penses qu'ils ont posé un piège ?

— Non. Un piège, je le Verrais. Ils ont dû se contenter de tout saccager pour être sûrs que je comprenne le message. Quand j'étais agent de terrain, c'est exactement ce que j'aurais fait. »

J'inspirai profondément, poussai la porte et entrai. Ils avaient tout mis sens dessus dessous, et avec la plus grande méthode. Tous les meubles étaient renversés, voire réduits en miettes. Ils avaient arraché la moquette pour soulever chaque latte du parquet, puis jeté mes affaires n'importe où, balancé au hasard les tiroirs et leur contenu, éclaté mon ordinateur pour récupérer le disque dur et fracassé le moniteur.

Ils avaient même déchiré les posters.

Dans chaque pièce, la même chose. Ils n'avaient rien épargné, allant jusqu'à éventrer le matelas au milieu d'un chaos de couvertures. À la tête du lit, quelqu'un avait peint le mot TRÂÎTRE. Cela me fit l'effet d'un direct à l'estomac. Une main glacée me comprima le cœur, et je dus me forcer à respirer. Molly, me rejoignant, vit le graffiti. Elle glissa un bras autour de moi et le serra doucement.

« Oh, Eddie, je suis navrée. Ça devait être adorable ici, avant...

— Je ne suis pas un traître, dis-je d'une voix que je ne reconnaissais pas. Je suis le seul à être resté fidèle à ce que la famille aurait dû être.

— Je sais, Eddie. Allez, ne reste pas là.

— Ça va aller. Tout va bien. »

Ce n'était pas vrai. Mais je la laissai m'entraîner.

Dans le salon, je contemplai froidement le massacre pour en prendre la pleine mesure. Au fond, on n'avait pas cassé grand-chose. Sans doute par manque de temps.

« Ils s'en sont vraiment donné à cœur joie », soupira Molly. Elle faisait de son mieux pour ne rien piétiner. Je l'en aimais d'autant plus, même si c'était perdu d'avance.

« Je m'y attendais. J'ai déjà fait pire, comme agent de terrain. Tout saccager dans le repère secret d'un ennemi pour pêcher un indice, une preuve. Ou pour le plaisir. C'était le jeu. Mais... tout se paie, Molly, l'univers se venge. Tu crois au karma ?

— Karma mon cul, ma tête est malade. Il ne t'était pas venu à l'idée de placer des systèmes de protection ? »

Je levai les yeux au ciel. « Il y en avait des tonnes. C'aurait été plus facile de pénétrer dans les répertoires porno de Bill Gates. Mais rien d'insurmontable pour ma famille. Il ne m'était pas venu à l'idée de me protéger des miens ! »

Molly fronça les sourcils. « Et les voisins ? Ils ont dû entendre du bruit et appeler la police.

— Personne n'entend un Drood qui veut rester discret. Et si ça arrive, on force le type à tout oublier.

— Pour son bien, naturellement.

— On peut dire ça, oui. Oh ! C'était de l'ironie. Désolé, je ne remarque pas toujours l'ironie.

— Toi et ta famille..., marmonna Molly.

— Quoi ?

— Rien. À ton avis, qu'est-ce qu'ils étaient venus chercher ?

— Comme d'habitude. Des objets de pouvoir, des grimoires à l'index, des textes interdits, des documents qui n'avaient rien à faire entre mes mains, peut-être même de l'argent, des versements suspects. N'importe quoi d'utilisable contre moi, pour me condamner ou me faire chanter. Pour négocier, ma famille préfère être en position de force. Les crétins ! Comme si j'allais laisser ici quoi que ce soit d'important...

— C'est sûr, renchérit Molly d'un air narquois. Où planques-tu les choses vraiment compromettantes, Eddie ? Les photos de toi gamin, les lettres d'amour de tes premières chéries ? Et tes films cochons préférés ? Y en a-t-il que tu voudrais emporter ? J'ai l'esprit large, tu sais...

— Je n'ai rien de tout ça », déclarai-je en me drapant dans ma dignité.

Molly secoua la tête en soupirant. « Pour un agent secret, tu menais une vie très rangée. Ne t'en fais pas, Eddie. Je serai tes films



porno à moi toute seule.

— Et on prétend que le romantisme est passé de mode ! » dis-je avec un sourire.

Il ne me fallut pas longtemps pour réunir les quelques objets auxquels je tenais. Des livres de la série « Bruin l'Ours et le Capricorne », tout abîmés à force d'être lus, que j'adorais quand j'étais petit. Dans un joli cadre, une photo de mes parents, prise juste avant qu'ils ne meurent en mission au service de la famille.

Molly l'étudia un moment. « Ils sont si jeunes ! finit-elle par dire. Plus jeunes que nous aujourd'hui. À peu près l'âge de mes parents quand les Drood les ont assassinés.

— Nous avons tant en commun, répondis-je en envoyant la photo rejoindre les livres dans un sac en papier. Je te le promets : je découvrirai la vérité sur ce qui est arrivé à tes parents. Et aux miens.

— Si tu veux. Je te l'ai dit : le passé ne m'intéresse pas. »

J'extirpai mes dix ou douze CD préférés des objets entassés par terre. (Molly mit son veto lorsqu'elle vit mes albums d'Enya, ce qui à mon avis était un peu dur. Après tout, dans la voiture, je la laisse passer du Iron Maiden.) Et... c'était tout. Je jetai un regard autour de moi, sans rien voir d'autre que je souhaitais emporter. Je contemplai le sac en papier. Pas lourd, pour dix ans dans cet appartement. Pas lourd, pour une vie entière.

« J'ai eu de bons moments, ici.

— C'est ça ! Le week-end, j'en suis sûre, tu devais t'écarter !

— Non. Je n'ai presque jamais amené quelqu'un ici. Les gens ne connaissaient que Shaman Bond, et ici, je pouvais être Eddie Drood. La famille incite les agents de terrain à ne pas avoir d'amis proches. À ne pas avoir de proches tout court. Ça pourrait menacer notre loyauté envers elle. De toute façon, impossible d'être proche de quiconque, quand on ne peut partager que des mensonges. On menait des vies solitaires, parce qu'on n'avait pas le choix. Tenir à quelqu'un, ç'aurait été le mettre en danger.

— Et ta famille encourageait ce genre de mentalité ?

— Bien sûr ! La famille devait être l'élément le plus important de nos vies : ainsi, nous ne risquions pas de nous détourner d'elle. On me laissait plus de liberté qu'aux autres, et malgré ça j'étais un bon petit soldat obéissant. Jusqu'à ce que les miens se retournent contre moi. J'ai eu des amis, oui... sans jamais rien pouvoir leur dire d'important. J'ai eu des aventures, mais jamais d'amours. Ce n'était pas permis. Je n'avais... que mon travail.

— Si tu deviens tout sentimental, je te gifle, prévint Molly. Et ça fait mal. Je te le répète : oublie le passé. Tu n'y trouveras jamais que des erreurs, des échecs et des occasions ratées. Concentre-toi sur le

présent ! Tu es à la tête de ta famille, tu as tout un tas de jouets fantastiques, et tu m'as, moi ! Que pourrait-on désirer de plus dans cette vie ?

— Mes CD d'Enya.

— Et une baffe pour le jeune homme devant moi, une ! »

Elle rit, et je l'imitai avant de la serrer dans mes bras. Elle blottit son visage dans mon cou en me caressant le dos. Je me penchai pour respirer l'odeur de ses cheveux. J'aurais pu rester là jusqu'à la fin des temps. Mais j'avais du travail.

« Pour moi, le monde était si simple. Je savais qui j'étais, ce que j'étais, et ce que j'étais censé faire de ma vie.

— Non, protesta Molly en levant les yeux vers moi. Tu le croyais, c'est tout. Bienvenue dans le monde réel, Eddie. C'est pourri comme endroit, hein ?

— Non. Tu y habites. »

Nous sortîmes de l'appartement mais, en arrivant dans la cour intérieure, je m'immobilisai : les grilles de fer forgé étaient grandes ouvertes. Dans la rue, je vis un bataillon de types armés jusqu'aux dents. Tous les regards étaient braqués sur nous. Molly vint se coller à moi. Deux hélicoptères de combat noirs emplirent le silence matinal d'un vacarme de tous les diables. Ils se mirent en position au-dessus de nos têtes. Je levai le menton et redressai les épaules. Règle numéro un de l'agent secret : ne jamais montrer sa peur. D'un pas tranquille, je m'approchai de la grille pour mieux voir ce qui se passait.

Les soldats étaient au moins cinquante. Dissimulés sous leurs armures et leurs casques à visière miroir, ils pointaient vers moi des flingues impressionnants. Automatiques, en plus. Du matos de première classe. Ils ne prenaient aucun risque. J'examinai la rue : les deux extrémités étaient bloquées par des véhicules blindés. Aux vitres des immeubles voisins, on devinait des visages effrayés. À Knightsbridge, on n'est guère habitué à de tels spectacles.

Un homme en armure vint se placer en face de moi mais resta à distance prudente. D'une main, il releva sa visière pour parler dans un mégaphone électrique. « Edwin Drood, Molly Metcalf, je vous ordonne de vous rendre. Obtempérez, ou nous recourrons à des mesures extrêmes. »

J'interrogeai Molly du regard. « Tu veux qu'on s'y prenne comment ?

— Oh, comme d'hab', répondit-elle avec un sourire angélique. Ultraviolence et méchanceté gratuite ; on les chope tous, tout de suite, sans pitié et pas de quartier.

— Tu es la femme de mes rêves.

— Rendez-vous, ou mourez ! cria l'émissaire dans son porte-

voix.

— Tu permets ? crachai-je. On discute, là, tu vois bien. On te répond dès que possible. » Puis je me retournai vers Molly. « J'hésite un peu à foncer dans le tas. En pleine ville, devant tout le monde, au milieu de témoins innocents... »

Molly haussa les épaules. « C'est eux qui ont choisi l'endroit. Nous pourrions partir en courant, sauter dans la Bentley et prendre tes raccourcis de dingue, mais partir en courant, c'est pas mon genre.

— Ni le mien. Ça fait mauvais effet. Ces minables méritent qu'on leur rappelle ce qu'on risque à menacer un Drood.

— Et la sorcière des bois sauvages, chéri.

— Bien sûr, mon cœur.

— Si vous ne vous rendez pas immédiatement... »

J'éclatai de rire. « Il nous connaît mal, hein ? C'est qui, ces types, à ton avis ?

— Une démonstration spectaculaire, des gros flingues et pas une once de bon sens ? C'est Manifest Destiny, forcément. La brigade des S'ils-ne-sont-pas-fachos-c'est-quand-même-drôlement-bien-imité.

Truman a dû commencer à tout restructurer. Tu imagines ? Apparemment, il nous en veut toujours, juste parce qu'on a détruit son QG souterrain avant de réduire en miettes son ignoble organisation !

— Les dictateurs gourous pseudo-divins sont parfois susceptibles, oui. »

L'émissaire balança son porte-voix d'un geste exaspéré et s'approcha de nous à grands pas. Molly et moi le regardions d'un air songeur. Il s'arrêta en prenant bien garde de ne pas nous mettre en joue. Pas pour le moment.

« Écoute, déclara-t-il du ton forcé qu'on prend quand on veut se montrer raisonnable dans des circonstances difficiles, nous savons toi et moi que tu n'as plus ton armure d'or, Eddie. Plus aucun Drood ne l'a. Si je dois ordonner à mes hommes d'ouvrir le feu, tu te mangeras tellement de balles que ta famille récupérera ton corps pour servir de passoire. Tu seras tellement truffé de plomb que ton cercueil finira parmi les déchets toxiques, et même ton ADN sera déchiqueté. Alors sois gentil, fais preuve d'un peu de bon sens et constitue-toi prisonnier, qu'on puisse rentrer chez nous !

— Je trouve tes métaphores à la chaîne un peu sur jouées.

— Oui, un chouïa, confirma Molly.

— Plus personne ne maîtrise l'art des menaces machiavéliques, soupirai-je. Au bon vieux temps, un vrai méchant pouvait vous glacer le sang avec une comparaison bien choisie.

— Bah ! moi, quand je leur fais mon regard mauvais, ils se pissent dessus.

— Désolé, dis-je à l'émissaire. Le bon sens, c'est pas notre truc.

Pas vrai, chérie ?

— Oh que non, répondit Molly. Il faut bien qu'on soigne notre image. Eh ! tu veux parier que j'arrive à transformer ce minable en tas de morve avant qu'il ait eu le temps de faire ouvrir le feu ?

— Vous ne faites pas le poids contre toute une armée ! protesta l'émissaire, une pointe d'hystérie dans la voix. Nous sommes autorisés à employer des moyens extrêmes !

— Ma foi, c'est bon à savoir. Aucune raison de retenir nos coups, donc. Je compte cinquante-sept soldats, Molly.

— Et sans doute d'autres, bien planqués, en renfort, ajouta-t-elle. C'est un surnois, ce type. Enfin, ça fait plaisir de voir qu'il nous prend au sérieux.

— Qui es-tu ? lançai-je à l'émissaire en me penchant pour essayer de voir derrière sa visière. Ta voix me dit quelque chose...

— Nom de code : Alpha ! cracha-t-il sans pouvoir s'empêcher de reculer d'un pas. Vous allez nous suivre sans faire d'histoires, oui ou non ?

— Oh, non, non, rétorqua Molly. Nous devons faire honneur à notre mauvaise réputation. »

D'un geste, j'indiquai les deux hélicos noirs qui tournaient au-dessus de nous et causaient des courants d'air qui nous décoiffaient. « Je désapprouve l'emploi de ces engins, Alpha. Nous sommes censés mener des guerres secrètes, dans les coulisses du monde. Le grand public ne doit connaître ni notre existence ni notre raison d'être. »

Alpha haussa les épaules. « Le monde a bien changé. Et c'est toi le responsable. Rends-toi, et vite. C'est ta dernière chance. »

Je regardai Molly. « J'ai bien envie de faire un peu de gym. Et toi ?

— J'ai bien envie d'éclater quelques têtes et de piétiner quelques cages thoraciques.

— Comme toujours, chérie, comme toujours. Allons danser ! »

En un instant, j'activai mon armure. Je subvocalisai les mêmes Mots que naguère, et la matière argentée de mon torque s'étira pour me recouvrir des pieds à la tête. Alpha, d'abord paralysé de stupeur, poussa un hurlement, fit volte-face et courut rejoindre ses hommes. On lui avait dit que je ne disposais plus de mon armure, et c'était faux. J'étais seulement passé au modèle supérieur. Je savais que je ressemblais à une statue d'argent luisant. L'armure constituait une protection parfaite : intégrale, dépourvue d'articulations comme de parties vulnérables. Mon visage lui-même devenait un masque anonyme. Malgré l'absence de trous pour les yeux ou le nez, je voyais parfaitement clair et respirais normalement.

Je pliai les bras, et l'armure d'argent m'obéit sans à-coup. Je me sentais plus fort, plus rapide, plus précis, comme si je m'éveillais enfin

d'un long sommeil. C'était cela, le grand secret de la famille Drood : l'armure merveilleuse qui nous rendait bien plus qu'humains, qui nous permettait d'accomplir notre devoir quelle que soit la riposte. Naguère elle était d'or ; aujourd'hui d'argent. Les détails changent, la guerre continue. Je serrai les poings et me concentraï pour y faire pousser des pointes épaisses et acérées. J'avais hâte de voir ce que cette nouvelle armure allait donner en conditions réelles.

Alpha réussit enfin à beugler un ordre dans son mégaphone, et tous les soldats se mirent à me tirer dessus. Je m'étais placé devant Molly de manière à la protéger et ne bougeai pas sous l'averse de balles. Au lieu de rebondir, comme cela se passait à l'époque du torque d'or, les balles étaient absorbées par la matière étrange. Je ne sentais même aucun impact. L'armure les avalait à mesure qu'elles la touchaient. C'était moins risqué pour les passants, certes, mais je me demandai si l'armure allait devoir excréter les balles à la fin de la bataille et, si oui, comment. Il faudrait prévenir Molly de ne pas rester derrière moi.

Les soldats s'aperçurent que leurs tirs restaient sans effet. La fusillade tourna court. Molly, immédiatement, quitta la protection de mon corps et leva les bras pour lancer un sortilège d'invocation des éléments.

« Levez-vous, ô vents du nord... »

Une violente bourrasque fit son apparition, souleva les soldats et les envoya bouler cul par-dessus tête dans toute la rue. Certains réussirent à se tapir sous des portes cochères ou derrière des voitures garées et se mirent à tirer sur Molly. Les balles se jouaient du vent furieux, mais se transformaient en pétales de rose dès qu'elles s'approchaient un peu trop de la sorcière. Molly était protégée par toute la magie des bois sauvages, et le monde matériel ne pouvait rien contre elle. Elle ne me laissait la protéger que pour me faire plaisir. D'un geste brusque elle fit jaillir des éclairs d'un ciel qui virait au noir pour foudroyer les soldats planqués et les griller sur place.

Des renforts sortaient de leurs cachettes, porteurs d'armes encore plus lourdes. Ces hommes remontaient le vent pas à pas pour rejoindre leurs camarades. Lorsque Molly pointa vers eux un index menaçant, la rue fut soudain occupée par une bonne dizaine de lamas à l'air ahuri.

Mon amoureuse était lancée.

Mais, sachant que de tels sorts la drainaient d'une bonne part de son énergie, je décidai qu'il était temps de me retrousser les manches. Je fonçai à une vitesse surhumaine vers le groupe de soldats encore debout. Mon armure me permit d'être sur eux avant qu'ils ne puissent réagir. Les pointes d'argent qui hérissaient mes poings s'enfoncèrent dans les casques renforcés et déchirèrent les épaisseurs de Kevlar

comme du papier à cigarette. Des gerbes de sang jaillirent ; des hommes s'effondrèrent en hurlant. Blessés, mais pas morts. Quand j'ai le choix, j'évite de tuer. Je suis agent secret, pas assassin.

Les soldats m'encerclèrent ; ils étaient encore nombreux et espéraient réussir à me jeter à terre. Ils me frappèrent à coups de crosse, me tirèrent dans la tête à bout portant. Je me contentai de les soulever les uns après les autres pour les jeter au loin grâce à ma force plus qu'humaine. Certains allèrent s'incruster dans les murs, qui se fissurèrent sous l'impact. De nouveaux mercenaires se présentaient sans cesse, et je dus malgré tout admirer leur courage. Je marchais sur eux le sourire aux lèvres et la joie au cœur. Ce qu'il y a de chouette, quand on se bat contre des vrais salopards – et les types de Manifest Destiny sont des vrais salopards, croyez-moi –, c'est qu'on n'a jamais à culpabiliser de leur infliger des horreurs. Et puis, ça fait du bien d'avoir devant soi un ennemi costaud sur qui on peut se défouler. Je m'enfonçai dans la marée d'adversaires et mes poings virevoltaient.

Les pauvres n'avaient pas la moindre chance.

Des voitures blindées déboulèrent sans crier gare. Des mitraillettes crachaient par d'étroites meurtrières. Molly transforma les balles en jolis papillons, puis d'un revers de main fit fondre tous les pneus. L'acier des jantes s'enfonça dans la chaussée, et les voitures s'immobilisèrent. Molly, très concentrée sur le mauvais tour qu'elle préparait, ne remarqua pas le soldat qui se glissait derrière elle après avoir triomphé des rafales de vent. Il leva son arme pour lui tirer une balle dans le crâne. Elle ne se rendit compte de rien.

J'attrapai le premier venu par le collet et le lançai sur l'agresseur de Molly. Grâce à la force que me conférait l'armure, ma victime partit dans un grand vol plané, si vite qu'elle s'enflamma à cause de la friction de l'air. Une véritable boule de feu s'approcha de ma cible, qui n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait. J'entendis des os se briser sous l'impact. Molly regarda les deux corps prostrés qui gisaient quelques mètres derrière elle, puis tourna les yeux vers moi.

« Je savais qu'il était là.

— Je n'en doute pas une seconde, Molly. Dis-moi, pourrais-tu calmer un peu le vent ? J'ai du mal à tenir debout. »

Elle se rembrunit. « Ce n'est pas moi. »

Ensemble, nous levâmes la tête. Les deux hélicos piquaient droit sur nous. Chacun venait d'un bout de la rue et nous canardait à coups de mitrailleuses, de fléchettes explosives et de lance-flammes. Sans bouger un muscle, je m'offris aux balles, au feu, aux explosions qui tentaient de m'engloutir. Les soldats autour de moi ne s'en tirèrent pas à si bon compte et s'éparpillèrent à grands cris en tentant d'étouffer les flammes qui dansaient sur leurs armures. Molly se glissa un peu à l'écart de notre monde, et tout lui passa au travers comme si elle

n'était qu'un spectre. Mais tant qu'elle resterait ainsi suspendue entre les dimensions, elle ne pourrait riposter. C'était donc à moi de m'occuper des hélicoptères.

Les balles perçaient la chaussée d'innombrables cratères, et des incendies naissaient un peu partout. Mon torse d'argent encaissait mille impacts par minute, sans résultat. Je n'étais même pas déséquilibré. Les explosions ne me causaient aucune gêne, les flammes ne m'atteignaient pas. Un Drood en armure est une force impossible à arrêter, une menace absolue pour ses ennemis. Je ramassai le blessé le plus proche pour le jeter vers l'un des hélicos, dont il percuta le rotor de queue. Son hurlement fut stoppé net lorsqu'une gerbe de sang et de tripaille passa au-dessus de nos têtes. L'hélico, déséquilibré, se mit à tanguer puis tomba au sol comme un oiseau sans ailes.

Le pilote fit une tentative désespérée pour diriger son appareil droit sur moi. Je refusai de bouger et me préparai au choc. L'hélico s'approchait dans un nuage de fumée et de flammes. Je discernais, dans le cockpit, des hommes qui hurlaient de rage et de haine. Enfin, l'engin s'écrasa contre moi et explosa. Un long moment il n'y eut que vacarme, feu et fumée opaque, mais rien de tout cela ne pouvait m'atteindre. J'étais planté, indemne, dans l'œil du cyclone infernal. Je finis par en sortir d'un pas tranquille en dispersant les débris à coups de pied.

Dans le ciel, l'autre hélico se préparait à refaire un passage. Bouleversés, effarés, ses occupants tiraient presque en aveugle. Les balles finissaient dans les murs, les trottoirs, et même dans leurs propres hommes. Mais soudain, ces enfoirés me balancèrent un missile des Enfers. En territoire civil ! Je bandai mes muscles et l'interceptai. L'armure absorba la violence de l'impact. Je me pliai en deux et serrai le projectile contre moi jusqu'à ce qu'il explose. Mon armure encaissa le plus gros de la déflagration. La plupart des fenêtres éclatèrent en mille morceaux, mais nul ne fut blessé. Je jetai un regard noir en direction de l'hélico. Ces idiots avaient passé la mesure. Ils allaient trop loin. Lorsque l'engin s'approcha une nouvelle fois, je sautai le plus haut possible grâce à mes muscles renforcés et m'accrochai à l'avant du cockpit. L'hélico vacilla sous ce poids inattendu. D'un grand coup de poing, je fracassai la vitre.

« Dégagez », dis-je aux deux pilotes d'un ton glacial.

Ils ouvrirent les portières et bondirent dans le vide. Je les comprends. On a beau être bien formé, on n'est jamais prêt à affronter un agent Drood en armure.

L'hélico s'écrasa au sol et partit dans un grand dérapage accompagné d'étincelles et de volutes de fumée noire. J'attendis qu'il s'immobilise dans un concert de grincements et descendis sans me presser. Mon métier a quand même de bons côtés. Molly me rejoignit

à grandes enjambées.

« Frimeur. »

Je regardai autour de moi. La plupart des soldats étaient hors de combat : blessés, traumatisés ou simplement paralysés de terreur. Les rares encore debout avaient jeté leurs armes et gardaient sagement les mains posées à l'arrière de leur casque. J'aurais presque pu compatir à ce qui leur arrivait. Ils s'attendaient à appréhender un homme désarmé et sa petite copine. Ils avaient supposé que l'importance des moyens mis en œuvre n'était due qu'à l'excès de zèle des militaires. Les vents conjurés par Molly se calmaient peu à peu, non sans cracher de-ci de-là quelques dernières bourrasques rageuses comme s'ils nous en voulaient de les avoir dérangés. Quelques petits incendies continuaient de brûler, et une épaisse fumée noire s'élevait des carcasses des hélicoptères.

Alpha s'avança lentement. Il n'avait plus ni arme ni mégaphone. Il s'arrêta devant moi, et je dois avouer qu'il avait l'air d'un homme battu mais pas anéanti. Lorsqu'il retira son casque, la situation s'éclaircit pour moi. Je connaissais ce visage d'homme mûr. Je désactivai mon armure, qui se retransforma en un simple torque d'argent, afin qu'il puisse voir le mien.

« Philip MacAlpine. Ta voix me disait quelque chose. Je ne te pensais pas assez bête pour te fourrer dans un tel guêpier.

— Tu connais ce dingue ? s'exclama Molly.

— Il appartient au MI5. Du moins, à l'époque. Il a souvent collaboré avec oncle James, jadis. Je le voyais beaucoup au manoir quand j'étais petit.

— Oh, je t'en prie. Maintenant je me sens vieux.

— Que fais-tu sur le terrain, Phil ? Et quand as-tu intégré Manifest Destiny ? »

MacAlpine secoua la tête. « Je n'ai rien à voir avec la milice de Truman. L'opération d'aujourd'hui était coordonnée par le MI5. Enfin, officiellement non, bien sûr. C'est du ressort du DDT. »

Molly me regarda. « Déverminage ?

— Le Département des décisions tordues. Une section qui dépend d'une autre section qui officiellement n'existe pas. C'est l'idéal pour ne jamais être inquiété. Qui a monté le coup, Phil ? »

Il sourit en haussant une épaule. « Tu sais très bien que je ne peux pas te répondre, Eddie.

— Molly, voudrais-tu le transformer en quelque chose de plus coopératif ?

— L'idée vient du Premier ministre, se hâta de répondre MacAlpine. Il voulait que nous vérifiions si les Drood étaient vraiment aussi vulnérables que nos informations semblaient l'indiquer. Afin d'agir tant que vous étiez affaiblis. » Il contempla le chaos alentour.



« Tous ces hommes de valeur, morts ou gravement blessés. Je ne te croyais pas cruel, Eddie.

— Je ne tue que si c'est nécessaire. Et tu le sais très bien. »

Mac Alpine me lança un regard indéchiffrable. « À ton sujet, je crois que je ne sais plus rien, Eddie.

— Les hommes politiques ne tiennent plus en place, dis-je à Molly. J'imagine que c'était inévitable, à partir du moment où les rumeurs ont circulé. Les grands de ce monde donneraient beaucoup pour mettre la main sur un Drood et lui faire cracher ses secrets. Il est temps que nous retournions au manoir pour voir ce qui s'y passe. » Je lançai un coup d'œil à MacAlpine. « Ça m'étonne de te croiser ici, Phil. Aux dernières nouvelles, tu t'étais fait virer des Opérations spéciales pour violence excessive.

— Ne sois pas stupide, Eddie. C'est le motif pour lequel on nous fait *entrer* aux OpSpé ! Dis-toi bien que tu ne t'en tireras pas comme ça. Le Premier ministre, depuis le temps qu'il se fait cracher à la gueule par les Drood, va sauter sur l'occasion de se venger. Nous sommes en train de réunir tous nos agents pour monter une frappe préventive contre ta famille. Même les vieux salauds comme moi sont rappelés. Sans être oubliés, nos crimes et nos péchés sont pardonnés. Et nous ne serons pas les seuls. Le monde entier va vous sauter à la gorge. Plus vite que tu ne le penses. »

Je l'examinai un moment. « Comment au juste avez-vous appris que les Drood ne disposaient plus de leurs armures dorées ?

— Tu es vraiment si naïf, Eddie ? Chez nous, il y a un département dont la seule mission est de vous surveiller. Des dizaines de rapports nous sont parvenus annonçant que des agents Drood abandonnaient leur poste pour regagner le manoir ventre à terre. Nous savons qu'il s'est produit un événement capital au sein de ta famille, Eddie. Et ne te fais pas d'illusion : nous aurons bientôt tous les détails. Nous découvrirons la vérité.

— Je te la raconterais bien, mais tu ne me croirais jamais. »

MacAlpine haussa les épaules, fit mine de s'éloigner puis me jeta un dernier regard. « C'est vrai ? Pour James ?

— Oui. Il est mort. »

Il hocha doucement la tête. « Le Renard Gris est mort. Je pensais qu'il nous enterrerait tous. Comment c'est arrivé ?

— Désolé, c'est une affaire de famille. Allez, va dire au Premier ministre d'abandonner son plan. Raconte-lui ce qui s'est passé aujourd'hui. Parle-lui de l'armure d'argent. Et dis-lui que la famille n'est pas affaiblie. Il s'agit plutôt d'une phase de... transition.

— Il peut naturellement compter sur un appel de la matriarche ?

— Sans doute. Molly et moi allons partir. Tes hommes et toi pouvez rester. Pensez à nettoyer ce bordel avant de rentrer chez vous.

Nous sommes censés mener des guerres secrètes, pas mettre en danger la vie de civils innocents ! Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

— Je te l'ai dit, rétorqua MacAlpine, le monde a changé. Les règles aussi ont changé. Et c'est toi le responsable. »

Molly et moi regagnâmes le manoir avec la Bentley. Molly chantait gaiement sur sa compil des Ramones ; moi, je réfléchissais. Aucun des habitants de la rue qui nous avait servi de champ de bataille ne raconterait ce qui s'était passé sous leur nez. L'habituel cocktail de pots-de-vin et de menaces, assaisonné des mots magiques (« terroristes » et « sécurité nationale ») le garantirait. Les caméscopes et les appareils photo seraient confisqués, et si quelqu'un s'entêtait à vouloir parler aux journalistes, le Gouvernement pèserait de tout son poids pour les museler. Quant à ceux qui chercheraient vraiment à causer des ennuis... on les forcerait à oublier. Il s'agit d'une guerre secrète dans un monde invisible. Pour que nous puissions protéger les gens, ils doivent continuer à tout ignorer.

Beaucoup de questions restaient en suspens. Comment MacAlpine avait-il su que le moment était venu d'encercler mon appartement ? Un tel déploiement de force, ça ne s'improvise pas. Quelqu'un l'avait renseigné, c'était une certitude. Et seuls les membres de ma famille étaient au courant. Je savais bien qu'il restait parmi nous des partisans de la faction Tolérance Zéro qui espéraient miner mon autorité et me mettre des bâtons dans les roues pour reprendre le contrôle de la famille, mais... de là à parler à des étrangers ? À des hommes politiques ? Ça dépassait les bornes.

Des ennemis à l'extérieur ; des ennemis à l'intérieur. Comme si je n'avais pas déjà assez de problèmes.

## 2

La famille : impossible de vivre avec,  
impossible de l'emmener au bord du  
fleuve, de la mettre dans un grand sac et  
de la noyer une bonne fois pour toutes

Le manoir est la demeure de la famille Drood depuis bien des générations, alors qu'officiellement il n'existe pas. Vous ne le trouverez sur aucune carte, et aucune route ordinaire ne vous y mènera jamais. Le manoir est solitaire, coupé du monde, et ça lui va très bien. Ne partez pas à notre recherche, ou il vous arrivera des horreurs. Nous sommes protégés par la science, par la magie et par des cauchemars pires que les deux réunies. La famille, depuis toujours, prend très au sérieux les notions d'intimité et de sécurité.

Surtout depuis que les Chinois ont essayé de nous faire péter une bombe atomique sur le crâne dans les années 1960. Ce n'est pas parce qu'on protège le monde que le monde déborde pour autant de reconnaissance.

Voilà des siècles que le manoir élève, éduque, choie et endoctrine des Drood. Qu'il nous entraîne à nous battre pour la bonne cause, qu'il nous enseigne tout ce que nous devons savoir sur le monde extérieur – sauf comment y vivre. La plupart des Drood passent leur vie entière sans jamais franchir l'enceinte du manoir. Seuls les agents de terrain accrédités ont le droit de parcourir le monde pour y mener les éternelles guerres occultes et y châtier les impies jusqu'à ce qu'ils sanglotent comme de gros bébés. Le manoir est notre mère et notre père à tous. Le manoir est notre famille. Je me suis tiré dès que

j'ai pu et ne l'ai jamais regretté. Mais à présent, comme prix de mes innombrables péchés, j'étais de retour. Pour diriger la famille dans ces heures difficiles, pour racheter son âme égarée depuis trop longtemps dans le royaume du Mal. Depuis que nous avons cessé de protéger l'humanité pour la plier à notre loi.

Le manoir est planté au milieu d'un parc immense et idyllique, qu'il couve d'un œil noir. La Bentley remonta la longue allée de graviers sinueuse. Des robots mitrailleurs émergeaient de caches aménagées de chaque côté et nous suivaient un instant du bout de leur canon, pour ne se renfoncer dans l'herbe qu'à contrecœur. Les arroseurs automatiques répandaient doucement leur brume sur les vastes pelouses ; des paons se promenaient en glapissant saluts et menaces. Les griffons patrouillaient, les yeux braqués sur le futur proche : ce sont les chiens de garde parfaits, sauf lorsqu'ils sont trop occupés à chercher des immondices pour se rouler dedans. Je percevais les champs de force et les boucliers magiques qui se désactivaient à notre approche pour se remettre en place le plus vite possible : les systèmes de sécurité du manoir nous reconnaissaient, Molly et moi, et nous laissaient passer. Nul n'entre ici s'il n'est pas le bienvenu.

Je ralentis pour permettre à Molly d'admirer le labyrinthe, les parterres de fleurs et le lac peuplé de cygnes majestueux. J'aimais l'idée que ma demeure lui en mette plein la vue, même si elle faisait de gros efforts pour paraître blasée. De plus, je n'étais pas pressé d'arriver au manoir, avec toutes les responsabilités et le dur labeur qui m'y attendaient. Pourquoi croyez-vous que je m'étais enfui, à la base ?

Le manoir se dressait devant nous. Il écrasait l'horizon. Il monte la garde aux portes de la réalité, il est le séjour ancestral de la famille Drood, il est le dernier rempart de l'humanité contre les forces des ténèbres... Honnêtement, il est sordide, plein de courants d'air et cruellement privé de tout confort moderne, y compris le chauffage central. J'ai longtemps cru qu'il était normal de porter des caleçons longs de début septembre à fin avril. Le manoir, immense, s'étend dans toutes les directions. Il a été construit sous les Tudor, mais on l'a beaucoup agrandi au fil des siècles. Il abrite actuellement trois mille âmes. Trois mille Drood. On peut intégrer la famille en se mariant avec un Drood ; impossible en revanche de la quitter en épousant un étranger. Nous sommes comme la mafia : une fois qu'on est dedans, on ne peut plus partir. À moins d'être prêt à se réveiller un beau matin avec une tête de licorne à côté de soi dans le lit.

Après un dérapage qui fit voler une gerbe de graviers, j'immobilisai la Bentley juste devant la porte d'entrée du manoir. Parce que je savais que c'était interdit. Toujours annoncer clairement ses intentions et son humeur, c'est ma devise. Molly sauta de la

voiture sans ouvrir la portière avant même que j'aie coupé le moteur, et je me précipitai pour la rattraper. Seule, elle allait causer des problèmes. Et j'ai horreur qu'on fasse mon travail à ma place. Il fallait que je soigne mon entrée. À peine avions-nous posé un pied dans le vestibule qu'une foule hargneuse nous sauta dessus. Visiblement, ces gens attendaient depuis un bon moment l'occasion de me dire deux mots, et ils n'allaient pas se satisfaire d'un « Non, on verra ça plus tard » ou même d'un « Va te faire foutre ». Dès qu'ils m'aperçurent, ils me harcelèrent de questions et de revendications ; chacun élevait la voix pour parler plus fort que le voisin, allant jusqu'à se bousculer pour être le premier à m'approcher.

Ce qui était à peu près inouï, vu le système discipliné, structuré et presque féodal que notre famille a adopté voici des siècles. Apparemment, en remportant mon combat contre l'autorité en place, j'avais libéré un raz-de-marée de rancœur étouffée. La famille voulait que ça change. Le plus vite possible. Malheureusement nul ne parvenait à se mettre d'accord sur ce qui devait changer, ni sur la façon de s'y prendre. Molly et moi, serrés l'un contre l'autre dos à la porte d'entrée, assistions, effarés, au spectacle de tout ce monde en train de crier. Le vacarme était ahurissant, et les visages autour de nous crispés, déformés par la colère, l'impatience et la détermination.

Je fis de mon mieux pour me concentrer et comprendre au moins une partie de ce qu'on me disait. Les questions portaient sur notre nouvelle politique officielle et sur les nouveaux torques d'argent qui se faisaient attendre ; certains tenaient absolument à dénoncer ceux qui étaient opposés à tout progrès, ou favorables à un progrès non souhaitable, ou coupables du pire des péchés : ne pas être d'accord avec eux. Certaines des attentes étaient évidemment impossibles à accorder, et certaines questions n'avaient pas de réponse : elles ne visaient qu'à me faire paraître indécis et à me placer dans une position intenable. Ai-je précisé que j'ai des ennemis au sein même de la famille ? Des traditionalistes enragés, des membres survivants de la faction Tolérance Zéro, furieux que leur putsch ait lamentablement échoué et bien décidés à me compliquer la vie au maximum.

Les fureurs de l'Enfer sont moins à craindre qu'un Drood en colère.

Je fis de mon mieux pour rester poli et répondre aux questions de ceux qui étaient le plus près, sans réussir à percer le brouhaha. Et nul n'aurait accepté de se taire pour faire plaisir aux autres. Dans des moments comme ça, je regrette que mon armure ne soit pas équipée de bombes lacrymo. Ou de canons à eau. Pour finir, je jetai un coup d'œil à Molly, qui eut un sourire entendu. Elle murmura quelques Mots, fit un geste brusque : les gens devant nous, assez étonnés de

sentir soudain un courant d'air frais, se retrouvèrent nus comme au jour de leur naissance. Le vacarme se transforma rapidement en un silence traumatisé suivi de glapissements hystériques. Une bonne centaine de Drood à poil essayaient de se cacher derrière leurs mains, ou de se blottir derrière quelqu'un d'autre. Molly, un sourire très déplaisant aux lèvres, contemplait le spectacle.

« Bon. Vous m'écoutez bien sagement, sinon je vous envoie rejoindre vos vêtements. À propos, n'espérez pas les récupérer. Du moins pas en assez bon état pour les reporter un jour. Nom de nom, regardez-vous ! Vous êtes la preuve vivante que les gens sont plus jolis tout habillés. Et maintenant, vous allez vous comporter comme des gentils garçons tout nus et des gentilles filles toutes nues, et vous allez me débarrasser le plancher en quatrième vitesse. Sinon, je vous inflige des trucs vraiment rigolos.

J'ai une idée, d'ailleurs. Ça concerne vos gros intestins et des rubans de Moebius. »

Je n'avais jamais vu tant de monde disparaître aussi vite. Je n'avais jamais vu autant de vilaines paires de fesses. Je regardai Molly qui affichait un gentil sourire.

« Tu vois ? Il suffit de savoir leur parler.

— La notion de diplomatie ne t'évoque rien, j'imagine ?

— Non. Et ça t'arrange, ne dis pas le contraire.

— C'est vrai. »

Ce fut l'instant que choisit le sergent d'armes pour daigner se montrer. Il était censé monter la garde à l'entrée. C'était précisément ça, son boulot : être la première et la dernière chose qu'un intrus voyait s'il passait la porte sans autorisation. Le sergent est responsable de la sécurité du manoir et de la discipline. Il a donc souvent l'occasion de taper sur les gens, et rien ne le rend plus heureux que recourir à la force pour faire respecter la loi. Quand j'étais gosse, il faisait de ma vie un enfer et me battait au sang à la moindre incartade. Quand je suis revenu au manoir pour rétablir l'ordre, j'ai dû commencer par lui éclater la tête. Après quoi il a eu le culot de prétendre qu'il n'avait jamais cherché qu'à me forger le caractère, me préparer à affronter le monde. Juste avant de perdre connaissance, il a même osé dire qu'il était fier de moi. Ça, je ne le lui pardonnerai jamais.

Le sergent était grand et fort, avec des muscles à des endroits qui, chez vous et moi, n'existent même pas. Il arborait le strict uniforme noir et blanc d'un majordome victorien, mais ça ne trompait jamais personne. Ce type n'était qu'une grosse brute fière de l'être : il avait donc parfaitement le profil du poste. Tout en lui, de sa posture rigide à son regard glacé de pseudo-militaire, vous promettait pour un proche avenir du sang, de la sueur et des larmes – dont chaque goutte

viendrait de votre corps, pas du sien. Son visage impassible semblait taillé dans la pierre même si, depuis peu, on aurait juré que le burin avait dérapé. Lors de notre dernière escarmouche, Molly lui avait lâché dessus une pluie de rats, et une masse de cicatrices lui rongeaient la face. Il n'avait plus d'oreille gauche. Je le foudroyai du regard.

« Je croyais t'avoir dit de faire arranger ça. Les sorciers esthétiques te répareraient ça en un après-midi, et tu le sais parfaitement.

— J'aime bien mes cicatrices, déclara le sergent. Ça donne un genre. Et c'est l'idéal pour faire peur aux gens.

— Et ton oreille ?

— Parle plus fort. »

Je levai les yeux au ciel. « Où diable étais-tu pendant qu'on se faisait agresser par une foule en furie ?

— C'est bien vrai, ça, s'écria Molly. Tu te tripotais dans ta guérite, hein, enfermé avec le dernier numéro de *Gros lolos magazine* ? »

Le sergent l'ignora superbement. Ses yeux glacés ne quittaient pas les miens. « Il était grand temps que tu reviennes, petit. La baraque tourne au grand n'importe quoi depuis ton départ. Privée de ses certitudes et de ses habitudes, la famille a perdu toute notion de discipline. Tu dois rester ici pour montrer l'exemple, pas partir en vadrouille sous prétexte de régler des affaires personnelles.

— Tu sais quoi ? Pour une fois dans ma vie, j'aimerais bien entendre "Bienvenue" quand je franchis cette porte. Lâche-moi les baskets, sergent, ou je demande à Molly de te transformer en un petit tas de je sais pas quoi tout fumant. N'essaie pas de me faire croire que la meute hurlante qui m'attendait est apparue d'elle-même. Elle n'aurait jamais pu atteindre le vestibule sans ta coopération.

— Je voulais que tu voies par toi-même à quel point la situation est grave. J'étais prêt à intervenir dès que ça se serait envenimé.

— Si je te supporte, c'est uniquement parce que tu écarter les nuisibles de mon chemin, rétorquai-je. Je viens de me faire attaquer au pied de mon appart' par un escadron de gros bras du MI5, ce n'est pas pour qu'en plus ma propre famille me tende une embuscade à la seconde où je pose le pied au manoir. Si tu laisses ça se reproduire, je t'écrase la tête contre un mur jusqu'à ce que tes yeux changent de couleur, c'est clair ? »

Il faut lui accorder ceci : ç'avait beau faire des décennies que personne n'avait osé lui parler sur ce ton, et il avait beau savoir pertinemment que ce n'était pas une menace en l'air, il ne frémit même pas.

« J'avais besoin de voir qui irait jusqu'au bout au lieu de râler dans son coin, expliqua-t-il. Maintenant que je connais les fauteurs de

troubles, je vais pouvoir m'occuper de leur cas. Les fessées vont voler bas, crois-moi. Alors n'essaie pas de m'apprendre à faire mon boulot, petit. Tu diriges peut-être la famille, mais moi je dirige le manoir. Bon, et cette histoire du MI5 qui t'attaque, c'est quoi ? Personne ne s'en prend à nous sans le payer très cher.

— Crois-moi, ils ont déjà payé. Mais ils savaient exactement où et quand me choper, ce qui veut dire que quelqu'un dans la famille est allé moucharder dans l'oreille du Premier ministre. Rends-toi un peu utile et trouve-moi de qui il s'agit. »

Son regard glacé s'enflamma à l'idée d'exercer une violence légitime. « Des restrictions quant aux méthodes employées ?

— Je veux des réponses, pas des cadavres. À part ça, tout est permis. Fais-les pleurer, mais fais-les parler. En ce moment, la famille ne peut s'offrir le luxe de dissensions internes.

— Tu y vas fort, Eddie, intervint Molly. Tu mijotes quoi d'autre ? Des serments d'allégeance, des exécutions publiques ? »

Le sergent d'armes me gratifia d'une toute petite courbette. « Bienvenue, monsieur. Bienvenue au sein de notre famille.

— Réunis mon Premier Cercle, dis-je. Qu'on aille m'attendre dans le sanctuaire. Nous devons discuter de questions urgentes. J'arrive le plus vite possible, mais je dois d'abord parler à la matriarche. Comment va-t-elle ?

— Toujours en deuil.

— Alistair n'est pas mort.

— C'est tout comme. » Le sergent s'inclina avec raideur, ignora Molly, tourna les talons et s'enfonça dans les profondeurs labyrinthiques du manoir. Il ne me témoignerait jamais aucune chaleur, et s'il l'avait fait je n'aurais pas su comment réagir.

« Tu t'habituas vraiment à être le chef, pas vrai ? fit remarquer Molly. Tu aboies des ordres, tu distribues les coups de bâton.

Bon chien chasse de race. Tu es Drood jusqu'au bout des ongles, Eddie. »

Je haussai une épaule navrée. « J'étais nettement plus débonnaire avant de revenir au manoir, je le jure. Apparemment, dès que j'ai affaire à ma famille, je me mets à postillonner, à insulter tout ce qui bouge et à jeter des choses. Des explosifs, le plus souvent. Mais je dois montrer qui est le chef, Molly. Je dois me montrer dur pour les forcer à rester dans le rang, sinon ils vont s'en prendre les uns aux autres et la famille se dévorera elle-même. Je les ai privés de tout ce sur quoi ils comptaient ; à présent, je dois leur donner une autre raison de vivre. Une nouvelle cause à défendre. » Je poussai un soupir de lassitude. « Je déteste ce qui est en train de se passer, Molly. Ne serait-ce que parce que j'ai la désagréable impression de ne pas être à la hauteur. Pourtant, il faut bien que je m'en charge tout de même...



car il n'y a personne d'autre. »

Molly, rassurante, me posa une main sur l'épaule. « Je peux toujours continuer à transformer les gens en...

— En créatures douées de raison ?

— Réveille-toi, chéri. Je fais de la magie, pas des miracles. »

Nous échangeâmes un sourire forcé. « Je n'aime pas les choses que je suis obligé de faire. Je n'aime pas ma nouvelle façon d'être. Mais je dois me battre pour chaque minuscule avancée. Je n'y suis pour rien, ça vient d'eux. Une semaine avec ma famille, et mère Teresa elle-même se mettrait à biberonner le whisky au goulot en réclamant le retour de la peine de mort. Ecoute, je dois aller voir la matriarche, et tu ne peux pas m'accompagner. Même seul, je vais avoir du mal à pénétrer chez elle. Va donc faire un tour dans le sanctuaire et distrais les autres jusqu'à mon arrivée.

— Je vois, susurra Molly d'un ton venimeux. Je suis ton bouffon, c'est ça, Majesté ?

— Désolé. Je n'ai pas encore l'habitude d'être en couple. Ce que je voulais dire, naturellement, c'est : Prends les choses en main jusqu'à mon retour. Nous sommes, après tout, partenaires dans une relation entre égaux.

— Ma foi, je pourrais accepter un tel compromis. Mais seulement parce que je t'aime énormément. »

J'empruntai une série de longs couloirs, de salles communes circulaires, de corridors tortueux et de vastes vestibules pour atteindre les appartements privés de la matriarche, dans l'aile ouest. On s'arrêtait pour me regarder passer. Je souris à ceux qui me souriaient, et foudroyai du regard tous les autres pour m'assurer qu'ils ne m'approcheraient pas. Je n'étais pas d'humeur à subir une nouvelle avalanche de questions. Surtout que j'étais un peu à court de réponses. Des lambris séculaires patinés par l'âge et la cire d'abeille luisaient sur tous les murs, qui arboraient des toiles de peintres célèbres. Partout, des statues, des bustes, des antiquités inestimables : offrandes faites aux tout-puissants Drood par les gouvernements du monde entier en gage de reconnaissance. La terreur que nous leur inspirions n'avait rien à voir là-dedans, bien sûr.

Cette aile respirait une assurance tranquille due aux générations successives qui avaient parcouru ses couloirs. Je percevais un mépris serein qui disait : *Je serai encore là bien après que tu auras disparu.* Dès la petite enfance, on nous fourre dans le crâne que nous ne vivons que pour servir la famille dans son éternel combat contre le mal. Nous sommes des soldats dans une guerre perpétuelle. Notre devise : *Tout, pour la famille.* Et j'y croyais. Nous avons une cause sacrée, un devoir sacré, nos ennemis incarnaient le mal. Même après tous les mensonges

que j'ai découverts au fond du cœur maléfique de la famille, je continue à y croire. Les Drood doivent perdurer car sans nous l'humanité ne survivrait pas. Il me fallait refaire de la famille ce qu'elle était jadis, ce qu'elle avait été créée pour être.

Les shamans de la tribu, qui se dressaient entre le peuple et les forces des ténèbres. Prêts à se battre pour l'humanité, prêts à mourir. Les protecteurs du monde, non les maîtres du monde.

La matriarche occupait les meilleurs appartements du manoir, bien sûr. Une suite entière, rien que pour elle et son mari, au sommet de l'aile ouest. Une suite entière, alors que la plupart d'entre nous devaient se contenter d'une chambre, et que les plus jeunes vivaient entre dortoirs et salles communes. Dans une baraque pleine à craquer, le seul vrai luxe est l'espace. Le manoir est grand, oui, mais la famille l'est encore davantage.

En tant que nouveau chef de la famille, j'aurais pu expulser la matriarche et récupérer ses appartements pour Molly et moi ; je n'en avais pas eu le cœur. Pas après ce que j'avais fait à Alistair, son mari.

Alors que j'approchais de la porte, je sentis mon pouls s'accélérer et ma respiration devenir laborieuse. Je n'étais entré ici qu'une seule fois, peu après mon douzième anniversaire. La matriarche en personne m'avait convoqué pour un entretien : c'était inouï. Le sergent d'armes m'avait accompagné, prêt à m'allonger une taloche si je musardais. L'angoisse me torturait. Qu'avais-je encore fait de mal ? Les réponses se bousculaient dans ma tête, mais rien n'était assez terrible pour justifier l'intervention directe de la matriarche. Le sergent avait frappé à la porte, puis l'avait ouverte en me poussant à l'intérieur. Martha Drood, assise très droite dans un fauteuil, me transperçait d'un regard implacable.

Elle tenait mon dernier bulletin de notes. Et elle était très, très déçue. Apparemment, il était plein de commentaires du genre *Des efforts sont nécessaires, Pourrait mieux faire* et, impardonnable, *Intelligence certaine, mais aucune discipline*. À douze ans, mon caractère était déjà formé. La matriarche, de sa voix la plus froide, m'accabla de reproches. J'étais debout devant elle, têtue, boudeur. Ce n'était pas de ma faute si je posais des questions auxquelles les profs ne pouvaient, ou ne voulaient, répondre. Je refusais qu'on me donne des ordres, vous voyez. Si on me demandait de faire quelque chose, je me précipitais, mais un ordre dont je ne comprenais pas le motif ? Plutôt mourir que bouger le petit doigt. Or une famille basée sur le devoir et le sens des responsabilités ne pouvait accepter une telle attitude. On avait essayé de m'inculquer le respect à coups de badine, et voyant que ça ne marchait pas on s'était résigné à en parler à la matriarche, qui en conséquence me condamnait, pour paresse et mauvaise volonté, à très mal finir.

Je crois à présent que sa colère était surtout due au fait que nous étions si proches parents. Mes échecs ternissaient son image. On était plus exigeant avec moi qu'avec les autres. Même à douze ans, j'étais bien assez grand pour comprendre que c'était injuste. En revanche, je n'étais pas capable de le formuler. J'étais donc resté muet. Y compris lorsqu'elle s'était mise à me poser des questions. Elle finit par me jeter dehors, me rendant ainsi aux tendres soins du sergent d'armes et de mes professeurs. Elle devait m'en vouloir de la détourner d'affaires autrement importantes. Car, moi, je n'avais pour elle aucune importance. Et elle se demande pourquoi elle n'a jamais compté pour moi !

Je m'arrêtai devant sa porte, respirai un grand coup et entrai sans frapper. Montrer clairement ses intentions pour ne pas se faire marcher dessus. L'antichambre somptueuse était noire de monde. L'assemblée se tut brusquement et me lança des regards hostiles. Apparemment, je n'étais pas le seul à vouloir voir la matriarche, qui vivait recluse chez elle pour s'occuper de son Alistair. Personne ne semblait content de me voir, ce à quoi je commençais à être habitué. Je me contentai de leur rendre leurs regards assassins avant de m'avancer comme si j'allais piétiner ceux qui tarderaient un peu à s'écarter de mon passage. D'ordinaire, ça marche ; cette fois nul ne bougea d'un pouce. Les courtisans, refusant de céder le terrain, m'empêchaient d'atteindre la porte de la chambre à coucher, à l'autre bout de la pièce. Ils me mettaient au défi de les bousculer. Certains étaient des amis de Martha, d'autres de simples alliés, et tous étaient fermement décidés à s'opposer à moi chaque fois qu'ils en auraient l'occasion. Tous étaient, naguère encore, haut placés dans la hiérarchie familiale, mais j'avais tout bouleversé. Je m'arrêtai. C'était ça ou me résoudre à distribuer des coups de boule. Je n'y étais pas encore tout à fait prêt.

« Eh bien, eh bien, qui vois-je ? Tous les adhérents du club « Continuons à vivre comme autrefois et faisons comme si rien ne s'était passé ». Ce sont de tels spectacles qui me font penser que nous sommes trop laxistes sur les mariages consanguins. Ceux qui peuvent compter jusqu'à onze sur leurs orteils, levez la main ! »

Une femme d'un certain âge s'avança pour me tenir tête. Je ne la connaissais pas, mais j'avais l'habitude de ces gens-là.

« Comment oses-tu ? s'exclama-t-elle. Après tout ce que tu as fait subir à la famille, à Martha et Alistair... Comment oses-tu te montrer ici ?

— Tu as raison, chérie, dis-lui ses quatre vérités », lança un homme derrière elle – son mari, évidemment. Il semblait bien dressé. « Tu n'as donc aucun scrupule, Edwin ?

— Non, désolé. J'ai épuisé tout mon stock. Je vais devoir passer

commande. Et maintenant, dégagez le passage ou...

— Ou quoi ? cracha la femme en croisant les bras sur une poitrine imposante. Tu ne nous fais pas peur.

— Franchement, je crois que je pourrais. N'oubliez pas que j'ai un torque et vous non ! Je disais donc : Dégagez le passage ou je fais entrer le sergent d'armes pour qu'il relève les noms et distribue les paires de baffes. »

Je bluffais, mais ils ne pouvaient pas le savoir. Tout le monde se tourna vers la porte d'entrée, comme s'ils attendaient que le sergent la défonce d'un coup de pied. La méfiance leur dégoulinait par tous les pores.

« Ah vraiment ! » croassa la femme. Mais je sentais que le cœur n'y était plus. Déjà, son mari s'était caché derrière elle. Je me mis en marche, et la foule s'écarta comme la mer Rouge. Je gardai le dos droit et les yeux fixés sur la porte de la chambre. Quand on traverse une meute d'animaux sauvages, il ne faut montrer aucune faiblesse, sinon ils vous sautent à la gorge. J'ouvris, entrai et refermai derrière moi d'un geste assuré.

Et je retins un grand soupir. Je n'appréciais guère de voir qu'ils avaient pour le sergent d'armes bien plus de respect que pour moi. Il allait falloir que je m'attelle au problème.

La chambre de la matriarche, bien que vaste, était étonnamment intime et accueillante : les meubles étaient confortables, des flots de lumière pénétraient par les grandes fenêtres et il y avait des fleurs partout, ainsi que des cartes et des messages de soutien. Seule une poignée de gens étaient là, pour apporter un peu de réconfort ou exprimer leurs respects. Ils ne s'étaient pas attendus à me voir mais ne dirent pas un mot. Ils regardèrent Martha pour savoir comment réagir ; celle-ci faisait mine de ne pas m'avoir remarqué.

Alistair, adossé à ses oreillers dans le grand lit à baldaquin, faisait peur à voir. Des semaines après son accident, il était toujours déguisé en momie. Les couvertures lui remontaient jusqu'à la poitrine, comme s'il avait froid, alors qu'un feu de cheminée transformait la chambre en véritable sauna. Les bandages étaient tachés de sang et de sécrétions variées. Il n'avait plus de bras droit : les chirurgiens avaient dû se résoudre à l'amputer juste sous l'épaule. Son visage disparaissait sous les compresses de gaze, avec trois trous sombres à l'emplacement des yeux et de la bouche. Mais je ne distinguais ni yeux, ni bouche.

Voilà ce qu'on gagne à jouer avec les feux de l'Enfer. Il n'aurait jamais dû se servir du Salem Spécial. Cette arme n'a jamais rien apporté de bon. Et j'aurais peut-être davantage supporté s'il n'avait pas eu l'intention d'infliger à ma Molly les souffrances qu'il endurait lui-même.

Martha, assise au bord du lit, tenait un bol de soupe dont elle

faisait avaler à son mari de petites cuillerées. Comme à un enfant. Je la revis faire pareil avec moi, une fois, quand j'étais tout petit et que les médecins pensaient que la fièvre allait m'emporter. Elle m'avait veillé nuit et jour et me faisait manger de la soupe, et j'avais survécu. Peut-être qu'Alistair, lui aussi, aurait de la chance. Martha portait du noir, comme si elle était en deuil. D'ordinaire elle était grande, fière, aristocratique, digne et intimidante. Mais à présent elle paraissait... plus petite, comme si une partie d'elle s'était brisée. Je n'aimais pas la voir ainsi. Ses longs cheveux gris, que j'avais toujours vus rassemblés en chignon, pendouillaient n'importe comment et lui cachaient la moitié du visage. Mais, tandis qu'elle faisait manger Alistair, ses mains ne tremblaient pas, et son dos tourné vers moi était d'une raideur presque douloureuse.

Il fallait que je lui parle, mais je n'y étais pas encore prêt. Je m'intéressai donc aux autres occupants de la chambre. Certains étaient des partisans, officiels ou supposés, de Tolérance Zéro. Pas étonnant de les trouver ici. Leur seule chance de recouvrer sinon une position de pouvoir, du moins un peu d'influence, était de persuader la matriarche de soutenir leur cause. Je saluai d'un signe quelques visages familiers et me figeai en découvrant un visage *très* familier.

« Penny ?

— Eddie, répondit-elle d'une voix calme, posée et parfaitement naturelle.

— Ça fait plaisir de te revoir, Penny.

— J'aimerais pouvoir te retourner le compliment, Eddie. »

Réaction prévisible. Penny, du temps où je travaillais sur le terrain, était mon contact officiel. À la fin de chaque mission, je lui faisais mon rapport et elle me transmettait les instructions et les informations nécessaires. J'aimais bien Penny. Elle ne se laissait pas marcher sur les pieds. C'était une blonde glaciale, grande et mince. Yeux bleu pâle, lèvres roses, Penny était charmante, classe et sexy, et aussi sophistiquée qu'un martini dry. Ce jour-là elle portait un pull blanc moulant et un pantalon gris. Elle avait à peu près mon âge mais je ne me rappelais pas avoir été à l'école avec elle. Nous étions nombreux.

Même après dix ans à travailler ensemble, je n'aurais pu dire si elle m'aimait bien ou non. Penny ne communiquait jamais ce type d'information à quiconque.

« Bon, écoutez-moi ! dis-je d'une voix forte. C'est gentil à vous d'être passés. Oh là là, il se fait tard, vous ne pouvez pas rester. Les visites sont terminées jusqu'à ce que je parte d'ici. J'espère que vous êtes plus malins que ceux qui attendent dehors, ça nous épargnerait la série de menaces... Parfait ! Dirigez-vous vers la porte en file indienne. On ne pousse pas, on ne se bouscule pas, sinon on aura une

punition après le souper ! »

Ils sortirent, tête droite et menton levé, en m'ignorant de leur mieux. Penny fit mine de les suivre mais je l'arrêtai d'un geste.

« Attends une minute, Penny. J'ai besoin de te parler.

— Qu'est-ce qui te permet de supposer que moi j'en ai envie ?

— Le fait que, contrairement aux autres, tu disposes d'un cerveau en état de marche. Le fait que tu penses d'abord au bien de la famille. Et le fait que ce que j'ai à te dire concerne directement la survie des Drood. Alors, ça t'intéresse ?

— Ça pourrait. Mais tu as toujours eu tendance à t'écouter parler, Eddie.

— Oh, voilà qui me blesse affreusement.

— Je remarque que tu n'essaies même pas de nier. »

Je changeai de sujet avec une finesse remarquable : « Comment va la matriarche ?

— Aussi bien que possible, vu les circonstances.

— Et Alistair ?

— À ton avis ? »

Visiblement elle refusait de me faciliter la tâche. Je lui fis donc signe de rester où elle était et m'approchai de Martha. J'attendis qu'elle m'accorde un regard, mais elle s'obstinait à introduire de la soupe dans le vide béant entre les bandages d'Alistair. Je n'avais pas l'impression qu'il déglutissait. N'eussent été les mouvements de son torse, qui se soulevait de manière faible mais indubitable, j'aurais envisagé qu'il soit mort et que personne n'ait eut le courage d'en informer sa femme.

« Bonjour, grand-mère. J'aurais voulu venir plus tôt, mais j'avais beaucoup à faire. Pour la famille. Comment va-t-il ?

— À ton avis ? » répondit Martha Drood d'un ton égal. Elle ne s'était toujours pas retournée. Sa voix, certes lasse, restait froide comme l'acier et tranchante comme un rasoir. « Regarde-le. Mutilé. Handicapé. Défiguré. Mon merveilleux Alistair. Et tout cela par ta faute, Edwin.

— Comment a-t-il fait pour se procurer le Salem Spécial ? C'est une arme abominable. Nous aurions dû le détruire depuis longtemps. Et Alistair ne connaît rien aux flingues. Quelqu'un le lui a donné, c'est évident. Est-ce vous qui le lui avez confié, grand-mère, pour s'en servir contre Molly ? »

Elle me regarda enfin. Son visage avait la dureté de la pierre. « Bien sûr que non ! Alistair n'a jamais été fait pour se battre. Il abhorrait les armes. C'est entre autres pour cela que je l'aimais. Non... il voulait seulement me protéger. Alors, pour la première fois de sa vie, il a fait preuve d'initiative. Il savait forcément à quel point le Salem était dangereux, mais la seule chose qui comptait à ses yeux,

c'était que je courais un danger.

— Et au bout du compte, vous aviez raison à son sujet. Au moment crucial il a montré qu'il était un homme bien, un homme intègre. C'est justement pour ça que vous ne lui aviez jamais révélé le secret des torques d'or. Jamais rien dit des générations de bébés sacrifiés pour que le Cœur nous fournisse des armures. Vous ne lui avez jamais rien dit, parce que vous saviez qu'un homme aussi intègre n'aurait pas cautionné une telle infamie.

— Il n'avait pas besoin de savoir ! C'était à moi de porter ce fardeau, pas à lui ! J'ai fait ce que j'avais à faire pour que la famille reste forte. Plus forte que tous nos ennemis, qui nous auraient submergés si nous avions faibli un seul instant !

— Martha ? »

Alistair se mit à tourner doucement la tête de gauche à droite. Il s'inquiétait parce que Martha avait haussé le ton, ou simplement parce que la soupe n'arrivait plus. Il avait la voix hachée, haletante, d'un petit garçon. « Il y a quelqu'un ici, Martha ?

— Tout va bien, mon chéri », se hâta de répondre Martha. Elle tendit la main pour lui tapoter l'épaule mais suspendit son geste de crainte de lui faire mal. « Chut, chut, ne t'inquiète de rien.

— J'ai froid. Et j'ai mal à la tête. Il y a quelqu'un ?

— Edwin, c'est tout.

— Il est venu nous voir ?

— Oui, chéri. Repose-toi sagement. Je te donnerai encore un peu de soupe tout à l'heure. » Elle me regarda. « Il ne se souvient pas de ce qui lui est arrivé. C'est sans doute mieux. Sauf que... il ne semble pas se souvenir du reste non plus. Il sait qui il est, et qui je suis, mais c'est à peu près tout. Peut-être un jour devra-t-il oublier cela aussi, pour supporter ce que tu lui as fait subir. Sois maudit, Edwin ! Que viens-tu faire ici ? Tu n'as pas causé assez de mal comme ça ? Tu as tué mon fils James. Le meilleur d'entre nous, un homme tel que tu ne le seras jamais. Tu as détruit mon mari. Et tu as castré la famille en nous privant de nos torques. Tu nous as exposés, paralysés, sous le nez de nos ennemis. Tu as privé l'humanité de ses défenseurs. Je n'aurais jamais dû laisser ma fille épouser ce type. Je n'aurais jamais dû te laisser quitter le manoir. J'aurais dû te faire abattre il y a des années, Edwin !

— Je dois dire qu'entendre ça ne me surprend guère, répondis-je après un silence. J'ai toujours su que je ne vous inspirais pas d'amour, que vous agissiez par devoir. Les enfants sentent ces choses-là.

— Que veux-tu, Edwin ?

— Je veux votre aide, grand-mère. Oui, je me disais bien que dire ça me garantirait votre attention. J'ai besoin de votre aide et de votre coopération pour rebâtir la famille, pour lui rendre sa force. Sa

force et son unité... Divisée, elle est impuissante ; les charognards nous planent déjà au-dessus de la tête. Je fais de mon mieux pour lui servir de chef, mais où que se pose mon regard une nouvelle faction se met à comploter. Votre soutien pousserait la famille à se rallier à moi. Je vous demande donc de mettre de côté vos griefs, anciens ou récents, et de m'aider. Dans l'intérêt de la famille.

— Non, rétorqua une Martha très calme en savourant la déception qu'elle m'infligeait. Je ne ferai rien contre toi, Edwin, mais je ne t'aiderai pas non plus. Je vais te laisser diriger la famille, et quand ton échec sera patent, quand tu auras placé la famille dans une situation désespérée, c'est moi qu'on viendra chercher, moi qu'on suppliera de reprendre le commandement. Et j'accepterai. J'abrogerai toutes tes décisions, et la famille redeviendra ce qu'elle était. Ce qu'elle est censée être.

— Beaucoup de gens vont mourir, Martha.

— Qu'ils meurent. Qu'ils paient le prix de leur déloyauté. »

Penny s'avança vers nous. Elle paraissait horrifiée. « Mais... matriarche... que faites-vous de « Tout, pour la famille » ?

— Laissez-moi, coupa Martha Drood. Je suis fatiguée. »

Penny et moi, côte à côte, retournâmes dans l'antichambre, où l'on parut surpris de nous voir ensemble. Heureusement, nul ne se montra assez stupide pour en faire la remarque. Ceux que j'avais chassés se ruèrent à l'intérieur, très pressés de demander à la matriarche ce qui s'était passé. J'aurais aimé savoir jusqu'où elle leur dirait la vérité. Une fois dans le couloir, je refermai la porte derrière nous, ouvrit la bouche, la refermai et entraînai Penny un peu plus loin, au cas où quelqu'un collerait l'oreille au battant. Ils n'auraient eu aucun scrupule à s'abaisser à cela. C'est ce que j'aurais fait à leur place.

« Penny, tu vois bien ce qui se passe. Je te demande ton aide, comme j'ai demandé la sienne à la matriarche, et pour la même raison : seul, je n'y arriverai pas. Aide-moi à tenir les rênes. Dans l'intérêt de la famille. »

Penny me jeta un regard songeur aussi indéchiffrable qu'à l'accoutumée. « Qu'as-tu en tête au juste ? Tu cherches une secrétaire ?

— Non. Intègre mon Premier Cercle. Contribue à notre politique. Contribue aux décisions importantes. »

Un instant elle parut stupéfaite. Je ne pus retenir un sourire. Elle ne s'était pas attendue à une telle proposition. Entrer dans le Premier Cercle lui donnerait un pouvoir réel et la possibilité d'influer sur mes décisions. Elle inspira à fond, ce qui rendit son pull moulant encore plus intéressant que d'habitude, et en un clin d'œil redevint elle-



même, glaciale et assurée. « Et pourquoi diable voudrais-tu d'une traditionaliste enragée telle que moi ?

— Pour me forcer à rester honnête. Pour me dire ce que j'ai besoin d'entendre même si ça me déplaît. Pour me calmer quand j'irai trop loin, quand je voudrai changer trop de choses trop vite. Ou pour me secouer quand j'hésiterai trop. Tu es la raison incarnée, Penny. C'est cruel de te dire ça, je sais, mais les faits sont là.

Si je n'arrive pas à te convaincre qu'une décision est juste, ou nécessaire, alors peut-être ne le sera-t-elle pas. Et puis... tu es beaucoup plus méthodique et organisée que moi.

— Comme n'importe qui sur cette planète. Je passais des heures à remettre sur pattes tes rapports de mission avant de pouvoir les transmettre.

— Alors, qu'en dis-tu ? C'est d'accord ?

— J'aurai un titre officiel ? J'ai toujours rêvé d'avoir un titre officiel.

— Disons... ma Conscience ?

— D'accord. Ça me va.

— Mais d'abord, dis-je en marchant sur des œufs, j'ai une question à te poser, Penny. Appartenais-tu à Tolérance Zéro ?

— Non, répondit Penny sans une hésitation. J'approuvais certaines de leurs idées, mais je suis contre l'existence de factions distinctes au sein de la famille.

— C'est aussi pour ça que je te veux de mon côté.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je suis de ton côté ? »

Ce fut mon tour de réfléchir un moment. « Pendant des années, tu as été mon contact dans la famille. Peu de gens ici me connaissent aussi bien que toi. Tu sais ce que j'ai fait pour la famille, tu sais qu'on me confiait les missions trop dangereuses ou trop sales pour les autres agents. Tu sais que j'ai toujours cru aux valeurs familiales. Je veux reconstruire la famille selon ce qui est bon pour elle, pas pour moi.

— Ça me fait mal de l'avouer, mais je te crois, dit Penny. Par contre je ne suis pas sûre de croire en toi ; pour ça, il faudra attendre la suite. Mais... j'espère que tu me convaincras. Il faut que quelqu'un remette cette famille en état de marche, et si la matriarche refuse... Que ce soit bien clair, Eddie. Je n'ai jamais eu la moindre faiblesse pour toi. Jamais.

— Naturellement. Peu de gens me connaissent aussi bien que toi. »

Nous réussîmes à sourire. Je consultai ma montre avec une grimace. « Le Premier Cercle m'attend au sanctuaire. Viens, je vais faire les présentations.

— Il y a plus urgent, affirma Penny. Crois-moi, Eddie, il faut absolument que tu voies ce qui se passe en ce moment dans la salle de

commandement.

— Nom de Dieu, soupirai-je, quelque chose me dit que la journée va être longue. »

Nous nous rendîmes donc dans la salle de commandement. Pour cela, il fallait gagner l'aile nord puis descendre dans les sous-sols protégés par de puissants systèmes de sécurité – sans parler des gobelins en sentinelle – pour pénétrer dans la vaste caverne blindée d'acier qui abrite le cœur stratégique de la famille. Le centre nerveux de nos guerres secrètes, d'où nous dirigeons nos armées, offre un spectacle qui vous remet les idées en place. Les murs sont recouverts d'immenses écrans qui montrent tous les pays du monde, les grandes villes et toute une série de lieux dont seuls les gens comme nous connaissent l'importance. De petites lumières indiquent la position d'individus spécialement surveillés ou l'évolution de situations de crise.

Des rangées entières de techniciens, assis à leur poste, s'absorbaient dans leur travail pour ne pas avoir à me regarder. Nos meilleurs voyants se concentraient sur les problèmes en cours, des informaticiens extrayaient données et rapports d'ordinateurs plus qu'ultramodernes. Beaucoup de nos guerres se gagnent ici, avant qu'on ait tiré le premier coup de feu, grâce à nos talents stratégiques et à notre excellent réseau d'information. Je sentais pourtant que quelque chose ne tournait pas rond. Lentement, je longuai les postes de travail pour jeter un œil à ce que chacun faisait, et examinai les écrans aux murs. Penny, muette, me collait aux basques. Elle voulait que je me fasse ma propre idée de la situation.

« Il ne se passe rien, finis-je par dire. Les cartes devraient clignoter comme des sapins de Noël, et les tables de réunion grouiller d'activité. Mais il ne se passe rien. C'est... sans précédent.

— C'est bien pour ça que je voulais que tu le voies de tes yeux. Pour que tu saches comment réagit le monde quand la famille cesse de le surveiller. La liste de menaces potentielles est presque vide parce que nos ennemis ont trop peur pour agir. Ils se demandent ce qui se passe. Ils ne savent pas pourquoi nous sommes soudain devenus aussi calmes, ni pourquoi la plupart de nos agents de terrain ont disparu sans crier gare. Peut-être sommes-nous blessés, peut-être sommes-nous affaiblis. Ou peut-être avons-nous lancé une opération tordue comme nous les aimons tant, pour les attirer hors de leurs cachettes et les massacrer dès qu'ils mordront à l'hameçon. Ce ne serait pas la première fois. Mais regarde, Eddie. Regarde comme tout le monde ici est tendu.

— Je pensais que c'était à cause de ma présence.

— Oh, ça va, les chevilles ? Tout le monde est shooté à

l'adrénaline et au thé brûlant, et on attend. On attend de voir quel pays, quelle organisation secrète, va se décider à agir. Ne serait-ce que pour tester nos limites.

— Je ne vois pas les lumières qui indiquent les agents de terrain. Ou les opérations en cours.

— C'est parce qu'il n'y en a pas, riposta Penny. Quand tu nous as privés de nos torques, les agents ont été forcés de se planquer. Leur armure évanouie, ils se sont retrouvés vulnérables, sans défense. Nous ne pouvons pas permettre à nos ennemis d'apprendre une telle chose. Pas encore. Pour l'instant il n'y a eu aucun mort. Mais ce n'est qu'une question de temps. »

Je m'aperçus qu'autour de nous les gens avaient levé les yeux de leur poste pour me jeter des regards accusateurs. Je les leur rendis aussitôt, et ils reprirent leur travail. Immobile, contrarié, je réfléchissais à toute vitesse. C'était de ma faute. Je n'avais pas envisagé les conséquences de mes actes. En apprenant que les armures d'or de notre famille étaient échangées contre les âmes de bébés sacrifiés, je n'avais eu qu'une seule idée en tête : mettre un terme à cette ignominie. Je n'avais pas pensé que cela mettrait des vies en danger. Ça ne m'aurait sans doute pas fait changer d'avis, certes – néanmoins je n'avais pas assez réfléchi. Et depuis, je m'étais laissé absorber par les problèmes quotidiens du manoir. Je n'avais pas pensé à la situation dans son ensemble : la sécurité du monde dépendait des agents de terrain, qui dépendaient du manoir.

« O.K., dis-je à Penny. Transmets à tous les agents l'ordre de revenir ici.

— Ça pourrait s'avérer dangereux pour certains. Parfois, leur seul espoir de survie est de rester bien planqué.

— Eh bien, dis-leur de faire au mieux, rétorquai-je avec agacement. Mais seuls ceux qui reviendront pointer au manoir pourront espérer obtenir un des nouveaux torques d'argent. Dis leur qu'ils peuvent emprunter les itinéraires secrets. Je couvrirai les frais que ça occasionnera. »

Je m'approchai de la plus grande table et entrepris de feuilleter une liasse de rapports. L'équipe qui travaillait là parut scandalisée. Seule la matriarche avait le droit de consulter ces documents. Il était de notoriété publique que j'avais remplacé Martha à la tête de la famille, pourtant certains mettaient du temps à en comprendre toutes les conséquences.

« Où est Truman ? finis-je par demander. Je ne vois pas un mot à son sujet. N'avons-nous rien de récent sur Manifest Destiny ? L'organisation doit être en train de regrouper ses forces ; je devrais avoir des infos récentes sur leur nouveau QG, leur nouvelle base opérationnelle, non ? Allez, allez, je me contenterais de théories

éclairées. Une organisation de cette envergure ne peut pas renaître de ses cendres sans laisser toute une série d'indices gros comme moi. Remontez la piste du grand chef, de l'argent, épluchez toutes les dépêches que nous recevons, mais trouvez-moi Manifest Destiny ! Ces tarés n'ont pas disparu de la surface du globe !

— Nos services de renseignements y travaillent en ce moment même, déclara Penny très calme. Ce n'est pas parce que tu n'es pas là à nous tenir la main que nous sommes subitement devenus incompetents. Mais Manifest Destiny donne vraiment l'impression d'être allé se tapir au fond d'un grand trou avant de le reboucher en vitesse. Après la défaite que tu leur as infligée, Truman et ses fanatiques sont peut-être affaiblis, et c'est une excellente chose, mais leur sécurité est restée remarquable. Truman était... Truman est un génie. Tu aurais dû le tuer quand l'occasion se présentait.

— Elle ne s'est jamais présentée, grognai-je.

— À ton avis, que prépare-t-il ?

— Difficile à dire. C'est un extrémiste, prêt à tout pour la cause à laquelle il croit : diriger le monde à sa façon, et éliminer tous ceux qui ne sont pas d'accord. Naguère, Tolérance Zéro calmait ses pires ardeurs, mais maintenant que plus personne n'est là pour le contrôler un minimum, Dieu seul sait quelles atrocités il peut bien mijoter.

— En tout cas son ancien QG, sous le réseau du métro de Londres, est complètement abandonné, déclara Penny. Nous y avons envoyé quelques agents dans l'espoir de dénicher des indices.

— Attends, attends. Il n'y avait que deux agents à Londres : moi et Matthew. Moi, je suis ici, et lui est mort. Qui as-tu envoyé faire mumuse là-bas ?

— Des volontaires, jeta Penny. Ce n'est pas parce que tu es... distrait que le travail s'arrête subitement. Tout le monde n'a pas envie de rester planqué au manoir en attendant que tu te décides à distribuer les torques. Nous sommes encore quelques-uns à comprendre les notions de devoir et de responsabilité.

— Épargne-moi ton sermon, merci. Après tout ce que j'ai vu et fait, évite. Mais tu as raison, bien sûr. On ne peut pas rester à se tourner les pouces. Le monde ne va pas s'arrêter juste parce que les Drood traversent une vilaine crise. Des volontaires, tu dis ? C'est bon de savoir qu'il nous reste des âmes valeureuses. On a appris quoi que ce soit d'utile ?

— Pose la question directement, dit Penny. Nous avons installé un canal vidéo spécial. Totalement protégé, bien sûr.

— Bien sûr. Parfait, allons-y. »

Penny fit un signe à l'équipe de télécommunication. Très vite, l'un des plus grands écrans montra différentes vues d'une vaste salle obscure ; des faisceaux de lampes torches, instables, éclairaient parfois

un détail ou un autre. Des silhouettes avançaient par saccades entre des rangées de matériel inerte. Je mis un moment à reconnaître les couloirs du QG high-tech de Manifest Destiny, que j'avais connus étincelants d'acier et de lumière. À présent, l'électricité était coupée et plus rien ne fonctionnait. Des feuilles de papier voltigeaient çà et là, sans doute abandonnées dans la débâcle. Cela m'évoquait un tombeau récemment mis au jour dans la Vallée des Rois. Une forme sombre approcha de la caméra.

« Vous ne voudriez pas me lâcher ? demanda une voix rauque. On vous contactera quand on aura quelque chose à raconter. Ici, c'est le foutoir. Il faut qu'on progresse avec précaution, parce que ces salopards ont pris le temps de poser des pièges dans tous les coins avant de déguerpir. Des grenades reliées à des fils de détente, le plus souvent. Si nous avons nos torques, ça ne serait pas un problème, mais là... Nous nous dirigeons vers le centre du bunker ; apparemment ils ont emporté tout ce qui avait la moindre valeur et se sont débarrassés du reste. Une impulsion électromagnétique a effacé toutes les données de leurs ordi ; on rapporte les disques durs au cas où, mais n'espérez pas grand-chose. Oh, et on a trouvé des corps. Trop abîmés pour qu'on puisse les identifier, sauf si vous voulez qu'on rapporte des échantillons d'ADN. Je dirais qu'ils étaient en train de poser un piège qui leur a pété à la gueule.

» Et c'est tout. Fin du rapport. Enfin non, je voudrais rajouter qu'il fait froid et humide, et que j'ai dû choper un rhume. Voilà. Maintenant partez, allez embêter quelqu'un d'autre. Nous, on est occupés. Je veux qu'on ait terminé avant qu'une autre organisation ait la brillante idée de débarquer ici voir s'il n'y a rien à récupérer.

— Ici Eddie Drood, déclarai-je.

— Oh là là ! Comme je suis impressionné ! Tu ne sais pas qui je suis, hein ?

— Non.

— Eh bien continue comme ça. On rentre bientôt, prépare le thé. »

Et il coupa la communication. Comme tout le monde me regardait, je souris ostensiblement. « Je ne sais pas qui c'était, mais il me plaît. Il me ressemble, je trouve. Faites en sorte qu'il vienne me faire un rapport complet dès son retour. Entre-temps, continuez à rechercher le nouveau QG de Truman. Il doit préparer un sale coup pour rétablir son autorité, et je veux être au courant de tout le plus tôt possible.

— Tu vois ? glissa Penny. Tu peux te conduire en chef, quand l'humeur t'en prend. »

Les réunions de mon Premier Cercle avaient toujours lieu au

sanctuaire, l'immense pièce qui abritait l'ignoble Cœur jusqu'à ce que je le détruise, pour la simple raison que c'était le seul endroit de tout le manoir où nul ne pouvait nous espionner. Le sanctuaire avait été conçu pour isoler parfaitement le Cœur, dont les émissions supra dimensionnelles constituaient un grand danger pour le monde extérieur. Rien ne pouvait franchir les puissants boucliers protecteurs qui l'entouraient. À présent c'était la matière étrange, venue d'une autre dimension et que j'avais installée au manoir, qui occupait le centre de la salle sous la forme d'une perle argentée d'où irradiait une douce lumière écarlate. Quand on se tenait dans cette lumière, on se sentait bien. Calme, détendu, apaisé dans son corps, son âme et son esprit. C'était tellement délicieux qu'on avait dû strictement limiter l'accès au sanctuaire pour éviter que les gens ne deviennent accros. La matière étrange nous jurait que ça n'était pas possible, mais j'ai appris à ne pas croire tout ce qu'on me raconte.

En tout cas, grâce aux champs de force qui équipent le sanctuaire et aux mystérieuses propriétés de la matière étrange, les oreilles qui traînent ne peuvent rien entendre de ce que dit le Premier Cercle. Or, au manoir, des oreilles qui traînent, il y en a toujours. C'est la seule façon d'apprendre les secrets importants.

Dès que Penny eut franchi la porte du sanctuaire, elle subit de plein fouet les effets de la lumière rouge. Je vis son expression s'adoucir et un vrai sourire naître sur son visage ; ça changeait de son air coincé habituel. Elle avait l'air calme, heureuse, en paix avec elle-même. Ça ne lui allait pas du tout. Elle se concentra pour repousser l'effet de la matière étrange et reprit le contrôle d'elle-même.

« Remarquable, dit-elle. Ça fait un peu le même effet que d'être devant l'un des monochromes bleus de Klein, au Louvre. » Ma surprise non dissimulée lui fit lever un sourcil hautain. « Eh oui, Eddie, je suis cultivée.

— Comme n'importe quel champ de patates », intervint Molly.

Penny et moi regardâmes autour de nous : le reste de mon Premier Cercle nous fixait d'un œil soupçonneux. Le bien-être dû à la lumière rouge me quitta immédiatement. Je n'avais pas espéré que ce serait facile, mais le visage sévère de mes compagnons indiquait clairement que j'allais devoir me battre pied à pied. Je foudroyai l'assistance du regard et pris Penny par le bras pour l'inciter à avancer.

« Penny fait partie de l'équipe, dis-je d'un ton sans réplique. Au même titre que vous elle appartient au Premier Cercle. Et je ne veux plus entendre la moindre insulte. Je lui fais confiance, et vous devriez m'imiter.

— Quoi, c'est pas plus compliqué que ça ? gronda Molly.

— Non. »

Elle regarda les autres un par un. « Je l'assomme, et vous lui enfiler la camisole de force, O.K. ?

— J'ai besoin de conseillers issus de toutes les tendances de la famille, expliquai-je. Même des traditionalistes.

— Ceux qui voulaient nous tuer tous les deux, c'est bien ça ? demanda Molly. Ceux qui t'ont déclaré renégat, ceux qui dirigeaient Manifest Destiny en sous-main via Tolérance Zéro ?

— Ceux-là, oui. Sauf que Penny n'a jamais appartenu à Tolérance Zéro. Elle me l'affirme.

— Et tu la crois ?

— Bien sûr, Molly. C'est une Drood.

— Bon, coupa Penny, c'est donc ça le tristement célèbre Premier Cercle ? C'est ça qui a remplacé le conseil de la matriarche et ses traditions séculaires ?

— Oui, répondis-je. Le Premier Cercle, à terme, sera remplacé par un nouveau conseil élu par la famille. Il est temps qu'on adopte un système démocratique.

— Démocratique ? lança Molly.

— Ne m'interromps pas, chérie. L'ancien conseil devait absolument disparaître, Penny. Il était corrompu jusqu'à l'os. Ses membres savaient la vérité quant aux torques et n'ont jamais protesté. Ils savaient la vérité quant au vrai rôle de la famille dans le monde, et ils ont laissé faire.

— Un nouveau conseil, élu..., murmura Penny songeuse. Élu par toute la famille, ou seulement par ceux à qui tu accorderas un torque d'argent ? »

Je souris au reste du Premier Cercle. « Vous voyez ? C'est pour ça qu'elle est ici : pour poser les questions gênantes mais nécessaires. »

Nul ne semblait impressionné. Le Premier Cercle réunissait Molly Metcalf, mon oncle Jack, armurier, Jacob Drood, fantôme, le sergent d'armes, et à présent Penny. J'aurais pu gouverner seul, me déclarer patriarche ou quelque chose dans ce goût-là, mais j'avais vu où ça menait. Le pouvoir tend à corrompre, et les Drood sont la famille la plus puissante au monde. J'ai donc choisi comme conseillers des gens sur qui je pouvais compter pour me dire la vérité même lorsque je préférais ne pas l'entendre, et qui, à eux tous, feraient le poids contre moi si je perdais les pédales. Penny accorda un signe de tête cérémonieux à tous les membres de la famille – sans néanmoins réussir à croiser le regard spectral de Jacob – et ignora froidement Molly.

« J'aurais dû deviner que tu allais placer ta petite copine dans une position de pouvoir, souffla-t-elle d'un ton doux et tendre. Tu es désespérément sentimental, Eddie. Tu devrais quand même comprendre qu'on ne peut lui donner la moindre parcelle d'autorité sur les Drood. C'est impossible, voyons. Elle n'est pas des nôtres.

— Elle est avec moi, ripostai-je. Fais-toi une raison et passe à autre chose. Sans quoi les larmes ne vont pas tarder à couler. »

L'armurier émit le grognement impatient qui signifiait chez lui :



*J'ai quelque chose d'important à dire, et je vais le dire que ça vous plaise ou non.* Il portait, comme d'ordinaire, une blouse blanche semée de brûlures et de traces de produits chimiques. Mon oncle Jack était un homme d'âge mur, tout maigre, qui souffrait d'un terrible excès d'énergie nerveuse et d'une carence totale en instinct de survie. Son esprit toujours en éveil et son absence de scrupules lui permettaient de concevoir puis de fabriquer les armes et les gadgets nécessaires aux agents de terrain. Il portait un tee-shirt froissé qui proclamait *Armes de destructions massives – adressez-vous ici*. Jadis, il a créé une grenade atomique, sans avoir jamais pu trouver quelqu'un capable de la lancer assez loin. Son crâne était lisse comme un œuf à part deux touffes de cheveux blancs au-dessus des oreilles, et des sourcils en broussaille. Il avait des yeux d'un gris serein, un sourire réservé mais aimable et des façons plutôt brusques. Sans parler d'un dos nettement voûté à cause des années passées à se pencher sur sa table de travail pour mettre au point des objets dangereux.

C'était mon oncle Jack, et j'aurais préféré mourir que le décevoir.

« Je ne peux pas rester longtemps, dit-il d'un ton abrupt en promenant autour de lui un regard mauvais. J'ai dû laisser mes laborantins seuls dans l'armurerie, sans personne pour les surveiller, et c'est dangereux. En plus, en ce moment ils sont encore plus vulnérables que d'habitude, puisqu'ils n'ont plus leurs torques pour les protéger. Cela dit, je n'ai pas l'impression que ça les ait calmés. L'autre jour, j'ai même dû leur confisquer une supercorde. À propos, *l'Overdrive* de la Bentley a bien marché, Eddie ? C'est une option dont je suis assez fier... Et je suis à peu près sûr d'avoir éliminé tous les bugs.

— À peu près sûr ? C'est tout ? s'écria Molly. Et c'est maintenant qu'il nous le dit !

— Tout a bien marché, oui, dis-je. J'ai laissé la Bentley à l'armurerie, il y a de petites réparations à faire.

— Hein ? Quoi ? glapit l'armurier horrifié. Comment ça, de petites réparations ? Qu'as-tu fait, Eddie ? Qu'as-tu fait à ma Bentley chérie ? Tu as eu un accident, c'est ça ? Tu as cassé ma Bentley alors que je t'avais bien dit que c'était un prêt, un prêt, pas un don !

— Non, je n'ai pas eu d'accident », répondis-je sans m'émouvoir. On apprend à rester calme quand on parle avec l'armurier, parce qu'il est bien assez nerveux pour deux, qu'il faut bien qu'un des interlocuteurs reste lucide, et que ça ne sera pas lui. « J'ai simplement récolté quelques *minuscules* éraflures et de *toutes petites* bosses en traversant des dimensions parallèles.

— Je retourne à l'armurerie.

— Non ! Nous devons discuter de sujets importants.

— Des sujets importants ? Ah bon ? gloussa le fantôme de Jacob. Ça a l'air important, ça ! »

Jacob, malgré de gros efforts, était moins concentré qu'auparavant. Quand il vivait heureux... enfin, quand il existait heureux dans l'ancienne chapelle qui occupe un coin reculé du parc, il passait son temps, vêtu de sous-vêtements spectraux, à regarder des souvenirs d'émissions sur une carcasse de téléviseur tout défoncé. Presque personne n'acceptait de lui adresser la parole, mais nous étions amis depuis que, tout même, j'étais venu à sa rencontre. Je m'étais senti obligé de le faire puisque c'était interdit.

Depuis que, officiellement réintégré dans la famille, il s'était installé au manoir, Jacob faisait un effort pour redevenir présentable. Avec son visage couvert de rides et les rares cheveux argentés qui se battaient en duel sur son crâne chauve, il semblait toujours plus vieux que la mort elle-même, mais il avait enveloppé son ectoplasme d'un smoking impeccable – qui tirait cependant plus sur le bleu marine que sur le noir, et dont le col avait tendance à disparaître dès que Jacob cessait d'y penser. Depuis le temps qu'il hantait ce monde – disons, depuis le temps qu'il s'y vautrait pour boire des bières –, il ne résistait plus que par un effort de concentration. Or, ces derniers temps, il devenait distrait ; c'est ainsi qu'il se retrouvait parfois vêtu d'un teeshirt hawaïen, d'un bermuda et d'une écharpe de Miss Monde qui disait *La mort, c'est trop mortel !* Et quand il faisait des gestes brusques, il laissait derrière lui de longues traînées d'ectoplasme bleu clair.

Jacob tombait en morceaux, corps et âme, et le savait fort bien.

Le sergent d'armes lui jeta un regard noir. Il désapprouvait l'existence même du vieux fantôme et ne cherchait pas à le cacher. « Vous ne voudriez pas vous trouver un chouette tombeau et nous foutre la paix ? dit-il d'un ton acide. Vous savez parfaitement que vous ne devriez pas être ici. La politique familiale est très claire sur la question des fantômes. Dès que l'un d'eux pointe son nez ici, on le renvoie d'où il vient. Et on ne fait aucune exception. Autrement nous serions déjà noyés sous des tonnes d'ectoplasme.

— Pour moi il y a une exception, affirma Jacob.

— Ah ? En quel honneur ?

— Parce que je l'ai décidé, et je te conseille de te fourrer ça dans le crâne. Pour moi, il y a des exceptions chaque fois que j'en ai envie, parce que si quelqu'un proteste je lui botte le cul. Être mort, c'est une vraie libération. Tu devrais essayer, sergent, et le plus tôt sera le mieux.

— Calme-toi, Jacob, coupai-je. N'oublie pas, j'ai toujours le numéro d'un exorciste en mémoire dans mon portable. »

Penny intervint : « Nous devons parler de la présence de cette sorcière.

— Non, rétorquai-je.

— J'ai une meilleure idée, siffla Molly. Si on parlait plutôt de ta présence à toi, très chère Penny ? Toi aussi, tu es une ancienne amoureuse d'Eddie, comme cette affreuse Alexandra ? »

Penny eut un reniflement méprisant. « Il aurait bien aimé !

— Tu as l'intention de choisir seul qui faire entrer dans le Premier Cercle ? demanda le sergent. Nous n'avons pas notre mot à dire ?

— Si vous avez qui que ce soit à proposer, allez-y. Toutes les bonnes volontés seront les bienvenues. La seule raison pour laquelle j'ai pris le commandement, c'est que je ne vois personne à qui faire confiance. Je suis le seul dans cette famille à ne pas avoir d'intérêt personnel ou de but caché. Le rôle du Premier Cercle est justement de préparer l'élection d'un conseil, qui pourra prendre les choses en main et me permettre de redevenir simple agent de terrain. C'est ça, ma place. J'étais heureux, à l'époque.

— Tu veux dire que tu n'es plus heureux depuis que tu m'as rencontrée ? demanda Molly.

— Tu es la seule belle chose de ma vie et tu le sais très bien. Arrête de mendier des compliments.

— Envoie-moi un baiser, et tout de suite, ou bien je dis à tout le monde à quel endroit de ton anatomie tu as une tache de naissance rigolote.

— Il faut qu'on parle de la position de Jacob au sein de la famille, insista le sergent d'armes. Il s'est réinstallé dans son ancienne chambre, celle où il vivait avant sa mort, si j'ose dire. Il a fait tellement peur à l'occupant légitime que le pauvre type s'est enfui en hurlant et refuse d'y remettre les pieds.

— Je sais, dit l'armurier. On a dû l'admettre à l'infirmerie, le malheureux. Je ne sais pas ce que tu lui as fait, Jacob, mais on n'arrive pas à lui faire passer ses tics nerveux. Et il ne peut dormir que si on lui tient la main. »

Jacob ricana. « Quelle idée, aussi, de commencer à se tripoter juste au moment où je me matérialise. Si je suis ici, c'est que je dois être ici. Ça me plaît bien, d'être revenu au manoir. Déjà parce que ça énerve les gens respectables. Les choses ont bien changé depuis mon époque. Je n'en reviens pas de voir à quel point le manoir est bondé. Vous vous êtes reproduits comme des lapins... On n'expédie pas assez de nos jeunots dans le monde extérieur. Virez-les donc du nid, ces petits zoziaux ! Oui, je sais, je divague un peu. Eh, on a le droit de divaguer, quand on est mort depuis aussi longtemps que moi.

— Ne le prends pas mal, dis-je, mais qu'est-ce que tu fais encore parmi nous, Jacob ? Je pensais que tu n'étais resté dans ce monde que pour m'aider à nous débarrasser du Cœur.

— C'est ce que je croyais moi aussi, répondit-il en fronçant les sourcils – ce qui fit disparaître ses yeux, remplacés par des trous obscurs. Mais quelque chose me retient ici. Une force, une promesse non tenue. Ma tâche n'est pas terminée, bordel. Quelque chose va se produire, Eddie. Quelque chose de bien, quelque chose de mal ? En tout cas, quelque chose. »

Nous attendions la suite, mais il n'avait plus rien à dire. Je décidai alors de changer de sujet ; souhaitant rappeler que c'était moi le chef, je choisis de poser une question qui me préoccupait depuis un certain temps. Je posai sur le sergent d'armes mon regard le plus sévère.

« C'est quoi, ton prénom ? Je ne peux pas continuer à t'appeler "sergent", et plutôt crever que me remettre à te dire "monsieur" comme quand j'étais gamin.

— Si, appelle-moi « sergent ». C'est mon titre officiel.

— Je pourrais demander à Molly d'arracher ton prénom des tréfonds de ton cerveau, tu sais. » Il ignorait que je bluffais. Il ne voulait vraiment pas me répondre, ce qui me donnait d'autant plus envie de savoir. Ça devait être délicieux. Le sergent poussa un soupir discret.

« Je m'appelle Cyril. »

Certains instants sont trop beaux pour être vrais. Je crois que la seule raison pour laquelle le Premier Cercle tout entier a résisté au fou rire était que le sergent, capable d'une violence indicible, pouvait tirer des armes du néant quand l'humeur l'en prenait.

« Cyril ? répétais-je, ravi. Cyril ? Pas étonnant que tu sois devenu une brute épaisse, avec un prénom aussi cucul. Tu dois terriblement en vouloir à tes parents.

— C'étaient des gens remarquables, affirma le sergent sans desserrer les mâchoires. Puis-je à présent continuer mon rapport sur les transgressions commises par le fantôme de Jacob ?

— Oh, mais je t'en prie. Je m'en voudrais de t'interrompre, Cyril.

— J'ai reçu beaucoup de plaintes disant que Jacob hante les douches et les vestiaires des dames.

— La maison est grande, j'ai tendance à m'égarer, expliqua Jacob.

— Ça ne prend pas, répondis-je.

— De plus, reprit le sergent, il poursuit le spectre de la nonne sans tête d'un bout à l'autre des catacombes. »

Jacob eut un grand sourire. « Eh, c'est le seul autre fantôme du manoir ! Vous ne pouvez quand même pas me reprocher de vouloir me réchauffer l'ectoplasme ! Elle a un joli petit cul, la bonne sœur. Et elle court vite, la garce, surtout pour quelqu'un qui ne voit pas où elle

met les pieds.

— Tu appartiens au Premier Cercle ! aboya le sergent. Tu es censé donner l'exemple !

— Oh, oui, oui...

— Arrêtez-moi ça tout de suite, coupai-je. Jacob, ton ectoplasme tremblote comme de la gelée. Est-ce qu'on commence à avoir une idée de l'identité de ceux qui ont commandité les attaques contre le manoir, juste avant que la matriarche ne me convoque ? Il y a du nouveau ?

— Rien. Rien du tout, répondit l'armurier.

— Nous devrions peut-être interroger la matière étrange, suggéra le sergent d'un ton pincé. Puisque c'est elle, en fin de compte, qui est responsable de la destruction du Cœur.

— Non, je n'y suis pour rien, déclara la voix posée qui jaillit de la lumière rouge. À l'époque des attaques, je n'avais pas encore localisé le Cœur, et je ne savais même pas qu'il se trouvait dans cette dimension-ci. N'oubliez pas qu'il s'était créé de nombreux ennemis à force de réduire des mondes entiers, des races entières en esclavage. Et certains de ces ennemis le recherchaient depuis presque aussi longtemps que moi. »

L'explication semblait raisonnable, mais même si je devais beaucoup à la matière étrange, même si elle disait toujours ce qu'il fallait... elle n'en restait pas moins une énorme inconnue dans l'équation. Nous ne savions d'elle que ce qu'elle voulait bien nous raconter. Si elle était responsable des premières attaques, nous l'avouerait-elle ? Nous n'avions aucun moyen de lui arracher la vérité. Je me frottai le front dans l'espoir d'enrayer un début de migraine. C'est épuisant, la parano, mais pour un Drood c'est la seule solution pour ne pas se laisser dépasser.

« Matière étrange..., dis-je.

— Oh, je t'en prie, appelle-moi Ethel.

— Nous n'allons pas t'appeler Ethel, non.

— Pourquoi pas ? Ça ne te plaît pas, Ethel ? C'est un nom parfait. J'aime beaucoup Ethel. C'est un nom honnête, charmant, fait pour moi.

— Nous n'allons pas t'appeler Ethel.

— C'est très bien, Ethel, insista la matière étrange. Winston Churchill avait une grenouille apprivoisée qu'il appelait Ethel.

— Mais non !

— Peut-être que si. Tu n'en sais rien.

— Je vais t'appeler Etrange. C'est le seul nom qui te va.

— Tu ne sais pas t'amuser, gémit Étrange.

— Euh... en fait, si, commença Molly.

— Chut ! » la coupai-je.

L'armurier se racla une nouvelle fois la gorge. « Eddie, comment ça s'est passé avec la matriarche ?

— Pas bien, reconnus-je. Elle m'a envoyé me faire voir. Elle préfère que la famille s'effondre plutôt que la voir prospérer sous mon contrôle. »

Jack acquiesça à regret. « Mère a toujours été têtue. Mais il faut que tu insistes, Eddie. Pour que la famille redevienne unie, il faut que Martha te soutienne. Elle représente le passé, la tradition, c'est-à-dire la sécurité et l'espoir.

— Ça ne va pas être facile.

— Évidemment que ça ne va pas être facile, Eddie ! Tu as assassiné mon frère James, son fils préféré ! Et même moi, en sachant que tu n'as pas eu le choix, j'ai du mal à te pardonner. Le vieux Renard Gris était le meilleur d'entre nous, et depuis si longtemps... N'oublie pas : même à l'extérieur de la famille il avait beaucoup d'admirateurs. Des vieux amis, des vieux ennemis, qui ne vont pas être ravis du tout d'apprendre qu'il est mort de ta main. N'importe lequel d'entre eux pourrait débarquer ici pour t'exprimer son mécontentement. Et à ce moment-là, tu auras grand besoin du soutien de toute la famille.

— Nous pourrions prétendre que James était un traître, suggéra Penny.

— Qui accepterait de croire ça ? protestai-je. Le Renard Gris était exemplaire. On ne sait jamais, oncle Jack, tu ferais bien de renforcer les défenses du manoir. »

Je pus enfin aborder le sujet principal de la réunion et leur racontai l'embuscade que le MI5 m'avait tendue devant chez moi. L'armurier et le sergent insistèrent pour que je leur rapporte tous les détails qui me revenaient. Molly glissait à l'occasion son grain de sel dans mon récit, de façon plus ou moins constructive. Les deux hommes réagirent très vivement lorsque je leur révélai l'identité du commanditaire.

« Le Premier ministre ? répéta le sergent incrédule. Comment ose-t-il s'en prendre à nous ? Il est en pleine crise de mégalomanie. Nous ne pouvons pas laisser passer cela, Edwin. Les gens croiraient que nous nous ramollissons.

— Je lui ai déjà envoyé un message assez explicite.

— En lui tuant quelques agents du MI5 ? Ça ne va pas l'empêcher de dormir, protesta l'armurier. Pour lui, c'est de la chair à canon. Non, il faut taper là où ça fait mal.

— Entièrement d'accord, renchérit le sergent. Il ne faut surtout pas le laisser devenir insolent. Nous devons lui donner une bonne fessée, Edwin. Que ça serve d'exemple. »

Je secouai doucement la tête. « Impossible de révéler notre jeu

en ce moment. Notre faiblesse serait trop évidente. Et puis personne d'autre ne semble vouloir la ramener. Penny m'a emmené dans la salle de commandement : tout était calme.

— Le calme avant la tempête, oui, riposta Penny. Nos archivistes épiluchent la production de tous les médias du monde, officiels ou officieux, pour prendre la température de chaque gouvernement. Quant à nos télépathes, nos voyants et nos mages, ils font les trois-huit. »

Je ne pus retenir un sourire. Dire que les hommes politiques se croient capables de nous cacher des choses !

« Pour l'instant, tout le monde se montre très prudent et évite de faire des vagues, de peur qu'il y ait des requins pas loin, déclara l'armurier. À mon avis, aucun de nos adversaires n'accepte encore de croire que nous sommes aussi faibles et désorganisés qu'il y paraît. Mais ça ne durera pas. Il est de notoriété publique que tous nos agents se sont planqués, et beaucoup de gens savent ou soupçonnent que nos torques d'or ont disparu. Tôt ou tard, quelqu'un va passer à l'action, ne serait-ce que pour nous tester. Pour voir jusqu'où ils peuvent aller trop loin. On peut même craindre une attaque directe contre le manoir. Vous vous rappelez la bombe atomique que les Chinois ont voulu nous balancer à la gueule dans les années soixante ?

— Nous devons nous occuper du Premier ministre, s'écria le sergent. Lui réserver un sort assez déplaisant pour que tous les chefs d'État comprennent le message.

— D'accord, répondis-je sans enthousiasme. Propose-moi plusieurs approches et j'étudierai le dossier.

— Il me semblait pourtant que, si tu avais pris la tête de la famille Drood, c'était pour libérer le monde de l'emprise des Drood, intervint Molly. Je t'entends encore dire que tu voulais rendre aux politiciens la liberté d'agir par eux-mêmes.

— C'est vrai, dis-je. Mais je me suis aperçu depuis que ce n'est pas aussi simple.

— Marrant, c'est ce que disent tous les dictateurs.

— Écoute, Molly, la survie est quand même plus importante que la stratégie politique, non ?

— Je voulais simplement m'assurer que tu étais conscient de ce qui se passait, répondit Molly d'un ton mielleux.

— Puisqu'on parle de survie, dit Penny, il faut fournir un torque d'argent au maximum de gens, et le plus vite possible. Là, nous sommes beaucoup trop vulnérables. »

J'acquiesçai sans enthousiasme. « D'accord. Établissez-moi une liste de candidats. Qui mérite un torque tout de suite, qui devra d'abord faire ses preuves, et qui n'est vraiment plus digne de confiance.

— Et là, tu penses à qui ? demanda Penny en me défiant de son regard implacable.

— Tous ceux qui connaissaient le secret des torques d'or et n'ont jamais protesté. Les membres non repentis de Tolérance Zéro. Tous ceux qui risqueraient d'utiliser leur nouveau torque pour déclencher une guerre civile. Faites preuve de bon sens. Ces raclures ne représentent qu'un tout petit pourcentage, du moins je l'espère. Étrange, tu n'aurais pas de problème pour produire assez de matière étrange pour les torques et les armures à si courte échéance ?

— Appelle-moi Ethel, je t'en prie.

— Plutôt crever.

— Tu auras tous les torques que tu voudras, Eddie. Je n'aurai qu'à aller chercher dans ma dimension d'origine de plus grandes quantités de moi-même. Je suis vaste, infinie, sage et merveilleuse... Mais, tu sais, vous n'avez pas vraiment besoin de torques. Je pourrais très bien vous enseigner à être surhumains. Votre espèce dispose d'un potentiel immense. Vos pouvoirs intrinsèques éclipsent ceux de n'importe quel torque. Tous, vous pourriez rivaliser avec les étoiles. »

Les humains présents échangèrent des regards effarés.

« Et ça prendrait longtemps ? demandai-je.

— Des années, répondit Étrange. Peut-être même des générations. Je ne me repère pas encore très bien dans votre vision linéaire du temps.

— Je pense que pour l'instant on va se contenter de l'acquis. La famille a besoin de recouvrer sa puissance le plus vite possible. Mais je t'en prie, Étrange, étudie cette histoire de potentiel intrinsèque, et viens m'en parler dès que tu as des éléments plus concrets.

— Oh, chouette ! s'écria Étrange. On va bien s'amuser !

— D'autres points à aborder ? me hâtai-je de demander.

— Un seul », dit oncle Jack. Il tira de sa blouse un objet enveloppé de soie blanche et me le tendit. Je le débballai avec force précautions : les cadeaux de l'armurier ont tendance à être très dangereux, voire très explosifs. Il s'agissait d'un miroir à main en argent, rien de plus. Je le soupesai doucement, au cas où, sans résultat. Et le visage que j'y voyais était le mien, indéniablement. Je jetai à l'armurier un regard intrigué.

« Jacob et moi avons farfouillé dans l'ancienne bibliothèque, expliqua-t-il. Du moins, quand j'arrivais à le détourner de ses... autres occupations. Et nous y avons découvert des objets tout à fait remarquables. Des livres qu'on pensait perdus ou détruits, plusieurs cartes d'origine douteuse mais pleines de possibilités exaltantes... et une poignée de trésors carrément légendaires. Ce que tu as en main, c'est le miroir de Merlin. Il a disparu du Codex d'Armageddon à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans des circonstances assez obscures. Jacob l'a



découvert dans une cachette découpée à l'intérieur d'un livre sur les mulots.

— Ne me demandez pas pourquoi je l'ai ouvert, gloussa Jacob. Je cherchais des images cochonnes.

— Je serais prête à tout pour les voir, dit Molly. Non, Jacob, ne bouge pas, je plaisantais. Le miroir de Merlin ? *Le Merlin* ?

— Eh oui, dit Jacob.

— C'était un Drood ? demanda Molly.

— Non ! répondit l'armurier. Nous sommes une famille convenable. Non, c'était Merlin, frai des Enfers, le fils unique engendré par le Diable. Il était destiné à devenir l'Antéchrist, mais il a refusé cet honneur. Il était très indépendant. Puis, selon des chroniques absolument fascinantes que j'ai retrouvées dans nos archives, il a parfois collaboré avec la famille. Quand ça lui convenait. Et apparemment, c'est parce qu'il nous devait une faveur qu'il nous a offert ce miroir. »

Molly tendit la main, et je le lui donnai. Elle murmura quelques Mots, l'agita brièvement et, pour finir, le retourna et le secoua dans l'espoir vain que quelque chose en tomberait. Elle renifla et me le rendit.

« O.K., j'abandonne. C'est censé servir à quoi ?

— Il permet de contacter d'autres membres de la famille Drood, dans le passé ou dans l'avenir, pour leur demander conseils et informations. »

Après un silence, Molly fit remarquer : « Ne le prenez pas mal, messieurs : j'ai comme l'impression que vous vous êtes fait avoir. Ce n'est peut-être pas l'objet magique le plus inutile que j'aie jamais vu, mais on n'en est pas loin.

— Vous êtes une sorcière, répondit l'armurier gentiment. Vous pensez surtout au présent immédiat. Le miroir a bien des usages. Une information vitale, depuis longtemps perdue, peut être retrouvée dans le passé, avant qu'on l'ait oubliée. Ou dans l'avenir, après qu'on l'a redécouverte. Avec ce miroir, nous pouvons dorénavant consulter les plus grands tacticiens de l'histoire familiale et demander conseil à nos descendants, qui sont bien placés pour savoir quels domaines méritent d'être étudiés et lesquels il vaut mieux éviter de creuser...

— Si ce miroir est tellement utile, demandai-je, pourquoi est-il resté caché si longtemps ?

— Ah, répondit l'armurier à regret, on raconte bien des histoires à ce sujet. Celle qui me paraît la plus crédible, parce qu'elle est la plus déplaisante, veut qu'en réponse à une question bien précise le miroir ait fourni une réponse tout aussi précise, mais terrifiante. Son propriétaire l'a donc dissimulé pour empêcher quiconque de jamais reposer la question et de jamais apprendre l'atroce vérité.

— J'ai du mal à croire que votre famille renoncerait si facilement à un objet aussi utile, protesta Molly.

— Moi, ça ne m'étonne pas, dis-je. Les Dhood ont toujours été très prudents avec tout ce qui concerne les voyages dans le temps. Enfin, surtout depuis le Grand Désastre temporel de 1217, quand la famille a, par inadvertance, disposé l'axe chronologique en forme de ruban de Moebius, et a bien failli y rester. À cause de ce que nous avons dû faire pour sauver la situation, il reste encore au manoir des pièces que nul n'a jamais pu retrouver. Et nous préférons éviter de penser au sort qu'ont dû connaître les pauvres malheureux qui se trouvaient dans ces pièces au moment fatidique. L'esprit humain n'est tout bonnement pas capable d'appréhender les complications affreuses et les cascades de conséquences qu'on déclenche en faisant mumuse avec le temps. »

Je m'interrompis tout net parce qu'une idée me frappait soudain, assez fort pour me couper le souffle et me serrer le cœur dans un étai de glace. Je regardai dans le miroir de Merlin ; mon visage m'y rendit un regard si déterminé, si froid, si dur que je le reconnus à peine.

« Je peux contacter n'importe qui dans le passé ? » demandai-je d'une voix qui, même à mes oreilles, n'était pas vraiment la mienne : trop téméraire, trop dangereuse. Tous les membres du Premier Cercle me lancèrent des regards intrigués. Je pense que Molly fut la première à comprendre, sans doute parce qu'elle avait eu le même genre d'idée. Je fixai l'armurier, et je crois que nul autre que lui n'aurait supporté ce qu'il lut dans mes yeux. « Je sais que c'est dangereux, et je m'en fous, repris-je. Dites-moi, oncle Jack, puis-je utiliser le miroir pour parler à mes parents avant la date de leur assassinat ? »

— Je suis navré, répondit l'armurier d'un ton bourru mais compatissant. J'y avais déjà pensé. Nous avons tous, dans notre passé, des gens à qui nous aimerions pouvoir parler. Des amis, des parents, des amants partis trop tôt, partis sans que nous leur ayons dit tout ce que nous voulions leur dire. Nous pensions avoir le temps... jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Mais le miroir refuse toute question posée dans un intérêt personnel. Il ne répond qu'à celles qui servent le bien de la famille. Et il sait faire la différence. Je crois qu'il est équipé d'un système de sécurité destiné à empêcher la manipulation abusive du temps.

— Ou, tout simplement, Merlin avait un fond de cruauté sadique, fit Molly.

— C'est une possibilité, reconnut l'armurier.

— J'ai besoin de savoir ce qui est réellement arrivé à mes parents, dis-je. Je découvrirai la vérité quel qu'en soit le prix.

— J'ai passé des années à essayer de tirer ça au clair, dit l'armurier. James aussi. Cette pauvre Emily était notre petite sœur, et

nous l'aimions profondément. Même ton père nous plaisait. D'ailleurs, dans le cas contraire nous n'aurions pas autorisé le mariage. Mais, à la vérité, personne ne semble rien savoir. Leur mort est sans doute due à une erreur stupide. Renseignements erronés, briefing mal conduit, accumulation de petites malchances... Ça arrive. Même lors des missions les mieux préparées.

— Sinon, il y a toujours le Train du Temps, coupa Penny.

— Non, non et non ! rétorqua l'armurier.

— C'est quoi, ça, le Train du Temps ? demanda Molly. Et pourquoi ai-je le pressentiment que la réponse ne va pas me plaire ?

— Tes pouvoirs de sorcière te donnent une intuition de tous les diables, chérie ! Ça faisait des années que je n'avais pas pensé au Train du Temps... C'est un moyen de transport temporel. Du genre assez bizarre, je dois l'avouer. Nul ne l'a utilisé depuis des éternités. Il doit toujours être en état de marche, j'imagine. Armurier ?

— Oui, en théorie. Mais quand un objet est vraiment trop dangereux, il vaut mieux ne pas jouer avec. »

Je haussai un sourcil. « Et ce bon conseil vient de l'homme qui voulait que nos meilleurs télépathes essaient de déclencher toutes les têtes nucléaires chinoises en leur envoyant des pensées très très méchantes ?

— Ça aurait marché si la matriarche n'avait pas eu recours à la force pour m'arrêter, gémit l'armurier. Mais mon génie est trop en avance sur mon temps.

— Attention, attention, je change discrètement de sujet, annonçai-je. La famille doit absolument prendre des mesures, des mesures claires, nettes et précises, pour montrer au monde entier que les Drood sont restés méchants, costauds et dangereux. Nous devons choisir une cible, un ennemi balèze et pas sympa, et lui faire tomber sur le coin de la tête une frappe préventive de première catégorie. L'éliminer une bonne fois pour toutes.

— Ça, c'est ce que j'appelle parler, petit ! s'écria le sergent.

— Moi, ça me plaît, renchérit l'armurier. Ça fait des années que, sous l'influence de la matriarche, la famille se contente de réagir aux menaces sans jamais prendre l'initiative.

— Qui as-tu en tête ? demanda Molly. Manifest Destiny ?

— Non. Manifest Destiny est encore à genoux, et l'écraser n'impressionnerait personne. Il nous faut quelque chose de plus gros.

— L'humanité est vulnérable à deux types de menaces, dit l'armurier du ton pontifiant qu'il prenait pour étaler sa science.

On se fiche qu'elles soient d'origine scientifique ou magique, de nature mythologique, politique ou biblique. Les ennemis de l'humanité peuvent être répartis en deux catégories distinctes : ceux qui nous font du mal parce qu'ils espèrent y gagner quelque chose. On

les appelle démons. Et ceux qui sont trop puissants pour s'intéresser à nous, mais qui parfois nous font du mal parce que nous nous trouvons sur leur passage ; on les appelle dieux, faute d'un terme plus adapté. Les Drood sont formés à affronter les démons. Les dieux, en revanche, mieux vaut s'en occuper avec délicatesse, et de loin, et via le plus grand nombre d'intermédiaires possible.

— Pourtant, j'en ai déjà tué un, de dieu. Et le Cœur, à l'agonie, a hurlé comme un humain.

— Je t'ai aidé, intervint Étrange. Sans moi tu n'aurais pas pu réussir.

— Possible. Mais tu prétendrais ça même si ce n'était pas vrai, non ?

— Vous ne voudriez pas mettre en veilleuse vos crises de mégalomanie et essayer plutôt d'élaborer une stratégie ? demanda Penny.

— Éviter soigneusement d'attaquer un dieu quel qu'il soit, ça me paraît bien, comme stratégie, répondit Molly. Je vote pour les démons.

— Moi aussi, les démons me plaisent davantage, dit l'armurier. On n'a jamais manqué de démons qui s'en prennent à l'humanité.

— Très bien, conclus-je. Va pour les démons. Quelqu'un veut proposer des noms pour lancer le débat ?

— Les Linceuls Éternels ? dit le sergent d'armes.

— Ils ont quasiment été rayés de la carte l'an dernier, dit Penny. À cause d'une guerre des gangs contre les Spectres Glacés dans les rues de Naples. Les deux camps sont toujours en train de panser leurs plaies. Il leur faudra des siècles avant d'être de nouveau capables de manigancer des attaques sérieuses.

— Les Abominations ? suggérai-je. Je déteste les voleurs de corps. »

Penny fronça les sourcils. « Puisque tu en parles, on signale depuis quelque temps qu'elles se rassemblent en Amérique du Sud. Personne ne sait vraiment ce qui se passe, mais c'est mauvais signe.

— J'aimerais bien qu'on s'en prenne à la Mandragore Réincarnée, coupa Molly, ne serait-ce que parce qu'elle me fait vraiment flipper.

— Ce qui n'est pas vraiment une raison de déclarer la guerre à quelqu'un, si ? riposta l'armurier.

— Le Culte de l'Autel Écarlate ? proposa Jacob. Des satanistes à l'ancienne issus du Club Infernal canal historique. J'ai jamais pu les blairer. De mon vivant, ils ont refusé ma candidature, les saligauds !

— Actuellement plongés dans un schisme majeur, annonça Penny. À propos d'un point de doctrine tellement compliqué, et si peu important, que personne d'autre qu'eux n'y comprend quoi que ce soit. Ça fait six semaines que le Culte s'entredéchire, et au rythme où ils

vont je pense qu'à la fin ils ne seront même plus assez nombreux pour fonder une association.

— Le Rêve Mémétique, alors ? suggéra le sergent, plein d'espoir.

— Non ! s'écria l'armurier. Nous n'avons jamais vraiment réussi à savoir qui ils sont, ni même ce qu'ils veulent. Et, oui, Cyril, je suis au courant des dernières hypothèses paranoïaques, et, non, je ne les trouve pas convaincantes pour deux sous. Le Rêve Mémétique n'est qu'une légende urbaine dotée de pouvoirs magiques, comme les Modificateurs.

— V-ril Power Inc., alors ? dit Molly. Ceux qu'on adore détester depuis la Deuxième Guerre mondiale ?

— Depuis la réunification allemande, ils se sont lancés dans la politique, répondit Penny. Rien que de très prévisible.

— Ça suffit, tranchai-je. Nous devons émettre un message clair et définitif. Prenons-nous-en aux Abominations. Personne n'apprécie les mangeurs d'âmes ; personne n'ira se ranger de leur côté, même contre nous. Intéressons-nous de plus près à leur grand rassemblement et envoyons des forces en armure : peut-être qu'on réussira à les éliminer une fois pour toutes, et sinon, on se contentera de les renvoyer dans l'Enfer qui les a créées. C'est la moindre des choses, puisque c'est notre famille qui les a introduites dans notre univers. »

L'armurier et le sergent d'armes se rembrunirent. Je ne leur apprenais rien. Mais Penny et Jacob ouvrirent des yeux horrifiés : eux n'étaient pas au courant. Comme la plupart des Drood. Encore un de ces affreux petits secrets que la vieille garde avait cru bon de garder pour elle.

« Je pense que je vais en parler avec ma vieille amie Janissary Jane, repris-je. C'est une spécialiste des guerres contre les démons. Enfin, quand elle est à jeun. Penny, puisque nos agents de terrain s'apprêtent à rentrer au manoir, je veux que tu fasses savoir à tous les renégats qu'ils sont les bienvenus. Tous les péchés seront pardonnés. Pas oubliés, bien sûr, mais pardonnés. Les renégats ont appris à la dure comment survivre sans le soutien de la famille, et leurs compétences nous seront utiles. Et puis, j'ai moi-même été renégat, j'en ai fréquenté quelques-uns : je n'aime pas les savoir relégués dans les ténèbres extérieures.

— Tous les renégats ? demanda Penny.

— Non, évidemment, pas les raclures comme feu Arnold Drood le Sanguinaire. Mais il n'en reste pas tant que ça, des vraies mauvaises graines, si ?

— Très peu, Dieu merci, répondit l'armurier. Nous désherbons tout ça depuis des années. Tiger Tim est toujours planqué quelque part dans la forêt vierge, parce qu'il sait très bien qu'il se fait abattre à la seconde où il croise la route d'un humain digne de ce nom – ou même

à moitié digne de ce nom. Quant à la vieille mère Shipton, elle commence à manquer d'identités de rechange. Nous sommes à peu près sûrs qu'actuellement, elle dirige un centre de clonage de bébés à Vienne. Nos agents avaient presque réussi à remonter jusqu'à elle... avant les difficultés que nous traversons aujourd'hui.

— Et ce sont les seuls monstres qui restent ?

— Les seuls, à notre connaissance, précisa Penny. Mais franchement, Eddie, tu veux rappeler les renégats ? La lie de la famille, ceux que nous avons rejetés parce qu'ils étaient malhonnêtes, lâches ou amoraux ? La famille ne va pas apprécier.

— C'est pour son bien, pourtant, déclarai-je. Et comme souvent, l'ancien conseil a très bien pu vous mentir au sujet de ces renégats. Certains n'étaient que des trublions qui insistaient pour révéler la vérité. Nous avons besoin d'opinions neuves, de nouvelles techniques et d'une nouvelle vision du monde, et tout ça, les renégats peuvent nous l'apporter. Je vais également faire venir des amis de l'extérieur pour qu'ils nous donnent des cours. Janissary Jane, bien sûr. Et peut-être aussi Fée-Bleue.

— Lui ? s'écria Penny. Un poivrot, un voleur, un débauché ! Il n'a ni principes, ni scrupules... et il est à moitié elfe ! On ne peut pas lui faire confiance !

— Il sera donc parfaitement à sa place au manoir. De toute façon, à ce qu'on m'a dit il n'est plus le même depuis sa N.D.E.

— Si tu fais venir tes potes, je veux les miens aussi, dit Molly. Au moins pour ne pas me sentir trop en minorité.

— D'accord. À qui penses-tu ?

— Subway Sue et M. Surin.

— Tu es dingue ? Un vampire qui aspire la chance des gens qu'elle croise, et l'insaisissable *sériai killer* immortel qui hante le vieux Londres ? Plutôt mourir ! »

Ensuite, il y aurait eu des cris et des disputes si toutes les alarmes ne s'étaient pas déclenchées d'un seul coup. Le manoir subissait une attaque.

## Faux frères

Jadis, quand la sirène principale se mettait à sonner, toute la famille courait défendre le manoir ; à l'époque nous étions des guerriers. Mais cette fois, tout le monde se précipita dans les abris prévus pour s'y planquer jusqu'à ce que le calme soit revenu. C'était de ma faute, bien sûr, puisque je les avais privés de leurs torques d'or. Les Drood n'avaient pas l'habitude de se sentir humains et vulnérables. Le sanctuaire et ses dépendances faisaient à présent fonction de bunker où l'on cherchait refuge en cas de panique, même si personne n'aurait accepté d'utiliser un tel mot.

Lorsque j'en sortis, le Premier Cercle sur mes talons, je vis une véritable foule courir vers nous. La peur et le désespoir se lisaient sur tous les visages. C'était perturbant de voir combien il était facile de briser ma famille.

J'allais devoir y remédier, et plus vite que ça.

Étrange montait la garde dans le sanctuaire. Ses boucliers supra dimensionnels nous protégeaient de toute attaque extérieure. Les miens y seraient en sécurité le temps que je découvre qui osait nous menacer. Étrange s'occupait également d'alimenter en énergie nos systèmes de défense magiques et scientifiques. Je trouvais inquiétant de voir comme nous étions vite devenus dépendants de l'entité qui remplaçait le Cœur annihilé. Ne nous avais-je donc libérés d'un maître supra dimensionnel que pour nous en choisir un autre ? Qui semblait bienveillant, certes, mais tout de même... Encore un sujet d'inquiétude.

Étrange disait qu'il pouvait faire bien plus pour nous que ce qu'il faisait déjà, mais pour cela il lui faudrait importer davantage encore

de sa substance dans notre univers, et il reconnaissait lui-même qu'il ignorait au juste quels effets aurait tant de matière étrange sur les lois physiques de notre réalité. Cette matière, chez nous, n'avait rien de naturel, et notre monde n'appréciait pas sa présence. Et puis Étrange était déjà bien assez puissant. J'avais toujours eu du mal à accorder ma confiance, même avant de découvrir la vraie nature du Cœur. Dans ces conditions, j'avais décliné la proposition d'Étrange au nom de la famille.

Il me revenait donc, à présent, de défendre le manoir contre son agresseur.

Les couloirs grouillaient de Drood, pâles d'angoisse, qui couraient vers le sanctuaire. Le sergent d'armes réussit à se faire entendre par-dessus les sonneries assourdissantes. À coup d'exhortations et de menaces il imposa un semblant d'ordre à la marée humaine qui s'amassait dans le sanctuaire. Il n'eut pas besoin de faire appel à sa célèbre brutalité : la plupart des gens étaient ravis d'entendre une voix autoritaire leur gueuler des instructions. C'avait toujours été leur point faible, d'ailleurs. Le sergent foudroyait du regard les visages effarés qui l'entouraient. Il semblait avoir honte de voir la famille tombée si bas. Il ne m'accorda pas un coup d'œil, mais ce n'était pas nécessaire. Je savais très bien qui il rendait responsable de la situation.

« Je vais à la salle de commandement, cria Penny dans le brouhaha. Il faut que quelqu'un surveille la situation générale. Il est possible que cette attaque ne serve qu'à nous distraire pendant que des choses graves se passent ailleurs dans le monde.

— Très bien ! dis-je. Tiens-nous au courant quand tu en auras l'occasion. »

Elle était déjà partie et, par sa seule assurance, se frayait un passage à contre-courant de la foule. J'avais bien fait de la choisir. Je cherchai Jacob du regard : il avait disparu. Je me tournai alors vers le sergent. « Reste ici pour garder les choses en main. Molly, oncle Jack, il faut qu'on aille au QGO. Il faut savoir à qui ou à quoi nous avons affaire, avant de passer à l'action. Sergent, si nous devons nous laisser déborder, si l'ennemi réussissait à entrer, eh bien... improvise. »

Je partis d'un bon pas le long des couloirs noirs de monde, Molly et l'armurier sur les talons. La panique était de plus en plus perceptible. Mon premier instinct était d'activer mon armure, mais ce n'était pas envisageable. C'aurait été une véritable provocation à l'égard des autres Drood qui, eux, n'en disposaient plus. Et à cause de moi.

J'avais envie de crier : Eh, sur le moment ça m'a paru une bonne idée !

« Qui est le responsable, à ton avis ? demanda Molly tout contre



moi. Manifest Destiny, peut-être ? Truman a-t-il enfin recollé les morceaux de son organisation ?

— Peu probable. Nous aurions entendu des rumeurs.

— Le Premier ministre, alors ? suggéra l'armurier. Ce serait une façon d'exprimer son mécontentement après que ses meilleurs agents secrets lui ont été renvoyés dans des petites boîtes ?

— S'ils avaient réussi à me faire prisonnier, oui, le manoir aurait été leur cible suivante. Mais après ce que j'ai infligé à ses larbins, il est sans doute planqué sous son bureau. J'entends ses gémissements d'ici. Non, l'attaque peut venir d'à peu près tous les groupes dont nous parlions tout à l'heure. Tous veulent sûrement être les premiers à nous balancer leurs frappes préventives. Économisez votre souffle, vous courrez mieux. Il faut absolument qu'on comprenne ce qui se passe avant d'envisager de mettre le nez dehors. »

Le quartier général opérationnel se trouve dans l'aile sud ; nous étions à bout de souffle quand nous l'atteignîmes enfin. Les couloirs, à mesure que nous approchions, étaient de plus en plus déserts. Il y régnait un silence de mort. Ce fut un vrai soulagement d'entendre enfin des voix calmes et concentrées lorsque nous entrâmes dans le QGO, le centre high-tech d'où sont contrôlés tous les systèmes de défense du manoir – senseurs, capteurs, boucliers, arsenaux. Il nous fallut plusieurs minutes pour franchir les protocoles de sécurité, puis les portes d'acier se refermèrent derrière nous. Les hurlements des sirènes s'évanouirent instantanément, remplacés par un silence béni. Je pris une grande inspiration pour essayer de me calmer.

Je n'avais encore jamais pénétré dans le QGO, construit après mon départ du manoir. C'était bien moins impressionnant que la salle de commandement : une pièce de taille moyenne emplie d'ordinateurs et d'équipement ultramoderne, une grosse dizaine de techniciens et un responsable opérationnel. Ici, nulle trace de tension, d'énervement ou de précipitation. Hommes et femmes, assis à leur poste, faisaient leur travail dans le calme, avec une efficacité discrète. Eux au moins n'avaient pas oublié ce qu'impliquait d'être un Drood. En pleine crise, ils gardaient la tête froide comme on le leur avait inculqué, parce que des décisions prises dans cette salle pouvait dépendre la sécurité de toute la famille.

Des images holographiques dansaient dans les airs. Je reconnus l'intérieur et l'extérieur du manoir, des balayages panoramiques du parc, sous tous les angles possibles. Je passai le plus vite possible d'écran en écran, sans jamais remarquer aucun signe d'une force d'assaut. Les cieux étaient vides, le sol désert, tous les boucliers en place. Quelque chose avait forcément déclenché les sirènes d'alarme, mais quoi ? Je me dirigeai vers le centre de la pièce tandis que Molly

et l'armurier, très naturellement, venaient se placer de part et d'autre de moi. Leur présence me réconfortait. Je commençais à me sentir vraiment dépassé par la situation. Je me concentrai sur le murmure qui m'entourait, sur les voix des techniciens, des voix calmes, professionnelles mais déconcertées.

« Jauges énergétiques en hausse. Tous les voyants sont dans le vert, tous les systèmes d'armement enclenchés.

— Quelqu'un voit quelque chose ? Mes senseurs ne captent rien nulle part.

— Attendez, j'ai quelque chose. Ça devient net. Une présence infernale.

— Infernale ? Tu es sûr ?

— Eh, comme si on pouvait confondre avec autre chose ! Il y a juste devant chez nous une créature venue du Gouffre.

— Préparez-vous à brancher nos arroseurs automatiques sur le réseau d'eau bénite. Et convoquez tous nos ecclésiastiques.

— Code rouge. Je répète : code rouge. Extinction de tous les systèmes non vitaux jusqu'à nouvel ordre.

— Pourquoi n'avons-nous pas été prévenus ? Que sont devenus les merveilleux senseurs hors de prix que j'ai passé toute la semaine à installer ?

— Ils sont restés muets, tous autant qu'ils sont. Ce qu'on a dans le parc reste invisible pour nos senseurs. Même les griffons n'ont rien vu venir.

— Qui m'a piqué mes Pims à l'orange ? Vous savez très bien que je ne peux rien faire de bon sans mes Pims à l'orange !

— Tous les systèmes d'armement sont enclenchés et disponibles. Trouvez-moi une cible et j'en fais du hachis. »

L'armurier se pencha vers moi. « Par là-bas. Tu vois le grand type à l'air sérieux, avec un costume très strict ? C'est Howard, le nouveau responsable opérationnel. Avant, il travaillait avec moi à l'armurerie, mais il n'a pas la patience nécessaire. Alors, comme il est bien plus futé que le Drood lambda, on l'a mis ici, et en moins d'un an il est passé grand chef. Ah, tiens, il a enfin daigné nous remarquer. Il s'approche. On va bien s'amuser.

— Cette pièce, avant, ce n'était pas la lingerie ? demandai-je.

— Si. On a confié le boulot à une entreprise extérieure pour faire de la place, quand on a enfin créé un QGO moderne. L'ancien, on passait notre temps à l'améliorer comme on pouvait, mais il ne tenait plus que grâce à des bouts de ficelle. Ces dix dernières années, nous avons assemblé l'arsenal le plus sophistiqué que notre famille a jamais connu, et mis au point un système informatique capable de le piloter. D'ici, nous pourrions mettre en échec une armée entière.

— À condition d'arriver à la voir », murmurai-je.

L'armurier se rembrunit. « Je ne comprends pas. Le parc est truffé d'instruments de surveillance. Dès qu'une taupe pète, on est au courant. Ah, Howard ! Ça fait plaisir de te voir.

— Plaisir ? aboya-t-il en s'immobilisant juste sous notre nez, les poings serrés de frustration. Où est le plaisir dans cette histoire ? Tout ça est de ta faute, Edwin.

— Je m'attendais à une remarque de ce genre. Bonjour, Howard. »

Il renifla bruyamment. C'était un homme grand et costaud, avec un visage rubicond, qui commençait déjà à perdre ses cheveux.

« La sécurité du manoir, c'est devenu du grand n'importe quoi, depuis qu'avec ta copine tu as franchi nos meilleures défenses comme si de rien n'était. Elles sont très sensibles, tu sais. Tu leur as fait de la peine. On a mis des semaines à les consoler. Elles viennent tout juste de se remettre à fonctionner normalement. Et voilà que ça recommence ! C'est des amis à toi, là-dehors ?

— J'en doute vraiment. Au fait, Howard, quand tu m'adresses la parole, contente-toi de crier, évite de hurler, merci. Sinon, je demande à Molly de te transformer en un petit truc humide et visqueux, et ensuite je te marche dessus.

— Tu me prends pour qui au juste ? demanda Molly. Ton pitbull ?

— Et en plus tu adores ça.

— Grrrr. »

Je regardai Howard. « Restons calmes et professionnels le temps de comprendre ce qui se passe. »

Il renifla derechef. « D'accord. Eh bien... Nous faisons de notre mieux avec l'équipement dont nous disposons. Va donc essayer de faire tourner un arsenal du XXI<sup>e</sup> siècle avec un budget du XIX<sup>e</sup> ! Je l'ai bien dit à la matriarche : on n'a que ce qu'on est prêt à payer ! »

Il commençait à me plaire un peu plus. « J'imagine que c'est passé comme une lettre à la poste.

— On m'a fait sortir de la salle de commandement, reconnut-il en m'accordant un sourire. Et si vite que mes pieds n'ont même pas touché le sol. Bon, tout le monde m'écoute ! On réessaie les senseurs. Augmentez la puissance, enclenchez toutes les options. On va essayer de choper une ou deux images en l'honneur de nos nobles invités. À condition que tu comprennes bien que tout est de ta faute, Edwin. Quoi qu'il advienne.

— C'est l'histoire de ma vie. »

Le responsable opérationnel se mit à circuler rapidement parmi son équipe ; il encourageait, il rassurait, il tirait le meilleur de chacun avec une efficacité tranquille. Les systèmes défensifs du manoir s'animent et se mirent à chercher une cible. Il y avait une puissance

de feu suffisante pour transpercer la lune de part en part ou pour lui faire quitter son orbite. Fasciné, je regardais les hologrammes : des centaines de mitrailleuses jaillissaient des vastes pelouses. Leurs canons allongés se balançaient doucement pour permettre aux ordinateurs de faire le point. Armes soniques, rayons à particules, gaz innervant, lumières stroboscopiques, brumes hallucinogènes... Oui, les conventions de Genève, on s'en contrefout. Si j'avais été au courant de tout ça, jamais je n'aurais osé entrer sans autorisation. Bien sûr, j'avais le soutien du confusulum[1]. On pouvait espérer que ce n'était pas le cas de nos mystérieux visiteurs.

Howard nous rejoignit. Il était encore plus rouge qu'avant – et avait défait sa cravate ! « Nous n'arrivons toujours pas à obtenir une image nette des intrus. Nous avons réussi à déterminer qu'ils se trouvent près du lac, du côté des hangars à bateaux, mais quelque chose dans leur nature même fait perdre la tête aux capteurs.

— J'ai entendu prononcer le mot « infernal », dit Molly.

— Oui, répondit Howard. C'est un mot qui inquiète toujours un peu, n'est-ce pas ? Nos systèmes de défense sont surtout scientifiques, de nos jours, et non plus magiques ou mystiques.

— Alors, permettez-moi de vous aider, dit Molly. Tout ce qui est infernal, ça me connaît. »

Elle gagna l'ordinateur le plus proche en murmurant des Mots déplaisants et se pencha par-dessus l'épaule d'un technicien stupéfait pour plonger son bras gauche dans le moniteur. Il s'y enfonça jusqu'au coude, et un fantôme de bras apparut sur l'écran. Soudain, la pièce entière s'emplit d'une lumière surnaturelle : c'était la magie de Molly qui gagnait l'ensemble des systèmes. Des décharges électriques crachotaient autour d'elle en feux d'artifice éthérés. Toutes les machines s'emplirent d'une énergie nouvelle et inconnue, et atteignirent une puissance jusque-là inconnue. Pour finir, une image se matérialisa sous nos yeux. On voyait nettement deux hommes au bord du lac. Donc en plein milieu du parc. L'image grossit pour que nous discernions mieux leur visage.

« À votre service », dit Molly.

Deux hommes d'aspect ordinaire. L'un de mon âge, la petite trentaine. Grand, pas déplaisant, avec des lunettes à monture d'acier. L'autre, très pâle, avait les cheveux noirs. Il était d'une beauté incroyable et paraissait assez jeune, tant qu'on ne remarquait pas ses yeux sombres. Il semblait alors infiniment plus vieux. Deux hommes, c'est tout, au bord du lac. Pas d'armée. Aucune menace visible. Néanmoins, pour être parvenus jusque-là, ils devaient être extraordinaires.

Howard se pencha tout à coup. « Ça y est ! Les systèmes sont verrouillés sur eux ! Attention, tout le monde, on va cogner de toutes

nos forces !

— Non ! coupa l'armurier. Il faut qu'on leur parle. Et de toute façon ça ne servirait à rien.

— Quoi ? » Howard était stupéfait.

« Je sais qui ils sont. Enfin, je sais qui est le premier, et je sais ce qu'est le second. Celui avec des lunettes, c'est un Drood.

— Ah, cracha Howard, j'aurais dû m'en douter. Seul un Drood pouvait franchir nos protections. » Il jeta un regard dubitatif à l'image. « Je ne le reconnais pas.

— Pas étonnant. Il ne revient quasiment jamais. C'est Harry, le seul fils légitime de James.

— Et par malheur, je reconnais l'autre type, dis-je. Je l'ai déjà croisé, assez brièvement, dans les cellules de Manifest Destiny. Il était retenu à l'intérieur d'un pentacle, et pour faire bonne mesure on lui avait coupé la langue. Malgré ça, c'était la plus dangereuse des créatures de la prison. Un démon demi-sang, le rejeton d'un succube. Je l'ai abandonné sur place quand j'ai réduit en miettes le QG de Truman... J'aurais dû tuer cette chose contre-nature quand j'en ai eu l'occasion.

— Tu n'en as jamais eu l'occasion, corrigea Molly. Les sang-mêlé sont très difficiles à tuer. Ils ont l'air humain, oui, mais ils gardent un pied dans le Gouffre. Qu'est-ce qu'il fout ici en compagnie d'un Drood ?

— Je ne sais pas, mais ça ne va pas nous plaire. Harry Drood... On raconte pas mal d'histoires à son sujet.

— Et la plupart sont vraies, dit l'armurier. Harry, depuis toujours, est l'un de nos meilleurs agents de terrain. Même s'il se montre souvent trop indépendant. Un peu comme toi, Eddie.

— Pourquoi débarque-t-il tout à coup ? Et avec un démon ?

— Tu as tué son père, grogna l'armurier.

— Oui. Et ça va me poursuivre pour le restant de mes jours, c'est ça ?

— Bon, au moins maintenant on sait comment ils sont entrés, déclara Howard d'un ton déjà rasséréné. Le mystère est résolu. Nos systèmes de défense n'ont jamais été conçus pour identifier quelque chose d'aussi rare et d'aussi contre-nature qu'un bâtard démoniaque.

— Très bien, Howard, dis-je. Annule l'alerte rouge, mais ne désamorce pas les armes. Au cas où Harry ait invité d'autres amis pour plus tard. Ne fais rien sans avoir reçu d'instructions expresses de ma part. Molly, oncle Jack, allons accueillir Harry.

— Tu permets que je retire mon bras de l'ordi, d'abord ? » demanda Molly.

Elle proposa de nous téléporter au bord du lac, mais je jugeai

préférable d'y aller à pied. En prenant notre temps. Je ne voulais pas que Harry croie qu'il pouvait nous faire paniquer. Non, qu'il attende. Nous sortîmes du manoir et traversâmes les immenses pelouses en direction du lac. C'était une belle journée d'été, avec un soleil bien chaud et une brise fraîche. Presque pas de nuages dans le ciel d'un bleu profond. La promenade aurait été agréable sans le mauvais pressentiment que m'inspiraient nos visiteurs.

Un Drood et un fils des Enfers ? Ensemble ? Naguère encore j'aurais jugé cela impossible. Mais entre-temps j'avais appris bien des choses sur ce dont la famille était capable. Bien des choses... plutôt négatives.

Molly passa son bras sous le mien. Elle était toujours plus heureuse en plein air. Après tout, c'était une sorcière des bois sauvages, et les antiques pierres grises du manoir étouffaient sa nature libre et gaie. Elle bavardait gaiement et je faisais de mon mieux pour lui répondre, mais nous savions tous deux que mon cœur n'y était pas. J'étais uniquement préoccupé de ce qui nous attendait sur la rive du lac.

« Harry Drood, finis-je par dire à mon oncle. Il a été mêlé à un scandale, non ?

— Oh que si ! Mais on n'en a jamais parlé hors du conseil. Tu vois, James ne s'est marié qu'une fois, et contre l'avis de la matriarche. Lui seul pouvait se permettre une telle provocation. Sa femme était Melanie Blaze, aventurière renommée et espionne free-lance. Très forte, dans le genre surnois, machiavélique et discret. James et elle formaient une équipe remarquable. Dans les années 1960, ils étaient incontournables. Chaque fois qu'on entendait parler d'un repaire secret qui avait explosé ou d'un empereur du Mal qui mourait dans un guet-apens, on savait que c'étaient James et Melanie. Tout le monde les admirait, même leurs ennemis, et tous les Drood rêvaient d'être à leur place.

» James n'a que très rarement amené Melanie au manoir. La matriarche se montrait glaciale.

» Et puis un jour, pendant une mission secrète, Melanie a disparu quelque part dans le plan astral et n'en est jamais ressortie. C'était il y a quinze ans. James s'est plusieurs fois lancé à sa recherche, avec ou sans l'accord de la famille, mais toujours sans succès. Il n'a plus jamais été le même.

— James a été un second père pour moi, dis-je. Après la mort de mes parents, c'est lui qui m'a élevé. Mais je crois que je n'ai jamais rencontré Harry.

— Harry est vraiment le fils de sa mère, expliqua l'armurier. Elle l'a élevé hors du manoir. Loin de la matriarche. James allait le voir le plus souvent possible, mais... Je ne sais pas, Eddie, j'avais beau être

proche de James, il y avait quand même des choses dont il refusait de parler. Il y avait quelque chose de bizarre lié à Melanie ou à Harry, mais... Enfin bon, après la disparition de Melanie, James a tenu à ce qu'on laisse Harry devenir agent de terrain. La matriarche lui confiait des missions sous des cieux lointains. Tout comme toi, Eddie, il ne vivait que pour son travail et ne revenait jamais au manoir.

— Moi, on ne m'a jamais permis d'aller à l'étranger, dis-je d'un ton plein de regrets.

— Mais Harry était le fils de James. Et James était le chouchou de Mère. D'ailleurs, Harry s'est révélé un excellent agent, plein de ressources et très efficace.

— Quel genre d'homme est-ce ? demanda Molly.

— Je n'en ai aucune idée, reconnut oncle Jack. Harry s'est toujours montré distant.

— James n'a eu qu'un seul fils ?

— Oh non ! dit Jack en riant. Il n'a eu qu'un seul fils *légitime*, mais Harry a un bon paquet de demi-frères et de demi-sœurs éparpillés dans tous les pays du monde, issus de toutes les femmes que James a... aimées au fil des ans.

— Il n'a jamais pu se la garder au chaud dans le caleçon, dis-je. Ça l'a souvent mis dans des situations impossibles.

— James était trop romantique, trancha l'armurier. Il offrait son cœur à chaque joli visage, et finissait généralement par le regretter. La famille n'a jamais officiellement reconnu ses... descendants, mais pour faire plaisir à James on leur a souvent trouvé de bonnes situations où ils pouvaient se rendre utiles. Pour les fois où nous avons besoin de ne pas nous mouiller, ou de pouvoir nier toute implication dans une opération.

— Je croyais que les Drood désapprouvaient l'existence d'enfants bâtards ? glissa Molly.

— C'est vrai, répondis-je. On ne les invite jamais au manoir, et à Noël on ne leur envoie pas de carte. Nous sommes une famille très traditionnelle. Pas étonnant, vu qu'on existe depuis des siècles.

— Mais les utiliser pour les boulots dangereux, ça ne vous pose pas de problème.

— Molly, les Drood peuvent se montrer très pragmatiques, dit l'armurier. C'est ce qui leur a permis de survivre aussi longtemps. »

Nous arrivions au bord du lac. L'eau était bleu-vert, lisse et sereine, et la berge opposée si lointaine qu'on ne la discernait pas. Il y a une ondine dedans, mais elle n'est pas très liante. Je remarquai tout de suite que les cygnes avaient disparu. Ils avaient dû se réfugier de l'autre côté du lac. Et quand je vis les deux hommes qui nous attendaient, je compris pourquoi.

Harry Drood adressa un petit sourire à l'armurier, me lança un

regard indifférent et inclina la tête en direction de Molly. Il était grand, bien bâti dans son élégant costume gris, et derrière les lunettes à monture d'acier son visage avait la banalité qui permet aux Drood d'être de si bons agents secrets. Dans la rue, personne ne nous remarque jamais, et ça nous va très bien. Harry tenait à la main un cygne mort, le cou brisé. Comme s'il venait de le ramasser par hasard.

Pour un intrus et pour un tueur de cygne, il avait l'air vraiment détendu.

Le démon bâtard, à côté de lui, affichait la calme assurance d'un prédateur prêt à bondir sur sa proie. Il avait l'air humain, tant qu'on n'y regardait pas de trop près. Mince mais musclé, il devait bien faire deux mètres. Il était d'une pâleur inhumaine, avec des yeux et des cheveux noirs comme la nuit et une bouche presque dépourvue de lèvres. Il portait avec classe un costume Armani et une cravate aux couleurs d'une école prestigieuse qu'il n'avait sûrement jamais fréquentée. Les mains au fond des poches, il nous souriait à tous les trois. Mais son sourire était celui d'un Carnivore qui montre les crocs.

De près, il puait le soufre et le sang, une odeur aigre et écœurante : l'odeur du Gouffre. À ses pieds, l'herbe était noire et fumante.

« Bonjour, oncle Jack, dit Harry, très aimable. Je suis rentré. Pas la peine de tuer le veau gras pour le fils prodigue, je préférerais du cygne. J'ai toujours aimé le cygne.

— Tu aurais pu demander, dit l'armurier.

— Mais tu aurais dit non, rétorqua Harry d'un ton raisonnable. Et, après tant d'années, je pense vraiment mériter un petit plaisir pour mon festin de bienvenue.

— Tu ne vas pas nous présenter ton désagréable compagnon ? » demandai-je.

Harry eut un petit sourire. « Oh, si. Je manque à tous mes devoirs. Voici mon cher ami Roger Morningstar.

— On se connaît, fils de pute, cracha Molly d'un ton glacial. Et je t'avais dit ce qui t'attendait si je te recroisais. »

Elle leva les bras pour lancer un sortilège. Le ciel s'emplit de nuées obscures et tourbillonnantes. Des éclairs se mirent à pilonner le sol autour de Roger sans jamais parvenir à l'atteindre. Imperturbable, il continuait à sourire à Molly tandis que les autres se jetaient à terre. Molly, dans un rugissement furieux, déchaîna sur lui la puissance de tous les éléments.

Harry et l'armurier, accroupis, s'écartèrent à la hâte dans l'espoir de se mettre à l'abri. Moi, j'activai mon armure. D'énormes grêlons plus tranchants que des rasoirs se mirent à tomber dru. Debout devant Harry et l'armurier, je les protégeais de mon mieux. Roger n'avait pas une égratignure. Le blizzard hurlait, la foudre tombait sans



interruption, la grêle empirait à chaque instant, et Roger Morningstar restait là, indemne, indifférent. Son sourire me rendait dingue.

Molly fut bientôt épuisée et dut se contenter de lui lancer des boules de feu crachotantes qui toutes ratèrent largement leur cible. Les nuages noirs s'éloignèrent et les éléments se calmèrent. Je me dépêchai de rejoindre Molly avant qu'elle ne passe à des méthodes plus dangereuses, désactivai mon armure et lui glissai à l'oreille, mais en restant à une distance prudente, des paroles apaisantes. Au bout d'un moment, elle cessa de fusiller Roger du regard et se détourna, les bras serrés autour du torse. J'évitais de l'embêter lorsqu'elle était dans une telle humeur.

Harry et l'armurier se rapprochèrent. « Quelqu'un voudrait bien m'expliquer ? demanda oncle Jack, agacé.

— Nous sommes sortis ensemble, dit Roger avec une amabilité surprenante.

— C'était il y a longtemps ! s'écria Molly en prenant bien soin de ne pas le regarder.

— Et tu n'avais jamais pensé à m'en parler ? » demandai-je.

Elle me jeta un regard noir. « Est-ce que je te cuisine sur tes anciennes petites copines ?

— Oui.

— Pour les filles, c'est pas pareil.

— Mais c'est un fils des Enfers ! Le bâtard d'un démon ! »

Elle haussa les épaules. « C'est toujours les voyous qui font craquer les filles. »

Il faut savoir identifier les conversations qui ne promettent rien de bon. Je me tournai donc vers Roger. « La dernière fois que je t'ai vu, tu étais prisonnier dans une des cellules de Truman. Avec la langue coupée.

— Et tu m'y as laissé crever, rétorqua Roger. Tu es bien un Drood. Mais j'ai profité du chaos ambiant pour m'échapper. Nul n'a tenté de m'arrêter. Nul n'a osé. Et j'ai fait repousser ma langue. Les fils des Enfers sont très durs à tuer.

— En ce cas, comment Truman s'y est-il pris pour te capturer et te mutiler ? » demandai-je avec des sabots un peu trop gros.

Roger, une fois de plus, montra les crocs dans un pseudo sourire. « Je t'en prie ! Tu penses vraiment que je serais assez bête pour répondre à ça ?

— D'accord. Qu'est-ce qui t'amène ici ?

— La vengeance. » Un instant, des flammes écarlates éclatèrent au fond de ses yeux sombres. « Je veux faire payer à Truman ce qu'il m'a infligé, mais je ne peux espérer triompher à moi tout seul d'une organisation aussi importante que Manifest Destiny. J'ai donc besoin d'alliés, et ta famille semble la meilleure option. Vous souhaitez

presque autant que moi la disparition de Manifest Destiny. L'ennemi de mon ennemi peut être mon allié, sinon mon ami.

— Tu espères qu'on va te faire confiance ? demanda l'armurier.

— Bien sûr que non. Mais tant que nous poursuivons un but commun, mon intérêt est de vous être utile.

— Et puis il est avec moi », déclara Harry d'un ton sans réplique. Il était revenu se poster à côté de Roger, comme si c'était là sa place naturelle. « Roger et moi sommes de vieux amis, de vieux associés.

— Doux Jésus, siffla l'armurier qui semblait profondément choqué. Qu'as-tu fait, Harry, jusqu'où t'es-tu abaissé, pour être devenu ami avec une créature du Gouffre ?

— Quand votre propre famille vous tourne le dos, vous prenez vos amis où vous pouvez, dit Harry. Pas vrai, Eddie ? Et donc, oncle Jack, on ne me souhaite pas la bienvenue ? Après toutes ces années passées au service de la famille sous des cieux étrangers, sans jamais le moindre mot de remerciement ?

— Tu pouvais revenir quand tu voulais, dit l'armurier. La matriarche n'aurait sans doute pas été ravie, mais ton père et moi aurions pris ta défense. Nous te l'avons dit, tous les deux, à maintes reprises. Mais tu avais toujours une bonne excuse.

— Et me voici, oncle Jack. À cause de mon père.

— Tu es au courant, dis-je.

— Bien sûr. Le monde entier sait que tu as assassiné mon père, cher cousin Eddie. Me voici donc. Je représente les amis, les alliés, les amours et les ennemis du Renard Gris. Nous sommes tous très atteints par la disparition du légendaire James Drood. Nous voulons savoir pourquoi il est mort. Nous exigeons des explications.

— C'était un duel. Armure contre armure. Il s'est bien battu. Sa mort fut honorable. »

J'évitai de regarder Molly. Son rôle dans la mort de James ne concernait que nous deux.

Harry pencha la tête de côté pour me jeter un regard lourd de sous-entendus. « C'est tout ? Tu n'as que ça à dire ?

— Il n'y a que ça à dire. J'étais en guerre contre ma famille, et il s'est trouvé sur ma route.

— Alors... Si tu as tué mon père et confisqué nos torques, ce n'était pas simplement pour prendre la tête de la famille sans qu'on puisse t'en empêcher ?

— Non. Pas du tout.

— Vraiment pas, confirma l'armurier. Il dit la vérité, Harry. Tu ne crois pas que j'aurais déjà vengé mon frère, si j'estimais la vengeance nécessaire ?

— Eh bien... Voilà qui est intrigant. Je vais devoir creuser le sujet. Quoi qu'il en soit, je suis enfin rentré, avec mon cher ami Roger,

pour servir la famille dans une heure difficile. Exprimez-moi l'étendue de votre gratitude.

— On saura bien quoi faire d'un agent de terrain expérimenté, dis-je. Mais pour le fils des Enfers...

— Appelez-moi Roger, je vous en prie !

— Ne lui fais aucune confiance, Eddie, gronda Molly qui m'avait rejoint. Ne crois jamais ce qu'il dit. L'Enfer ment toujours, sauf quand la vérité est plus douloureuse.

— Je vais me répéter, pour les sourdingues du fond de la salle, dit Harry. Roger est avec moi. Je me porte garant de lui et de son comportement tant qu'il sera au manoir. D'ailleurs il a le droit d'y être. Il fait partie de la famille, autant que moi.

— Quoi ? dit l'armurier. Tu as perdu la tête, Harry ? Comment un fils du Gouffre pourrait-il faire partie de la famille ?

— Parce que nous avons le même père. »

Roger sourit de toutes ses dents. « Mère était un succube, et mon père l'illustre James Dood. Tonton, cousin, on se fait la bise ? »

L'armurier hocha la tête lentement, comme hébété par un coup trop violent. Il paraissait soudain vieux et fragile. Quant à moi, je dois l'avouer, j'en eus le souffle coupé. Je regardai Molly, qui se contenta de hausser les épaules pour exprimer sa surprise.

« Eh oui, gloussa Harry. Roger est mon demi-frère. Et ton neveu, oncle Jack.

— Le vieux Renard sautait vraiment tout ce qui bougeait, soupira Molly. Mais tout de même, un succube ? C'est d'un vulgaire !

— En Enfer, incubes et succubes sont des aristocrates, dit Roger. Les damnés ordinaires constituent le vil peuple.

— Tais-toi, dit l'armurier. Ferme-la.

— Oui, mon oncle.

— L'histoire de notre rencontre est amusante, souffla Harry. C'était grâce à la famille. Père et moi collaborions sur une mission, comme ça nous arrivait souvent lorsque la vie nous ramenait tous deux dans la même région du monde. Là, nous étions à Paris, sur les traces du Fantôme, l'assassin légendaire. Père m'a emmené dans un petit night-club très discret où, au prix de quelques efforts, on pouvait débusquer bien des renseignements. Une boîte assez sinistre, rive droite, le Plus ça change... C'est là que j'ai rencontré Roger. On s'est mis à discuter pendant que Père castagnait une bande de bikers loups-garous pour les faire parler. On s'est tout de suite très bien entendus. Père et moi n'avons jamais attrapé le Fantôme, mais avec Roger on est restés en contact.

— Bon... Bienvenue, Harry, dis-je. Et toi aussi, Roger. Accompagnez-nous au manoir et on vous installera. Mais faites la moindre bêtise, l'un ou l'autre, et je vous assomme pour danser les

claquettes sur votre crâne.

— Ça s'appelle l'amour vache, dit Harry à Roger. Tu t'y feras. Les Drood marchent comme ça. Comment va ce cher sergent d'armes, Eddie ?

— Une main de fer dans un gant de fer, comme toujours, dis-je sans relever l'insinuation. Venez, tous les deux. Et emporte ton cygne, Harry. Il ne faut pas gâcher.

— Ah, Eddie, ça fait du bien de rentrer chez soi. C'est la première fois qu'on m'accueille aussi chaleureusement. J'imagine qu'on a au moins ça en commun. Nous n'avons jamais été des enfants chéris. »

Soudain des bruits de toux et de reniflements nous alertèrent. Les griffons, nous ayant enfin repérés, s'approchaient pour examiner les nouveaux venus. Harry se résigna à se laisser faire. Lorsqu'ils passèrent à Roger, ils décidèrent que son odeur était extrêmement déplaisante et se mirent à gronder d'un air menaçant. L'un fit mine de le mordre et Roger lui donna un grand coup de pied dans les côtes, qui l'envoya atterrir plusieurs mètres plus loin. Je me dépêchai d'intervenir.

« Ne fais pas ça.

— Ou bien ? »

Il me défiait ouvertement. Pour conserver le peu d'autorité que j'avais au manoir, je devais lui tenir tête. Je subvocalisai les Mots qui activaient mon armure et, en un instant, la matière étrange me recouvrit d'une seconde peau argentée. Je collai mon poing sous le nez de Roger pour qu'il voie bien les énormes pointes que j'en faisais jaillir. Sans prévenir il se jeta sur moi. Il bougeait plus vite qu'aucun humain. Ses doigts étaient des serres, sa bouche immense une gueule de requin. Je m'arc-boutai et, de toutes mes forces, lui décochai en plein visage un coup de poing qui l'arrêta net. Un mortel ordinaire aurait eu la nuque brisée. Roger tituba un instant avant de recouvrer l'équilibre. Il secoua la tête et porta la main gauche à son nez cassé qui, bizarrement, ne saignait pas, pour le remettre en place dans un affreux craquement. Je pense que les autres ont grimacé comme moi.

« Frimeur, lui murmura Harry. Et maintenant, tiens-toi convenablement. N'oublie pas que je me suis porté garant de ton comportement. Tu ne veux pas me faire mal voir ?

— Bien sûr que non. Navré, Harry. » Roger me gratifia d'un petit sourire. « Ça n'arrivera plus. Sans rancune, j'imagine ? »

Je désactivai mon armure et regardai les deux visiteurs. Un soupçon me vint : peut-être avaient-ils préparé cette petite scène pour voir la nouvelle armure en action... Vieux, sournois et légèrement paranoïaques. C'étaient des Drood, après tout.

« Retournons au manoir, dit l'armurier. Il commence à faire

froid. »

## Fils et amants

« C'est bon de te savoir de retour, Harry, dit l'armurier. Ainsi que ton... ami. Venez, je vais vous trouver un endroit où vous caser. Je ne sais pas bien comment, cela dit. En ce moment, le manoir est tellement surpeuplé qu'on ne peut pas se gratter le nez sans éborgner quelqu'un.

— On peut toujours les caser dans les oubliettes, glissai-je.

— Tu sais très bien qu'on n'a plus d'oubliettes, Eddie. Ça fait longtemps qu'on les a transformées en salles de billard.

— Il y a des billards ? s'écria Molly, enchantée.

— Oui, dis-je. Ils ont beaucoup de succès. Au point qu'il faut faire la queue.

— Encore une blague aussi pourrie et je te fourre les boules dans le trou.

— Pourquoi ne pas me donner l'ancienne chambre de mon père ? intervint Harry. La matriarche ne l'a pas déjà attribuée à quelqu'un d'autre, quand même ? Ça m'étonnerait. Grand-mère a toujours été sentimentale... en ce qui concerne son fils, du moins. Et qui a plus de droits à occuper cette chambre que son fils légitime ?

— Eh bien, oui, ce n'est pas faux, répondit l'armurier. Oui, James aurait été d'accord. Suis-moi, Harry... Toi aussi, Roger. Je vais vous installer.

— À plus tard, cousin Eddie, dit Harry.

— Oh oui, à plus tard... »

L'armurier les entraîna vers le manoir. Molly et moi les suivîmes du regard tandis qu'ils traversaient la grande pelouse. Les griffons vinrent se coucher à nos pieds avec des grognements abattus. Je

tapotai des têtes et grattouillai des oreilles jusqu'à ce qu'ils s'en repartent consolés. Ils n'avaient pas prédit l'arrivée de Harry et Roger, et ça me tracassait. Je me demandais si le fils des Enfers nous cachait encore beaucoup de choses.

« Dire que la journée avait si bien commencé, finis-je par soupirer. Mais Harry est revenu et il crève d'envie de me planter un couteau entre les omoplates. Et comme si ça ne suffisait pas, il faut qu'il amène un bâtard de démon ! Attention, hein, je ne suis pas raciste, mais... Merde, il vient des Enfers ! » Je regardai Molly. « Tu es vraiment sortie avec lui ?

— Pas un mot de plus, Eddie. Ou bien tu ne me revois plus jamais toute nue. »

Nous retournâmes dans ma chambre. J'avais grand besoin d'un moment de tranquillité. En décidant de revenir habiter au manoir pour pouvoir garder un œil sur la situation, j'avais dû trouver un endroit où m'installer. Mon ancienne chambre, bien sûr, appartenait à quelqu'un d'autre depuis que j'étais parti travailler sur le terrain. (En gueulant « Libre ! Enfin libre ! » à chaque seconde du trajet.) De toute façon, je ne tenais pas spécialement à ma minuscule mansarde. Trop chaude l'été, trop froide l'hiver, et les nuits où le vent soufflait je devais me relever pour bloquer la fenêtre en fourrant un mouchoir entre le cadre et le vantail. (La famille n'a jamais cru au chauffage central, ça ramollit le caractère.)

En tant que chef de famille, j'aurais pu réquisitionner n'importe quelle chambre. Personne ne m'aurait empêché de jeter la matriarche à la porte de ses appartements. Je n'y étais pas prêt. C'aurait été cruel... pour Alistair. « Qu'il a le cœur tendre ! » s'était écriée Molly quand je lui en avais parlé. Il n'y avait pas que ça. Je ne voulais pas me faire une ennemie de Martha Dood, dont l'aide allait probablement m'être nécessaire.

Pour finir, j'avais choisi l'une des chambres les mieux situées de l'aile ouest et en avait expulsé le pauvre occupant. Lui-même s'était choisi une victime un peu plus bas dans la chaîne alimentaire pour lui piquer sa piaule. Et ainsi de suite, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que les couloirs grouillent de gens qui transbahutaient leurs affaires. J'imagine que le malheureux qui était tout en bas de la hiérarchie a dû retourner dans le dortoir des gosses. (Au manoir, il n'y a pas de chambres d'amis. Seuls les Dood y vivent.)

Malgré tout, Molly ne se montra guère impressionnée par notre nouveau logement. Elle n'arrivait pas à se faire à l'idée que les membres de la famille la plus puissante du monde ne disposent que d'une pièce chacun. C'est pourtant ce qui arrive quand on se reproduit plus vite qu'on ne peut construire de nouvelles ailes. Dans une ou

deux générations, il allait falloir dénicher une nouvelle demeure, ou en construire une. Mais personne n'avait trop envie d'aborder le sujet.

Je nous ouvris la porte. Molly courut se jeter sur le lit. Elle disparut à moitié dans l'épais matelas de plumes et poussa un soupir d'extase.

« La chambre ne me plaît toujours pas. À part le lit. J'ai l'impression de m'enfoncer jusqu'en Chine.

— Pourquoi la chambre ne te plaît-elle pas ?

— On se croirait à l'hôtel ! C'est le grand luxe, d'accord, mais ça n'a aucune personnalité. C'est froid et anonyme. »

Je lui souris. « Tu es déjà allée à l'hôtel, ô grande sorcière des bois ? »

Elle se tortilla de bien-être. « Je voyage, je voyage... Si tu savais, tu n'en reviendrais pas ! Et puis je ne peux pas toujours emporter ma forêt avec moi... Cela dit, à la décharge des hôtels, j'adore le *room service*. On n'a qu'à décrocher le téléphone pour se faire livrer à manger à toute heure du jour ou de la nuit. À l'hôtel, je me goinfre. Surtout parce que je ne reste jamais jusqu'au moment de payer la note, bien sûr.

— Ici, pas de *room service*, déclarai-je. Et chacun fait son ménage. Il n'y a pas de domestiques chez les Drood ; enfin, pas vraiment. On nous apprend, très jeunes, à être autonomes. Ça forge le caractère.

— C'est admirable. Mettons tout de suite les choses au point : « admirable », c'est pas mon genre. Dans tout le manoir, c'était vraiment la meilleure turne que tu pouvais nous dénicher ?

— Je l'ai choisie parce que c'était celle de mes parents quand j'étais petit. Je crois me souvenir être venu les voir ici... Mais je n'en suis pas sûr. Les souvenirs, à cet âge, ce n'est pas très fiable. Tu comprends, mes parents n'étaient pas souvent là. C'étaient des agents de terrain, ils ne vivaient pas au manoir.

— Et tu n'avais pas le droit de grandir auprès d'eux ? demanda Molly en s'adossant au bois du lit.

— Non. Tous les petits Drood sont élevés au manoir, dans les dortoirs. Pour y être convenablement endoctrinés. Notre loyauté va à la famille, pas à nos parents.

— Harry n'a pas grandi ici, fit remarquer Molly pensive.

— Non. Ce qui montre bien que la matriarche n'avait pas apprécié que James épouse sans autorisation une femme aussi peu convenable. Un autre que lui aurait été déclaré renégat.

— J'aime l'aménagement de cette chambre, dit Molly pour changer de sujet. Il n'y a que des pièces de musée, ici, mais parfaitement conservées. Eh, si vous n'avez pas de domestiques, qui cire les meubles, qui fait les cuivres ?



— Les enfants, par roulement. Pour nous forger le caractère, et tout et tout. J'avais horreur de ça. Je sens encore mes mains s'engourdir pendant que je nettoyait les vitres en plein hiver. L'eau du seau refroidissait toujours avant qu'on ait fini. Et ne me parle même pas d'essayer de nettoyer les cuivres au Duraglit quand on a les doigts gelés... Me forger le caractère, mon cul ! Tout ce que ça m'a appris, c'est à ne surtout rien posséder qui soit en cuivre, et à donner de gros pourboires aux laveurs de carreaux.

— Exprime ce que tu as sur le cœur, Eddie. Surtout n'hésite pas.

— Moi, au moins, je parle de mon passé, dis-je d'un ton acide.

— Oh, regarde, je change de sujet ! La télé est bien aussi. C'est vraiment un putain de super grand écran que tu as là. Et cinq amplis, un son *surround*... Cool !

— Les Drood méritent ce qu'il y a de mieux. Je n'aurais pas cru que tu regardais la télé dans ta forêt.

— Je suis une sorcière, pas une barbare. J'aime bien les émissions de cuisine. Toi, tu regardes les chaînes de science-fiction, j'imagine ?

— Non. Rien qui me rappelle le boulot. Je préfère une bonne comédie. »

Molly noua les bras autour de ses jambes repliées et me jeta un regard songeur.

« Qu'est-ce qu'on fiche ici, Eddie ? Pourquoi est-ce qu'on se cache dans ta chambre ?

— On ne se cache pas. Simplement... parfois ça devient trop pour moi, et j'ai besoin de prendre du recul. J'ai pris la tête de la famille parce qu'il le fallait. Mais j'agis à l'aveuglette. Pendant dix ans j'ai vécu seul, sans avoir à m'inquiéter que de moi-même. Aujourd'hui plein de gens dépendent de moi et me demandent de prendre des décisions qui affecteront le reste de leur vie. Je ne veux pas les laisser tomber.

— Eux t'ont laissé tomber.

— Ils continuent de me cacher des choses. Harry n'est que le dernier en date. Il ne manquait plus que ça, un autre prétendant au trône !

— Il te hait parce qu'il croit que c'est toi qui as tué son père. Il ne sait pas que James Drood est mort de mes mains.

— Et personne ne doit jamais le savoir ! Que je l'aie tué en duel, c'est une chose. Je fais partie de la famille. Mais tu es une étrangère. S'ils avaient le moindre soupçon, ils te tueraient sur-le-champ. Et moi avec, d'ailleurs, pour leur avoir menti et pour tenir à toi plus qu'à la famille. »

Molly me sourit. « De temps en temps je me rappelle pourquoi tu m'as plu. Viens t'asseoir près de moi. »

J'obéis. Elle m'enlaça et nous nous serrâmes très fort. Pendant un long moment nous savourâmes le silence.

« Tu as le droit de venir dans mes bras quand tu ne te sens pas bien, tu sais, dit Molly. C'est permis, dans un couple.

— Donc on est vraiment un couple, pour de bon ?

— Oui. Ça m'est tombé dessus pendant que je pensais à autre chose. Et si tu veux, tu peux tripoter mes nénés.

— C'est bon à savoir.

— Roger et moi n'avons jamais été proches, dit-elle sans me regarder. Et on n'est pas restés longtemps ensemble. Parfois il arrive que les filles aient besoin de se faire un peu brusquer par un homme pas trop gentil. Tout en sachant que ça finira mal.

— Et ça a mal fini ?

— Oh oui. Je l'ai surpris au lit avec ma meilleure amie. Et le frère de ma meilleure amie, pour être honnête. Ça m'a ouvert les yeux. J'ai mis le feu au lit alors qu'ils étaient tous les trois dedans, et je l'ai quitté. Je ne crois pas l'avoir jamais aimé. C'était... comme ça. Tu comprends ?

— J'ai eu une aventure avec une sexodroïde du XXIII<sup>e</sup> siècle, répondis-je. Dis-moi, on a vécu des moments intéressants, toi et moi ! »

Elle se mit à rire, et je l'imitai. Nos corps, l'un contre l'autre, bougeaient en harmonie. Je ne m'étais jamais senti nulle part aussi bien que dans les bras de Molly. Comme si j'avais enfin trouvé ma place.

« Ne me quitte jamais, dis-je soudain.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Je ne sais pas. J'ai besoin de te l'entendre dire. Dis-le pour moi, Molly.

— Je ne te quitterai jamais, Eddie. Je resterai à tes côtés pour toujours, pour toujours, pour toujours. À toi de le dire.

— Je t'aimerai tous les jours de ma vie, Molly Metcalf, et après ma mort, si tu n'es pas avec moi au Paradis, je descendrai en Enfer pour te retrouver. Parce que sans toi le Paradis ne serait pas le Paradis.

— On peut dire que tu sais parler aux femmes ! »

Un peu plus tard, lorsque j'eus repris mon souffle et me fus rhabillé, j'ouvris le sac que j'avais rapporté de mon appartement londonien. J'entrepris de disposer dans la chambre mes quelques affaires personnelles. Ça ne me prit pas longtemps. Une rangée de CD sur une étagère, mes livres préférés sur une autre. Par ordre alphabétique, naturellement. Je suis très strict sur ces points-là. Et quelques vêtements que j'aimais bien. Qui étaient loin de remplir l'énorme armoire d'acajou. Je regardai Molly, occupée à se démêler

les cheveux devant le miroir.

« Tu n'as pas de vêtements à suspendre ? Les femmes ont toujours des vêtements. Et des chaussures. Et des... trucs. »

Elle haussa une épaule. « Quand je me lasse, je fais apparaître une nouvelle tenue. Il me suffit d'en voir une qui me plaît et, d'une pensée, je la recrée. Je n'ai jamais payé une fringue de ma vie. Et j'ai toujours pile la bonne taille. Ça fait des années que je recycle le même matériau. »

*J'espère que tu prends le temps de le laver*, songeai-je, assez lucide pour ne pas le dire tout haut.

Je reculai pour contempler mes biens. Ils semblaient un peu perdus. C'étaient des objets récents, éphémères, dans une chambre qui existait avant ma naissance et existerait bien après ma mort. Il n'y avait plus la moindre trace des affaires de mes parents. On les avait jetées ou données longtemps auparavant, quand l'occupant suivant avait emménagé. La famille n'a jamais encouragé la sentimentalité. Nous ne sommes pas censés tenir à des objets, parce que seule la famille compte. Il faut regarder l'avenir, non le passé. Et ne jamais trop s'attacher aux choses ou aux gens, parce que l'ennemi risquerait de s'en servir contre nous.

Ce qu'on ne nous dit pas, c'est que parfois, l'ennemi, c'est la famille.

« Tu ne veux rien apporter de chez toi ? demandai-je à Molly.

— J'ai bien un iPod magique, avec ma musique préférée. Capacité illimitée, pas de batterie, donc jamais à plat, et capable de télécharger n'importe quelle piste de n'importe quelle époque. Il peut même faire les chœurs pendant les karaokés.

Mais à part ça, non. Je ne me suis jamais intéressée aux choses... On peut toujours s'en procurer d'autres. Grâce à mes pouvoirs magiques, quand quelque chose me plaît, je n'ai qu'à me servir.

— Dis-moi, que penses-tu de la mythique demeure Drood, maintenant que tu la connais un peu mieux ? Elle est à la hauteur de tes espérances ?

— Et même plus. C'est... impressionnant.

— Elle ne te plaît pas. » J'étais surpris de la déception que je manifestais.

« Ne sois pas triste, chéri. » Molly vint m'enlacer. « Ce n'est pas mon genre, tout simplement. Je me sens... enfermée, oppressée, quand je suis à l'intérieur. Je suis l'esprit des bois sauvages, n'oublie pas. J'ai besoin de la nature, des grands espaces, d'air pur ! Tout ce bois mort, ces pierres glacées...

— Pourtant les hôtels ne te dérangent pas...

— Parce que je sais que je peux en partir quand je veux. Ici, avec toi, je suis coincée. J'ai envie d'être avec toi, ça oui, mais...

— Le parc est grand, tu sais. Tu pourrais t'y promener des jours durant sans jamais le voir tout entier. Et tu sais aussi que je ne voudrais pas te faire vivre ici si ça devait te rendre malheureuse.

— Bien sûr que je le sais ! » Elle m'embrassa. « Je m'exprime mal. Je veux être avec toi, et toi, tu dois vivre ici. J'en suis consciente.

— On ne sera pas obligés d'y rester éternellement. Dès que le nouveau conseil sera prêt à prendre la direction des opérations, je me rétrograderai au rang d'agent de terrain et je quitterai le manoir *illico presto*.

— Mais combien de temps ça va prendre, Eddie ?

— Je ne sais pas. Ça prendra... le temps que ça prendra, Molly.

— Chut. Ne t'en fais pas. On s'arrangera.

— Oui. On s'arrangera. »

Tout en la serrant contre moi je me disais : Si elle ne supportait pas de vivre ici, si elle partait, est-ce que je la suivrais ? Laisserais-je ma famille se déchirer ? Pourrais-je abandonner mon poste et mettre en danger l'humanité entière ? Pour rester avec elle, je devrais envoyer le monde à sa perte. Le ferais-je ? En serais-je capable ?

Ce fut Molly qui mit fin à notre étreinte en allant vérifier son maquillage dans le miroir à main posé sur la table de nuit.

« Bon, demanda-t-elle toute guillerette, c'est quoi cette histoire de Train du Temps ?

— J'espérais que tu aurais oublié.

— C'est vraiment une machine à voyager dans le temps ?

— Oui. Enfin, si on veut. Quelqu'un s'est mis dans le crâne d'en fabriquer une. Un jour ou l'autre, tous les armuriers attrapent une idée fixe. Une théorie qui les passionne, une intuition géniale qui, c'est sûr et certain, va rendre leur nom immortel au manoir. Il suffit de convaincre la matriarche de débloquer les fonds. Il y en a même un qui était persuadé de pouvoir fabriquer une bombe assez puissante pour faire exploser l'univers.

— Et ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Molly, fascinée.

— La matriarche, n'arrivant pas à lui faire comprendre que c'était vraiment une très mauvaise idée, a dû le faire placer en animation suspendue.

— Pourquoi ne pas l'avoir tué ?

— Parce qu'un jour nous aurons peut-être besoin d'une bombe assez puissante pour faire exploser l'univers. »

Molly frémit. « Ta famille est parfois effrayante. Et le Train du Temps, c'est l'obsession d'un de ces armuriers ?

— Oui. Je ne crois pas qu'on l'ait utilisé plus de dix ou douze fois depuis deux siècles qu'il existe.

— Pourquoi ça ? Je vois des tas d'emplois possibles d'un tel engin, qui nous rendraient immensément riches...

— Je croyais que les biens matériels ne t'intéressaient pas ?

— C'est pour le principe.

— Ce n'est pas aussi simple. Les possibilités de foirage, de désastres, de tragédies et de paradoxes ont de quoi filer des cauchemars abominables. Et, pitié, ne me demande pas comment fonctionne le Train, sinon je me mets à pleurer. Le voyage dans le temps, en théorie comme en pratique, ça me donne la migraine. Fais-moi une faveur, Molly : change de sujet encore une fois.

— Très bien... Parlons donc des gens que tu veux faire venir comme enseignants. Et ne fais pas la grimace, Eddie Drood. S'il y a un courant d'air, tu resteras bloqué comme ça. Tu sais très bien qu'il faut qu'on en parle.

— Mes choix à moi sont logiques et raisonnables, et toi tu as choisi deux monstres !

— Ce ne sont pas des monstres ! Enfin, pas tout le temps... Et puis franchement, Eddie, logiques et raisonnables ? Ben voyons ! Janissary Jane, comme guerrière, a une bonne réputation, d'accord, surtout après avoir vidé quelques godets, mais ne te voile pas la face : elle n'est plus de première jeunesse.

— C'est un vétéran des guerres contre les démons. Tu sais à quel point c'est rare ? Elle a commencé à tuer des démons à une époque où ses collègues n'étaient même pas nés. Elle aurait beaucoup à nous apprendre, si on arrivait à la convaincre de venir.

— D'accord, et pour Fée-Bleue ? » Molly fit la moue. « Il est faible, Eddie, et il le sera toujours. Il représente un risque : il est à moitié elfe. On ne peut pas faire confiance aux elfes. Ils mijotent toujours un sale coup en secret. Crois-moi, je suis bien placée pour le savoir. »

Je levai un sourcil. « Tu t'apprêtes à me parler d'un autre de tes ex ?

— Un elfe ? Je t'en prie ! » Molly eut un frisson théâtral. « Je préférerais me la coudre !

— Laisse-moi le temps d'oublier cette image... Mes choix à moi se défendent. Les tiens, en revanche, sont totalement inacceptables. Écoute, franchement : un *sérial killer* et un vampire psychique ?

— Ce sont de bons amis. Et ils peuvent faire découvrir à ta famille un monde dont elle ignore tout. Ce n'était pas toi qui disais récemment que tout n'était pas blanc ou noir ? Subway Sue et M. Surin peuvent ouvrir les yeux des Drood et leur apporter un éclairage entièrement nouveau. C'est ce que tu veux, non ? Faire tomber les œillères des tiens, leur apprendre à penser différemment ? Un peu ce que je t'ai apporté.

— Oui, mais...

— Il n'y a pas de mais. Ils feront d'excellents profs. Tant qu'on

les surveille de près. Peut-être feront-ils aussi d'excellents combattants dans ta guerre contre les démons.

— Si M. Surin regarde une fille d'un air qui ne me plaît pas, je le tue.

— Tu pourras essayer, en tout cas. Et crois-moi, de mon côté, à la première occasion je zigouille Roger Morningstar. Tu n'aurais jamais dû l'autoriser à pénétrer dans le manoir. Je me fous de ce qu'il peut bien raconter, je me fous que Harry se porte garant de lui : sa loyauté, quoi qu'il advienne, est acquise aux Enfers.

— Ne t'en fais pas. Il ne va pas moisir ici. La famille refuse que les étrangers s'installent au manoir.

— Je suis une étrangère.

— Mais tu es avec moi. Nous sommes un couple, nous partageons la même chambre. Ça, même si c'est mal vu, c'est accepté. Tant qu'on est assez haut placé.

— Plus j'en apprends sur ta famille, moins elle me plaît.

— Tu vois ? Nous avons tant en commun. Viens, quittons le manoir un moment. Ça nous fera du bien de nous éloigner un peu de cette famille et de ses exigences.

— O.K., dit Molly. Allons recruter les profs. Aucun ne va être facile à convaincre mais, à nous deux, on peut trouver de bons arguments.

— Très juste. Il faut d'abord que je passe voir Harry. Je veux m'assurer qu'il sait à quoi il s'expose s'il crée des problèmes en mon absence.

— Tu crois vraiment qu'il va se laisser impressionner par des menaces ?

— Non, mais j'espère qu'il y réfléchira à deux fois – et ça nous laissera le temps de revenir. Je voudrais entre autres lui rappeler que j'ai un torque et pas lui. »

Molly me jeta un regard songeur. « Tu comptes lui donner un des nouveaux torques ?

— Bien sûr. C'est le fils de James, et un excellent agent. La famille a besoin d'hommes expérimentés. En revanche, je ne compte pas le lui dire. Pas tout de suite.

— Et si, quand il aura son torque, il te provoque en duel pour prendre le contrôle de la famille ? Et s'il ne prend même pas la peine de te provoquer en duel et se contente de te tendre un piège ?

— Oh, je ne pense pas qu'il ferait ça.

— Vraiment ? Il traîne avec un rejeton des Enfers !

— Oui, mais c'est un Drood. La famille n'accepterait jamais de suivre un traître, et il le sait très bien. »

Molly soupira. « Tu as foi en ta famille, Eddie. Même après tout ce qu'elle t'a fait subir.

— Les Drood, au fond, sont des gens bien. Nous sommes formés depuis tout petits à combattre le Mal. Nous nous sommes... un peu égarés, rien de plus. Et Harry a une excellente réputation ! S'il s'avère qu'il fait un meilleur chef que moi, tant mieux. Je lui laisserai volontiers la place pour retourner sur le terrain, où je ne serai responsable que de moi-même.

— Tu penses vraiment qu'il te laisserait partir ? »

J'eus un sourire mauvais. « S'il a pour deux sous de jugeote. »

Molly éclata de rire et me serra contre son cœur. « Je te reconnais bien là ! Tu pourrais être l'homme le plus puissant du monde, diriger l'organisation la plus puissante du monde, mais tu es prêt à refuser cet honneur, hein ?

— À la première occasion. Je n'ai jamais désiré ça. J'ai toujours très mal supporté les représentants de l'autorité. Je n'ai jamais voulu en être un. Tout ce que je veux, c'est toi, et une vie avec toi. »

Elle m'embrassa avant de s'écarter. « Va parler à Harry. Moi, je vais faire un tour dans le parc. Où est-ce qu'on se retrouve ?

— À l'armurerie, dans une heure. Si nous devons aller voir Janissary Jane, Fée-Bleue, Subway Sue et M. Surin, je veux être bien armé. »

Je vérifiai auprès du sergent d'armes que Harry avait effectivement atterri dans l'ancienne chambre de son père. Le sergent sait toujours où les gens se trouvent. Ça fait partie de son boulot. Il me le confirma. Visiblement, il trouvait cela tout à fait approprié. Mais j'étais certain que quelque chose le tracassait.

« Tu as l'air préoccupé. Tu n'es pas content que Harry soit enfin rentré ?

— Il semble fort correct, répondit le sergent d'un ton pensif. Pour son compagnon, c'est différent. Je n'aurais jamais cru voir le jour où nous laisserions entrer ici un rejeton des Enfers.

— Harry s'en est porté garant. Il en a le droit. Mais n'hésite pas à surveiller de près les moindres faits et gestes de ce Roger Morningstar.

— Tu crois que c'était la peine de me dire ça, petit ?

— Ne cherche pas les ennuis, Cyril. Que peux-tu me dire au sujet de Harry ?

— Rien que tu ne saches déjà.

— Mon oncle James ne t'a jamais parlé de lui ?

— Non. Jamais. Le Renard Gris restait discret sur sa vie hors du manoir.

— Tu as connu sa femme, Melanie Blaze ? »

Le sergent serra les lèvres dans ce qui ressemblait presque à un sourire. « J'ai eu l'honneur de rencontrer cette dame à quelques

reprises. Une personne tout à fait remarquable. »

J'attendis la suite, en vain. Je lui adressai un petit signe ; il pivota et s'éloigna. Tant pis. J'empruntai le dédale de corridors qui menait à l'ancienne chambre de James, où j'avais passé beaucoup de temps dans mon enfance. Lorsque, entre deux missions, il venait se reposer au manoir, je profitais de sa présence : à bien des égards il était le père que je n'avais jamais eu. J'étais comme un fils pour lui. Mais alors, pourquoi ne m'avait-il jamais parlé de son vrai fils, Harry ?

J'étais tellement perdu dans mes pensées que j'oubliai de frapper à la porte. J'ouvris et entrai directement, comme à l'époque de James. En voyant Harry Drood et Roger Morningstar, je me figeai. Ils étaient ensemble. Dans les bras l'un de l'autre. Ils s'embrassaient. Ils s'écartèrent précipitamment et, côte à côte, me transpercèrent d'un regard glacial. Sans me presser, je me retournai pour fermer soigneusement la porte.

« Vous devriez prendre l'habitude de tourner le verrou.

— Tu nous as vus, dit Harry.

— Oui. Je vous ai vus.

— Tu vas le dire à tout le monde ?

— Pourquoi ferais-je cela ? Ça ne regarde que vous.

— Si tu en parlais à la matriarche, souffla Harry, et au reste de la famille... Tu sais que personne ne voudrait plus de moi comme chef. Les Drood sont restés très vieux jeu sur certains points.

— Ça les regarde. Moi, je m'en fous. C'est pour ça que tu n'étais jamais revenu au manoir ? »

Harry et Roger échangèrent un regard soulagé. Harry prit la main de son compagnon et la serra doucement. « C'est pour ça que mon père ne t'a jamais parlé de moi. À moi, il parlait souvent de toi. Il avait foi en toi, Eddie. Il disait que tu étais prometteur, que tu pouvais devenir aussi bon que lui. Il était tout ce que je rêvais d'être... Mais il n'a jamais pu accepter que son seul fils légitime soit gay. Il tenait beaucoup à ce que sa lignée se perpétue. Pour cela, il lui fallait un fils légitime. Les Drood tiennent beaucoup aux liens du sang. La matriarche lui a fait vivre l'enfer lorsqu'il a épousé ma mère ; imagine ce qu'elle aurait dit en apprenant la vérité à mon sujet.

» Néanmoins il aurait pu me renier, et il ne l'a pas fait. Cela nous a tout de même empêchés d'être vraiment proches. Et il ne pouvait pas me laisser venir au manoir. Nul au sein de la famille ne devait jamais découvrir que James Drood, le célèbre don juan, avait engendré une tarlouze. Il devait protéger sa réputation.

— Comme il t'a protégé, toi.

— Oui. Sans jamais m'accepter.

— Écoute, Harry, tu es gay et je m'en contrefous. J'ai quand même une question. Comment Roger peut-il être ton partenaire alors



que vous êtes demi-frères ? »

Harry eut un sourire en coin. « J'accepte que mon partenaire vienne des Enfers. Alors à côté de ça, le reste, ce n'est pas grand-chose. Dès qu'on s'est rencontrés, dans cet affreux petit night-club parisien, on a su qu'on était faits l'un pour l'autre.

— Même en Enfer, on a un petit cœur qui bat, dit Roger.

— Toi, tu pues le Gouffre, dis-je sans ambages. Harry, enfin, c'est un démon ! Tu ne peux pas lui faire confiance. Tu ne peux pas croire la moindre de ses paroles. Les démons n'aiment personne. Ils en sont incapables.

— Je ne suis qu'un demi-démon, intervint Roger. Je suis à moitié humain, et c'est parfois très ennuyeux. Je connais toute la gamme des émotions humaines, même si avant Harry je ne les avais jamais laissées prendre le dessus. J'étais venu exprès dans le club. On m'y envoyait séduire Harry pour affaiblir James, et les Drood à travers lui. Quand nos regards se sont croisés, tout était dit. J'étais amoureux, à mon grand dam. C'était un coup de foudre, et nous ne nous sommes plus jamais séparés.

— Tu le regrettes ? demanda Harry d'une voix tendre.

— Non. Pas une seconde. Mais je ne pourrai plus jamais rentrer chez moi. Ils ne comprendraient pas.

— Je sais ce que ça fait, répondit Harry en serrant la main de Roger dans les siennes.

— Harry, ne lui fais pas confiance ! m'écriai-je dans l'espoir de le convaincre. Il vient des Enfers ! Il ment comme il respire, c'est dans sa nature.

— Je ne fais confiance à personne, trancha Harry. À aucun Drood. Et surtout pas au meurtrier de mon père.

— Ce n'était pas un meurtre mais un combat à la loyale. Ni lui ni moi ne voulions ce qui s'est passé, mais...

— Oui, m'interrompit Harry. On en revient toujours à la famille, aux horreurs que nous commettons en son nom. Dis-moi une chose, au moins – dis-moi que mon père a eu une mort honorable.

— Naturellement. Il s'est battu jusqu'au bout. »

Harry me considéra d'un air songeur, la tête penchée de côté. « Tu ne me dis pas tout, cousin Eddie.

— Il y a beaucoup de choses que je ne te dis pas, reconnus-je. Mes secrets, je ne les confie à personne. Et tu devrais m'imiter. Je ne dirai à personne que tu es gay...

— Comme c'est noble de ta part ! cracha Roger.

— Mais plus vous resterez dans le coin, plus quelqu'un risque de comprendre. Et si vous continuez à vous tenir par la main, ça va éveiller les soupçons. »

Harry baissa les yeux vers leurs mains enlacées, sans pour autant

lâcher son amant.

« Merci de tes conseils, cousin Eddie. Et de ta discrétion. Je n'en méritais pas tant, j'en suis sûr. Mais ne commets pas l'erreur de penser que nous serons un jour amis.

— Alliés me suffirait. Nous allons traverser des temps difficiles, et nous devrions essayer de collaborer. Pour le bien de la famille, et de l'humanité.

— Oh, bien sûr. Tout, pour la famille. »

## C'est l'histoire de deux sardines qui entrent dans une boîte

Descendre dans l'armurerie est toujours une expérience intéressante, et souvent une bonne occasion de mettre ses réflexes à l'épreuve. Il s'y passe des choses bruyantes, neuf fois sur dix de nature explosive. Et pour que la visite se passe bien, il faut être capable de se jeter à terre en un quart de seconde. L'armurerie se trouve tout au fond des caves ; ainsi, quand l'ultime catastrophe se produira, le reste de la famille échappera à l'annihilation. Quand j'y pénétrai, je fus surpris du calme qui y régnait. La série de pièces en enfilade, creusées à même la roche, débordait de matériel, de paillasses et d'établis. Il y a aussi une infirmerie, au cas où.

Les gens semblaient affairés. Des laborantins vêtus de blouses dégoûtantes s'activaient autour d'ordinateurs et de pentacles tracés à la craie et discutaient avec animation en concevant des armes abominables destinées à châtier les ennemis de l'humanité. Un jeune homme à la blouse roussie travaillait sur un générateur d'éclairs portable ; un autre testait du bout des doigts un aérosol qui diffusait un nuage de peste. Vu son état, la précision n'était pas encore parfaite. Je passai bien au large. Je vis ensuite un chercheur qui marchait au plafond grâce à des bottes spéciales. Il adressait de grands signes à ses collègues du sol, et soudain son pied glissa hors de la botte ; il se retrouva suspendu par une jambe, l'air très mal à l'aise. Lorsqu'il demanda de l'aide, une femme dotée d'ailes de chauve-souris décolla pour le décrocher. J'espérais que les ailes étaient temporaires.

Un peu plus loin, six hommes parfaitement identiques se disputaient pour savoir qui était l'original. Un type, assis sous une

pyramide de verre, gloussait bêtement en voyant des papillons lui jaillir du nez. Une journée comme les autres à l'armurerie, donc.

Dans ce cas, pourquoi l'armurerie me semblait-elle si... terne ? Pas d'explosion, d'incendie, de nuage de gaz toxique. Je faisais bien attention de ne pas marcher sur les fils électriques et les morceaux de souris blanches qui traînaient. Enfin, je repérai l'armurier, assis comme d'habitude devant une paillasse. Il tripotait un gadget quelconque en essayant de le faire marcher par un mélange d'habileté, de génie, de menaces et de gros mots. Lorsque je m'assis à côté de lui, il tourna la tête en reniflant.

« C'est de ta faute, tu sais, si tout est anormalement calme. C'est l'absence de torques. Ça rend mes laborantins bien trop prudents. Depuis qu'ils s'inquiètent des conséquences, impossible de les faire bosser sérieusement. Il nous faut des torques d'argent à l'armurerie, Eddie.

— Dans ce cas, assurez-vous d'avoir établi la liste à mon retour, dis-je sans m'énerver. Je vous promets d'en donner à tous ceux qui en ont besoin. »

L'armurier me foudroya du regard. « À ton retour ? Comment ça, à ton retour ? Tu ne vas quand même pas repartir ? Ça fait à peine dix minutes que tu es là !

— J'apprécie plus la famille quand je la vois à petites doses.

— Ça, je comprends. Mais quand le chat sera parti, les souris vont danser comme des folles. C'est ta présence, et l'exemple que tu donnes, qui maintiennent l'unité de la famille en ces temps troublés. Et maintenant que Harry est là...

— Ne vous en faites pas pour ça. Lui, je peux m'en charger.

— Très bien », dit Molly en nous rejoignant. Elle donna un coup de pied à un dodo qui passait par là. « Ça veut dire qu'on n'est plus obligés d'être aimables avec Roger, et que je peux le tuer d'une manière lente, horrible et très originale ?

— Tu es rancunière, si je comprends bien ? demandai-je.

— Tu n'imagines pas à quel point.

— J'étais en train de dire à oncle Jack que nous partions rendre visite à de vieux amis. Tu es prête ?

— Bien sûr. Et toi ?

— Pas tout à fait. » Je me tournai vers l'armurier. « On aurait besoin de vos derniers joujoux et de machines à coups tordus. Qu'avez-vous à nous proposer ?

— Ah ! » Il se dérida. Rien ne le rendait plus heureux que de parler des nouvelles façons de causer la mort ou le chaos. « J'ai peut-être de quoi te faire plaisir. Des trucs qui n'attendaient qu'une âme courageuse pour les tester sur le terrain...

— Attendez ! s'écria Molly en regardant par-dessus l'épaule de

Jack. Vous travaillez sur quoi, là ?

— C'est censé faire *boum*. Et ça ne fait pas *boum* du tout... » Il attrapa un gros marteau pour cogner de toutes ses forces sur la boîte noire posée devant lui. Molly et moi reculâmes d'un bond, puis je lui arrachai le marteau des mains pour le poser hors de sa portée. Il se mit à boudier. « Il faut inculquer le respect aux objets manufacturés ! Il faut leur montrer qui est le chef !

— Vous réessaieriez plus tard. Quand nous serons à bonne distance. Parlez-moi plutôt de vos nouveaux gadgets.

— D'accord, d'accord... Pour commencer, prends ça. » Il sortit d'un tiroir une liasse manuscrite. « C'est le manuel du miroir de Merlin. Ne le montre à personne. Je l'ai écrit à la main pour ne laisser aucune trace dans les ordinateurs. Un objet aussi puissant doit rester confidentiel.

— Il y a plus de quarante pages, soupirai-je.

— Et il y en aura d'autres. Cette saleté est bourrée d'options, dont beaucoup que je ne comprends pas vraiment. Pour l'instant. C'est du Merlin pur jus. Il n'aurait pas pu créer un miroir qui réponde simplement à nos besoins, non. Il était obligé de frimer un peu. Pour l'instant, tu as les options que j'ai identifiées, avec les Mots correspondants. Ne te lance pas dans des petites expériences, Eddie. Il est probablement truffé de pièges. Moi, c'est ce que j'aurais fait. Et Merlin était célèbre pour son sens de l'humour tordu.

— Vous êtes sûr que ce n'était pas un Drood ? demandai-je en feuilletant le manuel.

— Écoute-moi bien, Eddie. Les deux options les plus utiles sont celles-ci : le miroir peut te montrer n'importe quel lieu du présent, du passé et du futur ; c'est également un portail capable de t'emmener n'importe où. Dis-lui où tu veux aller, tire sur le cadre pour pouvoir passer, et hop. »

J'abandonnai ma lecture, pliai les papiers et les glissai dans une poche intérieure. « Merci, oncle Jack. Je suis certain que ça va m'être très utile. Mais j'espérais quelque chose de plus... agressif.

— Attendez, s'exclama Molly. Si le miroir peut nous montrer absolument ce qu'on veut... on peut s'en servir pour espionner les gens sous la douche ou aux toilettes ! Peut-être même prendre des photos compromettantes ! Ça ouvre d'immenses possibilités de chantage !

— On a beau tirer la sorcière de son bois... murmura l'armurier.

— Allez, on l'essaie ! dit Molly. Vas-y, tu en meurs d'envie. »

Je sortis de ma poche le petit miroir d'argent et le soupesai un instant. « Oui, j' imagine que nous ferions bien de l'essayer, au nom de la science. Pour nous assurer qu'il marche vraiment.

— Je suis fier de toi ! » dit l'armurier, jovial.

Je soupirai. « Vous avez une très mauvaise influence sur moi, tous les deux. »

Grâce aux Mots indiqués dans le manuel, j'activai le miroir et lui ordonnai de me montrer ce que faisait la matriarche. Molly et l'armurier se collèrent à moi pour regarder. Notre reflet se brouilla puis fut remplacé par la chambre de ma grand-mère. C'était comme si nous l'observions depuis le seuil, invisibles, indétectables. Martha, assise près du lit, ne s'occupait plus d'Alistair. Celui-ci regardait le plafond en poussant de petits gémissements. Sa soupe devait être généreusement assaisonnée d'un produit quelconque. La pièce était toujours pleine d'amis et de sympathisants, mais je remarquai des nouveaux venus : Harry et le sergent d'armes. Leur présence ne me surprenait guère.

Harry avait besoin du soutien de la matriarche pour se construire une position de pouvoir. Quant au sergent, avant même de l'inviter à rejoindre le Premier Cercle, je savais où allait sa sympathie. Soyez proche de vos amis, et encore plus de vos ennemis. Surtout quand ils font partie de la famille.

Pas trace de Roger, en revanche. Harry préférait sans doute ne pas attirer l'attention sur son ami. Molly, l'armurier et moi regardions l'image dans le miroir. Les voix lointaines nous parvenaient distinctement.

« Bonjour, grand-mère, dit Harry en lui baisant la main. Ça fait longtemps.

— Non sans raisons. Et tu sais très bien de quoi je parle. Mais à présent te voilà, et c'est tout ce qui compte. Ta place est ici. C'est bon de te revoir, Harold. Tu ressembles à ton père...

— Et à ma mère, paraît-il. »

La matriarche fit la sourde oreille. « Bien des choses ont changé, mais l'intérêt de la famille doit toujours passer avant tout le reste. À présent, tu vas pouvoir te rendre utile, bien plus que pendant l'exil que tu t'es imposé. James a toujours été mon fils préféré. Il était puissant et tous l'estimaient. Sois mon petit-fils préféré, Harold. Prends le contrôle de la famille, remplace ce traître d'Edwin. Remets de l'ordre. Et toutes les vieilles dissensions seront oubliées. »

Harry sourit. « C'est pour ça que je suis venu, grand-mère. »

D'un Mot, je désactivai le miroir ; l'image fut remplacée par notre reflet.

« Infâme petit soursnois, dit Molly. Il ne lui a pas fallu longtemps pour te planter un couteau dans le dos.

— Je ne peux pas prétendre que ça m'étonne, dis-je en remettant le miroir dans ma poche. C'est décevant, mais pas surprenant.

— Tu veux que je le transforme en quelque chose de dégoûtant ?

— Je peux arrêter Harry. Si ça devient nécessaire. Grand-mère

accorde beaucoup d'importance aux lignées, aux enfants, aux petits-enfants, aux arrière-petits-enfants.

— Et je suis censée comprendre cette remarque ?

— Non.

— Toi et tes secrets de famille ! Tu crois que ça m'intéresse ?

— Je garderai le fils prodigue à l'œil jusqu'à votre retour, grogna l'armurier. Mais ne comptez pas sur moi pour l'empêcher de faire des bêtises. J'ai beau faire partie du Premier Cercle, je n'ai plus l'influence d'autrefois. Plus personne, d'ailleurs. La famille est divisée : quelles mesures prendre, comment évoluer ? Ne pars pas trop longtemps, Eddie. Sinon, à ton retour, il n'y aura même plus de Drood. » Il renifla avant de changer ostensiblement de sujet. « Et sois prudent avec le miroir ! Je suis encore en train d'étudier les risques que son emploi comporte. Avec un objet aussi puissant, il y en a toujours, des risques. Le peu que j'ai pu établir sur son emploi au cours de l'histoire vient de textes trouvés dans l'ancienne bibliothèque. Jacob m'aidait dans mes recherches, mais il a disparu. Une fois de plus. J'imagine que tu ne sais pas où il est fourré ?

— Je ne l'ai pas vu depuis la réunion du Cercle.

— Il a disparu quand Harry a débarqué, dit Molly d'un ton pensif. Il y a peut-être un rapport ?

— J'en doute, répondis-je. Tout ce qui se passe ici n'est pas forcément lié à un complot machiavélique. C'est seulement l'impression que ça donne. Je n'aurais jamais dû inciter Jacob à quitter sa chapelle. Si j'ai voulu qu'il revienne au manoir, c'était que j'avais besoin de son soutien. Mais il était beaucoup plus... lui-même, dans la chapelle. Il savait qui il était. Il n'en est sorti que pour me sauver... »

L'armurier me posa sa grosse patte sur l'épaule pour me reconforter. « Tu n'es pas responsable de tous les problèmes qui surviennent, Eddie. Jacob reviendra. Il revient toujours, malheureusement. Même avec une bible, une cloche et un cierge, on n'arriverait pas à se débarrasser de lui. Bon, à propos du miroir, j'ai chargé une partie de mon équipe de fouiller l'ancienne bibliothèque pour dénicher des références au miroir et à Merlin, mais, sans index, ça va prendre du temps. Et le bibliothécaire ne nous est pas d'un grand secours. Avant que tu ne redécouvres l'ancienne bibliothèque, il n'en connaissait même pas l'existence. À présent, il erre dans les rayonnages en poussant des cris de joie, et il essaie d'empêcher mes gars de lire les plus vieux manuscrits de peur qu'ils ne les endommagent. L'imbécile. Ces bouquins sont parfaitement capables de se protéger tout seuls. Même avec du napalm bouillant, je doute qu'on arrive seulement à noircir leurs couvertures. Il y en a même certains qui riposteraient...

— Eh bien, vous serez sûrement content d'apprendre que William Dominic Drood est l'un des renégats que je compte ramener. C'est le meilleur bibliothécaire de toute notre histoire.

— Ah ça oui ! s'écria Jack, soudain réjouï. Tu as retrouvé William ? Bien joué, Eddie ! Quand il a disparu, on a voulu nous faire croire qu'il avait trahi, mais je n'ai jamais cru un mot de ces bobards. Je le connaissais bien, à l'époque. Un esprit de première catégorie. Où était-il caché ? »

Je jetai un coup d'œil à Molly avant de répondre, mais il n'y avait pas de bonne solution. « William n'est plus tout à fait le même, oncle Jack. Avant son départ, il lui est arrivé quelque chose en rapport avec le Cœur ; quelque chose de terrible. Il a tenu bon le temps de se planquer, et ensuite... il s'est effondré. Il se trouve actuellement dans une institution.

— Un asile ? s'écria l'armurier stupéfait. Il est devenu fou ?

— L'endroit n'est pas si mal, s'empressa de dire Molly. On s'occupe très bien de lui. Eddie et moi sommes allés lui rendre visite il n'y a pas longtemps. Il était... perturbé, mais parfaitement lucide pendant un moment. Je pense que le Cœur lui a fait quelque chose au cerveau. À présent que le Cœur a disparu, les effets vont peut-être disparaître eux aussi.

— Je suis sûr qu'il se sentira bien mieux une fois de retour au manoir, soupirai-je.

— Bah, grogna l'armurier, cette baraque, de toute façon, c'est un asile de fous. Il y sera à sa place.

— Vous avez de nouvelles armes ? » demandai-je, sachant que c'était la meilleure façon de lui changer les idées.

Il renifla bruyamment. « J'hésite à te confier mes meilleures trouvailles. La Bentley est revenue couverte de rayures, et je ne t'ai toujours pas pardonné d'avoir cassé mon prototype de montre inverseuse. Tu as même perdu la boussole que je t'avais donnée !

— Tenons pour acquis que je suis aussi ingrat que maladroit, que je ne me rends pas compte de tout ce que vous faites pour moi, et essayons d'avancer, d'accord ? J'ai toujours le Colt à répétition, mais il me faudrait quelque chose de plus spectaculaire.

— Il y a bien la grenade atomique...

— Non, coupai-je d'un ton péremptoire.

— Tant pis. Et un générateur sonique qui fait gonfler puis exploser au ralenti les testicules de tes adversaires ?

— Oh, oui, je vous en prie ! dit Molly.

— C'est tentant, mais non. Ça me paraît manquer de discrétion.

— Même avec la nourriture tu as toujours été un peu délicat.

— Nous perdons du temps.

— J'ai bricolé un téléporteur à courte distance, reprit l'armurier



en farfouillant dans le désordre qui encombrait son établi. Il te déplace instantanément de cinq cents mètres dans la direction de ton choix. Pense à un endroit, prononce les Mots, et hop ! Complètement intraversable. Et, contrairement au miroir de Merlin, complètement indétectable.

— Ça me plaît déjà plus. Pourquoi cinq cents mètres seulement ?

— Parce qu'au-delà, on risque de réapparaître en pièces détachées, avoua l'armurier.

— Voilà qui me refroidit, soupira Molly.

— Tu n'es pas la seule, dis-je.

— Oh, voyons, donnez-lui une chance ! Ah, le voici. » L'armurier attrapa un bracelet de cuivre, souffla dessus, le fit briller en le frottant contre sa manche puis me le tendit. Il ressemblait nettement aux bijoux qu'on porte contre les rhumatismes. L'armurier eut un sourire narquois. « Je n'arrivais pas à trouver un volontaire pour les derniers tests. Mais dans ta position, te retrouver subitement n'importe où ailleurs ne peut être qu'un avantage.

— C'est effrayant mais assez vrai », glissa Molly. Sans grand enthousiasme, je glissai le bracelet à mon poignet. « Avec la chance que j'ai, je vais avoir la peau toute verte. Et vous ne m'avez toujours pas proposé une arme digne de ce nom.

— Pas besoin d'arme, protesta Molly. Je suis là.

— Elle n'a pas tort », dit l'armurier.

Le miroir de Merlin nous déposa près de notre première étape, le Loup Bar, taverne mal famée, terrain neutre et lieu de perte. Je n'avais eu qu'à prononcer les Mots en tirant sur le cadre d'argent comme s'il était en pâte à modeler pour que le miroir devienne aussi grand qu'une porte ordinaire. Notre reflet fut remplacé par l'image floue et brouillée du lieu que j'avais demandé. Molly et moi passâmes de l'autre côté. Nous étions à Londres, dans le quartier de Soho, au fond d'une ruelle déserte que je connaissais bien. Le miroir reprit sa taille habituelle et je pus le glisser dans ma poche.

Au Loup Bar s'abreuvent ceux qui, étranges et hors normes, vivent aux franges du monde – ou ne font qu'y passer. Personne ne sait où se trouve vraiment l'établissement, et la direction, soigneusement anonyme, fait en sorte que ça continue. Si on sait où chercher, on trouve des points d'accès un peu partout sur la planète. À condition d'avoir son nom sur la liste. Ici, aucune chance d'entrer en graissant la patte du portier. Soit on est un membre estimé, soit on est mort.

D'un regard, je m'assurai que nous n'étions pas surveillés. Je ne vis dans la ruelle que des détritiques et une poignée de rats à l'estomac solide. On n'entendait que le bruit des voitures au loin. Le soir tombait

à peine, mais les ombres, noires et impénétrables, gagnaient déjà du terrain. Les murs de briques sales étaient couverts des graffiti habituels : DAGON NOUS REVIENDRA ! LES VAMPIRES SONT NULS AU PIEU ! et, nettement plus inquiétant, SUPERSEXUELS DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

Je m'approchai du mur et prononçai les Mots ; une grande porte d'argent fit son apparition. On aurait dit qu'elle repoussait les briques, représentantes d'une réalité inférieure. Sur le métal massif étaient gravées menaces et mises en garde dans des écritures angéliques et démoniaques. Il n'y avait pas de poignée. Je posai la main gauche contre la surface tiède et moite. La porte réfléchit, m'identifia et s'ouvrit lentement. Cet instant d'attente m'inquiète toujours un peu. Parce que ceux dont le nom n'est pas sur la liste se font bouffer la main.

Je regardai Molly. « N'oublie pas qu'ici je m'appelle Shaman Bond. À la moindre gaffe on risque de se faire tuer. »

Elle eut un sourire suave. « C'est presque mignon, cette manie que tu as de me tenir la main et de tout m'expliquer par A plus B. Mais si tu n'arrêtes pas immédiatement, je t'assomme.

— Après toi », dis-je en lui emboîtant le pas.

La lumière était aveuglante et le bruit assourdissant. La musique beuglait, les gens buvaient et dansaient, trafiquaient dans les coins sombres, le club tout entier vibrait. Des spots violents baignaient la foule de couleurs primaires sans cesse changeantes, et la musique ne s'arrêtait jamais. Molly et moi réussîmes à nous frayer un passage dans la cohue grâce à un mélange de sourires, d'amabilité et de grands coups de coude aussi brutaux qu'agressifs. Nous voulions atteindre le fond de la salle, où se trouvait le bar : une structure Art déco futuriste en verre et acier, dotée d'un ordinateur qui gère un stock de boissons dont on n'ose même pas rêver. Vous voulez une eau minérale au strontium 90 et un shot d'alcool iodé ? Ou une décoction d'arsenic décorée d'un parasol en argent ? Ou encore un cocktail d'urine d'ange et d'eau bénite ? Vous avez bien fait de venir au Loup Bar.

On prétend que la réserve est tellement dangereuse qu'elle est entreposée dans une dimension parallèle.

Le Loup Bar est fier d'être toujours à la page. Et même d'en avoir sauté quelques-unes. Les grands écrans plasma qui recouvrent les murs diffusent des images volées dans la chambre à coucher des grands de ce monde, entrecoupées des chiffres de la Bourse du lendemain. Des *gogo girls* vêtues de quelques plumes se trémoussent dans des cages dorées suspendues au plafond, pour les clients les plus conservateurs, des *pôle* danseuses en harnais de cuir tournoient sur des estrades. Ce soir, les Putes de Satan étaient de sortie ; debout sur le bar, elles

entamaient un french cancan.

Au Loup Bar, on trouve toutes sortes de gens, à condition qu'ils ne vous trouvent pas d'abord. On y mijote des coups tordus et des guerres ouvertes, on y panse ses plaies ensuite. Janissary Jane vient y picoler entre ses missions de mercenaire interdimensionnel, parce qu'elle trouve l'endroit reposant. Ce qui en dit long sur son environnement professionnel. Je ne la voyais nulle part, et comme je n'entendais ni hurlements ni coups de feu je supposai qu'elle n'était pas encore là. Je gagnai donc le bar, Molly à mes côtés. Le barman vint vers nous sans se presser. Je n'avais jamais pris la peine de retenir son nom. Ils sont une douzaine à servir, et ce sont des clones. Ou des homoncles. Ou, sans doute, quelque chose d'encore plus déplaisant.

Il nous adressa un signe de tête. « Molly, Shaman, bonjour. Ça fait un moment qu'on ne vous avait pas vus. Comme d'habitude ? »

J'acquiesçai. Il trifouilla dans un paquet impressionnant de tuyaux et de câbles avant de me tendre une Beck, et un mimosa à Molly – qui croit que c'est bon pour la santé puisqu'il y a du jus d'orange. J'étais soulagé de découvrir que ma véritable identité n'était pas connue ici. Pour la faune du Loup Bar, je n'étais que Shaman Bond, un visage familier mais secondaire, rien de plus. J'avais fourni de gros efforts pour m'assurer une couverture, et pas seulement parce que les Drood, ici, étaient mal vus. Au Loup, je n'étais personne. Je n'avais rien de particulier, et on n'attendait rien de moi. Ce qui était une véritable libération. Surtout en ce moment.

Au manoir, soit on m'adorait, soit on me craignait, soit on me haïssait. Soit un peu des trois. Edwin Drood était devenu la personne la plus importante de l'organisation la plus importante du monde. Mais ici, Shaman Bond n'était qu'un type parmi d'autres. C'était un grand poids en moins sur mes épaules. Je m'adossai au bar pour regarder la foule, adressant des saluts aux visages connus. Harry Fabulous, l'intermédiaire parfait pour tout ce que vous n'auriez pas dû désirer, circulait tranquillement, en distribuant sourires et poignées de main. La dernière fois que je l'avais vu, il distribuait des DVD du Muppet Show piratés dans une dimension parallèle : *Citizen Kermit et Miss Piggy se tapent tout Dallas*. Un peu plus loin, je repérai un fantôme du nom de Cendres, une divinité nordique mineure, et aussi le Spectre Indigo – tout en cuir, de la combinaison moulante à la cape – qui s'accordait une petite pause dans son combat contre le crime.

Enfin, je vis Janissary Jane en chair, en os et en méchanceté. Elle gagnait le bar en repoussant les gens sans douceur pour se procurer une nouvelle bouteille de whisky. L'un des barmen lui en tendit une, qu'elle lui arracha des mains pour boire au goulot. Elle avait l'air du soldat qu'elle était : grande, solide, raide comme un piquet, ses bras nus couverts de muscles. Ses cheveux noirs étaient

tondus à ras pour ne pas offrir de prise lors des batailles. Peut-être avait-elle été jolie un jour ; à présent il ne restait plus que des cicatrices dans tous les sens et une sacrée personnalité. Son treillis était déchiré, brûlé en plusieurs places et couvert de sang séché. De près, je le savais, elle sentait le sang, la fumée et le soufre. Le whisky, en fait, était plutôt bon signe : boire du gin la rendait sentimentale, ce qui la poussait à tirer sur les gens. Surtout des gens qui le méritaient, certes, mais ça avait tendance à casser l'ambiance.

Le Loup Bar ne s'est jamais encore plaint de sa présence. Les patrons, paraît-il, trouvent qu'elle donne du cachet à leur club.

Je l'appelai en prenant bien garde de rester à distance respectueuse. Elle tourna la tête immédiatement, une main sur le flingue à sa hanche, et je ne bougeai pas un cil avant d'être sûr qu'elle m'avait reconnu. Je lui fis signe de venir nous rejoindre. Elle lâcha son arme, acquiesça du menton et s'approcha de nous en cognant ceux qui ne s'écartaient pas assez vite. Personne n'était assez bête pour protester. Il s'agissait de Janissary Jane.

Tueuse de démons, guerrière inégalée et psychopathe jusqu'au bout des dents. Elle s'arrêta devant nous, nous examina un instant puis leva sa bouteille à notre intention.

« Salut, Jane.

— Salut, *Shaman* », répondit-elle d'un air entendu. Elle était sans doute la seule autre personne de toute l'assemblée à savoir que j'étais un Drood. « Qu'est-ce que tu me veux ?

— Je mets sur pied une opération de grande envergure contre des démons. J'ai besoin de tes conseils et de ton expertise. Tu toucheras le tarif normal pendant toute la durée de la mission, plus un gros bonus si nous en sortons vainqueurs.

— Attends, coupa Molly. On la paie ?

— Bien sûr. Sinon, elle ne viendrait pas. Pas vrai, Jane ?

— Je suis une professionnelle. Mais pour qui je me battrais, au juste ?

— C'est important ?

— Bien sûr que oui ! aboya Janissary Jane. Il y a plus redoutable que les démons. Les Drood, par exemple...

— Pas cette fois-ci. Notre cible, c'est les Abominations, et nous ne nous arrêterons que lorsqu'elles seront, soit totalement éliminées, soit bannies à jamais. »

Jane, avec un petit sifflement, reprit une longue gorgée de whisky. « Les Abominations. C'est... ambitieux. Les démons, j'les déteste. Bande d'enfoirés. Les mangeurs d'âmes, c'est les pires. D'un autre côté, j'ai entendu des bruits. Au sujet des Drood. Il leur est arrivé des bricoles, à ce qu'on dit. Personne ne sait vraiment quoi. Mais il y en a même qui racontent qu'ils ont perdu tout pouvoir.

— Les rumeurs, tu sais ce que c'est ! répondis-je tranquillement. Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est que la paie est garantie. La guerre qu'on prépare, c'est du sérieux, Jane. Et nous aimerions pouvoir compter sur ton aide.

— M'étonne pas ! Les Abominations, c'est pas des démons pour tarlouzes. Les mangeurs d'âmes, ça tue pas ; ça vous transforme en l'un d'entre eux. » Lentement, un sourire apparut sur ses lèvres. « Je ne raterais ça pour rien au monde. Si les Abominations doivent enfin mordre la poussière, je veux être là pour me faire les derniers survivants. Tu me veux ? Tu m'as.

— Super. Je dois encore recruter quelques personnes, et après ça je t'emmène à la maison. »

Janissary Jane leva un sourcil. « À la maison ? Tu veux dire... au manoir ? Bordel, je n'aurais jamais pensé voir l'intérieur.

— Et alors, Jane, qu'as-tu fait de beau récemment ? demanda Molly, un peu contrariée d'avoir été si longtemps exclue de la conversation.

— Oh, la routine. Je reviens juste d'une guerre démoniaque. Pour être honnête, je commence à me faire un peu vieille pour ça, mais quand on a lancé l'appel, j'ai signé, comme d'habitude. Je me suis retrouvée dans un temps alternatif où la technologie est si développée qu'on a tout oublié de la magie. Les autochtones avaient cru ouvrir un portail sur une autre dimension ; c'était une porte de l'Enfer. Les démons se sont précipités et ont tué tout le monde, en hurlant de bonheur devant des proies si faciles. Et toute la technologie du monde n'arrivait pas à les arrêter.

» Le soleil est devenu noir, les fleuves charriaient du sang, et les démons couvraient la terre de leurs horreurs sans limites. Nulle part on n'était en sécurité. Des armes conçues pour tuer des humains avaient peu d'effet sur des démons. L'humanité, là-bas, avait oublié les protections antiques. Ils apprenaient vite, cela dit. Ils se sont débrouillés pour nous appeler à l'aide. On a ouvert un portail dimensionnel, et hop, on est partis combattre le Mal.

» Et tuer des démons. Les démons, je peux pas les blairer.

— À combien de guerres as-tu participé ? » demandai-je, curieux.

Elle haussa les épaules. « Je ne sais pas. Trop. J'en ai gagné certaines, perdu plus encore, et vu mourir trop d'amis en cours de route. Je suis plus vieille que je n'en ai l'air. Les régénérations régulières, ça marche. Mais ça n'empêche pas qu'on se sente vieille à l'intérieur. Avant, je me battais parce que j'avais foi en ma cause. Ensuite, parce que je déteste les démons. Et maintenant... parce que c'est mon métier.

— Mais quand même, une vraie porte de l'Enfer, un lien direct

entre un plan matériel et le Gouffre, c'est rare, non ?

— Très rare, dit Jane. Sinon, l'humanité n'existerait plus depuis longtemps. Nous étions toute une armée de combattants aguerris, des héros, des soldats, des mercenaires, des vétérans de centaines de guerres... et nous ne pouvions que mourir. Nous avions pour nous les armes, la tactique. Eux avaient le nombre. J'ai vu des villes brûler, des montagnes de têtes coupées, j'ai marché dans le sang et les tripes... Les hurlements ne se taisaient jamais. À la fin, même les lois de la réalité se sont mises à changer, sous l'influence de tous les démons présents. Nous les avons combattus pied à pied, nous marchions sur les cadavres des nôtres pour atteindre l'ennemi... et ça ne servait à rien. On tuait, on tuait sans cesse, et il y en avait toujours davantage. Ils riaient. »

Elle se tut soudain, porta la bouteille à sa bouche puis la rabassa aussitôt, comme si elle savait que ça ne changerait rien. Ses yeux gris acier regardaient au loin, perdus dans des souvenirs que, quoi qu'elle fasse, elle n'oublierait jamais.

« Et qu'est-ce qui s'est passé ? finit par demander Molly.

— La dimension en question n'existe plus. Les démons allaient gagner ; on a tout fait péter pour les empêcher de se servir de ce monde comme d'une base pour envahir les autres. » Elle eut un sourire amer. « Pour sauver l'univers, il a fallu tout détruire. C'est toujours pareil. Moi seule, j'ai pu m'échapper pour raconter ce qui s'est passé. Paie-moi à boire, Shaman. Quelque chose de plus fort.

— Tu n'es pas obligée de te joindre à nous, dit Molly.

— Si, rétorqua Jane. J'ai besoin d'une bataille que je puisse gagner.

— Oh, Seigneur, c'est vous », dit une voix familière. Fée-Bleue. Il avait l'air en bien meilleure forme que lors de notre dernière rencontre, mais ce n'était pas difficile. Le Fée-Bleue de naguère était au bout du rouleau, physiquement et spirituellement, alors que celui qui se tenait devant nous était mince, en forme et vêtu avec la dernière élégance. Son visage portait toujours les traces d'une vie dissolue ; les vestiges de sa beauté disparaissaient presque totalement sous les rides d'expérience et les marques de ses excès. C'était Fée-Bleue, après tout. Il avait vécu sa vie à cent à l'heure, et ça se voyait. Il se rembrunit en nous examinant et me réserva le plus noir de ses regards.

« Ma nature de demi-elfe m'avait bien dit que je rencontrerais quelqu'un d'important au Loup Bar ce soir. Si j'avais su que c'était toi, je serais resté chez moi pour ne sortir de sous mon lit que quand j'aurais arrêté de trembler.

— Tu as bonne mine, Bleu, dis-je gentiment. Surtout quand on sait que, la dernière fois qu'on s'est vus, tu te battais à mort contre

une monstruosité pêchée dans une autre dimension. »

Il haussa une épaule. « Figurez-vous que c'était exactement ce dont j'avais besoin. Un vampire psychique qui s'est nourri de toutes mes addictions. Il est possible que, inconsciemment, je l'aie attiré dans ce but.

— Tu es vraiment verni, glissa Molly.

— Oh non, s'exclama Fée-Bleue. Autrement, je ne serais pas tombé sur vous ce soir. Mais bon, j'ai recouvré ma santé, ma fierté, et, bien que je n'aime guère le reconnaître, je suis actuellement à la recherche d'une bonne œuvre à accomplir afin de redorer mon karma, qui en a grand besoin. Puisque ma nature m'a entraîné ici, j' imagine que vous pouvez quelque chose pour moi.

— Gagné, répondis-je. Je monte une opération pour éliminer une bonne fois pour toutes les Abominations. Ce sera une fête de famille, disons. J'aimerais que tu nous aides, Bleu.

— Ça paie bien ?

— Évidemment.

— Oui, forcément. » Fée-Bleue hocha une tête navrée. « Jamais je n'aurais cru voir le jour où je collaborerais avec ton célèbre clan...

— Ici, je suis Shaman Bond », me hâtai-je de lui rappeler. Fée-Bleue était l'un de ceux à qui j'avais été contraint de révéler mon identité durant ma cavale. Je trouvais qu'ils étaient bien trop nombreux, mais à moins d'organiser une purge je ne voyais pas comment y remédier.

« Oui, oui, je n'avais pas oublié. Je ne sais pas exactement quelle contribution je peux vous apporter, même si ma spécialité est de survivre à des situations effroyables. En tout cas, c'est d'accord. »

Molly me jeta un regard lourd de sens par-dessus le rebord de son verre. Je savais ce qu'elle pensait. Tu ne peux pas lui faire confiance. Il est à moitié elfe, et on ne doit jamais faire confiance aux elfes. Ils poursuivent toujours leurs propres buts, et d'autres buts encore plus secrets cachés derrière.

« Eh eh, mais qui voilà ? s'écria derrière nous une grosse voix joviale au fort accent russe. Si ce n'est pas notre cher ami et client, Fée-Bleue ! Qui semble très prospère, je dois le dire. C'est étrange de vous croiser ici, dans un établissement élégant et aussi cher, alors que vous avez des dettes à payer. »

Nous nous retournâmes pour voir deux messieurs très imposants, vêtus de longs manteaux de cuir noir. Ils avaient le crâne rasé et des sourires mauvais. Fée-Bleue leur jeta un seul regard avant d'essayer de se cacher derrière moi.

« Bleu, demandai-je, dois-je comprendre que tu connais ces gens ?

— Malheureusement oui. Puis-je vous présenter les frères

Wodianoï, de la mafia russe, qui se sont installés à Londres quand Moscou est devenu trop dangereux pour eux ? Je leur ai emprunté beaucoup d'argent, à l'époque où je me croyais mourant, et j'ai tout dépensé en vin, en drogues et pour louer deux très jolis garçons. J'étais persuadé d'être mort bien avant l'échéance de l'emprunt. C'est bien regrettable, mais l'argent est parti et moi je suis resté. Ces gentlemen veulent leur argent. Augmenté d'intérêts à un taux usuraire.

— Oui vraiment. Nous, frères Wodianoï ! dit la brute de gauche. Je Gregor Wodianoï, et lui mon petit frère Sergueï Wodianoï. Nous hommes très dangereux.

— Hommes très dangereux, oui ! reprit Sergueï en nous dévisageant les uns après les autres. Oh ma parole, oui.

— Montre comme nous sommes dangereux, frère », dit Gregor.

Sergueï tira de son manteau un flingue énorme, le porta à sa tempe gauche, nous sourit de toutes ses grandes dents et se tira une balle dans la tête. L'impact le fit vaciller, mais il resta debout. La blessure de son crâne ne saignait pas et se referma très vite. Autour de nous, les gens reculaient en silence. Sergueï émit quelques gargouillis répugnants avant de recracher dans la paume de sa main la balle déformée. Il l'exhiba à la ronde tandis que Gregor, tout fier, lui assénait de grandes claques dans le dos.

« Extrêmement dangereux, vous convenir que oui, dit Gregor. Il y a une affaire d'argent que vous devez à nous. De l'argent très nombreux, avec bien des intérêts. À rembourser aujourd'hui, oh ma parole, oui.

— Et sinon, grands problèmes. Nous frères Wodianoï, et personne ne fait profit de nous. »

Fée-Bleue me regarda. « Tu envisages de m'aider ?

— J'aurais dû prévoir que tu causerais plus de problèmes que tu n'en résoudrais.

— J'imagine que pour une avance c'est non ? »

Je souris aux frères Wodianoï. « Pourrions-nous régler ça d'une manière civilisée ?

— Civilisé, pas notre genre, dit Gregor.

— Mauvais pour affaires, dit Sergueï.

— Soit il paie, soit on le mange, dit Gregor en exhibant ses crocs. Faire des exemples, très important dans notre travail. »

Je me tournai vers Molly. « Chérie, tu veux bien t'en occuper ?

— Mais bien sûr, chéri. »

Molly claquait des doigts. Les frères Wodianoï disparurent. À leur place, deux petits crapauds verruqueux ne cachaient pas leur surprise. Je jetai à Molly un regard outré.

« Je voulais dire t'en occuper d'un point de vue financier.



— Tu aurais dû le formuler clairement », rétorqua Molly en sirotant son cocktail.

Je secouai la tête. « Tu n'es pas sortable.

— Désolée de gâcher votre petit numéro, dit Janissary Jane, mais j'ai comme l'impression que les choses ne vont pas tarder à se gâter. »

Les crapauds se mirent à grossir très vite, à se transformer, à pousser dans toutes les directions, et soudain les frères Wodianoi réapparurent, toujours vêtus de manteaux de cuir noir et visiblement contrariés. Fée-Bleue retourna se tapir dans mon dos.

« Ça vraiment pas gentil, dit Gregor.

— Pas du tout amical. Et pas bonne façon en affaires, ajouta Sergueï.

— C'est moment pour devenir dangereux, frère.

— Extrêmement dangereux, frère. »

Ils se transformèrent de nouveau. Ils grandirent, grossirent, leurs visages s'allongèrent pour devenir des museaux, et leurs manteaux laissèrent place à la fourrure argentée d'énormes loups. Ils nous dominaient de toute leur taille, de tous leurs crocs, de toutes leurs griffes, et leurs muscles jouaient sous le pelage. Ils puaient le sang, la mort, la joie de tuer. Ils grondaient, ravis, et ouvraient grand leurs gueules puissantes. Je fusillai Fée-Bleue du regard.

« Tu n'aurais pas pu nous dire qu'ils étaient métamorphes ?

— Tu ne m'en as pas laissé l'occasion !

— La prochaine fois, parle plus vite. »

Je ne pouvais activer mon armure sans révéler mon identité à tout le Loup Bar. Je dégainai donc mon Colt à répétition et leur tirai plusieurs balles en pleine tête. L'impact les fit vaciller sur leurs pattes, mais à l'instant même où leurs mufles explosaient, les blessures se refermèrent. Le Colt, qui visait toujours juste, ne pouvait créer des balles d'argent. Je comptais bien en glisser un mot à l'armurier dès mon retour. Les frères Wodianoi poussèrent un hurlement et se jetèrent sur nous. Je les avais blessés, mais rien de plus.

Fée-Bleue s'était déjà fourré sous la première table venue. Janissary Jane sortit de ses bottes deux dagues effilées aux lames ébréchées mais faites d'argent massif. Avec un sourire mauvais, elle fonça sur les loups-garous et les attaqua de ses armes vicieuses qui s'enfoncèrent dans les chairs et firent jaillir le sang. Elle parait toutes les attaques des énormes loups-garous. Elle était dans son élément et se battait magnifiquement.

Jusqu'à ce que l'un des frères réussisse à lui porter un coup violent qui l'envoya valser dans la foule. Elle s'écrasa au sol et ne se releva pas.

À présent les spectateurs s'enfuyaient, pas assez loin pour rater

le spectacle. Certains avaient lancé des paris, et poussaient un peu au hasard huées ou acclamations. Les mesures de sécurité du Loup Bar se mirent enfin en branle ; les systèmes anti-incendie aspergèrent les frères Wodianoi d'eau bénite, les projecteurs leur lancèrent des rayons laser – mais rien ne semblait les déranger. Le club disposait d'un équipement plus radical, mais la direction ne se résolvait à y recourir que lorsque tout menaçait de s'effondrer. Ce qui voulait dire que mes amis et moi ne pouvions compter que sur nous-mêmes.

Depuis un petit moment, Molly lançait des sortilèges, dont aucun n'avait le moindre effet sur les loups-garous, qui n'obéissaient pas aux lois de la nature. La transformation en crapauds n'avait fonctionné que parce qu'ils avaient été pris par surprise. Molly en était réduite à les cribler de boules de feu. Leur fourrure brûlait en dégageant une odeur pestilentielle mais repoussait aussitôt.

Je sortis donc le miroir de Merlin, l'agrandis, prononçai les Mots et m'interposai entre les deux monstres. Leurs griffes jaillirent et me frôlèrent. D'un bond je projetai le miroir contre l'un des frères et l'envoyai en Arctique. L'autre se figea, stupéfait ; je l'expédiai en Antarctique. *Profitez bien de la balade, mes chéris.*

Les systèmes de sécurité s'éteignirent instantanément. Un calme tout relatif revint assez vite ; de l'argent changea de mains entre les parieurs et la vie reprit son cours. Je rangeai le miroir pour aller voir comment allait Janissary Jane. Elle avait déjà réussi à s'asseoir et regardait si elle était blessée. Une vraie dure à cuire. Elle repoussa brutalement ma main tendue et se releva sans aide.

« Je vais bien. T'en fais pas, Shaman. Pour m'avoir, il faut plus que deux loups-garous d'importation. Ils ne m'auraient jamais touchée si je n'étais pas encore fatiguée par la dernière guerre.

— Bien sûr », dis-je d'un ton conciliant. Mais je me posais des questions. Autrefois, personne ne l'aurait touchée, quelles que soient les circonstances. Bah, après tout, je la voulais comme professeur, pas comme soldat. Nous retournâmes auprès de Molly, qui tirait Fée-Bleue de sous sa table. L'un des barmen me remercia d'un signe de tête et me lança :

« Bien joué, Shaman. Pratique, ton petit machin. Tu l'as degotté où ?

— Sur eBay.

— Évidemment. »

## Quatre profs et un cimetière

Janissary Jane avait combattu des armées entières de démons dans d'indicibles dimensions infernales, et Fée-Bleue d'innombrables démons intérieurs ; mais ils ne purent dissimuler leur inquiétude lorsque je les informai qu'ils allaient gagner le manoir tout seuls, pendant que Molly et moi repartirions chercher les autres professeurs. La demeure des Drood jouit d'une réputation certaine, et nous avons tout fait pour. Les invités sont rares, et les intrus, on les mange. J'utilisai donc le miroir pour ouvrir un passage entre un coin tranquille du Loup Bar et l'armurerie familiale, et confiai Jane et Fée-Bleue aux bons soins d'un armurier très surpris. Lorsque je poussai mes deux recrues par l'ouverture, oncle Jack semblait même un peu effaré, mais je refermai le miroir avant qu'il ait pu protester. Je crois profondément qu'il faut laisser les gens régler leurs problèmes eux-mêmes.

Tandis que je rendais au miroir sa taille normale, Molly le considéra d'un air songeur. « Cet objet est vraiment utile, Eddie. J'ai plein d'idées, tu sais. Par exemple, quand on rentrera, pourquoi on ne glisserait pas des piranhas dans le bidet de la matriarche ? »

Je ne pus retenir un sourire. « Tu as toujours des idées géniales.

— Ça veut dire oui, alors ? »

Je me détournai pour appeler un barman. « Subway Sue et M. Surin, vous les avez vus récemment ? »

Il réfléchit tout en astiquant soigneusement un verre qui n'en avait aucun besoin. « Non... Maintenant que j'y pense, je n'ai vu ni l'un ni l'autre depuis un bon moment. Des semaines, au moins. Et c'est inhabituel.

— Bordel, gronda Molly, Sue a dû se planquer après l'histoire de Manifest Destiny. Mais M. Surin ? Rien ne lui fait peur.

— Où pourrions-nous espérer les trouver ? Tu as une idée ?

— Bien sûr ! Des idées, j'en ai toujours. Je suis la reine des idées, même. Secoue-moi ton miroir, mon cœur. On descend. »

Pour être exact, Molly nous fit descendre dans le métro, à la station près de Cheyne Walk, qui était apparemment l'un des repères favoris de Sue. Nous sortîmes de l'ombre à une extrémité du quai, et nul ne nous remarqua parce que, quand on attend le métro, on ne prête jamais attention à ce qui se passe autour de soi. Après avoir parcouru un certain nombre de tunnels et de quais, nous finîmes par dénicher Subway Sue qui se frayait un chemin sur un quai bondé. Je faillis bien ne pas reconnaître la vieille femme voûtée, couverte de haillons, qui avançait cahin-caha au milieu de gens qui s'écartaient pour ne pas risquer de la toucher. Elle ressemblait à n'importe quelle clocharde en train de faire la manche. Même Molly dut y regarder à deux fois. Lorsqu'elle eut identifié sa vieille amie elle se précipita vers elle, horrifiée. Subway Sue, entendant Molly l'appeler, jeta un regard de bête traquée, fit la grimace et se détourna, comme pour cacher ce qu'elle était devenue.

Molly l'attrapa par l'épaule pour la forcer à se retourner, plissa le nez et se frotta la main contre la hanche pour la nettoyer un peu. Je ne le lui reprochai pas ; de près, Subway Sue sentait le faisandé. Molly dévisagea son amie.

« Bon Dieu, Sue, qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda-t-elle avec sa brutalité coutumière. Une vraie épave !

— L'Enfer est sans pitié, ma foi. Bonjour, Molly, bonjour, Shaman. Qu'est-ce qui vous amène dans le coin ?

— On te cherchait, dis-je.

— Eh bien, vous m'avez vue, c'est bon, vous pouvez repartir.

— Pas avant que tu nous aies raconté ce qui s'est passé », déclara Molly.

Subway Sue eut un soupir las. « J'ai épuisé ma chance. Jusqu'à la dernière goutte.

— Mais tu es un vampire psychique, protestai-je. Tu n'as qu'à en voler ! »

Elle me jeta un regard de martyr. « Si seulement c'était aussi simple. Avec ma dégainé, j'ai du mal à m'approcher de quiconque assez longtemps pour lui en piquer beaucoup. Et puis... Oh, merde, vous n'allez pas me lâcher avant d'avoir entendu toute l'histoire, j' imagine ?

— En effet, dit Molly.

— Alors, suivez-moi. Ici, on ne peut pas parler. Jamais devant

des civils. »

Elle nous entraîna au bout du quai. Les gens détournaient poliment le regard, comme si sa pauvreté était contagieuse. Subway Sue s'arrêta devant une porte banale marquée RÉSERVÉ AU PERSONNEL D'ENTRETIEN, ouvrit le gros verrou à l'aide d'une clé noire de crasse et nous fit pénétrer dans un placard vide avant de refermer soigneusement la porte derrière nous. Elle poussa le mur du fond, qui pivota par à-coups pour révéler une vaste grotte creusée dans la pierre, éclairée par une ampoule nue qui s'alluma à notre entrée. C'était là que vivait Subway Sue.

C'était un trou, rien de plus, décoré de saloperies récupérées dans les poubelles. Il y avait des boîtes de conserve et des bouteilles pour stocker l'eau, des boîtes en plastique pour la nourriture. Et un tas de couvertures pour dormir. On aurait dit la tanière d'un animal. Molly regarda autour d'elle sans cacher son écœurement.

« Sue, qu'est-ce qui s'est passé ? Tu es l'un des plus grands vampires de chance de tout Londres ! Je croyais que tu habitais un superbe appart du West End, et que tu vivais dans le luxe !

— Tout le monde croit ça, oui, dit Sue en se laissant tomber sur ses couvertures. Et pendant un temps, c'était vrai. J'avais une chance incroyable, volée aux grands de ce monde ; ce que je ne consommais pas moi-même je le revendais très cher, et j'avais tout ce dont je pouvais rêver. Mais j'ai tout utilisé. Et quand la chance tourne contre soi, ça ne rigole pas. Comme pour rétablir je ne sais quel équilibre cosmique. Par exemple, comment crois-tu que Manifest Destiny a réussi à capturer quelqu'un d'aussi chanceux que moi ?

— Oui, ça m'avait étonné, dis-je.

— C'est l'un des miens qui m'a trahie, expliqua Sue. Pas vraiment un ami, non, mais quelqu'un que je connaissais. Ce crétin a gobé les mensonges de Manifest Destiny et cru aux promesses de Truman. Il s'est glissé derrière moi en pleine heure de pointe, profitant du fait que j'étais occupée, et a aspiré presque toute ma chance avant que je m'aperçoive de quoi que ce soit. Et les gorilles de Truman m'attendaient pour m'embarquer.

— Qu'est devenu ce salopard ? demanda Molly. Tu veux que je m'occupe de le retrouver ?

— Pas la peine. La chance qu'il m'a volée lui a permis d'échapper aux hommes de Truman quand ils sont venus le chercher, mais depuis il se planque : il est recherché et par Manifest Destiny et par ses anciens alliés. Il est complètement isolé, pour le restant de ses jours.

» J'ai cramé mes ultimes réserves de chance pour nous aider à sortir du camp de concentration de Truman. Après mon évasion, comme cerise sur le gâteau, j'ai commis l'erreur de choisir pour

victime un voyageur extra dimensionnel déguisé en être humain. Il m'a repérée immédiatement, et m'a percée à jour. Il m'a... fait quelque chose, et depuis la malchance est mon lot. » Elle eut un sourire sans joie. « Après m'être fait passer pour une clocharde pendant toutes ces années, afin de pouvoir approcher mes proies, j'en suis devenue une pour de bon. Ironique, non ? Qu'est-ce que tu es venue faire ici, Molly ? Je ne voulais pas que tu me voies comme ça. Qu'est-ce que vous voulez ?

— T'engager comme professeur pour la famille Drood. Tu pourrais leur enseigner ce qu'est vraiment le monde, leur parler de choses qu'ils ne savent même pas qu'ils ignorent. Il faudra que tu vives au manoir, et que tu contrôles tes... pulsions, mais la paie sera bien assez confortable pour te garantir une nouvelle vie à la fin de ta mission.

— Tu vois, dit Molly en faisant un grand sourire à Subway Sue, la chance tourne !

— Non. » Sue baissa les yeux et sembla se ratatiner. « Regardez-moi. Dans mon état, je ne serais bonne à rien.

— Ça ira mieux une fois que tu seras au manoir, assurai-je. Quoi qu'on t'ait fait subir, nous pourrions arranger ça. Tu ne seras plus la même personne !

— C'est bien ce qui m'inquiète. Je sais ce qu'il arrive aux gens qui passent la porte du manoir Drood. Il y a plein d'histoires qui circulent.

— Certaines ne sont pas vraies.

— Fais-moi confiance, dit Molly. J'empêcherai qu'il t'arrive du mal.

— Enfin, qu'ai-je à offrir aux Drood tout-puissants ? demanda Subway Sue. Que pourrais-je leur enseigner qu'ils ne sachent pas déjà ?

— Les stratégies de survie, dis-je. Comment survivre quand on a perdu tout ce sur quoi on comptait. »

Subway Sue me regarda, puis se tourna vers Molly. Je m'efforçai d'afficher un sourire rassurant.

« C'est Eddie le chef au manoir, maintenant, dit Molly. Les choses ont changé.

— Je veux ouvrir les yeux des miens sur un monde qu'ils ne soupçonnent même pas. Viens enseigner. Fais-leur partager ton expérience. Influence la façon dont les Drood voient le monde. »

Subway Sue sourit brièvement sans paraître convaincue. « Ta famille harcèle les miens depuis des siècles. Vous nous pourchassez comme des rats. Vous nous faites payer le péché d'être ce que nous sommes. Tu as sur les mains le sang de ma famille, de mes amis, Drood ! Et tu voudrais que je travaille pour toi ? Je ne suis pas tombée

si bas.

— Si, chérie, souffla Molly. Il faut me croire quand je te dis qu'au manoir tu seras en sécurité. Je ne sais pas si tu peux faire confiance à toute sa famille, mais à Eddie, si. Il a chopé les Drood par la peau du cou et les fait marcher droit. Il veut les faire penser différemment. Il veut leur montrer un monde différent. C'est pour ça que j'ai suggéré de t'engager comme prof. Tu ne seras pas seule. Nous allons chercher M. Surin.

— Oh, merveilleux, grinça Subway Sue. C'est censé me rassurer ? Après tout..., tout vaut mieux que ce trou infâme. Tu n'imagines pas combien ça manque, l'eau courante, jusqu'au jour où tu en es privée. Et je te dois une faveur, Edwin, depuis que tu m'as aidée à échapper à Truman. Vous savez qu'il a remonté son organisation dans un nouveau QG ?

— Rien de précis, dis-je. Tu sais où il se planque ?

— J'ai entendu des rumeurs, rien de plus. Apparemment il dispose d'une base secrète, hors de Londres. Dans un lieu d'antique pouvoir. Tu aurais dû le tuer quand tu en avais l'occasion, Drood.

— Je ferai un effort la prochaine fois. Tu es prête ?

— Oui. On ne peut pas dire que quelque chose me retienne ici, pas vrai ? Et je n'ai pas de bagages, bien sûr. »

J'activai le miroir de Merlin et poussai Subway Sue dans l'armurerie, où oncle Jack attendait. Au-delà du portail, je le vis me fusiller du regard.

« Eddie ! Attends, bordel !

— Désolé, oncle Jack ! Pas le temps ! On se voit plus tard ! »

Et je refermai l'accès, interrompant l'armurier qui s'apprêtait à me dresser une liste des raisons pour lesquelles je ne pouvais absolument pas le prendre comme baby-sitter de mes nouveaux professeurs. Molly me coula un regard intrigué.

« Qu'est-ce qu'il te voulait ?

— Rien qui ne puisse attendre notre retour, répondis-je d'un ton désinvolte. Au tour de M. Surin, maintenant.

— J'aimerais bien que tu arrêtes ces affreuses grimaces, Eddie. Ça ne te réussit pas.

— Je prends beaucoup de risques sur ta simple parole, Molly. Si ça tourne mal une fois qu'on l'aura installé au manoir...

— Ça sera de ma faute, oui, nous sommes bien d'accord. Ecoute, Eddie, je sais qu'il est très dangereux. Je suis bien placée pour ça. Dis-toi que je serai là pour garder un œil sur lui. Et puis que peut-il faire, après tout, dans une maison bourrée de Drood ? Même sa magie ancestrale ne pourrait rien contre un Drood en armure. Fais-moi confiance, Eddie.

— Je te fais confiance, voyons. Pas à lui, c'est tout. Mais si c'est

vraiment important pour toi...

— Ça l'est. J'ai besoin de croire que les gens peuvent changer. Même les pires d'entre nous.

— Très bien. Où crois-tu qu'on devrait chercher le plus célèbre *sériai killer* de l'histoire londonienne ?

— J'y ai un peu réfléchi. Et je crois qu'on devrait commencer par l'Ordre de l'au-delà.

— Tu plaisantes ? Le truc de Grafton Way où des possédés grognent des phrases sans queue ni tête ? Qu'est-ce que M. Surin irait faire là-bas ?

— Écouter. Il pense qu'à force d'écouter il apprendra peut-être un secret antique qui lui permettra de modifier les clauses de son contrat diabolique.

— Et de guérir ?

— Ou de devenir un tueur plus efficace.

— Tu ne m'aides pas à me sentir à l'aise, Molly.

— On y va ?

— On n'attend pas que tu aies une poussée de bon sens ?

— Oh, tais-toi. Si tu es bien sage, je t'invite au restaurant.

— Je suis très facile à corrompre, ma foi. »

Le miroir de Merlin nous déposa sur Grafton Way, située dans l'un des secteurs les plus anciens du West End. On trouve de tout dans le quartier : ambassades de petits pays, sièges de sociétés anonymes, agences littéraires... et l'Ordre de l'au-delà, en plein milieu d'une rue tranquille bordée de maisons mitoyennes. Rien n'indique sa présence, à part une plaque de cuivre fixée au mur, gravée du nom de l'organisation et de ces mots : INTERDIT AUX REVENANTS, AUX RÉINCARNATIONS ET AUX HUISSIERS. J'appuyai sur l'interphone ; une voix glaciale me demanda qui j'étais et ce que je venais faire ici. Je répondis simplement : Shaman Bond. Après un court silence, la porte s'ouvrit. Ma couverture jouissait d'une réputation commode : celle d'un homme capable de débarquer n'importe où sans prévenir, et totalement inoffensif. Un type parmi d'autres dans le milieu, intéressé par les choses illégales, immorales ou surnaturelles. Shaman Bond était un opportuniste, un acteur de seconde zone, bien différent d'Eddie Drood. C'est ce que je préférais chez lui.

L'accueil, d'une banalité soigneusement travaillée, ne trahissait en rien ce qui se passait au sous-sol. Murs nus, sol nu, et un bureau très simple derrière lequel se tenait une réceptionniste presque caricaturale : visage agréable mais sans intérêt, regard froid, sourire de façade. Elle ne devait jurer que par le grand registre ouvert devant elle et ne faisait certainement d'exception pour personne, même si on mettait le feu à ses cheveux raides de laque. Je sus immédiatement



que nous n'allions pas nous entendre.

Molly et moi nous approchâmes du bureau – notre seule présence le salissait sans doute – et je me plantai devant. La réceptionniste nous ignora, comme de bien entendu, et s'absorba dans l'examen de papiers étalés sous ses yeux, histoire de nous remettre à notre place. Je me penchai donc, attrapai tous ses papiers et les lançai derrière moi. Tandis qu'ils retombaient en pluie gracieuse, je lui dédiai mon plus beau sourire.

« Bonjour. Shaman Bond, à votre service. La personne extrêmement dangereuse qui se tient à côté de moi est Molly Metcalf, la légendaire sorcière des bois. Elle a manifesté de l'intérêt pour ce qui se passe au sein de l'Ordre de l'au-delà. Et, comme j'ai beaucoup trop peur d'elle pour lui dire non, je lui ai promis que vous la laisseriez entrer.

— Si vous refusez, je relève les noms et je commence à cogner », dit Molly, tout enjouée.

La réceptionniste secoua la tête pour reprendre son calme. « Vous aviez réservé ?

— Non, dit Molly. Oh, je vais me régaler. Et c'est par vous que je commence si vous ne vous bougez pas le cul. »

Voyant la femme se pencher pour atteindre un bouton d'alerte sous le bureau, je la mis en garde d'un index menaçant. « Molly Metcalf... Celle qui transforme les gens en trucs répugnants... Qui a un humour plutôt grinçant... Ça ne vous rappelle vraiment rien ?

— Descendez, dit-elle. Ce boulot ne m'a jamais vraiment plu, de toute façon. »

Elle glissa la main vers un autre bouton, et dans le coin opposé de la pièce une grande trappe s'ouvrit en douceur, sans un bruit. Molly et moi nous approchâmes. Un long escalier descendait dans l'obscurité. Ça sentait nettement le sang et le soufre, et on percevait un murmure lointain. J'insistai pour passer le premier, ce que Molly me fit payer en me collant aux basques. Dès que nous fûmes passés, la trappe se referma avec un claquement sonore et péremptoire. Une eau qui m'évoquait des gouttes de sueur perlait aux murs de pierre brute et, à mesure que nous descendions, l'air se faisait plus chaud, plus oppressant. Je sentais des présences un peu plus bas, des masses énormes qui pesaient sur le monde et le faisaient gémir. Nous nous rendions dans un endroit néfaste où nous attendaient des ignominies.

Au bout d'un moment, l'escalier s'incurva pour déboucher sur une vaste caverne naturelle, très loin au-dessous du niveau de la rue. Le sol dallé s'étirait dans toutes les directions ; il était recouvert de pentacles à la craie bleue, de cercles de sel et de cages trapues, solides, forgées dans l'acier, l'argent et le cuivre. Conçues, donc, pour retenir prisonniers les pauvres possédés qui étaient la raison d'être de l'Ordre

de l'au-delà. Il y avait des hommes, des femmes et même des enfants, enfermés comme des animaux. Certains, assis, parlaient calmement et expliquaient d'un ton posé que leur place n'était pas ici. D'autres hurlaient, se jetaient contre leurs barreaux et les martelaient de poings insensibles à la douleur. Mais d'autres encore restaient immobiles, patients et obstinés. Le regard fixe et plein de haine, ils attendaient que quelqu'un commette une erreur.

Assis devant chaque prisonnier se trouvait un membre de l'Ordre qui l'encourageait à parler. Ça ne réclamait généralement que peu d'efforts. Les démons adorent parler : séduire, menacer et horrifier les auditeurs par des mensonges, des demi-vérités et des vérités insoutenables.

Personne, dans l'Ordre, n'avait la moindre intention d'aider ces pauvres gens. Ici, on se foutait complètement des victimes. On ne voulait qu'écouter et tout enregistrer. La salle était truffée de micros et d'un équipement ultrasophistiqué. Un peu partout des scribes, armés de stylos et de papiers, notaient ce que disaient les voix qu'on ne pouvait enregistrer parce que la technologie refusait d'accepter leur existence. Et tout autour, confortablement installés, les invités – une clientèle qui payait très cher le droit d'être là – écoutaient de toutes leurs oreilles. Ils venaient dans l'espoir d'apprendre des parcelles d'un savoir interdit, ou des fragments de secrets venus du Ciel ou de l'Enfer. L'Ordre de l'au-delà envoyait une transcription complète à une *mailing list* très fournie, dont le droit d'inscription coûtait les yeux de la tête, mais il était bien préférable d'assister à la scène en direct, de tout entendre soi-même. Ça donnait une longueur d'avance.

Molly et moi restâmes un moment au bas de l'escalier pour laisser à nos yeux le temps de s'acclimater à la pénombre ambiante, pour nous habituer aux éclats de voix rauques, à la puanteur de haine, de peur, de choses qu'on ne devrait pas laisser pénétrer dans notre monde sensé et rationnel. Les voix n'étaient pas toutes humaines, quand bien même les lèvres l'étaient.

« En Enfer, il est un fleuve né des pleurs des suicidés. Les larmes sont le vin des damnés.

— Craignez les Multièdres, craignez la Méta-race ! Craignez le Soleil Noir et ce qui germe en son sein ! Craignez les hurlements sans fin, et les dents qui déchirent les âmes ! La mort elle-même ne libère pas de ce qui se tapit dans les mondes par-delà les mondes !

— Ils sont de l'autre côté du miroir, et ils vous regardent ; ils font semblant d'être votre reflet. Ils attendent, ils se préparent. Et soudain, au plus noir de la nuit, pendant que vous dormez, ils sortent, vous agrippent et vous entraînent de l'autre côté du miroir afin de prendre votre place et de commettre des horreurs en votre nom. Ce n'est pas parce qu'ils vous ressemblent qu'ils sont vraiment vous...

— Il pleuvra une pluie de sang et d'entrailles, et la Bête qui est Babalon renaîtra de ses cendres, et tous les Enfers surgiront avec elle, et...

— Les Célestes viennent pour nous juger, ils traversent les cieux à bord de leurs vaisseaux longs de milliers de lieues, et face à eux nous ne serons que des fourmis...

— Pitié, je veux partir d'ici, je ne devrais pas être ici, quelque chose court dans tous les sens à l'intérieur de moi, et ça fait mal ça fait mal mal mal...

— Écoutez les émissions quotidiennes en direct du Ciel et de l'Enfer, sur certaines fréquences réservées. Pour recevoir un enregistrement, appelez l'un de ces numéros... »

Molly me chuchota : « Pigé. C'est quasiment que des conneries, et je suis bien placée pour le savoir.

— J'aimerais bien que tu évites de dire des choses comme ça. C'est très perturbant de se voir rappeler sans cesse que ma petite amie est infernale, au sens propre. »

Molly haussa les épaules. « Pour être une sorcière correcte, il faut passer des accords avec les deux camps, tu sais. Et crois-moi, Eddie, qui sont les bons et qui sont les méchants, ça dépend beaucoup du côté où tu te trouves à ce moment-là. » Elle observa les silhouettes en cage d'un air hautain. « Et les gens paient pour écouter ces conneries ? Je m'attends presque à ce que l'un d'eux se mette à vomir de la soupe de pois en gueulant "Ta mère cite des bus en Enfer !" Les démons passent leur temps à mentir. C'est leur boulot.

— Sauf quand la vérité est plus douloureuse à entendre. »

Soudain, un homme obèse au visage à moitié mangé par une tache de naissance violette cria mon nom. Mon vrai nom, pas mon pseudo. Bien que certain, dans le vacarme qui régnait ici, que c'était pour l'instant passé inaperçu, je me dépêchai de m'approcher de sa cage en argent. Mon torque empêcherait les micros de capter quoi que ce soit à mon sujet, mais je ne voulais pas attirer l'attention. Il fallait que je reste Shaman Bond. Le possédé était nu, et sa peau blanche, comme morte, était couverte de marques étranges faites de sang, de merde et de vomi séchés. Avec un petit gloussement, il tapota les barreaux de ses mains grassouillettes pour me montrer qu'il s'était mangé les doigts. Ses yeux fixes étaient injectés de sang. Sa voix était celle d'un enfant qui mange des lames de rasoir, ou celle de votre meilleur ami en train d'expliquer qu'il se tape votre femme, ou celle d'une tumeur dotée de cordes vocales.

« Edwin Drood, doux prince d'une famille ravagée, nous nous retrouvons donc. Tu te souviens de moi ? Nous nous sommes rencontrés dans les caves du docteur Dee, l'exorciste. Je t'avais promis le monde et tout ce qu'il contient, mais tu m'as ignoré. Tu ne te

commets pas avec des gens comme moi. À présent te voici, en quête de sagesse dans ce lieu improbable. Te dirai-je ce que tu veux savoir, petit Drood ?

— Tu ne sais rien qui puisse m'intéresser.

— Mais si, mais si ! Rien n'est caché au Ciel ni à l'Enfer. Tu cherches le tueur éternel, le saint du carnage, M. Surin. Et je sais où il se trouve.

— Et que demandes-tu en échange de l'information ? s'enquit Molly, qui se tenait tout contre moi, comme pour me protéger. Qu'attends-tu de nous ? Que nous te libérions ? N'y compte pas.

— Non, petite sorcière, je ne demande rien, souffla l'affreuse présence blottie au fond du regard fixe. Parce que ma réponse ne te rendra ni heureuse, ni libre, ni sage. Misérables humains ! Chacun de vos pas vous rapproche de l'Enfer. Je vais vous donner M. Surin. Mon calice empoisonné, rien que pour vous, un cadeau des Enfers qui atteindra votre famille en plein cœur.

— Ces démons, ça peut pas s'empêcher de la ramener, gémit Molly. Si tu as l'intention de parler, vas-y !

— Comme tu le souhaites, chère âme qui s'est promise à nous. Allez donc au Night ; là, quelqu'un vous dira où trouver ce cher M. Surin. »

Son rire nous poursuivait dans les escaliers, un rire atroce, immonde, malgré les décharges électriques que les employés lui balançaient pour le faire taire.

Le miroir de Merlin nous emmena directement au Night, un établissement sombre et déprimant situé dans un coin de Kensington qu'on ne peut atteindre sans faire de gros efforts. De l'extérieur, il ressemble à un bar normal, un endroit où les mères de famille viennent échanger des potins après une dure journée de shopping. Mais c'est dû à un sortilège, renforcé d'un charme qui répète « Circulez, y a rien à voir », afin de dissuader les passants de pousser la porte. Le Night a établi une politique d'admission très stricte. Les visiteurs y entrent à leurs risques et périls.

Au début, ça s'appelait Renfields, et c'était un lieu de rencontre destiné aux vampires et aux crétins romantiques qui rêvaient d'être leurs victimes. À présent, le Night accueillait les immortels qui n'étaient plus acceptés nulle part ailleurs.

J'ouvris la porte d'un coup de pied et déboulai dans le bar comme si je venais en ordonner la fermeture sur ordre des services d'hygiène morale. L'endroit était vraiment sinistre, avec des PROJOS disposés de façon à ne pas égayer l'atmosphère tout en permettant aux clients de voir à qui – ou à quoi – ils parlaient. La musique allait de Cure à The Mission en passant par des chants grégoriens, et ça sentait

les lis en décomposition. Le Night soignait l'ambiance.

À toutes les tables, des faces noyées d'ombre se tournèrent vers nous, mais personne ne bougea ni ne dit rien, car j'avais pris la précaution d'activer mon armure avant d'entrer. Ici, personne n'aurait adressé la parole à un minus comme Shaman Bond ; c'était donc le moment de redevenir Eddie Drood et d'obtenir le respect à la force du poignet. Mon armure d'argent, si elle n'était pas encore aussi célèbre que celle en or, permettait de m'identifier et proclamait clairement de quoi j'étais capable lorsqu'on ne répondait pas à mes questions. Les immortels présents, tout ténébreux et dangereux qu'ils fussent, se firent tout petits et croisèrent les doigts pour que je m'en prenne à leur voisin.

Quelques-uns firent mine de s'éclipser et foncèrent vers la sortie de secours ; mais j'avais envoyé Molly garder l'arrière du bâtiment : les fuyards s'arrêtèrent net en la voyant dans l'encadrement de la porte. Abattus, ils regagnèrent leur siège, et Molly entra en m'adressant un grand sourire. Les regards passaient d'elle à moi, mais personne n'ouvrit la bouche. S'ils avaient vécu aussi longtemps, c'était entre autres parce qu'ils avaient appris à la fermer tant que la situation leur échappait.

Je pris mon temps pour examiner l'assistance. L'absence de trous pour les yeux dans mon masque d'argent met vraiment les gens mal à l'aise. J'identifiai de véritables pointures, des gens susceptibles de concéder qu'ils connaissaient M. Surin et savaient où le trouver. Ce n'était pas le dessus du panier, cependant : un seigneur elfe, vêtu d'une armure de cuivre repoussé, gravée de sorts de protection en haut elfique ; un moine en robe de bure rouge dépenaillée, au visage tellement ridé que ses traits étaient indistincts, et qui n'avait de remarquable que l'amulette sumérienne à son cou ; deux des créations les plus réussies du baron Frankenstein, qui cachaient leurs innombrables cicatrices sous des habits de cuir noir ; et un être d'une maigreur douloureuse, portant tee-shirt froissé et jean délavé. Lui, je ne le connaissais que de réputation. C'était Hungry Heart. Assis devant une assiette de viande crue encore fumante, il s'empiffrait à une vitesse inconcevable. Du sang coulait sur son menton sans même qu'il le remarque.

La preuve, si besoin était, que l'immortalité, ça ne fait pas tout.

Le seigneur elfe me rappelait vaguement quelque chose ; je commençai donc par lui. Il haussa un sourcil en me voyant approcher. Ses traits fins et arrogants respiraient le dédain. Il ne tenta ni de se lever ni de saisir une arme, mais même assis les mains vides il était la créature la plus dangereuse de tout le café, et nous le savions tous les deux.

« Je te connais. D'où est-ce que je te connais, seigneur elfe ?

— J'y étais, répondit-il de sa voix douce, magique, écœurante. Je menais l'attaque qu'on a lancée contre toi, l'embuscade sur l'autoroute[2]. Nous sommes venus, chevauchant nos dragons, des chants de guerre aux lèvres, munis de nos armes splendides. Nous étions nombreux. Nous disposions de flèches en matière étrange. Et malgré tout, tu as triomphé. Des seigneurs et des dames de hautes lignées, des amis, des cousins, les miens depuis des siècles, tous sont tombés sous la foudre de ton infâme revolver. Je suis le seul survivant de cette noire journée, mais n'en doute jamais, Drood maudit... la cour des fées n'oublie rien.

— Tant mieux, moi non plus.

— Nous te poursuivrons jusqu'au jour de ta mort !

— Bien sûr, vous êtes des elfes. »

Je lui tournai le dos comme s'il n'existait plus, car c'était l'attitude qui l'énervait le plus. Il n'aurait servi à rien de l'interroger ; un elfe avalerait sa propre langue pour ne pas risquer de laisser échapper un renseignement utile. Je me tournai vers le moine écarlate, qui se raidit sous mon regard d'argent.

« Sache, ô mortel, dit-il d'une voix étonnamment profonde et assurée, que je suis Melmoth l'homme errant, l'âme égarée qui a inspiré la légende. Longtemps j'ai erré et parcouru le monde, par des terres et des peuples aux noms oubliés. »

Mais il s'interrompit, car le café tout entier était pris de fou rire. Ça se comprenait. Dans ma vie, j'avais déjà croisé une bonne dizaine de Melmoth, qui tous prétendaient être le vrai, ainsi qu'autant de Dracula, de Faust et de comtes de Saint-Germain. Même chez les immortels, il y a des mythomanes. Je me penchai pour examiner l'amulette sumérienne, et il se tassa sur sa chaise. De près, il sautait aux yeux que le bijou était un faux. Je me désintéressai du moine pour étudier les deux monstres de Frankenstein.

Ils étaient grands et costauds, mais pas au point de ne plus pouvoir passer pour humains, tant qu'ils restaient bien couverts. Ici, au Night, entourés de leurs pairs, ils ne prenaient pas cette peine. Leurs blousons de motards, ouverts, révélaient des torsos marqués d'une grande cicatrice d'autopsie en forme de Y. L'un des deux avait été mâle et l'autre femelle ; ces subtilités n'avaient pas survécu à leur recreation chirurgicale. C'étaient des monstres sans rien d'humain sur leur visage ni sous leur crâne. Leur face était grisâtre, leurs lèvres noires, leurs yeux d'un jaune pisseux, desséchés sous des paupières tombantes. Des points de suture sillonnaient leur front là où le docteur avait scié la boîte crânienne pour y greffer un cerveau. Contrairement aux autres, ces deux-là n'avaient pas peur de moi. Ils ne semblaient même pas impressionnés. Ils avaient laissé ce genre d'émotions derrière eux. Au fond de leur tombeau. Leurs pensées, leurs cœurs

étaient froids, et ils se foutaient de mes menaces parce qu'on leur avait déjà infligé le pire. Pas la peine de leur poser de questions.

Il ne restait donc plus que Hungry Heart, seul à sa table. Les autres s'étaient tous assis le plus loin possible. Oui, même les immortels peuvent être mal à l'aise. Heart était tellement maigre qu'on s'attendait à le voir disparaître, mais une énergie terrible l'habitait. Il nous regarda approcher sans arrêter de se goinfrer de viande crue. Il mâchait désespérément et, du bout de ses doigts osseux, se renfonçait dans la bouche des morceaux qui en retombaient. Il essaya de nous sourire, ce qui fit couler de ses lèvres un nouveau ruisselet de sang.

Je savais ce qui lui était arrivé. Comme tout le monde. Son histoire sert de mise en garde, et la morale en est : il faut éviter de s'attirer les foudres d'un prêtre vaudou doté d'un sens de l'humour tordu. Hungry Heart vit sous l'emprise d'une faim irrémédiable, impossible à calmer, et ne peut survivre qu'en absorbant tous les jours son propre poids en viande. Il doit se shooter aux médocs pour dormir quelques heures une fois de temps en temps. Pour résumer : évitez de coucher avec la fille d'un prêtre vaudou, évitez de l'abandonner quand elle tombe enceinte, et évitez de prendre la fuite en vous disant que le prêtre ne pourra rien contre vous si vous êtes à l'autre bout du monde.

Heureusement que Hungry Heart n'était pas végétarien. Là, ç'aurait vraiment été horrible.

Personne ne connaît son âge. Et personne ne sait combien de temps il vivra encore. Ça dépendra de sa volonté, j'imagine. Il termina sa viande, lécha ses doigts dégouttant de sang et regarda tristement son assiette vide avant de se tourner vers Molly et moi.

« N'importe quelle viande fait l'affaire, expliqua-t-il très naturellement. Tant qu'elle est crue. Le meilleur, c'est la chair humaine. C'est comme une drogue... Ça me défonce la tête. Je me demande le trip que je vivrais en mangeant un Drood.

— Désolé, pas de corned-beef au menu.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il d'un ton lourd de toute la fatigue du monde. Personne ne veut d'ennuis, ici. On en a déjà bien assez comme ça. On veut seulement panser nos plaies en privé, parmi nos semblables.

— On a besoin d'un renseignement, c'est tout, dit Molly. Nous cherchons M. Surin, et on nous a laissés entendre qu'il fréquentait ce bar.

— Quelle insulte ! s'exclama l'elfe en se levant d'un mouvement gracieux, un coutelas scintillant à la main. Même nous, jamais nous ne tolérerions un être aussi abominable que lui dans notre cercle ultrasélect. Nos critères sont très stricts.

— C'est vrai », grogna le moine, debout lui aussi, qui remontait

ses manches écarlates sur des bras aux muscles noueux. « Vous débarquez ici pour nous insulter ? nous comparer à M. Surin ? Il y a des limites aux humiliations que nous sommes prêts à encaisser. »

Les monstres de Frankenstein se dressaient de toute leur taille, vraiment costauds et très imposants. Hungry Heart soupira, repoussa son assiette et imita ses compagnons.

« J'ai faim, annonça-t-il. Quelqu'un a un ouvre-boîte ?

— Oui, moi, dit le moine en tirant un petit couteau des replis de sa robe. Ce couteau a tranché la corde avec laquelle Judas Iscariote s'est pendu, à Haceldama le champ du sang. La légende affirme que sa lame peut couper toute matière. Peut-être même une armure Drood. »

Il se jeta sur moi avec une vivacité inattendue chez un homme de son âge. La dague m'atteignit aux côtes et dérapa sur l'armure dans une pluie d'étincelles sans y laisser d'éraflure. Déséquilibré, le moine trébucha, et j'en profitai pour lui porter un coup violent en pleine tête. Toute la gauche de son visage s'enfonça dans un bruit d'os fracassé, mais il ne tomba pas. Il leva son arme pour frapper de nouveau ; j'empoignai son crâne à deux mains et tournai d'un coup sec jusqu'à ce qu'il regarde droit derrière lui. Sa nuque se brisa, mais il ne tomba pas. Lorsque je le repoussai, il se mit à tituber dans la pièce, complètement désorienté.

Tous les autres couraient vers les deux issues. Ils n'avaient aucune envie de s'en prendre à un Drood en armure, et leur départ m'arrangeait bien. Les deux monstres de Frankenstein encadraient Molly et tendaient vers elle leurs grosses mains dépareillées. Elle leur rit au nez et lança un sortilège rudimentaire qui décousit tous leurs points de suture. Ils poussèrent des cris horrifiés en voyant les fils céder comme des rangées de pétards. Leurs cicatrices se défirent telles des fermetures Éclair. Des bouts de corps vinrent s'écraser au sol, d'abord lentement puis tous en même temps. Les monstres tombaient en morceaux. Les mains se séparèrent des avant-bras, les avant-bras des coudes, les bras des épaules. Les jambes cédèrent. Deux torses s'écrasèrent par terre et s'ouvrirent en répandant des organes morts et embaumés. Les têtes se désagrégèrent en dernier : nez et bouches disparurent – et pour finir, les cerveaux jaillirent des crânes béants.

De mon côté, j'avais à faire. Le seigneur elfe se rapprochait, un sourire méprisant plaqué sur ses lèvres fines. Il agitait son coutelas sous mon nez d'un air entendu, et je compris. Évidemment. La lame était forgée dans la matière étrange, sans doute refondue à partir des restes des flèches qui avaient bien failli me tuer sur l'autoroute. Une lame de matière étrange pouvait-elle pénétrer une armure du même métal ? Je préférerais ne pas attendre de le savoir. Je me concentrai pour hérissier mes poings d'épées tranchantes. Comme me l'avait enseigné mon oncle James lorsqu'il avait voulu me tuer.



L'elfe et moi nous tournions autour, en prenant notre temps. Nous cherchions les points faibles dans la technique de l'adversaire, guettions ses hésitations, espérions une ouverture. Au même instant nous nous fendîmes, et nos lames étincelèrent. L'armure me prêtait une force et une vitesse surnaturelles, mais lui était un elfe : un adversaire à ma mesure. J'avais pour moi la formation des Drood ; lui pouvait compter sur des siècles d'expérience. Il porta donc le premier coup. Sa dague jaillit de nulle part, gracieuse, ignora ma parade et m'atteignit en plein torse. Je ne pus retenir un cri, mais à l'instant du contact mon armure absorba l'arme ennemie. Le seigneur elfe n'avait plus entre les mains qu'un manche inutile.

Je me jetai sur lui. Face à un elfe, on profite de la première occasion, parce qu'on n'en aura sans doute pas d'autre. Mes mains vinrent s'écraser contre sa poitrine, et les épées qui en dépassaient lui déchirèrent le cœur. Il agrippa mes bras comme pour s'y retenir. Je fis pivoter mes poignets ; il s'effondra et mourut sur-le-champ.

Je fis disparaître les lames de mes poings, desserrai mes doigts crispés et regardai où en était Molly. Écœurée, elle observait Hungry Heart qui, accroupi devant les deux monstres, dévorait leur chair momifiée. Il leva la tête avec un sourire contraint.

« Ça a un goût de poussière, mais ça reste de la viande, et je ne peux pas faire le difficile. Si vous tenez vraiment à mettre la main sur M. Surin, et même si je me demande bien ce qui vous prend... je vous conseille d'essayer l'ancien cimetière de Woolwich.

— Qu'est-ce qu'il ficherait là-bas ? demanda Molly.

— Posez-lui la question. Moi, je n'oserais jamais. »

Le miroir nous déposa dans un cimetière morose, désert et envahi par les mauvaises herbes, dans le quartier de Woolwich Arsenal perdu dans les ténèbres de l'East End, sur l'autre rive de la Tamise. Ce n'étaient que tombeaux imposants, mausolées de style victorien et caveaux pour richards. Le XIX<sup>e</sup> siècle avait une passion pour la mort et tout ce qui l'accompagne, et le cimetière débordait de statues : anges larmoyants, chérubins en deuil, gravures et bas-reliefs morbides. Le plus zélé des croque-morts se serait écrié : *Mais vous n'avez pas mieux à foutre, non ?* Les éléments avaient depuis longtemps usé le visage des anges, transformés en statues surréalistes et déprimantes. Au moins les chérubins, eux, ressemblaient toujours à des bébés morts. Je crois d'ailleurs que c'était le titre d'un dessin animé que je suivais quand j'étais petit : *Casper, le bébé mort*.

Molly et moi empruntâmes l'allée de gravier infestée de mauvaises herbes pour nous enfoncer dans l'immense cimetière qui semblait vraiment à l'abandon. La végétation poussait où elle voulait, aucune tombe n'était fleurie, et les pierres tombales étaient usées au

point de rendre les épitaphes illisibles. Le vent soufflait en rafales glacées, la lumière baissait et les ombres gagnaient du terrain.

« Ça me plaît, ici, dit Molly.

— Oui, c'est charmant !

— Non, vraiment. C'est... reposant. Les cimetières modernes sont bien trop animés pour moi. Quand je serai partie, je ne veux pas être dérangée par des visiteurs ou des couronnes de fleurs. Qu'on m'enterre bien profond, qu'on entoure la tombe de mines pour décourager les voleurs de corps, et qu'on me laisse tranquille jusqu'au Jugement dernier. J'aurai besoin de calme pour me trouver de bonnes excuses.

— Tous les Drood se font incinérer. Pour empêcher nos ennemis d'utiliser nos dépouilles à des fins répugnantes.

— Tu pourrais faire envoyer tes cendres dans l'espace, comme Timothy Leary. »

Je souris malgré moi. « Au moins, je serais débarrassé de ma famille.

— Je ne vois pas M. Surin. Et de toute façon, je ne comprends pas ce qu'il viendrait faire dans un endroit pareil.

— Nous ne sommes pas loin de son terrain de chasse originel. Quand il est devenu célèbre, en 1888.

— Peut-être que certaines de ses victimes sont enterrées ici.

— Cela dit, j'ai du mal à croire qu'il soit du genre sentimental. Et puis les pierres tombales semblent bien plus anciennes que l'époque de Jack l'Éventreur. »

Nous avions beau parcourir le cimetière en tous sens, nous ne trouvions nulle trace de M. Surin. C'était si grand qu'il nous aurait fallu des heures pour vérifier dans tous les coins ; et puis, je m'impatiençais. J'avais froid. En quittant le Night, j'avais désactivé mon armure, mais j'en fis réapparaître juste assez pour me couvrir le visage. Avec un petit effort, le masque me permet de voir dans le spectre infrarouge. Il ne me fallut pas longtemps pour repérer la seule autre source de chaleur du cimetière envahi par la nuit. Je me débarrassai du masque ; mieux valait ne pas mettre M. Surin sur la défensive. J'entraînai Molly dans sa direction, en m'efforçant de paraître calme, inoffensif et parfaitement détendu. Il n'aimait pas discuter avec des gens morts de peur. Pour un *sérial killer* immortel, M. Surin pouvait se montrer très susceptible.

Il portait les vêtements raffinés de son époque d'origine ; noir et blanc, avec un haut-de-forme et même une cape de soirée. Pour traquer ses victimes, il pouvait ressembler à tout le monde, mais quand il n'était pas en service il préférait endosser une tenue dans laquelle il se sente à l'aise. Il était grand, musclé, avec des épaules larges et des bras assez longs. Son visage ouvert, paternel, évoquait

celui d'un médecin de famille, jusqu'à ce qu'on le regarde dans les yeux. Où toutes les horreurs de l'Enfer vous rendaient votre regard.

Il se retourna lentement à notre approche. « Molly. Quelle bonne surprise. Et Edwin Drood, de nouveau. Un honneur.

— Que fabriques-tu dans un endroit pareil ? demanda Molly sans préambule.

— Je suis... en visite », dit M. Surin. Il eut un sourire vague qui découvrit des dents carrées, noircies par le temps. Il indiqua les tombes près de lui. « Jadis, c'était un endroit à la mode. Les gens mouraient d'envie d'y être admis. Des trains spécialement affrétés amenaient les défunts des quatre coins du pays. Il y a longtemps. Nul ne se le rappelle aujourd'hui, sauf moi. Ici, j'ai des amis, de la famille, des gens qui me connaissaient quand je n'étais qu'un homme. Les dernières personnes à se rappeler qui j'étais avant que je ne devienne un nom terrifiant. »

J'eus le plus grand mal à imaginer un temps où M. Surin était normal. Il dut le percevoir, car il eut un geste impatient et me lança un regard froid. « Que me voulez-vous, Edwin Drood ? »

Je lui expliquai la situation, mais sans même attendre que j'aie fini il secoua la tête. « Qu'est-ce qui vous fait croire que je serais assez bêtement confiant pour me placer à la merci de mes ennemis de toujours ? Plus encore, même si vous parveniez à me convaincre que je ne risquerai rien, pourquoi me rendrais-je dans le seul endroit où on ne me laisserait pas tuer ? Je dois tuer, Edwin. C'est dans ma nature.

— Après la période d'enseignement, dis-je, vous pourrez tuer autant d'Abominations que vous voudrez.

— Les Drood ont rouvert leur ancienne bibliothèque, dit Molly. Elle est pleine de textes anciens, interdits et oubliés. Tu y trouveras sûrement quelque part des pistes pour modérer, sinon surmonter, les conditions imposées à ton immortalité. Pour te permettre de la contrôler. Et tu ne serais plus obligé de tuer tout le temps. »

M. Surin lui jeta un regard songeur. « Et qu'est-ce qui te fait croire que je souhaiterais cela ?

— Parce que tu t'es retenu de nous tuer, mes amies et moi. Ce que je ne t'ai jamais vu faire pour personne d'autre. »

Il hocha la tête. « Tu tiens à ce que je vous suive, Molly ? Tu sais forcément que ça finira mal.

— Je veux que tu nous suives, pour éviter que ça ne finisse mal.

— Qu'il en soit ainsi. »

J'ouvris un accès à l'armurerie et fis signe à M. Surin d'y pénétrer. Un armurier harassé l'y réceptionna, et je désactivai le miroir sans lui laisser la possibilité d'en placer une. Il avait l'air d'avoir des choses à dire, mais je me doutais que je n'aurais pas envie de les entendre. Je rangeai le miroir pour me tourner vers Molly.

« Tu ne trouves pas qu'on a assez travaillé pour aujourd'hui ? Je pense qu'on a mérité une petite pause avant de retourner rendre des comptes. Qu'est-ce que tu proposes ?

— Eh bien, dit-elle en glissant son bras sous le mien, je t'avais promis un bon dîner, et puisque nous voilà à Londres pour la soirée... Que dirais-tu d'un spectacle dans le West End, suivi d'un gueuleton au Ritz ?

— Ça me va. Mais on n'arrivera jamais à trouver des billets.

— Rappelle-toi, chéri : je suis une sorcière. Crois-moi, les billets, ça ne va pas être un problème. »

J'estimais préférable de laisser à la famille le temps de s'habituer aux nouveaux professeurs avant de me repointer au manoir. Un spectacle et un bon dîner, c'était parfait. Nous sommes allés voir la nouvelle comédie musicale que l'on jouait sur Shaftesbury Avenue : *Prince des voleurs*. Avec Robbie Williams dans le rôle de Robin, Paris Hilton dans celui de Marianne et Ricky Gervais dans celui du shérif. Musique, textes et dialogues par d'illustres inconnus. Nous avons trouvé des billets sans difficultés : Molly ayant fait appel à la Force pour abuser l'employé au guichet du théâtre, nous nous sommes retrouvés dans une loge. Ensuite, au Ritz, nous avons commandé un menu de luxe, sachant très bien que nous n'en paierions pas le premier sou.

Eh, je protège le monde et l'humanité. J'ai bien droit à quelques privilèges.

« Plutôt réussi, le spectacle, dis-je à Molly quand nous eûmes attaqué des toasts dorés couverts de caviar béluga.

— Oui, mais d'où vient cette manie d'adapter les films à succès en comédies musicales ? Et pourquoi n'ont-ils pas chanté la chanson de Bryan Adams ? C'est la seule chose dont les gens se souviennent ! »

Après plusieurs bouteilles d'un excellent champagne, nous tendîmes au serveur une carte de crédit imaginaire, descendîmes les marches du Ritz d'un pas aussi dansant qu'incertain, et regagnâmes le manoir grâce au miroir de Merlin. L'armurier nous attendait. Il n'avait pas l'air ravi.

« C'est quoi, cette idée de me laisser ces quatre psychopathes sur les bras ? J'ai déjà assez à faire avec ceux qui travaillent pour moi ! Et vu tout le boulot que je dois abattre, je ne peux pas me permettre de jouer les baby-sitters pour vos copains inadaptés sociaux ! »

Regardant autour de nous sans trouver trace d'aucun des quatre, je lançai à l'armurier un regard presque pas menaçant. « Oncle Jack, qu'avez-vous fait d'eux ?

— Je les ai confiés à Penny. Elle s'occupe d'eux. Tu sais qu'elle adore gérer les choses. Et les gens. »

Brutalement dessoûlé, j'en restai bouche bée. « Quoi ? Elle n'arrivera jamais à tenir des gens aussi dangereux ! Rien que Fée-Blue, à lui tout seul, il pourrait la réduire en miettes sans que ça lui coûte une seule goutte de sueur. Alors M. Surin, imaginez ! Où sont-ils en ce moment ? »

— Alors ça, je n'en sais rien. Demande à Penny. Et maintenant, du balai. J'ai un univers miniature à stabiliser. »

J'activai le lien mental qui m'unissait à Étrange, dans le sanctuaire. « Alerte rouge ! Urgence ! Urgence ! »

— Oh, bonsoir, Eddie. Bienvenue. Tu t'es bien amusé, en ville ? Tu m'as rapporté un cadeau ?

— C'est pas le moment.

— Pas de cadeau. Tu m'avais oubliée.

— Où est Penny ? Où sont les quatre profs qu'elle est censée surveiller ?

— Dans les amphithéâtres, naturellement. Elle a déjà organisé les premières leçons. C'est tellement excitant ! »

Je coupai le contact avant de dire quelque chose de trop méchant et utilisai le miroir pour nous emmener, Molly et moi, dans l'aile sud qui abritait les salles de cours. Une image abominable m'obsédait : les amphis pleins de cadavres, des flots de sang entre les travées, Janissary Jane et M. Surin qui jouaient au foot avec les têtes des Drood... Mais dans le hall sur lequel donnaient les amphis tout était calme. Penny s'y promenait tranquillement pour écouter aux portes les unes après les autres. Elle sursauta en nous voyant nous matérialiser, puis nous rejoignit à grands pas avec des signes pour nous dire de ne pas faire de bruit.

« Merci beaucoup de m'avoir fourgué ces quatre tarés ! » s'écria-t-elle. Mais, à voix basse, ça ratait son effet.

« C'est de la faute de l'armurier, protestai-je aussitôt. Où sont-ils, Penny ? Il y a eu des problèmes ? »

— Aucun. Je me suis dit que le mieux était de les mettre directement au travail, pour que la famille voie de quoi ils étaient capables. Je les ai fourrés chacun dans un amphithéâtre en leur disant de parler de ce qu'ils voulaient, et à ma grande surprise ils sont comme des poissons dans l'eau. Ça se passe très bien. Il y a même des gens debout dans les allées. C'était quand, la dernière fois que c'est arrivé ?

— Et il n'y a pas eu d'incidents ? demanda Molly.

— Pas encore. Ça ne devrait pas tarder, cela dit.

— Mais pourquoi est-ce qu'on chuchote ? » glissai-je.

Penny haussa un sourcil. « Pour ne pas risquer de les déranger ! »

Je pénétrai sans faire de bruit dans l'amphi le plus proche. Molly

m'emboîta le pas. Debout au dernier rang, je vis Subway Sue arpenter la scène. Elle expliquait à un auditoire fasciné ce que ça signifiait vraiment de vivre aux marges de la société. D'être dans la ville sans en faire vraiment partie, seul et sans amis, de ne pouvoir compter que sur ses propres ressources.

« Vous n'imaginez pas à quel point c'est facile de basculer, disait-elle. En l'espace d'une journée, n'importe lequel d'entre vous pourrait finir dans ma situation. J'ai eu un toit, une vie. J'ai eu une famille. Des amis. Que j'ai perdus un par un. Ou bien qu'on m'a enlevés. Et je me suis retrouvée sans domicile. Je vivais dans la rue. Parce qu'une fois que tout a disparu, les rues, elles restent. J'ai fini par devenir vampire psychique, et je me suis construit une nouvelle vie. J'aurais pu reprendre l'ancienne, mais je n'en voulais plus. J'étais devenue quelqu'un d'autre, et elle ne m'aurait plus convenu. Mais, une fois de plus, il a suffi d'une seule journée pour que je reperde tout. Ce qu'il vous faut apprendre, c'est ne jamais dépendre que de vous-mêmes. Parce que, quoi que vous possédiez, l'univers peut vous le reprendre. »

L'auditoire était bouche bée. Aucun Drood n'avait jamais rencontré quelqu'un comme Subway Sue. Je sortis discrètement, ainsi que Molly, pour aller voir ce que faisait M. Surin. Très à l'aise, il contemplait ses élèves, aussi fascinés que ceux de Sue, en leur enseignant l'art du meurtre et de la chasse, les joies du massacre... et la façon dont le Mal, graine minuscule, peut fleurir dans un homme et lui corrompre l'âme. Il parlait des proies, des cibles sans méfiance qu'on traque des jours durant, ou des semaines si nécessaire.

« Il faut que vous sachiez tout cela, expliquait-il. Vous n'avez plus votre armure légendaire. Vous ne pouvez plus être des guerriers invincibles ; devenez des chasseurs. Il vous faut apprendre à tendre une embuscade, à combattre, à tuer. Et nul ne connaît mieux ces sujets-là que moi. Apprenez ce que j'ai à vous enseigner, et je vous garantis que la plupart d'entre vous survivront à la terrible guerre qui se prépare. »

Dans le troisième amphithéâtre, Fée-Bleue, perché sur un tabouret de bar, sirotait un cocktail décoré d'un petit parasol. Il dissertait sur les elfes qui intervenaient, à l'insu de tous, dans le monde moderne.

« Les elfes ont disparu depuis longtemps. Ils sont partis de l'autre côté du soleil voici plusieurs siècles, quittant le monde pour toujours. Tout le monde sait cela. Comme beaucoup de choses que tout le monde sait, c'est de la connerie. La plupart des elfes ont disparu, mais certains sont restés et brûlent de se venger. Ils haïssent l'humanité parce qu'elle dirige le monde qui jadis leur appartenait, et ne vivent que pour nous faire du mal. Pour nous éliminer. Ils s'allieront avec

n'importe qui, avec n'importe quoi, du moment que cela sert leur cause amère et désespérée. »

Pour finir, nous allâmes écouter Janissary Jane qui expliquait à la famille comment combattre des démons. Elle marchait en tous sens sur l'estrade. Sa voix, froide et raisonnable, rendait ses paroles encore plus effrayantes.

« Les démons ne sont accessibles ni à la logique ni à nos petits marchandages. Avec eux, impossible de négocier. Pour eux, nous ne sommes bons qu'à être utilisés. Certains viennent des Enfers, d'autres du passé ou de l'avenir, d'autres encore de dimensions ou d'univers parallèles. Ça ne change rien. Rappelez-vous simplement que leur seul but est de détruire tout ce à quoi vous tenez. Ils vous prendront vos vies, votre monde, vos âmes et s'en serviront à leur guise. Ils n'en ont rien à foutre. Ce sont des sauterelles qui se jettent sur un champ pour n'en repartir qu'après avoir tout rasé. Sauf si vous les combattez de toutes vos forces. Et vous allez devoir apprendre à vous battre au sein d'une armée, parce qu'une guerre vous attend. Vous ne pouvez plus être des guerriers à l'ancienne, spécialisés dans les duels. Vous ne pouvez pas être des héros. Vous devrez être des soldats qui défendent une grande cause. Vous devez apprendre à devenir une armée, parce qu'eux, ce sont des armées qu'ils nous envoient. »

Molly et moi, de retour dans le hall, devions faire une drôle de tête, car Penny eut un petit sourire.

« Eh bien, Eddie, on dirait que tu as enfin eu une bonne idée.

— Je t'en prie.

— Salope, dit Molly.

— Je t'en prie, *salope* », fis-je.

## Les mille et une damnations

C'était une belle journée d'été, légèrement venteuse, et en ce début d'après-midi le parc résonnait d'un joyeux tapage. Janissary Jane avait une fois de plus enrôlé la moitié du manoir dans des exercices militaires. Répartis en groupes aux noms rationnels et efficaces - Alpha, Bêta, Oméga et tout ça –, des hommes et des femmes galopèrent sur les pelouses en beuglant des cris de guerre. Et en effrayant les griffons. Des escouades s'affrontaient avec des munitions à blanc, des bâtons, voire à mains nues, et s'épuisaient sous les aboiements de Jane. Confortablement installé dans un transat, à l'ombre d'un grand parasol, je trouvais qu'ils s'en sortaient bien. Même s'ils massacraient les pelouses soigneusement entretenues. Les jardiniers avaient déjà poussé une belle gueulante avant d'aller boudier dans les cabanes à outils.

Janissary Jane mettait à l'épreuve les compétences au combat de la famille depuis plus de deux semaines, et je devais bien reconnaître que les miens s'adaptaient à la discipline militaire comme s'ils étaient nés pour cela. Tous, nous sommes formés dès l'enfance à défendre la bonne cause, mais, avec les torques, c'était facile. Ça ne coûte pas grand-chose de jouer au soldat quand l'armure vous rend fort et rapide, et vous protège de toute blessure. Rares sont ceux qui ont vraiment les qualités requises. C'est l'une des raisons pour lesquelles les agents de terrain sont si peu nombreux dans la famille.

Sans torque, l'entraînement était bien différent. On s'exposait à être blessé, tout comme son adversaire. Chose étonnante, ça n'avait pas découragé tant de monde que ça. Au contraire, ces cours étaient très appréciés. Ils étaient plus... réels. Et ainsi, leurs résultats étaient



plus réels. Les recrues idolâtraient Janissary Jane, qui valait largement un Drood sans jamais avoir disposé de l'armure d'or.

Penny s'approcha à grandes enjambées. Dans sa tenue d'un blanc éclatant, elle irradiait le calme et la réserve. Par cette chaleur... Elle vint se planter devant moi ; je lui proposai de lui servir une coupe de champagne. La bouteille était bien au frais dans un seau. Elle eut un renflement hautain. « Tu es sûr d'être assez bien installé, Eddie ? Tu ne voudrais pas que je retourne te chercher un petit tabouret pour tes pieds ? »

— Tu ferais ça ? Je t'en serais éternellement reconnaissant.

— Dans tes rêves. » Penny observa un moment les bataillons qui couraient en tous sens et se jetaient sus à l'adversaire avec une violence enthousiaste. « Ils ont l'air de se prendre au jeu, non ? »

— Oh ! que oui. Rien que de les regarder, ça m'épuise. Et surtout, c'est fou ce que ça leur remonte le moral. Tout ce qu'ils accomplissent, ça vient d'eux-mêmes, et pas de leur armure. Leur confiance en eux remonte en flèche. »

Penny me jeta un coup d'œil en coin. « Et c'est pour ça que tu as fait venir Janissary Jane. »

— Pour montrer l'exemple, oui. J'ai coupé les jambes de la famille en faisant disparaître les torques d'or. Jusqu'au dernier, les Drood ont perdu fierté, confiance et dignité. Janissary Jane leur rend tout ça. À grands coups de pied au cul, et ils sont ravis.

— J'imagine que tu as remarqué Harry ? Lui aussi, il observe de loin. Aux côtés de ses petits copains traditionalistes.

— Bien sûr. Il ne veut jamais participer à quoi que ce soit que j'organise, mais il ne rate jamais ce qui se passe. Il prend sans doute des notes pour ses petits rapports à la matriarche. Elle ne peut pas se permettre de manifester son intérêt, et depuis que Harry est ici, il est ses yeux et ses oreilles.

— Je t'ai dit cent fois que nous aurions dû l'intégrer au Premier Cercle. Garder ses ennemis à l'œil, ça te dit quelque chose ?

— Pas question, déclarai-je. Je n'ai aucune confiance en lui.

— Tu dis ça chaque fois, et tu refuses d'expliquer pourquoi. » Penny attendit sans que je dise rien. Elle soupira. « D'accord, son meilleur ami vient des Enfers, mais toi tu es à la colle avec l'abominable sorcière des bois sauvages. Et elle, tu l'as admise dans le Premier Cercle. »

— En Molly, j'ai confiance. Eh, même en toi, ma chère Penny. Harry, en revanche... me ressemble peut-être un peu trop. Rusé, tordu et individualiste.

— Et le sergent d'armes ? Tu le détestes. Et tu sais très bien qu'il raconte tout à la matriarche.

— Cyril, c'est différent. Je peux compter sur lui pour faire passer

le bien de la famille avant tout le reste. Même avant la matriarchie.

— Bon, je suis navrée d'interrompre ta séance de glandouille intensive, mais on m'a envoyée te rappeler que c'est l'heure de notre réunion au sanctuaire. On m'a même autorisée à recourir à la violence la plus abjecte pour te faire bouger. Nous avons enfin établi une liste de candidats pour l'attribution des nouveaux torques. Il faut que tu l'examines.

— C'est pas trop tôt », soupirai-je en m'extirpant de mon transat. Non loin de nous, deux groupes de soldats perdirent leur sang-froid et se jetèrent à la gorge les uns des autres. La mêlée zigzaguait sur la pelouse avec force coups de pieds, de poings et même de dents. Janissary Jane accourut pour les engueuler ; moi, je décidai qu'il était temps de les laisser se débrouiller. Ils allaient devoir se passer de mon soutien moral.

Les membres du Premier Cercle devaient donc se réunir dans le sanctuaire baigné de la lumière rouge d'Étrange. Tous utilisaient ce nom à présent, même s'il continuait à geindre qu'il se sentait une âme d'Ethel. Il faut savoir poser des limites. L'armurier était déjà là, bien sûr, ainsi que le sergent d'armes. Molly nous attendait sur le seuil. Elle fusilla Penny du regard et me prit ostensiblement le bras pour m'accompagner à l'intérieur.

« Jacob reste introuvable, commença l'armurier sans s'embarrasser de salamalecs. Ça fait deux semaines que personne ne l'a vu. Il n'est pas retourné à l'ancienne chapelle, et même la nonne sans tête est venue demander ce qu'il devenait. Je ne sais pas ce qu'elle lui trouve. Je commence à me dire qu'il lui est arrivé malheur.

— Comment serait-ce possible ? demanda Penny. Enfin... il est mort ! et depuis des siècles !

— Je dirais plutôt qu'il prépare un mauvais coup », grogna le sergent d'armes. Depuis que son prénom était connu, il avait tendance à se faire plus discret. « Quelque chose d'épouvantable, qu'il trouvera terriblement amusant.

— Jacob est un grand garçon, affirmai-je. Je suis sûr qu'il reviendra quand on aura besoin de lui. Qu'on désire sa présence ou non. En attendant, Penny m'a dit que vous aviez enfin réussi à vous mettre d'accord sur une liste de candidats pour les torques.

— Oui, enfin, soupira l'armurier en promenant un regard noir à la ronde. Cinquante noms ont été retenus au terme d'un processus équitable et après moult débats, cris et crêpages de chignons.

— Ce qui veut dire, intervint le sergent, qu'il est temps de préparer notre premier assaut. Il nous faut un grand déploiement de force, et le plus tôt possible. Il faut prouver au monde que nous sommes forts, unis, et que nous représentons toujours une puissance

de premier plan.

— Non, coupa Penny. Nous ne sommes pas prêts. Il nous faut plus de temps. L'entraînement n'est pas fini. Et cinquante torques, ça ne suffira pas pour aligner une armée.

— Je leur ai trouvé bonne allure, dis-je d'un ton raisonnable. Et pour une fois, je suis forcé de tomber d'accord avec le sergent. Vite, une photo pour immortaliser l'instant ! Nous devons organiser une attaque musclée, agressive. Dès maintenant. Certains hommes d'État, sans parler d'autres ennemis, commencent à s'agiter. Du monde entier, on nous rapporte que certains pays échangent des menaces d'invasion, d'occupation de zones controversées. Ça ne serait jamais arrivé auparavant, quand nous dirigions tout d'une main d'or dans un gant de velours, quand nous forçons tout le monde à respecter les règles. Et puis, il y a les méchants habituels. Ils créent des ennuis un peu partout, pour tâter le terrain et voir jusqu'où ils peuvent aller trop loin. Le docteur Délirium, les Spectres Glacés, Truman et son nouveau QG – où qu'il se trouve. D'ailleurs, je m'étonne qu'on n'ait toujours pas de piste sérieuse. Faites-moi penser à engueuler quelqu'un à ce sujet. Non, croyez-moi, il faut agir sans attendre, pour impressionner nos ennemis, leur prouver que nous sommes toujours dans la course et que les vilains n'échapperont pas à leur fessée.

— Dans ce cas, choisis une cible, dit le sergent. Peu importe qui, tant qu'ils sont dangereux. Tu n'arrêtes pas de parler des Abominations...

— Tout cela va trop vite, s'obstina Penny. Si on se lance avant d'être prêts, ça pourrait nous retomber dessus. On ne peut pas se permettre de révéler au monde l'étendue de notre faiblesse.

— Mais comment saurez-vous que le moment est venu ? demanda Molly. L'entraînement, ça a des limites. Il va falloir finir par jeter les oisillons hors du nid et voir s'ils savent voler.

— Je ne sais pas si c'est pertinent, dit Étrange tout à coup, mais je capte un rapport de la salle de commandement. Apparemment, nous avons localisé précisément un important rassemblement d'Abominations. »

Chacun se crispa et regarda ses voisins d'un air inquiet. Depuis un bon moment, les rapports indiquaient que la densité d'Abominations augmentait d'une manière inquiétante dans certaine région d'Amérique du Sud.

« Où exactement ? demandai-je.

— Dans la plaine de Nazca, dit Étrange. Vous savez bien, l'endroit où il y a tous ces traits creusés dans le sol, qui forment des dessins qu'on ne peut voir clairement que du ciel, ou un truc comme ça. Von Dàniken, dans son livre *Présence des extraterrestres*, a dit qu'il s'agissait de pistes d'atterrissage pour des soucoupes volantes.

— Attends un peu, s'exclama Molly. Tu as lu Von Dàniken ?

— Bien sûr, dit Étrange. Il faut bien que je m'amuse. »

Nous nous dirigeâmes donc vers la salle de commandement, d'un pas mesuré pour ne pas attirer l'attention. Tout le monde surveillait les moindres faits et gestes des membres du Premier Cercle, et les ragots allaient bon train. Si nous nous apprêtions à lancer notre première attaque d'envergure, je ne voulais pas que ça se sache. Les équipes qui travaillaient dans la salle de commandement furent très surprises de nous voir arriver, car notre agent de terrain sur place, Callan Drood, était toujours en train de faire son rapport. Nous n'avions presque personne en poste hors du manoir : il n'était pas facile de trouver des volontaires prêts à travailler sans la protection d'un torque. Les Drood ont beaucoup d'ennemis. Heureusement, dans la nouvelle génération, certains brûlaient de faire leurs preuves dans l'espoir d'obtenir rapidement un des torques d'argent.

Je connaissais Callan, qui, alors qu'il dirigeait l'équipe envoyée fouiller l'ancien domaine londonien de Truman, m'avait impressionné par son attitude et sa minutie. J'avais donc suggéré qu'il se porte volontaire comme agent de terrain ; il avait sauté sur l'occasion, même si, naturellement, il s'était senti forcé de se montrer sarcastique et hostile afin de pouvoir prétendre qu'il n'acceptait qu'à contrecœur. Il ne voulait pas qu'on le prenne pour un ventre mou. Amusé, je l'avais envoyé en Amérique du Sud. Et voilà qu'il nous dénichait les Abominations.

En Amérique du Sud. Qu'est-ce qu'elles foutaient là-bas ?

Le visage ouvert de Callan emplit l'un des écrans principaux. Il avait l'air contrarié, comme toujours. Ses fins cheveux blonds lui collaient au crâne et il ruisselait de sueur. À l'arrière-plan je ne voyais qu'une falaise de grès sombre et un ciel si bleu qu'il en brûlait la rétine.

« Pas trop tôt, aboya-t-il. Il fait plus de cinquante degrés à l'ombre, et il n'y a pas d'ombre. Putain de chaleur surnaturelle à la con. Dès que ce briefing est fini, je me trouve une piscine et je la bois cul sec. Bon, je domine la plaine de Nazca, où les Abominations se sont rassemblées ces six derniers mois. Elles y construisent quelque chose. Je ne sais pas ce que c'est, mais ça ne me plaît pas du tout. Les autorités locales ont touché assez de pots-de-vin pour garder leurs distances, et toute la région est fermée au tourisme. Les routes principales sont surveillées par des gardes qui refoulent les gens et leur font passer l'envie de poser des questions.

— Tu peux décrire l'édifice ? demanda l'armurier.

— Pas vraiment. C'est haut, au moins trente mètres, et sans doute quinze de large. C'est en partie mécanique, mais pas seulement, et j'ai mal au crâne rien qu'à le regarder. Il grouille d'Abominations.

Elles sont des centaines à s'agiter dessus pour y ajouter des trucs.

— Ça pourrait être une sorte d'arme, dit l'armurier.

— Non, vraiment, vous croyez ? Moi qui pensais qu'il s'agissait d'un parc d'attractions ! Bon, si vous rameniez votre cul par ici ? Ce truc me fait flipper. Amenez des renforts. Et des boissons fraîches.

— Cette structure est peut-être liée aux lignes dessinées sur le sol, suggéra Penny. Et pourquoi cette chaleur anormale ?

— J'en sais rien, rétorqua Callan. En tout cas, il n'y a rien qui saute aux yeux.

— Les lignes du sol sont là depuis des milliers d'années, rappela Penny d'un air concentré. Ces dessins immenses sont si anciens que nul ne se souvient de leur raison d'être ou de leurs créateurs. Ils sont même plus anciens que notre famille !

— Peut-être la bibliothèque contient-elle quelque chose à ce sujet, dit l'armurier.

— Le lieu n'a sûrement pas été choisi par hasard, affirma le sergent. Callan, tu es vraiment sûr qu'il n'y a aucun rapport ?

— Eh, je me contente de vous dire ce que je vois. Il n'est pas question que je m'approche pour mieux me rendre compte. Les Abominations attaquent tout ce qui pointe le bout de son nez dans la plaine, et j'ai assez envie de conserver mon âme, merci bien. Si vous vous intéressez aux lignes du sol, lisez Von Dàniken.

— Ne me dis pas que tu l'as lu toi aussi, s'écria Molly.

— Bien sûr que si. Il est assez perspicace. On croirait presque que c'est un Drood.

— Merci, Callan, coupai-je. Ouvre l'œil jusqu'à notre arrivée, et signale-nous toute évolution de la situation.

— N'oubliez pas les boissons fraîches. »

Je fis signe aux techniciens de couper la communication avant de dévisager tour à tour les membres du Premier Cercle. « On y est. On tient l'occasion qu'il nous fallait. Un rassemblement sans précédent d'Abominations, soupçonnées de construire une arme gigantesque ? On ne peut pas les laisser faire.

— Sans précédent ? Je n'en suis pas si sûr, dit l'armurier. Je crois me souvenir d'un épisode similaire à l'époque de mon grand-père... Je regarderai dans les archives.

— D'ordinaire, ces horreurs se contentent de petites villes, fit remarquer Penny. Et prennent soin que le reste du monde ne s'aperçoive de rien. Là, elles agissent au grand jour. Ça ne leur ressemble pas.

— Tu penses que c'est un piège ? demanda Molly.

— Ça ne me paraît pas possible, protestai-je. Elles ne se cachent pas. Et leur construction m'inquiète. Non, non, nous tenons notre première cible. Ecrabouiller une armée d'Abominations, c'est la

meilleure façon d'annoncer au monde que nous avons repris nos activités.

— Mais nous ne maîtrisons pas la situation, s'obstina Penny. Nous ne savons ni ce qu'elles construisent ni ce que nous risquons en le détruisant. Nous ne savons même pas quels systèmes de défense ont été mis en place. Nous ne sommes pas encore assez bien informés pour partir à l'assaut.

— La seule façon d'être mieux informés, dit le sergent, c'est d'aller sur place et de leur botter le cul jusqu'à ce qu'elles nous racontent ce qu'elles mijotent.

— Exactement, dis-je. Il faut y aller tout de suite, sans leur laisser le temps de terminer ce qu'elles sont en train de faire et avant qu'elles se rendent compte que nous sommes au courant. On embarque un bataillon et on massacre ce qui se trouve là-bas. J'ai annoncé qu'on partait en guerre contre les Abominations ; ce sera un bon début. Penny, prévient la famille que nous sommes prêts à attribuer les cinquante premiers torques. On va organiser une grande cérémonie. Les preux chevaliers de la famille Drood.

— Tu ne veux pas regarder les noms ? demanda Penny.

— Non. Je vous fais confiance. Pourquoi ? Il y en a un qui ne va pas me plaire ?

— Oui, dit Molly. Harry.

— J'aurais été surpris qu'il ne figure pas sur votre liste. Il a de l'expérience. Et c'est le fils de James.

— Mais tu n'as pas confiance en lui, rappela Penny.

— Naturellement. C'est le fils de James. »

La cérémonie de remise des torques se tint dans le sanctuaire. Cinquante Drood méritants reçurent l'armure d'argent. La pièce était noire de monde, et beaucoup durent rester dans le couloir. Nous avons installé des écrans dans tout le manoir pour que personne ne rate le spectacle. C'était le début d'une ère nouvelle : je voulais que tous y participent. On nous regardait même depuis les appartements de la matriarche. Je m'en étais assuré. Étrange nous baignait de sa lumière bienveillante et se fendit d'une musique appropriée, avec des trompettes et une fanfare au grand complet.

Un par un, devant la source de lumière rouge vinrent s'agenouiller les cinquante, les élus, les chevaliers Drood, et des torques d'argent apparaissaient à leur cou. Chacun des cinquante noms fut ovationné par la famille. On applaudissait à s'en brûler les mains. Ça souriait, ça pleurait, ça trépignait. Tout le monde sentait que ces torques étaient particuliers, que ces cinquante hommes et femmes étaient spéciaux : leurs torques, ils les avaient mérités.

Pour finir, le Cercle me poussa au premier rang pour que je fasse

un discours. Je n'y tenais guère, mais c'était ce qu'on attendait de moi. On m'acclama, peut-être avec moins d'enthousiasme que les cinquante élus, et les bravos se turent dès que je levai les mains.

« C'est l'aube d'un nouveau jour. Pour la famille et pour le monde. Fini, l'époque où nous attendions sagement qu'une menace apparaisse pour agir. Nous allons enfin attaquer nos ennemis ! Et pour commencer, nous allons éradiquer les Abominations. Je vais prendre la tête d'un détachement dirigé contre leur nouvelle base : cinquante hommes et femmes dotés d'un torque, et deux cents volontaires armés des plus belles créations de l'armurerie. Saluez ces guerriers ! Les Drood partent en guerre, les Abominations vont mordre la poussière ! Ce jour est un grand jour, mes amis. Nous allons prouver au monde que les Drood sont de retour ! »

Un peu plus tard, Molly me glissa : « Qui est l'imbécile qui t'a fourré dans le crâne que tu étais un bon orateur ?

— C'est un sale boulot, mais il faut bien que quelqu'un s'en charge. »

Pour gagner l'Amérique du Sud, nous empruntâmes la flotte privée de la famille, des Blackhawke, gros engins d'un noir brillant dotés de moteurs inspirés d'un vaisseau extraterrestre qui s'était écrasé dans un champ du Wiltshire en 1947. Cinq avions pour transporter les cinquante élus, deux cents volontaires armés jusqu'aux dents, Molly et moi, Janissary Jane et M. Surin, Harry et Roger Morningstar. Je me serais volontiers passé du dernier, mais Harry avait refusé de partir sans lui. Molly et moi faisons partie de l'expédition parce que j'en étais à l'origine, Janissary Jane parce qu'elle avait formé nos soldats et avait plus d'expérience des guerres démoniaques que nous tous réunis, M. Surin parce que... parce que je tenais à ce qu'un infâme *sérial killer* immortel soit des nôtres. Au cas où.

Et parce que je ne voulais pas le quitter des yeux.

M. Surin ne s'était pas joint à nous dans le sanctuaire, mais je n'avais pas compté sur sa présence. Il n'était guère sociable. Après la cérémonie, j'avais chargé Penny d'aller l'informer de l'attaque que nous préparions. Voyant qu'elle tardait à revenir, je m'étais inquiété. Enfermé dans une pièce retirée, j'avais ordonné au miroir de Merlin de me montrer Penny et M. Surin, où qu'ils se trouvent. Mon reflet fut remplacé par une image du parc, où ils se promenaient. Penny semblait très à son aise, alors même que je l'avais mise en garde contre M. Surin et qu'elle savait la vérité sur son compte. Leurs voix me parvenaient clairement.

« Je n'aurais jamais cru que vous aimiez la nature, disait Penny. Pour moi, vous étiez un rat des villes.

— Je préfère être dehors.

— La chambre que nous vous avons donnée n'est pas assez confortable ?

— J'en ai connu beaucoup, au cours du temps. » M. Surin regardait droit devant lui. « Toujours identiques, au fond. Des endroits où demeurer un moment avant d'être contraint de repartir. Depuis quelque temps, je prends des notes dans un petit carnet afin de me rappeler où je vis et quel nom j'utilise. Je n'ai plus de maison. C'est l'un de ces attributs très humains auxquels j'ai dû renoncer pour être ce que je suis. Ma chambre, au manoir, est fort convenable, et même luxueuse. Mais non, pour moi elle n'est pas confortable. Ici, vous comprenez, je n'ai pas le droit de tuer, et cela m'épuise. Cela va à l'encontre de ma nature profonde. Cela me fait grincer l'âme jusqu'à ce que je ne voie plus que du sang. Voilà pourquoi je passe le plus de temps possible dans le parc : j'y suis loin des... tentations.

— Je ne crois pas vous avoir déjà vu aussi bavard. Vous êtes un homme très intéressant, M. Surin. »

Il la regarda pour la première fois. « Vous n'avez pas peur de moi ?

— Je suis une Dood. Il en faut beaucoup pour nous faire peur. Et puis, vous partez bientôt combattre les Abominations en Amérique du Sud. Il y aura assez de morts pour satisfaire n'importe qui. Même vous.

— Ce n'est pas pareil. Moi, je dois assassiner, déchirer la chair, faire couler le sang, voir la souffrance dans les yeux de mes proies. C'est pour cela que j'existe. C'est tout ce que j'ai.

— Et vous ne tuez que des femmes ?

— Oui. C'est la seule forme d'intimité que je sois encore capable de connaître. Une punition, et une récompense.

— Est-il vrai que... Avez-vous vraiment fait tout ce qu'on prétend ?

— Oh oui ! dit M. Surin. Et davantage encore. Ne vous y trompez pas, Penny, j'ai commis des atrocités et m'en suis délecté. J'ai enfoncé mes bras dans les entrailles de l'horreur, pour les en ressortir rouges de sang jusqu'aux coudes. On m'appelait l'Éventreur – et j'en suis un. Ce que j'ai fait subir à la pauvre Marie Kelly dans sa mansarde... Je l'ai ouverte comme un livre pour lire tous ses secrets. J'ai un jour envoyé une lettre à la presse, en indiquant mon adresse : *en Enfer*. Et ce n'était que le début.

— Et vous... êtes forcé de tuer ?

— Oui.

— Mais alors... vous n'avez pas le choix, donc ce n'est pas vraiment de votre faute, si ?

— Si, Penny. J'ai tué ces six femmes de mon plein gré, et j'ai



savouré leur douleur, la terreur qui brillait dans leurs yeux mourants, j'ai aspiré leur dernier souffle comme un grand cru. Et si la forme d'immortalité dont je jouis n'est pas exactement celle que je pensais acheter par ma cérémonie sanglante, c'est en revanche l'enfer que j'ai mérité pour le mal que j'ai commis au cours de l'automne 1888, si étrangement chaud.

— Mais ici, vous n'avez tué personne.

— J'ai donné ma parole, dit M. Surin. Mais ça ne durera pas. Ça ne dure jamais.

— Vous êtes dans un endroit nouveau. Vous n'avez jamais rien connu qui ressemble au manoir Droad. Ici, tout est possible. Même la rédemption. Retournons au manoir ensemble. Et peut-être pourrai-je vous montrer que vous êtes plus fort que vous ne le pensez. »

Il la dévisagea un long moment. « Ça ne peut que mal finir, Penny.

— Je ne le crois pas. Je ne l'ai jamais cru. »

Dans le miroir je la vis, très naturelle, glisser son bras sous celui de M. Surin et l'entraîner vers le manoir, de l'autre côté de la grande pelouse.

Assis dans l'avion, je devais avoir l'air mal à l'aise, parce que Molly me donna un coup de coude en disant : « Qu'y a-t-il, chéri ? Tu as peur de l'avion ?

— Non, non. Je réfléchissais, c'est tout.

— Arrête de froncer les sourcils comme ça, ça va te donner des rides. Tu sais, cet avion est vraiment génial. J'ai volé en première classe sur les meilleures lignes aériennes – avec des faux billets, bien sûr –, mais je n'avais jamais rien vu de pareil. Des sièges confortables, plein de place pour les jambes... Et on a à peine l'impression de bouger. Je parie que, sur Air Force One, le président américain n'est pas aussi bien installé. »

Son enthousiasme m'arracha un sourire. Moi-même, j'étais tout excité. Jamais on ne m'avait laissé quitter le pays. C'était la première fois que je prenais l'avion. Je jetais fréquemment des coups d'œil par le hublot pour m'assurer que je ne rêvais pas. Pourtant l'atmosphère de la longue cabine était chargée de tension. Les Droad, avec ou sans torque, assis les uns à côté des autres, n'échangeaient que de brèves paroles. Ils faisaient semblant de lire les livres ou les magazines qu'ils avaient apportés. Les moteurs surpuissants du Blackhawke nous permettraient d'atteindre notre destination en moins de deux heures, mais ce laps de temps suffisait largement à nos soldats pour envisager tout ce qui risquait de mal tourner. J'étais comme eux, d'ailleurs. C'était la première opération d'envergure que la famille entreprenait depuis que j'avais pris le pouvoir et tout bouleversé. Nous devions

absolument gagner. Pour toutes sortes de raisons.

Je me demandai ce que j'allais faire à propos de Penny et M. Surin. *C'est toujours les voyous qui font craquer les filles.*

Comme si je n'avais pas suffisamment de soucis comme ça.

Le temps de traverser l'Amérique du Sud et de descendre vers la plaine de Nazca, la nouveauté de ce vol était digérée et nous étions prêts à passer à l'action. Molly s'habituaît mal à l'idée que, les torques nous rendant indétectables, les avions eux aussi devenaient invisibles. Radars et satellites espions étaient incapables de remarquer notre présence, même l'espace d'un instant.

« Fais-moi un peu confiance, dis-je. Personne ne sait que nous sommes ici, personne ne sait que nous arrivons. À côté de nous, les bombardiers furtifs sont peints en rose bonbon et hérissés de néons qui disent *Hé, tirez-moi dessus !* Il faut simplement qu'on fasse attention aux autres avions, dont les radars ne nous voient pas. On vole bien au-dessus des lignes commerciales, mais il y a toujours un risque de rencontrer une opération militaire secrète ou un ovni.

— Attends, attends. Un ovni ? Une soucoupe volante, tu veux dire ? Une rencontre du type très peu probable, avec des aliens qui t'enfoncent des trucs dans le cul ? Pour de vrai ?

— Pas tout à fait. On répertorie cent trente-sept espèces extraterrestres actuellement présentes dans le voisinage de la Terre. Avec la majorité, nous avons depuis longtemps établi des traités et des accords. Avec d'autres, il faut régulièrement taper du poing sur la table pour leur rappeler de se faire discrètes. Mais il y a toujours quelques objets non identifiés qui mènent leurs petites affaires dans la stratosphère, et qui peuvent parfois se montrer très pénibles.

— De vrais aliens... C'est supercool ! »

Je souris. « On est partis pour se farcir une bande de démons mangeurs d'âmes et ça ne te fait ni chaud ni froid, mais une histoire d'aliens te met dans tous tes états ?

— C'est pas pareil, protesta Molly. Dans mon boulot, les aliens, je n'en croise pas tous les jours. Moi, mon truc, c'est la magie. Vampires, loups-garous, goules, nécromanciens, O.K. : c'est mon pain quotidien. Mais tout ce que je sais des aliens, ça vient de Ridley Scott et de John Carpenter. Je t'en prie, dis-moi que ces films ne sont pas représentatifs des vrais extraterrestres. Il doit bien y en avoir qui ressemblent à E.T. ?

— Tu préfères la vérité ou un mensonge rassurant ?

— Oh ! la ferme. On est bientôt arrivés ? »

L'atterrissage eut lieu dans un aéroport privé, loin de toute civilisation, là où nul ne risquait de poser des questions déplacées et

de prononcer les mots « passeport » ou « visa ». C'est en prévision de telles circonstances que la famille possède ou loue des terrains un peu partout dans le monde, via une chaîne d'hommes de paille et de noms d'emprunt. Nous quittâmes le Blackhawke en file indienne ; la chaleur nous fit l'effet d'un coup de marteau. Le soleil était au zénith d'un ciel sans nuages et je sentis ma peau se mettre à cuire. J'activai immédiatement mon armure, au nom de la survie. La famille pouvait se dispenser d'un chef couvert de coups de soleil. Tous ceux qui disposaient d'un torque m'imitèrent aussitôt, laissant les autres prêts à se mutiner. Molly, d'un sortilège simple mais subtil, fit en sorte qu'une ombre fraîche les suive où qu'ils aillent.

M. Surin, Roger Morningstar et Janissary Jane ne semblèrent même pas remarquer la chaleur. Ils avaient connu bien pire.

Je discutai un moment avec le responsable de l'aérodrome, un vieux pirate tout ridé qui depuis des années servait loyalement notre famille. Et qui continuerait aussi longtemps que l'argent tomberait. Mon armure ne lui fit aucun effet, car il en avait déjà vu, mais il me complimenta sur la nouvelle couleur à la mode. Je lui demandai ce qu'il savait des événements sur la plaine de Nazca. Il me répondit dans un anglais parfait.

Apparemment, depuis plusieurs mois débarquaient dans la région des petits groupes d'étrangers de toutes nationalités qui ne ressemblaient pas à des touristes. Ils étaient bizarres, même pour des gringos, et se comportaient d'une manière étrange, mais le bonhomme avait du mal à préciser ce qui le dérangeait au juste. Il n'arriva qu'à me dire : « Comme s'ils avaient toujours la tête ailleurs. » Ils achetaient beaucoup de choses dans les villes alentour et payaient rubis sur l'ongle. Les commerçants les adoraient et priaient pour qu'ils s'installent ici définitivement. Je me renseignai sur la nature de leurs achats : surtout de l'électronique – directement en boutique ou sur commande spéciale – et du bétail. D'incroyables quantités de bétail. De toutes les espèces. Sans doute pour pratiquer des sacrifices, puisque aucun des étrangers ne semblait s'intéresser à l'élevage, et qu'ils en achetaient bien trop pour pouvoir tous les manger.

Je le remerciai en lui glissant un petit bonus. Il importe de cimenter les relations amicales. Je n'avais pas à craindre qu'il colporte des ragots : il n'était pas assez bête pour parler des Drood à qui que ce soit. Après tout, il nous avait aidés à enterrer son prédécesseur devenu un peu trop bavard. Quand on trahit les Drood, on le paie de sa vie.

Janissary Jane répartit les soldats en escouades et les fit grimper dans les jeeps prévues par le responsable de l'aérodrome. Le trajet jusqu'à la plaine de Nazca s'annonçait long, cahoteux et difficile. Il n'y avait ni route ni paysage, rien qu'un immense désert sinistre brûlé de soleil. Nous roulâmes pendant une éternité pour enfin nous arrêter au

pied d'une falaise qui dominait la plaine. Nous descendîmes de voiture et, après quelques étirements bien nécessaires, nous empruntâmes un sentier escarpé qui menait au sommet. Callan Drood nous y attendait. Il n'était plus qu'un immense coup de soleil et paraissait très contrarié de voir que nous n'avions pas apporté de boissons fraîches. Molly lui tira du néant une bouteille de Pepsi bien glacé, qu'il but si vite qu'il en eut la migraine.

Je regardai ce que faisaient les Abominations en contrebas. De si haut, elles ressemblaient à des fourmis grouillant sur l'immense structure qui jaillissait comme un gratte-ciel extraterrestre du sol sillonné de lignes mystérieuses. À présent, elle atteignait bien cent mètres de haut. C'était un assemblage contre-nature de styles et de matériaux disparates. Sa forme était insensée, et sa vue me faisait mal aux yeux. Mon esprit n'arrivait pas à en accepter les distorsions dimensionnelles. Callan vint me rejoindre.

« C'est mieux si on le regarde par petits coups d'œil successifs. Je pense qu'il existe dans plus de trois dimensions spatiales ; ce qu'on voit, c'est seulement l'image que notre esprit reconstitue comme il peut. Ne me demande pas de quoi il s'agit, ni à quoi ça sert, mais les Abominations y travaillent en permanence. Nuit et jour. Il y a une seule ouverture, tout en bas, et beaucoup de ce qui y pénètre n'en ressort jamais. J'ai le sentiment qu'elles auront bientôt fini. Le travail s'est accéléré ces douze dernières heures. Comme si le temps pressait. Où sont mes boissons fraîches ? On m'avait promis des boissons fraîches. Et je compte bien qu'on me donnera un torque, après tout ce que j'ai fait. Ça fait des semaines que je suis ici, à me planquer des patrouilles que ces saloperies envoient sillonner la région. Des patrouilles armées jusqu'aux dents, je précise. Ceux qui s'approchent un peu trop sont abattus sans sommation, même les touristes les plus inoffensifs qui n'ont rien vu de ce qui se tramait. »

Je lui fis signe de se taire – et il obéit. Mon masque d'argent me permettait de zoomer sur l'immense édifice. J'en observais donc les détails comme si j'avais le nez dessus. Il ressemblait autant à une machine qu'à un bâtiment, une machine conçue pour faire... quelque chose. Mais plus je regardais, moins je comprenais. Je devinai bientôt ce qu'était devenu le bétail. Les Abominations en avaient incorporé des morceaux dans la structure. Certaines sections, pourtant, étaient nettement technologiques, même si je ne reconnaissais rien. Mais d'autres zones, c'était tout aussi évident, étaient de nature organique. Chair vivante, membres entiers, tripaille sanguinolente, bouts de cartilage, et même cerveaux et têtes coupées. Tout cela était vivant, entretenu par la structure elle-même. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Pourtant, j'ai eu ma part de technologie alien et supra-dimensionnelle.

Janissary Jane vint se planter à côté de moi pour que je lui décrive ce que je voyais. Elle hocha la tête.

« J'ai déjà vu quelque chose dans ce genre. Ce n'est pas une porte de l'Enfer. Pas à proprement parler. Mais c'est effectivement un portail.

— Elles se préparent donc à ouvrir un accès vers quelque part, dit Molly en s'approchant pour ne pas être tenue à l'écart de la conversation. Elles ont peut-être appris que tu allais leur déclarer la guerre, Eddie, et veulent rentrer chez elles tant qu'elles le peuvent encore.

— L'idée est agréable... mais non. Elles ont commencé à construire ce machin bien avant que je prenne le pouvoir.

— Et je ne crois pas que ce soit destiné à permettre d'accéder à l'Extérieur, ajouta Jane. On dirait plutôt que c'est fait pour conjurer sur Terre quelque chose venu de l'Extérieur.

— Des renforts ? Une autre armée d'Abominations ? suggéra Molly.

— Non, dit Janissary Jane. Vu l'énergie que consomme cette structure, ça doit être quelque chose de plus puissant. De bien pire que les Abominations.

— De pire ? s'exclama Callan. Qu'est-ce qui pourrait être pire que des démons mangeurs d'âmes ?

— Sois patient, lui conseillai-je. Si on n'arrive pas à démolir ce truc avant l'ouverture de la porte, tu auras la réponse.

— Je veux rentrer chez moi, soupira-t-il. Je déteste ce coin. »

Molly fit apparaître une autre bouteille de Pepsi, qu'il sirota d'un air maussade en shootant dans toutes les mottes de terre qu'il croisait.

À tour de rôle, nous passions un moment à surveiller les mouvements des petites silhouettes qui s'affairaient dans la plaine. Elles étaient des centaines – hommes, femmes et même enfants – à s'agiter autour du bâtiment sans souci des risques qu'elles couraient. L'air était troublé par une brume de chaleur que même nos masques d'argent n'arrivaient pas à percer complètement. Mais cette chaleur de four ne dérangeait pas les Abominations.

Il ne semblait pas y avoir de chef, nul ne donnait d'ordres, pourtant chacun savait exactement que faire. Et chaque fois que je zoomais sur un ouvrier en particulier, son étrangeté me sautait aux yeux. Ils ne se déplaçaient pas comme des humains et leurs visages étaient totalement impassibles. Parfois tous bougeaient à l'unisson, dans une précision parfaite, comme une volée d'étourneaux. Ils n'avaient plus d'humain que leur silhouette. Tout le reste avait disparu sous l'influence des Abominations.

Pour M. Surin, c'était une nouveauté ; il insista pour qu'on lui explique. Je m'efforçai de lui résumer ce que nous savions.

Les Abominations viennent d'ailleurs, à l'Extérieur du temps et de l'espace tels que nous les comprenons. Dans notre monde, elles n'ont pas de présence matérielle. Pour y survivre, elles doivent trouver un corps pour l'investir physiquement et mentalement. Elles préfèrent choisir des humains mais n'y sont pas obligées. Quand une Abomination envahit ou « infecte » un corps humain, elle en dévore, détruit ou expulse l'âme – les opinions diffèrent – pour occuper la carcasse. Qui s'use très vite sous l'effet du stress inconcevable que son occupant lui fait subir et des efforts qu'il l'oblige à accomplir. Mais même lorsque le corps meurt et se met à pourrir, il continue à agir grâce à la puissance surnaturelle de l'Abomination. Jusqu'à ce qu'il tombe en morceaux et que son occupant se trouve une nouvelle proie. Les humains contaminés sont appelés « drones ». Fondamentalement, ils ne sont que des zombies animés d'une volonté étrangère qui servent des buts étrangers.

Les Abominations détruisent les vies et dévorent les âmes. Et c'est ma famille qui, pour servir ses desseins secrets, les a fait venir sur Terre. Nous aurions dû savoir qu'elles deviendraient vite incontrôlables.

« Parfois, elles investissent une ville entière, intervint Harry. Elles commencent par une famille puis, maison après maison, s'infiltrant dans toute la communauté. Et quand elles tiennent tout le monde, elles expédient la ville dans une sorte de dimension parallèle pour la rendre indétectable. Grâce à cette base secrète, elles lancent des attaques sur les bourgades alentour. Heureusement, elles finissent par manquer de discrétion. Nous rasons ces villes dès que nous les localisons.

» Il y a quelques années, j'ai participé à une opération de nettoyage. C'était en France, dans le Bordelais. Ces bleds, on les appelle "goules-villes". Les autorités locales ont demandé de l'aide après en avoir découvert une lors d'une enquête de routine sur une personne disparue. Vu que j'étais l'agent le plus proche, c'est moi qui m'en suis occupé, avec une Française spécialiste des démons. Une certaine Mallorie. Un peu trop intello, mais elle s'y connaissait. L'armurier nous a bricolé une clé dimensionnelle et nous l'a fait parvenir par les systèmes de livraison occultes. Mallorie et moi avons pris la tête d'une unité spéciale. »

Il se tut un instant, perdu dans ses souvenirs. Son visage restait calme, posé, mais son regard était hanté.

« Un endroit affreux. Comme dans vos pires cauchemars. La lumière était aveuglante, presque trop vive pour des yeux humains. La gravité fluctuait, et les directions paraissaient s'entortiller sur elles-mêmes chaque fois qu'on regardait ailleurs. L'air était à peine respirable. Ça puait le sang, les tripes en putréfaction. On espérait

pouvoir sauver des gens, mais on a vite compris que c'était trop tard. Il y avait des hommes, des femmes, même des enfants, mais tous étaient infectés. Les Abominations avaient mangé leurs âmes. Le pire, c'était les enfants. Ils essayaient de nous cacher leur vraie nature, pour qu'on s'approche, mais ils étaient incapables de se comporter comme des gosses normaux.

» Les habitants nous ont attaqués. Sans même se fatiguer à jouer les humains. Ils venaient de partout en agitant les bras comme des enfants attardés. Avec des armes hétéroclites, à mains nues, à coups de dents. On les a tous tués. On leur a tiré dessus, on les a coupés en deux, on a écrabouillé leurs faces mensongères dans la boue. Ils étaient humains mais pas humains, ce n'était plus que corruption, ça nous a rendus fous. On a tué, inlassablement, rue après rue. On virait les cadavres à coups de pied. Les caniveaux charriaient du sang. Certains ont voulu se rendre, mais ce n'était qu'un piège pour pouvoir s'approcher.

» Pour finir, on a brûlé la ville. On l'a réduite en cendres. Ça nous a pris des heures pour vérifier qu'on les avait tous eus. On a fouillé toutes les maisons. Certains s'étaient planqués sous les escaliers ou au fond d'un placard. Quand on a enfin quitté la ville en flammes pour retourner dans notre monde, même les paras français pleuraient comme des bébés. Parfois... je rêve que je suis encore là-bas. Que j'y serai toujours. »

Il regarda autour de lui. Nous étions suspendus à ses lèvres. Comme il n'avait plus son armure, nous voyions son visage. Mais il la réactiva et redevint une statue anonyme. Comme si cela pouvait tenir à distance les souvenirs qui le hantaient.

« Donc, quand on descendra, n'oubliez pas : ça ressemble à des gens, mais ça n'en est pas. Ce sont des démons. Tuez-les pour les crimes qu'ils ont commis. Et pour ce qu'ils nous forcent à faire pour rétablir la normalité. »

L'auditoire hocha la tête. Les Drood échangeaient des commentaires à voix basse en soupesant leurs armes. M. Surin, qui ne semblait pas ému par le discours de Harry, continuait à observer la plaine. Cependant j'appréciais davantage mon cousin maintenant que je savais par quoi il était passé. Et quand Roger Morningstar passa un bras autour de ses épaules d'argent, lui aussi me parut un peu plus sympathique.

« Bon, dit M. Surin sans détourner le regard, les humains infectés sont des drones. Et cette chose là-bas, c'est... ?

— Un nid, répondis-je. Nous, nous sommes les exterminateurs.

— Parfait. Nous commençons bientôt ? »

Janissary Jane répartit les hommes en plusieurs escadrons sous

la responsabilité de chefs d'équipe. Dans chaque groupe, des Drood dotés de torques allaient tenir les premières lignes et, nous l'espérions, amortir la contre-attaque. Jane nous gratifia d'un petit récapitulatif tactique, qui se résumait à « Ne vous collez pas trop les uns aux autres ; ne vous séparez jamais. Tuez tout ce qui n'est pas nous et détruisez ce machin avant qu'ils aient fini de le construire. » Il n'y eut ni questions ni commentaires. Nul ne se dégonfla. Nous étions prêts à l'action. Molly lança le sortilège qu'elle préparait depuis notre arrivée : une puissante bourrasque nous souleva délicatement et nous déposa au pied de la falaise, sur la plaine.

Dès l'atterrissage, nous nous sommes mis à courir droit vers la structure. Les drones, nous voyant arriver, s'arrêtèrent de travailler pour nous foncer dessus et nous barrer le passage. De leurs bouches déformées jaillissaient des sons étranges qui n'avaient rien d'humain. Certaines créatures brandissaient des armes improvisées, mais la plupart n'avaient que leurs mains aux doigts recourbés en forme de serres. Leurs visages n'exprimaient aucune émotion reconnaissable. Les drones montraient les dents comme des animaux. Ils ne faisaient même plus semblant d'être humains. Ils voyaient les armures des premiers rangs ; ils savaient que nous étions des Drood.

Des renforts accoururent. Il en venait de partout. Des hommes, des femmes, des enfants, et même des animaux. Les Abominations ne font jamais les difficiles. Tant que c'est de la chair... Alors même que les premières escouades se heurtaient aux drones, d'autres encore jaillirent de l'immense construction. D'autres encore, et encore... Bien plus que la structure ne pouvait en contenir. Au lieu des centaines de drones que nous attendions, ils étaient des milliers. Peut-être des centaines de milliers. Et il en arrivait encore par la seule ouverture, qui hurlaient en courant dans la plaine.

Le combat avait à peine commencé. Nous étions déjà submergés. Mais je ne pouvais sonner la retraite. Je ne nous avais pas laissé le choix. Il fallait continuer ; il fallait gagner avant que les Abominations ne puissent ouvrir leur portail. Nos deux armées se rencontrèrent. Des poings d'argent martelaient des faces inhumaines, mais déjà un terrible sentiment d'impuissance m'envahissait.

Elles étaient si nombreuses...

Les drones se battaient comme de beaux diables. Les énergies aliens qui alimentaient leurs corps volés, morts ou mourants, leur fournissaient une force phénoménale. Ils se jetèrent sur les Drood en armure dans l'espoir de les écraser sous le nombre. Voyant que ça ne marchait pas, ils s'agrippèrent à leurs bras, à leurs jambes argentées, pour les déséquilibrer. Les nôtres tinrent bon et frappaient de toutes leurs forces. Ils fracassaient des crânes humains, brisaient des nuques, arrachaient des têtes ou les piétinaient. Membres cassés, poitrines



transpercées, tripes arrachées, jets de sang qui ruisselaient sur les armures, des dizaines de drones moururent lors des premières secondes d'affrontement, mais leur masse suffit à interrompre notre élan et il fallut bientôt s'arrêter. On tuait, mais on n'avancait plus.

Les Drood sans armure ouvrirent le feu avec l'arsenal fourni par l'armurier. Des canons à main, des lance-grenades, et même des os ensorcelés pour jeter des sorts. Les drones tombèrent comme des mouches sous la mitraille, mais d'autres les remplaçaient aussitôt et se frayaient un passage entre les silhouettes argentées. On donnait tout ce qu'on avait, et ça n'était pas assez. Les drones se moquaient des pertes qu'ils essuyaient. Ils ignoraient la crainte comme la terreur. Ils pouvaient sacrifier cent des leurs pour qu'un seul réussisse à passer.

Nos plans, notre tactique, tout fut oublié, remplacé par un combat pour la survie. Les escouades furent renversées ou dispersées. À présent, c'était chacun pour soi. Presque tous les Drood sans armure furent massacrés en quelques minutes, vaincus par le nombre de leurs adversaires qui se souciaient peu des armes qu'on leur opposait. Des Drood moururent dans des hurlements, tués à coups de poings, de griffes et de massues. Leurs cris mêlés aux beuglements inhumains des drones m'emplissaient les oreilles.

Soudain, l'impossible se produisit. Même les Drood en armure commencèrent à tomber, car les drones avaient tiré des armes mystérieuses de l'immense structure. Certains des nôtres disparurent, téléportés Dieu sait où par des instruments métalliques. D'autres furent transpercés, malgré l'armure d'argent, par des lames énergétiques qui déchiraient la chair avec un bruit atroce. Un cadavre aux yeux luisants et à la peau brûlée par des radiations inconnues se précipita dans la mêlée et, nul ne sut comment, prononça les Mots qui désactivaient l'armure de son adversaire, qui se retrouva stupéfait, impuissant, vulnérable.

M. Surin, surgissant de nulle part, trancha la gorge de ce drone d'un revers de son scalpel étincelant.

Je finis par combattre côte à côte, puis dos à dos, avec Molly Metcalf. Des drones, armés ou non, nous encerclaient. Je tirai sans relâche avec mon Colt à répétition, qui ne ratait jamais sa cible et ne se trouvait jamais à court de munitions, et j'en abattis plusieurs mais, sautant par-dessus leurs morts, ils furent bientôt trop proches de nous. Je rengainai et fis jaillir des pointes d'argent de mes poings serrés pour me jeter sur eux de toute la force de mon armure. Ce fut un massacre. Je les réduisis en une bouillie sanguinolente, leur déchiquetai le visage, leur fracassai le crâne, leur cassai les os, et les piétinai dès qu'ils s'effondraient. J'en attrapai un et le fit tourner pour faucher ceux qui m'entouraient encore. Du sang et des liquides immondes ruisselaient sur mon armure, si lisse que rien ne la souillait.

Je transformai les pointes de mes mains en lames acérées et, me mettant à tournoyer à toute vitesse, je hachai menu tout ce qui venait à ma portée. Pourtant ils étaient toujours aussi nombreux.

Armés ou non, ils ne parvenaient pas à me blesser. Mais ceux qui disposaient des armes terrifiantes se rapprochaient lentement. Inexorablement.

Molly utilisait tous les sorts de son répertoire. Elle hurlait des incantations qui transformèrent les drones voisins en bestioles inoffensives qu'elle piétina aussitôt. D'autres semblèrent fondre jusqu'à n'être plus que des flaques de boue. Elle fit jaillir des cieux des éclairs meurtriers, et des fissures zébrèrent le sol pour cracher des jets de feu. Elle invoqua des tempêtes qui emportèrent quelques-uns des zombies. Des forces inconnues faisaient crépiter l'air et calcinaient tout ce qu'elles atteignaient. Mais Molly, je l'entendais dans sa voix, commençait à fatiguer. Elle ne tiendrait plus très longtemps. La magie, ça se paie, et même l'importante réserve d'énergie dont elle disposait n'était pas sans limite.

Profitant d'un bref répit, je regardai alentour. Molly toussait à en cracher ses poumons. Tous les Drood sans armure étaient morts. Massacrés. Malgré tout leur entraînement. Une douzaine de silhouettes argentées continuaient à se battre. Elles avançaient dans le chaos pour tuer leurs ennemis. C'étaient des îles perdues dans un océan de ruines. Janissary Jane avait raison : ce n'était pas de guerriers dont j'avais besoin, mais d'une armée.

Roger Morningstar combattait à côté d'une forme argentée qui devait être Harry. Tout autour d'eux, des flammes terribles carbonisaient les drones. Roger souriait. Harry se battait bien, avec des gestes nets, contrôlés, brutaux, qui tuaient avec une précision clinique. Comme s'il ne s'agissait que d'un travail de routine auquel il excellait.

Et Janissary Jane traçait un sillon de sang dans la mêlée furieuse à l'aide de sa célèbre épée. Sa rage glacée la rendait invincible. Elle éclipsait même les plus grands tueurs de démons.

Elle se fraya un chemin pour nous rejoindre. La sueur dégoulinait sous mon armure. Épuisé, je brûlais mes dernières ressources. J'avais les bras et le dos douloureux. L'armure fait des miracles, mais c'est moi qui la remplis. Pourtant je continuais à me battre, décidé à tenir aussi longtemps que Molly aurait besoin de moi. J'en étais là.

« C'est la tour ! hurla Janissary Jane pour couvrir le vacarme. Il se passe quelque chose ! Je le sens ! Je crois que la porte est en train de s'ouvrir. »

J'assommaï les drones les plus proches et me retournai. Elle avait raison, je percevais la même chose. Une étrange lumière

jaillissait de l'ouverture à la base de la structure, et de cent autres fentes qui en parcouraient les flancs. L'air tout autour se mit à frémir, à onduler, et ce n'était pas dû à la chaleur. Derrière la tour, je le sentais même si on ne voyait rien, la porte s'ouvrait, vaste cercle sans cesse plus large, comme un soleil noir... et de l'autre côté de cette ouverture, quelque chose d'immense, d'affreux, de déterminé, qui poussait de tout son poids contre l'obstacle de plus en plus mince qui le séparait de notre univers si petit, si vulnérable. Quelque chose de si grand que sa nature et sa forme me dépassaient. Comme si un dieu de colère déboulait parmi nous.

Ce que les Abominations avaient appelé était là, juste derrière la porte, attendant qu'elle finisse de s'ouvrir pour venir nous infliger des horreurs sans nom. Pour le principe, pour le plaisir.

Et cette chose était bien pire que les Abominations ne le seraient jamais.

Je regardai autour de moi. Il restait dix Drood argentés. Je me servis de l'armure pour les appeler.

« Gagnez la base de la tour ! Arrachez-en des morceaux et démolissez-moi cette saloperie ! »

Je me tournai vers Molly. Elle chancelait. Du sang coulait de son nez et de sa bouche – et même du coin de ses yeux. Elle était en train de craquer physiquement sous l'effort que nécessitaient ses sortilèges désespérés. Elle me regarda, voulut parler, mais ses yeux n'accommodaient plus. Je criai son nom, lui saisis l'épaule et serrai jusqu'à ce qu'elle réagisse. Elle recouvra alors ses esprits.

« Vite, il faut qu'on atteigne la tour. Molly ! Tu peux nous frayer un chemin ?

— Je suis fatiguée, Eddie, tellement fatiguée...

— Tu peux le faire ? »

Elle me fusilla du regard. « Oui ! Bien sûr. Je suis Molly Metcalf, bordel. J'espère que tu sais ce que tu fais... »

Elle tendit le bras vers la structure, et instantanément tous les drones qui nous en séparaient explosèrent en fragments de chair écarlate. Penser à ne jamais la mettre en colère. Je lui attrapai le bras, et nous partîmes à toutes jambes dans la tranchée qu'elle avait libérée. Les autres Drood en armure disposaient eux aussi d'un passage ; eux aussi galopèrent. Nous devions traverser l'étendue pierreuse, mais les drones reprenaient déjà leurs esprits et se précipitaient pour nous bloquer le passage. Nous devions leur marcher dessus, les faire tomber, les assommer. Quand nous eûmes tous atteint la base de la tour, je criai aux Drood d'attraper les éléments qui semblaient soutenir le reste. Molly et Janissary Jane, M. Surin et Roger Morningstar s'unirent pour repousser les drones tandis que nous arrachions les soubassements de la tour.

Pendant un long moment, rien ne se passa. La tour était immense, et nous n'étions que onze... Mais onze Drood, et nos armures nous prêtaient une force incroyable. Nous parvînmes à saper les bases de la structure. À la détruire.

Elle rugit, hurla, comme un être vivant, fut parcourue d'explosions en série. Des milliers de fissures naquirent sur ses flancs qui irradiaient d'une lumière aveuglante. Elle se mit à trembler, puis à se désagréger peu à peu. Elle vacilla et, lentement, s'inclina et bascula vers la plaine déserte comme le poing de Dieu sur terre.

La porte dimensionnelle se referma. En l'espace d'une seconde elle avait disparu, et avec elle toute trace de l'horreur tapie au-delà. La tour, à l'instant de heurter le sol, se fracassa en un million de fragments disparates. Presque tous les drones furent écrasés, et les quelques survivants s'enfuirent immédiatement. Je les laissai partir. Je ne pouvais pas lâcher Molly, qui employait ses dernières forces à nous protéger grâce à un champ de force rudimentaire.

Nous n'étions plus que quinze. Molly, tremblant de tous ses membres, s'accrochait à moi comme je m'accrochais à elle. Sinon, nous nous serions effondrés. Roger Morningstar soutenait Harry. Janissary Jane demandait par radio à Callan et son équipe, restés sur la falaise, de venir nous chercher. Il fallait ramasser nos morts et les emporter avant l'arrivée des autorités. Les neuf autres Drood désactivèrent leur armure. Tous paraissaient effarés. M. Surin contempla les montagnes de corps et sourit.

Harry lâcha Roger pour s'approcher de moi. Il boitait. Sous son masque d'argent impassible, sa voix était rauque et coupante. « Nous avons empêché la porte de s'ouvrir. Nous avons détruit la tour et tué presque toutes les Abominations. Mais est-ce que ça en valait la peine, Eddie ? Regarde ! Une poignée de survivants ! Tous les autres sont morts. C'est une débâcle, un désastre. Dans toute l'histoire de la famille, c'est la première fois qu'on perd autant des nôtres ! Tout ça pour que tu puisses jouer les héros, une fois de plus. Quand on sera rentrés, crois-moi, je ferai en sorte que tout le monde sache que c'est de ta faute.

— Naturellement, Harry, soupirai-je. C'est ta spécialité. Précipite-toi dans les jupes de la matriarche en bon petit lèche-bottes. On verra bien ce que tu y gagneras.

— Si tu ne nous avais pas privés de nos torques, ces gens seraient toujours en vie !

— Oui. Là, tu as sans doute raison.

— Tu aurais dû donner des torques d'argent à tout le monde. Pas seulement à ceux dont tu pensais qu'ils te soutiendraient. »

Je ne répondis rien. Qu'aurais-je pu dire ? Il avait raison.

Harry me tourna le dos et s'éloigna. Molly me lâcha et sortit quelque chose d'une poche secrète.

« J'ai trouvé ça dans les décombres de la tour. Ça déborde d'une magie si puissante que je m'attendais presque à l'entendre crier mon nom. Ça te dit quelque chose ? »

Je saisis l'objet et le tournai en tous sens. C'était une amulette gravée de symboles kendariens dont je ne pus traduire qu'un seul mot : « "Envahisseurs", dis-je.

— Super. Les Martiens vont débarquer.

— Non, répondis-je, trop fatigué pour sourire. Ça devait être intégré au sortilège lancé par les Abominations, l'invocation destinée à faire apparaître la chose que nous venons de repousser. Sauf que... le mot est au pluriel. *Des* envahisseurs. Pas *un* envahisseur.

— Je crois que je vais vomir. On a fait tout ça pour arrêter un seul... un seul quoi ?

— Quelque chose venu de l'Extérieur. Une invasion d'êtres bien pires que les mangeurs d'âmes. Pousse-toi, je vais vomir aussi.

— Des envahisseurs, dit Molly. Appelés par les Abominations. Ça voudrait dire... d'autres nids, d'autres tours, ailleurs dans le monde ?

— Certainement. Peut-être dans tous les pays du monde. Ça, ici, ce n'était que le début.

— Bon Dieu, ce que tu peux te montrer désagréable, parfois.

— C'est mon boulot. Viens, on rentre à la maison. »

## La vie de famille

Nous rentrâmes à bord des Blackhawke fuselés et silencieux. Ils étaient en parfait état. Eux n'avaient pas une égratignure. Mais nous étions si peu nombreux à leur bord qu'ils paraissaient terriblement vides. Ne disposant plus que de onze torques, il nous fallut nous répartir dans les engins pour pouvoir survoler sans être détectés un monde qui ignorait de quoi nous venions de le sauver. Lors de l'embarquement, les autres Drood refusèrent même de me regarder. Molly ne me quitta pas de tout le trajet. Elle me tenait la main et me parlait doucement, mais je serais incapable de répéter une seule de ses paroles. Je n'arrivais à penser qu'à ce que nous transportions en soute. À tous ces Drood morts.

Les nouvelles vont vite. Quand les Blackhawke se posèrent sur la piste d'atterrissage qui se trouve derrière le manoir, je vis que toute la famille nous attendait. Et quand nous descendîmes, misérable poignée de survivants, nous fûmes accueillis par un silence glacé et une foule de visages horrifiés et de regards noirs. J'aurais pu les disperser en annonçant un communiqué officiel pour un peu plus tard. J'aurais pu les ignorer et rentrer comme si de rien n'était. Mais je ne l'ai pas fait. Je me suis arrêté, et j'ai attendu avec les autres tandis qu'on sortait les cadavres.

Nous n'avions pas réussi à tous les récupérer. La plupart des victimes avaient été soit réduites en bouillie par la chute de la tour, soit mutilées au combat au point de n'être plus identifiables. De certaines, il ne restait plus que des morceaux épars.

Nous nous étions donc contentés de rapporter les têtes. Pendant des heures, en plein soleil, nous avons passé au peigne fin la scène du

carnage, pataugeant dans le sang et les tripes, la puanteur nous prenant à la gorge, mais au bout du compte nous ne ramenions que la moitié des nôtres. De la foule jaillirent des exclamations étouffées lorsque les premiers corps apparurent. Nul n'avait jamais vu autant de Drood morts. Une telle tragédie, autant de pertes en une seule opération, c'était une première. Certains, repérant des visages familiers, écrasés, déformés et couverts de sang séché, ne purent retenir leurs larmes. D'autres voulurent s'avancer, mais le sergent d'armes et ses sbires veillaient au maintien de l'ordre. La dignité, chez nous, est fondamentale.

Les équipes de médecins et d'infirmiers avaient beau se hâter de déposer les cadavres à la morgue et revenir le plus vite possible, elles tombèrent vite à court de brancards. Il fallut avoir recours à des tables, des chariots, à tout ce qui avait une surface plane. Quant aux morceaux isolés et aux têtes coupées, on les fourra dans des sacs-poubelle noirs pour les trier plus tard, ce qui ne plut guère à l'assistance. Mais il avait été décidé de sortir les cadavres des soutes et de les entreposer hors de vue, le plus vite possible. Je ne m'étais pas mêlé de la discussion. J'étais hébété au point de ne pouvoir penser qu'à l'étendue de mon échec. Non, un membre du Premier Cercle avait pris la décision à ma place. Comme c'était gentil. Bien sûr, ce n'était pas moi, mais la famille, qu'il s'agissait de ménager.

Debout dans l'ombre de l'avion, muet, je me forçai à regarder jusqu'à ce que le dernier mort soit emporté au manoir. Tous étaient de retour chez eux. Enfin. C'était mon devoir et ma pénitence. Molly ne m'avait pas quitté d'un pouce et me tenait la main. Je m'accrochais à elle comme si j'étais en train de me noyer. Je devais lui broyer les doigts, mais elle ne protesta pas. Je ne prononçai pas une seule parole, alors même que les autres me fixaient de leurs yeux pleins de larmes et de haine. Qu'aurais-je pu dire, à part : « Je suis désolé. Je suis vraiment désolé » ?

Quand les dernières civières et les derniers sacs eurent disparu, Molly se pencha vers moi. « Vous n'avez donc pas de sacs mortuaires, en prévision de pareils désastres ?

— On n'a jamais connu un pareil désastre ! Nous n'avons jamais eu besoin de sacs, parce que nous n'avons jamais perdu autant de gens.

— Nous n'avons pas perdu la bataille. Nous avons détruit le nid des Abominations ainsi que leur tour. Nous avons empêché un truc ignoble de pénétrer dans notre univers. Merde, Eddie, on a sauvé le monde !

— Si c'était une victoire, je n'ai aucune envie d'assister à une défaite ! On a obtenu un succès temporaire, mais on l'a payé de notre sang. Ces gens m'ont suivi au combat parce qu'ils croyaient en moi.

C'étaient les élus, ils avaient travaillé dur pour mériter les torques. Je leur ai promis gloire et triomphe, je les ai fait rêver d'héroïsme. Tout ça, c'était censé être une démonstration de notre puissance. Nul n'aurait dû être blessé. Et maintenant, ces braves sont morts, et la famille va paraître plus vulnérable que jamais.

— Que vas-tu faire ?

— Je n'ai plus le choix. Chaque Drood doit avoir un torque et l'armure qui l'accompagne. Même ceux en qui je n'ai aucune confiance. Il faut protéger la famille. Ne serait-ce que contre moi et mes idées stupides.

— Arrête ! s'exclama Molly. Ne commence pas à douter de toi parce qu'une bataille s'est mal passée. Tu as fait ce qu'il fallait. Tu n'avais aucun moyen de savoir que des milliers de démons étaient planqués dans la tour. »

Elle se tut en voyant Harry s'approcher d'un pas martial. Il marchait la tête haute et ses mouvements exprimaient l'arrogance du juste. Il savait que toute la famille nous regardait. Il pila juste sous mon nez, se drapa dans sa bonne conscience et s'écria, assez fort pour que tous l'entendent : « Tout est de ta faute, Edwin. Tout. Je t'avais bien dit que ta petite armée ne faisait pas le poids. Je t'avais bien dit que, pour vaincre les Abominations, il fallait que nous ayons tous un torque. Mais tu ne m'as pas écouté, bien sûr. Tu sais tout mieux que tout le monde. Tu voulais faire tes preuves. Et maintenant, à cause de toi, à cause de ton orgueil et de ton égoïsme, tous ces hommes et ces femmes sont morts. Sacrifiés sur l'autel de ton ambition !

— Chouette discours, Harry. Tu as passé tout le vol à le répéter, j'imagine ? J'ai dû faire avec l'information dont je disposais. Rien de tout cela n'était prévisible. Nous n'avions encore jamais rien rencontré de tel.

— Exactement ce à quoi je m'attendais, cracha Harry. Tu cherches à te justifier ! Regarde la vérité en face, Eddie : tu n'es pas à la hauteur, c'est tout. Tu ne l'as jamais été. Même comme agent de terrain, tu étais si médiocre qu'on t'a toujours interdit de quitter Londres ! Si tu avais le moindre soupçon de dignité, si tu avais l'intérêt de la famille à cœur, tu démissionnerais pour laisser quelqu'un de plus compétent prendre ta place.

— Tu penses à quelqu'un en particulier, Harry ? Toi, peut-être ?

— Du Eddie pur jus ! Tu en fais une querelle personnelle. Je ne veux pas diriger la famille, je veux seulement que tu débarrasses le plancher. Depuis le début, la matriarche voit juste à ton sujet. Elle savait qu'il ne fallait pas t'impliquer dans les décisions importantes. C'est pour ça qu'elle t'a laissé t'enfuir de la maison : ce n'était pas une grosse perte. On aurait dû se lancer à tes troussees et te traiter comme n'importe quel renégat.



— Je n'ai jamais renié la famille. J'ai toujours travaillé pour elle ! » Je m'avançai, les poings serrés.

« Non, souffla Molly. C'est exactement ce qu'il espère.

— Oui, écoute ta douce moitié, elle vaut nettement mieux que toi, dit Harry sans plus cacher son mépris. Tu as montré ta vraie nature en t'acoquinant avec elle. En ayant l'infâme culot d'ouvrir le manoir à l'abominable Molly Metcalf, la chienne en chaleur des bois sauvages ! »

Je lui balançai un direct en pleine face. Il partit en arrière et vacilla mais ne tomba pas. La foule glapit sans que nul ne bouge. Ils attendaient la suite et regardaient le spectacle d'un œil brillant. Harry se détourna pour bien leur montrer le sang qui lui dégoulinait du nez et de la bouche puis activa son armure. En un instant, l'argent le recouvrit. Il se dressait devant tous les nôtres, droit et fier, image vivante de la vengeance. J'avais donné dans le panneau. Il m'avait poussé à perdre mon calme et à porter le premier coup. Il avait eu tout le trajet pour préparer la scène et déterminer la meilleure tactique pour me manipuler. Je le savais, je savais que je jouais son jeu, et je m'en foutais. J'avais besoin de cogner, et Harry faisait parfaitement l'affaire. J'activai mon armure. Nous nous faisions face. L'argent miroitant qui nous recouvrait tous deux reflétait la silhouette de l'adversaire.

« Allez, viens, dit Harry. Montre-moi ce que tu as dans le ventre. Montre-moi les coups fourrés qui t'ont permis de tuer mon père.

— Volontiers. » Je levai les poings, d'où jaillirent de longues lames acérées.

« Arrêtez ! cria l'armurier en se frayant un chemin dans la foule. Arrêtez ça immédiatement, tous les deux ! Sergent, faites votre devoir, bordel ! »

Alors seulement le sergent d'armes vint nous séparer. L'armurier nous rejoignit presque au même instant, plaqua sur ma poitrine sa main couverte de taches brunes et me foudroya du regard malgré mon masque. Le sergent regarda Harry, qui bien sûr désactiva son armure immédiatement. Comme un gentil garçon, un Drood respectueux. Il m'avait joué depuis le début. Il n'avait jamais compté avoir à se battre. Il savait que quelqu'un interviendrait. L'important, c'était de me donner le mauvais rôle devant la famille réunie. Il me lança un sourire de triomphe avant de regagner le manoir en compagnie du sergent d'armes. Sans doute pour faire son rapport à la matriarche. Personne ne l'applaudit, mais un murmure d'approbation le suivit jusqu'à la porte d'entrée.

Je désactivai mon armure et, l'air penaud, saluai l'armurier qui grommela quelques mots inaudibles en secouant la tête.

« Rentre, petit. Il n'y a plus rien à faire pour sauver la

situation. »

Je regardai la foule massée autour de moi. Récemment, ces gens s'étaient rassemblés pour m'acclamer. J'étais leur sauveur. Et voilà qu'ils me dévisageaient comme un vil criminel de guerre. Je n'avais pas seulement perdu une bataille, je les avais déçus en brisant mon image de héros invincible. Je sortis le miroir de Merlin, l'agrandis et pénétrai dans l'armurerie. Molly et oncle Jack m'emboîtèrent le pas. Ensuite, je désactivai le miroir. J'étais enfin débarrassé du poids des regards désapprobateurs. Nous étions seuls dans l'armurerie.

« Tu sais, Eddie, souffla Molly, j'ai comme l'impression que tu te reposes beaucoup sur ce miroir.

— Fariboles, dit l'armurier. C'est bien pour ça que je le lui ai donné : pour qu'il se tire des mauvais pas. Les objets magiques, c'est fait pour être utilisé. Et si je nous préparais une bonne petite tasse de thé ? Je mettrais ma main au feu qu'il y a dans le coin une boîte de Pims à l'orange toute neuve. » Soudain il se figea et m'examina un moment. « Tu sais, petit, tu as une mine affreuse. Tu as mal quelque part ? Tu es blessé ?

— Non. C'était un massacre, une vraie boucherie, et je m'en suis tiré sans une égratignure. Mais forcément : j'avais l'armure. Les autres, non ; et les Abominations les ont réduits en bouillie.

— Ne te lamente jamais sur le passé, grogna l'armurier. Concentre-toi sur ce qui t'attend. Tant pis si tu as perdu une bataille, tant que tu gagnes la guerre. Examine un peu les annales : des défaites, on en a eu notre part. Bien sûr, pour trouver quelque chose d'une telle ampleur, il faut remonter assez loin. Mais c'est parce que, avec le temps, la famille était devenue molle, circonspecte, timorée. Elle confiait tout le sale boulot aux agents de terrain. On ne relevait que les défis minables, pour des petites victoires qu'on était sûrs de remporter. C'est bien pour ça que les Abominations ont pu rester sur Terre si longtemps et devenir aussi nombreuses. Il y a encore un siècle, on n'aurait pas laissé faire. Alors arrête de te lamenter sur ton sort, Eddie, et réfléchis ! As-tu appris quoi que ce soit d'utile lors de cette rencontre ? Quelque chose qui pourrait se révéler utile la prochaine fois que tu t'en prendras à ces saloperies ?

— Peut-être. » Soudain épuisé, je dus m'asseoir. Molly semblait inquiète ; je lui souris pour la rassurer. Mais ça ne devait pas être convaincant, car elle se rembrunit encore plus. Je péchai, dans la poche de ma veste, l'amulette kendarienne qu'elle avait trouvée dans les décombres. Je la tendis à l'armurier, qui l'examina en silence avant de s'asseoir près de moi pour l'étudier à la loupe. Molly approcha une chaise et s'installa à côté de moi. Je m'en aperçus à peine, trop concentré sur la petite pierre gravée. Je voulais que ce soit important, que ça justifie le prix que les miens avaient payé pour qu'on la trouve.

L'armurier tripotait l'amulette de ses gros doigts habiles et marmonnait des mots sans suite.

« Hmm. Bon. Oui, kendarienne. En très bon état, surtout vu qu'elle a sûrement plus de trois mille ans, d'après le style de l'écriture. Évidemment, les artefacts kendaris sont généralement... solides. Ils étaient fabriqués pour durer, grâce à des procédés qu'on a aujourd'hui du mal à imaginer. Kendar... Un sale endroit, à tous points de vue. On y adorait des démons. Les Kendariens se sont délibérément offerts à des Êtres de l'Extérieur qui les ont possédés. Ils ont écrasé toutes les cultures étrangères avec lesquelles ils entraient en contact et leur ont infligé des choses horribles. Pour le plaisir. Esclavage, torture, sacrifices rituels ; dans l'antique Kendar, massacre et souffrance étaient un délice. Pour finir, déchirés par la guerre civile, ils ont anéanti leur propre civilisation en l'espace d'une nuit de terreur et de sang. De nos jours, il ne reste nulle trace de leurs cités. Leur culture et leur peuple sont totalement éteints. C'est sans doute une bonne chose. On ne connaît plus d'eux que des armes ou des amulettes, préservées par les énergies occultes qu'elles renferment. Nous ne comprenons leur langue que grâce aux nombreux sortilèges et aux incantations qui nous sont parvenus.

— Et ce glyphe-ci ? demandai-je en tendant le doigt. Je l'ai traduit par « Envahisseurs ».

— Hein ? Oh, oui, c'est ça, Eddie. Ça fait plaisir de voir qu'il t'est arrivé de suivre à l'école. Oui, « Envahisseurs ». Un pluriel, très clairement. Et les glyphes qui l'accompagnent suggèrent qu'il s'agit d'un sort d'évocation destiné à ouvrir notre monde à ces envahisseurs. À mon avis, il faut partir du principe que la présence que vous avez perçue de l'autre côté du portail n'était qu'un seul envahisseur parmi de nombreux autres. Ce qui veut dire...

— Qu'il doit y avoir d'autres nids, dis-je. D'autres portails édifiés par les Abominations dans le but d'appeler toute une armée de ces êtres.

— Oh, merde, gémit Molly. C'était déjà assez dur d'en détruire un. Combien y en a-t-il ?

— Qui sait ? répondit l'armurier. Des centaines, des milliers, des centaines de milliers ? Des nids dans tous les pays du monde : toute l'humanité est en danger. Un danger que nous ne soupçonnerions pas si tu n'avais pas lancé cette attaque contre les Abominations, Eddie.

— C'est du sérieux, dit Molly. Le monde entier serait menacé ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— On les arrête, rétorquai-je. Les Drood sont là pour ça. Oncle Jack, est-ce qu'on rouvre le Codex d'Armageddon ?

— C'est hors de question ! Je l'ai déjà ouvert pour toi une fois dans ma vie, Eddie, et c'est déjà une fois de trop. Non ; ces armes

ultimes ne doivent être utilisées qu'en dernier recours, lorsque la réalité elle-même est menacée. Et on n'en est pas là. Pas encore.

— Mais si le monde va être envahi par des Êtres de l'Extérieur...

— Non, Eddie. La famille est de taille à réagir. Ce ne sera pas la première fois. Lis les archives ! Vraiment, on n'enseigne plus assez l'histoire familiale. Les armes du Codex ne servent que quand tout le reste a échoué. Y compris larmes, jurons et prières. Pas pour sauver la face quand on s'est pris une raclée.

— Vous n'y étiez pas, coupa Molly. Vous n'avez pas vu ce que nous avons vu, pas senti ce que nous avons senti... C'était terrible. Vraiment terrible. Cette chose, qui bandait ses forces pour pénétrer dans notre réalité, c'était pire que tout. J'ai eu affaire à des démons, à des diables, à des forces venues d'au-dessus ou d'en dessous de notre réalité, mais ces Envahisseurs, ils me font péter de trouille. Tu te souviens, Eddie, quand tu disais qu'il y avait deux types d'ennemis, les démons et les dieux ? Eh bien, les Abominations sont des démons, d'accord, mais ce qu'elles cherchent à évoquer, ce n'en sont pas.

— La famille est de taille, répéta l'armurier. J'ai mis au point des armes qui n'existent pas même dans vos pires cauchemars. Vous n'avez pas idée de ce dont les Drood sont capables, Molly, quand ils s'engagent sur le sentier de la guerre. Cela fait trop longtemps que nous nous reposons sur nos lauriers. Il est temps de nous remonter les manches, de plonger les mains dans le cambouis et le sang. Jadis, nous étions des guerriers : nous allons le redevenir. » L'armurier sourit, et son attitude habituelle, aimable et distraite, céda soudain la place à une méchanceté froide et déterminée. Je n'aurais pas dû oublier que cet homme avait été un agent de premier ordre durant les années les plus froides de toute la guerre froide, presque aussi réputé que James, son illustre frère.

Avec un permis de tuer, de sang-froid ou non. Tant qu'ils accomplissaient leurs missions...

L'armurier se tourna vers Molly, redevenant aussitôt le vieux ronchon que je connaissais. « Ne vous en faites pas, ma chère, tout s'arrangera. Vous verrez. Bon, Eddie, comment ça s'est passé avec le téléporteur que je t'ai confié ? Il marche bien ? Tu n'as pas eu de problème ?

— Ah. Oui, euh... En fait, avec la bataille et tout, j'ai un peu oublié que je l'avais. »

L'armurier poussa un long soupir. « Penche-toi, Eddie, s'il te plaît. » J'obéis ; il me donna une bonne tape sur l'arrière du crâne.

« Eh, merde, oncle Jack, ça fait mal !

— Tant mieux. La prochaine fois, tu y penseras peut-être. Je t'ai remis ces objets pour te donner l'avantage ! pour t'aider à survivre ! Je veux que tu t'en serves. Je veux que... » Un intercom se mit à sonner,

et Jack s'interrompt pour répondre. « Quoi ? Je suis occupé ! »

Le visage du sergent d'armes apparut à l'écran. Il salua l'armurier d'un signe de tête et tourna le regard vers Molly et moi.

« J'avais supposé que vous étiez là. Je convoque une réunion exceptionnelle du Premier Cercle au sanctuaire. Immédiatement. Nous devons parler de choses très importantes.

— Ah oui ? dis-je. Et depuis quand as-tu l'autorité nécessaire pour convoquer le Premier Cercle ?

— Viens. Sinon on commence sans toi. »

Il coupa la communication sans me laisser le temps de répondre.

« Quand ce n'est pas une chose, dit Molly, c'en est une autre. Moi qui pensais que ma famille était pénible.

— Ta famille ?

— Ne m'en parle pas. »

Molly et moi quittâmes l'armurerie pour aller directement au sanctuaire. J'aurais pu nous y transporter grâce au miroir de Merlin, mais pour une fois je n'étais pas pressé. Je voulais avoir le temps de réfléchir à ce que j'allais dire. L'armurier nous assura qu'il nous rejoindrait très vite, et j'espérais que Jacob pointerait pour une fois son nez fantomatique dans la réunion. J'allais avoir besoin de tout le soutien possible. Soudain, Molly s'arrêta en déclarant que j'allais devoir me passer d'elle.

« Je suis vraiment navrée, Eddie, mais je ne peux pas passer une minute de plus dans cette baraque. Elle m'opprime. Je ne tiens plus. Il faut que je sorte, que je prenne l'air. Je suis en train de me faner.

— Mais... c'est une réunion du Premier Cercle, Molly. C'est important. J'ai besoin de toi à mes côtés.

— Je n'y peux rien. Si je ne sors pas d'ici, je vais me mettre à hurler. Tu ne te rends pas compte de l'effet que cet endroit a sur moi, Eddie. Quand tu auras fini, viens me chercher dans le parc. De toute façon, j'ai besoin d'être un peu seule pour recharger mes réserves de magie et reconstituer l'énergie consommée sur la plaine de Nazca. En ce moment, je n'ai plus la moindre parcelle de pouvoir en moi. Et ça m'est littéralement insupportable. »

Je l'attrapai par les épaules pour la forcer à me regarder. « J'ai besoin de toi, Molly. Ils s'apprêtent à me crucifier. Seul, je ne pourrai pas leur tenir tête.

— Si. Tu n'as pas autant besoin de moi que tu le crois. Tu sous-estimes ta force. Tu t'imposes des limites artificielles. On se voit tout à l'heure. »

Elle se libéra et emprunta le corridor qui menait au vestibule, au parc, à la liberté. Je l'appelai sans qu'elle se retourne pour autant. Je gagnai donc le sanctuaire seul, en me demandant ce que j'allais bien

pouvoir raconter.

À mon arrivée, je découvris que l'armurier avait réussi à gagner le sanctuaire avant moi. Il leva la main pour révéler un bracelet téléporteur au poignet, qu'il m'agita sous le nez d'un air entendu. Je l'ignorai délibérément pour observer les autres. Assemblés dans la lumière d'Étrange se trouvaient Penny, le sergent... et Harry, qui croisa les bras avec un sourire supérieur. Le sergent était planté à côté de lui pour lui manifester son soutien. Penny m'observait d'un air songeur. Nulle trace de Jacob, et je trouvais le rougeoiement d'Étrange bien moins réconfortant que d'ordinaire. Je lançai à la ronde mon regard le plus noir.

« Oh, mais quelle surprise ! Harry Drood, présent lors d'une réunion du Premier Cercle censément confidentielle. Qu'est-ce que tu fais ici, Harry ?

— On m'y a invité. » Il avait les lèvres enflées et fendues à cause de mon coup de poing. Il n'aurait eu aucun mal à résorber ses blessures, mais pour le moment elles lui étaient utiles puisqu'elles constituaient une preuve visible de mon agressivité et de ma brutalité. Et elles ne l'empêchèrent pas de m'adresser un sourire narquois.

« Harold a le droit de s'exprimer, dit le sergent d'armes.

— Je vois, répondis-je. Tout le monde est de cet avis ?

— Il était avec toi en Amérique du Sud quand les choses ont mal tourné, expliqua Penny. Nous avons besoin d'un témoin indépendant pour nous raconter ce qui s'est passé exactement. Tu peux bien comprendre ça, Eddie.

— Oh, je comprends beaucoup d'autres choses. J'aurais dû garder à l'esprit que, dans cette famille, la trahison et les coups fourrés c'est de la routine. »

L'armurier se trémoussa, mal à l'aise. « Ne réagis pas comme ça, Eddie. Tu sais que je suis de ton côté. Mais nous avons besoin de connaître les faits. Et, pour que la famille accepte nos décisions, nous devons bien montrer que nous sommes impartiaux. Harry peut sans doute nous dire des choses que tu ignores. Si nous devons affronter d'autres nids d'Abominations, il nous faudra un maximum d'informations. On n'est pas là pour te juger...

— Ah bon ? coupai-je. Vous, oncle Jack, peut-être pas. Eux, si. Ils ont déjà tranché. Je n'ai pas de temps à perdre, messieurs dames. J'ai des choses à faire. Pour le bien de la famille.

— Je t'interdis de partir comme ça ! s'écria le sergent.

— Oh, ferme-la, Cyril. » Je quittai la pièce sans me retourner, même quand Penny et l'armurier m'appelèrent. La colère me faisait serrer les poings de toutes mes forces, mon cœur battait à coups redoublés, et je savais que je m'étais empourpré. Il fallait que je sorte.

Je risquais de m'emporter, de dire ce qu'il ne fallait pas, de prendre de mauvaises décisions. Inutile de rester : les juges avaient déjà rendu leur verdict. Sans le soutien de Molly, et maintenant que l'armurier hésitait, je me serais de toute façon retrouvé en minorité. À moins que mes opposants ne se contentent de crier plus fort que moi. Dire que c'était mon Premier Cercle... Je n'arrivais pas à croire qu'ils aient invité Harry sans m'en parler avant.

Bouillant de rage, je fusillais du regard tous ceux que je croisais dans les couloirs. La plupart avaient assez de jugeote pour m'éviter. Nul ne m'adressa la parole ; on me regardait passer sans mot dire. Ça m'allait très bien. Au premier mot de travers, j'aurais cogné.

Pourtant, même fou furieux, j'arrivais à me dire dans un coin de ma tête : « Ça ne te ressemble pas. D'habitude, tu ne t'énerves pas, tu prépares les repréailles. » Quand la matriarche m'avait condamné à mort pour trahison, je ne m'étais pas énervé : j'avais échafaudé un plan contre elle. Mais, à l'époque, je me savais innocent, et ça me soutenait face à tous les obstacles. Cette fois-ci, c'était différent. Je n'étais plus capable de ressentir qu'une colère brûlante, presque entièrement dirigée contre moi.

Parce que j'avais merdé. J'avais conduit les miens à la mort. Rien d'autre ne comptait.

Le temps que j'arrive dans le vestibule, ma rage s'était transformée en une irritation sourde, et je pouvais de nouveau réfléchir assez clairement pour me faire du souci pour Molly et non pour moi. Je ne l'avais pas prise vraiment au sérieux lorsqu'elle m'avait déclaré qu'elle ne pouvait pas vivre au manoir, qu'elle avait besoin de vivre dans la nature, parmi d'autres créatures vivantes. Je savais bien qu'elle avait du mal à s'habituer à son nouvel environnement, mais j'avais pensé qu'elle s'y ferait. À présent, j'avais des doutes. Cette femme, après tout, vivait naguère encore dans sa forêt privée. Mais moi, j'étais forcé de rester ici, au manoir, sous peine de perdre le contrôle de la famille.

Martha m'avait clairement annoncé qu'elle attendait seulement que je commette assez d'erreurs pour qu'elle puisse restaurer la matriarchie. Et ensuite ? Tout recommencerait comme avant ? Des armures dorées au lieu de celles en argent, achetées par le sacrifice de nos enfants ? Contrôler le monde au lieu de le protéger ? Non. Je devais empêcher ça. Mon devoir envers la famille passait avant ma petite personne. Comme d'ordinaire. Je ne pouvais pas abandonner la famille. Pas même pour Molly. Que ça nous plaise ou non, la famille passe avant tout.

Je risquais de perdre Molly. La seule femme que j'aie jamais aimée.

Je sortis du manoir et m'immobilisai en voyant une ambulance se matérialiser sur l'allée. Cela attira mon attention, car rien n'est censé pouvoir apparaître chez nous sans une autorisation en bonne et due forme. Qu'on ne donne jamais. L'ambulance s'approcha, vrombissante, et s'arrêta juste devant moi. Je reçus une pluie de gravillons. Sur le côté étaient peints les mots DR SYN – ON LIVRE VITE FAIT MAL FAIT. Un chauffeur jovial, vêtu d'une blouse blanche amidonnée, sortit et vint me coller dans les mains une feuille et un stylo.

« Signez là, jeune homme, dit-il en me saluant de la tête. Et un taré à emporter, un. Non, je réponds pas aux questions. Je dépose les gens et je décarre avant que les choses se gâtent, moi. Signez là, *siouplé*, sur les pointillés. Vous accusez réception d'un William Dominic Drood, dit John Zarbi. Allez, allez, jeune homme, on se dépêche, j'ai encore à livrer un Américain et son lapin géant. »

Je griffonnai le nom de Harry à l'endroit indiqué et rendit la feuille. Je suis du genre prudent. Le chauffeur salua de nouveau, contourna l'ambulance, ouvrit un énorme verrou fixé sur la porte arrière et l'ouvrit en s'écriant : « Allez, gentil petit barjo, te voilà chez toi ! » William Drood sortit, visiblement ébloui par la lumière de cette journée d'été. Le type lui attrapa le bras et l'entraîna jusqu'à moi.

« Et voilà, jeune homme. Un dingue rien que pour vous. Des heures d'amusement pour toute la famille ! Essayez de ne pas le perdre : vous n' imaginez pas la paperasserie qu'il faudrait faire si je devais lui remettre la main dessus. Bonne journée ! Je vous ai déjà oublié. »

Sur un dernier salut, il remonta dans la fourgonnette qui démarra dans un grand crissement de pneus et disparut aussitôt, ne laissant dans le parc qu'une exquise sensation de calme.

« Quel être enjoué et abominable ! dit William. Je lui enverrai un mot de remerciement. À l'intérieur d'un colis piégé.

— Bienvenue, William. »

Il hocha la tête sans conviction et regarda autour de lui. Il n'avait pas l'air ravi de retrouver le manoir. Il avait meilleure mine que lors de notre dernière rencontre, dans sa cellule de la Résidence des Camés. On l'avait habillé d'un costume correct qui le gênait aux entournures. Il ne semblait pas à l'aise. Son visage exprimait des sentiments contradictoires, et son regard était toujours hanté. Comme s'il voyait encore, du coin de l'œil, des mondes étranges et des réalités parallèles. Le connaissant, c'était probable. Lorsque je répétai son nom, il se tourna vers moi ; je lui tendis une main qu'il finit par serrer.

« Vous vous souvenez de moi ?

— Bien sûr, Edwin. Je ne suis pas complètement gaga. Tu es venu me rendre visite *là-bas*. Et tu m'as fait passer un message qui



m'assurait que je ne risquais plus rien à revenir. Alors me voici. J'espère que tu ne t'es pas trompé.

— C'est bon de vous revoir. Votre place est ici.

— Vraiment ? » Il contemplait le bâtiment, derrière moi, comme s'il ne l'avait jamais vu. « Je ne me sens pas chez moi, pourtant. Mais même avant mon départ, c'était pareil. J'ai découvert quelque chose, sais-tu, et ça a tout bouleversé. Je ne peux même pas dire que j'aie l'impression d'être William Dominic Drood. J'étais plus heureux en tant que John Zarbi. On n'attendait rien de lui. Peut-être ai-je laissé William ici même quand je suis parti. Peut-être que revenir le fera revenir également. S'il ne risque rien. Eddie, j'ai vu quelque chose dans le sanctuaire...

— Tout va bien, William, coupai-je. Je sais ce que vous avez vu. Ce que vous avez découvert. Tout le monde est au courant. Le Cœur est mort, et avec lui tout le mal qu'il représentait. Nous avons de nouvelles armures, fournies par une autre entité. Il n'y a plus de raison d'avoir peur. »

Il me jeta un regard navré. « Si seulement ! Mais nous sommes des Drood. Il y a toujours une raison d'avoir peur. Ça fait partie du métier. J'ai peur de tant de choses et depuis si longtemps !

— Y a-t-il quelqu'un en particulier que vous ayez envie de voir ? demandai-je pour changer de sujet. Quelqu'un qui vous aurait manqué ?

— Non, dit William après avoir réfléchi. Je n'ai jamais eu de famille à moi. Et mes amis d'autrefois... C'est si loin, tout ça. Je ne veux pas qu'ils me voient dans cet état. Je ne suis pas encore vraiment moi-même. Sans bien savoir qui est cette personne, d'ailleurs.

— Je sais ce qu'il vous faut, dis-je d'un ton sans réplique. Vous étiez le meilleur bibliothécaire de toute notre histoire ; j'ai une merveilleuse surprise pour vous. Après tant d'années, nous avons redécouvert l'ancienne bibliothèque. Vous êtes la personne rêvée pour y remettre de l'ordre. »

William leva les yeux. Pour la première fois, il semblait lucide et concentré. « L'ancienne bibliothèque ? Mais elle a été ravagée par un incendie il y a des siècles !

— Eh non ! Elle était cachée ; il n'y avait qu'à la retrouver. Et vous serez stupéfait par les trésors qu'elle contient. Suivez-moi. »

Je le guidai de pièce en pièce. Il écarquillait les yeux comme un touriste, comme si c'était la première fois qu'il voyait l'intérieur du manoir. Peut-être, en s'obligeant à oublier ce qui s'était passé dans le sanctuaire, avait-il oublié tout le reste. Il s'était réfugié à l'asile pour fuir la famille et le secret qu'il avait découvert. Pour cela, il avait simulé la folie ; plus le temps passait, moins il avait à se forcer. Il était

parti depuis si longtemps que les gens que nous croisions ne le reconnaissaient pas ; il ne chercha pas à leur adresser la parole. Je l'emmenai dans la bibliothèque, et déjà son visage s'éclaira. Il parcourait les allées, souriant à certains livres et grommelant que c'était mal rangé. Il se tenait plus droit, semblait moins absent et moins hésitant. En retrouvant son terrain familier, il redevenait un peu lui-même.

Il ressemblait davantage au bibliothécaire de mon enfance.

Quand je le jugeai prêt, je le conduisis au fond de la pièce, devant le tableau qui représentait la bibliothèque disparue. Je l'ouvris d'un Mot ; nous pûmes traverser l'image et accéder à la pièce secrète qui recelait les secrets familiaux et l'histoire occulte du monde. William inspira à fond et, devant les kilomètres de rayonnages, ouvrit des yeux d'enfant ravi. Des myriades de livres, de manuscrits, de parchemins, et même quelques tablettes de pierre, s'élevaient à perte de vue. William sourit tout à coup ; son visage reprit vie. Je souris à mon tour, content que quelque chose, pour une fois, se passe bien. Peut-être ne se sentait-il pas à sa place au manoir, mais dans la bibliothèque, du moins, il était chez lui.

« Pour vous mettre en jambes, peut-être pourriez-vous vous charger d'une recherche. J'ai besoin d'en apprendre le maximum sur la culture kendarienne, en particulier les rites permettant d'évoquer des êtres qu'on appelait Envahisseurs. Prenez votre temps. Pour ce soir, ça ira très bien.

— Je sais, je sais, rétorqua-t-il du ton supérieur cher à tous les bibliothécaires. C'est toujours pareil. On veut l'impossible, et pour avant-hier au plus tard. Je suis censé travailler tout seul ? Je n'ai pas d'équipe ?

— Vous avez une équipe. Composée d'une personne : le bibliothécaire actuel. Rafe ? Rafe, où es-tu ? »

Une tête sortit d'entre deux étagères, une main fit un signe guilleret, et un jeune homme avenant nous rejoignit, tout sourire. Je l'aimais bien, Rafe. Le bibliothécaire précédent avait démissionné lors de ma prise de pouvoir ; non content d'appartenir à la faction Tolérance Zéro, c'était un fidèle de la matriarche. Naturellement, il avait refusé de travailler pour moi. J'avais dû titulariser son assistant, qui se débrouillait plutôt bien. D'autant qu'il adorait son boulot et qu'il avait littéralement défailli de bonheur en découvrant l'ancienne bibliothèque. Il essayait pour le moment de dénicher un catalogue afin de savoir à peu près en quoi consistait notre trésor retrouvé.

« Bonjour ! dit-il à William. Moi, c'est Rafe. Un diminutif de Raphaël. Personne ne m'appelle jamais Raphaël : je ne suis pas une tortue. Vous êtes William, j'imagine ? Vous êtes une légende dans le métier. Bon, c'est un petit milieu, faut reconnaître. Mais quand

même ! Dire que vous revenez juste à temps pour m'aider à me dépatouiller de tout ce bordel ! Personne n'a mis le nez ici depuis des siècles et, croyez-moi, ça se voit. J'avais demandé des gens qualifiés, mais j'ai cru tomber à la renverse quand Edwin m'a dit que vous viendriez ! Et vous voilà. J'ai tellement hâte de travailler avec vous !

— Ne vous en faites pas, William, il finira bien par se calmer. Surtout grâce à la Ritaline qu'on glisse dans son thé.

— Mettons-nous au travail », grogna William.

Il marcha droit aux rayonnages sans plus nous accorder un regard. Rafe hocha la tête, me sourit et se précipita aux troussees de son nouveau mentor. Amusé, je regardai William l'envoyer chercher tel ou tel texte ancien et lui crier dessus comme un berger qui encourage son chien.

Avec un peu de chance, remettre de l'ordre dans les ouvrages aiderait William à remettre de l'ordre dans sa tête.

En regagnant la bibliothèque principale, je trouvai Penny qui m'attendait. Je lui tournai le dos pour désactiver le tableau puis m'éloignai sans lui adresser la parole. Un peu puéril, peut-être, mais je n'étais pas d'humeur. Penny m'emboîta le pas, aussi calme que d'ordinaire.

« Pas facile de te mettre la main dessus, Eddie. Si on ne m'avait pas dit que William Drood se baladait dans le manoir, je n'aurais jamais eu l'idée de venir te chercher ici. Il a vraiment passé tout ce temps à l'asile ? Non, laissons tomber : tu avais raison au sujet des professeurs, peut-être n'as-tu pas tort au sujet des renégats. Eddie, s'il te plaît, ralentis ! Il faut qu'on parle.

— Non, dis-je sans ralentir.

— Si ! En ton absence, le Premier Cercle a voté pour l'admission de Harry. Tout le monde était d'accord, même l'armurier ; sans doute parce que c'est le fils de James, mais quand même. Ensuite, il a été décidé à l'unanimité que tu n'aurais plus le droit de prendre des décisions militaires sans nous consulter. Et que tu ne pourrais plus les appliquer sans notre accord. Tu comprends ? Ralentis, Eddie, j'ai un point de côté. Alors ? Tu n'as rien à dire ?

— Crois-moi, ce que j'ai à dire, tu préfères ne pas l'entendre.

— Eddie...

— Tout ça, c'est du vent, déclarai-je. Les membres du Premier Cercle sont mes conseillers, rien d'autre.

— Je vois, riposta Penny, glaciale. Tu es devenu notre patriarche, c'est ça ? Tu diriges la famille tout seul, sans avoir de comptes à rendre à personne ?

— Change de sujet. » Ma voix devait être lourde de menace : Penny obtempéra.

« J'ai enfin réussi à contacter le renégat qu'on appelle la Taupe. Grâce à une stratégie très créative mise au point par notre équipe de télécommunications – bien trop au fait des réseaux underground à mon goût. Tu disais que tu voulais le ramener au bercail. »

Je me mis sur la défensive. « Il pourrait nous être très utile. Quand il s'est enfui, il s'est planqué au fond d'un trou – au sens propre – et a développé le meilleur réseau d'information au monde. Il sait des choses que nul autre ne soupçonne. Il est en contact avec des groupes et des individus qui n'envisageraient pas une seconde de nous parler directement. Nous avons besoin de la Taupe et de ses sources.

— Eh bien, c'est regrettable mais il refuse de sortir de son terrier. On a tout fait pour le convaincre qu'il ne courrait aucun danger ici. Il soutient qu'il ne quittera son refuge pour rien au monde. Cela dit tu as dû lui faire forte impression, parce qu'il a accepté de nous aider à découvrir ce que mijotent les Abominations et à déterminer l'emplacement des autres nids. En ce moment même, il est en téléconférence avec nos meilleurs techno-geeks. J'imagine qu'il enseigne à ces pauvres mômes des bidouilles pas possibles. »

Je hochai la tête et ralentis un peu. Penny commençait à haleter. « De sa part, on ne pouvait espérer mieux. J'irai lui parler plus tard. D'autres renégats se sont-ils manifestés ?

— On a fait passer le mot, mais c'est à eux de prendre contact avec nous. Et la plupart ont de bonnes raisons de se montrer prudents. Voilà, c'étaient les dernières nouvelles. Je te laisse. Des choses à voir, des gens à me faire...

— Quelqu'un en particulier ? »

Elle me jeta un regard noir. « De quoi tu te mêles ? Oui, je vais voir M. Surin.

— Fais-moi confiance : évite-le. »

Je m'arrêtai net. Penny attendait que je reprenne la parole. Je réfléchis un moment. Elle avait sa mauvaise tête : je pesai donc soigneusement mes paroles.

« Tu ne te rends pas compte, Penny. J'ai vu certaines de ses victimes, ou du moins ce qu'il en restait. Éventrées. J'ai vu une pièce secrète pleine de femmes momifiées assises autour d'une table. Il venait leur rendre visite et se délecter du spectacle. Savourer le souvenir de leurs souffrances et de leurs cris. Il n'est pas humain. Il ne l'est plus. En 1888, il a choisi de devenir quelque chose d'autre.

— Tu le connais moins bien que moi. Tu n'as jamais pris le temps de lui parler, de l'écouter. Moi, si. Tu passes à côté de ce qu'il est vraiment. Il a besoin d'aide, il a besoin de quelqu'un qui tienne à lui et qui l'aide à changer. Tout le monde peut être sauvé, Eddie. »

Elle tourna les talons et s'éloigna avant que j'aie trouvé une réplique. J'aurais pu lui courir après, mais je m'en abstins. Ça n'aurait

servi à rien. Elle était trop têtue. Elle avait toujours besoin de comprendre les choses par elle-même, quelles qu'en soient les conséquences. Et quel homme peut se vanter de comprendre ce qui séduit les femmes ? De toute façon, elle avait peut-être raison. Peut-être M. Surin pouvait-il être sauvé. Molly avait foi en lui. Pas moi. Ce type était un meurtrier, un éventreur Et depuis plus d'un siècle. Un siècle de massacre, de femmes qui elles aussi pensaient sans doute le comprendre, jusqu'à ce qu'il sorte son couteau.

Je trouvai donc un coin tranquille où m'enfermer et demandai au miroir de Merlin de me montrer ce que faisaient Penny et M. Surin.

*Tu te sers trop de ce miroir, souffla Molly. Tu te reposes trop sur lui.* Mais c'était nécessaire. Pour le bien de la famille.

Penny et M. Surin se promenaient dans le parc, près du lac. Le ciel était très bleu, les arbres dansaient sous le vent et les cygnes immaculés sillonnaient les eaux sereines. Penny les appelait doucement, mais ils refusaient de s'approcher tant qu'elle était accompagnée de M. Surin. Ils étaient presque collés l'un à l'autre et, souriant, discutaient comme de vieux amis.

« Alors, demanda Penny, c'était agréable de tuer les Abominations ?

— Pas vraiment. Elles ne mouraient pas comme de vraies personnes. Il n'y avait pas de vraie souffrance dans leurs yeux, pas d'effroi. Or c'est cela qui me nourrit.

— Était-ce un fiasco aussi monumental que l'affirme Harry ?

— Non, dit M. Surin après avoir réfléchi. Sans notre intervention, les Abominations auraient réussi à introduire dans notre monde leur maître venu de l'Extérieur. Nous avons détruit leur tour, nous les avons presque toutes tuées et avons dispersé les autres. Grâce au plan d'Edwin. Sans lui, l'être aurait réussi à passer la porte, et ç'aurait été une catastrophe. Le monde entier en aurait supporté les conséquences. L'humanité aurait même pu disparaître. Moi y compris. C'était une sensation intéressante que de me trouver face à une créature pire que moi.

— Ressentez-vous encore le besoin de tuer ? demanda Penny tout à trac. Ou bien êtes-vous... rassasié ?

— Je le ressens encore. Encore et toujours. » M. Surin regarda Penny bien en face. « Pourquoi recherchez-vous ma compagnie ? Vous savez qui je suis. Ce que je fais aux femmes. Voulez-vous que je vous l'inflige ?

— Bien sûr que non !

— Alors ? »

Penny mit un moment à répondre. « Nul n'est jamais aussi noir qu'on veut bien le prétendre.

— Moi, si.

— Peut-être. Je sais ce qu'on raconte. Mais je voulais connaître l'homme derrière la légende. Quelque chose en vous... m'attire. » Penny lui rendit un regard qui ne cillait pas. « Tout le monde peut être sauvé. Tout le monde peut être conduit vers la lumière. J'en ai toujours été persuadée.

— Et ceux qui ne souhaitent pas être sauvés ?

— Si c'était votre cas, vous auriez déjà rompu la promesse que vous avez faite à Molly. Vous vivez ici, parmi nous ; c'est une tentation de tous les instants. Mais vous ne faites rien. Molly affirme que vous êtes pour elle un ami loyal.

— Molly croit ce qu'elle a envie de croire.

— Moi aussi. Bon, assez parlé de choses tristes. Laissez-moi vous changer les idées un moment. »

M. Surin acquiesça doucement. « Oui. Vous pourriez même y arriver.

— Je pensais à un pique-nique, dit Penny d'un ton enjoué. Dans le petit bosquet qui est là, j'ai déposé un panier avec tout ce qu'il faut. Voulez-vous ?

— Pourquoi pas ? Cela fait bien longtemps que je n'ai pas eu d'activité aussi... civilisée.

— Il faut qu'on apprenne à mieux se connaître, vous et moi. Quand avez-vous pu parler librement pour la dernière fois ? Depuis quand nul n'a-t-il pris le temps de vous écouter tranquillement ?

— Depuis bien longtemps. Je suis seul... depuis bien longtemps.

— Je ne peux pas continuer à vous appeler « monsieur Surin ». Vous avez bien un prénom ? »

Il sourit. « Appelez-moi Jack.

— Farceur », dit Penny.

Bras dessus, bras dessous, ils s'éloignèrent.

Je fourrai le miroir dans ma poche et me précipitai vers l'entrée. Je ne voulais pas laisser Penny s'isoler avec M. Surin. Il n'oserait sans doute pas s'en prendre à une Drood dans l'ombre du manoir, mais... Dans les couloirs, on se rangeait pour me laisser passer. Certains ouvraient de grands yeux, d'autres grommelaient dans leur barbe, mais nul n'avait rien à me dire. Tant mieux. C'était réciproque. Quand enfin j'arrivai sur le perron, je trouvai Molly qui m'attendait en compagnie de deux hommes, l'un familier, l'autre non.

Elle les tenait chacun par une oreille, en serrant juste assez pour qu'ils grimacent en silence.

« Regarde un peu ce que j'ai trouvé ! Ils rôdaient dans le parc.

— Nous ne rôdions pas ! dit ma vieille connaissance, avec une dignité remarquable pour quelqu'un à qui on fait un nœud à l'oreille.

Disons que nous prenions notre temps pour manifester notre présence.

— Bonjour, Sébastian. Ça fait un bail, dis-moi, depuis que tu m'as vendu à Manifest Destiny avant d'essayer de me tuer. C'est qui, ton ami qui se tortille ?

— Pas bouger ! aboya Molly. Sinon, je vous les arrache et je vous force à les bouffer.

— Tout va bien, Molly, tu peux les lâcher. Même un escroc minable, un voleur comme Sébastian Drood, n'est pas assez bête pour chercher des ennuis au manoir. Pas vrai, Sébastian ?

— Bien sûr ! Lâchez-moi, femme, avant de me mutiler. Je serai sage, c'est promis.

— Y'a intérêt », grogna Molly.

Elle les libéra à contrecœur. Les deux hommes se redressèrent en frottant leurs oreilles rougies. Sébastian en paraissait un peu moins sophistiqué, mais il semblait prospère dans son costume bien coupé et, pour un sexagénaire, il portait beau. Même s'il perdait ses cheveux – et teignait ceux qui lui restaient.

« Je ne suis pas un simple voleur, protesta-t-il. Je suis un gentleman cambrioleur. Je vole des objets d'art à ceux qui ne les méritent pas et les confie à ceux qui savent les apprécier. En échange d'une commission. Je ne vole que la crème de la crème, pour la crème de la crème. J'ai des principes.

— Comment t'y es-tu pris pour pénétrer dans le parc sans qu'on s'en aperçoive ? demandai-je. À mon retour, nous avons complètement repensé nos systèmes de sécurité. Les sirènes auraient dû se mettre à hurler à l'instant où tu as eu l'idée de franchir le mur du parc. »

Sébastien me regarda de haut. « Je suis un grand cambrioleur, mon vieux. Un artiste dans mon domaine. Et puis... on me devait quelques faveurs. Tu sais ce que c'est.

— Absolument pas. Éclaire ma lanterne.

— Parce que, toi, tu me confies tous tes secrets ? Disons seulement que les circonstances étaient très particulières ; ça ne risque pas de se reproduire. Et si j'ai choisi de faire une arrivée discrète, c'est que je n'étais pas sûr de l'accueil qu'on me réserverait. Vu nos antécédents... Le message que tu as fait passer aux renégats affirmait que tous les péchés seraient pardonnés, mais je crains d'être devenu fort cynique durant mes années d'exil.

— Tu as beaucoup de péchés à faire oublier. Dont ceux que tu as commis contre Molly et moi. Ne te ronge pas les sangs : tu m'as vendu à mes ennemis, mais de nos jours, dans la famille, c'est la routine. Cela dit, je m'étonne : tu semblais si bien te débrouiller dans le vaste monde ! Après toutes ces années, pourquoi renoncer à ta luxueuse vie londonienne ? Et ne viens pas me parler de devoir, Seb. Je te connais.

— Je veux récupérer mon torque, déclara-t-il sans ambages. Je

me suis fait trop d'ennemis pour pouvoir survivre longtemps sans.

— C'est une raison valable. Néanmoins, si un seul objet précieux disparaît d'ici pendant ton séjour, je saurai que c'est toi le coupable. Et je demanderai à Molly de te transformer en quelque chose d'encore plus dégoûtant que toi.

— Un truc visqueux et dégoulinant, précisa Molly, avec des yeux globuleux et des testicules pédonculés. Je me suis entraînée.

— La chaleur du foyer, soupira Sébastien. C'est exactement le souvenir que j'avais de cette famille : hostile, critique et menaçante. Ne te tracasse pas, Edwin, je ne ferai pas de vagues. Je veux un torque, c'est tout. Même si je dois... Je n'arrive pas à croire que je m'apprête à dire ceci... Même si je dois le mériter.

— C'est le principe, oui. Tu t'y feras.

— J'ai appris que tu cherchais des professeurs. Je pourrais enseigner bien des choses aux plus ouverts des jeunes Drood, leur transmettre des savoir-faire qu'ils n'imaginent même pas.

— Non merci. Après, on serait obligés de les foutre à la porte, comme toi. »

Sébastien parut blessé. « N'y a-t-il pas en toi la moindre parcelle de charité, Edwin ? »

— Eh non. J'ai demandé à me faire opérer, ça me gênait trop. Bon, dis-moi qui est ton ami.

— Oh, chéri, je suis Freddie Drood ! s'exclama le jeune homme. En-chan-té de te rencontrer ! »

Freddie était grand, brun, séduisant, avec un teint très mat et des cheveux noir corbeau coupés ras. Sous sa veste en peau de serpent, il portait une chemise de soie ouverte jusqu'au nombril et un Levi's tellement moulant qu'il avait dû se baigner avec. Il avait du mascara, une grosse moustache et un grand sourire plein de dents.

« Freddie, répétais-je. Ça ne me dit rien.

— Ce n'est pas très gentil ! protesta Freddie avec une moue boudeuse. À ma grande période, mon chéri, j'étais célèbre. Mais ces derniers temps, j'ai quelques soucis d'argent. C'est pourquoi je me suis associé avec Sebbie ici présent. Je le faisais entrer dans les soirées les plus chic, pour qu'il repère les lieux, après quoi nous revenions discrètement pour rafler tout ce qu'on pouvait.

— Et pourquoi la famille a-t-elle jugé nécessaire de te bannir ?

— Oh, j'ai toujours été flamboyant, somptueux et splendide, chéri, expliqua Freddie en rejetant la tête en arrière dans une attitude théâtrale. J'ai commencé comme agent de terrain, mais dès que j'ai été débarrassé de ces affreuses contraintes que nous impose la famille, je me suis épanoui ! J'étais presque une star, chéri, et on me suppliait d'assister aux soirées les plus *in*. Au début, la famille m'encourageait, parce que je récoltais des rumeurs fantastiques sur nos prétendus



seigneurs et maîtres... Mais je ne pouvais me résigner à la discrétion. Je me faisais remarquer : la famille m'a rappelé au manoir. Quand j'ai refusé, on m'a coupé les vivres. Les pourceaux sans cœur !

» Heureusement, à l'époque, je vivais avec un monsieur riche et âgé, le premier d'une longue série de protecteurs tout à fait prêts à m'assurer le confort auquel j'étais bien décidé de m'habituer. Pendant toute une période, ça n'a été que fêtes, soirées et plaisirs. Jusqu'à ce que je commette une erreur : vouloir m'assurer un petit revenu grâce à un chantage tout en discrétion. Ma première cible s'est suicidée, pauvre ange, en laissant une lettre très compromettante. Après ça, j'ai été *persona non grata* dans la haute société. Ça a duré longtemps. Et c'est comme ça que je me suis retrouvé avec Sebbie. J'avais un mode de vie délicieux à financer, chéri : danse, cocktails et débauche jusqu'au bout de la nuit !

— Alors pourquoi es-tu revenu ? demandai-je quand je pus enfin en placer une.

— J'ai grand besoin d'un torque, chéri. Avec toutes les maladies qui traînent, de nos jours... Mais ne t'en fais pas, la faveur ne sera pas à sens unique. Une fille dans ma situation a des oreilles qui traînent un peu partout. Je vais pouvoir te raconter plein de secrets qui te seront utiles.

— Je n'en doute pas. Bon, vous m'écœurez tous les deux à un point unimaginable, mais malheureusement, la famille a besoin de vos talents. Filez vous présenter au sergent d'armes, et débrouillez-vous pour vous rendre utiles. Seb, on va te faire donner des cours. Utilisation illégale de torque dans les effractions, par exemple. Freddie, trouve à t'occuper et évite les ennuis.

— À m'occuper ? Chéri, je n'ai jamais été aussi occupé de ma vie. »

Un clin d'œil, un signe de la main, et il pénétra à l'intérieur, suivi d'un Sébastian renfrogné.

« C'était vraiment une bonne idée ? demanda Molly. Dix contre un qu'ils ne sont là que pour piller le manoir.

— Possible. On peut espérer que le sergent va les faire marcher droit. Ou alors, il les tue. Il faut encourager les renégats à nous rejoindre. Ils ont un regard neuf, des connaissances, des compétences.

— Et pour ça, tu es prêt à accepter des raclures comme Sébastian ?

— Tout le monde a droit à une nouvelle chance. J'ai besoin de croire... que tout le monde peut être sauvé. »

À cet instant Freddie revint, sans Sébastian. « J'ai une idée ! pépia-t-il. Si j'ai bien compris, la famille a annoncé que tous les renégats pouvaient revenir ; pourtant, très peu le font. C'est bien ça ? Oui, je m'en doutais, mes chéris. Navré, mais c'est compréhensible. Il

est difficile de croire que le nouveau régime sera très différent de l'ancien. Au cours de mes nombreuses pérégrinations, j'ai croisé bien des renégats. Certains qui passent pour morts, d'autres que vous avez oubliés depuis longtemps. Que dirais-tu si je retournais dans le monde, retrouvais leur piste et faisais appel à mon charme bien connu pour les convaincre de rentrer au manoir ? En échange d'une jolie prime pour chacun d'entre eux, évidemment.

— Mais bien sûr ! Ça me va. Réussis, et je te promets un torque. Il ne t'a pas fallu longtemps pour te lasser de ton foyer, je vois.

— Chéri, j'avais oublié comme c'est oppressant, ici. Je ne pourrais jamais y vivre. Je dépérirais. Je me fanerais, oui, je me fanerais ! J'ai besoin d'être libre.

— Tu l'es. Tu peux partir sur-le-champ.

— Et les primes ? Vraiment conséquentes ?

— Ça dépendra de qui tu nous ramèneras. Tu réussiras à retrouver la sortie ?

— Comme toujours, chéri. »

Il s'éloigna sur l'allée de graviers en exagérant son déhanchement parce qu'il savait que nous le regardions. Quelque chose me disait qu'il adorait avoir un public.

« Ta famille ne cesse de me surprendre, dit Molly.

— Moi aussi. Comme tu n'étais pas là pour me soutenir, mon Premier Cercle s'est retourné contre moi.

— Eddie, tu es injuste. Si tu n'arrives pas à les contrôler, comment peux-tu espérer que moi j'y arrive ?

— Je ne veux pas les contrôler. Pas vraiment. Je veux juste que ces enfoirés comprennent que j'ai raison. J'ai besoin qu'ils approuvent mes décisions. Sinon, tout ce que j'ai fait pour sauver l'âme de cette famille pourrait s'effondrer.

— Tu n'as pas besoin de moi pour ça.

— Si ! Si, Molly, j'ai besoin de toi. Quand tu es avec moi, je me sens plus fort, plus assuré. »

Molly sourit et s'approcha pour poser les mains sur ma poitrine. « C'est adorable, Eddie. Mais je ne peux pas passer ma vie à côté de toi. C'est impossible. Pas ici, pas dans cet endroit. Je te l'ai déjà dit : je ne m'habituerai jamais à vivre ici. Ma place est dans la nature. Je commence à me dire que j'ai commis une erreur en t'accompagnant. Je t'aime, Eddie, tu le sais. Personne n'avait jamais autant compté pour moi. Je te veux, Eddie, mais je ne veux pas de tout ça. »

Elle me regarda longtemps. Ses yeux sombres étaient pleins de mystère. « Tu entres en guerre, Eddie. Et je ne suis pas sûre que tu puisses la gagner. Les Abominations, c'était déjà du sérieux, mais la chose qu'elles appelaient ? Ça rigole encore moins. J'avais accepté de combattre des démons, pas des dieux. Il faut que tu t'en prennes à

quelque chose de moins puissant, de moins inaccessible. Manifest Destiny, par exemple. Truman est en train de reconstruire sa sale petite organisation. Et cette fois, plus de Tolérance Zéro pour la mettre au pas. Commence par lui régler son compte, Eddie. Choisis un combat que tu peux gagner.

— Je vais y réfléchir. Et maintenant, s'il te plaît, rentre. Reste avec moi, ne serait-ce qu'un moment. Je suis fourbu. J'ai besoin de me reposer. Dormir un peu, oublier le monde et ses problèmes. Demain, on aura une dure journée.

— Bien sûr, mon cœur. Viens t'allonger avec moi, je te ferai oublier tous tes soucis. Et tu m'aideras à oublier les miens. Mais qu'est-ce qui va se passer demain ? Il y a quelque chose de prévu ?

— Les funérailles. »

Le lendemain arriva trop vite à mon goût. La clameur insistante d'un réveille-matin s'assura que Molly et moi ne serions pas en retard pour affronter la journée qui s'annonçait. Pleine de problèmes et de tensions. Nous descendîmes manger dans l'un des vastes réfectoires : des rangées de tables couvertes de nappes immaculées, un immense buffet débordant de tous les mets imaginables, et de grandes fenêtres qui donnaient sur la pelouse. Il y avait des rognons braisés, du pilaf de poisson et même du porridge – mais ça, il n'est pas né celui qui arrivera à m'en faire bouffer, même avec des tonnes de sel.

Je ne suis pas du matin, je ne l'ai jamais été, et le petit-déjeuner ce n'est pas trop mon truc. Mais aujourd'hui il fallait que je me montre, pour que personne ne puisse m'accuser de me planquer. Mon absence aurait été interprétée comme un aveu de culpabilité.

Je me servis donc une tasse de café noir pendant que Molly s'attaquait à une montagne de trucs frits : du foie, des champignons, et trop d'œufs brouillés pour le bien de ses petites artères. Je ne m'étais jamais aperçu qu'elle faisait du bruit en mangeant ; c'était peut-être à cause de l'heure affreuse matinale. Les yeux et les oreilles, à l'aube, sont plus sensibles. Autour de nous, une foule de gens discutaient avec animation en vidant leurs assiettes. Personne ne nous adressa la parole.

« Pourquoi est-ce qu'on s'est levés si tôt ? demanda Molly en engloutissant ses œufs avec un enthousiasme écoeurant.

— Ici, les funérailles ont toujours lieu à l'aube. C'est la tradition. Cette fois-ci, c'est une bonne chose : ça va être long. Tous ces gens que j'ai perdus...

— Ne commence pas, s'exclama Molly en pointant vers moi une fourchette menaçante. Rien de ce qui s'est passé n'était de ta faute. Sinon je te le dirais. Très fort, très violemment, et devant tout le monde. »

Je réfléchis un moment. « Tu le ferais vraiment, hein ?

— Et pourquoi s'être autant pressé d'organiser la cérémonie ? Ils ne risquent pas de s'en aller.

— Nous n'aimons pas traîner avec ce genre de chose. La famille a trop d'ennemis susceptibles d'utiliser nos morts contre nous. »

Molly mâchonna avec application un morceau de bacon bien grillé. « C'est comment, les funérailles, chez vous ?

— Oh, c'est toute une affaire. Ma famille a prévu des cérémonies pour toutes les occasions. La tradition, ici, c'est important. Ça aide à empêcher les pékins moyens de penser par eux-mêmes. Tout à l'heure, les gens s'attendent à ce que je fasse un discours.

— Tu vas dire quoi ?

— Je ne sais pas. Je pourrais demander l'indulgence de la famille...

— Je ne te le conseille pas. »

Le petit-déjeuner expédié, j'entraînai Molly vers l'arrière du corps de logis. De grandes portes-fenêtres donnaient sur la pelouse en pente douce où devaient se tenir les funérailles. Les cercueils étincelaient au soleil matinal. Il y en avait à perte de vue. Tous fermés, bien sûr, pour dissimuler le fait que la plupart ne contenaient que des corps incomplets, et que certains étaient même vides. Deux cent quarante caisses. Je n'aurais jamais cru qu'on en avait autant en réserve. À moins que quelqu'un n'ait eu recours à un sortilège de duplication. Deux cent quarante Drood en moins pour protéger le monde du mal qui le menaçait.

Perdre quelqu'un, ça compte dans toutes les familles. Mais ma famille compte plus que les autres.

La famille au grand complet vint assister à la cérémonie ; c'est du moins l'impression que ça donnait. Des gens arrivaient de toutes les directions et se regroupèrent en fonction de leur métier ou de leur statut. Nul ne voulait s'approcher de Molly et moi. Pas même les membres du Premier Cercle. Des rangées de vivants se massèrent devant les rangées de cercueils pendant que des haut-parleurs dissimulés diffusaient une musique douce. L'armurier, dans un coin, tripotait un panneau de contrôle : il surveillait le champ énergétique qui nous protège des attaques et des regards indiscrets.

Le silence revint après une version émouvante de *I vow to thee, my country*, qui nous sert d'hymne officiel. Un vicaire – un Drood, bien sûr – s'avança pour procéder à la cérémonie. C'était un chrétien, sans étiquette plus précise. La famille ne s'est jamais intéressée aux schismes qui ont si souvent divisé l'église protestante. Nous serions encore catholiques, j'imagine, si le pape ne nous avait pas ordonné d'assassiner Henry VIII lorsque celui-ci a fait sécession. Ce n'était pas

malin de la part du Saint-Père. On ne donne jamais d'ordre aux Drood.

Le vicaire nous gratifia d'un service minimaliste, sans hymnes ni homélie, avant de reculer en faisant signe à l'armurier. Celui-ci abattit la main sur un gros bouton rouge : les deux cent quarante cercueils disparurent, ne laissant que des zones d'herbe couchée. Molly m'interrogea du regard.

« Envoyés directement au cœur du soleil, expliquai-je. Crémation instantanée. Les cendres retournent aux cendres et deviennent moins que cendres. Il ne reste plus rien à utiliser contre nous. Et maintenant, je te laisse, je dois aller faire mon discours. Heureusement que je ne suis pas du genre à avoir le trac : on dirait bien que tout le monde est là, à part la matriarche. » Je fronçai les sourcils. « Elle aurait dû venir. Il ne faut pas laisser des querelles personnelles interférer avec le devoir envers la famille. Enfin... Souhaite-moi bonne chance.

— Si j'en vois un qui fait mine de l'ouvrir, je mets le feu à ses sous-vêtements.

— Une suggestion tout à fait appropriée.

— Je trouve aussi. »

Je m'avançai sans hâte, puis me retournai pour faire face à ma famille. Tant de Drood rassemblés, qui attendaient que mes paroles arrangent la situation. Si seulement... Il fallait malheureusement que je dise la vérité. Elle ne leur apporterait ni consolation ni réconfort, mais les choses seraient claires. Je leur expliquai donc ce que nous avions découvert dans la plaine de Nazca : les Abominations qui faisaient travailler leurs drones à une construction hallucinante ; la terrible Créature qu'elles voulaient attirer dans notre réalité. Je leur assurai que mes hommes s'étaient comportés en héros contre un ennemi largement supérieur en nombre, et que nous avions fini par gagner. Du moins, ceux d'entre nous qui avaient survécu.

« C'est exactement le genre de menace que la famille est censée contrer, proclamai-je dans l'air matinal. Nous sommes des shamans, nous protégeons la tribu humaine contre les dangers de l'Extérieur. Ceux qui étaient à mes côtés, qui se sont battus vaillamment, ont donné leur vie pour sauver l'humanité. Soyez fiers d'eux. Oui, la victoire nous a coûté cher. C'est pour cela que nous ne devons plus jamais nous laisser prendre au dépourvu. Mon Premier Cercle et moi avons décidé que tous les membres de la famille recevront un torque le plus vite possible. Nous devons recouvrer notre puissance de jadis. La guerre se prépare ; pas seulement contre les Abominations et les Envahisseurs, mais aussi contre tous ceux qui cherchent à nous diviser, à nous détruire. »

En annonçant que tous auraient un torque, j'espérais récolter des acclamations, ou au moins des applaudissements, mais personne ne fit le moindre bruit. Et quand je me tus, ils restèrent plantés là à me

regarder, comme s'ils attendaient autre chose. À ce moment précis, Harry fendit la foule. Tous les regards se tournèrent vers lui. J'aurais dû m'y attendre. J'aurais dû savoir qu'il profiterait de l'occasion pour me planter un autre couteau entre les omoplates.

Je fis signe à Molly de ne pas intervenir. Il ne fallait pas qu'on pense que j'avais peur de laisser Harry parler.

« Une guerre se prépare, déclara-t-il d'une voix claire et assurée. Il faut absolument détruire les nids d'Abominations et empêcher les Envahisseurs de faire irruption dans notre réalité. Mais on ne peut pas se permettre d'attendre des torques qui doivent arriver « le plus tôt possible ». Il nous les faut tout de suite. Tout de suite ! Après une défaite aussi cuisante, qu'est-ce qui empêche nos nombreux ennemis de profiter de notre faiblesse, de notre vulnérabilité, pour passer à l'attaque ? Qu'est-ce qui empêche les Abominations de frapper, pour venger la destruction de leur tour ou pour nous empêcher d'en abattre d'autres ? Il nous faut des torques. La famille a le droit de se protéger. De redevenir forte. Et pour cela, il nous faut un nouveau chef. » Déterminé, il planta son regard dans le mien. « J'exige qu'Eddie démissionne ! Ses plans boiteux et son incompétence nous ont déjà coûté trop cher. Il nous met tous en danger. Il a clairement montré sa nullité sur le terrain, il a fait tuer presque tous ses hommes et n'a même pas la décence de reconnaître ses torts en présentant des excuses. Il est temps de réparer les dégâts qu'il nous a causés et de revenir à l'autorité traditionnelle. Il faut rendre le pouvoir à la matriarche. Elle seule a l'expérience nécessaire pour gagner la guerre.

— Non », déclarai-je très calmement. Ma voix lui coupa ses effets. Tous les yeux revinrent sur moi, qui essayais de cacher ma colère. « Vous n'avez donc aucune mémoire ? La matriarche a trahi. Avez-vous oublié le prix qu'elle vous faisait payer pour vos anciennes armures ? La mort de vos frères et de vos sœurs ? Tous ces bébés sacrifiés au Cœur ? Elle a cautionné cette ignominie et vous l'a soigneusement cachée, parce qu'elle savait que vous y mettriez un terme dès que vous apprendriez la vérité. Et vous allez recommencer à vendre votre âme ? Quand moi, grâce à Étrange, je vous donnerai des torques, ce sera sans contrepartie. L'armure que je vous fournirai, vous pourrez être fiers de la porter. » Je me tournai vers Harry. « Je peux m'engager à fournir des torques. Et la matriarche ? Et toi, Harry ?

— Parce qu'Étrange est ta propriété, c'est ça ?

— Il n'appartient à personne. Mais il n'aime pas les enfoirés. » Je contemplai l'océan de visages. « Ça dépend de vous. Prenez une décision. N'obéissez aveuglément ni à la matriarche, ni à Harry, ni à moi. Je ne peux pas vous faire partir en guerre contre votre volonté. Et, même si je le pouvais, je ne le ferais pas. Je ne suis pas votre patriarche. Je ne suis qu'un Drood décidé à faire mon devoir. À être ce

que je suis censé être. À mener de bons combats pour défendre l'humanité. »

Durant le long silence qui suivit mes paroles, j'entendais mon cœur battre à coups redoublés. Je n'avais rien à ajouter. Lentement l'assistance se mit à applaudir – une personne d'abord, puis deux, puis des groupes épars, puis tout le monde. On me suivait. Tous m'adressèrent un bref signe de tête avant de se détourner pour regagner le manoir. Ce n'était pas un triomphe, mais ça suffirait. Pour le moment. Harry s'était déjà éclipsé. Parti raconter à la matriarche, bien sûr. Je remarquai en revanche l'armurier qui savourait un cigarillo. Jovial, il leva les pouces en signe de victoire. Je hochai la tête avant de retourner auprès de Molly.

« *Mener de bons combats*, Eddie ? Le contraire des mauvais combats, je suppose. C'est quoi, un mauvais combat ?

— C'est quand on perd deux cent quarante personnes. Molly, je n'y arriverai jamais tout seul. J'ai besoin d'aide. J'ai besoin de gens qui savent mener une guerre.

— L'heure tourne. Où vas-tu trouver ces gens ? Je suis d'accord sur le fond, mais à présent, tout est une question de temps.

— Justement. »

## Un temps précieux

Penny marchait droit sur nous, l'air déterminé. « Ne t'arrête pas, dis-je à Molly.

— On pourrait se mettre à courir.

— Et notre dignité, alors ? »

De toute façon c'était trop tard : Penny nous avait rattrapés. Elle se planta juste devant nous, les mains sur les hanches et le regard noir. Je lui souris le plus aimablement du monde, comme si tout allait très bien. Rien n'était susceptible de l'énervier davantage.

« Il y a un problème, annonça-t-elle.

— Vraiment ? Voilà qui m'étonne. Laisse-moi deviner : c'est de ma faute, en plus.

— Peut-être. Janissary Jane a disparu. Elle a quitté le domaine sans laisser de trace, ce qui est théoriquement impossible depuis que nous avons amélioré la sécurité.

— Jane travaille ici, répondis-je. Elle n'est pas notre prisonnière. Mais tout de même, je trouve étrange qu'elle parte sans prévenir. On n'a vraiment aucun indice ?

— Un seul. Un petit mot fixé à sa porte par un grand couteau. *Partie chercher de très gros flingues.*

— Typique. »

Molly intervint. « Elle se sent personnellement responsable des pertes qu'on a essuyées en Amérique du Sud.

— Jane est un soldat, rappelai-je. Toute sa vie, elle a combattu des démons et vu des civilisations s'effondrer. Si Janissary Jane estime qu'il nous faut des flingues plus gros, c'est qu'on est vraiment dans la merde jusqu'aux yeux. Mais ça veut dire qu'elle reviendra.



— Avec de très gros flingues, donc, ajouta Molly.

— Y avait-il autre chose, Penny ?

— Tant que je suis là, oui, j'aimerais te rappeler les décisions prises par le Premier Cercle en ton absence.

— Je ne les avais pas oubliées. »

Penny soupira. « Je leur avais bien dit que tu le prendrais mal. Eddie, franchement, ça n'a rien de personnel. C'est pour le bien de la famille. Il n'est pas question de te remplacer. Nous voulons juste que tu nous impliqués davantage dans tes décisions.

— Crois-moi, Penny, je comprends tout à fait. »

Elle soupira de plus belle. « Si tu comprenais vraiment, nous n'aurions pas besoin d'en parler. Bon... Au nom de la paix, de la bonne volonté, et pour éviter de te botter les fesses devant témoins, je vais changer de sujet. Il était bien, ton discours. Tu as dit ce qu'il fallait. Et contrairement à Harry, tu étais sincère. Continue comme ça, et tu pourrais bien convaincre la famille de te suivre.

— Je « pourrais bien » ?

— Pour être un vrai chef, il ne suffit pas d'avoir raison. Il faut insuffler l'enthousiasme, la motivation... savoir quand faire des compromis, et avec qui.

— Moi qui croyais que tu avais changé de sujet ! Bon, à mon tour d'essayer. Comment va M. Surin ? »

Le visage de Penny se ferma aussitôt. « Il va bien. Il s'acclimate. Ses conférences font toujours salle comble, même si personne n'a encore trouvé le courage de le voir en tête à tête pour un cours particulier. C'est un homme fascinant. Très profond. Pourquoi cette question, Eddie ?

— Parce que tu passes beaucoup de temps avec lui.

— Je ne te demanderai pas comment tu le sais.

— Ça vaut mieux.

— La manière dont j'occupe mon temps libre ne te regarde pas, Eddie. Ne va pas fourrer ton nez là où tu n'as rien à faire. À moins que tu ne veuilles que M. Surin te le coupe ? »

Elle s'éloigna à grands pas, brûlant de colère. Molly la suivit du regard. « C'était quoi, cette petite scène ?

— Apparemment, Penny et M. Surin sont ensemble.

— Tu plaisantes ? C'est vrai ? Mais... elle ne sait donc pas qui il est ? Elle connaît forcément la vérité !

— Oui. Mais elle refuse d'y croire. Elle pense pouvoir le faire changer. Et peut-être a-t-elle raison. Tu as toujours dit qu'il se montrait loyal envers toi.

— Oui, mais seulement parce que je dispose d'une bonne dizaine de moyens de lui botter les fesses, et qu'il le sait ! Oh, merde, je ferais mieux de la rattraper. Il faut qu'on cause de femme à femme, et peut-

être même que j'intervienne directement. À plus tard, chéri. »

Un bisou sur la joue, un signe de la main, et elle s'élança aux trousses de Penny. J'espérais qu'elle réussirait à la convaincre. Ça me ferait un souci de moins.

Je passai un moment à errer sans but dans le manoir. Je n'allais nulle part ; je réfléchissais. Si je ne pouvais plus faire confiance à mes conseillers, j'allais devoir en trouver d'autres. De préférence des gens qui avaient l'expérience de la guerre. Et je savais où les trouver ; l'idée me semblait d'autant meilleure que, naturellement, le Premier Cercle ne serait pas d'accord. J'affichais un sourire de crétin lorsque ma poche gauche se mit à gigoter comme un animal sauvage, me faisant sursauter. J'eus besoin de mes deux mains pour l'immobiliser, puis j'en extirpai le miroir de Merlin qui tremblait comme un vibromasseur en rut. Il me sauta des mains et grandit rapidement pour se retrouver suspendu dans les airs. Au-delà de la vitre je reconnus l'ancienne bibliothèque : des rayonnages de livres baignés d'une lueur chaude, et quelqu'un, hors de vue, qui grommelait dans sa barbe. William Drood apparut soudain et me salua de la tête.

« Ne t'en fais pas, ce n'est que moi. J'avais besoin de te parler en privé : j'ai activé le miroir à distance.

— Je ne savais pas que c'était possible.

— Ha ! Il y a plein de choses que tu ignores au sujet de ce miroir, petit, bien trop pour que je t'en fasse la liste. Dis-toi bien qu'il a été conçu par Merlin, fils du Diable. C'est déjà un indice.

— La prochaine fois, faites sonner une clochette. Vous m'avez fait peur.

— C'est déjà beau que j'aie réussi à bidouiller un mode vibreur. Dans la version originale, c'était un énorme coup de gong. Bon, écoute-moi bien, Edwin, il faut que je te parle. Ici, dans l'ancienne bibliothèque, ça sera plus discret. Allez, entre dans le miroir. Je n'ai pas toute la journée. »

Je retins un soupir. Encore récemment, c'était moi qui donnais les ordres. Je franchis l'ouverture. Immédiatement, le miroir reprit sa taille normale et sauta dans ma poche. Ça non plus, je ne savais pas que c'était possible. Je décidai de prendre le temps de lire le manuel à la première occasion.

William posa un énorme volume relié de cuir sur un pupitre de cuivre, et se mit à le feuilleter un peu trop vite pour une telle antiquité. Il retrouva la bonne page et commença à lire à voix basse, dans un murmure inintelligible, en suivant les lignes du doigt. J'attendais qu'il m'explique la raison de sa convocation, mais il semblait avoir oublié ma présence. Je me trouvai une chaise et m'assis.

Chaque fois que j'avais l'impression que William allait un peu

mieux, il redevenait John Zarbi.

Le jeune Rafe apparut entre deux piles de livres et me tendit une tasse de thé que j'acceptai avec reconnaissance. Il jeta à William un regard attendri avant de se pencher pour me parler à l'oreille.

« C'est quelqu'un, ce vieux hibou. On a passé la nuit à chercher les informations que tu nous as demandées. Ici, il y a des livres dont je pensais qu'il n'existait plus un seul exemplaire. Certains sont si dangereux qu'on a dû les exorciser avant de pouvoir les approcher. William est incroyable, vraiment. Il saute d'indice en indice, de volume à volume, d'un parchemin à un palimpseste puis à un traité antédiluvien gravé sur des feuilles d'or repoussé. J'ai essayé de l'obliger à se reposer, mais depuis que tu lui as montré l'artefact kendarien, il est comme possédé.

— Merde ! Ce n'était pas urgent à ce point. Il a vraiment veillé toute la nuit ?

— Oui, dit William sans s'arrêter de lire. Parce que, si, c'est urgent à ce point. Je ne suis pas sourd, tu sais. J'entends tout ce que vous racontez. Bon, Eddie, j'ai trouvé beaucoup de références à Kendar et aux Envahisseurs. La plupart sont très inquiétantes. Il faut que je te mette au courant. C'est pour ça que je t'ai fait venir. Rafe, où est cette tasse de thé que je t'ai demandée ? »

Rafe me regarda, mais je l'avais presque vidée.

« Je vais en chercher une autre.

— Non, non, reste. Il faut que tu entendes ce que je vais expliquer à Edwin. Assure-toi que je n'oublie rien. Mon esprit n'est plus ce qu'il était... Fais bien attention, Edwin ! C'est important ! Il faut que la famille tout entière apprenne ceci. »

Sa voix devenait geignarde. Rafe lui approcha un fauteuil, dans lequel il se laissa tomber avec soulagement en se frottant le front d'un air épuisé. Il paraissait soudain âgé, perturbé et presque incohérent. Quand il rabaissa la main, je vis qu'elle tremblait violemment.

« Je comptais assister aux funérailles. Rafe ?

— On les a ratées. Je vous ai prévenu que c'était l'heure, mais vous avez dit que notre travail passait avant.

— Et c'est vrai ! Oui, je comptais y assister, mais... Qu'est-ce que je disais ?

— Et si vous montiez dans votre chambre pour vous reposer un moment ? Vous avez besoin de reprendre des forces.

— Non ! Je vais très bien ! Et on n'a pas le temps ! Et puis... ici, je suis bien. Je ne suis pas encore prêt à voir des gens.

— Mais vous êtes chez vous, en famille.

— Justement ! Je ne veux pas que ma famille me voie dans cet état. Je ne suis pas encore complètement revenu. Je me suis longtemps caché dans John Zarbi, et ce n'est pas facile de le laisser tomber. Je

me demande parfois si ce n'est pas lui ma vraie identité, et William ne serait que le souvenir de quelqu'un que j'étais jadis. Je ne veux pas aller dans ma chambre. Je suis bien, ici. Je trouve les livres rassurants. Comme Rafe. Tu es un bon garçon, Rafe. Un jour, tu feras un excellent bibliothécaire.

— Vous allez vous en sortir, William, assurai-je. Il vous faut juste un peu de temps pour reprendre vos marques. »

Il ne m'écoutait pas. Il regardait autour de lui, l'air perturbé. « J'entends des choses. Je vois des choses. Du coin de l'œil, impossible de les fixer. Je pensais que ça s'arrêterait quand j'aurais quitté la Résidence des Camés. Peut-être qu'elles m'ont suivi jusqu'ici. » Il croisa les mains sur ses genoux pour les empêcher de trembler, puis me regarda. « Je pense que le Cœur m'a fait quelque chose au cerveau. Pour m'empêcher de raconter ce que je savais. Et je pense que ce qu'il m'a fait... c'est toujours là.

— Le Cœur a disparu, affirmai-je. Il n'existe plus. Il ne peut plus vous faire de mal. »

Il hocha lentement la tête en se tordant les mains et en murmurant des mots sans suite. Je fis mine de me lever. Les infos que William avait dénichées, ou croyait avoir dénichées, ne pouvaient pas être fiables. Peut-être Rafe réussirait-il à en tirer quelque chose de sensé. Mais je m'immobilisai lorsque William bondit sur ses pieds en me fusillant du regard.

« Où penses-tu aller, petit ? Tout ça parce que j'ai un moment d'égarement ? Tu voulais en savoir plus sur les Kendariens et les Envahisseurs, et j'ai tout ce qu'il te faut. Tout ce que la famille a besoin de savoir. Alors tu te rassieds et tu m'écoutes. »

Son regard était redevenu lucide et décidé ; il avait soudain un charisme incroyable. Comme si un commutateur en lui était repassé en mode « William ». J'obéis ; il prit son air le plus professoral.

« Les Kendariens ont obtenu un pouvoir immense en s'offrant comme proies à une possession temporaire par des forces de l'Extérieur. En conséquence, leurs guerriers disposaient d'une force et d'une agilité surhumaines, et d'une résistance extrême à la douleur et aux blessures. Ça ne te rappelle rien ? Oui, comme notre famille, les Kendariens ont passé un accord avec une puissance mystérieuse mais n'en avaient jamais assez. Ils en voulaient toujours plus, ils signaient des traités avec d'autres parasites... Ils ont conquis les civilisations qui les entouraient. Leur empire de mort, de torture et de terreur est devenu immense et, naturellement, il leur fallait un pouvoir de plus en plus grand pour ne pas en perdre le contrôle. Un jour, leurs ennemis se sont alliés pour mettre un terme à l'expansionnisme kendarien. Ce que les Kendariens ont jugé inacceptable. Ils s'amusaient trop pour tolérer qu'on cherche à les arrêter. Ils décidèrent donc d'acquérir une

puissance encore plus irrésistible. Quel qu'en soit le prix. Ils voulaient devenir des dieux. Ils passèrent un nouvel accord avec les créatures que nous appelons Abominations. Celles-ci les ont mis en relation avec les Envahisseurs, des êtres immensément puissants, originaires d'un autre espace-temps. Ce fut la première erreur des Kendariens. À cause de cette rencontre, ils sont devenus fous. Tous. Ils se sont entretués et, en l'espace d'une nuit de mort et de carnage, ils ont anéanti leur propre civilisation. Ils se sont fait subir à eux-mêmes ce qu'ils infligeaient aux autres depuis tant d'années.

» Aucun n'a survécu.

» Ils ignoraient ce que nous savons à présent. Que les Abominations n'existent pas vraiment. Ce ne sont pas des entités individuelles mais seulement le point d'entrée dans notre réalité de créatures bien plus grandes. Le bout des doigts, si tu veux, des Envahisseurs. Il faut voir les Abominations comme des chevaux de Troie par lesquels les Envahisseurs peuvent accéder à notre réalité. Ceux-ci portent différents noms dans différentes cultures et terrifient tous ceux qui ont deux neurones à connecter. Les Multièdres, les Horreurs Venues d'Ailleurs, les Dieux Affamés. Des êtres issus d'une réalité supérieure, qui descendent dans les niveaux inférieurs – notre monde, par exemple – pour se nourrir, pour nous dévorer. Ils mangent la vie, les formes de vie grandes et petites. Ils dévorent des mondes, anéantissent des réalités et, comme des sauterelles cosmiques, passent de proie en proie sans jamais s'arrêter.

» Quand notre famille a *conclu un* accord avec les Abominations et les a fait venir sur Terre pour combattre les nazis, nous avons sans le savoir attiré sur l'humanité l'attention des Envahisseurs. Nous avons pris la précaution de limiter le nombre d'Abominations, pensant pouvoir les contrôler, mais... c'était quand même ouvrir une porte qui n'a jamais été vraiment refermée. Et bien sûr, elles ont réussi à échapper à notre surveillance et, au fil des ans, se sont multipliées. Jusqu'à être de taille à appeler les Envahisseurs pour qu'ils nous dévorent. Ainsi que tout ce qui vit sur Terre. La Création tout entière. Edwin, nous devons les arrêter, parce que c'est nous qui sommes à l'origine de cette catastrophe. »

William se tut enfin. Il se tenait bien droit et me fixait d'un regard perçant. Je me tournai vers Rafe, qui était pâle et couvert de sueur froide.

« Non, dit-il d'une voix ferme, il n'exagère pas. J'ai tout vérifié. Tout était dans ces bouquins. Simplement, avant William, nul n'avait réuni les différentes pièces.

— D'accord. » J'étais un peu secoué. « C'est bien pire que ce qu'on pensait. Comment combat-on ces Envahisseurs ?

— On ne les combat pas, trancha William. S'ils arrivent à passer,

tout est fini. Il faut empêcher les Abominations de construire leurs tours. Les éliminer jusqu'à la dernière. Sans quoi nous ne serons jamais en sécurité.

— Et puis, glissa Rafe, certains livres ont disparu. Des textes importants. À mon avis, c'est Tolérance Zéro qui les a subtilisés, sans doute pour les transmettre à Manifest Destiny. Ou pour les détruire afin que personne n'apprenne jamais la vérité. Tu comprends, ces livres révélaient en quoi consistait au juste l'accord que notre famille a passé avec les Abominations. Ce que nous leur avons promis. Ce qu'elles ont promis en échange. Et peut-être un moyen d'annuler le contrat.

— Combien de livres ont disparu exactement ?

— Nous sommes en train d'établir une liste. Toute une section de nos archives est introuvable. Dont tous les volumes qui auraient pu nous apprendre l'identité et les motivations de celui qui a suggéré l'alliance.

— J'ai toujours supposé qu'il s'agissait de la précédente matriarche, dis-je. L'arrière-grand-mère Sarah.

— Je pense que c'était plus compliqué que ça, répondit Rafe. Je suis allé fouiller dans les sources secondaires – comptes rendus officiels, journaux intimes, etc. -, et il semble qu'on ait écarté des alliés bien moins dangereux que les Abominations.

— Qui, par exemple ?

— Les Bienveillants, dit William. La Brigade Infinie et les Maîtres du Temps. Tous bien mieux disposés envers l'humanité qu'une bande de mangeurs d'âmes dégénérés. Mais quelqu'un de haut placé a insisté pour qu'on choisisse les Abominations. Forcément, je me demande s'il n'y avait pas un traître parmi nous. Un Drood contaminé. »

J'en eus la chair de poule. « Un Drood contaminé... haut placé dans la famille ? Pourrait-il y en avoir d'autres aujourd'hui ?

— Oui, dit Rafe. Nous sommes devenus trop confiants. L'armurier réussirait peut-être à mettre au point un test de dépistage.

— Je lui en parlerai. Un traître dans la famille... Ça explique peut-être qu'il y ait eu tant de drones en embuscade sur la plaine. Ils étaient au courant de notre assaut. Quelqu'un les avait prévenus.

— Depuis votre retour, personne n'est porté manquant ?

— Janissary Jane, c'est tout... Non, attendez... » L'idée qui me venait ne me plaisait guère. « Quand je lui ai mis la main dessus, elle revenait tout juste d'une guerre démoniaque. Elle a dit qu'elle était la seule rescapée. Et je me demande pourquoi. »

Un petit bruit, tout proche, nous fit tourner la tête d'un seul coup. En un instant j'étais debout et courais entre les rayonnages, Rafe et William sur mes talons. Je découvris Fée-Bleue, qui n'essayait

même pas de se cacher ou de s'enfuir. Il portait une pile de livres.

« Bonjour ! Ne vous dérangez pas pour moi. Je suis venu chercher un peu de lecture.

— L'ancienne bibliothèque n'est pas ouverte au public. Surtout pas à toi.

— Ce n'est vraiment pas gentil. On aurait presque l'impression que tu n'as pas confiance en moi.

— Ce sont des textes interdits, grogna William. Des volumes rares, importants et très précieux. Repose-les. Tout doucement.

— Bien sûr, bien sûr », dit Fée-Bleue avec un grand sourire. Il déposa les livres par terre puis recula en levant les mains pour bien montrer qu'elles étaient vides. « Et maintenant on se calme, d'accord ? Quand même, nous sommes entre amis, non ? Entre alliés ? »

Je le foudroyai du regard. J'avais présumé que, si Fée-Bleue avait accepté de venir au manoir, c'était d'abord parce qu'il y serait à l'abri de ses nombreux ennemis. Les frères Wodianoï, par exemple. Et qu'œuvrer à la rédemption de son âme par une bonne action n'était qu'un motif secondaire. Parce qu'au bout du compte, il était à moitié elfe. Et on ne peut jamais faire confiance aux elfes.

« Qu'est-ce que tu cherchais au juste ? demandai-je.

— Je m'intéresse aux rapports que les Drood ont entretenus avec les elfes au cours de l'histoire. Je ne sais pas grand-chose de la famille de papa. Les pur-sang n'adressent pas la parole aux sang-mêlé comme moi. Même notre existence est taboue. Te voir chez toi, parmi les tiens, Eddie, m'a donné envie de m'intéresser à mes racines. Toi, tu as des racines, tu sais d'où tu viens. Moi, non. »

Si quelqu'un d'autre m'avait raconté ça, je l'aurais cru. Mais il s'agissait de Fée-Bleue.

« La prochaine fois, demande-moi d'abord la permission. D'ailleurs, comment as-tu réussi à entrer ici ? Les boucliers que j'ai incorporés au tableau auraient dû te dévorer tout vif.

— Je t'en prie ! soupira Fée-Bleue avec désinvolture. Je suis un professionnel, n'oublie pas. Tu n'étais même pas né que je me faufilaïs déjà dans des lieux bien mieux protégés que celui-ci. » Puis il hésita en me regardant d'un drôle d'air. « Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre ce que le bibliothécaire racontait au sujet des Kendariens. Fascinant ! Je crois avoir lu un texte qui parlait d'eux et de leurs rapports avec les elfes. La cour des fées existait depuis des éternités lorsque les Kendariens ont commencé à échafauder leur sale petit empire, et on dit que... que ce sont les elfes qui les ont mis en contact avec les Abominations, pour se débarrasser d'eux. Méfie-toi des elfes, Eddie, ils mijotent toujours quelque chose. »

Sur ces mots, il tourna les talons et s'en fut. Je le suivis du regard en me demandant si, à sa façon tordue, il n'avait pas essayé de

me confier quelque chose de très personnel.

En quittant l'ancienne bibliothèque, j'avais le crâne farci de préoccupations nouvelles. J'avais appris des choses fondamentales, presque toutes terrifiantes, qui me confortaient dans l'idée de mettre à exécution mon plan secret. Si je devais entrer en guerre contre les Dieux Affamés pour sauver la réalité tout entière, je voulais des alliés de poids. D'abord, il me fallait un endroit tranquille pour utiliser le miroir de Merlin d'une manière qui déplairait souverainement à la famille. Je sortis donc du manoir pour me réfugier dans la chapelle abandonnée blottie dans un coin du parc. L'ancienne tanière de Jacob, jusqu'à ce que je le fasse revenir au manoir. Elle était interdite au public depuis que Jacob s'y était installé des siècles auparavant, et même s'il avait déménagé le règlement était toujours valable.

Je m'approchai de la vieille bâtisse avec force précautions, mais le lierre qui recouvrait à moitié la lourde porte en bois ne frémit même pas. Quand Jacob vivait là, le lierre lui servait de chien de garde et empêchait qu'on le dérange. Mais après son départ, c'était redevenu une plante ordinaire. Le bois avait joué, et la porte ne fermait plus bien depuis des lustres. Je pesai de tout mon poids pour l'ouvrir davantage ; elle grinça contre le sol dallé en soulevant des nuages de poussière âcre. Entre deux quintes de toux, j'appelai Jacob. J'espérais encore, mais nul ne répondit.

Jacob avait disparu.

Les bancs, couverts de toiles d'araignée, étaient entassés contre un mur. Le grand fauteuil de cuir n'avait pas bougé, pas plus que le vieux téléviseur posé en face. L'appareil n'était qu'une carcasse creuse. Il n'était pas difficile de revoir Jacob vautré devant un souvenir d'émission de télé. Le réfrigérateur déglingué était toujours là, mais vide. Je le refermai et m'assis dans le fauteuil. Le cuir émit des craquements sinistres.

J'aurais voulu que Jacob fût toujours là. À lui, je pouvais parler. Et peut-être aurais-je pu lui faire assez confiance pour me laisser dissuader de mettre mon plan à exécution. Je n'étais pas capable de mener une guerre. Je n'avais pas l'expérience nécessaire, l'épisode de la plaine l'avait amplement prouvé. Hors de question de laisser d'autres Drood mourir par ma faute. Il me fallait l'appui de spécialistes, de vrais tacticiens, pour établir les plans de bataille. Ne voyant pas où les trouver à mon époque, j'allais donc chercher dans le passé et dans l'avenir.

L'armurier me l'avait interdit. Mais j'ai toujours eu du mal à obéir sagement.

Je sortis le miroir de Merlin et l'examinai un moment en le tournant en tous sens. J'avais conscience des risques que j'allais



courir. Pas le choix : il fallait protéger la famille. Je secouai le miroir pour l'agrandir jusqu'à ce que, suspendu dans les airs, il ne reflète plus rien.

« Ouvre-toi sur le passé, lui enjoignis-je. Et trouve-moi le meilleur guerrier, le meilleur tacticien, pour m'épauler lors de la guerre qui se prépare. Trouve-moi un homme de bien, un homme digne de confiance. Trouve-moi l'homme de la situation. »

Le miroir me montra soudain l'image parfaitement nette de... Jacob Drood. Je crus d'abord qu'il m'avait mal compris et me montrait le fantôme qui occupait mes pensées. Mais plus je contemplais l'image, plus j'étais certain qu'il ne s'agissait pas d'un spectre. C'était le vrai Jacob, bien vivant... dans le passé. Il avait l'air bien plus jeune et bien moins tordu. Soudain l'image s'anima. J'étais devant une fenêtre qui donnait sur le passé. Jacob, en chair et en os, poursuivait dans la chapelle une jeune femme qui gloussait. Ils slalomaient entre les bancs, disposés en rangées régulières, et elle faisait en sorte de rester juste hors de portée afin de l'encourager. Leurs vêtements m'évoquaient la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais l'histoire n'a jamais été mon fort.

J'ai dû émettre un son quelconque, car les deux personnages s'arrêtèrent soudain pour regarder droit dans ma direction, sans pour autant paraître surpris ou effrayés : c'étaient des Drood, après tout. Ils portaient un torque d'or autour du cou.

« Tout va bien, Jacob. Tout va bien. Je fais partie de la famille. Je m'appelle Edwin Drood et je vous parle depuis l'avenir. Le XXI<sup>e</sup> siècle, pour être précis. La famille a besoin de vous, Jacob.

— Si tu es un Drood, montre-moi ton torque, par la mordieu ! »

J'ouvris les premiers boutons de ma chemise. Jacob haussa un sourcil.

« Un torque d'argent et non d'or. La famille a-t-elle perdu sa fière ardeur, dans ces temps à venir ?

— Il y a eu des changements. Mais la famille est la même. Vous reconnaîtriez nos buts et notre identité profonde. Le monde a toujours besoin de notre protection. Bien des dangers le menacent. »

Jacob, hochant la tête, se tourna vers la jeune femme pour lui donner une bonne tape sur les fesses et lui montrer la porte. « Hors de ma vue, petite. C'est une affaire d'hommes. »

Elle gloussa, lui décocha un clin d'œil coquin et s'en fut, toute sautillante. Il faudrait que je prévienne Jacob d'éviter cette attitude à mon époque.

« Les plus jolies miches de tout le manoir, annonça-t-il.

— Possible, oui. Mais pourquoi dans la chapelle ?

— Parce que la famille ne me tolère plus ailleurs. Les critères moraux ont bien changé, vois-tu, et nul ne sait plus prendre du bon

temps. » Jacob me jeta un regard pénétrant. « De l'avenir, dis-tu... Puis-je m'enquérir de l'étrange moyen qui te permet de me parler ?

— Le miroir de Merlin. »

Jacob, aussitôt, hocha la tête. « Je pensais cet instrument du Diable perdu depuis longtemps, et c'eût été tant mieux. Pour lui confier ton sort, tu dois certes te trouver dans une situation fort délicate. Mais comment un homme de l'avenir peut-il reconnaître mes traits et m'interpeller ainsi par mon nom de baptême ?

Suis-je destiné à une grande renommée ? Deviendrai-je une légende pour notre famille ?

— On peut dire ça. Jacob, j'ai besoin que vous me rejoigniez à mon époque, pour venir en aide à la famille. Acceptez-vous ?

— Le voyage temporel est interdit sans l'accord formel de la matriarche. Mais dis-moi, jeune homme, comment se porte le monde ? Quelles merveilles, quelles grandes nouveautés ?

— Venez voir par vous-même !

— Tentateur ! » Jacob me sourit. « Je dois pourtant avouer que la famille n'est guère contente de moi à cette heure. Je ne suis pas de mon époque. Peut-être une séparation inciterait-elle mes contemporains à me voir d'un œil plus tendre. L'absence rend les gens plus aimables... Ma foi, jeune Edwin, je ferais tout pour la famille ! »

Je tendis la main à travers le miroir, à travers les années, et Jacob la saisit. Toucher un être de chair et de sang qui était Jacob Drood me parut très étrange. Je lui fis franchir le miroir. Dès qu'il eut pénétré dans mon époque, la porte temporelle se referma. Il me lâcha pour regarder autour de lui ; l'état de la chapelle le surprit désagréablement. De son point de vue, le sanctuaire impeccable s'était transformé en l'espace d'une seconde en une baraque en ruine. Alors qu'il ouvrait la bouche pour émettre une remarque, le fantôme de Jacob apparut au-dessus de nos têtes. Il irradiait d'une lumière cruelle, et son regard était farouche. Il pointa vers moi un index tremblant ; sa voix éclata dans mon crâne comme le cri d'une âme damnée.

« Qu'as-tu fait ? Pourquoi as-tu fait cela ? »

Et il retourna au néant. Jacob m'agrippa le bras. « Doux Jésus, qu'était-ce donc ?

— Je crois que je ne vais pas vous répondre. Je crois que... je crois que je vais devoir me préparer à cette explication. »

Je le forçai à desserrer les doigts, puis activai le miroir pour ouvrir un accès vers l'ancienne bibliothèque. J'appelai Rafe, qui accourut immédiatement. « Voici Jacob Drood, déclarai-je sans préambule. Oui, ce Jacob-là. Je l'ai fait venir du passé pour nous aider. J'ai besoin que tu t'occupes de lui, que tu le mettes au courant de tout ce qu'il lui faut savoir. Et, non, je ne vais pas répondre à tes questions pour le moment. Je compte sur toi.

— Tu adores te créer des ennuis, pas vrai ? Tu ferais mieux de passer sous une échelle une bonne fois pour toutes. Venez, Jacob, je vais faire de mon mieux pour vous expliquer le pétrin dans lequel on vous a fourré.

— Ah, glorieux nouveau monde, qui contient de pareils secrets ! grinça Jacob. Il semble donc que la famille, à votre époque, n'est pas bien différente de celle que je connais. »

Je le poussai dans l'ouverture et la désactivai avant qu'aucun des deux ne puisse me poser de question gênante. J'avais demandé au miroir le meilleur candidat : il m'avait montré Jacob. C'était forcément l'homme de la situation. Forcément. Avec un soupir, je balayai du regard l'ancienne chapelle et élevai la voix dans un silence poussiéreux.

« C'est bon, Jacob, tu peux sortir. »

Et d'un seul coup il était devant moi, vautré dans son fauteuil, présence spectrale décharnée vêtue d'un tee-shirt froissé et d'un bermuda. Ses cheveux longs flottaient autour de sa tête comme s'il était dans l'eau. Ses yeux sombres me lançaient des regards menaçants, mais le cœur n'y était pas. Pour la première fois, il avait l'air vieux, las, vaincu.

« Pourquoi as-tu fait cela, Edwin ? Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu que tu comptais arracher mon double vivant de son époque ?

— Le miroir de Merlin a dit que c'était de toi que la famille avait besoin pour faire la guerre. Mais... tu devais bien savoir ce que je m'apprêtais à faire. Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Parce que je ne me rappelais pas ! »

Le fantôme du vieux Jacob contemplait d'un œil morne sa télé déglinguée où dansaient des images d'un Jacob bien vivant, absorbé par la petite routine des vivants... un fatras de souvenirs bientôt disparus.

« J'ai perdu presque tout mon passé. Ma vie remonte à si longtemps. Après ma mort, je suis resté planté ici, à poireauter, à attendre la mission importante pour laquelle j'étais là. À attendre si longtemps que, pour finir, j'ai oublié ce que j'attendais. Je savais que tu étais important, je l'ai su dès que je t'ai vu, quand tu étais tout même. J'ai fini par me rappeler que je devais t'aider à supplanter la matriarche, mais sans savoir pourquoi. Eddie, ma présence n'était pas seulement liée à la destruction du Cœur ! J'ai encore quelque chose à faire, quelque chose de fondamental... mais je ne sais pas quoi ! » Il leva sur moi un regard farouche. « Un détail me revient, Eddie. C'est pour mourir que tu m'as fait venir dans ton époque. C'est toi qui as fait de moi, ou qui vas faire de moi, ce que je suis aujourd'hui.

— Comment ? » De ma gorge sèche ne sortait qu'un murmure.

« Je ne sais pas. Espérons que c'est une bonne mort. Pour le bien de la famille.

— Non. J'empêcherai cette horreur.

— Tu ne le peux pas. Et tu ne dois pas.

— Je pourrais te renvoyer. Le Jacob vivant. Rouvrir le miroir, et...

— Mais tu ne le feras pas. Parce que tu as besoin de moi.

— Jacob...

— Je sais, petit. Je sais.

— Tu as été mon premier vrai ami. Et, avec oncle James, ma seule vraie famille. Toi et James êtes les seuls qui aient jamais compté pour moi. Et maintenant, tu viens me dire que ta mort aussi, je vais en être responsable ? Non. Non, c'est hors de question. Pas une seconde fois. J'ai tué un père ; je ne peux pas en tuer un autre !

— Le temps est modifiable, dit doucement Jacob. Mais si je ne meurs pas comme prévu, je ne serai pas là pour être ton ami quand tu en auras besoin. Je ne serai pas là pour t'aider à vaincre le Cœur. La famille passe avant tout, Eddie. Je suis content de t'avoir connu, petit. Pour toi, ça valait le coup d'attendre. Tu es le fils que je n'ai jamais eu. Et maintenant, sèche tes larmes et fais ce que dois. Il y a un but derrière tout cela, une destinée à accomplir. Ça, je m'en souviens nettement.

— Pourquoi m'évitais-tu ? demandai-je lorsque j'eus retrouvé ma voix.

— Parce que j'avais un mauvais pressentiment. Et parce que j'avais besoin de solitude pour réussir à me rappeler ce que je suis censé faire. Avant qu'il ne soit trop tard. N'essaie pas de me trouver, Eddie. Et ne parle pas de moi au Jacob vivant. Au cas où tu trouverais une issue. »

Il sourit et, sur un clin d'œil flamboyant, disparut. J'étais seul dans la chapelle.

Vu les résultats la première fois que j'avais joué avec le temps, je n'étais pas sûr de vouloir réessayer. Mais la nécessité, le devoir et les encouragements de Jacob m'y poussaient. J'avais besoin d'aide, sans doute plus que jamais, et le dernier endroit où je n'avais pas encore cherché, c'était parmi les descendants de notre famille. J'ai toujours été têtue. Je réactivai donc le miroir et lui ordonnai de me montrer l'avenir.

« Montre-moi le manoir dans un siècle. » Ce délai me paraissait prudent.

L'accès s'ouvrit sur le manoir fièrement dressé au milieu du parc. La vieille baraque était devenue beaucoup plus grande. On y avait adjoint des ailes entières et de hautes tours à chaque angle. Autour des

pistes d'atterrissage tout au fond, des avions étranges bourdonnaient comme de fines abeilles noires et des enfants par centaines couraient, libres et joyeux, sur les pelouses. Soudain l'image changea et je vis un autre manoir : une ruine de moellons brisés et de briques effritées, aux fenêtres obscures. Le parc était une jungle de plantes inconnues qui montaient à l'assaut des murs en une marée verte compacte. Une espèce de lierre sortait par les vitres cassées et, de l'intérieur, des branches d'arbres avaient renversé les murs.

L'image se transforma de nouveau. Cette fois-ci, le manoir que je connaissais avait disparu ; à sa place, une structure high-tech d'acier et d'argent étincelant, percée de baies illuminées. Plusieurs tourelles concentraient des faisceaux d'énergie scintillante ; d'étranges engins parcouraient les pelouses impeccables. Et tout autour voletaient des anges terribles de beauté dont l'éclat éclipsait le soleil lui-même, qui chantaient des chants de guerre...

Les visions se succédaient à un rythme effréné. Chacun des avènements possibles. Tous également réels, également probables et improbables. J'ordonnai au miroir d'arrêter, réfléchis un instant puis lui demandai de me montrer le manoir dans un temps où la famille n'avait pas réussi à arrêter les Envahisseurs.

Cette fois, le bâtiment était seul, abandonné, au centre d'une plaine dévastée. Nul signe de vie d'un horizon à l'autre, et dans les cieux je ne vis que des nuages. La poussière tombait en pluie lente, sans que le moindre souffle d'air ne vienne la perturber. Aucune trace de vie. Rien ne bougeait. Le ciel avait le rouge violacé d'un hématome.

Un monde mort.

J'avais froid. J'étais gelé jusqu'aux os, jusqu'à l'âme. Voici ce qui adviendrait si la famille échouait. Si j'échouais.

Je dis au miroir de me montrer comment cet état de fait était advenu. Ce que les Envahisseurs feraient à leur arrivée. Les scènes que je vis alors étaient incompréhensibles. Elles étaient trop étranges, trop différentes, trop « aliens ». Il y avait des formes massives, des créatures grandes comme des montagnes, qui irradiaient au-delà de nos trois dimensions physiques. Les regarder me donnait mal au crâne ; j'avais même la nausée. Le temps ralentissait, puis s'accélérait ; les paysages montaient et descendaient comme des vagues, des villes entières s'embrasaient, la lune tomba des cieux. Des hommes, des animaux s'enfuyaient en hurlant par des rues distordues ; ils mutaient, se transformaient en choses qui n'auraient pas dû pouvoir survivre dans un monde rationnel. Mais qui restaient là, affreusement vivantes, conscientes, torturées. Un soleil noir, boursofflé, ignoble, dominait les cieux enflammés ; soudain il explosa, et les horreurs en gestation à l'intérieur jaillirent dans l'univers.

Ce fut de plus en plus étrange, jusqu'à devenir insoutenable. Je

me détournai pour m'effondrer sur les dalles froides, pris de tremblements incontrôlables. Derrière moi s'élevaient des sons affreux. Yeux fermés sur des larmes ruisselantes, je hurlai au miroir d'arrêter ; immédiatement, un silence béni revint dans la chapelle. Quand j'osai rouvrir les yeux, il n'y avait plus face à moi que mon reflet, qui me rendait mon regard. J'avais une tête à faire peur. On aurait dit que je revenais de la guerre, et que j'avais perdu.

Je me relevai lentement. Une détermination glacée chassait la faiblesse qui venait de m'écraser. Je n'allais pas perdre. Je ne pouvais pas me le permettre. J'allais trouver de l'aide dans l'avenir, quel qu'en soit le prix. C'était, et de loin, la moins mauvaise solution.

J'ordonnai au miroir d'aller aussi loin que nécessaire dans tous les futurs possibles pour me trouver le descendant le mieux à même de m'aider à combattre les Envahisseurs. Un guerrier, pour combattre à la tête de la famille. Un meneur d'hommes, pour servir de modèle. Un homme qui serait tout ce que je n'étais pas.

Le miroir me montra une scène si bizarre que j'en eus le souffle coupé. Un champ de bataille sur une planète lointaine. Trois soleils, dans le ciel rose vif, éclairaient une plaine enneigée, semée de cadavres par centaines et inondée de sang. Je vis des machines de guerre brisées, partiellement recouvertes par la neige, si étranges que je ne pus même pas imaginer à quoi elles servaient. Mais les corps étaient ceux d'hommes et de femmes, même si leurs armures vert jade n'avaient rien de familier. Elles étaient hérissées d'instruments complexes et ponctuées de bijoux qui luisaient comme des yeux radioactifs. Tous les cadavres portaient les marques d'une mort brutale. Certains étaient même déchiquetés. La guerre était passée par là, et ces gens l'avaient perdue.

Soudain une silhouette apparut dans la neige. Ses bottes s'enfonçaient à chaque pas : seule sa force incroyable lui permettait d'avancer. Il courait à toutes jambes sans prendre le temps de se retourner pour observer ses poursuivants. Il portait une armure similaire aux autres, mais dont les bijoux étaient presque tous éteints. Dans une main, il tenait un gros pistolet, et dans l'autre une longue épée. Comme il s'approchait, je pus voir qu'il avait environ mon âge, même si son visage dur et couvert de sang le faisait paraître plus vieux. Un cercle d'or maintenait en arrière sa crinière de cheveux noirs. Et malgré la situation désespérée dans laquelle il se trouvait, il souriait de toutes ses dents, comme s'il était en train de jouer. De jouer au seul jeu digne de ce nom. Il était grand, fin et musclé ; j'étais certain que le sang qui dégouttait de son armure n'était pas le sien.

Des soldats jaillirent à l'horizon. Ils fendaient la neige aux trousses du fugitif en poussant de grands cris, plus bestiaux qu'humains. Ils tiraient sans relâche, mais jamais les rayons d'énergie

n'atteignaient leur cible. La neige volait derrière lui et, sous l'effet de la chaleur dégagée, se transformait en gouttes d'eau dans l'air glacial. Il parut tout à coup décider que courir ne rimait à rien et se tourna face à ses poursuivants. À ma grande surprise, ils rengainèrent leurs flingues pour tirer l'épée dès qu'ils furent à portée. Le combat fut fluide et sauvage. Je n'avais jamais rien vu de tel. Chaque geste était froid, clinique et sans pitié. Le guerrier se battait comme un démon, et entre ses mains la longue lame d'acier semblait sans poids. Autour de lui la neige se couvrit de sang et d'entrailles ; aucun de ses assaillants n'arrivait même à le frôler. Il dansait dans la neige écarlate, tranchait, coupait, et évitait les attaques qui pleuvaient sur lui avec une grâce féline.

Ils étaient plus de vingt contre lui ; en quelques minutes il les avait tués jusqu'au dernier.

Lorsque celui-ci s'effondra dans un jet de sang artériel, le guerrier regarda autour de lui. Il n'était même pas essoufflé. Il hocha la tête, comme content de sa performance, avant de baisser son épée. Il commençait à se détendre lorsqu'un homme surgit derrière lui ; entièrement dissimulé sous un cadavre, il avait attendu le moment propice et leva son étrange pistolet pour lui tirer dans le dos ; je dégainai mon Colt à répétition et visai en pleine tête, à travers le miroir. Une balle du passé pour tuer un homme de l'avenir.

La détonation me parut assourdissante après les bourdonnements des armes à énergie ; le guerrier pivota à une vitesse surhumaine, l'épée dressée. Juste à temps pour voir l'homme qui l'aurait tué s'effondrer dans la neige, le crâne éclaté. Il me vit qui l'observait par un trou en plein ciel. Son regard était sombre, glacé, songeur. Sans hâte, il traversa l'étendue blanc et rouge jusqu'au portail, s'arrêta et m'observa sans mot dire. Il n'avait toujours pas remis l'épée au fourreau. Le sang qui en dégouttait fumait dans l'air glacé qui me parvenait par bouffées. Il parla, et son souffle formait des petits nuages, mais je ne comprenais pas un mot. Ça ne ressemblait à aucun langage humain de ma connaissance. Dès que j'eus ordonné à mon torse de traduire, tout prit sens.

« Merci du coup de main, disait-il. Je ne m'attendais pas à trouver un ami dans cet endroit abandonné des dieux. J'ai envers vous une dette d'honneur, étranger.

— Où sont vos alliés ? »

Il haussa les épaules. « Morts. Tous. Quand l'empereur nous a envoyés ici, nous savions que c'était une mission suicide ; mais nous n'avions pas le choix. L'homme propose et l'empereur dispose. Surtout quand on est en disgrâce. » Il s'interrompit pour regarder autour de lui, l'oreille tendue vers un bruit que je n'entendais pas. « Mes ennemis reviennent. Pouvez-vous me tirer de ce mauvais pas,

étranger ? Je suis le seul survivant de mon unité, et les troupes ennemies sont nettement plus nombreuses qu'on ne me l'avait laissé entendre.

— Vous réagissez très calmement à mon apparition, dis-je. De tels événements sont-ils si courants, à votre époque ?

— J'ai vu bien plus bizarre dans la Frange. Faites-moi partir d'ici, et je jure de vous servir comme mon empereur. Pas pour toujours : mon serment au trône impérial à la préséance. Mais si je passais un moment loin de tout cela, peut-être les deux côtés retrouveraient-ils leur sang-froid. Disons qu'en échange de votre aide aujourd'hui je serai à votre service pendant un an et un jour ?

— Ça me semble acceptable. » Quand je voulus tendre la main, le miroir ne me laissa pas passer – comme je l'avais craint.

« Écoutez, je ne suis pas vraiment un étranger. Je viens, pour vous, d'un passé très lointain. Je ne sais pas à quel point au juste. Des siècles, certainement. Plus, sans doute. Vous êtes un descendant de ma famille. Et nous avons besoin d'un guerrier. Mais je ne peux pas vous faire passer par ce portail, vous êtes trop loin de moi. Je vais utiliser un autre moyen.

— Vous feriez mieux de vous dépêcher, dit-il d'un ton posé. Mes adversaires ne vont pas tarder. Quel est votre nom ?

— Edwin Drood. Et le vôtre ? »

Le guerrier sourit. « Traquemort. Gilles Traquemort. »



## Des voix variées prophétisant la guerre

J'ai parfois l'impression que ma vie au manoir n'est faite que de gens qui se ruent sur moi, décidés à m'annoncer des choses en sachant que ça ne va pas me plaire. Ça s'accompagne d'une expression du visage que j'ai appris à reconnaître : moitié détermination, moitié délectation sur le mode « Au fond c'est pour ton bien ». Cette fois-ci, c'était au tour de Callan Drood, qui sortit d'une pièce dès que je regagnai le manoir. Après son séjour en Amérique du Sud, il n'était pas bronzé : il était rôti. Il vint droit sur moi, l'air déjà mécontent. Ça n'impliquait pas forcément une mauvaise nouvelle : Callan faisait toujours cette tête-là. Même quand il était d'excellente humeur, il donnait l'impression d'être prêt à piétiner tout ce qui se dresserait sur sa route, y compris les murs, les règlements et, le cas échéant, les gens. Je n'avais aucune envie d'entendre ce qu'il voulait me dire, mais, sauf à l'assommer avec le premier objet contondant qui me tomberait sous la main et à enjamber son corps agonisant, impossible de l'éviter. Je m'arrêtai, soupirai ostensiblement pour manifester mon mécontentement et le laissai parler.

« Le Premier Cercle veut te parler.

— C'est bien, de vouloir des choses. Moi, je veux à boire, et une tourte à la viande, et puis une petite sieste, et je crois que je vais m'offrir tout ça sans attendre.

— Laisse-moi reformuler le message. Le Premier Cercle à besoin de te voir immédiatement, et mes instructions précisent clairement que certaines réponses ne sont pas acceptables : « Non », « Va te faire foutre », et « Crève la gueule ouverte ».

— Le Cercle a déjà prouvé qu'il pouvait se passer de moi pour

prendre des décisions. On n'a qu'à continuer comme ça.

— T'es pas beau quand tu boudes. Arrête ton cinéma, sinon je tape. À un endroit très douloureux. Ici, en public. Je te dis que c'est important.

— Ton numéro de petit dur au grand cœur commence à me gonfler. C'est vraiment important ?

— Disons que c'est important à s'en paralyser les sphincters. À s'en ratatiner les testicules. À voir l'univers s'effondrer, et tout ce qu'il contient se transformer en merde puante. Ils t'attendent dans la salle de commandement. J'imagine qu'ils sont en train de sangloter, planqués sous les meubles.

— Oh. Important, donc. »

Nous nous dirigeâmes vers la salle de commandement, et après de nombreux contrôles nous franchîmes les portes blindées pour pénétrer dans le chaos. L'atmosphère feutrée qui régnait ici d'ordinaire avait disparu ; dans une ambiance tendue, lourde et très bruyante, des gens couraient de table en table, échangeaient quelques mots, levaient les bras au ciel puis repartaient en courant. Les immenses écrans qui recouvraient les murs en basalte affichaient une carte du monde semée de points rouges clignotants, qui indiquaient les crises et les désastres en cours. Sorciers et techniciens beuglaient dans leur micro-casque tout en agitant des liasses de papiers afin que les messagers viennent les prendre et les porter à qui de droit.

Je dus m'arrêter pour contempler le spectacle. Cette pièce, où se prenaient les décisions cruciales, je l'avais toujours vue calme, concentrée et méthodique. Jamais agitée, jamais à deux doigts de la panique. Le groupe qui avait constitué mon Premier Cercle, debout autour de la grande table, m'attendait sans dissimuler son impatience. Il n'était d'ailleurs pas au complet. Je ne voyais ni Jacob, bien sûr, ni Molly, ni Penny. Les deux femmes devaient sans doute être en grande conversation dans un coin tranquille. Il y avait le sergent d'armes, l'armurier, Harry... et Roger Morningstar. J'envisageais bien de protester : laisser un fils des Enfers pénétrer au cœur de la salle de commandement Drood ? Mais après tout, c'était ce genre d'attitude que je cherchais à abolir. S'il pouvait se montrer utile, je l'écouterais.

Je pourrais toujours le tuer plus tard.

Puisque Molly et Penny étaient absentes, et les deux Jacob occupés ailleurs, il ne me restait comme véritable allié que l'armurier. Ce bon vieil oncle Jack. Qui, je tiens à le préciser, vrillait Roger d'un regard furieux.

« Qu'est-ce que ce bâtard démoniaque fabrique ici ? demanda-t-il alors que Callan et moi nous approchions d'eux.

— Roger m'accompagne », rétorqua Harry.

L'armurier renifla. « Mais que devient cette famille ?...

— Bonjour tout le monde, coupai-je. Qu'est-ce qui se passe ? »

L'armurier se tourna vers moi sans quitter son air hostile. « Bordel, où étais-tu, Eddie ? Regarde les cartes ! Depuis ta petite balade en Amérique du Sud, les rapports pleuvent : tous inquiétants. Des incendies éclatent sur tout le globe, parce qu'il n'y a plus nulle part d'agent capable de les arrêter. Les équipes d'ici s'épuisent rien qu'à essayer de suivre la progression des événements. »

Callan intervint. « J'ai demandé des renforts au service d'espionnage et à la salle de presse, et réquisitionné tous ceux qui n'avaient pas l'air surchargés de travail ou qui couraient moins vite que moi. On arrive à peu près à garder la tête hors de l'eau. Mais les choses s'accroissent, c'est certain. Les dirigeants se prennent pour des lemmings qui auraient la gueule de bois et aucune inhibition. »

Je haussai un sourcil. « Depuis quand diriges-tu la salle de commandement, Callan ?

— Depuis que toi et ton Premier Cercle adoré avez décidé que vous préféreriez vous aboyer dessus plutôt que vous salir les mains à travailler. Je bossais ici, avant de me mettre en tête de devenir agent de terrain, et quand je suis rentré du bordel monstre en Amérique du Sud, j'ai eu besoin de me sentir utile. Je suis venu voir ce qui se passait ici, et j'ai été horrifié de voir que tout était parti à vau-l'eau. Alors je m'y suis mis, j'ai retroussé mes manches et pris les choses en main. Personne d'autre ne s'est porté candidat. Les gens ici étaient bien contents que quelqu'un leur dise quoi faire. Si tu n'aimes pas la façon dont je fais tourner la baraque, très bien, vire-moi à coups de pied au cul... si tu arrives à trouver un crétin prêt à me remplacer. Je parie que, tous autant que vous êtes, vous ne connaissez même pas les protocoles décisionnels. Et pourquoi tu souris comme ça, Edwin ?

— Un instant, tu m'as fait penser à moi.

— Ne sois pas méchant.

— Ces parades rituelles de mâles dominants sont tout à fait charmantes, coupa Harry, mais dis-moi, Callan, seigneur et maître de la salle de commandement, pourrais-tu t'abaisser jusqu'à nous mettre au courant de ce qui se passe ? »

Callan prit une grande inspiration. « Vas-y doucement, le bleu. Toi et l'ensouffré, vous n'êtes que tolérés ici. Bon, tout le monde, écoutez-moi. Je résume. Les hommes politiques de tous bords s'échangent des menaces de guerre et de terrorisme économique, parce qu'ils croient que la famille est incapable de les arrêter. La disparition de nos agents de terrain, et peut-être même de nos torques, n'est plus un secret. Partout sur la planète, de vieilles rancunes, des haines jamais éteintes et des vendettas peuvent enfin s'exprimer, et des ennemis de toujours se préparent à des bains de sang trop

longtemps contenus.

» En plus, les méchants traditionnels crèvent d'envie de profiter de la situation. Quand le chat n'est pas là, les souris ont des fourmis dans les jambes, c'est normal. Organisations et individus cessent de se cacher ; ils nous narguent et pensent que nous n'interviendrons pas. Depuis le temps que nous maintenons la paix à la force du poignet, nous avons oublié toutes les saloperies qui se mijotent en sous-main. »

Il s'interrompt pour me fusiller du regard. Les autres l'imitèrent. Je ne me laissai pas démonter.

« Plus ils se montrent, plus il nous sera facile de les écrabouiller, dis-je. Ils auront tous ce qu'ils méritent. Autre chose, Callan ?

— Oh oui ! Et que des nouvelles déplaisantes, limite inquiétantes. Les signalements d'elfes sont en augmentation très nette. Nos services émettent l'hypothèse que les elfes comptent profiter de l'affaiblissement des barrières dimensionnelles causé par les Envahisseurs pour mettre fin à leur long exil. Selon nos experts, il faudrait essayer d'établir des liens avec la cour des fées, la mettre de notre côté et former une alliance contre les Envahisseurs. Parce que les elfes n'ont aucun intérêt à laisser détruire le monde dont ils comptent justement reprendre le contrôle.

— Jamais les elfes ne se rangeront aux côtés des humains, déclarai-je. Ils nous haïssent bien trop. Ils seraient même capables de s'allier aux Envahisseurs pour avoir le plaisir de les voir faire ce qu'eux n'ont jamais réussi : massacrer l'humanité.

— Sinon, il y a aussi des aliens, reprit Callan. Presque toutes les espèces connues de nos équipes de surveillance ont mis le cap vers l'espace. Elles partent tant qu'il en est encore temps.

— Les rats quittent le navire, grogna le sergent d'armes.

— C'est ça. Surtout, Cyril, n'hésite pas à interrompre mon briefing chaque fois que ça te pète, hein. Pour finir, j'ai des preuves – indirectes, mais convaincantes – qui montrent que le Ciel et les Enfers s'intéressent de près à ce qui se passe ici. On signale des anges. D'En-haut et d'En-bas. »

Tous les regards se tournèrent vers Roger, qui haussa les épaules. « Pas la peine de me faire les gros yeux. Aucun des deux camps n'accorderait sa confiance à un sang-mêlé. J'irais même jusqu'à dire qu'ils se déclareraient la guerre pour gagner le privilège de me tuer.

— Je peux les comprendre », glissai-je.

À cet instant, un énorme bruit de gong résonna dans la salle, si fort que les gens se plaquèrent les mains contre les oreilles pour l'étouffer un peu. Tout le monde cherchait, paniqué, à repérer l'origine de l'attaque, mais ce n'était que le miroir de Merlin. Il jaillit de ma poche de veste et grandit rapidement pour faire apparaître un accès à

l'ancienne bibliothèque. William Drood nous regardait avec un sourire piteux.

« Désolé. Je croyais avoir désactivé l'option gong. »

Je poussai un soupir navré. « Je suis assez occupé, William. C'est vraiment important ?

— Bien sûr !

— Bien sûr. En ce moment, tout est important, et on n'a jamais le temps pour les choses agréables, genre un blaireau qui fait du skateboard. Laissez tomber, je raconte n'importe quoi, parce que sinon je me mettrais à balancer par terre tout ce qui me tombe sous la main. Que voulez-vous, William ? »

Il avait l'air distant et encore plus agité que d'habitude. « Rafe s'occupe de ton ami. J'ai des informations inédites, et sans doute vitales, concernant la nature et les intentions des Abominations. Edwin, il faut que tu m'écoutes avant de mettre des plans au point.

— Très bien... Le Premier Cercle est avec moi. Mettez-nous au courant. »

Soudain l'armurier vint se placer à côté de moi devant l'ouverture. « William ! dit-il avec un grand sourire. Mon Dieu, c'est bon de te revoir ! Je ne savais pas que tu étais revenu au manoir. Pourquoi n'es-tu pas venu me dire bonjour ? Tu as l'air... en forme. Viens nous rejoindre ! Quand tout ça sera fini, on prendra le temps de discuter du bon vieux temps. »

William le regarda tristement. « Je préférerais ne pas franchir le portail. Je ne suis pas encore prêt. Jack, c'est toi ? Bonjour, Jack. Ça fait un bail, pas vrai ? Mais je serais bien incapable de dire combien de temps au juste. J'ai un peu perdu conscience des choses : du temps, par exemple, et... bah, et de tout, ma foi...

— Qu'est-ce qui lui arrive ? me souffla l'armurier à l'oreille. Tu avais pourtant dit qu'il était...

— Guéri ? coupa William. C'était un peu optimiste, je le crains. Et je suis fou, pas sourd. Disons que je redeviens peu à peu celui que j'ai été.

— Pourquoi es-tu resté caché si longtemps ? » demanda l'armurier. Il se forçait à garder un ton calme, naturel, mais on voyait bien que l'état de son vieil ami l'affectait profondément. « Pourquoi n'as-tu dit au revoir à personne ? Pas même à moi ? Tu n'as même pas laissé une lettre ! Tu te rends compte du souci qu'on s'est fait ? J'ai passé des années à essayer de te localiser, bien après que tous les autres avaient abandonné en t'accusant de trahison. Moi, je n'ai jamais renoncé. William, pourquoi ne m'as-tu pas dit où tu allais ? Nous étions des amis d'enfance !

— Le Cœur m'a obligé à partir, dit William en se forçant à rester concentré. Il m'a fait du mal. Saloperie de Cœur ! J'ai dû m'enfuir,

quitter le manoir, m'éloigner de la famille, pour conserver la vie et le peu de lucidité qui me restait. Oui. J'ai dû me planquer là où personne ne viendrait me chercher, et me cacher tout au fond de moi-même pour que le Cœur ne puisse pas me repérer. Je suis allé très profond, Jack, et revenir, c'est difficile. On discutera plus tard, Jack. Oui. On se racontera tout, rien que nous deux. Mais... pas tout de suite.

» Pour l'instant, il faut que vous écoutiez ce que j'ai à vous dire. Et soyez attentifs : je ne me sens pas capable de répéter. » Son expression se raffermir, sa voix se fit plus claire et presque autoritaire : il reprenait son rôle de conférencier. Peut-être pour se cacher derrière une personnalité qui ne lui demandait que de l'érudition. « La famille connaît les Envahisseurs depuis bien longtemps. Nous les avons affrontés jadis, quand les druides Drood soutenaient les Romains qui occupaient l'antique Bretagne. Selon les textes latins, il a fallu toute la puissance de l'Empire romain, appuyé par les premiers agents Drood, pour détruire des tours que des peuplades primitives *possédées* construisaient dans tout l'univers connu. L'armée romaine a éliminé ces premiers nids avec l'efficacité brutale qu'on lui connaît, mais d'autres apparaissaient sans cesse. Des éléments semblent prouver que, pour finir, le Cœur a dû intervenir directement pour détruire les dernières structures et empêcher les Envahisseurs de déferler dans notre réalité. Sans doute parce qu'il ne souhaitait pas se faire voler son nouveau territoire. Ce monde appartenait au Cœur, qui n'était pas du tout prêteur. Et puis, bien des siècles plus tard, l'avant-dernière matriarche, Sarah Drood, tira de la bibliothèque "perdue" les renseignements nécessaires pour faire revenir les Abominations. En théorie, c'était pour combattre les nazis.

— En théorie ? répéta le sergent. J'ai lu les annales. Les voleurs de corps ont fait des armes excellentes contre la puissance nazie, avant que V-ril Power ne s'allie à nos ennemis et ne rétablisse l'équilibre.

— Oh, je suis certain qu'elles ont fait beaucoup de dégâts, répondit William. Mais je ne crois pas que c'était le but premier.

— Je n'ai jamais compris pourquoi nous les avons choisies, glissa l'armurier. Franchement, des mangeurs d'âmes ! Il y avait sûrement des choix moins risqués et tout aussi efficaces.

— Oh oui, s'écria William. Quelqu'un, quelqu'un de haut placé dans la famille, a insisté pour que nous choissions les Abominations. Plus je lis les comptes rendus non censurés, plus je suis convaincu qu'il y avait un traître parmi nous. Peut-être déjà possédé par un démon.

— Mais... comment est-ce possible ? bafouilla le sergent. Le torque empêche toute forme de possession et protège notre âme !

— Il n'y a qu'une seule possibilité. Quelqu'un s'est délibérément offert comme hôte. C'est ce qu'ont fait les Kendariens. »

Cela nous laissa sans voix.

« Un traître dans la famille, dis-je enfin. C'est plus facile à croire depuis que nous connaissons la vérité à propos du Cœur, des matriarches et de Tolérance Zéro, mais tout de même... Un Drood se donnant corps et âme à un démon et s'alliant avec un mangeur d'âmes ? Qu'espérerait-il ?

— Et surtout, ajouta Harry doucement, pourrait-il y avoir encore aujourd'hui des traîtres ou des possédés parmi nous ? Ça expliquerait que les Abominations n'aient eu aucun mal à nous tendre une embuscade dans la plaine de Nazca... »

William hocha la tête, navré. « J'étais plus heureux quand j'étais fou et ignorais ce qui se passait. Une chose, malheureusement, semble claire. Depuis que nous avons permis aux Abominations de revenir, il y a soixante ans, quel qu'ait été notre véritable motif, elles ont contaminé de plus en plus de gens, gagnant en pouvoir et en influence jusqu'à recommencer à édifier leurs tours pour invoquer les Envahisseurs.

— Les derniers rapports font état de structures similaires, plus ou moins avancées, sur toute la planète, dit Callan. Comme si les Abominations ne cherchaient même plus à les dissimuler.

— Combien ? demanda le sergent d'armes.

— Des centaines, pour l'instant. Je ne serais pas étonné qu'il y en ait bientôt des milliers.

— Parlons un peu de ce que nous savons des Abominations, coupa William qui était lancé. Elles ne se contentent pas de pénétrer un corps et de le plier à leur volonté, au contraire des autres démons ou des diables de l'Enfer. » Le temps d'un silence, tous les regards se tournèrent vers Roger, mais il ne souffla mot. William renifla à plusieurs reprises et enchaîna : « Non, ces démons-ci infectent leur victime par simple proximité. Ils implantent un embryon mental et spirituel dans le corps et l'âme ; la présence surnaturelle utilise l'humain comme source de nourriture pendant la gestation, jusqu'à l'éclosion d'une Abomination proprement dite.

» Des coucous démoniaques, si vous voulez.

» Tout commence par des changements physiques. La chair se déforme, l'organisme subit des modifications étranges, afin de rendre l'hôte assez résistant pour abriter l'embryon en développement. À mesure que celui-ci grandit, il dévore la chair et l'esprit, modifie les pensées et la personnalité de la victime, qui se sent devenir folle, devenir *autre*... mais ne peut ni arrêter ni même ralentir le processus. On peut à peine imaginer l'enfer que doivent vivre ces pauvres gens. Pensées, émotions, croyances, tout change... jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un nouveau drone. L'humain n'existe plus.

— Donc, coupai-je, une fois contaminée, la victime meurt à petit feu et disparaît lentement pour devenir la créature qui l'a infectée. Un

drone supplémentaire au service des Envahisseurs. Bon, c'est réglé : on tue ces malheureux sans sommation. Systématiquement. C'est leur rendre service.

— Le plus inquiétant, reprit William, c'est la possibilité – minime, mais non négligeable – que parmi les rescapés de la bataille de Nazca, certains aient été infectés. Et deviennent en ce moment même des traîtres infiltrés parmi nous. Peut-être ne se rendent-ils compte de rien ; peut-être les force-t-on à oublier. L'armure Drood aurait constitué une protection suffisante, mais nous n'avons pas encore assez d'éléments pour savoir si les nouveaux torques d'argent sont aussi puissants que ceux en or. »

Harry se rembrunit. « Nous devrions arriver à Voir l'infection, et notre masque devrait la révéler, non ?

— Si, répondit William. Or les comptes rendus sont formels, ce n'est pas le cas. Apparemment, la présence qui habite les victimes est trop... étrangère. »

Je regardai l'armurier. « Il faut mettre au point un test de dépistage, un moyen de déterminer si une personne est infectée ou non. Nous devons pouvoir être sûrs de qui est qui. Et de quoi est quoi.

— Je m'y mets tout de suite, dit Jack.

— Une méthode qu'on puisse appliquer à toute la famille, précisa Harry. Pour savoir à qui faire confiance.

— Entièrement d'accord, Harry, dis-je en lui lançant un regard lourd de menaces. Autre chose, William ?

— Logiquement, pour les Abominations, l'étape suivante sera d'invoquer en masse les Envahisseurs. Dès que les tours seront construites en nombre suffisant, elles tenteront d'ouvrir notre monde aux Dieux Affamés, pour qu'ils dévorent tout ce qui vit. À mon avis, on peut considérer qu'en détruisant celle de la plaine, on leur a fait comprendre qu'il était dangereux de se contenter d'une seule tour isolée. Ça devrait donc nous donner un peu de temps. Mais combien ?

— Prêts pour d'autres mauvaises nouvelles ? demanda Callan. Nos espions ont intercepté des communications selon lesquelles les Abominations ont utilisé un agent double. Elles ont passé un accord avec Truman et son organisation : argent, matériel, cachettes, etc. Apparemment, Truman se croit capable d'utiliser les Envahisseurs pour prendre le pouvoir sur Terre avant de les chasser de notre réalité. Cet idiot est convaincu que c'est *lui* qui les utilise *eux*...

— Ça prouve bien qu'il est acculé, rétorquai-je. Ma foi, nous voulions une belle bataille pour faire étalage de notre force et de notre puissance devant le monde entier, et nous voilà à la veille de la plus grande bataille de notre vie, avec le monde entier qui nous regarde... et le monde entier qui est en danger. Il faut toujours se méfier de ses désirs profonds, ils se réalisent parfois. Bon, c'est décidé. Tout le



monde dans la famille va avoir un torque d'argent. Dès que possible, et sans exceptions. J'en ai parlé à Étrange : ça ne devrait pas poser de problème. Il attend simplement qu'on lui demande de le faire. Si cette famille doit partir en guerre, je veux que nous ayons tous une armure. Parce que nous aurons besoin de tous les combattants disponibles. Sergent, tu vas devoir t'occuper des entraînements tout seul, du moins jusqu'au retour de Janissary Jane. Je dois dire que, même sans armure, notre armée me paraît déjà remarquable.

— La famille sera prête, dit le sergent. Je ferai le nécessaire, Edwin. Aucune race de sauterelles cosmiques ne peut espérer faire le poids face à la famille en armure.

— Très enthousiasmant, intervint Harry. Mais j'ai une question : est-ce vraiment sage ? Nous confier une armure avant que l'armurier ait pu mettre au point une méthode pour repérer d'éventuels traîtres ? Tu veux vraiment donner une armure Drood à un traître ou à un assassin ?

— Tiens, tu as changé de refrain, relevai-je. Ce matin encore, tu me traitais de tous les noms parce que je ne distribuais pas les torques à la ronde.

— C'était ce matin. Les choses ont changé. Et de toute façon je doute qu'on arrive à former tant de gens aussi vite. Le sergent sait se montrer très... convaincant, mais sur le terrain, des agents mal préparés sont plus dangereux pour eux-mêmes et pour leurs compagnons que pour l'adversaire.

— Notre famille, grâce à moi, dispose de plus de professeurs que jamais. Et je ne lancerai la prochaine attaque que lorsque je saurai que nous pouvons gagner. Je ne perdrai plus aucun de nos braves. Heureusement, j'ai déjà pris des mesures destinées à nous fournir des spécialistes. Des conseillers militaires.

— Seigneur, dit l'armurier. Je connais cette tête, Eddie : tu es très content de toi. Qu'est-ce que tu as encore fait ? Je sais déjà que ça ne va pas me plaire.

— Vous me connaissez bien, oncle Jack. On affirme que je n'ai pas l'expérience nécessaire pour mener la guerre qui se prépare, et c'est vrai. Mais personne d'autre ne l'a dans la famille. J'ai dû chercher plus loin les hommes qu'il nous faut. J'ai demandé au miroir de Merlin de me trouver les deux Drood qui nous seraient les plus utiles : l'un dans le passé, l'autre dans l'avenir. Et voilà.

— Tu as fait ça sans en parler au Premier Cercle ? s'écria Harry. Comment as-tu osé...

— Je n'ai rien dit parce que je savais que vous essaieriez de m'en dissuader. Ce qui était hors de question. De toute façon, ça a marché. William, demandez à Rafe de nous amener notre invité, afin que tout le monde fasse sa connaissance.

— Il est là, répondit William d'un ton sec. Je savais que tu finirais par demander ça. »

Le Jacob vivant apparut à côté de lui et sourit aux visages ébahis qui le regardaient. Il tenait un verre de vin et avait dû dénicher de quoi manger, parce qu'il était couvert de taches. « Je salue mes nobles descendants ! Je suis Jacob Drood, soldat, philosophe et bon vivant ! »

L'armurier et le sergent d'armes, qui avaient de bonnes raisons de connaître le fantôme de Jacob, avaient l'air aussi stupéfaits qu'horrifiés. Harry, Roger et Callan le connaissaient de nom, et me jetèrent un regard noir. Le sergent, comme de bien entendu, fut le premier à trouver ses mots.

« Tu es complètement barge ? Est-ce qu'il sait que...

— Non, il ne sait pas, coupai-je. Et je pense qu'on ferait mieux de ne pas lui en parler tout de suite. Ce genre de nouvelle, ça ne se balance pas de but en blanc.

— Me parler de quoi ? demanda Jacob, soupçonneux.

— Et l'autre Jacob, il est au courant ? ajouta l'armurier. Comment est-ce qu'il va prendre ça ?

— Il est au courant. Et il le prend... aussi bien qu'on pouvait l'attendre. Il m'approuve, cela dit. Il affirme que c'est... nécessaire.

— Quel autre Jacob ? Edwin, me dissimules-tu un élément crucial ?

— Oh, même plusieurs. Tu sais comment ça marche, dans la famille. »

Jacob pinça les lèvres avant de vider son verre.

Je fixai l'armurier et le sergent. « Le miroir a choisi cet homme. C'est donc, dans tout le passé des Drood, le meilleur candidat. Ça devrait vous suffire. Jacob, tout finira par s'expliquer. Parle-nous un peu de toi, je te prie.

— J'ai combattu dans bien des guerres, ces guerres secrètes et invisibles que mènent les Drood pour protéger le monde. Je peux t'être d'un grand secours car, à mon époque, je suis un expert en toutes choses politiques et pratiques. Les principes d'une guerre sont fort simples, ma foi : diviser et conquérir, identifier les points faibles et s'y attaquer sans pitié, et surtout, surtout, égarer l'esprit de l'ennemi au point qu'il n'ose plus rien faire de peur de commettre une erreur.

— Le monde a changé, depuis ton époque, dit Callan.

— Mais pas le cœur des chefs militaires, je présume.

— Il n'a pas tort, concéda Callan.

— Merci, Jacob, intervint l'armurier. Je suis sûr que votre expérience sera fort utile. À présent, si William et vous voulez bien nous excuser, nous avons à aborder des sujets confidentiels. »

William hocha la tête et, d'un signe, coupa la communication. Le miroir reprit sa taille normale et retourna dans ma poche. Sans le coup

de gong, Dieu merci. L'armurier me lança un regard sévère.

« O.K., Eddie, tu as toujours ton petit air satisfait. Crache le morceau. Qu'est-ce que tu nous as trouvé, dans l'avenir ?

— Ah, c'est là que les choses se compliquent. J'ai déniché un guerrier splendide, un lointain descendant des Drood, qui s'appelle Gilles Traquemort.

— Traquemort ? répéta Harry. C'est quoi, ce nom bizarre ?

— Ça lui va comme un gant. Quoi qu'il en soit, je l'ai vu se battre : c'est la Mort incarnée, en plus efficace. Exactement ce qu'il nous faut. Il est prêt à nous aider. Malheureusement...

— Je savais qu'il y aurait un problème, gémit l'armurier.

— Malheureusement, il est si loin de nous dans sa ligne temporelle que, contrairement à Jacob, je n'ai pas pu le faire passer par le portail. Je vais devoir aller le chercher. Avec le Train du Temps. »

L'armurier ne tomba pas raide en se martelant le crâne à grands coups de poing, mais il semblait vraiment en avoir envie.

« Le Train du Temps ? Alors ça y est, tu as perdu tes derniers grammes de bon sens, Eddie ? Impossible d'utiliser le Train ! C'est bien trop dangereux !

— Mais non, mais non, vas-y, lança Harry. Pour moi, c'est tout bénéf dans les deux cas !

— C'est pas beau de narguer les gens, Harry. Oncle Jack, croyez-moi, je sais ce que je fais.

— Pfff ! Ce serait bien la première fois. Enfin, si tu n'as pas le choix... débrouille-toi pour rapporter tout un tas d'armes futuristes.

— Traquemort, murmura Roger Morningstar. Un nom d'enfer ! »

## Le temps, il faut savoir le prendre

Lorsqu'il s'est agi que j'emprunte le Train du Temps, les membres du Premier Cercle étaient derrière moi. Heureusement, je pus les semer grâce à ma pointe de vitesse et à ma parfaite connaissance des raccourcis et passages secrets dont le manoir est truffé. Ils n'auraient pas dû être assez bêtes pour m'interdire formellement d'utiliser le Train. J'ai toujours eu du mal à accepter l'autorité, même à présent que j'en suis un des représentants. Je m'éloignai de leurs voix outrées et filai vers l'arrière du bâtiment, là où se trouve le vieux hangar où la famille stocke les merveilles mécaniques d'antan que la prudence nous interdit aujourd'hui de faire fonctionner.

En pensée, je hélai Étrange via mon torque d'argent.

« Salut, toi ! dit-il. Tu sais que le sergent d'armes est à ta recherche ? Tout comme les autres membres du Premier Cercle.

— Ce détail ne m'avait pas échappé. J'ai besoin que tu fasses diversion. D'ac' ?

— D'ac' ! J'ai bien besoin de m'amuser un peu. Ta famille est très éminente, Eddie, mais plutôt du genre coincé.

— Tu peux être sûr que j'avais remarqué. Bon, s'il te plaît, annonce que tout le monde va recevoir un torque. Le Premier Cercle et moi venons de le décider. Tu es toujours partant ?

— Bien sûr. Plus on est de fous...

— Parfait. Alors, fais passer l'info, et dis aux gens qu'ils sont attendus au sanctuaire. » Je souris méchamment. « Ça devrait embouteiller les couloirs et empêcher le Cercle de venir se mêler de mes affaires.

— Ciel ! Une fois de plus, tu nous prépares une initiative dangereuse et extrême ?

— Évidemment. Surveillance la boutique pendant mon absence, Étrange.

— Je t'en prie, appelle-moi Ethel.

— Plutôt mourir. »

À ma grande surprise, lorsque j'eus atteint l'arrière du manoir en évitant les coins les plus passants qui s'emplissaient déjà de Drood ravis, Molly m'y attendait. Elle m'accueillit d'une étreinte aimante et d'un sourire narquois.

« Comment savais-tu que j'allais venir ici ?

— Chéri, je suis une sorcière, tu l'oublies ? Désolée d'avoir mis tant de temps à me libérer, mais Penny à la tête dure. Je pense avoir réussi à la rendre un peu raisonnable. Rien de plus borné qu'une femme secrètement romantique. Surtout quand elle a décidé de sauver une âme perdue.

— A-t-elle accepté d'arrêter de voir M. Surin ?

— Pas exactement. Tout ce que j'ai pu tirer d'elle, c'est la promesse de ne jamais rester seule avec lui. »

Je hochai la tête. « Penny a toujours été têtue. C'est de famille. Je me demande quand même ce qu'elle lui trouve.

— Je pense que c'est comme ces pauvres filles qui veulent épouser les *sériai killers* condamnés à perpète. Les femmes pensent pouvoir changer les hommes et les rendre bons à force d'amour. Certaines cherchent la difficulté, comme Penny. Et M. Surin a pour lui ce côté sombre, dangereux et vulnérable. Je sais, je sais ! Ne me regarde pas comme ça. Je sais qu'il assassine et dépèce des femmes depuis plus d'un siècle... Mais il y a autre chose en lui, Eddie. Je l'ai vu faire le bien. Toi aussi, d'ailleurs.

— C'est de M. Surin qu'on parle. Il tue des femmes. C'est sa nature. S'il fait du mal à Penny...

— Ne t'inquiète pas. Il n'a jamais touché à un cheveu d'une amie à moi.

— S'il la tue, je le tue. Je me fous que vous soyez amis.

— Et je t'aiderai. Bon, qu'est-ce qu'on fiche ici, Eddie ? »

Je lui indiquai le long hangar qui se dressait fièrement derrière le manoir, assez loin du bâtiment principal pour ne pas trop se faire remarquer. Des poutrelles d'acier soutenaient une verrière en berceau ; l'ensemble était de taille à abriter plusieurs matchs de foot en même temps. La famille ne fait jamais rien à moitié, même quand il s'agit de construire un musée où personne n'ira jamais. Je glissai mon bras sous celui de Molly pour l'entraîner vers la porte d'entrée.

« J'ai déniché un allié dans l'avenir. Par malheur, il est si loin de

nous qu'il va falloir aller le chercher en personne. Pour cela, il nous faut le Train du Temps.

— Rien que nous deux ?

— Eh bien, j'ai demandé des volontaires, mais les réactions ont été décevantes. Visiblement, personne n'est assez dingue pour accepter. Le voyage dans le temps, c'est dangereux, et ça fait des lustres que le Train n'a pas fonctionné. Il y a sûrement de bonnes raisons. Ce n'est pas l'artefact le plus fiable de l'histoire familiale. Si tu préfères rester ici, je comprendrai. Moi-même, je resterais si seulement je pouvais trouver un crétin pour me remplacer. »

Molly me serra contre elle. « Tu crois vraiment que je te laisserais partir sans moi ? »

Je lui souris. « C'est vraiment bien, d'être un couple.

— Affreux romantique ! Tu me flattes de ta langue d'argent, pas vrai ?

— Ensemble, pour toujours. Ça te dirait ?

— Pour toujours et à jamais. »

Je la fis entrer dans le vaste hangar rempli des merveilles technologiques créées au fil du temps par tous les armuriers à l'esprit dérangé. Je dois avouer que le musée et ses collections avaient connu des jours meilleurs. Des lézardes sillonnaient les murs décolorés, et des rayons de soleil poussiéreux filtraient par les panneaux de verre ternis par les ans et le manque d'entretien. À présent ce n'était plus qu'un entrepôt à vieilleries, à machines fabuleuses jadis ultramodernes, désormais dépassées, oubliées.

Comme le canon lunaire des années 1880, qui n'avait servi qu'une fois. Comme la giga-foreuse, simple cabine d'acier dotée d'un énorme foret en diamant. On l'avait construite pour explorer l'intérieur du globe, à l'époque où prévalait la théorie de la terre creuse. L'engin massif posé devant nous était d'ailleurs Foreuse II, construite pour aller voir ce qu'était devenue Foreuse I, mais jamais utilisée, parce qu'il avait fallu boucher le tunnel d'origine : une saleté des Dernières Profondeurs avait essayé de remonter par là.

« Et on avait aussi une araignée mécanique géante, dis-je en guidant Molly dans les méandres de l'exposition. Nous l'avions confisquée à un savant fou américain, à l'époque du Far West. Je ne sais pas au juste ce qu'elle est devenue. Je crois qu'elle s'est enfuie.

— Ah, les hommes, souffla Molly en souriant. Tu vas bientôt frimer sur la taille de tes engins. Pourquoi garder tout ça, si vous ne vous en servez plus ?

— Parce que la famille ne se débarrasse jamais de ce qui lui appartient. Et puis, ça fait partie de l'histoire. C'est intéressant. Et instructif. En plus, on peut toujours avoir de nouveau besoin d'une machine. Mieux vaut garder quelque chose d'inutile qu'avoir besoin

de quelque chose qu'on n'a pas. Le Train du Temps, par exemple. Quand j'étais petit, j'adorais lire des textes sur ce genre de truc, quand je faisais l'école buissonnière. »

Nous n'étions pas seuls dans le hangar. Une bonne dizaine d'hommes et de femmes en bleus de travail s'activaient un peu partout, tripotaient les machines ou les nettoyaient à les rendre étincelantes. Nul ne nous regardait, tant que nous n'approchions pas trop. Molly me les désigna, sourcils levés.

« Des passionnés. Ils se portent volontaires pour travailler ici sur leur temps libre. Tous obsédés par une période ou une machine bien précise. Ils entretiennent les collections. Pour le plaisir. Manifeste le plus petit intérêt quant à leur marotte, et tu meurs noyée sous les explications.

— Bon, récapitulons, dit Molly. Ce Train du Temps que tu comptes utiliser, personne ne l'a fait sortir du hangar depuis des lustres, même quand il marche il est très dangereux, et s'il marche encore ce ne sera que grâce aux bidouilles d'un amateur monomaniacal... Je n'oublie rien ? Tu ne m'aides pas à avoir confiance, Eddie. »

Nous étions à présent devant le Train du Temps, dont la taille ridiculisait les autres objets exposés. La loco à vapeur, énorme, noire et antique, étincelait comme la nuit ; ses accessoires d'argent et de cuivre, soigneusement polis, luisaient doucement. Une demi-douzaine de voitures Pullman grand luxe, en livrée chocolat aux galons crème, s'alignaient derrière le tender. Un coup d'œil derrière les rideaux tendus aux fenêtres révélait un autre monde de sièges et d'équipement dont la qualité aurait éclipsé l'Orient Express au faîte de sa gloire. La famille n'a jamais fait les choses à moitié. L'énorme machine noire nous dominait comme une bête endormie attendant l'éveil. Un grand type dégingandé sortit de l'abri et nous sourit timidement.

« Oh, bonjour. Ça fait plaisir d'avoir des visiteurs. On n'en voit pas beaucoup, ce vieil Ivor et moi. Ivor, c'est la loco.

— Je m'en doutais un peu. Molly, laisse-moi te présenter notre seul et unique expert en trains à vapeur : Tony Drood. Le dernier d'une longue lignée de passionnés, pas vrai, Tony ?

— Ah ça ! » dit-il en nous rejoignant lestement par l'échelle étincelante qui courait le long de l'abri. Il devait frôler la soixantaine, même si ses cheveux étaient d'un noir suspect. Il portait un bleu tout sale ; son visage et ses mains étaient maculés de traces de graisse.

Il se retrouva enfin devant nous, ravi et à peine intimidé. Il hocha la tête. « C'est un honneur de vous rencontrer, Edwin et miss Molly. J'ai pas le souvenir que des gens de qualité soient venus nous voir, hein, Ivor ? »

Il tapota gentiment le flanc de la machine.

« Ivor est vraiment très... impressionnant », dit Molly. Tony lui sourit comme si elle venait de lui enlever une grosse épine de la patte. « Impressionnant, ça oui, miss Molly, sans mentir ! Je me suis chargé d'une mission : le garder dans un état impeccable et comme neuf, prêt à partir à tout instant !

— Prêt à partir n'importe où ? n'importe quand ? Même dans un avenir lointain ?

— Le temps tout entier est à votre disposition, déclara noblement Tony. Ivor peut vous remmener au commencement du monde, ou bien tout au long des avenir possibles. Vous maîtrisez le concept d'avenir parallèles ? Oui, bien sûr, on a tous vu *Star Trek*. Moi, je préfère la série d'origine. Où en étais-je ? Ah oui, Ivor est parfaitement opérationnel, prêt à partir. Il peut faire le Kessel Run en moins de cinq siècles !

— Tout de même, il est un peu... vieux, non ? » glissa Molly.

Tony la foudroya du regard. « Ne l'écoute pas, Ivor ! C'est une béotienne, elle n'y connaît rien. Mettez-vous dans le crâne, miss Molly, que cette loco a été construite à l'époque où on connaissait la valeur du talent et du travail, autant que de l'efficacité bête et brutale. Ceci n'est pas une de ces machines modernes sans âme : c'est Ivor, le Train du Temps ! Un moyen confortable et civilisé de voyager dans le temps. Croyez-moi, miss Molly, Ivor pourrait faire honneur à la famille si on lui en donnait l'occasion.

— C'est drôle que tu dises ça, Tony. Il se trouve que tu es en position de rendre un grand service. À moi, et à la famille tout entière. Je pense qu'il est grand temps d'emmener Ivor en promenade. »

Le sourire de Tony dut lui froisser les muscles des joues. Il se tordit les mains d'enthousiasme. « Tu n'as qu'un mot à dire, Edwin ! Toute ma vie, j'ai attendu de pouvoir montrer ce que ce brave Ivor sait faire. Personne n'a autorisé son utilisation depuis l'époque de mon grand-père, à la fin du XIX<sup>e</sup>. » Il se rembrunit et nous lança un regard vaguement coupable. « Une regrettable histoire, oui... Presque un désastre, ma foi. L'avant-avant-avant-dernière matriarche, Catherine Drood, s'était persuadée qu'un Grand Ancien se réveillait, quelque part dans un îlot perdu de l'hémisphère sud. Le Train du Temps venait d'être mis au point. Elle a exigé que grand-père retourne dans le passé récent avec une équipe d'experts, pour rendormir l'Ancien avant qu'il ait complètement repris conscience. Bien sûr, rien ne s'est passé comme prévu. En fait, c'était justement l'énergie libérée par l'arrivée d'Ivor qui avait réveillé la créature. De fil en aiguille, grand-père a été contraint de faire exploser l'île pour emprisonner le Grand Ancien dans son tombeau.

» Krakatoa, qu'elle s'appelait, l'île. Et puis, toute la responsabilité de l'histoire est retombée sur ce pauvre Ivor, ce qui



était parfaitement injuste, et depuis il est en disgrâce.

— Attendez un peu, dit Molly. Si personne n'a fait marcher ce train depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, ça veut dire que vous-même, vous ne l'avez jamais conduit ?

— Non, pas vraiment. Mais je sais tout ce qu'il y a à savoir ! L'entretien d'Ivor est une mission sacrée, transmise de père en fils depuis des générations. On pourrait dire que nous formons une famille au sein de la famille. Soyez certaine que j'ai lu chacun des manuels, le journal de mon grand-père, et que je connais le fonctionnement d'Ivor sur le bout des doigts. Ne vous inquiétez pas, miss Molly ! Ce bon vieil Ivor tire déjà sur son harnais, impatient de partir ! Pas vrai, mon vieux ? »

Il tapota l'acier noir ; comme en réponse, la cheminée d'Ivor lâcha une bouffée de vapeur, nous faisant sursauter. Peut-être nous entendait-il vraiment. Ce n'aurait pas été la première fois qu'une machine construite par la famille se révélait consciente.

Ne me lancez pas sur la fontaine à eau intelligente, censée savoir quand on avait soif : elle a noyé trois des nôtres avant qu'on réussisse à l'abattre.

« Allons-y, déclarai-je d'un ton décidé. Fais monter la pression ou tourne les manettes qu'il faut, et à toute vapeur vers l'avenir ! »

Tony me lança un regard ahuri. « Tu veux dire... tout de suite ?

— Pourquoi attendre ? Certaines personnes pourraient vouloir nous parler avant notre départ, et je n'ai aucune envie de discuter. Partons, le plus tôt sera le mieux. Ça ne pose pas de problème ?

— Oh non, Edwin ! Aucun ! D'ailleurs, les principes du voyage temporel nous permettront de revenir quelques secondes à peine après notre départ, comme ça tu ne rateras personne de ceux qui cherchent à te parler.

— Chouette alors. Allons-y, Tony.

— Tout de suite, mon capitaine ! » dit Tony en m'adressant un salut enthousiaste. Il regrimba l'échelle, prêt à exploser de bonheur et d'énergie nerveuse. C'était le grand moment, la chance de sa vie, qui venait enfin. Il brûlait d'impatience. J'avais tablé là-dessus. Un peu moins d'enthousiasme et il aurait pu poser des questions gênantes auxquelles je n'avais pas de réponses satisfaisantes. Je me sentais un peu coupable de profiter de Tony, mais un peu seulement. J'avais déjà bien trop de raisons de culpabiliser. Ce guerrier nommé Traquemort, j'en avais besoin, la famille en avait besoin, rien d'autre ne comptait. Molly et moi suivîmes Tony. L'abri, là-haut, était étonnamment spacieux. Nous restâmes bien à l'écart de Tony, qui maniait toutes sortes de grands leviers d'acier avec une bonne humeur contagieuse. Rien n'est plus enthousiasmant que regarder un passionné s'adonner à sa passion. Il se pencha pour examiner une rangée de jauges sur la

devanture et en tapota quelques-unes du bout des doigts avant de se retourner, tout sourire.

« Je la mets régulièrement en chauffe, annonça-t-il tout fier En partie parce que c'est bon pour la chaudière, en partie au cas où l'occasion se présenterait... Donnez-moi quelques minutes pour ajouter un peu de carburant, et on y va ! Ouais !

— Où sont les rails ? demanda Molly qui se penchait dangereusement par-dessus bord, jusqu'à ce que je la tire vers moi.

— Si j'ai bien compris, il n'y en a pas. Ivor voyage dans le temps, pas dans l'espace. » Je regardai Tony. « Tu peux laisser les voitures. On n'en aura pas besoin. »

Il se figea. « Mais... elles sont très confortables ! Douillettes, même ! J'astique les cuivres tous les jours !

— Tant pis. »

Tony, boudeur, entreprit de dételer. J'examinai jauges et cadrans, sans rien y comprendre. Pourtant, je sentais la pression augmenter, une force domptée qui s'accumulait. L'abri d'Ivor était comme la gueule d'une bête mythologique en train de s'éveiller. Tony nous rejoignit, ouvrit la porte du tender et se mit à pelleter ce qui ressemblait nettement à du charbon. Molly et moi le regardâmes un moment.

« Excusez-moi, dit-elle, mais en quoi faire monter la pression nous aide-t-il à voyager dans le temps ?

— Oh, ce n'est pas du charbon, répondit Tony sans ralentir. Ce sont des tachyons cristallisés. »

Molly fronça les sourcils. « Mais... les tachyons sont des particules qui se déplacent à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Donc...

— N'insiste pas, lui glissai-je charitablement. J'ai fini par comprendre que, dans un cas pareil, il vaut mieux ne pas poser de questions. Les réponses sont trop perturbantes. Rien qu'à réfléchir aux problèmes soulevés par le voyage dans le temps, j'ai la migraine. Je ne suis pas d'humeur à subir un cours de mécanique quantique *steampunk*, et toi non plus. »

Il ne fallut pas longtemps pour pousser la chaudière au maximum. Tony finit par lâcher sa pelle, claqua le couvercle du foyer et s'épongea le front avec un mouchoir à pois rouges.

« Tout est paré, monsieur, mademoiselle. À présent, Ivor et moi avons besoin d'une destination précise pour pouvoir naviguer dans l'avenir. Il nous faut des coordonnées spatio-temporelles en bonne et due forme. »

Je sortis le miroir de Merlin et lui demandai de montrer à Ivor où trouver Gilles Traquemort. Le miroir me sauta des mains et se mit à grandir jusqu'à occuper tout le mur du hangar en en bloquant l'entrée.

« Je pense qu'il essaie de nous dire qu'il connaît le chemin.

— Ce machin commence à me faire peur, dit Molly. Un artefact aussi balèze, ça ne devrait pas exister. Même créé par Merlin, fils de Satan.

— Chut, il va t'entendre. Tony, dirige Ivor vers le portail du miroir ; il devrait y trouver toutes les coordonnées nécessaires.

— Je ne sais pas...

— Tony, vas-y ! Une folie de plus dans une situation délirante, quelle importance ?

— Voici un homme selon mon cœur ! Fonce, Ivor ! Distorsion six, et lâche-toi sur les tachyons ! »

Le Train du Temps démarra en trombe, nous laissant titubants. Ivor haletait sous l'effort et crachait une substance qui ressemblait beaucoup à de la vapeur. Tony s'agitait en tous sens, tripotait ses leviers sans jamais quitter des yeux les rangées de cadrans. On n'avait pas l'impression d'avancer, mais peu à peu le hangar disparut derrière nous. Nous le quittions à mesure que le temps passait. Molly et moi, agrippés au rebord, regardions droit devant ; nous allions droit vers le miroir toujours suspendu dans les airs, qui semblait grandir sans cesse, même après avoir largement dépassé les dimensions du hangar. La surface ne montrait que le néant ; ni reflet ni trace de l'avenir espéré... rien qu'une nuit éternelle, vierge de lunes et d'étoiles. Soudain le Train du Temps bondit, sous les hourras de Tony, et nous plongeâmes dans le miroir. Il nous avala.

Au début, ce fut comme un tunnel. Les ténèbres partout, avec une antique lampe à pétrole pour emplir l'abri d'une lueur chaude. On n'entendait que le halètement du moteur d'Ivor. Et puis, l'une après l'autre, des étoiles apparurent ; quelques-unes, puis des dizaines, des milliers, enfin tout un océan de lumière. À présent cela évoquait les profondeurs de l'espace, mais nul astronaute n'avait jamais vu cela. Au lieu des constellations familières il y avait des mers d'étoiles dont irradiait une lumière presque trop pure et trop belle pour l'œil humain. Des comètes aux couleurs vives dépassaient Ivor et me rappelaient les friandises des enfants ; elles décrivaient des arcs élégants bien différents du trajet rectiligne d'Ivor le Train du Temps.

Nous croisâmes des planètes étranges et inquiétantes qui n'avaient de place dans nul système solaire concevable.

« Si on est dans l'espace, dit Molly, et je suis tout à fait prête à croire que non... comment se fait-il qu'on puisse respirer ?

— Ivor a bien des talents, bien des secrets, déclara Tony. Vous ne craignez rien, miss Molly, tant que vous restez dans l'abri.

— Mais où sommes-nous au juste ? demandai-je.

— J'ai lu et relu tous les bouquins, mais personne ne sait

vraiment par où passe Ivor. Selon mon grand-père – le dernier homme à l'avoir fait fonctionner –, ce que nous voyons actuellement, c'est l'espace-temps vu de l'extérieur. Peut-être que ça a un sens... Il y a d'autres théories qui veulent qu'Ivor voyage dans l'univers directement inférieur au nôtre. Ou bien dans celui d'au-dessus. À mon avis, il faut croire à l'hypothèse qu'on trouve la plus rassurante. »

Je regardai Molly. « C'est à cause de conversations de ce registre que la famille préfère ne pas se mêler des voyages dans le temps.

— Peuh ! lança Tony. Aucun sens de l'aventure !

— Attendez, s'exclama Molly. C'est quoi, ça ? »

Elle désignait une immense forme jaune qui filait dans la nuit, droit vers nous. À mesure qu'elle se rapprochait, je vis qu'il s'agissait d'un dragon d'une taille terrifiante ; cent fois plus gros qu'Ivor, couleur de banane et marqué sur tout le corps de taches d'un rose maladif. La tête était brutale et osseuse, avec une rangée d'yeux rouges étincelants au-dessus d'une gueule béante hérissée de crocs aigus. Du corps, renflé à mi-longueur, partaient deux ailes membraneuses jaunâtres, et du cou serpentin, juste sous la gueule, deux bras courtauds terminés en serres acérées. Le dragon nous dépassa, silencieux comme un cauchemar, sans presque battre des ailes. Pour nous suivre du regard, il détourna la tête – à elle seule plus grosse qu'Ivor.

« J'attends toujours une réponse, reprit Molly. N'importe laquelle. C'est quoi, cette chose ?

— Ah, ça c'est trop bête, rétorquai-je, j'ai oublié d'apporter mon *Guide des dragons intersidéraux*. Visiblement, c'est un être qui vit ici et qui ne semble guère apprécier les visiteurs. Prions tous pour qu'il ait mangé récemment.

— Il est vraiment gros, dit Tony. Vous croyez qu'il pourrait s'en prendre à mon Ivor ?

— Peut-être qu'il n'a jamais vu de boîte de conserve, suggéra Molly rassurante.

— Il est plus gros que nous, et vous avez vu ses griffes et ses crocs ? intervins-je. Je parierais qu'il n'est pas végétarien.

— Est-ce qu'Ivor est armé ? Il y a du matos à bord ?

— Il y a de nombreux systèmes défensifs, oui, dit Tony en me coulant un regard en coin. Par malheur, ils se trouvent dans les voitures.

— Tiens, je me disais bien que c'était forcément ma faute. »

Le dragon fit volte-face et revint droit sur nous, mâchoires grandes ouvertes comme s'il comptait avaler Ivor tout entier. Peut-être criait-il ou grondait-il, mais je n'entendais rien, et ce silence absolu rendait la situation encore moins supportable. Je dégainai mon Colt à répétition et tirai à plusieurs reprises, en visant la tête massive. Je ne

ratai jamais ma cible, mais les balles étaient trop petites pour réellement blesser le monstre. Tony, à deux mains, écrasa un levier qui fit encore accélérer Ivor. Nous croisâmes donc le dragon d'une taille inconcevable, et une patte jaune frôla le flanc du train. Des griffes en rasoir y creusèrent des sillons, faisant danser des pluies d'étincelles dans le silence obscur.

Ivor, en guise de hurlement, lâcha un long trait de vapeur.

L'abri valsait en tous sens ; Molly et moi devions nous accrocher de toutes nos forces pour ne pas nous faire éjecter. Tony hurlait des obscénités en s'énervant sur ses leviers. Molly me cria : « Distrais cette saloperie le temps que je prépare un sortilège !

— La distraire ? Tu veux quoi, que je lui montre mon cul ?

— Débrouille-toi ! »

À deux mains, je m'agrippai au rebord de l'abri et me penchai pour mieux voir. L'énorme dragon jaune faisait demi-tour pour préparer une autre attaque. Je dégainai de nouveau, visai soigneusement et tirai une balle dans chacun de ses yeux brillants. La terrible gueule s'ouvrit encore plus grand sur un beuglement de douleur et de rage que, bien que je ne puisse l'entendre, je percevais mystérieusement. C'étaient des ongles sur le tableau noir de mon âme. Aveuglé, le dragon secoua la tête pour chasser la douleur, mais sans dévier de sa trajectoire. Il grossissait à chaque instant, emplissant notre champ de vision jusqu'à occulter tout le reste.

À cet instant Molly se pencha de l'autre côté, pointa l'index vers le monstre et prononça quelques Mots de pouvoir très malsonnants dont l'affreux écho résonna longtemps, et soudain le dragon parut moins grand, moins impressionnant. Par saccades brutales il se mit à rapetisser, et lorsqu'il atteignit notre abri il n'était guère plus gros qu'un insecte. Quelques secondes il voleta autour de nos têtes avec un bourdonnement furieux, puis Molly tendit le bras et l'écrasa entre deux doigts. Ce fut la fin.

Elle s'essuya la main sur la hanche et me sourit gentiment. « Tu aurais dû y penser. Dans l'espace-temps, la taille, c'est très relatif.

— Parfois, tu me fais peur. »

Nous continuâmes notre route dans l'espace qui n'était pas l'espace, témoins de scènes étranges et effarantes. Autour de nous dansaient les planètes. L'une s'ouvrit comme un œil et, implacable, nous regarda passer. Une autre, cerclée d'une douzaine d'anneaux désaxés qui tous tournoyaient sur des plans différents et à des vitesses différentes, évoquait un jouet mécanique mis en marche à l'origine de l'univers et qui ralentissait peu à peu. Une autre encore s'ouvrit soudain comme une fleur sur des centaines de tentacules qui se tendirent vers Ivor en essayant de le retenir. Tony, à grands coups de

leviers, lança son train dans une série de zigzags et réussit à éviter tous les tentacules avides. Quelques-uns heurtèrent les flancs d'Ivor, qui sembla frémir. Mais nous fûmes bientôt hors d'atteinte ; la planète se referma lentement, boudeuse. Et une autre encore disparut à notre approche pour ne revenir qu'une fois loin derrière nous.

Je ne saurais évaluer la durée du voyage. Il y avait assez d'incidents et de points de repère pour marquer le passage du temps, mais aucune sensation de chronologie. Quelques minutes peut-être, ou des jours, ou plusieurs semaines. Je ne ressentis ni fatigue, ni faim, ni ennui. Pour finir, les étoiles devant nous se mirent à danser, à tournoyer en motifs complexes pour former un immense arc-en-ciel aux couleurs riches et vives qui n'avaient aucun équivalent dans notre monde habituel si terne et si banal. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Molly et moi nous serrâmes l'un contre l'autre pour supporter un spectacle aussi grandiose, tandis que Tony se serrait contre Ivor.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Molly, le souffle court.

— L'Arc-en-cieux, dit Tony d'une voix rauque. Grand-père en parle dans son journal, mais je n'aurais jamais imaginé que...

— J'en ai entendu parler, coupai-je, mais je ne pensais pas le voir un jour de mes yeux. On raconte qu'il prend naissance tout au bout de l'univers, et celui qui remonte jusque-là obtient ce que son cœur désire.

— Oh, Eddie, souffla Molly, on pourrait...

— Oui, on pourrait. Mais on a besoin de nous ailleurs. Nous avons des devoirs, des responsabilités.

— Oui, concéda-t-elle sans quitter l'Arc-en-cieux du regard. Si seulement...

— Si seulement. Je ne connais pas de mots plus cruels. Tony, emmène-nous loin d'ici. »

Il accéléra, et l'Arc-en-cieux disparut dans les ténèbres. Je me dis parfois que ce fut le moment le plus dur de ma vie.

Enfin, le miroir de Merlin réapparut devant nous et, quand nous fûmes passés à travers, nous retrouvâmes la réalité que nous connaissions, l'avenir que j'avais vu un peu plus tôt. Le Train du Temps parut tomber comme une pierre jusqu'à ce qu'une vaste plaine enneigée monte à notre rencontre. Ivor progressait dans la poudreuse. Molly, Tony et moi étions ballottés par les à-coups chaotiques de la décélération. Tony, l'injure aux lèvres, s'agrippait à deux mains aux leviers de commande et finit par réussir à immobiliser la loco.

Il faisait très froid, et notre souffle formait d'épais nuages devant nous. Mes mains et mon visage me brûlaient. J'étudiai les alentours pour repérer des éléments familiers. Cette fois j'étais pour de bon sur ce monde inconnu, avec son ciel rose et ses trois soleils brûlants. La

neige s'étendait d'un horizon à l'autre. Dans l'air glacé, des volutes de brume dansaient de-ci de-là.

« Tu m'emmènes vraiment dans de jolis coins, Eddie, dit Molly en tapant dans ses mains pour les réchauffer.

— Hé, tu es sur une autre planète !

— Tu n'aurais pas pu en trouver une un peu plus chaude ?

— En tout cas, on est au bon endroit.

— Tu en es sûr ?

— Oui, je reconnais les cadavres. »

Comme dans mon souvenir, des dizaines d'hommes et de femmes jonchaient la neige rougie.

« L'œuvre de Gilles Traquemort. Un combattant d'enfer.

— Ou un *sérial killer* d'enfer, pour ce qu'on en sait. Il est où ? »

Je le cherchai des yeux, mais ne trouvai nul signe de sa présence. Je me demandais si Ivor et le miroir de Merlin étaient assez précis. Nous venions de loin, et après Dieu sait combien de siècles on pouvait s'attendre à une erreur de quelques jours, durant lesquels un homme traqué risquait bien des déboires. Mais Ivor et le miroir constituaient mon seul espoir : je n'étais pas en position de me plaindre. Molly et moi descendîmes pour nous avancer dans la plaine étincelant de blancheur. Nos pieds, à chaque pas, s'enfonçaient profondément dans la neige. Hors de l'abri, le froid était mordant, presque insupportable, mais l'effort nécessaire pour avancer eut vite fait de me mettre en nage. Chaque inspiration me gelait les poumons et mon front m'élançait comme après un uppercut.

N'empêche, c'était une autre planète, et trois soleils brillaient dans le ciel rose vif. Je le rappelai à Molly, qui se contenta d'un grognement indifférent et serra ses bras contre son torse, comme pour retenir un peu de chaleur en elle. J'adressai un signe guilleret à Tony resté dans l'abri ; il me le rendit, mais sans faire mine de quitter sa loco bien-aimée.

Je me frayai un chemin jusqu'aux morts. Il y en avait des centaines, étalés sur la neige sanglante dans des positions peu naturelles. Certains n'avaient plus de membres, certains plus de tête.

Certains avaient été ouverts, éviscérés. De près, je compris vite que je m'étais trompé : ce n'étaient pas des hommes dotés d'armures futuristes. L'armure faisait partie d'eux. Ces gens étaient des cyborgs, des mélanges d'humain et de machine. Des câbles d'acier, des composants technologiques bizarres sortaient de leur chair morte. Des caméras à la place des globes oculaires, des mains remplacées par des armes. Chaque cadavre était différent, mais tous résultaient visiblement du même processus. Ils étaient laids comme le péché. Leur créateur s'intéressait davantage à l'efficacité qu'à l'esthétique. Les visages étaient très humains, et le sang trop familier.

« Sales blessures », dit Molly en s'arrêtant soudain. Elle se pencha sur un cadavre en évitant de le toucher. « Mais pas par balles... Ces pauvres types se sont fait couper en morceaux. On dirait presque que M. Surin était là avant nous.

— Oui, Gilles semble préférer l'épée, aussi bizarre que ça paraisse. La dernière fois que je l'ai vu, il trimballait une énorme rapière.

— Ils utilisent des épées ? Alors que leur maîtrise technologique leur permet de créer de pareils cyborgs ? »

Je haussai les épaules. « Qui sait ce qui passe pour normal dans le coin ? »

Je repérai un revolver abandonné dans la neige et allai le ramasser. Il était étonnamment léger pour sa taille, fait d'un métal gris terne semé de cristaux et de diodes clignotantes. Mais il avait un barillet et une détente : je le pointai vers la plaine et tirai. Un éclair d'énergie en jaillit et, cent mètres plus loin, creusa dans la neige un immense cratère. Le sol trembla un moment ; Molly s'accrocha à mon bras. Toute la neige du cratère avait été vaporisée, ne laissant à sa place que des volutes de brume.

Je soupesai l'arme, ravi. « Oh, oncle Jack va être fou de joie.

— Si tu arrives à ne pas nous faire exploser d'ici là. Range ça, Eddie. Tu joueras avec une autre fois. »

Je cherchai un cran de sûreté, sans succès. Je me contentai donc de le glisser doucement dans la poche de ma veste. Molly s'agenouilla près d'un des cyborgs.

« Tu crois qu'on devrait en ramener un ? L'armurier pourrait apprendre beaucoup de choses. »

Je réfléchis puis secouai la tête. « Je n'ai pas envie de voler un cadavre.

— Chochotte. » À l'instant où elle voulut se relever, le cyborg, d'une main morte, lui attrapa le bras.

Elle ne put retenir un hurlement. Elle se débattait, mais le cyborg la tenait ferme. Je m'avançai pour lui piétiner le torse. Malgré ma chaussure, une douleur fulgurante me traversa le talon. L'impact força la créature à lâcher Molly. Le bras se tendit vers ma jambe et je n'eus que le temps de reculer. Molly s'écarta à la hâte malgré la neige qui la ralentissait, en poussant un chapelet de jurons. Le cyborg s'assit pour nous regarder, le visage mort impassible. Des circuits imprimés aux reflets d'argent lui sillonnaient le front et la moitié d'une joue. Il tendit le bras vers nous, faisant jaillir sur le dos de sa main le canon d'une arme noire. Je me jetai à terre à l'instant où un éclair d'énergie fusait vers moi. Il me frôla d'assez près pour faire dresser tous les poils du corps.

Je roulai sur le côté avant de me relever. Le cyborg, cahin-caha,



se remit sur pied en tournant la tête de droite et de gauche, à la recherche d'une cible. Pas un instant je n'eus l'impression qu'il était vivant. L'homme était mort, ses yeux fixes ne cillaient jamais. Seul son programme informatique fonctionnait encore, sans doute activé par l'approche de Molly.

Je subvocalisai les Mots qui activaient mon armure. En un instant je fus entièrement recouvert par la matière étrange et isolé du froid qui régnait sur ce monde. J'étais rapide, fort, agile. L'épais tapis de neige n'était plus un obstacle quand je m'élançai vers le cyborg, qui se tourna pour me tirer dessus à bout portant. Le rayon d'énergie ricocha sur ma poitrine et disparut dans le lointain. Je soufflai. J'avais supposé que mon armure me protégerait, mais ça faisait du bien de le vérifier. J'attrapai l'arme de mon adversaire et bandai mes muscles renforcés pour arracher le membre artificiel au niveau de l'épaule. Le cyborg vacilla sans pousser un cri et réussit à rester debout. Il fit mine de lever l'autre bras, que j'arrachai lui aussi. Voyant que la créature ne tombait toujours pas, je lui saisis la tête à deux mains et tirai jusqu'à ce qu'elle cède.

Les yeux continuaient à me regarder fixement. Les lèvres s'agitèrent avant de se figer définitivement. J'examinai le corps à terre. Il ne bougeait plus. Je jetai la tête au loin.

Molly applaudit, mais le bruit sonnait creux et timide dans l'immensité. « Tu y es allé fort.

— Il était déjà mort. Du moins je l'espère. Tu sais quoi ? On va rester bien au large des autres, d'accord ? »

Molly renifla ; elle avait toujours les bras serrés autour de sa poitrine pour se réchauffer un peu. « Cet endroit ne me plaît pas. Pas du tout. Tous mes sens sont reliés à la nature, aux énergies générées par les êtres vivants... et je ne perçois rien. Je sais, je sais, on est sur une autre planète, mais tout de même, je devrais percevoir quelque chose. Eddie, crois-moi, rien ne vit ici. Rien. Et pas seulement autour de nous... C'est sur un monde mort que tu nous as emmenés, Eddie. Ces cyborgs, ou bien leurs mystérieux adversaires, ont tué tout ce qui vivait sur cette planète.

— Tu ne peux pas en être sûre. Peut-être était-ce déjà un monde mort avant leur arrivée.

— Non. Je le sens. Ils ont tué tout ce qui vivait pour utiliser la planète comme champ de bataille. Dans quel avenir nous as-tu entraînés, Eddie ? Et quel genre d'homme peut-il produire ? »

Je haussai les épaules, mal à l'aise. « Je n'en sais rien ! Tu ne peux pas juger toute une civilisation future d'après une seule planète.

— Je me demande qui étaient ces gens. Et contre qui ils se battaient.

— Gilles a dit qu'il servait un empereur.

— Alors, je suppose qu'on a devant nous les forces rebelles, dit Molly en souriant enfin.

— Je ne savais pas que tu aimais *Star Wars* », répondis-je, ravi de changer de sujet.

« Seulement la trilogie originale.

— J'ai toujours eu un problème avec les rebelles, dans ces films. Réfléchis, ils ont des bases sur plein de planètes, des arsenaux incroyables, des vaisseaux, des armées... mais qui finance tout ça ? D'où viennent les fonds ? Ils ne peuvent pas coller des volontaires à tous les coins de rue, une sébile à la main, *Soutenez la rébellion !* Dark Vador les aurait fait exécuter. »

Soudain, un bruit de moteur nous fit tendre l'oreille. À l'horizon, là où la plaine se perdait dans la brume, Gilles Traquemort courait vers nous à une vitesse incroyable que, même avec mon armure, je n'aurais jamais pu atteindre. À ses trousses volaient douze vaisseaux élégants, bardés d'armes inconnues toutes braquées sur le fugitif. Pourtant, les rayons d'énergie qui pilonnaient le sol sans relâche n'atteignaient jamais l'homme qui courait en zigzags. Gilles Traquemort était toujours ailleurs.

Les vaisseaux le dépassèrent en fendant le ciel rose avant de décrire un arc de cercle qui les rapprocherait de nouveau de leur proie. Gilles n'avait encore remarqué ni le Train du Temps, ni Molly et moi. Concentré sur sa fuite saccadée, il gardait la tête baissée. De la brume derrière lui jaillit une escouade de silhouettes vert jade qui piétinaient la neige en tirant sans arrêt sur le guerrier qu'elles pourchassaient, sans davantage l'atteindre que les vaisseaux. Tout autour de Gilles naissaient des cratères, et l'air était opaque de neige vaporisée.

Je criai son nom, ma voix amplifiée par le masque d'argent. Immédiatement il tourna la tête et infléchit sa course pour s'approcher de moi. La neige amassée ne le ralentissait même pas. Ses mouvements étaient d'une vivacité surhumaine, mais malgré sa vitesse et sa détermination, certains de ses poursuivants allaient l'intercepter avant qu'il ait pu nous rejoindre. Et les vaisseaux n'étaient plus loin.

« Retourne près de Tony, dis-je à Molly. Protège le Train du Temps à tout prix. C'est notre seule chance de rentrer chez nous.

— Compte sur moi. En touristes, ce coin est déjà pourri, alors l'idée d'y vivre... »

Elle repartit vers la loco tandis que je m'élançai vers Gilles. Mes jambes, grâce à l'armure, se jouaient de la neige et l'envoyaient voler de toute part. Les poursuivants, me voyant arriver, se mirent à crier. Dieu sait pour qui ils me prenaient. Quelques armes à énergie tirèrent dans ma direction mais me ratèrent de beaucoup. Soudain, derrière moi, une explosion me fit me retourner.

Les vaisseaux avaient repéré Ivor et ouvraient le feu dessus. Autour de lui naissaient des cratères fumants, et à chaque seconde les tirs se rapprochaient de leur cible. Un écran de protection miroitant apparut autour de la loco. Je souris. Molly s'était mise au travail. L'écran repoussait les rayons, mais chaque impact le faisait frémir et ondoyer. Et lorsque plusieurs l'atteignirent en même temps... l'un réussit à le franchir, pour s'enfoncer dans le flanc d'Ivor qui cracha un cri de vapeur.

Je me détournai et repris ma course. Je ne pouvais rien y faire. Soit Molly trouvait un moyen de renforcer le bouclier, soit non. Et puisque j'avais confiance en elle, je me concentrai sur ma mission. Il me fallait récupérer Gilles et le ramener, intact, jusqu'à Ivor. J'accélérai, mes poings d'argent pompant en rythme, et si rapide à présent que je ne sentais même plus la neige que je traversais. Droit devant, Gilles s'était figé. Un groupe avait réussi à s'interposer entre lui et le Train du Temps, et d'autres s'approchaient de tous côtés. Ils devaient être des centaines à pousser des cris de triomphe d'une voix claire et haut perchée dans l'air glacial. Gilles regarda autour de lui, calme et posé, et tira sa grande épée. Il était cerné, et l'armée autour de lui voulait sa mort. Pourtant, je ne lisais pas la moindre inquiétude sur son visage.

Rien d'autre qu'un sentiment d'impatience heureuse.

Je chargeai et m'ouvris un passage dans la section la plus fragile du cercle en envoyant voler des hommes en armure. Lorsque j'atteignis Gilles, il me jeta un regard interrogateur, l'arme au clair.

« Salut. Edwin Drood, à votre service une fois de plus. Je vous avais dit que je reviendrais.

— Oui, mais c'était il y a deux jours et trois nuits. Depuis tout ce temps, j'essaie d'échapper à mes ennemis, et j'attends votre retour.

— Oui, euh... désolé... J'avais à faire, vous savez ce que c'est. Et puis, le voyage dans le temps n'est pas la plus exacte des sciences.

— On est au courant. C'est bien pour ça que c'est interdit. » Il examina mon armure. « Chouette tenue. Comment on vous sort de là ? Avec un ouvre-boîte ?

— Je vous montrerai plus tard. Votre voiture attend. On y va ? »

Gilles regarda autour de lui. « Ces messieurs ne seront peut-être pas d'accord.

— Qu'ils aillent au diable.

— Exactement ce que je me disais ! »

Les hommes en armure se lassèrent de nous entendre bavasser et bondirent en avant. J'en voyais plusieurs rangées compactes, mais par bonheur ils avaient lâché leurs armes à énergie pour se munir d'épées et de haches. Il faudrait vraiment que j'en touche un mot à Gilles. Mais au moins, ceux-ci étaient bien des humains, pas des cyborgs. Une

fois tués, ils resteraient sans doute morts. Je hérissai mes poings de longues lames d'argent. Gilles et moi pouvions attaquer.

Ils devaient être plusieurs centaines, tous armés jusqu'aux dents, et déferlaient de partout. Ils n'avaient pas la moindre chance. Épées et haches rebondissaient sur mon armure, alors que mes lames de matière étrange transperçaient leurs protections. Je tailladais tout ce qui se présentait avec une force et une vitesse surhumaines ; le sang giclait, fumant, puis tombait dans la neige. Les hommes hurlants s'effondraient autour de moi ; je les écartais à coups de pied pour atteindre ma victime suivante. Gilles se déplaçait, tournoyait et tranchait dans le vif presque aussi vite que moi. Sa longue épée fendait l'air pour couper nos ennemis en deux avec une précision clinique. Nul ne parvenait à s'approcher de lui. Nous combattions dos à dos, et parfois côte à côte. Nous étions invincibles. Les morts s'entassaient, la neige piétinée se mêlait de sang et d'entrailles. L'air résonnait de cris horrifiés – mais c'étaient eux qui les poussaient, pas nous.

Ce n'était pas un combat, malgré leur nombre écrasant. C'était un massacre.

D'ordinaire, lors de mes missions, je ne tue pas. D'ordinaire, ce n'est pas nécessaire. L'armure m'assure une supériorité suffisante. Je me suis toujours vu comme un agent, pas comme un assassin. La dernière fois que j'avais dû tuer au combat, sur la plaine de Nazca, je n'avais pas hésité : il s'agissait d'Abominations, pas d'êtres humains. Les tuer, c'était écraser des insectes. Cette fois, c'était différent. Gilles et moi étions entourés d'une horde d'ennemis bien décidés à nous tuer. Ils avaient déjà blessé Ivor. Dans de telles circonstances, l'entraînement prend le dessus. Je fis ce que j'avais à faire ; je tuai d'estoc et de taille en m'efforçant de ne rien ressentir. Rien du tout. D'accord, il me fallait tuer, mais on n'a jamais pu m'apprendre à aimer ça.

Gilles, lui, se régala. Il ne cessait de sourire que pour pousser un éclat de rire qui saluait une attaque particulièrement gracieuse ou efficace. Gilles, le guerrier, était dans son élément. Et c'était pour cela, après tout, que j'étais venu le chercher.

Les hommes battirent en retraite et reprirent leurs armes à énergie. Ils étaient en train de perdre et ne l'ignoraient pas. Mais les rayons brûlants rebondissaient sur mon armure et blessaient parfois un des leurs ; quant à Gilles, il était intouchable. Il valsait et pirouettait au sein de la mêlée, frappait avec une élégance mortelle, interceptait parfois un rayon grâce au champ de force issu d'un générateur fixé à son bras. Jamais je n'avais vu un tel combattant. Pour finir, les derniers survivants cédèrent et s'enfuirent plutôt que nous affronter. Ils s'éparpillèrent aux quatre vents, et nous les

laissâmes partir. Gilles, très calme, baissa l'épée. Moi, je fis disparaître mes lames d'argent. Nous étions l'un en face de l'autre, haletants. Gilles secoua son arme pour la débarrasser du sang qui la couvrait. Tout le devant de son armure était rouge, mais lui n'avait pas la moindre égratignure. Et si moi j'étais toujours impeccable, c'était seulement que le sang ne trouvait aucune prise sur la matière étrange. Gilles me fit un signe de tête réjouï. Il avait déjà repris ses forces.

« Toi aussi, tu t'es bien amusé ? Ris donc : l'ennemi est mort et nous sommes vivants. Rien n'égale ce sentiment ! Tu as l'étoffe d'un guerrier, Edwin Drood. Un peu lent, un peu trop prudent parfois, mais efficace malgré tout.

— Si tu veux bien me suivre jusqu'au Train du Temps, dis-je encore essoufflé, je pense qu'il est temps de dégager.

— Bonne idée. Une petite pause me ferait du bien. »

Nous partîmes rejoindre les autres, toujours protégés par l'écran de Molly. Les vaisseaux tournaient autour d'Ivor, mais les rayons d'énergie qui pleuvaient ne parvenaient pas à franchir le bouclier magique. Toute la neige autour de la loco avait fondu, laissant la roche à nu.

« Plus tôt on sera partis, mieux ça vaudra, déclara Gilles d'un ton très détendu. Dès qu'on saura que je suis toujours vivant, l'empereur enverra des renforts. Toute une armée, s'il le faut.

— Tu avais pourtant dit que tu servais cet empereur.

— Oui. Mais pour le moment je suis en disgrâce. C'est compliqué.

— J'aurais dû m'en douter. Il y a une histoire de femme là-dessous ?

— Comment tu le sais ? »

Je souris. « C'est toujours comme ça. »

Quand nous fûmes assez proches pour que Molly nous repère, elle entreprit de distraire les vaisseaux en créant des illusions. Une douzaine d'Ivor apparurent soudain tout autour de la vraie loco, tous protégés par un champ de force. Mais les vaisseaux devaient être munis de capteurs, parce qu'ils ne se laissèrent pas berner. Ils se concentraient sur l'écran du vrai Ivor. Douze dragons jaunes jaillirent du néant, jurant affreusement sur le fond rose du ciel. Ils se ruèrent sur les vaisseaux qui, par réflexe, leur tirèrent dessus. Leurs rayons traversèrent les mirages et détruisirent les vaisseaux qui se trouvaient derrière. Le ciel s'emplit d'explosions ; les engins brisés tombèrent comme des oiseaux de flammes.

Gilles et moi avions atteint le train ; Molly ménagea une porte dans son champ de force le temps que nous le franchissions. Je désactivai mon armure, mais m'arrêtai avant d'escalader l'échelle. Le rayon qui avait transpercé l'écran avait creusé une longue tranchée

dans l'acier noir ; de cette blessure ouverte jaillissait un jet continu de vapeur, ou d'une substance semblable à la vapeur. Je grimpai à bord, Gilles sur mes talons. Tony, inquiet, courait d'un cadran à l'autre pour lire chaque indication. Molly, en tailleur par terre, se concentrait sur le bouclier.

« Bonjour à tous, lança Gilles d'un ton jovial. Mon traducteur fonctionne-t-il ? Parfait. Permettez-moi de me présenter. J'ai l'honneur d'être Gilles VomAcht Traquemort, Premier guerrier de l'empereur Ethur, à votre service.

— Merveilleux, lâcha Molly sans lever les yeux. Et maintenant la ferme, que je puisse me concentrer sur la seule chose qui nous empêche d'être réduits en petits morceaux.

— Ah ! Vous êtes une espsi !

— Non, une sorcière.

— Oh... Une de ces créatures... »

Vu le ton de Gilles, et la tête de Molly, je sus que cette conversation ne donnerait rien de bon. Je me tournai donc vers Tony.

« Le moteur est très endommagé ?

— Plutôt, oui. Dieu seul sait dans quel état sont les champs de confinement d'Ivor.

— Tu peux quand même nous faire rentrer à la maison ?

— Je n'en sais rien ! Si on essaie et que les champs sont gauchis, on retrouvera des petits bouts de nous aux quatre coins de l'histoire.

— Laisse tomber les « si ». Tu vois ces formes qui émergent à l'horizon ? Pour moi, ça ressemble beaucoup à des renforts. Massifs. Et je pense qu'on n'a aucun intérêt à être encore dans le coin à leur arrivée. Tony, il faut qu'on parte *vite*. »

Il me lança un regard mauvais et inversa tous les leviers l'un après l'autre. Ivor frémit. Tony se mit à pelleter ses tachyons cristallisés dans le foyer. Gilles, pensif, le regardait faire.

« Je n'avais pas compris que vous veniez d'aussi loin dans le passé.

— Encore un seul mot, et vous pouvez descendre pour pousser, souffla Tony qui travaillait à toute vitesse.

— Ne dérange jamais un mécanicien en plein travail. Ça le rend irritable. »

Un faisceau de rayons tomba sur l'écran : Molly poussa un cri de douleur et serra les paupières sous l'effort qu'elle devait fournir. Un filet de sang coula de son œil gauche. Tony claqua le couvercle du foyer, ouvrit grand la soupape et se mit à débiter à l'intention d'Ivor un mélange de prières, d'obscénités et d'encouragements. Celui-ci bondit, nous faisant perdre l'équilibre, et fila vers le miroir, qui s'était rouvert devant nous. L'un des vaisseaux lui tira dessus : le rayon rebondit droit vers lui et revint le faire exploser. Pas étonnant qu'un

objet créé par Merlin, fils de Satan, soit capable de se défendre.

Les derniers vaisseaux intensifièrent leurs tirs en voyant Ivor se mettre en marche, cahin-caha dans la neige épaisse, mais Molly tenait bon malgré la sueur qui ruisselait sur son visage et le sang qui sourdait de ses yeux fermés. Ivor accéléra peu à peu, la plaine reculait, jusqu'à ce que le miroir vienne nous engloutir. Nous quittâmes ce monde inconnu pour plonger de l'autre côté de l'espace-temps. Nous rentrions chez nous.

Molly, frissonnante, poussa un long soupir et relâcha son effort. Épuisée, elle se laissa aller contre la paroi de l'abri. Ses yeux restaient fermés, mais le sang n'en coulait plus. Je m'assis à côté d'elle et tirai mon mouchoir pour lui essuyer doucement le visage. Elle se força à sourire, pour me faire savoir qu'elle était contente que je sois là.

Ivor peinait visiblement. Sa vitesse n'était jamais stable, et des bruits inquiétants sortaient de ses entrailles. Tony ne cessait de manier ses leviers pour de petits réglages, sans interrompre ses encouragements murmurés. Gilles, impassible, bras croisés, observait les océans d'étoiles. Enfin, Molly réussit à ouvrir les yeux. Je m'assurai qu'ils n'avaient rien de grave avant de me relever pour aller parler à Gilles. Il était de mon devoir de le mettre à l'aise, mais ce n'était pas facile. La traduction fonctionnait bien, mais un gouffre temporel s'étendait entre nous, et j'avais parfois du mal à trouver des mots, ou même des concepts, qui nous soient communs. Nous n'arrivions même pas à déterminer combien de siècles nous séparaient.

« Je te ramène sur Terre, lui dis-je. Au début du XX<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. »

Gilles haussa les épaules. « Désolé, ça ne me dit rien. Je viens de Centremonde, le cœur de l'empire, au trente-deuxième siècle de l'ère nouvelle. Et avant cela, d'une petite planète colonie de la Frange.

— Et tu travaillais pour l'empereur ?

— Officiellement c'est toujours le cas. Je suis Premier guerrier, élu, par acclamation populaire, commandant en chef des armées de l'empereur. Il me rappellera peut-être, une fois que notre petit malentendu sera oublié.

— Tu ne vas pas lui manquer ?

— À Ethur ? Il sera ravi d'être débarrassé de moi pour un temps. Ça lui permettra de se calmer, mes alliés arrangeront la situation discrètement... Ainsi, il pourra me rappeler à la cour sans perdre la face. Viendra une crise à laquelle seul le Premier guerrier pourra faire face ; il en vient toujours. À ce moment-là, il m'accueillera à bras ouverts. Il n'aura pas le choix. Il a besoin de moi. Il dirige l'empire, d'accord, mais c'est moi qui maintiens la paix. » Gilles me jeta un regard songeur. « Tu pourras me ramener à mon époque, hein ?

— Bien sûr, dis-je d'un ton que j'espérais assuré. C'est ça qui est

bien, avec les voyages dans le temps. On pourra revenir à ton point de départ spatio-temporel à quelques secondes près.

— Je préférerais qu'on laisse passer quelques mois.

— Sans problème. Pas vrai, Tony ? »

Mais Tony, trop occupé à rassurer sa loco, ne m'écoutait pas. Je cherchai une idée pour changer de sujet.

« Dis-moi, Gilles, pourquoi une épée ?

— Parce que c'est une arme honorable », répondit-il, comme si c'était l'évidence même.

« Oh, merveilleux, jeta Molly. On s'est trouvé un taré. »

Après divers incidents et bien des aventures, nous regagnâmes notre époque. Le Train du Temps, rugissant, sortit du miroir et vint s'immobiliser dans le hangar au fond du parc. Enfin de retour, dans un nuage de quelque chose qui ressemblait à de la vapeur. La chaudière s'éteignit dans un grand frisson. L'acier noir cliquetait sous l'effet du refroidissement. Le miroir de Merlin reprit sa taille habituelle et, presque timidement, retourna dans ma poche. Je ne pus m'empêcher de me demander qui de nous deux commandait. Il faudrait vraiment que je lise le manuel, dès que j'aurais une minute à moi. J'aidai Molly à descendre de l'abri. Épuisée, elle se laissa aller contre moi. Tony était déjà sorti et examinait d'un air inquiet le sillon qui creusait le flanc d'Ivor. La machine crachait par la cheminée de tristes petits *pop pop*. Gilles sauta à terre pour examiner le hangar. Je commençai à lui expliquer de quoi il s'agissait lorsque je m'aperçus que le coin était encore plus désert que d'ordinaire. Nul passionné en train de travailler, nul technicien occupé sur une machine. Personne, nulle part.

Ce qui signifiait sans doute que, finalement, nous n'étions pas revenus quelques secondes après notre départ.

Deux hommes entrèrent et vinrent droit vers nous. Ils m'étaient familiers ; je frissonnai en m'apercevant qu'ils avaient le même visage. C'était le Jacob vivant et le fantôme de Jacob, côte à côte. Quelqu'un s'était chargé d'acclimater l'homme du passé et lui avait fourni des vêtements contemporains. Il portait un jean cigarette, un tee-shirt qui disait *Pas encore mort* et un blouson en cuir noir. Ça lui allait bien. Le fantôme semblait avoir pour de bon renoncé au smoking ; il portait un bermuda trop grand et un tee-shirt *Les spectres ont de l'esprit*. Il avait l'air réel, mais des parties de lui pâlissaient par moments, et ses cheveux flottaient toujours comme s'il était sous l'eau. Les deux Jacob avaient l'air très sérieux. Ils s'arrêtèrent devant moi qui les examinai tour à tour.

« Franchement, c'est assez flippant.

— Quoi ? demanda le vivant, renfrogné. Ah, nous ! Bah, il n'y a



qu'à moi que je puisse faire confiance, ici.

— Bon, grogna le fantôme, la situation s'est énormément détériorée en ton absence.

— J'ai été absent combien de temps ?

— Dix-huit mois, répondit le fantôme.

— Quoi ? » Je me tournai vers Tony, furieux. « Tu avais promis que tu nous ramènerais quelques secondes après notre départ !

— Ivor n'y est pour rien ! répondit-il sur le même ton. Il a été blessé par un rayon d'énergie ! Il nous a ramenés, c'est déjà un exploit !

— On en reparlera, grondai-je en regardant de nouveau les deux Jacob. Dix-huit mois ? Vraiment ? Doux Jésus... Bon, mettez-moi au courant. Non, attendez, comment je peux vous appeler ? Vous ne pouvez pas être Jacob tous les deux.

— On a réglé ça depuis longtemps, dit le fantôme. Moi, c'est Jacob ; lui c'est Jay. Depuis ton départ, tout est parti en sucette. Les Abominations collaborent avec Truman et Manifest Destiny, qui a repris du poil de la bête, pour construire des nids dans le monde entier. Il y en a des milliers. La famille, sous le commandement de Harry, s'acharne à les détruire, mais pour chaque tour qui s'effondre dix ou douze sortent de terre. Les Abominations pourront bientôt commencer leur invocation de masse pour ouvrir notre réalité aux Dieux Affamés.

— Et là, on est foutus, glissa Jay.

— Attendez, attendez. Tu as bien dit... « sous le commandement de Harry » ?

— Toi parti, il a pris la tête de la famille, expliqua Jay. Soutenu d'ailleurs par la matriarche. Ils ont dissous le Premier Cercle ; depuis, Harry est seul à la barre, ou à peu près. Avec son copain des Enfers, bien sûr.

— Et la famille est en train de perdre la guerre, soupira Jacob. Dis-moi au moins que tu nous as rapporté des armes fantastiques.

— J'ai un pistolet à énergie, répondis-je sur la défensive. L'armurier devrait pouvoir en tirer des choses utiles. Et j'ai ramené ce gentleman pour nous conseiller : Gilles Traquemort, Premier guerrier. C'est un grand spécialiste de la guerre.

— Je n'en ai encore perdu aucune », précisa-t-il d'un ton enjoué. Il adressa à Jacob un petit signe de tête. « Pas mal, votre hologramme. Encore un tout petit peu flou, mais pas mal.

— Ne lui dis pas, Jacob, lançai-je. On a bien le temps de lui faire découvrir toutes les bizarreries familiales. Bon, vas-y : la situation est vraiment si critique ?

— Oh oui, dit Jay. Nos agents sont éparpillés un peu partout pour détruire les nids dès qu'on les repère, mais il y en a beaucoup

trop. On n'imaginait pas à quel point les Abominations étaient nombreuses, ni qu'il y avait des myriades de tours en construction. Ces saloperies préparaient leur coup depuis des lustres.

— Combien de temps nous reste-t-il avant l'invocation ? demanda Molly.

— Trois jours, quatre au maximum, dit Jacob. Vous êtes revenus juste à temps pour le finale.

— Et... on ne pourrait pas retourner dix-huit mois plus tôt, avec le Train du Temps ? Pour empêcher ça ?

— Non, Molly, annonça Tony. Ivor ne bougera pas d'ici. J'en ai pour des mois à le remettre en état de marche.

— Dans ce cas, dis-je, il ne me reste que quelques jours pour empêcher les méchants de détruire le monde et sauver la famille d'elle-même. Si je n'avais pas déjà accompli le même exploit, je me rongerais les sangs. »

## Un cercle plein de secrets

« Désolé, Gilles, j'ai comme l'impression que tu vas devoir plonger directement dans le grand bain. Je n'ai pas le temps de te briefer ni de te faire visiter le manoir. Débrouille-toi pour apprendre au fur et à mesure. »

Gilles eut un sourire froid. Dans son armure futuriste, il était grand, sombre et dangereux. « J'ai eu ma part de cultures et de mondes étrangers à mon époque. Je me crois de taille à affronter le vôtre. On y boit encore du vin ? On y fait encore l'amour ? Il y a encore des fanfarons, des criminels et des gens à tuer ? Dans ce cas, aucun problème.

— Il n'a pas tort, glissa Molly.

— Ma foi, s'exclama Jay, je vais devoir vous laisser. J'ai du travail : Rafe et William m'attendent dans l'ancienne bibliothèque. Quand on a affaire aux Abominations, les informations sont aussi utiles que des munitions. Or nous manquons cruellement des deux. »

Il s'inclina brièvement devant Gilles avant de piquer un sprint.

« Et toi aussi, tu as du travail, grogna Jacob. Harry – qu'il soit maudit – et le ramassis de lèche-bottes et de bons à rien qu'il a nommés en remplacement de ton Premier Cercle sont en ce moment même réunis au sanctuaire pour décider de questions importantes. Un gâchis absolu. Il faut que tu les rejoignes, petit, avant que Harry ne nous mette encore plus dans la merde.

— Tu sembles beaucoup plus... cohérent, dis-je. Plus concentré, physiquement et mentalement. »

Le spectre haussa les épaules, ce qui fit voler de petites bulles d'ectoplasme. « La présence de mon double vivant m'a aidé à

retrouver mon identité. Et puis, rien de tel qu'une crise de premier plan et la mort quasi certaine de toute l'humanité pour aiguïser l'esprit. Cela dit, mes souvenirs du temps où, vivant, je coexistais avec mon fantôme ne sont toujours pas revenus. Je dirais que... j'ai oublié délibérément. Sans doute pour ne pas avoir à révéler à Jay la façon dont il doit mourir.

— Tu penses toujours qu'il va mourir ici, à notre époque, pour nous aider ?

— Oh oui. Une mort admirable. Mais les méchants ne connaissent jamais la paix : il mourra, deviendra moi, et je... j'attendrai pendant des siècles de revenir à notre présent. Je n'ai qu'une chose à dire : j'espère qu'il y a une vraiment bonne raison à ce cirque.

— Tu ne sais toujours pas ce que tu fais ici ? » s'écria Molly.

Jacob lui lança son sourire mauvais. « Parce qu'il y en a qui le savent, peut-être ?

— Vous n'êtes pas un hologramme, dit Gilles.

— Non, j'ai ma dignité ! Je suis à cent pour cent ectoplasme, et j'en suis fier. Dans mes bons jours, je peux traverser les murs, mais en général je m'en abstiens : c'est très déconcertant. Qu'est-ce qui ne vous va pas, guerrier ? Il n'y a pas de fantômes, dans l'avenir ?

— Non. Nous sommes civilisés.

— Allons au sanctuaire, coupai-je. Ne serait-ce que parce que cette discussion me donne mal au crâne. Molly, Gilles, restez avec moi, et ne tuez qu'en cas d'absolue nécessité. Jacob, tu nous accompagnes ?

— Plutôt mourir que rater ça », répondit le vieux fantôme d'un air mauvais.

J'eus recours au miroir pour nous déposer dans le couloir qui donnait sur le sanctuaire. Apparemment, Merlin lui-même n'avait pu créer un objet capable de franchir les barrières supra-dimensionnelles d'Étrange. En franchissant le portail, nous nous retrouvâmes devant une demi-douzaine de gros bras qui montaient la garde. Des types qui auraient pu avoir le front tatoué du mot VOYOU. Il y en a dans toutes les familles. Ça vient, à mon avis, d'expériences traumatiques lors de l'apprentissage de la propreté. Les gardes s'empressèrent de nous bloquer le passage en prenant leur air le plus menaçant. L'un d'eux alla jusqu'à contracter ostensiblement les biceps.

« On n'entre pas, dit leur chef. Le patriarche ne veut pas être dérangé.

— Quel dommage ! Parce que moi, j'ai justement envie de le déranger. Tu ne me reconnais pas, on dirait ?

— Non.

— On est vraiment peu de chose, soupira Molly.

— Et en plus je m'en fous, dit le gorille. Qui vous êtes, ça change rien. On n'entre pas, point final. Et maintenant dégagez, sinon on vous fait mal.

— Les menaces ne sont plus ce qu'elles étaient, dit Molly. Plus personne ne fait l'effort d'être un sbire digne de ce nom.

— Je ne suis pas d'humeur patiente, repris-je. Jacob, tu voudrais bien... »

Le fantôme s'avança, rictus aux lèvres et yeux de flammes ; les gorilles reculèrent d'un pas. Il adopta son apparence la plus effrayante. Le couloir s'emplit d'une présence de mort et d'horreur, l'étreinte irrésistible de la tombe. C'était comme s'éveiller aux côtés d'un cadavre, comme connaître soudain la date exacte où mourraient tous vos proches. On oubliait trop facilement la vraie nature de Jacob : un mort en liberté parmi les vivants, qui n'existait plus que par un immense effort de volonté.

Il avança ; les gardes cédèrent et s'enfuirent en hurlant. Il rit doucement, ce qui me fit grimacer : il n'y avait rien d'humain dans ce bruit. Mais soudain il redevint mon vieil ami Jacob. Pourtant, après l'avoir vu tel qu'il était vraiment, je n'étais pas sûr de jamais le regarder de la même façon.

Il dut sentir ma gêne, car il me lança un coup d'œil hésitant. Je me forçai à sourire sans trop de conviction.

« Parfois, Eddie, j'ai l'impression de n'être que la partie émergée d'un iceberg, et je me dis que si j'avais conscience de tout ce que je suis réellement, je ne pourrais plus être moi. C'est pour ça que j'ai besoin de rester avec Jay : il me rappelle ce que c'est d'être humain. De n'être qu'humain.

— Merveilleux, répondis-je d'un ton que j'espérais léger. Un souci de plus. »

Jacob retrouva l'air bienveillant que je lui connaissais. « Ce n'est pas facile d'être un fantôme. Sinon, tout le monde le ferait.

— Fascinant, dit Gilles. Vous avez donné tout son sens à la notion de guerre psychologique.

— *Siouplé*, on entre en force pour gâcher la journée de Harry ? intervint Molly. J'ai de plus en plus envie de taper sur quelqu'un.

— Ouais, renchéris-je, on l'a bien mérité... »

J'ouvris la porte d'un grand coup de pied et nous fîmes irruption dans le sanctuaire que la lumière rouge d'Étrange emplissait à présent presque complètement, mais sans plus inspirer aucun réconfort. Harry, interrompant ses beuglements, fit volte-face et me reconnut immédiatement. Au lieu de l'expression surprise à laquelle je m'attendais, après dix-huit mois d'absence et un retour imprévu, je ne lus sur son visage qu'une colère froide et calculatrice. Derrière lui, ses

conseillers prirent un air ébahi qui me réchauffa le cœur ; mais je n'approuvai guère les choix de Harry. Il y avait le sergent d'armes, bien sûr, et Roger Morningstar, ainsi que Sébastien et Freddie Dood – ces deux-là se cachant de leur mieux derrière les premiers.

Harry, je dois le reconnaître, redevint très vite maître de lui. Il remonta ses lunettes à monture d'acier, comme pour me voir plus nettement, et me lança un regard hautain. « Où diable étais-tu fourré ? C'est bien ton genre, Eddie, de disparaître alors qu'on compte sur toi. Et qu'as-tu fait de mes gardes ? Ils sont censés tenir à l'écart les gens inutiles quand je suis occupé.

— Ils finiront par revenir. Ils ne peuvent pas courir éternellement, le parc est ceint de murs. L'un d'eux t'a appelé « patriarche ». Depuis quand ? »

Il renifla. « Il fallait bien que quelqu'un prenne les choses en main quand tu es parti faire mumuse avec ton Train du Temps. » Il considéra Gilles d'un air écoeuré. « Il t'a fallu dix-huit mois pour trouver ce... ce type ? Un barbare armé d'une épée ?

— Je suis Gilles Traquemort, dit l'homme de l'avenir d'une voix si menaçante que Harry n'osa piper mot. Je suis Premier guerrier de l'empereur Ethur, commandant en chef de ses armées, et conquérant des mondes. Edwin, tu n'as qu'un mot à dire pour que je jette ce type à tes genoux. Je peux aussi le décapiter. C'est une de mes spécialités, et ça devrait le faire taire.

— C'est gentil, mais on verra ça plus tard. Harry, oublie tes histoires de patriarche ; je suis revenu, tu peux retourner sur le banc des remplaçants.

— Tu penses que ça va être aussi facile ? gronda Roger en se portant au côté de Harry. Ça fait plus d'un an qu'il dirige la famille. On l'a accepté. Qu'est-ce qui te fait croire qu'on veut encore de toi comme chef ?

— Quand je suis entré, cette salle puait la panique et l'hystérie mal contenue, déclarai-je. Ce n'est pas ça que j'attendrais d'un patriarche. Et puis franchement, Harry, tu n'aurais pas pu trouver mieux comme conseillers ? Même pour me curer le nez, je n'écouterais pas leurs avis. Non mais vraiment, il suffit que je m'absente cinq minutes pour que les choses tournent en eau de boudin.

— Cinq minutes ? glapit Harry. Dix-huit mois ! On ne savait pas si tu étais mort ou vivant, ou prisonnier, ou passé à l'ennemi. On ne savait même pas si on te reverrait un jour ! Et quand tu te repointes, tout content, l'air fier et le sourire méprisant, qu'est-ce que tu nous ramènes ? Un homme seul !

— Un Traquemort, dit Gilles. Ça change tout.

— Il est costaud, dit Sébastien.

— J'avais remarqué, répondit Freddie.

— Et il a une très grosse épée.

— Ce sont mes préférées.

— Qu'est devenu mon Premier Cercle ? demandai-je. Je l'avais constitué avec soin, pour représenter toutes les tendances de la famille. Je ne suis pas étonné de voir le sergent, bonjour Cyril ; quant à Molly et Jacob, ils m'accompagnent. Mais où, je vous prie, sont Penny la raisonnable et notre oncle Jack à l'expérience inestimable ?

— L'armurier est à sa place : à l'armurerie, dit Harry. Penny, elle, s'occupe des professeurs que tu nous as collés sur les bras. Ils sont assez populaires, d'accord, mais pas très utiles. Si je devais prendre les choses en main – et qui d'autre ? – je tenais à m'entourer de conseillers que je choisirais moi-même. En période de crise, il n'y a pas de place pour les palabres. Ne va pas t'imaginer que tu peux débarquer et reprendre ton poste comme si de rien n'était. Tu as eu ta chance, et tu l'as foutue en l'air, Eddie.

— Alors que toi, tu t'en es beaucoup mieux sorti, peut-être ? Vas-y, raconte.

— Tu n'étais pas là ! Tu ne sais pas tout ce qui s'est passé depuis un an et demi ! J'ai mené une guerre contre un ennemi qui menace le monde entier. Je ne parle pas d'un nid, d'une tour, mais de milliers de ces saloperies. Des centaines de milliers. Elles apparaissent si vite qu'on n'arrive même plus à en tenir le compte. Regarde-toi, devant moi, avec ton air supérieur... Tu n'as pas le droit de me juger. Tu n'as pas le droit de débarquer ici en espérant qu'on va se jeter à tes pieds en te suppliant de nous sauver. C'est moi, à présent, le chef légitime de la famille. Je l'ai bien gagné. Je suis le patriarche. Si tu veux le pouvoir, tu vas devoir me le prendre.

— Tu vois, c'est ça la différence entre nous deux, Harry. Moi, je ne l'ai jamais voulu. En revanche j'ai toujours eu conscience de mon devoir envers la famille. Et c'est pour ça que je dois reprendre ta place : pour le bien de la famille. »

Harry activa son armure, et à ma grande surprise le métal qui le recouvrit était doré, non argenté. Mon expression le fit rire ; son visage à lui était caché par le masque anonyme.

« Je n'ai jamais aimé la version argentée. J'en ai touché un mot à Étrange, qui n'a fait aucune difficulté pour donner à la matière étrange l'apparence de l'or. L'or est la couleur de la tradition, de la continuité ; un rappel de l'époque où nous étions forts. Nous recouvrerons notre puissance !

— Étrange ! Tu m'entends ?

— Oui, Eddie. » La voix qui émanait de la lumière écarlate était étouffée, comme lointaine. « C'est bon de te revoir. Ton voyage t'a emmené très loin d'ici, je le sens. Et le monde a... évolué, pendant ton absence. Moi-même, je ne suis plus ce que j'étais, depuis que je dois

me matérialiser dans tant d'endroits à la fois. Je constitue la seule protection de la famille. Les Abominations, Eddie, elles infectent la vie comme un virus, comme un cancer. Et plus elles gagnent du terrain, plus je faiblis. Je fournis des armures à tous les Drood, j'alimente en énergie les armes et les systèmes défensifs de la famille... Mais chaque jour j'ai plus de mal à fournir l'effort nécessaire. Les Dieux Affamés sont en route, et même moi, je n'aurai aucune chance lorsqu'ils se manifesteront dans toute leur gloire. »

Je n'avais jamais vu Étrange si las, si fatigué... presque vaincu. Il m'avait toujours paru si puissant, si infiniment supérieur à l'humanité que jamais je n'avais envisagé qu'il existe d'autres entités, d'autres êtres, qui le surpassent. Je regardai Harry, hautain dans son armure d'or. « Enlève-moi ça. On n'a pas une minute à perdre avec ces conneries. Des tâches importantes nous attendent. Pour le bien de la famille.

— Non. Rien n'est plus important que ça. Rien ne peut avancer tant qu'on n'aura pas déterminé qui est le chef. Je remarque que tu n'as pas activé ton armure. Un problème, Eddie ? Pas les couilles de m'affronter en combat singulier ?

— Un duel ? Avec tout ce qui se passe, tu veux me provoquer en duel ?

— C'est la tradition, intervint le sergent d'armes avec une ombre de sourire.

— Un argument de plus en faveur de mon horreur des traditions, rétorquai-je. Mais si vraiment ça te fait plaisir, Harry... »

Je subvocalisai les Mots qui activaient mon armure ; le métal de mon torque me recouvrit immédiatement. Je me sentis plus fort, plus agile, plus confiant. D'un regard, je constatai que j'étais aussi doré que Harry. Lentement, je serrai les poings et m'avançai vers mon cousin. Il s'approcha ; nous nous tournions autour, prudemment. Les autres reculèrent à bonne distance. Je vis Molly saisir le bras de Gilles pour lui parler à l'oreille et le dissuader d'intervenir. Il hocha la tête. Il avait l'air de bien comprendre la notion de duel.

Le sergent d'armes s'avança d'un pas, peut-être pour lancer un encouragement à Harry, ou simplement pour me déconcentrer. Gilles bondit : en un clin d'œil il avait traversé toute la largeur de la salle. D'une main il dégaina tandis que de l'autre il plaquait le sergent contre le mur pour lui coller l'épée en travers de la gorge, juste au-dessus de la pomme d'Adam. Tout s'était passé si vite que le sergent n'avait pas eu le temps d'activer son armure. Il plongeait les yeux dans ceux de Gilles, si proches, et resta figé, muet. Un filet de sang lui coulait doucement le long du cou.

« Non », dit Gilles.

Harry profita de l'instant où j'avais tourné la tête pour se jeter



sur moi. Nous y allions franco, bien trop furieux pour chercher la subtilité. Nous échangeions des coups qui auraient tué des hommes ordinaires et ne les sentions même pas. Nous combattions violemment, au corps à corps ; lui et moi connaissions toutes les ficelles. Nous nous foncions dessus, mais nous étions de même force. Je le repoussai le temps de faire jaillir de mes poings de longues lames dorées ; il m'imita. D'estoc et de taille, nous frappions, lancions feintes, parades et coups bas, trop rapides pour un œil humain. L'armure nous possédait, transformant haine et passions en exploits fabuleux.

J'évitai la lame de sa main gauche et me fendis. Le tranchant aigu s'enfonça dans sa poitrine ; rien d'autre n'aurait pu pénétrer son armure. Je l'entendis grogner de douleur et de surprise et dus me baisser pour éviter sa riposte, qui manqua me décapiter. Nous tournoyions, nous dansions, et le plancher se fissurait sous nos pieds. Deux silhouettes floues se battaient dans la lumière écarlate. Mais nous ne pouvions qu'échanger égratignures et blessures superficielles.

Cependant j'avais eu une dure journée et commençais à fatiguer. J'avais mal aux bras et sentais des ruisseaux de sang tiède couler entre l'armure et ma peau. Il fallait que je mette un terme à ce combat tant que j'en avais encore la force. Je me rabattis donc sur une vieille astuce, celle-là même qui m'avait permis de vaincre le père de Harry. Je parai ses lames avec les deux miennes, levai les bras et les écartai pour me laisser le champ libre, et lui saisis le cou à deux mains en résorbant mes lames, qui m'auraient gêné. L'impact nous jeta à terre ; je me retrouvai assis sur lui et serrai de toutes mes forces. Ses lames disparurent à leur tour lorsqu'il agrippa mes poignets, d'instinct, pour se libérer. La matière étrange lui protégeait le cou de toute attaque directe, mais je me concentrai pour que nos deux armures fusionnent. Soudain mes mains entrèrent en contact avec sa peau nue, à l'intérieur de l'armure.

Il glapit de stupeur, mais je serrai jusqu'à ce qu'il se taise. Il avait beau se débattre, je tenais bon. Suffoqué, il commença à avoir des convulsions. Je ne le laissai pas reprendre son souffle.

Jusqu'à ce qu'il cesse de résister pour frapper le sol à côté de lui. L'antique signal du combattant qui se rend. Je lâchai prise. Il se remit à respirer tandis que, toujours penché sur lui, je bandai mes muscles, prêt à réagir en cas de coup fourré. Il s'écoula un petit moment – lui au sol, moi au-dessus, haletants. Je l'aurais tué s'il ne s'était pas rendu, et il le savait.

« C'est comme ça que tu as tué mon père ?

— C'est bien de toi, ça, Harry. Obsédé par le passé. Un chef doit regarder l'avenir. J'aurais pu te tuer : j'ai choisi de te laisser vivre. D'une part, ça aurait sans doute causé plus de problèmes que ça n'en aurait résolu, et d'autre part, aujourd'hui plus que jamais, la famille a

besoin d'agents expérimentés. Alors oublie ces conneries de patriarche. Réintègre mon Premier Cercle. Donne-moi ta parole que tu me suivras, que tu obéiras à mes ordres, pour le bien de la famille... et on oubliera tout ça.

— Et si je refuse ?

— Tu sais très bien ce qui se passera. C'est tout ou rien, Harry. O.K. ?

— O.K., murmura-t-il sans cacher son amertume. Pour le bien de la famille. »

Nous désactivâmes notre armure. Je lui tendis la main pour l'aider à se relever.

« Non ! s'écria Roger en s'approchant. Rien ne t'oblige à plier devant lui, Harry ! Tu n'as pas à te laisser marcher sur les pieds quand je suis avec toi ! »

Sur ces mots, il adopta son apparence infernale comme on enfle un manteau. Il n'avait plus rien d'humain. Autour de lui naquirent des ombres, des ténèbres vivantes qui dévoraient la lumière rouge. L'air puait le sang et le soufre, et une bourrasque brûlante nous força tous à reculer, même Harry. Le sourire de Roger révélait des rangées de crocs et ses yeux virèrent au noir. Sa présence pesait sur le sanctuaire comme un poids insoutenable qui écrasait le monde. Il ressemblait enfin à ce qu'il était réellement : une créature du Gouffre. Harry lui-même n'arrivait pas à le regarder en face. Roger eut un petit rire plein de hargne et de haine, un rire dénué d'humour et d'humanité, qui nous donna la chair de poule. Il se mit à léviter au mépris de toutes les lois physiques, qui n'étaient rien pour lui, et resta suspendu dans les airs, bras écartés en une parodie de crucifixion.

« Jésus, je lui pisse à la raie. » Sa voix évoquait le grognement d'un animal. « Oh, Eddie Drood, tu te prends pour un caïd, mais la véritable puissance, c'est cela, regarde... »

Avant que je réagisse, Molly décolla sans effort pour le rejoindre et s'interposer entre lui et moi. Son visage semblait taillé dans le marbre. J'essayai de l'appeler sans réussir à émettre un son. Des énergies contre-nature se concentraient autour d'eux – mais les voyais-je, ou les sentais-je ? -, crépitant comme des gouttes d'eau sur du métal porté au rouge. Quelque chose s'accumulait entre eux deux, quelque chose de terrible. Porter les yeux sur eux, c'était comme si des lames de rasoir me déchiraient l'âme. Les mortels ne sont pas censés assister à de tels moments. Magies interdites et pratiques inhumaines...

Roger, d'un geste négligent, ouvrit un trou béant dans le sol du sanctuaire. Le plancher se décomposa et disparut, laissant place à un gouffre de plus en plus large, comme une tumeur putride au flanc du monde. Des tentacules barbelés, visqueux d'un sang encore tiède, en

jaillirent pour agripper Molly en lui immobilisant les bras. Elle cria comme si ce contact la polluait et voulut se libérer, mais les dentelures du métal mordaient ses chairs jusqu'à l'os. Tout à coup les tentacules retournèrent d'où ils venaient, emportant Molly, et le trou se referma. Le plancher était intact, comme si rien ne s'était passé. Roger, toujours en lévitation, se tourna vers moi avec un sourire infâme.

« Je viens des Enfers et ne les quitte jamais vraiment. Ils ne sont jamais bien loin de moi. Je viens d'y envoyer ta petite copine, Eddie Drood. Je l'ai damnée pour toujours. Une éternité de souffrances dans le lac de flammes et les tourments du Gouffre, parce que tel était mon bon plaisir. Ça te fait quel effet, Drood ?

— Dès que je t'aurai tué, je descendrai la chercher aux Enfers. Quel qu'en soit le prix. Mais auparavant, je vais te réduire en morceaux avec ces deux mains d'or, et te faire hurler ; après les horreurs que je t'aurai infligées, regagner les Enfers te paraîtra délicieux.

— Ouah ! s'exclama Molly. Tu es à fond, Eddie. »

Stupéfaits, nous nous retournâmes d'un bloc : Molly se tenait à l'emplacement du trou, parfaitement indemne. Je courus la serrer dans mes bras. Serrés l'un contre l'autre, plus rien ne comptait pour nous.

« J'étais sûr de t'avoir perdue.

— Tu me crois capable de t'abandonner ? »

Quand nous réussîmes à nous séparer, je vis Roger qui nous fixait d'un air incrédule. Et malgré son apparence infernale, je le trouvai nettement moins impressionnant.

« Mais ce n'est pas possible ! Tu ne peux pas être ici ! Je t'ai envoyée aux Enfers !

— Oui, et alors ? »

Molly claqua des doigts : une grande ouverture apparut au plafond. Une lumière céleste en tomba, se forçant un chemin dans le monde des mortels comme un projecteur divin, qui figea Roger sur place tel un insecte écartelé par des aiguilles. Il poussa un cri atroce, pris de convulsions dans cette clarté angélique. Nous dûmes détourner les yeux ; la lumière était éblouissante, trop pure pour de simples mortels. Tout mon corps me faisait mal, comme si elle cautérisait mes défauts. D'un autre claquement de doigts, Molly l'éteignit et referma le trou au plafond. Roger s'effondra, pantelant. Il n'était plus qu'un homme. Harry courut le prendre dans ses bras, le bercer comme un enfant blessé, lui chuchoter des mots de réconfort. Le visage de Roger, livide, n'exprimait que douleur, hébétude et horreur. Je regardai Molly.

Elle haussa les épaules. « J'ai pas mal bourlingué. Tu n'imagines pas les gens qui me doivent des faveurs. Vraiment.

— On en discutera une autre fois. Tout le monde va bien ? »

Je me tournai vers les autres. Sébastian et Freddie étaient blottis dans un coin ; chacun essayait de se planquer dans la poche de l'autre. Le sergent d'armes était pâlot, mais entrevoir le Ciel et les Enfers ne suffisait pas à lui faire perdre contenance. Jacob avait disparu. Et Gilles Traquemort souriait de toutes ses dents comme devant un excellent spectacle.

Les portes du sanctuaire s'ouvrirent à toute volée sur une meute de Drood menée par les gorilles que j'avais mis en fuite. Ils avaient fini par reprendre leurs esprits et amenaient des renforts pour nous donner une bonne leçon. Dommage pour eux : ils avaient commis l'erreur d'entrer sans armure. Gilles, dès leur arrivée, fonça vers eux à une vitesse que seule l'armure Drood aurait pu conférer. Sans prendre la peine de tirer l'épée, il leur rentra dedans et les jeta à terre avec une précision chirurgicale. Il frappait juste là où il fallait ; chaque coup envoyait un homme au sol. En quelques secondes, il fut le seul encore debout parmi des adversaires gémissants ou évanouis. Il n'était même pas essoufflé.

« Ça, c'est ce que j'appelle un combattant ! » dit le sergent d'armes. C'était la première fois que je le voyais impressionné. « Bien joué, Edwin. C'est exactement le genre d'homme qu'il nous fallait.

— Merci de ne pas les avoir tués, dis-je à Gilles. Ils font partie de la famille. »

Il hocha la tête. « Je sais. J'ai vu leurs colliers. Je ne tue que lorsque c'est nécessaire. Et ces pauvres spécimens d'humanité n'en valaient pas la peine.

— C'est en partie pour cela que je t'ai fait venir. Pour que tu entraînes les miens et en fasses des guerriers capables de se lancer dans une guerre perdue d'avance contre l'ennemi le plus puissant que tu aies jamais vu.

— Pas de problème. J'ai créé des armées à partir de matériaux bien pires. Je suis capable de transformer n'importe qui en combattant. Je suis un Traquemort. Je gagne les guerres. C'est la spécialité de ma lignée. J'ai combien de temps ?

— Bonne question. » J'interrogeai le sergent d'armes du regard. « Je t'écoute, Cyril. J'ai besoin de savoir ce qui s'est passé au juste depuis mon départ. Les grandes lignes seulement ; je compléterai les blancs au fur et à mesure.

— Content de te revoir, Eddie. Ton... esprit de décision a grandement manqué à la famille. Comprends-moi : Harry avait le soutien de la matriarche. Je n'avais pas le choix.

— Dis-moi ce qui s'est passé. On répartira les responsabilités quand on aura deux minutes. Pour commencer, comment les choses ont-elles pu si mal tourner ? Quand je suis parti, on gagnait. Plus ou moins.

— Manifest Destiny avait placé une équipe sur le site de Nazca. Bien avant l'arrivée de la tienne. Truman voulait garder ses nouveaux alliés à l'œil. Mais tous les hommes qu'il a envoyés là-bas ont fini possédés par les Abominations. Ils sont retournés auprès de Truman et ont disséminé la malédiction. Les drones ont infiltré toute l'organisation, pénétré son nouveau QG et infecté d'autres personnes, qui sont devenues les plus proches conseillers de Truman pour lui chuchoter leurs avis empoisonnés et le convaincre de collaborer à la création de nids en finançant l'édification de tours supplémentaires.

» Grâce aux fonds fournis par Manifest Destiny et à la protection de Truman, les Abominations ont étendu leur influence sur le monde entier et pu placer des agents infectés dans les gouvernements de tous les pays. Officiellement, ils représentent Manifest Destiny, c'est-à-dire une alternative à la suprématie des Drood. Mais bien sûr, une fois en place, ils ont rapidement accédé à des positions d'autorité d'où ils ont répandu le doute, le chaos, pour diviser l'humanité. À présent, il y a des nids partout, dans tous les pays, souvent planqués dans des "goules-villes" pour plus de discrétion. Et lorsque le nombre de tours achevées aura atteint le quota fixé, connu des seules Abominations, la grande invocation pourra commencer. Les Envahisseurs feront irruption sur Terre.

— Attends... Et Truman lui-même n'est pas infecté ? Pourquoi ? Elles pourraient diriger directement son organisation !

— Apparemment, elles n'en sont pas capables. L'étendue des modifications qu'il a apportées à son cerveau l'immunise.

— Ça peut nous être utile. Si on arrivait à l'approcher, lui faire comprendre la situation... il nous indiquerait le moyen de conférer son immunité à tous.

— Peut-être, dit gentiment le sergent. Je peux continuer ?

— Oh oui, je t'en prie, Cyril. Je ne voudrais pas t'interrompre.

— Nous savons que les victimes des Abominations deviennent à leur tour des Abominations. Les drones collaborent comme des insectes, comme une ruche où tous les individus partagent la même conscience. Les nids communiquent de goule-ville à goule-ville par des moyens que nous n'arrivons ni à comprendre ni même à repérer. Nous détruisons tous ceux que nous localisons et nous incendions leurs villes, mais les Abominations sont plus douées pour se cacher que nous pour les trouver. Nous remportons les batailles tout en perdant la guerre.

— Désolé de vous interrompre, dit Étrange. La salle de commandement vient de recevoir un message important. Callan est en ligne et dit qu'il a découvert le nouveau QG de Truman. Je vous le passe ?

— Bien sûr ! m'écriai-je. C'est la première bonne nouvelle

depuis... Callan ! Ici Edwin Drood. Je suis de retour. Qu'as-tu trouvé ?

— Ah, quand même ! j'ai failli attendre ! lança Callan, sa voix inimitable jaillissant de la lueur rouge. Tu as bien choisi tes dates de vacances, Eddie ! Tu m'as rapporté un cadeau ? Non ? Personne ne me rapporte jamais de cadeau. Bon, écoute, ça me ferait bien plaisir de continuer de bavarder, mais je n'ose pas maintenir la connexion trop longtemps. La base de Truman grouille de sentinelles et de gens qui ne sont sûrement pas de vraies gens. Tu n'imagines même pas le nombre de systèmes de protection qu'il a installés.

— Pigé. Alors, il est où ?

— Tu ne vas jamais le croire. Même moi qui ai le nez dessus, je n'y crois pas. Pour être précis, je suis juste à côté de Stonehenge, à ce que j'espère être une distance prudente du cercle extérieur. Truman a installé son QG dans les bunkers du sous-sol, juste sous les mégalithes. Comme la première fois, il a récupéré une vieille infrastructure du Gouvernement, qui moisissait tranquillement depuis la Seconde Guerre mondiale. Les bunkers devaient servir d'ultime refuge au cas où les nazis envahiraient le pays et forceraient nos dirigeants à s'enfuir de Londres.

— Mais je croyais que, tant que l'Âme d'Albion était à sa place à Stonehenge, nul ne pouvait envahir l'Angleterre ?

— Peut-être le gouvernement de l'époque en doutait-il, dit Callan. Tu es prêt pour la mauvaise nouvelle ? Truman a fait main basse sur l'Âme. Il l'a récupérée sous la pierre sacrificielle pour l'enfermer dans son bureau.

— Callan, tu en es vraiment sûr ?

— Je suis allé vérifier par moi-même, et crois-moi, je n'y retournerais pour rien au monde. Me faufiler entre ses systèmes défensifs et ses gorilles armés jusqu'aux dents m'a fait perdre dix ans d'espérance de vie, et a définitivement guéri le petit problème de constipation que je traînais depuis toujours. Je tremble assez pour servir de shaker. Plus jamais je ne me porte volontaire pour une mission de terrain.

— Comment Truman a-t-il pu accéder à l'Âme ? Ça fait des siècles que la famille accumule les protections autour du joyau.

— Je sais. Il n'y a qu'une possibilité, très déplaisante : un Drood a dû lui révéler les Mots de pouvoir. Un Drood très haut placé, forcément. Un traître dans la famille...

— Impossible ! dit le sergent. C'est inconcevable...

— Pas depuis l'histoire de Tolérance Zéro, corrigeai-je. Ses membres étaient prêts à détruire la famille pour la recréer à leur image.

— Comme toi, glissa Harry.

— La ferme. Laisse parler les adultes. Des recommandations,

Callan ?

— Mets sur pattes une force de frappe bien balèze, envoie-la ici, et je m'en servirai pour taper Truman là où ça fait mal, tant qu'on peut profiter de l'effet de surprise.

— Non ! Je connais ta conception de la tactique, Callan : on balance tout ce qu'on a et que Dieu nous vienne en aide. Tu tiens ta position, tu continues à surveiller, et tu nous préviens s'il se passe quelque chose. Moi, je vais réfléchir à un plan d'attaque et je te contacte quand c'est prêt. D'ici là, tu ne bouges pas. C'est un ordre.

— Tu veux pas cent balles et un Mars, aussi ?

— Étrange, coupe la communication, il faut qu'on parle, toi et moi.

— Oui, Eddie. Callan est toujours branché sur la salle de commandement. Il n'est pas très content.

— Sinon ça ne serait plus Callan. Étrange, parle-moi de l'Âme d'Albion.

— Je ne sais que ce que sait la famille. Selon vos archives, un cristal de nature inconnue est tombé du ciel il y a des millénaires. Il venait d'une autre dimension. Et il y a longtemps, si longtemps que l'histoire se mêle à la légende, quelqu'un a utilisé la pierre comme support d'un sortilège pour en canaliser la puissance, de façon à préserver l'Angleterre de toute invasion... tant que l'Âme reste à sa place, enfouie sous Stonehenge.

— Pourrait-elle nous aider à empêcher les Envahisseurs de déferler sur notre monde ?

— Je ne sais pas. Nul n'a jamais mis à l'épreuve l'étendue de ses capacités. Si on la remettait à sa place à temps, peut-être protégerait-elle l'Angleterre.

— Très bien. Et toi, Étrange ? Pourrais-tu les arrêter ? Dans l'ancienne bibliothèque, certains textes suggèrent que, sous les Romains, le Cœur était intervenu dans ce sens.

— Non. Comprends bien, Eddie, que seule une infime partie de moi est présente dans votre réalité. Même depuis que j'y ai introduit un supplément de matière étrange pour vos armures. Si je devais former une enceinte capable de retenir les Multièdres, il me faudrait venir tout entier ici, et ce serait tout aussi catastrophique que l'arrivée des Envahisseurs. Ma substance constitutive n'est pas à sa place chez vous, elle modifie l'équilibre naturel. Tu sous-estimes le gouffre qu'il y a entre ma nature et la vie telle que vous la connaissez.

— Combien de temps avant que les Abominations ne soient prêtes à invoquer les Envahisseurs ? demanda Molly pour ne pas être mise de côté.

— Trois jours, quatre au maximum, répondit Étrange. Je sens nettement la pression que les tours déjà achevées exercent sur les

barrières dimensionnelles. Je sens les Dieux Affamés se masser autour de ce petit univers et fomenter leurs plans affreux.

— Je commence à regretter de t'avoir interrogé. » Je me tournai alors vers Gilles. « Alors, Premier guerrier ? Es-tu capable d'organiser une armée en trois ou quatre jours ?

— En temps normal, non. Mais ce n'est pas une famille normale, ni un monde normal. Ça me plaît bien. Tout est tellement... excessif. Si le reste de ta famille te ressemble, même de loin, quelques jours peuvent me suffire pour obtenir un résultat intéressant.

— Vous n'avez même pas quelques jours devant vous », intervint Sébastien.

Nous nous retournâmes. Sébastien n'était plus roulé en boule dans son coin. Il était debout, un peu à l'écart, et quelque chose dans son sourire, dans son regard, me glaça jusqu'au cœur. Il ne ressemblait plus du tout à Sébastien.

« Seb ? dit Freddie qui, lui, n'avait toujours pas bougé. Qu'est-ce qui te prend, chéri ? Ce n'est pas le moment de faire le malin. Je ne te reconnais plus, Seb.

— Tu ne me connais pas. Aucun d'entre vous ne me connaît. Évidemment, le rôle de Sébastien n'est pas bien dur à jouer. Mais par malheur, son temps est révolu. Ainsi que le vôtre.

— Mon Dieu ! s'écria Harry. Il est contaminé. C'est une Abomination. Comment avons-nous pu ne pas nous en apercevoir ? C'est lui, le traître !

— Je ne suis pas le seul, répondit Sébastien sans se départir de son sourire inhumain. Vous vous êtes montrés bien naïfs, je le crains. Et maintenant, vous allez mourir. »

Il fut pris d'un violent frisson qui finit en véritables convulsions. Son corps se tordait et changeait à vue d'œil. Rapidement, il atteignit deux mètres cinquante, avec une carrure assortie, un torse énorme sillonné de muscles saillants, une peau rouge vif qui semblait près d'éclater. Deux bras supplémentaires jaillirent de ses épaules, et de ses quatre mains poussèrent des serres incurvées. Sa large face difforme n'avait plus rien d'humain.

« Les Dieux Affamés te condamnent à mort, Edwin Drood, déclara-t-il d'une voix affreusement normale.

— On cogne », annonçai-je.

Harry, le sergent et moi activâmes notre armure pour nous jeter contre l'être qui avait remplacé Sébastien. Il encaissait nos coups sans paraître les sentir. Harry et moi avions sorti nos lames, mais ses blessures cicatrisaient immédiatement. Dans un éclat de rire, il se mit à nous frapper de ses quatre énormes poings, et même avec l'armure nous avions du mal à parer. Le problème, c'était le torque. Sébastien l'avait toujours. Vu son corps monstrueux, il ne pouvait pas activer



l'armure, mais le torse le protégeait quand même. Pourquoi n'avait-il pas immunisé son porteur contre la contamination ? Comment avait-il dissimulé la vérité aux autres Drood ?

« Ne le tuez pas ! criai-je à mes compagnons. Il nous le faut vivant, pour pouvoir l'interroger.

— Ne pas le tuer ? répéta Harry. Merde, je n'arrive même pas à le blesser ! »

Gilles déboula, l'épée au clair. La longue lame décrivit un grand arc de cercle et atteignit le cou musculeux de Sébastien, pour rebondir dessus sans infliger la moindre égratignure. Le violent contrecoup faillit forcer Gilles à lâcher son arme. Il haussa les épaules, rengaina et tira son pistolet à énergie. Il fit feu, à bout portant, dans la tête de Sébastien. Après un éclair aveuglant, je vis que la moitié du crâne avait été emportée. Sébastien vacilla et faillit tomber. Des fragments de cervelle carbonisés tombaient au sol. Le sergent, Harry et moi réussîmes à le jeter à terre ; il nous fallut pourtant recourir à toute la puissance de l'armure pour l'y maintenir. Même avec une moitié de tête seulement, il arrivait à se débattre. Molly et Roger, s'avançant, l'inondèrent de sortilèges calmants. Sébastien poussa un grand soupir avant de s'immobiliser.

Moi seul vis ce qui se passa alors.

Molly, concentrée sur sa magie, s'approcha un peu trop. Une serre aiguë se tendit pour la frôler au passage, sans la blesser, sans lui faire de mal, mais à travers mon masque d'or je vis *quelque chose* jaillir de Sébastien et, en une fraction de seconde, pénétrer dans le corps de Molly. Elle poussa un cri, de surprise plus que de douleur, et, les mains crispées sur son flanc, recula. Je criai moi aussi, car même si je refusais de l'admettre je savais ce qui s'était passé. Je me penchai pour balancer un direct dans le cerveau à nu de Sébastien qui, dans une pluie de sang et de tissus noircis, émit un hululement de bête torturée. Alors que je m'apprêtais à frapper de nouveau, le sergent me bloqua le bras.

« Du calme, petit. Je te comprends, mais n'oublie pas que tu le veux vivant ! »

Incapable de répondre, je me contentai de hocher la tête. Sébastien était calme ; Harry et le sergent n'avaient aucun mal à le maintenir à terre. Il avait repris taille et forme humaine ; son crâne se reconstituait déjà. Gilles, immobile, avait gardé le doigt sur la détente, au cas où. Je criai à Étrange d'appeler la sécurité avant de m'approcher de Molly. Un peu à l'écart, elle serrait les bras contre sa poitrine comme pour retenir quelque chose qui voulait s'échapper, ou pour s'accrocher à elle-même. Lorsque je lui parlai, elle ne parut pas m'entendre.

Sébastien se mit à rire ; je me tournai vers lui. Il ne résistait

plus, mais leva sa tête blessée pour me regarder.

« Mon torque est bien réel, Eddie, lança-t-il d'une voix perçante, moqueuse. Il n'a pas protégé Sébastian, et les vôtres ne vous protégeront pas. Je suis passé inaperçu parmi vous, alors que nul ne pouvait rien me dissimuler. Oh, tous les secrets que je détiens ! Tous les secrets que j'ai révélés ! Tous les Drood qui ont marché à la mort à cause de moi ! » Harry lui donna un coup de poing en plein visage, qui n'effaça pas son sourire. « Les Dieux Affamés arrivent, et vous ne pouvez rien faire pour nous arrêter.

— Emmenez-le, dis-je. Fourrez-le dans une cage bien solide et faites-lui cracher la vérité. Coupez-le en petits morceaux s'il le faut, jusqu'au niveau cellulaire, mais trouvez un moyen de pression. Je veux tout savoir à son sujet.

— Tu autorises le recours à des moyens extrêmes ? demanda le sergent. Je n'ai rien contre, mais ça ne te ressemble pas, Eddie.

— Allez-y. »

Sébastien avait contaminé Molly. Une présence ignoble grandissait en elle, parasitait son âme et son esprit pour la transformer en Abomination. Je le savais sans pouvoir le dire à personne. Je n'osais pas courir le risque. On la mettrait en cage, on la disséquerait, et c'était hors de question. Pas Molly. Je me tus donc. Détail intéressant, Sébastian non plus ne dit rien. Peut-être pensait-il que personne n'avait remarqué.

Les gardes débarquèrent, déjà en armure ; le sergent et Harry leur confièrent Sébastian, qui se laissa faire. Mais tandis qu'on l'entraînait, il nous cria d'une voix qui vibrait d'un rire insoutenable : « Quand nous viendrons, auréolés de gloire, vous nous aimerez ! Nous vous forcerons à nous aimer ! À nous adorer, à travailler pour nous, tandis que nous vous dévorerons et engloutirons votre monde ! Vous nous aimerez, vous nous adorerez, vous pénétrerez de vous-mêmes dans l'abattoir ! Tout ce qui vit deviendra l'un de nous !

— Qui t'a contaminé ? demanda le sergent. Tu sais très bien qu'on finira par te faire avouer. Est-ce quelqu'un de la famille ? »

Sébastien se contenta de rire, jusqu'à ce que la porte claque derrière lui.

Nul dans le sanctuaire ne parla tout de suite. Nous étions tous bouleversés, pour des raisons diverses. Freddie, pâle, effaré, sortit de son recoin en nous regardant comme si nous détenions la solution.

« C'était mon ami. Nous travaillions ensemble. Comment ai-je pu ne pas m'apercevoir qu'il était contaminé ? Il a si bien joué son rôle que je le prenais pour Sébastian !

— Le contact des Abominations est corrupteur, répondit le sergent. Une partie de lui était toujours humaine et voulait nous aider. Mais à la fin, Sébastian n'était sans doute plus qu'une défroque que le

drone pouvait mettre et ôter à volonté. »

Je regardai Molly sans mot dire.

« Il faut qu'on sache à quel moment précis il s'est fait prendre, intervint Harry. Pour savoir depuis quand il nous espionne, ce qu'il a pu au juste révéler aux Abominations, et à quel point nos plans sont compromis. »

Je le fusillai du regard. « J'avais ordonné à l'armurier de mettre au point un test capable de déterminer qui était infecté !

— Oui. Et il l'a fait ; nous avons tous subi le test, qui nous a tous blanchis. Donc soit Sébastian a été contaminé après coup...

— Soit le test n'est pas fiable. L'armurier a déjà accompli tant de miracles qu'on oublie parfois qu'il n'est pas infailible. Sébastian affirme qu'il y a parmi nous d'autres drones. Peut-être ici même, au manoir. Peut-être y a-t-il ici le traître originel, celui qui nous a poussés à faire venir les Abominations sur Terre. Et... il a dit que son torque le protégeait et nous dissimulait sa véritable nature. Étrange ?

— Ne me regardez pas comme ça, dit Étrange. Ça devrait être impossible. J'ai conçu vos torques et vos armures sur le modèle exact de ceux fournis par le Cœur. Je suppose donc qu'il était déjà contaminé lorsqu'il a obtenu son nouveau torque, qui a dû être... affecté lui aussi. N'oubliez pas que les Abominations ne sont que la manifestation dans notre réalité des Dieux Affamés eux-mêmes – qui sont si grands, si puissants, si terribles que même moi, j'ai peur d'eux.

— Il faut qu'on re-teste tout le monde, déclarai-je. J'en parlerai à l'armurier, pour voir si le test peut être amélioré.

— Tout le monde ? demanda Harry. Même toi ?

— Tout le monde. » J'évitai de regarder Molly. « Nous devons déterminer qui est qui.

— Sébastian a dit qu'ils étaient nombreux, souffla Freddie. Dissimulés sous des visages familiers pour mieux nous espionner...

— Le diable ment toujours, rappelai-je.

— Sauf quand la vérité est plus douloureuse encore, dit Molly.

— Tu vas bien ? lui demanda Étrange. Tu sembles...

— Elle va bien, coupai-je.

— Oui, je vais bien.

— Bon, repris-je, Truman détient l'Âme d'Albion. Il a forcément reçu l'aide active d'un membre de la famille. Des hypothèses, sergent ?

— Tous les membres de Tolérance Zéro n'ont pas renoncé à leur dessein. Ils ont peut-être maintenu des liens avec Truman. Au sein du mouvement, certains voient en lui un moyen de regagner en prestige et en autorité dans la famille.

— La matriarche est de ceux-là ? » demandai-je. Le sergent acquiesça à contrecœur.

« Et toi, sergent, quelle est ta position ? » lança Harry.

Il se dressa de toute sa hauteur, une expression fermée sur son visage couturé de cicatrices. « Je protège la famille contre tout ce qui la menace.

— La matriarche..., murmurai-je, songeur. Cette chère grand-mère Martha. Elle aurait pu fournir à Truman les Mots qui désactivent les protections de l'Âme.

— Elle aurait pu, oui, répondit le sergent, mais je n'ai aucun élément de preuve en ce sens – sinon j'aurais pris les mesures appropriées. À mon avis, aux yeux de Truman, l'Âme est un atout dans sa manche, une protection contre les Envahisseurs s'ils se retournent contre lui. »

Étrange nous interrompit : « Callan a des nouvelles fraîches. Je pense vraiment qu'il faut que tu écoutes ça, Eddie.

— O.K., balance. Callan, j'espère que c'est du bon.

— Tout dépend de ta définition de « bon ». Truman nous a repérés, et plutôt que nous détruire immédiatement il veut que je te transmette un message : il est prêt à détruire l'Âme d'Albion si la famille Drood refuse de se placer sous son autorité. Il exige en particulier d'avoir accès aux armes interdites du Codex d'Armageddon. Apparemment, il croit pouvoir les utiliser pour chasser les Envahisseurs de notre réalité une fois qu'il aura, grâce à eux, pris le contrôle de la planète. Quel crétin... Et maintenant, j'aimerais l'autorisation de me retirer. Je n'aime pas qu'il sache où nous sommes. Je sens déjà les charognards arriver.

— Tu ne bouges pas d'un poil, répondis-je. Va parler à Truman, promets-lui n'importe quoi, gagne du temps. S'il pense avoir le moindre espoir, il ne fera rien. Je te recontacte dès qu'on aura pris une décision. Étrange, coupe la communication.

— Il continue à parler avec la salle de commandement, dit Étrange. À crier, plus exactement. Oh, Seigneur, quel langage...

— La priorité, c'est de découvrir l'identité des traîtres.

— On n'a pas le temps pour une chasse aux sorcières, protesta Harry, vu toutes les décisions importantes qu'il faut prendre d'urgence.

— Pas étonnant que tu dises ça, Harry. Je crois que, pour commencer, je vais aller discuter avec la matriarche. Elle acceptera de me parler, je pense, quand elle sera au courant de ce qui est arrivé à Sébastien.

— Tu ne pourras pas la voir. Elle est malade. Elle ne reçoit personne.

— Elle me recevra, je t'assure. Étrange, montre-moi comment la famille s'y est prise pour contrer les Envahisseurs pendant mon absence involontaire. Dans les grandes lignes seulement. Je verrai les détails au fur et à mesure. Ne me montre que le nécessaire. »

Des images apparurent au sein de la lumière rouge ; des scènes mouvantes où des Drood en armure d'or affrontaient des drones dans les rues cauchemardesques des goules-villes. Je vis des douzaines de Drood se jeter sur des centaines de drones et les tuer jusqu'au dernier. Les drones étaient souvent difformes – des monstres à peine humains. Les Drood les démembraient, les écrasaient à coups de poing. Une mort rapide était la seule grâce possible. Les armures emplissaient les ruelles et les reflets de l'affreuse lumière ambiante jouaient sur le métal doré. Ils détruisaient les bâtiments pour s'assurer que nul n'était caché dedans, puis mettaient le feu aux ruines.

Des villes entières disparurent en fumée. Il paraît que le feu a des vertus purificatrices.

Parfois les drones étaient déjà morts, à moitié décomposés, et ne bougeaient encore que grâce à l'énergie inhumaine qui les habitait. Parfois ils ressemblaient à n'importe qui. Ils emplissaient les rues de leurs sanglots, de leurs protestations d'innocence, mais étaient déjà tellement infectés qu'ils n'étaient plus capables d'agir comme des humains. Surtout les enfants. Les Drood en armure les exterminaient : dans une ville contaminée, il ne pouvait y avoir que des drones.

Parfois, certains désactivaient leur armure pour vomir ou pleurer, ou s'asseoir sur un trottoir, bras étroitement croisés, et se balancer lentement.

Nous ne nous sommes jamais considérés comme des tueurs. Ce n'est pas ça, notre façon d'agir. Nous préférons œuvrer en coulisses, opérer discrètement les modifications nécessaires, pour éviter que la famille doive se résoudre à de telles opérations. Les guerres secrètes sont une chose ; les boucheries à grande échelle une autre, très différente. Mais nous sommes des Drood, résolus au pire pour protéger l'humanité.

J'espérais simplement que nous n'y prendrions pas goût.

Je vis ma famille détruire les tours, immenses structures contre-nature, mi-mécaniques et mi-organiques. Certaines, en tombant, poussaient des hurlements. Elles tombaient, sans relâche, et pourtant se multipliaient...

Les images disparurent. Je restai immobile, perdu dans mes pensées. Le sergent se gratta la gorge.

« Ce qui nous handicape aussi, c'est la nécessité de cacher tout cela à la population, qui ne doit à aucun prix apprendre ce qui se passe. Nous tenons les gouvernements au courant, jusqu'à un certain point, et tous coopèrent. Jusqu'à un certain point. Voir le monde céder à la panique et sombrer dans le chaos n'est dans l'intérêt de personne.

— Bon, tu as vu que la situation est critique, dit Harry. Que nous risquons d'être écrasés. Peut-être que Truman a raison. Peut-être devrions-nous ouvrir le Codex d'Armageddon.

- Non. Pas encore.
- Dis-moi que tu as un plan en béton, dit le sergent.
- En tout cas, j'ai un plan. »

## Bas les masques

Je mis tout le monde à la porte, aussi vite qu'il était possible sans éveiller les soupçons. J'envoyai Gilles Traquemort et le sergent étudier un nouveau programme d'exercices militaires. À eux deux, je comptais qu'ils feraient des merveilles. Harry et Roger s'éclipsèrent d'eux-mêmes, sans doute pour créer des ennuis ailleurs, sans m'accorder un regard. Et après un délai convenable, Molly et moi prîmes congé de Freddie et d'Étrange. Il nous fallait un endroit désert où nous pourrions parler sans crainte d'être entendus.

Tout le long des couloirs, on nous regarda du coin de l'œil. Nul ne nous hua, nul ne nous acclama ; on nous regardait sans faire de commentaire. La plupart de ceux que je croisai espéraient simplement qu'on leur dise quoi faire. Je n'avais aucun mal à me mettre à leur place.

Nous trouvâmes finalement refuge dans le réfectoire, à l'arrière du manoir. À cette heure-ci, il était vide et silencieux ; rien que des rangées de tables couvertes de nappes immaculées. J'avais du mal à me faire à l'idée que dix-huit mois s'étaient écoulés depuis notre petit-déjeuner ici même. Molly s'assit face à moi. Soudain, je m'aperçus que je ne savais absolument pas quoi lui dire. Qu'est-on censé dire quand la femme qu'on aime est mourante ?

« C'est pas comme si on n'avait jamais vécu ça, dit Molly doucement. Tu te rappelles, quand tu étais infecté par la matière étrange, et qu'on croyait tous les deux que tu n'avais plus que quelques jours à vivre ? On n'est pas restés là à pleurer comme des bébés ; on a fait ce qu'on avait à faire. Et on a survécu. Cette fois aussi, on va survivre.

— Comment te sens-tu ? Au sens propre : tu te sens... différente ?

— Je sens... quelque chose en moi. Comme si j'avais trop mangé. Une impression de lourdeur. Comme si j'étais plus dense. Mes protections magiques, pour le moment, circonscrivent l'infection. » Elle eut un petit sourire. « Mais bien sûr, je dirais la même chose si ce n'était pas vrai. Si j'étais déjà un drone, dans mon âme et dans ma chair.

— Non. Je percevrais la différence. Je le saurais, si tu n'étais pas... toi.

— Oui. Probablement.

— Parlons d'autre chose un moment, suggérerai-je. On aura peut-être une chance d'aborder le vrai sujet par surprise, sans qu'il s'y attende.

— Très bien. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Eh bien... c'était quoi, cette histoire avec le Ciel, les Enfers et « j'ai pas mal bourlingué » ?

— Oh. Oui. Il fallait bien que ça ressorte. Tu as été très bien, Eddie, vraiment. Tu as évité de poser trop de questions sur ce que j'ai fait et promis en échange de mes pouvoirs magiques. Sans doute parce que tu avais peur des réponses. Eh bien respire, chéri, je n'ai vendu mon âme à personne. J'ai passé une série d'accords et de pactes avec diverses Puissances. Infernales ou célestes, et parfois extraterrestres. J'ai offert en échange des années de ma vie. Ne fais pas cette tête, chéri, je n'ai jamais voulu vieillir. Mais bon, à présent, on dirait bien que la question ne se pose plus. J'ai payé mes créanciers avec des années prélevées sur ma vieillesse, et il semble aujourd'hui que je ne tiendrai pas jusque-là. La chose qui grandit en moi m'emportera bien avant que j'épuise mon crédit.

— Pas tant que je serai là. Je ne renoncerai jamais, Molly. Il y a forcément une solution. On est au manoir Drood, après tout. Ici, les miracles, c'est notre routine. J'ai le droit d'en réclamer un petit, rien que pour toi. Tu sais, je pourrais t'obtenir un torque.

Normalement, seuls ceux de ma lignée y ont droit, mais je suis sûr qu'Étrange accepterait. Je n'aurais sans doute même pas besoin de lui expliquer la raison de ma requête. Il est très compréhensif, pour une entité supradimensionnelle.

— C'est gentil, Eddie. Je ne crois pas que ça marcherait. Le torque n'a rien fait pour Sébastien, à part l'aider à dissimuler son état.

— O.K., oublie ça. Et l'armurier ? Il a réalisé des merveilles pour la famille. Alors, une de plus, pour moi... pour toi...

— Mais on serait obligés de tout lui révéler. Peut-on lui faire confiance ? Je ne veux pas finir en cage, comme les autres. Pas tant qu'il nous reste du travail.



— Tu te sens capable de partir te battre ?

— Le jour où je te dirai non, c'est vraiment que je serai mal barrée. Physiquement, je me sens bien. Identique à moi-même. Ma magie me protège des changements qui commencent à se produire. Mentalement... » Molly pencha la tête, comme si elle écoutait un murmure. « C'est comme s'il y avait une autre voix dans ma tête, la mienne mais pas la mienne, lointaine mais distincte, faible mais insistante.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demandai-je en tâchant de rester détendu.

— “Fume du crack et honore Satan.” Non, sérieusement, je ne sais pas. C'est trop lointain. Mais ça n'a rien de... mauvais. »

Le sentiment de mon impuissance m'envahit brutalement. J'avais envie de me lever, de me mettre à courir, de renverser les tables et de shooter dans les chaises. Il fallait que je fasse quelque chose, n'importe quoi... mais je me forçai à rester calmement assis. Je refusais de montrer à Molly l'étendue de mon inquiétude. Nous restâmes assis, ensemble, de part et d'autre d'une table vide.

« Qu'est-ce qu'on va faire ? demandai-je finalement. On ne peut en parler à personne. On ne peut faire confiance à personne. Pas pour ça.

— Il faut qu'on reste calmes et concentrés. D'ailleurs, je trouve que je réagis plutôt bien, non ? Je me serais attendue à enchaîner les crises de panique et à devoir respirer dans un sac en papier. C'est toi qui parais au bord de l'hystérie.

— Je n'ai jamais rien pu te cacher. »

Molly me saisit les mains avec un regard implorant. « J'ai besoin que tu sois fort, Eddie, pour l'être moi aussi. On peut s'en sortir. J'en suis certaine.

— Tu sais, dis-je, un peu nostalgique, quand j'ai sauvé la famille du Cœur et mis un terme à ses méfaits, je pensais vraiment que les choses allaient s'arranger. Comment ai-je pu être aussi naïf ? Molly, qu'est-ce qu'on va faire ?

— On détruit les Abominations et leurs œuvres, répondit Molly en serrant mes mains dans les siennes. Et en attendant, on ouvre l'œil pour trouver un remède. Et s'il n'y en a pas... tu me tues tant que je suis encore moi. Avant que je devienne quelque chose qui nous horrifie tous les deux.

— Je serais incapable de faire ça.

— Il le faut, Eddie. Au cas où je n'aurais pas la force de le faire moi-même. »

Nous échangeâmes un long regard, accrochés l'un à l'autre comme des naufragés.

« Pourquoi ne pas m'avoir dénoncée ? Pourquoi ne pas avoir dit

à tout le monde que je suis contaminée, que je suis un danger ambulant ? Tu aurais dû. C'est ton devoir.

— À moi de déterminer ce qui est mon devoir. Pour moi, le plus important, c'est de te sauver. C'est moi qui t'ai amenée ici. Sans moi, il ne te serait rien arrivé. Tout est de ma faute.

— Oh, Eddie, tu as vraiment la manie de te reprocher les erreurs des autres.

— Je ferais n'importe quoi pour te sauver, Molly. Crois au moins cela. Il y a forcément une solution.

— Et s'il n'y en a pas ?

— J'en inventerai une. »

La conversation se poursuivit, mais l'essentiel était dit. Nous n'échangeâmes plus que les paroles banales qui rassurent quand on a peur du noir. Pour finir, nous dûmes nous interrompre : j'avais à faire. Toute ma famille, et pas seulement Molly, comptait sur moi. Et j'ai toujours eu conscience du devoir que j'ai envers ma famille. Qu'ils aillent tous se faire foutre. J'envoyai Molly auprès d'oncle Jack. Elle pourrait lui exposer le problème, en termes vagues et généraux, et voir ce qu'il en pensait.

Quant à moi, j'allai rendre visite à ma grand-mère.

Selon Harry, elle était souffrante, trop souffrante pour recevoir quiconque. C'était son prétexte favori lorsqu'elle n'avait pas envie d'être dérangée. Je gagnai donc ses appartements, au dernier étage du manoir, et ne fus guère surpris de trouver deux des gorilles de Harry qui montaient la garde devant sa porte et activèrent leur armure dès qu'ils me virent. Apparemment, la façon dont j'avais traité leurs collègues avait déjà circulé. Je m'approchai d'eux, sans mon armure, d'un air parfaitement détendu. Ils se déportèrent légèrement pour me bloquer le passage.

« Désolé, dit celui de gauche. La matriarche ne doit pas être dérangée. Nous avons des ordres.

— Elle ne doit absolument pas être dérangée. Sous aucun prétexte.

— C'est ce que je viens de dire, Jeffrey, protesta le premier.

— Mais c'est jamais moi qui parle ! J'en ai marre que tu me mettes à l'écart, Ernest.

— Écoute, on en discutera plus tard, d'accord ?

— Tu évites toujours les sujets importants. »

Ernest soupira sous son masque d'or. « Tu es encore en colère pour l'histoire de la soirée, c'est ça ?

— La soirée ? Quelle soirée ?

— Oui, tu es encore en colère.

— Tu es parti en me laissant tout seul ! s'exclama Jeffrey. Et tu

savais que je ne connaissais personne !

— Je me suis déjà excusé. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Tu pourrais me laisser m'occuper des menaces. Tu ne me laisses jamais m'occuper des menaces.

— Parce que tu n'es pas très bon en menaces.

— Mais je pourrais ! Avec un peu d'entraînement, je serais superbon en menaces.

— O.K. ! O.K., je te laisse les menaces. Regarde, je ne dis rien, je t'écoute. Peut-être même que tu vas m'apprendre des trucs.

— Excusez-moi », coupai-je.

Jeffrey se tourna vers son coéquipier. « Tu vas faire des commentaires, pas vrai ? Des commentaires sarcastiques.

— Non !

— Si ! Tu passes ton temps à critiquer. Tu ne me laisses jamais m'amuser un peu.

— Je t'ai confié les menaces, non ? Tiens, je vais même te laisser frapper le premier. Ça te va ?

— Vraiment ? Je tape en premier ?

— Mais oui ! Vas-y, profite !

— Merci, Ernest. Ça me touche beaucoup. Tu es vraiment un ami.

— Allez, chochette, défonce-lui la tête. »

Ça devenait insupportable. Je sortis le miroir de Merlin, l'agrandis au maximum, activai la fonction téléportation et l'abattis sur l'un puis l'autre garde : le premier se retrouva en Arctique, le second en Antarctique. Je désactivai le miroir, le rangeai et souris au couloir vide. « Si vous croisez les frères Wodianoï, saluez-les de ma part. »

Je toquai poliment à la porte avant d'essayer la poignée : c'était fermé. J'eus beau attendre, personne ne vint ouvrir. Lorsque je toquai de nouveau, un peu plus fort, j'entendis la voix de la matriarche de l'autre côté.

« Qui est-ce ? Qui est là ?

— C'est Eddie, grand-mère. Je suis revenu. Puis-je entrer vous parler ?

— La porte est fermée. Et je n'ai pas la clé. »

Je haussai un sourcil. « Très bien. Je vais arranger ça. Reculez.

— Je t'interdis de défoncer ma porte, Edwin Drood ! C'est une pièce de collection ! »

Je soupirai *in petto*. « Très bien. Donnez-moi un instant. »

Je m'agenouillai pour examiner la serrure. Ancienne, solide : du gâteau. Je demandai à mon torque de former un gant autour de ma main droite et me concentrai pour introduire un peu de matière étrange dans la serrure, à laquelle elle s'adapta exactement pour

former une clé. Un agent de terrain doit savoir improviser. Je fis tourner le pêne, ouvris la porte et pénétraï dans l'antichambre.

La matriarche était seule au milieu de la pièce, qui semblait immense sans la foule habituelle des amis et sympathisants. Martha elle-même paraissait plus petite, comme diminuée. Elle s'efforçait à la dignité, mais pour la première fois l'effort était visible. Elle était vêtue avec soin ; pourtant sa crinière grise, loin du chignon habituel, n'était même pas peignée. Elle m'adressa un signe de tête plein de raideur. Une vieillearde squelettique qui n'avait plus que son orgueil.

« Edwin. C'est bon de te revoir.

— Vous aussi, grand-mère. Puis-je savoir comment vous vous êtes retrouvée enfermée dans votre appartement ?

— On me retient prisonnière ! cracha-t-elle. Depuis des mois, Harry m'empêche de communiquer avec le reste de la famille.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai découvert la vérité à son sujet. » Martha me lança un regard méfiant. « Tu savais, Eddie ? Tu es toujours au courant des choses qui ne te regardent pas... Non, bien sûr que non. Tu me l'aurais dit. Viens dans ma chambre, Edwin. Je préfère ne pas parler ici ; de nos jours, on n'est jamais sûr de ne pas être écouté. »

Je la suivis dans sa chambre. Les rideaux tirés la plongeaient dans une pénombre agréable. Alistair était toujours alité, toujours couvert de bandages comme une momie, et sa respiration ne soulevait qu'à peine la couverture. Il ne réagit pas à notre entrée et ne parut pas entendre la porte se refermer. Martha le regarda d'un air indifférent.

« Ne t'en fais pas, il dort. Il ne sait même pas que nous sommes là. À présent, il dort presque tout le temps. J'ai de plus en plus de mal à le garder éveillé assez longtemps pour le nourrir.

Il devrait être à l'infirmerie, mais je ne supporte pas de l'imaginer tout seul, hérissé de tuyaux. Les autres attendent qu'il meure. C'est mal connaître mon Alistair. Il est fort. Bien plus fort que vous ne l'imaginez. Tu verras : un jour il se réveillera et il sera de nouveau lui-même. Comme un papillon qui sort de sa chrysalide. Prends un siège, Edwin. »

Nous nous assîmes face à face, dans les gros fauteuils placés devant la cheminée. La matriarche m'observa un long moment.

« Tu sembles... différent, Edwin. Vieilli. Mais forcément, tu en as vu de toutes les couleurs. Tu as mûri. Je savais bien que ça finirait par arriver. Ça te va bien. Il s'est passé tant de choses pendant ton absence ! Un an et demi, Edwin ! Où étais-tu passé ?

— Un voyage dans le temps, grand-mère. Je suis allé dans l'avenir pour en ramener un grand guerrier capable d'aider la famille. J'étais censé revenir quelques secondes après mon départ, mais... »

Elle renifla. « Le Train du Temps. J'aurais dû m'en douter. Si on

ne se sert jamais de cette saleté, c'est qu'il y a de bonnes raisons, tu sais. J'aurais pu te prévenir qu'il n'était pas fiable, mais tu n'as rien demandé à personne, naturellement. Tu sais toujours tout mieux que tout le monde. J'aurais dû le faire démonter il y a longtemps. Sauf que quelque chose me disait que quelqu'un en aurait besoin un jour.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, grand-mère ? insistai-je.

— Je suis prisonnière ici quasiment depuis le jour de ta disparition. Harry est venu me voir, disant qu'en ton absence il se voyait contraint de prendre les commandes, et j'étais toute prête à lui donner ma bénédiction. Il faut comprendre, Edwin : il disait exactement ce que je voulais entendre, me promettait ce qu'il fallait. Il m'a fait croire qu'il incarnait nos valeurs familiales. Au contraire de toi... Mais malgré tout, je n'avais pas entièrement confiance en lui. J'ai passé tant d'années à la tête de la famille que la méfiance est pour moi une seconde nature.

» J'ai donc eu une petite conversation avec le sergent d'armes. Par acquit de conscience. Il ne voulait pas me révéler ce qu'il savait, mais je l'y ai contraint. C'est comme ça que j'ai appris la vérité. Harry est un dévoyé, un monstre ! Forniquer avec son démon de demi-frère ! Et il osait me regarder en face en parlant de nos valeurs ! Je l'ai convoqué pour le faire avouer. Il n'a même pas cherché à se défendre ! Il a haussé les épaules en déclarant que ça n'avait pas d'importance, qu'à présent il était au pouvoir et n'avait plus besoin de moi. Il m'a enfermée dans mes propres appartements, avec ses gros bras devant la porte. Ils veillent à ce que ni Alistair ni moi ne manquions de rien, mais mes promesses et mes menaces les laissent de glace. Ce sont les créatures de Harry. En plus d'un an, je n'ai parlé qu'à eux.

» Oh, Harry s'assure qu'on me tient au courant des événements. Je reçois des rapports réguliers, et on m'invite à donner mon avis... ce que je fais. Mon devoir envers la famille n'a pas changé. Mais, Edwin, fais-moi sortir d'ici ! Harry n'a pas les épaules nécessaires. Nous sommes en train de perdre la guerre ! Vous ne pouvez pas vous passer de mon expérience.

— C'est exact. Je suis de retour, et j'ai repris les choses en main, grand-mère. À ma façon. Êtes-vous prête à travailler avec moi ?

— Bien sûr. J'ai eu tout le temps de réfléchir. Toi et moi, nous serons toujours en désaccord, mais la famille passe avant tout. Et pour le moment, elle a besoin de nous deux. » Elle se tourna vers le malade inerte. « Lui n'a pas besoin de moi. Même ma voix ne le fait plus réagir. Tant qu'il ne sera pas réveillé, n'importe quelle infirmière fera aussi bien l'affaire. Je ne t'ai pas pardonné ce que tu lui as fait subir, et je ne te le pardonnerai jamais. Mais le devoir passe avant tout. Je l'ai toujours su.

— Dans ce cas, je pense que nous devrions filer à la salle de

commandement et vous en nommer responsable. Vous êtes bien plus compétente que moi pour ça. Et les équipes qui y travaillent ont grand besoin d'être guidées. »

La matriarche me regarda bien en face. « Je m'occupe de la salle de commandement, tu t'occupes de la guerre. Nous réglerons le reste après la victoire. »

Je souris. « Je brûle d'impatience, grand-mère. Mais mettons les points sur les *i*. Vous avez besoin de moi parce que Harry vous a déçue. C'est uniquement pour cela que vous acceptez la situation. Vous ne m'avez pardonné ni mon putsch ni les réformes qui ont suivi. Moi, je ne vous ai pas pardonné le sacrifice des bébés offerts au Cœur pendant toutes ces années. La famille et le monde ont besoin que nous collaborions. Soit. Mais que ce soit bien clair, grand-mère : si vous essayez de reprendre le pouvoir, ou simplement de saper mon autorité, je vous fais reconduire ici sous bonne escorte, et vous y resterez aussi longtemps que nécessaire. »

Elle me jeta le sourire glacé que je connaissais bien. « Tu vois, Edwin : tu sais comment t'y prendre avec notre famille. Je finirai par faire de toi un Drood digne de ce nom. J'accepte toutes tes conditions. Aussi longtemps que nécessaire.

— Avec vous, même quand je gagne j'ai l'impression de perdre. Une dernière question avant de descendre. Il est de plus en plus évident qu'un traître se cache parmi nous depuis un bon moment. Peut-être même est-il contaminé par les Abominations ; peut-être est-ce lui qui leur a permis de revenir sur Terre. Vous n'avez aucune idée de son identité ? Aucune hypothèse ? »

Elle resta silencieuse un moment. Je pense qu'elle était sincèrement horrifiée. « Un traître ? Depuis la Seconde Guerre mondiale ? C'est impossible !

— Malheureusement vous vous trompez, grand-mère. Vous n'avez vraiment aucun soupçon ?

— Non. C'est inconcevable. Cela dit, une grande partie des événements récents m'auraient semblés inconcevables jadis. J'irai fouiller les archives. Peut-être y trouverai-je une piste.

— D'accord. Allons-y, la salle de commandement nous attend.

— Non. » Soudain, Martha avait retrouvé son ton autoritaire. « Il y a quelque chose à faire immédiatement, pour le bien de la famille. Tu dois donner l'ordre de faire expulser Harry et d'exécuter son amant des Enfers. On ne peut tolérer plus longtemps que leur présence contamine les autres.

— Non, rétorquai-je sur le même ton. Harry est un bon agent de terrain, très expérimenté. Nous avons besoin de lui. Je ne le bannirai pas sous prétexte que... Enfin, sincèrement, grand-mère, on a déjà eu des tas de gays dans la famille. Vous aviez quand même dû le

remarquer !

— Bien sûr que j'avais remarqué. Je me fiche qu'il soit homosexuel ! Ta génération est persuadée d'avoir inventé le sexe et toutes les possibilités qui vont avec. Je me contrefous qu'il soit gay, mais pas qu'il couche avec son demi-frère ! L'inceste est formellement interdit chez nous, Edwin. Sinon, la consanguinité causerait des catastrophes. La vitalité de notre lignée doit être protégée à tout prix. C'est pour cela qu'on ne peut pas se marier sans autorisation. Et puis surtout, un amant qui vient du Gouffre ! Je n'arrive pas à comprendre que tu aies pu laisser entrer au manoir un fils des Enfers, Edwin !

— Roger est le fils de James. Votre petit-fils au même titre que Harry et moi.

— C'est un démon. Impossible de lui faire confiance. Tue-le, Edwin. Pour le bien de la famille et de l'humanité tout entière.

— Je vais y réfléchir.

— C'est exactement ce que je te répondais quand tu étais petit et que j'avais déjà décidé de refuser, cracha Martha.

— Vous avez peut-être raison : j'ai mûri, finalement. »

Nous nous levâmes. La matriarche s'approcha de moi, et je crus un instant qu'elle s'apprêtait à me tendre la main pour sceller notre accord. Mais elle posa ses mains sur mes épaules et serra doucement avec un petit sourire.

« Fais-moi honneur, Eddie.

— Je m'y efforcerai, grand-mère.

— Je n'en doute pas.

— Grand-mère...

— Oui, Eddie ?

— C'est vous qui avez prévenu le Premier ministre que je retournais à mon appartement, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, mon chéri. Tu vois, tu commences déjà à réfléchir comme le vrai chef de la famille Drood. »

Après avoir convoqué une infirmière pour veiller sur Alistair, la matriarche et moi nous dirigeâmes vers la salle de commandement. Tous ceux que nous croisions s'arrêtaient net et se mettaient à applaudir. Certains allèrent jusqu'à nous acclamer. Martha n'avait pas paru en public depuis un an et demi ; on la voyait soudain à mes côtés. La nouvelle se propagea si vite que, quand nous arrivâmes au rez-de-chaussée, une foule s'était massée dans les couloirs pour nous ovationner. La matriarche, très digne, fit comme si de rien n'était ; on ne l'en aima que davantage. Certains des hourras m'étaient destinés ; je multipliai sourires et saluts en essayant que cet accueil ne me monte pas à la tête.

Quand nous pénétrâmes dans la salle de commandement, une

vague de soulagement presque palpable envahit la pièce. Hommes et femmes quittèrent leurs postes de travail pour applaudir à tout rompre et même siffler d'enthousiasme. Martha s'inclina et, d'un petit geste, obtint un silence immédiat. Même au mieux de ma forme, jamais je n'aurais été capable d'un tel exploit. La matriarche lança une série d'ordres tranchants. Sa voix était autoritaire, calme et concentrée. Très vite, les équipes se remirent au travail, et chacun retourna à son poste avec une confiance et une détermination toutes neuves. Les coursiers galopèrent comme des fous pour récolter les informations à mesure qu'elles arrivaient et les apporter à la matriarche, ou pour la ravitailler en thé brûlant et en Pims à l'orange. J'ai parfois l'impression que ma famille ne carbure qu'au thé et aux Pims à l'orange.

Je m'écartai pour mieux regarder. C'est toujours un plaisir de voir travailler un spécialiste.

L'équipe chargée des communications la mit en contact avec les grands de ce monde : gouvernements, pays et individus qui comptaient réellement. Aux murs, les écrans n'affichaient que des visages graves, et les programmes de traduction automatique tournaient à plein régime. La matriarche leur parlait comme à son habitude, avec un mélange d'autorité et de froideur. Beaucoup de ses interlocuteurs parurent soulagés de la revoir. Martha passait d'un écran à l'autre pour dire quelques mots à chacun.

Grâce à un savant mélange de bon sens, de cajoleries, de menaces très explicites et d'allusions à peine voilées aux cadavres que chacun avait dans son placard, elle réussit rapidement à convaincre ses interlocuteurs de s'unir pour lutter contre les Abominations. Ils promirent argent, hommes et ressources militaires et, mieux encore, s'engagèrent à ne pas rester dans nos pattes pendant que nous agirions. Martha leur donna congé un par un avant de s'étirer voluptueusement, comme un chat. Royale, elle s'assit au poste de commandement avec un petit sourire à mon intention.

« Et voilà pourquoi c'est notre famille qui doit gouverner la planète. Nous seuls sommes capables d'avoir une vision d'ensemble tout en conservant l'indépendance nécessaire pour garantir notre impartialité. Nous pouvons convaincre n'importe qui d'agir en fonction de l'intérêt général sans que des manœuvres politicardes ne jettent le discrédit sur nous. Impossible de compter sur les hommes politiques, Edwin : la seule chose qui leur tienne à cœur, c'est de rester au pouvoir. Ils ne vivent qu'au présent. C'est à nous de réfléchir à long terme. »

Je me contentai d'un sourire, d'un hochement de tête, et gardai le silence. Les discussions philosophiques, ce serait pour plus tard, quand nous aurions fait en sorte de pouvoir compter sur un « plus tard ». Je m'attardai le temps de m'assurer que Martha avait les choses



en main, puis quittai la salle de commandement pour aller rejoindre Molly à l'armurerie.

Je retrouvai avec plaisir l'atmosphère animée et dangereuse qui y régnait, faite d'explosions, de lumières violentes et de quelques métamorphoses accidentelles. Je me lançai à la recherche de Molly et d'oncle Jack dans un aimable chaos : à présent que les laborantins avaient récupéré des armures, ils osaient de nouveau prendre des risques insensés et avaient de nouveau une attitude productive et suicidaire.

Au stand de tir, une demi-douzaine de silhouettes dorées se relayaient pour tester de nouvelles armes à feu. Les armures absorbaient tout ce qui en jaillissait – balles, malédictions et grenades. Le bruit, dans cet espace confiné, était insupportable.

Je n'avais jamais pu oublier la fois où l'armurier avait fabriqué un pistolet qui tirait des trous noirs miniatures. On avait dû s'y mettre à six pour le faire tomber, et s'asseoir sur lui pendant que d'autres lui arrachaient l'arme des mains avant qu'il ait pu l'essayer.

Une jeune femme testait la dernière version d'un revolver-téléporteur. Je m'arrêtai pour regarder. Ça faisait des années qu'on essayait de le mettre au point. En théorie, c'est très simple : on vise, et l'objet disparaît. En pratique, on a perdu beaucoup de laborantins. La fille, cette fois, était enchaînée à un anneau scellé au sol. Elle visait un mannequin, qui s'effondra quand sa jambe gauche disparut. Elle poussa un cri de joie et se mit à danser ; soudain la jambe réapparut dans les airs et vint la heurter violemment. Je ne sais pas où le téléporteur l'avait expédiée, mais les autochtones n'en voulaient pas.

Quelqu'un travaillait sur une cape d'invisibilité, qui arrivait seulement à rendre le cobaye à moitié transparent en révélant l'intérieur de son corps. La beauté, c'est vraiment très superficiel. Une explosion envoya valdinguer cinq ou six silhouettes en armure, mais personne ne leva les yeux. Deux laborantins particulièrement courageux ou suicidaires, isolés par un bouclier antiradiations portatif, s'étaient lancés dans un duel au nunchaku nucléaire. Tant qu'on ne me demandait pas de les rejoindre... Et un type doté d'un troisième œil en plein milieu du front farfouillait dans ses notes pour comprendre d'où venait le problème.

La routine, quoi.

Je trouvai finalement Molly en grande conversation avec l'armurier, devant sa paillasse. Disons plutôt que Molly écoutait l'armurier discourir. Apparemment, oncle Jack acceptait mal d'apprendre que son test de dépistage n'était pas fiable. Comme je m'approchai d'eux, il se tut pour me lancer un regard sombre.

« Pas trop tôt. Tu as traîné en route. Je te l'avais bien dit : ce

n'est jamais une bonne idée de faire joujou avec les voyages dans le temps.

— Je vous ai rapporté un pistolet à énergie. »

Il renifla. « Je l'ai vu, oui. C'est de la merde. J'ai conçu des armes bien plus puissantes pendant certaines de mes pauses café. Et quoi qu'on prétende, mon test était parfaitement au point.

— Il reposait sur quoi ? » demandai-je sans m'énerver.

Il renifla de plus belle sans cacher son mépris. « Tu ne pourrais pas comprendre, même si je te l'expliquais en mots d'une syllabe et avec des dessins !

— Essayez.

— Il déterminait, avec une grande précision, la présence ou l'absence d'énergies supradimensionnelles chez le sujet examiné. En gros, il repérait tout ce qui n'était pas originaire de notre réalité.

— Oui, ça aurait dû marcher. »

L'armurier, renfrogné, se mit à tripoter une grenade géante sur l'établi. Je dus la lui ôter des mains.

« On va devoir réexaminer tout le monde, ronchonna-t-il. Et, cette fois, en tenant compte de l'effet des torques ! Après tout, ils viennent eux aussi d'une autre dimension. J'aurais dû comprendre qu'ils pourraient fausser les résultats... » Lentement, il secoua la tête. « Je vieillis, sans doute. Avant, jamais je ne serais passé à côté d'un truc comme ça.

— Vous construisez toujours les plus chouettes jouets du monde, oncle Jack », lui assurai-je.

Il sourit. « À ce propos, as-tu enfin eu l'occasion d'essayer mon nouveau bracelet téléporteur ?

— Euh...

— Ce n'est pas juste ! Toutes les heures que Dieu fait – et même celles dont il ignore l'existence – je m'échine à créer des armes et du matériel pour cette famille, et personne ne prend la peine d'essayer la moindre bricole !

— Écoutez, j'ai été assez occupé. L'avenir où nous étions grouillait de gens bien décidés à me tuer.

— Tant mieux.

— L'important, dis-je sans lui laisser l'occasion de se mettre à bouder, c'est de comprendre pourquoi le torque de Sébastian ne l'a pas protégé de la contamination. Même si les Abominations l'ont eu avant qu'il ne reçoive le torque, celui-ci aurait dû déceler le problème et prendre les mesures appropriées. Mais au contraire, il a permis à Sébastian de subir le test de dépistage sans qu'on remarque rien et de dissimuler son état à toute la famille.

— Ne me regarde pas comme ça, protesta Jack. L'armure constitue un grand mystère. Personne n'a jamais pu savoir au juste

comment elle fonctionne. Le nouveau modèle pas plus que l'ancien. Le Cœur refusait d'aborder le sujet. Peut-être qu'Étrange pourrait nous expliquer. Tu devrais lui poser la question, Eddie.

— J'ai déjà essayé. Ça ne m'a pas avancé à grand-chose.

— Hum... » L'armurier se laissa aller contre le dossier de sa chaise, l'air préoccupé. « Eh bien, en théorie... L'infection par les Abominations est d'ordre mental et spirituel tout autant que physique. L'esprit est modifié, reprogrammé, et le corps se transforme pour s'adapter à ses besoins. Les torques nous ont toujours protégés des attaques télépathiques et des possessions démoniaques, mais là, c'est différent... Les Abominations, après tout, ne sont que les manifestations tridimensionnelles d'entités bien plus puissantes. Les Multièdres, ou Dieux Affamés, viennent d'un lieu où les lois physiques sont très différentes des nôtres, et peut-être supérieures. Et dans ce cas, leur présence peut suffire à supplanter nos lois naturelles, à les remplacer par les leurs, du moins en partie. On peut considérer toute nouvelle contamination comme une tête de pont dans notre univers ; chaque nouveau drone affaiblirait un peu plus l'emprise de nos lois et renforcerait les leurs. Hum... oui... C'est une idée très perturbante, mais qui me donne des pistes pour modifier mon test. À présent, je sais dans quelle direction chercher.

— On n'a pas beaucoup de temps, oncle Jack.

— Je sais, je sais ! Tu me demandes toujours de réaliser des miracles pour avant-hier dernier délai ! C'est incroyable qu'il me reste encore quelques cheveux. La seule raison pour laquelle je n'ai pas d'ulcère, c'est que je n'en ai pas le temps. Tu auras la nouvelle version du test d'ici ce soir. Et maintenant, va déranger quelqu'un d'autre. »

La voix d'Étrange surgit, toute proche. Tout le monde sursauta. « En fait, à présent que je sais quoi chercher, je peux me charger du test à votre place.

— Nom de Dieu, Étrange, ne fais plus jamais ça ! m'écriai-je. Tu nous écoutais encore ? Malgré la longue conversation que j'ai eue avec toi à propos des concepts humains *d'intimité*, de *bonnes manières* et de *ne pas se mêler des affaires des gens sous peine de les foutre dans une rogne noire* ?

— Mais c'est vraiment important, Eddie, je t'assure ! J'ai déjà examiné toute ta famille ainsi que vos invités et repéré un certain nombre de drones.

— Combien ? demandai-je, glacé jusqu'à la moelle de mes os par un mauvais pressentiment.

— Vingt-sept. »

J'échangeai un regard avec Molly, puis avec l'armurier, qui sembla se ratatiner. « Ce n'est pas concevable. Je n'ai pas pu en rater autant.

— Tu es sûr, Étrange ? insistai-je. On ne peut pas se permettre le moindre doute.

— Impossible de s'y tromper. L'impact supra dimensionnel est parfaitement net. Mes torques n'ont pas pu vous protéger parce que les Dieux Affamés viennent d'une réalité supérieure à la mienne. Ils me font peur, Eddie. Ils pourraient me gober comme un petit-four.

— S'il vous plaît, lançai-je à la cantonade, arrêtez de paniquer. C'est très agaçant. C'est moi, le responsable : il n'y a donc que moi qui aie le droit de paniquer. Vous, je vous préviendrai quand le moment sera venu de vous y mettre. Étrange, reprends-toi ; sinon je vais finir par me demander si tu es une entité aussi importante que tu veux bien le prétendre. Ce qui compte, c'est que rien n'est perdu. Bon, Étrange, va prévenir le sergent d'armes, donne-lui les noms et charge-le d'arrêter tous les drones et de les mettre au frais. En prenant toutes les précautions nécessaires. Dis-lui d'agir avec calme et discrétion et d'éviter la violence en public sauf nécessité absolue. Il ne faut pas inquiéter le reste de la famille. Je veux ces vingt-sept personnes vivantes et en état de subir un interrogatoire.

— Compris, Eddie. Quant à Molly...

— Pas maintenant, Étrange. On verra ça plus tard.

— D'accord.

— Un problème avec Molly ? demanda l'armurier. Tu es tout pâle. Et Étrange avait l'air inquiet.

— Oh, c'est seulement qu'il s'est passé quelque chose durant notre voyage dans le temps », expliqua Molly d'un ton très naturel.

Elle se mit à l'accabler de détails sur le dragon jaune et l'Arc-en-cieux, tandis que je m'éloignais pour réfléchir tranquillement. J'avais espéré trouver un moyen d'évoquer le problème de Molly avec oncle Jack, mais la crise qui venait d'éclater avait la priorité. Vingt-sept Dood contaminés qui travaillaient en sous-main pour nous affaiblir ? Pas étonnant que la guerre ait si mal tourné pendant mon absence. Et l'un d'eux était le traître originel, caché au cœur de la famille, qui répandait l'infection. À moins qu'il ne s'agisse d'une Mary Typhoïde, vecteur de peste à son insu ? Une vague association d'idées me rappela que, depuis mon retour, j'avais négligé un point inquiétant. Je regardai autour de moi. Jack riait en écoutant les histoires de Molly. Les laborantins étaient absorbés par leur travail. Je m'installai donc dans un coin tranquille, bien caché derrière un écran de protection, et sortis de ma poche le miroir de Merlin en lui demandant de me montrer le présent.

« Je veux voir Penny et M. Surin. Où sont-ils en ce moment ? »

Mon reflet fut remplacé par l'image de Penny, dans sa chambre, assise sur le bord du lit. Jambes croisées, elle balançait les pieds. Très élégante dans son pull blanc moulant et son pantalon gris, elle

paraissait fidèle à elle-même : calme et assurée. Un zoom arrière me révéla M. Surin qui, debout dans un angle, l'observait d'un air songeur. Il portait un costume noir et aurait pu passer pour un homme normal, jusqu'à ce qu'on voie son visage, son regard. Même au repos, sa vraie nature sautait aux yeux, comme s'il portait au front la marque de Caïn. Mais Penny lui souriait comme si de rien n'était.

« Inutile de garder vos distances. J'ai confiance en vous.

— Vous avez tort, dit M. Surin.

— Après tout le temps que nous avons passé ensemble ? Si vous aviez dû me faire du mal, ce serait déjà fait. Or ça fait plus d'un an que vous êtes au manoir, et vous n'avez pas fait de mal à une mouche. Vous sous-estimez votre force de volonté. J'aimerais réussir à vous en convaincre. »

Il sourit. « Vous seriez effectivement la mieux placée pour cela.

— Pourquoi refusez-vous de me dire votre vrai nom ? M. Surin n'est pas un nom, c'est un titre, un intitulé de poste.

— Vous pourriez m'appeler Jack.

— Non, rétorqua Penny. Jack, c'était vous jadis, pas vous aujourd'hui. Vous ne vous rendez pas compte que vous avez énormément changé pendant votre séjour ici. Vous avez des étudiants, des disciples, vos conférences font toujours salle comble ; vous avez une place parmi nous. Avec moi. Vous m'avez montré des aspects de vous-même que vous n'aviez jamais partagés avec quiconque. Vous m'avez laissée devenir proche de vous.

— Oui. C'est vrai. »

M. Surin vint s'asseoir à côté d'elle, le dos très raide, les mains croisées sur ses genoux. Penny glissa un bras sous le sien, se serra contre lui et posa sa tête blonde contre l'épaule crispée de l'homme, qui ne bougeait pas un muscle.

« Je tiens à vous, murmura-t-il. À ma façon.

— Et vous en avez le droit. Vous avez le droit d'aimer.

— Oui. Je peux aimer. J'ai déjà aimé. Mais ça se termine toujours mal. »

Penny leva la tête pour lui jeter un regard blessé. « Je ne connais personne d'aussi négatif que vous ! Ça n'est pas forcé de mal se terminer. Nous sommes les Drood : nous sommes justement là pour empêcher les choses de mal tourner. C'est ça, notre mission.

— La mienne est bien différente. J'ai commis des actes terribles, Penny.

— Tout le monde peut changer. Tout le monde peut être sauvé. J'en suis persuadée. Le M. Surin que je connais, que j'aime, est très différent de celui qui hante les légendes. Je vous aime, et vous pouvez m'aimer.

— J'aimerais que ce soit aussi simple, Penny.

— Ça l'est ! Et s'aimer, c'est aussi être ensemble. Comme maintenant. Depuis quand ne vous êtes-vous pas autorisé à être proche d'une femme ?

— Depuis longtemps. Je ne veux pas vous faire de mal, Penny.

— Je ne risque rien ! C'est de l'amour, ça : deux personnes, ensemble. Laissez-vous aller. Suivez votre cœur. C'est moi qui vous le demande. Tout va bien, c'est promis.

— Je vous aime, Penny. Laissez-moi vous montrer combien je vous aime. »

Penny, souriante, se tourna pour le prendre dans ses bras, puis se raidit et baissa les yeux vers la lame qui s'enfonçait dans son abdomen. Le sang ne coulait pas encore. M. Surin pivota le poignet pour élargir la blessure. Penny, des deux mains, s'agrippa à ses épaules en poussant un cri. Son visage n'exprimait qu'une incrédulité absolue. Trop faible pour le repousser, elle se contenta de s'accrocher à lui tandis qu'il extirpait son couteau et le replongeait en elle. De la première plaie gicla un jet de sang qui inonda la veste de M. Surin. Il avait l'air triste et calme. Penny, prise de convulsions, se remit à crier. Du sang jaillit de sa bouche jusque sur le visage de M. Surin.

En voyant le couteau, j'avais activé le miroir, et dès la seconde attaque je me précipitais déjà vers l'agresseur, mais je savais qu'il était trop tard. Il lâcha Penny et recula en me voyant courir jusqu'au lit. Je l'ignorai ; je ne pensais qu'à elle. En silence, je hurlai à Étrange de faire quelque chose et il m'assura que des secours étaient déjà en route... Ça ne servirait à rien. Penché sur Penny, j'essayai de refermer ses blessures à mains nues. Je fus vite couvert de sang jusqu'aux coudes. Elle se débattait violemment et réussit à me regarder un instant ; elle voulut parler, mais de sa bouche ne sortait que du sang. Le lit en était imbibé. Elle mourut dans mes bras alors qu'elle s'obstinait à dire quelque chose. Je la lâchai, me relevai et m'écartai du lit. J'étais rouge des pieds à la tête. Je regardai M. Surin, toujours immobile devant la porte. Il aurait pu s'enfuir, pourtant.

« J'ai essayé de la mettre en garde, dit-il. De la prévenir. Ceci est le seul plaisir qui peut me venir d'une femme. Le corollaire de l'immortalité que j'ai achetée jadis par ma cérémonie sanglante, à l'époque où mon nom résonnait dans tout Londres. Ceci, c'est tout l'amour que je peux encore manifester. C'est tout ce qu'il me reste. De toutes mes forces j'ai essayé de ne pas l'approcher. Mais je suis ce que je suis.

— Je vous avais prévenu, ripostai-je d'une voix qui vibrait d'une rage froide. Je vous ai dit ce qui se passerait si vous ne vous contrôliez pas. »

J'activai mon armure, fit jaillir une épée de ma main droite et, m'avançant, le décapitai d'un coup terrible. Il ne bougea pas, n'essaya

même pas d'éviter mon assaut. La lame d'or lui fendit le cou ; sa tête tomba à terre et roula sur quelques mètres. La bouche et les yeux bougeaient encore. Planté devant le corps mutilé, je haletai de rage et d'un chagrin brûlant mais finis par m'apercevoir que M. Surin restait debout. Immobile. Le moignon entre ses épaules ne saignait même pas. Et lentement, le corps se mit à marcher, bras tendus. Je m'écartai à la hâte. Ce n'était pas moi qu'il cherchait. Il se baissa, tâtonna un moment et finit par attraper par les cheveux sa tête coupée. J'émis un son. J'ignore lequel. Le corps souleva la tête et la remit en place ; la blessure guérit presque instantanément sans laisser de cicatrice.

M. Surin me jeta un regard indifférent. « Vous croyez peut-être que nul n'avait jamais essayé ? Décapitation, fusillade, poison, même un pieu dans le cœur... Je ne peux pas mourir. C'est ça que j'ai acheté par la mort de cinq catins en 1888. L'immortalité, que je la désire ou non. Je suis Jack, Jack l'Éventreur, la Terreur Rouge, maintenant et pour toujours. Et le seul amour que je puisse connaître, le seul plaisir que je puisse prendre avec une femme, passe par le couteau. Envoyez-moi à la guerre, Eddie. Peut-être les Abominations trouveront-elles un moyen de me tuer. »

La porte s'ouvrit sur les infirmiers. Trop tard. Ils se massèrent autour du corps tandis que M. Surin s'éloignait sans un regard en arrière.

J'étais impuissant. Je regagnai l'armurerie. Après tout, je n'avais guère d'autre endroit où aller. Molly, me voyant couvert de sang, accourut en criant et me passa les mains partout pour trouver la blessure. Oncle Jack appelait déjà les urgentistes de l'armurerie quand Molly lui assura que je n'avais rien. Je ne pouvais pas parler. Je ne pouvais rien dire. Je serrai Molly contre moi ; elle se laissa faire malgré le sang qui imprégnait peu à peu ses vêtements. J'enfouis mon visage dans ses cheveux, l'appuyai sur son épaule, tandis qu'elle me chuchotait des paroles apaisantes. Au bout d'un moment je réussis à la lâcher.

Elle me prit la main comme à un enfant pour me conduire à une chaise. Je m'y laissai tomber. J'étais fatigué. Vidé. Enfin, d'une voix qui n'était pas la mienne, je pus leur raconter. Oncle Jack me trouva une bouteille d'eau-de-vie médicinale et me força à boire tout en me tapotant maladroitement l'épaule. Ensuite, il alla appeler le sergent d'armes pour connaître les détails. Molly, assise près de moi, me tenait la main.

Un peu plus tard, oncle Jack revint. Il nous apportait des blouses blanches afin que nous puissions quitter nos vêtements sanguinolents. Molly dut m'aider à me déshabiller, car mes mains n'avaient pas cessé de trembler. Nous laissâmes nos habits en tas par terre. Les blouses,

toutes propres, sentaient le désinfectant.

« Parle-moi, implorai-je. Dis quelque chose. N'importe quoi, je m'en fous. Pour m'occuper, pour m'empêcher de penser à Penny.

— Eh bien, dit Molly en jetant un coup d'œil à oncle Jack, on a un problème avec Fée-Bleue.

— Comme toujours, non ? Qu'est-ce qu'il a encore fabriqué ?

— Depuis son arrivée au manoir, il est discrètement surveillé par le sergent, expliqua l'armurier. Et ne me regarde pas comme ça, Eddie : je sais que tu t'es porté garant de lui, mais sa réputation l'a précédé. Et puis, il est à moitié elfe ; les elfes mijotent toujours un sale coup. Quoi qu'il en soit, Fée-Bleue a passé beaucoup de temps dans l'ancienne bibliothèque, où il a eu plusieurs conversations – l'air de ne pas y toucher, pense-t-il – avec Rafe et William à propos des origines, des pouvoirs et des capacités de nos torques. Et quand il a eu tiré de ces deux-là tout ce qu'ils savaient, il s'est adressé directement à la source et a repris ses questions avec Étrange. Des questions très précises. D'ailleurs, selon le sergent, il est dans le sanctuaire en ce moment même.

— Très bien. Écoutons discrètement. »

L'espace d'une seconde, quand mon reflet s'effaça, je craignis de revoir Penny et M. Surin, et mon cœur se figea ; mais le miroir ne nous montra que Fée-Bleue, seul dans le sanctuaire, qui parlait tranquillement à la lueur écarlate. Bleu s'efforçait de paraître à l'aise, parfaitement calme, et peut-être fallait-il le connaître aussi bien que moi pour s'apercevoir qu'il était tendu comme un cric. Molly et oncle Jack se collèrent à moi pour regarder par-dessus mon épaule.

« Que veux-tu de moi au juste ? demandait Étrange d'un ton patient. Nous avons eu une foule de conversations passionnantes, Bleu, et je les apprécie vraiment, mais je ne peux pas perdre davantage de temps à tourner autour du pot. Dis-moi ce que tu veux. Crois-moi, je ne serai pas vexée : je ne suis pas humaine.

— Soit. S'il faut aller droit au but... Je veux un torque. Un torque d'or rien que pour moi, comme tout le monde.

— Tu n'es pas un Drood. Tu n'as pas de sang Drood dans les veines. Et on m'a bien précisé que seuls les Drood peuvent porter un torque. On ne fait jamais d'exception. Pourquoi en veux-tu un, Bleu ? Tu es à moitié elfe : tu disposes déjà de grands pouvoirs.

— Oui. C'est vrai. J'espérais ne pas en arriver là, mais... » Il agita les mains devant lui, ses doigts élégants dessinant des formes étranges dans l'air écarlate. « On a fait une exception pour moi. Donne-moi un torque.

— Voilà un sort de contrainte remarquable. Et sans effet sur une entité comme moi. »

Fée-Bleue accéléra ses mouvements ésotériques et y ajouta des



formules indistinctes en elfique ancien. L'air sembla frémir sous l'impact des antiques Mots ; des traînées étincelantes apparaissaient dans le sillage de ses mains et crachotaient des éclats de magie. Soudain, une force invisible souleva Fée-Bleue et le fit traverser à toute volée le sanctuaire. Il heurta le mur avec une violence qui aurait tué un humain ordinaire et glissa doucement jusqu'à former un petit tas par terre. Il haletait et ses mains ne bougeaient plus.

« Oh, Seigneur, soupira Étrange, dire que nous nous entendions si bien... Mais nul ne m'oblige à agir contre ma volonté. Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Quelque chose de très désagréable, je pense, pour décourager les autres... Peut-être vais-je te retourner comme une chaussette, en te gardant en vie naturellement, et t'exposer bien en vue. Voilà qui te donnerait sûrement un point de vue différent sur le monde. »

J'en avais assez vu. J'ouvris un passage et débarquai dans le sanctuaire. Molly se hâta de m'emboîter le pas avant que le portail ne se referme.

« Ah, Eddie, s'écria Étrange, te voilà ! Tu nous espionnais ? Après m'avoir sermonnée sur le sujet ?

— C'est moi le chef. J'ai le droit de ne pas être cohérent. Je crois même que c'est un devoir, dans ce job. Tu parlais de retourner Fée-Bleue comme une chaussette ? Je ne t'ai jamais vu aussi menaçant.

— Il a essayé de me jeter un sort de contrainte ! Et c'est inacceptable. Je vous aide parce que je le veux bien. C'est tout.

— Bien sûr. Mais à l'avenir, si des châtimements se révèlent nécessaires, c'est moi qui m'en chargerai. Est-ce clair ?

— Tu as vraiment tourné au rabat-joie. »

J'allai voir Fée-Bleue, qui tentait péniblement de se remettre debout. Il jeta un coup d'œil à la porte mais Molly lui bloquait déjà l'issue. Avec un soupir, il tira sur ses vêtements dans l'espoir de se rendre un peu plus présentable.

« Bonjour, Eddie. Molly. Je ne vous savais pas de retour.

— J'avais compris. Pourquoi as-tu voulu obliger Étrange à te donner un torque ? »

Il haussa les épaules avec son sourire le plus charmeur. « Je retombe dans les errements de ma nature... Je redeviens moi-même, j'en ai bien peur. Tu sais ce que c'est.

— Je ne suis pas d'humeur à faire la causette. » Quelque chose dans ma voix dut l'inquiéter, car je le sentis se crispier. « Crache le morceau, Bleu. Dis-moi la vérité. Ou bien je t'abandonne entre les pattes d'Étrange.

— Ta longue promenade ne t'a pas adouci le caractère, je vois. Très bien. Je n'ai pas été tout à fait honnête envers toi, à mon arrivée ici. Je ne suis pas venu pour défendre tes intérêts mais les miens. Je

voulais un torque. Je voulais un torque d'or Drood pour l'apporter aux elfes. Le présenter à la cour des fées et offrir ses secrets en échange de mon admission au royaume des elfes. Je suis fatigué d'essayer de mener la vie d'un humain dans le monde des humains. Ça n'a jamais été facile pour moi. Et après que j'ai frôlé la mort, j'ai beaucoup réfléchi à mon autre composante génétique. Peut-être les elfes seraient-ils plus gentils que vous. Au bout du compte, on en revient toujours à la famille, Eddie. On a besoin d'appartenir à un groupe. Tu dois pouvoir le comprendre, toi.

— Les elfes considèrent ton existence comme une ignominie, rétorqua Molly. Se reproduire avec un non-elfe, c'est le plus grand de leurs tabous. Ils te tueront sans sommation, torque ou non.

— Il le sait très bien. Mais l'espoir ne meurt pas dans les cœurs malheureux. Tu n'auras pas de torque, Bleu, ni maintenant ni jamais. »

Il hocha doucement la tête. « Et tu ne vas pas me tuer ? »

— Je devrais. Mais j'ai déjà perdu trop d'amis aujourd'hui.

— Je t'avais prévenu, Eddie. Les elfes, même demi-sang, ont toujours une idée derrière la tête.

— Oui, tu m'avais prévenu. Je te laisse donc le choix. Partir, ou rester.

— C'est tout ? demanda-t-il après un silence.

— Oui. Je n'ai pas la force de me mettre en colère. Mais si tu restes pour te battre à nos côtés dans la guerre qui se prépare, tu pourrais te faire accepter. Trouver ta place ici. Les amis peuvent former une sorte de famille.

— Ta grandeur d'âme est une leçon pour moi, dit Fée-Bleue. Je reste et je me battraï. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser... »

D'un signe, j'indiquai à Molly de le laisser passer. Elle attendit qu'il ait refermé la porte derrière lui pour me dévisager, interdite.

« Tu es fou ? Tu ne peux pas lui faire confiance ! Il est à moitié elfe ! »

— Je sais. C'est justement pour ça que je veux le garder dans les parages, là où je peux le surveiller discrètement.

— Ah, les humains et leurs subtilités ! s'exclama Étrange. Vous êtes bien plus effrayants que moi. »

Ensuite, Molly et moi partîmes faire un tour dans les quartiers d'isolement situés dans l'aile nord. Nous n'en avions aucune envie, mais il fallait aller voir où en étaient les drones infectés. Vingt-huit, en comptant Sébastien. Vingt-neuf, en comptant Molly. J'avais compté y aller seul, mais elle insista pour m'accompagner, et je ne pouvais pas refuser alors qu'elle se battait si courageusement pour conserver son humanité.

La famille a toujours formé des équipes de médecins et

d'infirmières pour faire tourner son propre hôpital. En partie pour éviter que le monde extérieur ne découvre que les Drood, malgré leurs merveilleux torques, sont parfois blessés, et en partie parce que nous seuls disposons du matériel permettant de faire face aux avanies subies par nos agents, sur le terrain ou au manoir. Nos médecins doivent être capables de diagnostiquer et de traiter toutes sortes de troubles physiques, spirituels et mentaux, de la morsure de loup-garou jusqu'aux malédictions longue distance en passant par le syndrome de stress postpossession.

Si notre équipement est à la pointe du progrès, et parfois un peu au-delà, les locaux eux sont traditionnels : murs pastel, infirmières ronchons, et l'odeur vague mais tenace des légumes bouillis. Molly et moi traversâmes rapidement les différentes salles, en saluant de la tête le personnel de garde. Certains semblaient vouloir protester contre notre présence, mais le temps qu'ils formulent leurs griefs nous avions déjà disparu. Chose inhabituelle, presque tous les lits étaient occupés. Certains malades, malgré le talent des médecins, étaient mourants. Une partie de moi, froide et cruelle, se réjouit de voir que Harry s'était montré aussi piètre leader que moi, mais je me forçai à repousser cette idée.

Les salles d'isolement sont installées dans une annexe spéciale. Il s'agit d'une série de cellules blindées et pressurisées, dotées de murs de verracier et capables de contenir les patients les plus dangereux : agents de terrain qui ont attrapé une maladie contagieuse dans une dimension parallèle, ou victimes de possession musclée. Chaque cellule a pour seule entrée un sas étroitement gardé dont le code, par mesure de précaution, est changé tous les jours. Elles ne sont que six, et ça nous avait toujours suffi. Mais à présent elles étaient pleines des drones que l'on venait d'appréhender.

Molly et moi longeâmes la rangée de sas en saluant de la tête chacun des gardiens. Certains drones vinrent tambouriner sur les parois de verracier et les haut-parleurs nous transmettaient des appels déchirants – ils étaient innocents, parfaitement sains, il fallait arrêter ça, il s'agissait d'un terrible malentendu. Ils criaient mon nom en me suppliant de venir à leur secours. D'autres s'égosillaient en menaces et malédictions. Mais la plupart restèrent assis, prostrés, comme absents. Ils attendaient la suite. Ils attendaient que nous relâchions notre surveillance, même une seconde.

Quand nous nous arrê tâmes devant le dernier sas, Sébastien Drood vint nous contempler d'un air narquois. Comme c'était le plus dangereux de tous, il disposait d'une cellule pour lui tout seul. À présent il avait l'air presque normal, mais son visage avait quelque chose de bizarre, comme s'il avait oublié comment prendre l'air humain. À moins que, tout simplement, il ne s'en donnât plus la peine.

Il me gratifia d'un hochement de tête courtois et sourit à Molly.

« Chère Molly, susurra-t-il, quel effet cela vous fait-il d'être des nôtres ?

— Je ne serai jamais des vôtres. Quoi que ça me coûte.

— Ah, dit-il en haussant les épaules, vous dites ça pour le moment... Au début, nous pensions tous comme vous. On refuse de se rendre, alors qu'on sent qu'on le devrait, parce qu'on est différent. On est fort, on peut résister. On n'abandonnera jamais, non. On vaut mieux que ça. Mais au bout d'un moment... on n'a plus envie de résister. On est même ravi. Parce que renoncer à son humanité, c'est bien peu de chose. » Il pivota pour me regarder droit dans les yeux. « Tu n'as rien dit à personne, hein, Eddie ? Je tablais là-dessus. Et d'ici que tu te résignes à l'idée qu'il n'y a rien à faire, il sera trop tard. C'est pour ça que tu es venu ? Pour me tuer avant que je révèle ce qui est arrivé à ta chère Molly ? Vais-je être abattu lors d'une tentative d'évasion ?

— Raconte tout ce que tu veux. Personne ne te croira. Un drone est capable d'inventer n'importe quel mensonge pour nuire à la famille.

— Dans ce cas, pourquoi es-tu ici ? Tu espères découvrir un remède, peut-être ? Ne nous fais pas perdre notre temps. Il n'y en a pas. Une fois que quelqu'un est contaminé, il devient l'un des nôtres. Pour toujours.

— Pense à tes propres intérêts. En répondant à nos questions, tu obtiendrais un traitement de faveur.

— Et ne te fatigue pas à mentir, ajouta Molly. Je le saurais immédiatement.

— Oui, dit Sébastien, en effet. Allez-y, posez vos questions.

— Qui était le traître originel ? Qui a réussi à convaincre la famille de faire appel aux Abominations, en 1941 ?

— Aucune idée, gloussa Sébastien, qui croisa les bras et se laissa aller contre la paroi transparente. Et au cas où vous envisageriez de me menacer avec des sorts de vérité, des Taser ou n'importe quel instrument d'interrogatoire, oui, je sais bien que nous avons un esprit collectif, mais il est strictement compartimenté. Chaque drone, à chaque instant, ne sait que ce qu'il a besoin de savoir. Sécurité élémentaire. Peut-être jadis ai-je connu l'identité du traître, mais actuellement on m'a déconnecté de ces secteurs d'information. Comme de tous ceux qui pourraient vous aider. C'est la même chose pour tous les drones ici présents.

— Il y a des moyens de mettre la vérité au jour, déclarai-je. Des moyens éprouvés. Bien sûr, ils peuvent se révéler fort destructeurs, pour le corps comme pour l'esprit.

— Grands dieux, dit Sébastien avec un large sourire, des

menaces de mort, de torture, face à un prisonnier impuissant ? Les Drood seraient-ils tombés si bas ?

— La protection du monde passe avant tous les principes.

— Certes, certes. Mais peut-on sauver le monde en se damnant soi-même ? Peut-on combattre des monstres en devenant un monstre ? » Sébastian avait pris un ton ouvertement moqueur, mais son visage n'exprimait rien. Il n'essayait même plus de singer les humains. « Les Dieux Affamés arrivent, Eddie ; et vous ne pourrez rien faire pour nous arrêter. Personne n'a jamais réussi à nous arrêter. Tiens, salut, Freddie ! »

Molly et moi fîmes volte-face pour voir Freddie qui s'approchait d'un pas hésitant. Il nous salua de la tête mais ne s'intéressait qu'à Sébastian. J'eus du mal à reconnaître le Freddie glamour et théâtral ; les événements récents l'avaient métamorphosé. Diminué, comme rétréci, il contemplait Sébastian avec un mélange de fascination et d'épouvante.

« Bonjour, Seb, finit-il par dire. Tu es toujours Seb ? Tu te souviens de moi ? Tu te souviens qu'on était amis ?

— Bien sûr que je me souviens de toi, Freddie. Je n'ai pas vraiment changé. Je suis devenu plus honnête, c'est tout. Je me souviens de notre amitié, du bon temps qu'on a eu ensemble. Simplement, je m'en fous. Je m'en suis toujours foutu, d'ailleurs. Je ne cherchais qu'à mener à bien ma mission. Navré, mais tu n'étais qu'un instrument, un moyen de pénétrer dans le manoir. Je savais bien que ta caution me simplifierait la tâche. Eddie avait rappelé tous les renégats, d'accord, mais il avait quand même de bonnes raisons de se méfier de moi.

— Tu étais déjà infecté, à l'époque ? demandai-je.

— Je ne te le dirai pas. Et puis chut, je parle à Freddie. Je n'en ai pas cru mes yeux quand tu as cru bon de filer, Freddie, alors qu'on venait de débarquer ici. J'avais besoin de toi, de ta personnalité excessive, pour qu'on ne s'occupe pas trop de moi. C'est pour ça que je t'ai fait revenir comme conseiller de Harry. Il n'y a jamais eu la moindre pensée utile dans ta jolie petite tête. Mais j'ai fait en sorte de te séduire pour être sûr que tu resterais au manoir. Tu es tellement spectaculaire que dès que tu es dans le coin, je n'attire plus l'attention.

— As-tu jamais eu des sentiments pour moi ? murmura Freddie.

— Oh, je ne sais pas. Peut-être. Parfois. Parfois, je suis plus humain qu'à d'autres moments. Mais ça n'a aucune importance. C'est terminé, tout ça. Dans le monde qui se prépare, il n'y aura pas de place pour les émotions humaines. Vous nous aimerez parce qu'on vous y contraindra, afin de faciliter la transition. Ça n'aura d'ailleurs pas d'importance pour nous. Nous sommes les Dieux Affamés, les Multièdres. Et vous, notre nourriture. »

Freddie se détourna, comme s'il venait de recevoir une gifle, puis s'éloigna d'un pas lent sans un regard en arrière.

« C'était cruel, dis-je à Sébastian.

— Bonté et cruauté vont de pair. Et maintenant, du balai. Je n'ai plus rien à te dire. Si tu as des questions sur ce qu'on ressent quand on est un drone, demande à Molly. Même si, plus le temps passera, moins tu pourras croire ce qu'elle racontera. »

Il nous éclata de rire au nez. Je pris Molly par le bras pour la ramener. Tous les drones se précipitèrent contre la paroi de verre pour nous regarder passer. Ils avaient tous la même expression.

C'était à Molly qu'ils s'intéressaient, pas à moi. Elle regardait droit devant elle, perdue dans ses pensées, et je ne crois pas qu'elle les ait remarqués. J'espérais que non.

« Je ne savais pas que Sébastian et Freddie étaient gays, dit-elle au bout d'un moment.

— Je ne pense pas que Freddie se soit jamais posé la question, répondis-je, ravi de parler d'autre chose. Il la planterait dans une flaque de boue s'il croyait la flaque capable de se tortiller. Et Sébastian est sans doute prêt à tout, tant que ça peut lui être utile. Freddie est un *sérial lover*, incapable de rester célibataire. Sébastian en a profité pour l'utiliser comme bouclier. Le pauvre.

— Sébastian sait ce qui m'est arrivé. Tôt ou tard, il parlera. Quand il jugera qu'il y a intérêt. Et, tôt ou tard, quelqu'un l'écouterait et le croira. Tu le sais aussi bien que moi.

— Ça prendra du temps. Et on n'a que trois ou quatre jours avant l'arrivée des Envahisseurs. La famille aura bien trop à faire pour prêter attention aux délires de Sébastian. »

Voyant l'un des gardiens s'approcher, nous nous arrê tâmes. Molly, tendue, me saisit le bras. Je m'appliquai à rester impassible.

« Le garde en faction devant la cellule de Sébastian nous a appelés. Il paraît qu'il a encore quelque chose à vous dire. C'est important, mais il n'acceptera de parler qu'à vous deux.

— C'est sûrement un piège, dit Molly. Il veut nous distraire avec de fausses informations. »

Je savais à quel point elle avait hâte de quitter le quartier d'isolement, mais je ne pouvais pas me permettre de partir. Sébastian, malgré tout, détenait des secrets importants ; il y avait toujours une possibilité pour qu'on réussisse à lui en faire dire plus long qu'il ne l'escomptait. Nous retournâmes donc auprès de lui, Molly toute raide à mes côtés. Appuyé nonchalamment contre l'épaisse paroi, il nous adressa un sourire suave.

« Je suis infecté depuis longtemps, commença-t-il sans détours. Tu n'imagines pas ce qu'on ressent quand les changements commencent pour de bon. C'est comme si on faisait partie d'une entité

plus grande, bien plus importante, plus essentielle. Pour la première fois de ma vie, j'avais un but, une destinée. Être humain, c'est si limité. Pourquoi aurais-je le moindre regret, quand c'est la grandeur qui m'attend ? À l'arrivée des Dieux Affamés, je deviendrai l'un d'eux et exulterai devant votre destruction.

— Mais tu te perds, protestai-je. Tu renonces à être celui que tu as construit. C'était très important pour toi, naguère.

— Je ne savais pas combien j'étais insignifiant avant d'être touché par les dieux. Pourquoi rester chrysalide quand on peut devenir papillon ?

— D'ordinaire, les papillons ne tuent pas tout ce qui vit dans le pré », glissa Molly.

Sébastien lui sourit. « S'ils le pouvaient, ils sauteraient sur l'occasion. Comme toi bientôt, chère Molly.

— Tu as prétendu que tu avais quelque chose d'important à nous dire, coupai-je. Crache le morceau, sinon on s'en va.

— Ah, oui... Tu t'es montré malin, Eddie, en repérant et arrêtant tous les drones que nous avons contaminés durant la bataille de Nazca. Mais dorénavant, chaque fois que vous vous approcherez de nous, vous perdrez des hommes. Gagnez toutes les batailles que vous voudrez, nous contaminerons les vôtres, jusqu'au dernier. N'essayez pas de vous opposer à nous : sinon, vous deviendrez tous des Abominations. »

Je lui souris à mon tour. « Cause toujours. »

Je remmenai Molly dans notre chambre. Nous avions tous les deux besoin de faire une pause. De réfléchir tranquillement. Je m'allongeai sur le lit mais, au lieu de me rejoindre, Molly s'approcha de la fenêtre pour contempler le parc. Le silence se faisait plus lourd à chaque seconde ; ni elle ni moi ne savions comment le rompre. J'avais promis de l'aider, de la sauver, mais je ne savais pas quoi faire. J'avais promis de la protéger de ma propre famille, si nécessaire. Pourtant nous savions tous deux que le sort de l'humanité était plus important. Nous savions beaucoup de choses sans vouloir être le premier à les formuler.

« Comment te sens-tu ? demandai-je pour mettre fin à cet affreux silence.

— Je perçois les premiers changements, dit-elle sans quitter le parc des yeux. Des changements physiques. Mon corps est... différent. Instable. Et ma tête s'emplit de pensées bizarres qui semblent venir de nulle part. Mes pouvoirs magiques contrôlent ce qui se passe... pour le moment. Je connais tant de sortilèges, tant d'incantations interdites, de secrets occultes ! Mais il ne m'était jamais venu à l'idée que j'aurais un jour besoin d'une arme contre moi-même.

— Il y a forcément quelqu'un qui peut t'aider. Avec tous les endroits où tu as voyagé, tous les contacts que tu as accumulés...

— Le prix qu'ils demanderaient serait pire que la contamination.

— Un Drood, alors. Il suffirait d'arrêter ou de ralentir l'évolution jusqu'à la fin de la guerre, quand on aura le temps de chercher une solution définitive.

— À qui pourrait-on demander ça ? À qui confier un tel secret ?

— À l'armurier. Oncle Jack comprendrait. Quand on a dû tuer son frère, James, il a compris.

— C'était pour sauver la famille, protesta Molly. Or je représente un danger réel pour la famille. Qui d'autre ?

— Je ne sais pas ! Fée-Bleue ? Il me doit une faveur. Peut-être pourrait-il aller pêcher un remède. Il s'en est bien trouvé un, après tout.

— Impossible de lui faire confiance. Les elfes ont toujours une idée derrière la tête.

— Eh bien, peut-être que Gilles accepterait de t'emmener à son époque, dis-je en désespoir de cause. Qui sait de quoi est capable la technologie du futur ?

— Tu l'as entendu, soupira Molly. Son avenir est strictement scientifique. Les siens ne seraient sans doute même pas capables de comprendre ce qui m'arrive. Et puis on ne va pas donner accès à l'avenir aux Abominations et aux Dieux Affamés. Il faut qu'on les arrête ici et maintenant. »

Je ne pus retenir un sourire. « Dois-je en croire mes oreilles L'abominable Molly Metcalf découvrirait-elle enfin les concepts de scrupules et de morale ? »

Elle se força à me rendre mon sourire. « Tout le monde finit par grandir, un jour ou l'autre. Moi, il ne m'aura fallu qu'un parasite supra dimensionnel qui m'infecte le corps et me bouffe l'âme. »

Je m'assis sur le lit pour lui jeter un regard songeur. « À présent que tu es l'un d'eux, communique-tu avec leur esprit collectif ? Tu les entends ? Peux-tu espionner leurs communications ? »

Molly se concentra un moment. « Il y a quelque chose, oui, à la limite de mes pensées. Un bruit de fond très lointain. Mais c'est du charabia, des syllabes incompréhensibles. Pas humaines : aliens. Je les comprendrai peut-être à mesure que je deviendrai comme eux. Mes pensées ressembleront vraiment à ça ? Si aliens, si profondément autres, qu'un humain ne peut même pas les imaginer ? » Elle me lança un regard passionné. « On doit absolument les arrêter, Eddie. Tant que je suis encore moi-même. Peut-être que, si on les chasse de notre réalité, l'infection disparaîtra.

— Oui, dis-je pour ne pas me montrer cruel. Peut-être.

— J'ai peur, Eddie. Peur d'être de moins en moins moi-même et



de devenir quelque chose qui se fouta de tout ce qu'elle aura perdu. Je me foutrai même de ne plus t'aimer... S'il n'y a pas de remède, quand tout espoir sera perdu, Eddie, tue-moi avant que je ne sache plus qui tu es. Si tu m'aimes, tue-moi.

— D'accord. J'en suis capable. »

## Paix et guerre

Tous les Drood sont des combattants. On a ça dans le sang ; et puis on nous y forme. Le torque fait partie de nous dès la naissance, et tout gamins on nous apprend à nous battre pour la bonne cause, même si rares sont ceux d'entre nous qui quitteront jamais le manoir ou, simplement, verront jamais un poing prêt à frapper. Parce que la famille a toujours su qu'un jour pourrait venir où, comme aujourd'hui, tous les Drood devraient partir en guerre pour défendre l'humanité et la planète tout entière.

Sonnez l'assaut, et déchaînez les Drood de guerre !

Janissary Jane nous avait beaucoup apporté, mais avec Gilles Traquemort c'était différent. Sous sa fêrule, nous apprenions à n'être plus simplement des guerriers mais les soldats d'une armée. Quand Jane nous dirigeait, elle nous faisait jouer à la guerre. Avec Gilles, c'était pour de vrai ; une moitié de la famille affrontait l'autre moitié afin d'apprendre à combattre en groupe. Il ne suffisait plus d'être des guerriers, ni même des héros : nous devions devenir une armée. Gilles nous enseignait à penser en stratèges et en tacticiens, au lieu de notre habituelle philosophie individuelle. À concevoir l'opération dans son ensemble, et pas simplement notre petit rôle personnel. Nous comprenions vite. Nous savons apprendre.

Nous étions tous réunis sur l'immense pelouse, brillants et terribles dans nos armures d'or, et faisions de notre mieux pour nous entretenir. Tous les Drood, à part les spécialistes strictement nécessaires pour le QGO, la salle de commandement et l'infirmier, chargeaient en tous sens sous les ordres de Gilles. Les corps se heurtaient, muscles et nerfs tendus à craquer. Le fracas de la bataille

était assourdissant : armes d'or contre poitrines d'or, poings contre crânes, cris furieux, exaltés ou jubilants. Les griffons se levèrent pour aller boudier dans un coin plus tranquille, suivis des paons et de tous les autres animaux. Même notre sirène officielle sortit la tête de l'eau pour voir à quoi rimait ce tintamarre avant de replonger. À bonne distance, des rangées d'enfants dispensés de cours nous regardaient faire la guerre. Ils applaudissaient et nous acclamaient. On les avait fait venir pour qu'eux aussi s'instruisent.

Parce que nous savions tous, même si nul ne le reconnaissait, que même si nous gagnions la guerre beaucoup d'entre nous n'en reviendraient pas, et que la nouvelle génération de Drood devrait se mettre au travail bien plus tôt que prévu.

J'étais avec les autres, au cœur de l'action, et m'entraînais comme eux. Je courais en tous sens sur la pelouse ravagée, dirigeais un groupe avant de rentrer dans le rang pour laisser quelqu'un d'autre s'essayer au commandement. J'étais trop accoutumé au rôle de loup solitaire, un luxe que je ne pouvais plus me permettre. Je courais donc, poumons douloureux et vision traversée de taches noires, hérissais mes mains dorées de lames acérées et me jetais de mêlée en mêlée.

Tous mes membres me faisaient mal, et mon cœur battait si fort qu'il me semblait près de jaillir de ma poitrine. Et ce n'était qu'une répétition.

Apparemment, Gilles à son époque connaissait quelque chose de très similaire à notre armure vivante : il fourmillait d'idées pour la transformer en arme offensive. Durant les brèves pauses qu'il consentait à faire entre ses campagnes soigneusement chorégraphiées, il nous répétait que la famille s'était toujours autocensurée quant aux usages possibles de l'armure. Elle ne se limitait pas à une protection, une seconde peau qui nous rendait plus rapides et puissants. James, en créant des lames sur ses poings, prouvait que l'armure était capable de répondre à nos pensées, à nos besoins. Une épée ? Très bien. Pourquoi pas, alors, une hache ? Si j'arrivais à faire apparaître des piquants sur mes phalanges, pourquoi pas sur tout mon corps ? L'armure n'avait la forme que nous lui connaissions que parce que personne n'avait envisagé d'en faire autre chose.

Quand on a déjà un miracle, pourquoi chercher à l'améliorer ?

Il avait fallu un étranger pour nous faire prendre conscience des vraies capacités de l'armure : elles n'étaient limitées que par notre manque d'imagination. Une fois compris cela, impossible de nous arrêter. Ça réclamait beaucoup de concentration, mais la matière étrange se modelait sous la pression de nos désirs. De nos mains dorées jaillirent toutes sortes d'armes, et nos visages devinrent gargouilles grimaçantes, loups enragés, monstres ou anges. Des

silhouettes flexibles se tordaient, se transformaient, pour adopter des apparences mythiques ou légendaires. Certains obtinrent même une paire d'ailes et se mirent à voler maladroitement. Nous n'arrivions pas encore à conserver notre aspect bien longtemps ; ça réclamait trop de concentration. En s'entraînant, qui pouvait dire à quels résultats nous parviendrions ?

J'observai les créatures chimériques se pavaner devant des spectateurs admiratifs en m'interrogeant sur ce que j'en pensais. Pour l'instant, notre armée avait besoin de toutes les armes possibles. Mais, la guerre finie, que se passerait-il ? Monstres dorés et gladiateurs étincelants ne seraient plus d'aucune utilité. D'ordinaire, pour maintenir la paix nous n'avions besoin que d'un petit nombre d'agents de terrain spécialement formés, comme moi. Les soldats d'or accepteraient-ils sans rechigner de renoncer à ces possibilités enthousiasmantes ?

Et si... si l'armure commençait à répondre à nos désirs inconscients comme à nos ordres délibérés ? Risquions-nous tous de nous transformer en monstres du ça, en créatures féroces mues par nos démons intérieurs ? Peut-être même de nous retrouver prisonniers de nos propres armures qui ne répondraient plus qu'à nos pulsions et ignoreraient notre volonté consciente qui, horrifiée, les supplierait de se désactiver ?

Des cauchemars à réserver pour d'autres jours. D'ici là, je devais faire en sorte que le monde en connaisse, d'autres jours. D'abord gagner la guerre, ensuite se soucier de la paix. Je retournai donc au combat, armure contre armure, tout au long d'une journée torride. Et sous mes yeux la famille Drood se transformait, plus redoutable, plus subtile, plus déterminée. Gilles Traquemort la faisait passer en surmultiplié.

Et nous nous régaliions.

Au cours d'une autre pause, je m'assis dans l'herbe pour savourer au goulot une Beck délicieusement froide. La matriarche était sortie assister aux manœuvres et, très attentionnée, avait apporté un panier de pique-nique. Privilège du poste : j'en avais eu la primeur. Je dévorai donc des cuisses de poulet froid, descendis une bière et ignorai délibérément les petits sandwiches au concombre. Je trouve souvent que grand-mère prend trop au sérieux son rôle d'aristocrate.

Assise près de moi sur une canne-siège, très naturelle avec son tweed et son rang de perles, elle observait la scène d'un air passionné et, ostensiblement, me demandait mon avis sur tout pour s'empresse d'approuver. Pour l'édification du public, naturellement ; toute la famille verrait ainsi qu'elle me soutenait sans réserves. Gilles Traquemort vint bientôt nous rejoindre. Nul n'avait fourni plus d'efforts que lui, mais il n'avait pas versé une goutte de sueur et n'était

même pas essoufflé. On aurait cru qu'il faisait ça tous les jours, et c'était peut-être le cas. Il était Premier guerrier, quoi que ça veuille dire au juste. Gilles s'inclina, courtois, devant la matriarche, et m'adressa un signe de tête jovial.

« Ils s'en sortent bien, Eddie. Excellente forme physique et volonté de vaincre. Je suis impressionné. Que dirais-tu d'une petite démonstration, toi et moi, pour montrer aux tiens ce dont sont capables deux combattants expérimentés ? Rien de trop fatigant ; un duel pour rire. Qu'en penses-tu ? »

Je retins un soupir et réussis à garder un visage impassible. Chaque fois que je faisais venir quelqu'un ici, il se sentait obligé de m'affronter afin de mettre à l'épreuve ma légitimité. Et afin de se mesurer à moi, si possible devant tout le monde. On a toujours envie de vérifier si le cow-boy est vraiment aussi rapide que l'affirme sa légende. Je commençais à trouver ça lassant. Si Molly avait été là, elle aurait claironné : « Ah, les hommes ! Et si, tout simplement, vous la sortiez pour vous la mesurer ? »

Mais elle n'était pas là. Elle était repartie se promener dans le parc pour se retrouver seule avec elle-même. Qui que ce soit, ou quoi que ce soit, ces jours-ci.

« Bien sûr, reprit Gilles, si tu es trop fatigué, ou si tu ne te sens pas à la hauteur, je comprendrai. Nous comprendrons tous.

— Ça suffit », coupa la matriarche en se levant d'un mouvement leste. Sa canne-siège, plantée toute seule dans l'herbe, avait soudain l'air perdu. Martha s'approcha de Gilles, qu'elle fixait d'un œil glacé. « Je ne sais pas comment ça se passe à votre époque, Gilles Traquemort, mais chez nous on ne devient pas chef en gagnant un duel. Ici, nous sommes tous des guerriers. Il ne suffit pas de savoir se battre pour diriger la famille. Mais enfin, si vous avez tellement envie d'un duel, je peux vous accorder ce plaisir.

— Vous ? » Gilles ne chercha même pas à dissimuler son étonnement. Il eut un sourire condescendant.

« Oh non, murmurai-je. Ne souris pas comme ça.

— Je suis certain que vous vous battiez très bien, quand vous étiez jeune », reprit Gilles.

Martha l'interrompt net, d'un ton tranchant comme un rasoir. « Je suis la matriarche Drood. Et n'importe quel Drood est de taille contre un petit parvenu de mercenaire débarqué du futur. »

Gilles leva une main conciliante. Martha l'attrapa, pivota pour lui faire une clé au bras et le jeta par terre tête la première. Sous l'impact, Gilles ne put retenir un grognement. Elle lui donna un coup de pied dans les côtes, si violent qu'à dix mètres de là les témoins grimacèrent. Gilles réussit à s'écarter pour se relever en hâte. Il ne souriait plus. Il voulut dire quelque chose mais se tut en voyant

Martha revenir à l'attaque. Il adopta une position défensive classique, qui ne servit à rien. Martha en fit de la bouillie ; il tentait bien de prendre le dessus, de plus en plus paniqué, mais elle paraît tous ses coups avec une facilité effarante. Et, en la voyant, on avait l'impression que c'était facile. Elle n'activait même pas son armure.

Gilles aurait dû se montrer prudent. Le titre de matriarche n'est pas simplement héréditaire. Martha a enseigné le combat à mains nues pendant trente ans, et n'a arrêté que lorsqu'elle a trouvé quelqu'un qui la surpassait.

Gilles n'était pas stupide. Lorsqu'il comprit qu'il ne pouvait espérer la battre ni même lui résister, il se rendit. Martha, immédiatement, recula pour le laisser se relever tant bien que mal.

« J'ai compris, matriarche, dit-il en essuyant d'un revers de main le sang qui lui coulait de la bouche. C'est impressionnant.

— En effet. J'espère sincèrement que nous n'aurons pas à réitérer ce petit exercice. Et, Gilles, au cas où vous nourririez des ambitions secrètes : vous ne prendrez jamais la tête de la famille. Vous n'êtes pas un Drood. »

Elle lui tourna le dos, le congédiant sans plus de formalités, et il eut l'intelligence de ne pas protester. Il cria aux spectateurs de retourner à l'exercice ; tous obéirent. Martha récupéra sa canne et me jeta un regard lourd de sens.

« J'ai vaincu trois de mes sœurs pour devenir matriarche. C'est toi qui commandes... parce que je te laisse faire. Ne l'oublie jamais, Eddie.

— Bien sûr, grand-mère. » Elle retournait déjà au manoir. Quand je fus certain qu'elle ne pouvait plus m'entendre, j'ajoutai : « La guerre, grand-mère, ça ne se résume pas à balancer des gens par terre.

— J'ai entendu ! cria-t-elle sans se retourner.

— Oui, grand-mère. »

Le chaos organisé reprit son cours. Peut-être Gilles aboyait-il ses ordres un peu plus fort qu'auparavant. J'estimais que j'avais bien mérité un moment de repos. Je fouillai le panier abandonné pour en tirer du caviar et du pain grillé, puis m'éloignai en quête d'un peu de tranquillité. Je finis par atterrir dans la chapelle abandonnée. Tout était calme – mais toujours aucun signe de Jacob. Ça commençait à m'inquiéter. Il mijotait quelque chose. Je m'assis dans son vieux fauteuil en cuir pour consulter le miroir de Merlin. L'utiliser pour espionner mon entourage et découvrir des secrets que j'aurais dû ignorer devenait une sorte de drogue. Mais, dans l'intérêt de la famille, j'avais besoin de savoir certaines choses, alors... Je demandai au miroir de me montrer ce que Molly était en train de faire. Je voulais lui faire confiance, croire qu'elle avait la force de se contrôler,

mais elle n'était plus seulement Molly. Quelque chose vivait en elle, étranger, hostile. Il fallait que je sois sûr d'elle. Pour notre bien à tous.

En quelques heures, depuis la veille et presque malgré moi, j'avais remarqué chez elles des changements physiques et mentaux. Elle semblait plus grande, plus forte, ses gestes un peu déconcertants... mais peut-être me faisais-je des idées. Pourtant, il était indéniable que ses attitudes n'étaient plus les mêmes, et parfois je la surprénais, immobile et le regard vide, à écouter une voix en elle. Elle disait capter des échos de l'esprit collectif des Abominations tout au fond de sa tête. Du charabia au début, mais peu à peu elle en comprenait des fragments. Elle s'était mise à identifier l'emplacement de certains nids, dont plusieurs qui nous étaient totalement inconnus. J'avais transmis les coordonnées à la salle de commandement ; les informations avaient bientôt été confirmées et on m'avait demandé de pousser Molly à continuer ses recherches. (J'avais expliqué qu'elle recourait à ses pouvoirs magiques et, vu sa réputation, on n'avait fait aucune difficulté pour le croire.) Et chaque fois qu'elle trouvait une tour, Molly me lançait un regard de défi, comme pour dire : *Tu vois ? Je suis toujours moi-même. Toujours Molly. Toujours de ton côté.* J'étais bien forcé de sourire et de la féliciter, alors même que ça prouvait surtout que son esprit se modifiait et comprenait de mieux en mieux ce qu'émettaient les Abominations.

De plus, elle était sujette à de violentes sautes d'humeur, mais je n'étais pas certain que ce soit dû à la contamination.

Le miroir de Merlin me la montra, dans un bosquet qui donnait sur la vieille roue à aube sur l'autre rive du lac. Elle avait les traits tirés, les yeux dans le vague, et ignorait les cygnes qui s'étaient approchés d'elle en espérant des miettes de pain. Je restai un long moment à la regarder. Elle ressemblait toujours à Molly. Ma Molly. Mais je ne pouvais m'empêcher de me demander combien de temps ça durerait encore. Combien de temps avant que son âme et son esprit n'aient trop changé pour qu'elle reste elle-même ? Je me sentais malade d'impuissance. J'étais à la tête de la famille la plus puissante du monde et je ne pouvais rien faire pour sauver la femme que j'aimais. À part la mener au combat dans l'espoir qu'elle y trouve une mort honorable.

Ainsi n'aurais-je pas à la tuer de mes propres mains quand elle aurait franchi le point de non-retour. En serais-je capable ? Je le pensais. C'était ce qu'elle voulait, ce qu'elle m'avait demandé de faire. Et puis, j'avais déjà fait pire, jadis, au nom de la famille.

Soudain Harry Dhood et Roger Morningstar apparurent. Ils longeaient la berge pour rejoindre Molly. Harry souriait, comme s'il était simplement en balade et tombait sur elle par hasard. Le sourire de Roger, lui, était machinal, et ses yeux aussi noirs et vigilants qu'à

l'ordinaire. Sous ses pas l'herbe fumait et noircissait, et les cygnes s'enfuyaient devant lui. Un oiseau qui volait tranquillement tomba raide mort à ses pieds. Roger le ramassa et mordit dedans comme dans n'importe quel casse-croûte. Un filet de sang lui coula sur le menton. Quand Harry lui jeta un regard noir, il s'empessa de jeter l'oiseau mort. Molly avait sûrement remarqué leur présence, mais elle les ignore jusqu'au dernier moment et, d'un coup d'œil menaçant, les fit s'arrêter net.

Leurs voix, quoique lointaines, me parvenaient clairement.

Je sus tout de suite, à la façon dont elle les examinait, qu'elle se demandait s'ils étaient au courant de son état. Après tout, Roger disposait d'une perception surhumaine, et Harry avait des années d'expérience sur le terrain. Très vite, elle conclut qu'ils ne savaient rien et salua Harry d'un signe de tête. Elle ignore Roger.

« Molly, lança Harry très détendu. Tu as l'air en forme.

— Qu'est-ce que tu veux, Harry ?

— Comme toujours, répondit-il en remontant ses lunettes sur son nez. Je veux le bien de la famille. Actuellement, cela implique que je remplace Eddie. La famille a besoin de mes décisions calmes et pondérées, pas de l'impulsivité hystérique de mon cousin. Il va tout foutre en l'air et nous conduire droit à la mort. Tu dois bien le savoir, Molly, tu le connais mieux que nous. T'en remets-tu vraiment à lui pour prendre la bonne décision en situation de crise ? Et si on perd, qui restera-t-il pour sauver le monde ?

— Qu'est-ce que tu veux, Harry ? répéta Molly.

— Tu es notre seul moyen d'atteindre Eddie, répondit Roger. Si nous réussissions à te rallier à notre cause, à te convaincre que Harry doit redevenir notre chef... Disons que, sans ton soutien, Eddie s'effondrerait sans doute. »

Molly sourit brusquement. « Vous ne le connaissez vraiment pas. Eddie a toujours été plus fort qu'on ne le pense. Il n'avait pas le choix. Il ne s'appuie pas sur moi. Il n'a pas besoin de moi. Et il s'en tirera tout aussi bien quand je serai partie. »

Harry et Roger échangèrent un coup d'œil. « Tu comptes nous quitter, Molly ? demanda Harry.

— Ne me dis pas que tu t'es enfin lassée de ce béni-oui-oui, s'écria Roger. Pas trop tôt ! Toi et moi étions proches, jadis, mais je n'ai toujours pas compris ce que tu lui trouvais.

— Toi et moi n'avons jamais été vraiment proches.

— Comment peux-tu dire ça ? gémit Roger avec une moue ironique. Je l'ai tellement mal vécu, quand tu m'as quitté. J'ai mis des semaines à m'en remettre.

— Je t'ai quitté parce que tu as essayé d'offrir mon âme aux Enfers !



— Détails que tout cela. Nous avons tous des contraintes familiales. »

Molly renifla. « Et te voilà avec Harry. Plutôt étonnant ; tu étais obsédé par mes seins. Tu as donc viré ta cuti ? »

— Je suis à moitié démon. Je ne m'embarrasse pas des limites que les humains s'imposent, surtout dans ma sexualité. Je veux tout essayer... et j'y arrive assez bien. »

Molly se tourna vers Harry. « Et tu n'es pas jaloux de ce qu'il y a eu entre lui et moi ? »

— Un lit et rien d'autre ! rétorqua Harry. Alors qu'entre lui et moi c'est de l'amour.

— De l'amour ! répéta Molly d'un ton incrédule. Il vient des Enfers ! C'est une créature du Gouffre qui a pour seul but d'entraîner les humains vers une damnation éternelle !

— Une critique ? lança Roger. Venant de l'abominable Molly Metcalf ? La femme qui a forniqué avec des démons à la cour des Enfers parce que c'était la seule façon d'acquérir certains pouvoirs ? Eddie est au courant ? Est-ce que tu lui as vraiment avoué *tout* ce que tu as fait, ô méchante sorcière des bois sauvages ? Et penses-tu qu'il aurait pour toi les mêmes sentiments s'il était au courant ? »

Molly ne détourna pas le regard et leva le menton. « J'étais une personne différente. J'avais juré de venger ma famille assassinée par les Drood. J'avais besoin d'accumuler un maximum de pouvoir avant de m'en prendre à eux. Mais... c'est du passé, les temps changent, comme les expressions toutes faites dans ce genre. Je ne suis plus celle que j'étais.

— Et tu penses qu'Eddie se satisfera de cette réponse ? demanda Roger. À mon avis, tu vas t'apercevoir que sur certains points il peut se montrer plutôt conservateur.

— Il n'est pas obligé d'apprendre ce que nous savons, murmura Harry. On pourrait ne rien lui dire. Si tu te sentais l'envie de nous aider, même un peu.

— En échange de votre silence ?

— Oui, dit Roger. On ne te demande que de défendre notre cause. Nous soutenir. Aide-nous à convaincre Eddie qu'il vaut mieux pour tout le monde qu'il démissionne en faveur de Harry. Sans grands discours, sans cérémonie. Glisse-lui simplement un mot à l'oreille aux moments cruciaux. »

Il se tut soudain devant le sourire de Molly. Un sourire mauvais. Elle s'avança ; Roger recula. Harry se hâta de s'interposer.

« Jadis, dit Molly, ça aurait pu m'importer, ce que vous voulez raconter à Eddie. Mais les choses ont changé. Dites-lui ce qui vous fait plaisir. Je m'en fous, et je pense qu'il s'en fouta tout autant. Lui et moi, on ne s'intéresse plus au passé. Seulement à l'avenir. Tout de

même, Harry, Roger, à votre place je prendrais bien soin de ne rien faire qu'Eddie pourrait interpréter comme une menace à mon égard. Il devient très protecteur, le cher ange. Et tu n'as sans doute pas très envie qu'il te botte le cul devant tout le monde une seconde fois, Harry, si ?

— On part en guerre ! La famille a besoin de moi comme chef !

— Non. Tu as eu ta chance et tu t'es planté. C'est toi qui as laissé la situation se dégrader au point où nous en sommes aujourd'hui. Si j'étais Eddie, je te tuerais en représailles. D'ailleurs, tu sais, je vais peut-être vous tuer tous les deux de mes propres mains. Pour le principe. J'ai grand besoin de me remonter le moral. »

Elle leur lança un sourire éclatant avant de s'éloigner. Ils la suivirent du regard.

« Ah, les femmes ! » soupira Roger.

Harry hocha la tête.

Je fis disparaître la scène du lac mais n'en avais pas encore fini avec le miroir. Une partie de moi voulait aller rejoindre Molly, la serrer contre moi et lui dire que rien n'avait d'importance. Pour moi, elle seule comptait. Mais j'avais encore des responsabilités envers ma famille, encore des tâches à accomplir. Je demandai donc au miroir de me montrer M. Surin. J'aurais dû me rappeler que les sales fouineurs entendent rarement parler d'eux en bien ; et d'ailleurs, qu'ils entendent rarement parler de qui que ce soit en bien.

À ma grande surprise, je le vis tranquillement installé parmi les rayonnages de l'ancienne bibliothèque, avec Rafe qui lui servait le thé. M. Surin avait quitté le costume qu'il portait la dernière fois que je l'avais vu. Sans doute parce que celui-ci était imbibé du sang de Penny. Il avait réendossé son habit de soirée victorien. Très calme, il accepta le lait mais pas de sucre, et saisit d'une main délicate la tasse de porcelaine fine que lui tendait Rafe. Il souffla sur le thé pour le refroidir, sans jamais quitter du regard le jeune bibliothécaire qui s'assit en face de lui.

« Vous ne buvez pas, Rafe.

— C'est encore un peu trop chaud. Ne m'attendez pas. »

M. Surin, l'air presque triste, avala une longue gorgée avant de reposer la tasse sur une étagère avec une moue de déplaisir.

« Si vous tenez absolument au poison, Rafe, il faut que le thé soit beaucoup plus infusé afin d'en couvrir le goût. La dose de strychnine glissée dans cette tasse suffirait à tuer une douzaine d'hommes ordinaires. Mais cela fait bien longtemps qu'on ne peut plus m'éliminer aussi facilement. Pour un être tel que moi, les poisons ont la douceur du lait maternel. Pourquoi, Rafe ? À cause de Penny ? Vous étiez amis ? Plus qu'amis, peut-être ? »

Rafe se leva brusquement en jetant sa tasse au loin. Longtemps, il resta penché sur M. Surin, poings serrés. M. Surin se dressa à son tour. Rafe, haletant, avait du mal à parler. La haine et le dégoût lui déformaient les traits.

« Nous n'avons jamais été proches, finit-il par cracher. Mais nous aurions pu le devenir. Elle n'a jamais su ce qu'elle était pour moi. Et maintenant, à cause de vous, elle ne le saura jamais. Soyez damné !

— C'est déjà fait. »

Rafe, en larmes, se jeta sur l'immortel impassible pour le rouer de coups. M. Surin ne bougea pas un muscle. Rafe activa son armure, et ses poings dorés s'écrasèrent sur le visage de son adversaire avec une puissance terrible – mais sans conséquences. Si M. Surin ressentait la moindre douleur, il ne le manifestait en rien. Pour finir, Rafe s'immobilisa, bras ballants, et désactiva son armure. Son visage ruisselait de sueur et de larmes. M. Surin le contempla un instant.

« Pleure, petit. Ça n'a rien de honteux. Je pleurerais aussi, si j'en étais capable. »

William Drood les rejoignit, alerté par le bruit, et comprit vite ce qui s'était passé. D'un regard noir, il fit reculer M. Surin, puis s'approcha de Rafe pour l'entraîner à l'écart. M. Surin, complètement immobile, regarda droit devant lui jusqu'à ce que William revienne, seul. Pendant tout ce temps j'observai l'immortel ; pas une seconde son visage n'exprima la plus légère émotion. Impossible de deviner ses pensées ni ses sentiments. S'il en avait. Parfois je regrettais de ne pas être comme lui et de souffrir autant. William, d'un geste, l'invita à s'asseoir face à lui ; il jeta un regard navré au service à thé abandonné.

« Ne buvez pas, dit M. Surin d'un ton égal.

— J'ai cru comprendre, oui. Désolé. Il est jeune. À cet âge, on prend tout comme une attaque personnelle. Enfin, pour vous, c'est la routine, j'imagine. Et c'est bien mérité. Qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ?

— Selon Molly Metcalf, je pourrais apprendre ici des choses utiles. » Il aurait pris le même ton pour parler de la pluie et du beau temps. « Des secrets anciens dont on ne trouve trace qu'ici. Peut-être même un remède à mon état. Ou du moins un moyen d'en améliorer certains aspects. »

William lui jeta un regard songeur. « C'est vous-même qui avez choisi de devenir ce que vous êtes aujourd'hui. Le regrettez-vous à présent ?

— Vous connaissez cette bibliothèque mieux que personne. Pouvez-vous m'aider ?

— Pourquoi accepterais-je ? Après tout ce que vous avez fait, ne devrais-je pas me réjouir à l'idée de votre damnation sans retour ?

— Pour sauver des vies ? Pour qu'il n'y ait plus jamais de Penny, et plus jamais de Rafe ? »

William renifla. « On doit bien avoir des choses pour vous. Il y a ici des livres qui abordent tous les sujets existants sous plusieurs soleils, de l'inhabituel à l'improbable en passant par l'incroyable et le totalement impossible. Je serais prêt à parier que vous êtes quelque part dans ces rayonnages. Tout dépend de ce que vous voulez que je trouve au juste.

— J'ai choisi de devenir ce que je suis. Tout ce que je suis, tout ce que j'ai fait, j'en suis responsable. Mais, pour la première fois de ma vie, je voudrais que ça change.

— Tout dépend de l'identité de celui avec qui a été conclu l'accord originel, dit William en pesant chacun de ses mots. Certains marchés peuvent être renégociés. Souhaitez-vous redevenir humain ?

— J'ai toujours été humain. C'est bien le problème. Je désire... autre chose. Je veux trouver un moyen de faire revenir mes victimes. Toutes mes victimes. Rappeler d'entre les morts les femmes que j'ai massacrées au fil de toutes ces années et leur redonner la vie, jusqu'aux cinq malheureuses qui ont rendu tout cela possible, dans la douceur incroyable de l'automne 1888.

— Je suis navré : c'est impossible. »

M. Surin bondit ; une longue lame étincelante apparut soudain dans sa main. Avant même que William ait pu réagir, le tranchant du couteau se retrouva pressé contre sa gorge juste au-dessus de la pomme d'Adam. M. Surin approcha son visage de celui de William, son haleine glacée tombant dans ses yeux écarquillés. Il appuya un peu plus fort, jusqu'à entamer la peau en faisant couler un filet de sang. William ne bougeait pas un muscle.

« Ce n'est pas la réponse que je souhaitais entendre.

— Nous avons tous, dans notre vie, des instants qu'on voudrait pouvoir effacer. » William n'osait pas avaler sa salive. « Mais les péchés ne peuvent jamais être annulés. Seulement pardonnés.

— Ça ne suffit pas.

— Je sais. » William ne quittait pas le regard de M. Surin, pourtant insupportable, car ça valait mieux que de baisser les yeux sur l'arme contre son cou. « Rien dans cette bibliothèque, nul livre, nul secret, ne vous permettra de ramener les morts à la vie. Un seul homme en a jamais été capable et, indéniablement, vous n'êtes pas lui. Je pourrais vous aider à invoquer les esprits de ces malheureuses pour vous donner la possibilité de communier avec elles, ou encore transformer leurs restes en zombies. Mais ce n'est ni ce que vous voulez ni ce dont vous avez besoin. »

M. Surin réfléchit un long moment, durant lequel William osa à peine respirer, puis recula sans crier gare en faisant disparaître sa

lame. William porta à son cou une main hésitante et, n'y voyant que quelques gouttes de sang, se détendit un peu.

« Qu'y a-t-il d'autre ? » demanda M. Surin, le regard dans le vide.

William n'avait pas l'air certain que c'était à lui qu'il s'adressait.  
« D'autre ? »

— Je ne peux ni défaire ce que j'ai fait, ni cesser d'être ce que je suis. Je ne peux même pas m'échapper par la mort. Que me reste-t-il ?

— L'expiation. Faire assez de bien pour contrebalancer vos péchés. »

M. Surin fronça les sourcils. « Tuer pour la bonne cause, ça compterait ? »

— Je dirais que oui. »

Pour la première fois, M. Surin eut un sourire. « Je suis content qu'il y ait une guerre, dans ce cas. » Il se détourna et s'en fut sans ajouter un mot. William le regarda partir, puis baissa les yeux sur le sang qui lui maculait les doigts.

Un peu plus tard, plongé dans la lumière cramoisie du sanctuaire aux côtés de la matriarche, j'attendais l'arrivée de ceux que j'avais convoqués. Je ne savais pas si ça venait de moi, ou si les temps avaient effectivement changé, mais l'éclat d'Étrange n'avait plus son effet rassurant. Étrange lui-même se montrait plutôt réservé. Peut-être désapprouvait-il ce que je faisais faire à la famille avec les armures et l'énergie qu'il fournissait si généreusement. Je ne pouvais pas me permettre d'en tenir compte. J'étais là pour gagner la guerre. Je m'en préoccuperais plus tard, si j'étais toujours en vie.

Du moins, j'espérais que je m'en préoccuperais.

« Ce n'est jamais facile, dit Martha tout à trac, d'une voix qui résonna dans la vaste pièce. Jamais facile, d'envoyer des agents sur le terrain pour affronter une mort probable. Nous nous y résignons parce que c'est nécessaire pour le bien de la famille et du monde. Mais ça ne devient jamais plus facile.

— Merci de me dire ça, mais ça ne m'aide pas beaucoup.

— Ça t'aidera un jour. Plus tard. Je suis contente que tu sois revenu, Edwin. Qui aurait cru que nous avions tant en commun ?

— Eddie, coupa Étrange, désolée de te déranger, mais ta réunion va devoir attendre. Les équipes de sécurité des cellules de confinement viennent de m'informer que Sébastien s'est fait assassiner.

— Quoi ? glapit la matriarche. C'est impossible ! Tout est prévu pour empêcher ce genre de chose !

— Que s'est-il passé ? demandai-je. Il essayait de s'évader ?

— Non. On l'a retrouvé mort dans sa cellule, c'est tout.

— Comment est-ce possible ? souffla la matriarche, sincèrement

outrée. Par la force des choses, notre sécurité est la meilleure du monde.

— Les détails sont en cours », répondit Étrange, qui semblait abattu et distant, très loin de son exubérance habituelle.

Un flux continu de mauvaises nouvelles peut avoir cet effet. Et je me disais parfois qu'il devait juger notre monde matériel passablement décevant. Je m'obligeai à me concentrer sur ses paroles.

« Les gardiens ont d'abord cru à un suicide. Jusqu'à ce qu'ils pénétrèrent dans la cellule et constatent l'étendue des blessures. Il a été ouvert de la gorge à l'anus. Mais l'enregistrement vidéo ne montre personne qui soit entré. Ni sorti. Les caméras n'ont rien remarqué. Ce qui est impossible, j'imagine.

— Tiens-nous au courant de l'enquête, dis-je après un silence. Et double le nombre de gardiens en faction devant chaque cellule.

— Et c'est tout ? s'exclama Martha. Edwin, il faut qu'on aille constater de nous-mêmes ce qui s'est passé là-bas !

— Non. Nous ne ferions que les encombrer. Laissons les responsables de la sécurité faire leur boulot. Ils y excellent.

— Mais...

— Ils savent déjà que ce qui s'est passé est impossible. Ils n'ont pas besoin qu'on vienne regarder par-dessus leur épaule.

Nous, concentrons-nous sur ce qui est vraiment important. Ne nous laissons pas distraire. C'est peut-être même pour ça qu'on a tué Sébastian : pour nous déconcentrer à la veille de l'assaut. Après tout, qui aurait intérêt à l'éliminer ? Qu'aurait-il bien pu nous révéler ?

— L'identité du traître originel, répondit Martha. Seul un Drood a pu contourner les systèmes de sécurité. Quelqu'un qui en connaissait le principe et le fonctionnement sur le bout des doigts. Mais tu as raison, Edwin, nous ne pouvons pas nous laisser détourner de notre tâche. »

Un Drood. Oui. Je souhaitais que ce soit un Drood, même si c'était affreux. Parce que l'assassin était peut-être Molly. Je ne voulais pas penser cela, mais impossible de m'en empêcher. Molly, grâce à ses pouvoirs magiques, pouvait accéder à l'intérieur de la cellule. Et elle souhaitait sa mort à cause de ce qu'il lui avait fait. À moins que... En influant sur ses pensées, la chose qui vivait en elle l'avait peut-être contrainte à le tuer pour servir les objectifs des Abominations ?

« Étrange, demandai-je, où se trouve Molly en ce moment ?

— J'ai bien peur de l'ignorer, Eddie, répondit-il après un instant. Je n'arrive pas à la localiser. C'est bizarre...

— Tant pis. Aucune importance. Je lui parlerai plus tard. »

Les participants finirent par arriver, et la réunion put avoir lieu. Gilles Traquemort était le premier, naturellement : les soldats sont

punctuels. Comme toujours, il dégageait une impression de calme, de sérénité et de menace. Il s'inclina devant la matriarche et moi, et il n'aurait pas été facile de déterminer à qui il montrait le plus de respect. Je commençais à croire que j'avais eu tort de ne pas l'affronter en duel. Les soldats ne respectent que la force. Mais si j'avais perdu... J'avais vu Gilles en action, et il était vraiment très bon.

Arrivèrent ensuite Harry et Roger, tout sourires et airs innocents, comme s'ils n'avaient pas tout récemment tenté de pousser Molly à me trahir. La matriarche les foudroya du regard mais, pour le bien de la famille, contrôla sa langue de vipère. Il me venait à moi aussi toute une série de remarques hostiles, pourtant je ne m'autorisai qu'un signe de tête courtois. J'avais besoin de Harry et Roger. La famille avait besoin d'eux.

M. Surin débarqua, accompagné du sergent d'armes ; la température ambiante parut soudain chuter. Tous les regards se tournèrent vers l'homme en habit, mais nul ne dit rien. Il nous sourit sans se troubler, comme s'il avait l'habitude de telles situations. Il s'était porté volontaire dès que je lui avais expliqué la nature de la mission ; et j'étais content de l'avoir. Tant que le sergent restait dans les parages pour le garder à l'œil.

Ensuite se présenta un autre volontaire : Fée-Bleue. Qui avait accepté pour se faire pardonner sa tentative de détournement de torque et n'était pas assez beau joueur pour manifester une once de culpabilité. Il s'était mis sur son trente et un, couleurs criardes et coupe élaborée, et souriait à s'en froisser les zygomatiques. Il était difficile de ne pas aimer cet homme ; mais ça valait le coup de faire un effort.

Quand l'armurier nous rejoignit, mains dans les poches de sa blouse semée de taches et de brûlures, je le trouvai agité et remarquai qu'il évitait nos regards. Il savait que mon plan dépendait de la nouvelle arme qu'il avait mise au point et, visiblement, il n'appréciait guère de perdre son temps à nous en parler alors qu'il aurait pu rester au labo pour l'améliorer. Oncle Jack, depuis qu'il a quitté le terrain, n'a pas perdu ses compétences sociales : il les a tout bonnement jetées à la poubelle.

Enfin, bon dernier comme toujours, Callan Drood. Pour lui, la ponctualité, c'était une qualité réservée à tout le monde sauf lui. Il portait un long manteau de cuir et un chapeau mou à large bord, comme s'il sortait d'un mauvais western. Callan adorait donner l'impression qu'on l'arrachait à des occupations bien plus importantes auxquelles il avait hâte de retourner.

« Très bien, dis-je quand tous furent assemblés. On y est. La grande attaque pour mettre un terme à la progression des Abominations et les empêcher de faire déferler les Envahisseurs dans

notre réalité. Nos services, avec l'aide de Molly, ont réussi à localiser l'ensemble des nids existants. Nous devons les détruire jusqu'au dernier. Et nous n'avons pas droit à l'erreur, parce qu'on n'aura sûrement pas de seconde chance. Vous dirigerez des sections d'assaut, constituées de nos meilleurs éléments, pour détruire les goules-villes principales, celles dont les tours sont, selon nos informations, le plus près d'être achevées. Une fois que celles-ci seront détruites, nous procéderons par ordre d'importance, ville après ville. Jusqu'à les avoir toutes rayées de la carte. Pas un seul nid, pas une seule tour, pas un seul drone ne doit survivre. Et il faudra agir vite. Dès que nous attaquerons, la nouvelle sera transmise de nid en nid via l'esprit collectif des Abominations, et nous ne bénéficierons plus de l'effet de surprise. Oncle Jack, parlez un peu à nos amis de l'affreux joujou que vous allez leur offrir. »

L'armurier, renfrogné, avança d'un pas. Il avait tout fait pour me convaincre de le laisser mener une des escouades, et son expérience d'agent de terrain aurait été précieuse, mais je ne pouvais pas me permettre de le laisser risquer sa vie. Il n'avait guère apprécié cet argument et m'en avait informé avec un langage très choquant dans la bouche d'un homme de son âge et de son statut.

« J'ai mis au point une bombe d'un genre nouveau. Révolutionnaire. Elle détourne l'énergie supradimensionnelle des tours pour les détruire. Résultat : une énorme explosion qui les réduit en miettes, ainsi que tout être vivant dans un rayon de cent cinquante kilomètres. Débrouillez-vous pour avoir quitté la ville avant la déflagration. Vous n'aurez qu'à placer la bombe à la base de la tour, régler la minuterie et partir en courant. Surtout, surveillez tous les accès de la ville : il ne faut à aucun prix qu'un drone parvienne à s'échapper. Navré, Eddie : je sais que tu espérais un moyen de guérir les humains contaminés, mais je ne peux rien faire. Personne ne peut rien faire. Une fois quelqu'un infecté, il est perdu pour nous. Pour le monde entier. Nous savons tous que les drones sont des victimes innocentes, mais nous ne devons plus chercher qu'à sauver ceux qui peuvent encore l'être : le reste de l'humanité. »

Je ne dis rien. Je refusais de croire à ses paroles. Refusais de croire que ma Molly était perdue. Pourtant, je hochai la tête et poursuivis. Qu'aurais-je pu faire d'autre ?

« Votre mission est de repousser les drones pour atteindre la tour et activer la bombe. Ne vous laissez pas distraire. Ne perdez pas de temps à tuer des drones au lieu de progresser vers la tour. Le but est de raser les nids, pas de tuer les individus.

— Pas la peine d'insister, coupa Harry. Nous ne sommes pas stupides. Je remarque, cela dit, que tu ne comptes pas prendre la tête d'un des groupes. Pourquoi donc ?



— Parce qu'on a besoin de lui ici, riposta la matriarche. Comme moi. Il faut quelqu'un pour gérer la situation dans son ensemble. Le genre de tâche, m'a-t-on dit, où tu te montrais particulièrement incompetent.

— Bien sûr, murmura Harry. Je m'attendais à une réponse dans ce goût-là. »

L'assistance se retourna d'un bloc pour voir Subway Sue débouler dans le sanctuaire. Je ne l'avais pas vue depuis si longtemps que je l'avais complètement oubliée. Elle était encore plus pitoyable qu'à l'ordinaire, ce qui n'était pas peu dire. Son grand manteau trop large était en lambeaux et couvert d'un assortiment de taches, ses cheveux longs une masse de mèches grasses emmêlées. Elle fonça droit sur moi et se planta juste sous mon nez.

« J'étais partie chercher de quoi justifier ma présence ici et la foi que Molly place en moi, déclara-t-elle de sa voix rauque. Et je crois avoir trouvé. Nul ne connaît mieux que moi les passages secrets du monde. Tous les itinéraires cachés, les raccourcis dimensionnels, les portes interdites : au cours de mes vies de vampire psychique, de rat souterrain et de clocharde, j'ai eu l'occasion de les emprunter plus d'une fois. Mais là, j'ai découvert du nouveau ; ou du moins, quelque chose de si ancien et de si oublié qu'on peut le considérer comme neuf.

» Ça m'a pris du temps : il m'a fallu traverser les contrées les plus ténébreuses, parler à de vieux amis, des ennemis et des alliés. J'ai fini par trouver un passage secret que vous pourrez utiliser. Une voie d'accès à laquelle votre adversaire ne pensera jamais : personne ne l'a empruntée depuis des éternités. Parce qu'elle est bien trop dangereuse. Mais vous êtes des Drood, et vous vous riez de tous les dangers, non ? Ce passage va de partout à partout, dans le monde entier, et vous permettra d'atteindre les points stratégiques de manière totalement indétectable. Il s'agit de l'envers du chemin Arc-en-ciel : la route des Damnés. »

Elle dut enfin s'interrompre pour reprendre son souffle et me lança un regard plein d'espoir.

« Ce nom n'est pas vraiment idéal pour me donner confiance, dis-je en marchant sur des œufs. Y aurait-il une raison qui explique que nul n'ait emprunté cette route depuis si longtemps ? Un élément précis qui la rende si périlleuse ?

— Personne ne le sait au juste, répondit Subway Sue en tâchant de ne pas trop se mettre sur la défensive. Un jour, les gens qui l'utilisaient ont cessé d'en ressortir. Il semble probable qu'une créature s'y est installée et dévore les voyageurs. Une créature... redoutable.

— « Soudain le troll grogna : Mais qui ose traverser mon pont ? » », murmura Harry.

Sue le fusilla du regard. « Toi, je vais t'en allonger une, et une bonne.

— Merci infiniment, Sue, de tout ce que tu as fait pour nous. Nous disposons déjà d'un moyen d'accéder aux goules-villes de manière instantanée et indétectable. Mais en cas de problème, je suis sûr que nous serons bien contents de pouvoir compter sur ta route des Damnés. »

Je disais cela par gentillesse, et nous le savions tous. Y compris Subway Sue. Elle hocha la tête, nous tourna le dos et quitta le sanctuaire. Je regardai les autres.

« Fin du briefing. Vous savez tout ce qu'il faut savoir. Passez prendre des bombes à l'armurerie, puis rassemblez vos hommes avant que la salle de commandement ne vous donne le signal du départ.

— J'ai des questions, dit Harry.

— Oui. Je m'y attendais. Vas-y.

— Eh bien, pour commencer, où est l'abominable Molly Metcalf ? Une sorcière aussi douée qu'elle devrait avoir la chance et l'honneur de diriger un des groupes d'assaut, non ?

— Oh, elle n'est pas loin. Elle se rend utile. »

Molly voulait aller sur le terrain et mettre la pagaille dans les nids, mais j'avais dû refuser. Je ne pouvais pas prendre le risque que, à cause de la proximité des tours, elle n'ait plus la force de résister à la contamination. Elle m'avait assuré qu'elle comprenait ma décision. Je ne l'avais pas revue depuis.

« Et ce moyen de transport si extraordinaire, reprit Harry, c'est quoi ? Tu as un objet magique planqué dans la poche, peut-être ? »

Je ne pus retenir un sourire.  
« C'est marrant que tu dises ça. »

Quand la matriarche et moi arrivâmes dans la vaste caverne qui abritait la salle de commandement, Molly nous y attendait ; son sourire était distrait, comme si elle avait la tête ailleurs. Je détournai les yeux. La pièce, par rapport à la normale, était tellement vide que je la reconnaissais à peine. La grande majorité des ordinateurs et des écrans muraux étaient coupés, afin que les systèmes puissent se contenter d'une équipe minimale. C'était étrange de voir les planisphères privés des lumières colorées qui les recouvraient d'habitude ; mais l'état du monde ne nous préoccupait plus vraiment.

La matriarche alla droit à sa table, où la rejoignirent une douzaine de coursiers porteurs des rapports les plus récents et des comptes rendus de nos services d'espionnage. Je parcourus la pièce pour consulter les techniciens chargés des communications, eux aussi réduits au strict minimum. La plupart de ceux qui d'ordinaire travaillaient ici avaient rejoint les milliers de silhouettes dorées qui attendaient avec une patience toute relative dans les couloirs en se préparant à se battre. En règle générale, chaque agent sur le terrain s'appuie sur des centaines de personnes au manoir, prêtes à lui fournir informations, conseils ou aide matérielle. Mais ce n'était plus possible. Tout le monde devait se battre. Il s'agissait d'un massacre de sang froid, d'une véritable boucherie.

Mon tour d'horizon me ramena finalement auprès de Molly. Elle paraissait tendue, comme un câble presque au point de rupture. J'aurais voulu la prendre dans mes bras, mais je savais qu'elle n'apprécierait pas. Molly, en public, tenait à se montrer dure et sûre d'elle. Elle ne supportait pas l'idée qu'on puisse voir sa faiblesse. Je me contentai donc de me placer tout contre elle et parlai d'une voix très calme, comme si partir en guerre pour sauver l'humanité, c'était notre quotidien.

« Bon, on dirait que tout est prêt. On va faire le mal pour la bonne cause. Où étais-tu passée ?

— Dans le parc. C'est si paisible. »

Elle ne mentionna pas sa rencontre avec Harry et Roger, et je n'insistai pas. Cela me poussa à envisager que peut-être elle me cachait d'autres choses. Peut-être avait-elle tué Sébastien. Ce n'étaient pas les mobiles qui lui manquaient. Comment la protéger si je ne savais pas quels dangers la menaçaient ?

« Écoute, dit-elle tout à trac sans me regarder, ne va pas te faire tuer, d'accord ?

— Je n'accompagne pas les sections d'assaut. Je dirigerai les opérations d'ici. Bien à l'abri.

— Je te connais, Eddie. À la première anicroche tu te précipiteras pour jouer les héros une fois de plus. Tu ne peux pas t'en empêcher. Tu es comme ça. Alors fais attention à toi. Surveille tes arrières, il y a des traîtres partout. Et je ne sais pas ce que je deviendrais sans toi.

— Tout va bien se passer. » Je n'étais pas crédible mais n'avais rien trouvé d'autre à dire. Ne pouvant la prendre dans mes bras en public, je lui saisis la main et serrai doucement. Elle fit de même, toujours sans me regarder.

Ensemble, nous regardions les écrans sur lesquels défilaient des images de l'armée qui se rassemblait dans le couloir. Les rangs s'étraient à perte de vue, dans un silence étonnant : les hommes étaient tous perdus dans leurs pensées. Jeunes et vieux les regardaient de loin en se demandant sans doute s'ils reverraient jamais leurs proches. Moi-même, je n'avais pas pu assister au départ de mes parents pour leur dernière mission, celle où ils avaient trouvé la mort. Le prof avait refusé de me laisser sortir de classe. Le temps que je réussisse à m'éclipser, c'était trop tard : ils étaient déjà partis. Je ne les avais jamais revus.

Ça me travaillait de plus en plus, de ne leur avoir jamais dit au revoir.

Les chefs des sections arrivèrent enfin après avoir passé leurs troupes en revue. La tension les transformait en leur propre caricature. Gilles Traquemort marchait à grands pas, en véritable militaire, et se mit au garde-à-vous devant la matriarche, qui le salua d'un coup d'œil rapide avant de se remettre au travail. Elle ignore Harry et Roger, qui débarquèrent main dans la main. Je ne sais pas au juste à quel instant arriva M. Surin. Je levai les yeux et le vis, anachronisme victorien dans une ambiance ultramoderne ; peu après, le sergent d'armes se précipita dans la pièce, contrarié que le tueur ait rompu sa laisse. Il le foudroya du regard et vint se planter à côté de lui, ne recevant qu'un signe de tête courtois.

L'armurier se présenta ensuite. Il trimballait un grand sac plein de matériel, et cinq ou six laborantins le suivaient comme une portée de chiots. Callan Drood fut en retard, comme de bien entendu, et se mit à se plaindre d'un comportement déplacé de Fée-Bleue, qui faisait poliment semblant d'écouter.

Et voilà. Ces gens-là allaient diriger les quatre sections principales, responsables des situations les plus critiques et des tours presque achevées. Les autres sections auraient à leur tête nos agents de terrain les plus expérimentés. J'aurais dû me charger de l'une d'elles, si possible aux côtés de Molly, mais en prenant le contrôle de la famille j'avais dû accepter toutes les responsabilités que ça impliquait ; y compris assister, impuissant, au départ des miens qui

allaient à la mort sur mes ordres. Selon Martha, on ne s'y habituaît jamais. Ce qui m'aidait à comprendre comment elle était devenue la femme qu'elle était.

Harry et Roger vinrent nous rejoindre. Harry me sourit en faisant comme si Molly n'était pas là.

« Alors, Eddie, lança-t-il d'un ton qu'il tentait courageusement de rendre détendu, quand vas-tu nous sortir de ta poche miraculeuse un moyen de débarquer devant les tours sans être détectés ? Je sais que tu adores garder tes éclairs de génie pour le tout dernier moment, mais là, le coup d'envoi n'est vraiment plus très loin. »

Je souris, tirai le miroir de Merlin de ma poche et l'agrandis au maximum avant de l'installer verticalement à une extrémité de la salle de commandement, comme une porte sur n'importe où. D'ailleurs, c'en était une. Tout le monde se massa devant tandis que j'exposais brièvement ses caractéristiques. Nous regardions le reflet de nos visages, l'air dubitatif. On n'avait pas vraiment la tête de gens qui s'apprêtaient à sauver le monde.

« Le miroir de Merlin voit le présent, expliquai-je. Partout dans le présent. Et il peut servir de porte pour les endroits qu'il voit. C'est ça, notre moyen d'accès. On lui indique un nid, il nous montre l'intérieur de la goule-ville, et on n'a plus qu'à – vous n'avez plus qu'à – passer au travers avec votre section et éclater la tête des Abominations. Quoi de plus simple ? »

L'armurier et son équipe s'affairaient autour de la base du miroir pour y brancher un fatras de câbles multicolores qui le relieraient aux consoles de télécommunication et aux écrans de contrôle ; nous pourrions ainsi suivre les événements dans plusieurs nids à la fois. Molly leur tournait autour et s'occupait à renforcer les connexions avec une dose de magie. Harry, soudain, se tourna vers moi.

« C'est comme ça que tu as su avant tout le monde ce qu'il y avait entre M. Surin et Penny. Tu les espionnais. Sale petit voyeur... Qui d'autre as-tu surveillé en secret ?

— Je dirige cette famille, déclarai-je d'un ton serein. Je surveille tout le monde. »

Harry coula un regard vers M. Surin, qui se tenait à l'écart. « On va devoir prendre des mesures à son sujet, Eddie.

— Quand tu auras trouvé un moyen, viens me prévenir. Pour le moment, on a besoin de lui.

— Pour le moment. Ça ne va pas durer.

— Non, ça ne va pas durer.

— C'est l'heure », dit la matriarche. Toute l'assemblée se tourna vers elle, droite comme un *i* et autoritaire. La reine guerrière aux cheveux gris. Elle me fixait d'un œil impassible. « Toutes les troupes sont réunies et prêtes au départ. Les préparatifs sont achevés. On

attends ton ordre, Edwin.

— Oui. Miroir, montre-moi le présent. Montre-moi l'intérieur de la goule-ville qui abrite la tour la plus avancée. »

Nos reflets disparurent, remplacés par des traînées d'énergie tourbillonnante qui faisaient mal aux yeux, puis le miroir franchit la barrière dimensionnelle qui isolait les nids du reste de notre planète, et devant nous apparut une ville contaminée. Je n'en avais encore jamais vu ; je ne les connaissais que par ouï-dire et par la lecture des rapports de mission. Ce n'était pas suffisant pour me préparer à la réalité. À ce qui avait naguère été une ville humaine, un lieu humain, et ne l'était plus du tout.

La lumière y était douloureuse, crue, presque insupportable, mais ne semblait pas déranger les drones qui s'affairaient par les ruelles sans échanger une parole ou un regard puisqu'ils n'en avaient pas besoin. Toutes leurs pensées prenaient leur source dans l'esprit collectif. Leurs corps ni leurs mouvements n'avaient plus rien d'humain ; soit qu'isolés, ils ne se donnaient pas la peine de faire semblant, soit qu'ils avaient oublié comment faire. Même les bâtiments semblaient anormaux, souillés. Ils s'élevaient selon des angles bizarres ; le bois, la pierre, la brique étaient pourris, malades, grouillants d'une vie écoeurante. Des lumières étranges, malsaines, brillaient par les fenêtres ; des silhouettes inhumaines et atroces s'absorbaient dans des activités atroces et inhumaines.

« En plus la gravité fluctue », intervint Callan près de moi. Pour la première fois je le sentis inquiet, presque nerveux. « En haut, en bas, à gauche, à droite, elle passe de l'un à l'autre sans prévenir. Il n'y a plus de directions. Les rues se tortillent comme si elles étaient vivantes, pour soudain se retourner et vous renvoyer à la case départ. Ça n'affecte pas les drones. Sans doute parce qu'ils ne pensent plus comme nous. L'air est à peine respirable, même filtré par le masque d'or, et ça pue le sang, les tripes et la putréfaction. Tous les drones sont morts ou mourants, rongés par l'énergie qui les anime. À ma mort, quand j'irai en Enfer pour tous les péchés que j'ai commis au service de la famille, je ne serai pas dépaycé.

— Callan, tu as encore oublié de prendre tes gouttes, c'est ça ? glissa Fée-Bleue. Tiens, mon cher, essaie les miennes. Ça te remontera.

— Je vais très bien ! cria Callan. C'est les goules-villes qui ont un problème ! Et tu ferais mieux de te préparer à ce qu'on va y affronter. Sans quoi tu n'atteindras jamais ces putains de tours.

— L'armure vous aidera, marmonna l'armurier, qui avait fini de brancher le miroir. Ayez confiance en vos armures, en votre formation, et vous vous en sortirez. C'est normal d'être un peu nerveux avant une mission. Moi, quand j'étais encore sur le terrain, je vomissais tripes et boyaux chaque fois que je devais franchir le mur de

Berlin. Un jour, je vous assure, j'ai vu un de mes reins qui flottait dans la cuvette des chiottes.

— Merci, oncle Jack, coupai-je.

— “Un bout d'intestin ?” que je me suis dit. « Non, ça peut quand même pas être un bout d'intestin ? »

— Merci, oncle Jack ! »

Il renifla, vexé, et jeta au miroir un coup d'œil empreint de satisfaction professionnelle. « Quoi qu'on puisse dire par ailleurs de Merlin, fils de Satan – et croyez-moi, on en a pondu un paquet de bouquins –, il faisait du bon boulot.

— Les drones ne peuvent ni nous voir ni nous entendre ? demanda M. Surin. Ils ne se doutent pas qu'on les surveille ?

— Exactement, répondit l'armurier. Je vous ai assuré l'effet de surprise. Ne le gâchez pas. »

Gilles Traquemort tira l'épée. Presque inconsciemment, tout le monde recula pour lui laisser autant d'espace que possible.

« C'est le moment, grogna-t-il. Allons-y.

— Entre le Cid et lui, il y a quand même de la marge, soupira Fée-Bleue. Que sont devenus les grands discours exaltants ? Parce que, là tout de suite, un peu d'exaltation, je ne cracherais pas dessus. »

Gilles lui fit l'aumône d'un regard. « Ne faites pas foirer l'opération, sinon je vous épluche.

— C'est bien un Drood », commenta l'elfe.

J'ordonnai au miroir de Merlin d'ouvrir un accès aux quatre nids principaux et, un par un, les écrans géants affichèrent des vues des quatre villes. Les bricolages de l'armurier fonctionnaient. Je jetai un regard à la ronde pour des adieux silencieux, puis Gilles entra dans le miroir pour pénétrer sur le territoire des Abominations, suivi de deux cents silhouettes d'or qui traversèrent la salle de commandement ; Harry, Roger et leurs hommes leur emboîtèrent le pas, et ainsi de suite. Faire passer tout le monde prit beaucoup moins de temps que je ne m'y étais attendu, mais je m'enrouai à force de donner au miroir de nouvelles instructions. Le fracas des armures, assourdissant, emplissait la pièce, et je devais crier pour me faire entendre. Les écrans, tous activés, montraient chaque escouade se jetant sur des drones stupéfaits. Puis le dernier Drood fut de l'autre côté, et il n'y eut plus rien à faire que regarder.

Toutes les attaques, une par écran, se produisirent simultanément. Impossible de tout voir. Il se passait trop de choses en même temps. Voici le déroulement des événements, reconstitué bataille par bataille d'après les témoignages des survivants.

Pour commencer, l'armurier aida Molly à refermer le miroir d'un sceau magique, afin que les Drood puissent le franchir mais pas les

drones. Il ne fallait pas qu'une seule Abomination nous échappe. Toutes devaient mourir, même si les drones n'étaient en rien coupables. Ils n'avaient pas demandé à être contaminés. Non, la responsabilité ne pesait que sur nous, les Drood, qui avions permis aux Abominations de pénétrer dans notre réalité.

C'était à nous de sauver la situation.

La ville attribuée à Gilles Traquemort était Heron's Reach, une bourgade de Nouvelle-Zélande. Une toute petite bourgade au milieu d'une région d'élevage ovin, si loin des sentiers battus que personne n'avait encore remarqué sa disparition. Personne à part nous. Nous sommes des Drood ; rien ne nous échappe. Ça devait avoir été un joli coin, jadis. À présent les drones grouillaient dans les rues comme des asticots dans une plaie, sous une lumière étrangère, si violente qu'elle dévorait toute ombre. La plupart étaient contrefaits, déformés par les forces supra dimensionnelles qui consumaient leur chair, et leurs mouvements étaient bizarrement synchronisés comme ceux d'une volée d'étourneaux.

Ils se figèrent à l'instant où Gilles et ses hommes surgirent du néant, se jetèrent sur les plus proches et les coupèrent en morceaux sans pitié ni hésitation. Les drones bondirent comme un seul homme. Certains avaient des serres, d'autres des mains hérissées de crochets, d'autres encore des outils ou des haches, mais tous le même visage monstrueux, profondément alien ; ils submergèrent les silhouettes d'or dans l'espoir de les écraser sous leur masse.

Gilles, en première ligne, maniait sa grande épée avec un art consommé. La lourde lame tranchait des cous, perçait des torses, traversait chairs et os sans jamais ralentir. Tous les drones qu'il croisait se retrouvaient morts ou à terre, et il avançait sans relâche en piétinant les corps sous ses bottes déjà couvertes de sang. Hommes et femmes en armure couraient dans son sillage et frappaient de leurs poings dorés ou de lames de matière étrange. Des gerbes de sang volaient dans l'air, les rues étaient jonchées d'entrailles fumantes. Les drones, en tombant, ne poussaient ni cris ni supplications. Ils se battaient jusqu'à ce que leur corps cède, et même à terre ils cherchaient encore à agripper les jambes de leurs adversaires, jusqu'à la mort. Gilles, d'estoc et de taille, faisait danser son épée, qui semblait sans poids. Il riait et criait de bonheur, il tuait, le sang imbibait son armure et maculait son visage extatique. Le Traquemort était un guerrier ; né pour le combat, il en savourait chaque minute.

Ses hommes ne partageaient pas tous son plaisir. Beaucoup, focalisés sur leur mission, se battaient avec la compétence acquise par un long entraînement, mais certains n'y arrivaient pas. Ils n'étaient pas des tueurs, et tous les exercices du monde n'y pouvaient rien



changer. Ils faisaient de leur mieux, puis tournaient les talons et rentraient à la maison. Nul ne pipait mot lorsque, franchissant le miroir, ils regagnaient la salle de commandement. Les équipes médicales les y attendaient pour les emmener à l'infirmerie. Nous comprenions.

Certains ne s'en sortirent pas. Dès qu'ils se retrouvaient isolés, des drones se jetaient sur eux, les écrasaient sous leur poids et martelaient leur armure d'or de leurs poings difformes.

Le reste de la section ne pouvait venir à leur secours. La rapidité était cruciale. Il fallait atteindre la tour et la détruire grâce à la bombe de l'armurier avant que les Abominations ne trouvent une parade – personne n'avait oublié la plaine de Nazca. Arriver sur place, faire le boulot, repartir. Rien d'autre ne comptait. Les Drood avançaient, tuant tout sur leur passage, en surveillant les arrières de leurs camarades.

Nous voyions la tour en bordure de la ville. Plus de trente mètres de haut, irrégulière, asymétrique, construite selon des plans inhumains à partir d'éléments organiques et grâce à des techniques incompréhensibles. Fièremment dressée, elle se découpait contre le ciel incandescent et crachait une lumière monstrueuse. Elle semblait vivante, consciente, comme si elle savait que nous arrivions et se battait pour réaliser son but avant que nous ne l'ayons détruite. Elle voulait s'ouvrir aux Dieux Affamés, ne serait-ce que pour nous damer le pion.

Les Abominations avaient envahi les rues, flancs contre flancs, pour se jeter contre les Drood. Gilles et les siens étaient à présent obligés de se tailler un chemin comme dans une jungle à la machette. Le sol était jonché de corps, de mares de sang, ce qui entravait leur progression. Mais Gilles poursuivait avec un entêtement surhumain. Il encourageait ses hommes à grands cris de guerre qui, issus d'un avenir lointain, n'avaient aucun sens au XX<sup>e</sup> siècle mais leur fouettaient le sang. Ils ne l'avaient pas lâché d'un pouce et affrontaient l'ennemi avec détermination.

Les drones recouraient à toutes les armes possibles, outils, haches ramassées en passant, serres ou mains barbelées, quelques fusils et des carabines : rien d'efficace contre nos armures. Quant à Gilles, il était trop doué pour risquer la moindre blessure. L'or résistait aux lames, absorbait les balles. Les mains griffues dérapaient sur les masques dorés. Mais quand Gilles parvint à proximité de la tour, la situation changea.

De près, la tour semblait en train de s'éveiller ; naissance d'une bête féroce décidée à tuer. De puissantes énergies s'amassaient tout autour, comme si ses éléments supradimensionnels marquaient notre réalité depuis l'Extérieur. La tour avait l'air plus réelle que ce qui l'entourait. Plus réelle que les Drood. Plusieurs des silhouettes dorées,

incapables d'affronter ce spectacle, durent se détourner. Gilles tint bon. Rien dans la ville ne l'avait encore mis en danger, alors qu'il ne disposait pas des systèmes défensifs intégrés dans l'armure. Je me demandais si le Traquemort n'était pas bardé d'implants futuristes qu'il aurait négligé de mentionner.

Il regarda le sommet de la tour, glissa une main à l'intérieur de sa veste renforcée et en tira la bombe de l'armurier. L'objet n'était guère impressionnant : une simple boîte en acier munie d'un minuteur sur le couvercle. Gilles brandit la bombe en direction de la tour, agita un bras menaçant, et tout le monde dans la salle de commandement serra les dents. Ce n'est jamais très malin de secouer les créations de l'armurier. À l'instant où Gilles se baissait pour poser la bombe, il dut se redresser pour faire face à une armée de drones surgissant d'une ouverture qui venait d'apparaître au pied de la tour.

Ces nouveaux venus différaient des drones que nous avions combattus jusque-là : ils étaient morts. À chaque pas ils perdaient des lambeaux de chair décomposée. Ils n'étaient plus mus que par la volonté extraterrestre qui vivait en eux. Les visages avaient pourri, certains n'avaient même plus d'yeux, mais tous avançaient droit vers Gilles et ses hommes. Tous portaient une épée grossière forgée dans un métal inconnu qui, même dans la lumière crue de la ville, brillait intensément.

« Nous percevons les émissions des épées, annonça le responsable des télécommunications. Elles émettent des doses de radiations massives, non identifiables *a priori*. À mon avis, ce métal vient de la même dimension que les Envahisseurs. Le taux de radiation grimpe en flèche. La simple proximité des épées entraîne une nécrose.

— L'armure protégera-t-elle les nôtres ? demanda la matriarche, qui allait toujours droit à l'essentiel.

— Élément indéterminé, matriarche. Techniquement, puisque la matière étrange qui constitue la nouvelle armure provient également d'une autre dimension...

— Si vous ne savez pas, vous avez le droit de le dire, coupa la matriarche d'un ton amène.

— On ne sait pas. Mais le Traquemort est sans protection. Nous devrions l'évacuer.

— Non. Il doit poser la bombe. Il connaissait les risques.

— Et après tout, il n'est pas de la famille », murmura Molly.

Nous ne quittions pas les écrans des yeux. Toute la section d'assaut s'était interposée entre les drones et le Traquemort pour que celui-ci puisse se concentrer sur la bombe et le réglage de la minuterie. Le premier drone qui atteignit les nôtres abattit son épée lumineuse en un geste maladroit et imprécis. Un Drood leva le bras pour parer le coup ; le membre fut tranché net. L'armure n'avait même

pas ralenti la lame. Le Drood poussa un hurlement en voyant son bras tomber à terre. Un jet de sang jaillit du moignon jusqu'à ce que l'armure réagisse en se refermant pour colmater la blessure. Le Drood partit en arrière en poussant des gémissements inarticulés ; les drones avancèrent.

Les Drood essayèrent bien de recourir aux lames d'or qu'ils faisaient pousser sur leurs armures, mais les épées radioactives les taillaient en pièces. Modifiant leur tactique, ils recoururent à leur force et à leur vitesse surhumaines pour éviter les coups, entrer au contact des drones et les combattre au corps à corps. Ils réussissaient à arracher des têtes, des bras, mais l'ouverture de la tour crachait sans cesse d'autres adversaires. Un par un les Drood tombèrent, hachés menus par des morts armés d'épées extraterrestres.

Gilles travaillait le plus vite possible et devait sans cesse s'interrompre pour se défendre. Il était assez fine lame pour maintenir les drones à bonne distance ; pourtant, c'était visible, il commençait à fatiguer. Malgré tout son talent, il n'était jamais qu'un homme et n'avait pas l'armure d'or. Il ralentissait, manquait des occasions, et son air abattu montrait qu'il en était conscient. Autour de lui les Drood mouraient.

Quelques-uns reculèrent et voulurent s'enfuir. Les drones de la ville se jetèrent sur eux et les maintinrent au sol le temps que ceux qui disposaient d'épées puissent les éliminer.

La demi-douzaine de survivants, six Drood sur les deux cents qui avaient suivi le Traquemort, formèrent un cercle autour de lui et lui crièrent de s'occuper de la bombe pendant qu'ils retenaient les drones. Gilles acquiesça à contrecœur, remit l'épée au fourreau et s'agenouilla auprès de la bombe dont il réglait le minuteur. Les Drood, se battant comme de beaux diables, réussissaient à repousser les drones, mais nous savions tous que les armures n'allaient pas tenir longtemps à un tel rythme.

« Il n'y arrivera pas, dit la matriarche. Ils l'atteindront avant qu'il n'ait terminé. Armurier, peut-on déclencher la bombe d'ici ?

— Bien sûr. Mais il y a encore une chance. Attendons un peu avant de l'abandonner. On doit le laisser essayer jusqu'au bout... »

Je m'approchai du miroir de Merlin. J'étais à l'origine de cette idée, de tout le plan. Je ne pouvais pas laisser Gilles mourir sans tenter de le sauver. J'avais à peine fait un pas lorsque Molly s'élança pour, d'un bond, traverser le miroir. Je voulus crier, mais elle était déjà passée. Elle réapparut sur l'écran connecté à la Nouvelle-Zélande, en plein milieu de la ville ; elle volait dans la lumière et fendait l'air irrespirable à une allure étourdissante. En un instant elle eut survolé toute la ville et, comme l'ange de la vengeance, elle tomba du ciel. Sous l'impact, des crevasses apparurent sur l'esplanade au pied de la

tour, des drones s'effondrèrent par centaines. Elle se leva, tendit des mains autour desquelles dansaient des éclairs et foudroya tous les drones présents. L'éclair les fit exploser, envoyant des membres pourrissants s'écraser dans toutes les directions. Les Drood encerclés lancèrent des hurrahs fatigués ; elle affichait un sourire sauvage.

Gilles se leva soudain. « C'est fait ! On a dix minutes pour dégager.

— Si vous permettez ? » Molly, d'un geste magique, fit décoller Gilles et les six Drood restants et les emporta dans les airs en direction du portail.

Derrière eux, des drones se ruèrent sur la bombe pour la réduire en miettes, mais l'armurier était trop fort pour eux. Ils cognèrent la boîte d'acier de leurs poings décomposés, la martelèrent de leurs épées lumineuses ; la boîte résista. Sur le dessus, les chiffres rouges continuaient leur compte à rebours.

Molly remmena ses sept compagnons à l'entrée de la ville. Son visage n'était qu'un masque de concentration absolue. Elle descendit en piqué vers l'ouverture du miroir ; les survivants déboulèrent dans la salle de commandement. Je m'empressai de sceller l'accès à la ville d'où ils venaient. Molly atterrit en douceur à côté de moi en me jetant un regard de fierté, presque de triomphe. *Tu vois ? Je suis toujours moi-même, toujours du côté des anges. Tu peux me faire confiance.* Je lui répondis par un sourire rassurant. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Alors même que son passage dans la ville ne l'avait en rien affectée. Alors même qu'elle n'avait pas plissé les yeux pour se protéger de l'atroce lumière, ni toussé en respirant l'air corrosif.

Les techniciens crièrent que la bombe avait explosé, détruisant Heron's Reach. De maigres acclamations s'élevèrent de l'assistance. Avec tant de morts à déplorer, nous n'avions pas l'impression d'avoir gagné.

Médecins et infirmiers entraînèrent les Drood survivants vers l'infirmerie, car ils étaient naturellement en état de choc et peut-être atteints par les radiations. Certains prétendirent qu'ils étaient prêts à repartir combattre dans d'autres nids, mais on voyait bien que le cœur n'y était pas. La matriarche leur ordonna de se retirer ; je pense qu'ils en furent soulagés. Je les comprenais : je n'avais pas oublié le carnage de la plaine de Nazca. Il n'est pas facile d'affronter un adversaire inhumain, quand on est un simple mortel.

Je croyais entendre Martha rétorquer : « Bien sûr. Si c'était facile, tout le monde le ferait, et l'humanité n'aurait pas besoin des Drood. »

Harry Drood et Roger Morningstar emmenèrent leurs deux cents hommes en Sibérie. Dans la région de la Tougouska, plus

précisément, où quelque chose s'était écrasé sur Terre en 1908. L'impact avait été si violent que les arbres étaient tombés dans un rayon de plusieurs centaines de kilomètres, et la lumière générée par l'explosion était telle qu'à Londres on pouvait lire le journal dans la rue à minuit. Il y a une foule de théories sur ce qui s'est passé – météorite, soucoupe volante, mini-trou noir – mais personne ne connaît la vérité. Sauf nous. Nous, nous la connaissons. Nous sommes au courant de tout, ne l'oubliez pas.

Selon nos informations, la présence des Abominations à Tougouska n'était qu'une coïncidence. Elles ne savaient pas ce qui dormait là-bas, profondément enfoui sous le permafrost, et ça nous convenait très bien. « Et si les drones le réveillaient par accident ? » avait demandé Molly. Ma réponse : « Nous serions vraiment dans la merde. »

Les Abominations avaient investi X37, une ancienne base scientifique soviétique ; l'un de ces complexes top secret destinés à mener des expériences que, l'URSS le savait très bien, le reste du monde verrait d'un mauvais œil. D'où le choix de la Sibérie : si les choses tournaient à la catastrophe, il n'y aurait pas grand monde dans le coin pour protester. X37 n'avait jamais figuré sur aucune carte et, depuis que les subventions s'étaient taries, était presque abandonné par les savants et leurs familles. À l'arrivée des drones, il ne restait plus qu'un détachement de militaires russes et une poignée de chercheurs qui travaillaient sur un nouveau type d'arôme artificiel. Ils n'avaient aucune chance. X37 devint une goule-ville, et personne ne remarqua rien. Sauf nous.

Harry, Roger et leurs hommes franchirent le miroir de Merlin et débarquèrent dans la ville secrète, au centre d'une vaste esplanade. Les bâtiments qui l'entouraient semblaient avoir muté sous d'étranges influences organiques. Câbles et fils se glissaient dans les murs, entre brique et pierre, animés d'une pulsation d'artères. D'autres surmontaient les rues comme des toiles d'araignée ou des systèmes nerveux à nu qui palpitaient dans l'air trop lumineux. D'étranges agrégats de technologie et de tissus vivants, nés dans les maisons pour croître peu à peu, avaient arraché portes, linteaux et fenêtres, comme des intestins qui prenaient trop de place. Et, partout, la même lumière aveuglante, une atmosphère si chargée d'éléments toxiques qu'on aurait pu se croire sous l'eau. L'armure protégeait Harry et les autres Drood ; Roger semblait très à l'aise.

De leur position ils voyaient la tour, haute, grotesque et menaçante au milieu de l'architecture austère et utilitaire de l'époque soviétique. D'étranges énergies crépitaient de haut en bas de l'édifice, qui semblait chercher à s'éveiller.

Harry et Roger regardèrent autour d'eux : une horde de démons

accouraient de toutes les directions. Prévenus par l'attaque de Nouvelle-Zélande, ils étaient prêts. Mais ici, il n'y avait que des créatures difformes. Que ce soit dû aux expériences scientifiques illégales pratiquées à X37 durant la guerre froide, ou aux émanations de ce qui sommeillait sous terre, les drones étaient tous immenses et contrefaits : os énormes et muscles noueux, faces trop longues aux bouches mal fendues bardées de crocs, yeux par grappes entières, et même antennes hérissées de piquants... Peut-être avaient-ils jadis été humains, mais c'était bien fini. Les drones foncèrent, tous crocs et griffes dehors, munis d'armes improvisées. Harry, Roger et les autres coururent à leur rencontre.

Crocs et griffes ne faisaient pas le poids contre l'armure d'or ; la force et la vitesse qu'elle conférait à nos hommes étaient irrésistibles. Harry, dans son armure, se battait aux côtés des siens, éliminant ses adversaires avec une efficacité brutale. Roger était resté à l'écart. Il observait, il attendait. Lorsque apparurent les premiers drones brandissant des épées flamboyantes dans leurs mains déformées, il était prêt. Il tendit l'index : ils explosèrent. Il leur jeta un regard mauvais : des flots de sang jaillirent de leurs bouches, de leurs yeux, de leurs oreilles. Il prononça des Mots : leur chair putride se mit à fondre et à se dissoudre. Roger Morningstar avait adopté son aspect infernal, et Harry lui-même n'osait plus le regarder.

Malgré leur supériorité numérique, sans les épées radioactives les drones ne pouvaient rien contre l'armure Drood et la magie des Enfers. Harry et Roger le comprirent ; peu à peu, ils se frayèrent un passage sur l'esplanade en direction de la tour. Tous les drones du nid couraient, rampaient ou sautillaient dans les rues étroites, se regroupant aux carrefours pour protéger l'accès à la tour, sans même parvenir à ralentir la progression des Drood. Ceux-ci taillaient, fendaient, cognaient dans la masse, tuaient tout ce qui se dressait sur leur chemin.

Harry restait en tête et prouvait qu'il était un combattant de premier ordre. Ses lames d'or filaient comme l'éclair, trop rapides pour un œil humain. Le sang ruisselait sur son torse, giclait sur son masque et coulait au sol sans laisser de trace. Les drones l'attaquaient un par un ou en masse, mais ça ne changeait rien. Harry avait appris tout ce que le Traquemort pouvait enseigner du combat à l'épée ; rien ne pouvait l'arrêter.

Roger l'accompagnait. Il laissait libre cours à sa nature infernale : les drones qui l'approchaient tombaient comme des mouches. Il avait enfin l'air de ce qu'il était réellement : une chose venue du Gouffre, marchant, fière et libre, dans le royaume des hommes qu'il empoisonnait de sa seule présence. Où qu'il portât les yeux, des corps explosaient, prenaient feu ou se retournaient comme

un gant et s'effondraient dans le caniveau. Quand il parlait, les drones se battaient entre eux jusqu'à la mort.

Son sourire était diabolique. Il se sentait enfin chez lui.

Les Drood suivaient leurs chefs en tuant tout sur leur passage. Ils arrivèrent devant la tour ; une porte s'ouvrit à sa base, une armée de drones en sortit, titubants et déterminés, armés d'épées lumineuses. Roger, d'un Mot abominable, les fit exploser en flammes écarlates qui puaient le sang et le soufre et qui consumaient chaque drone à l'instant où il apparaissait.

Harry posa la bombe, régla la minuterie en s'accordant un délai confortable, puis fit demi-tour, suivi de Roger et des deux cents hommes dorés, jusqu'au portail magique. Ils regagnèrent la salle de commandement ; je désactivai l'accès. La bombe explosa, X37 fut détruite, et l'assistance laissa éclater sa joie. Harry et Roger s'enlacèrent – Roger avait pris soin de quitter son aspect infernal. Les Drood désactivèrent leur armure, se tapèrent mutuellement sur l'épaule, et je vis même des larmes et quelques baisers.

La victoire est exquise. Tant qu'elle dure.

M. Surin et le sergent d'armes conduisirent leur section en Inde, dans le Pendjab. Une vallée fertile, encaissée, entourée de montagnes escarpées, habitée par une population réduite : cible parfaite pour les Abominations. Le village était devenu une goule-ville sans que nul ne s'en aperçût. Dans cette région, après tout, aucune tribu ne se serait abaissée à parler à une autre tribu, et personne n'adressait jamais la parole à un inconnu, parce qu'on se méfiait des représentants de l'autorité. Ils étaient bien capables de réclamer qu'on paie des impôts.

Quand la section d'assaut traversa le miroir, elle découvrit une ville constituée de maisons basses en pierre à moitié recouvertes d'une végétation mutante qui bougeait doucement. Le sol rocheux était parcouru de crevasses dont on ne voyait pas le fond, et la lumière était si crue qu'elle écrasait les détails du paysage. Cette scène semblait sortie d'un enfer d'abstraction brute, et M. Surin y était comme un poisson dans l'eau.

Les drones les attendaient, mais cette fois, lorsqu'ils se ruèrent sur la section d'assaut, ils se séparèrent en deux groupes au dernier moment, comme une vague brisée par un objet massif. Ils contournèrent cet objet en s'efforçant de ne pas le toucher, alors qu'ils s'en prenaient au sergent d'armes et aux autres Drood avec leur férocité habituelle. Mais ils étaient incapables de toucher M. Surin. Quelque chose dans sa nature qui n'était plus humaine les repoussait violemment. Ils ne supportaient pas de rester près de lui.

Il en profita donc pour plonger dans la masse et y répandre la mort avec grâce, à l'aide d'un long couteau surgi du néant. Il

progressait sans peine dans la foule de drones pour leur infliger des atrocités sans qu'ils puissent même le frôler en retour. Il affichait un demi-sourire et semblait songer à d'autres temps.

Le sergent le suivait de près, la section entière sur ses talons. Il ne s'était jamais beaucoup intéressé aux armes blanches ; il préférait mettre à profit les avantages de sa fonction et faire apparaître des flingues dans le creux de sa main. Il lui suffit d'un geste magique pour qu'un pistolet chargé lui saute entre les pattes. Le sergent le vida sur les drones munis d'une épée bien avant qu'ils aient pu constituer une menace. Chaque fois que le chargeur était vide, il jetait l'arme de côté – elle disparaissait avant de toucher terre – et en obtenait une autre, à volonté.

M. Surin taillait les drones en morceaux, le sergent les criblait de balles ; la section avançait régulièrement en direction de la tour qui se dressait à l'horizon. Ça semblait presque facile. M. Surin dansait au cœur du carnage, tuant d'une caresse, le sergent vidait ses armes à la chaîne, les autres Drood massacraient tout ce qui passait à leur portée. Ils atteignirent bientôt le pied de la tour, d'où jaillirent d'autres drones qui brandissaient des armes inconnues. Le sergent ne voulut prendre aucun risque : il les abattit tous sur-le-champ. Les rares qui, protégés par des champs de force ou d'étranges armures luisantes, se révélèrent capables de résister aux balles, moururent de la main de M. Surin tout sourire.

Le sergent posa la bombe, régla le compte à rebours et remmena ses hommes au manoir. Un autre nid détruit, une autre tour effondrée, aucun mort, aucun blessé. Je me sentais un peu mieux. Ça avait mal commencé, mais la situation s'améliorait. On avait, semblait-il, la situation en main. « On va peut-être s'en sortir », murmurai-je à Molly. Elle acquiesça en souriant. J'aurais dû me méfier.

Callan et Fée-Bleue partirent dans une petite agglomération au nord de San Francisco. Officiellement, Fée-Bleue était volontaire pour assister Callan et surveiller ses arrières. En réalité, j'avais pris Callan à part pour lui demander de garder l'elfe à l'œil. Je n'avais pas confiance en lui.

Cette goule-ville avait été un haut lieu du *Summer of Love* dans les années 1960, point focal de davantage de sexe, de drogue, de rock'n'roll et de magie que la réalité ne pouvait en supporter bien longtemps. À notre époque plus raisonnable et matérialiste, Lud's Drum n'était plus qu'un port d'attache pour vieux hippies crasseux et junkies ravagés, et toute une industrie y exploitait le passé scandaleux de la ville. Seuls des gens comme nous gardaient un œil sur Lud's Drum : c'était de là que Timothy Leary, pendant un trip mémorable au LSD et au peyotl, avait essayé d'exorciser le Pentagone et, depuis, les



barrières dimensionnelles des environs n'étaient plus très solides. Ce qui avait facilité l'installation des Abominations. Lud's Drum était l'un des rares endroits où elles pouvaient s'afficher sans attirer le moindre soupçon. À présent c'était une goule-ville, et l'un des derniers vestiges du rêve hippie avait tourné au cauchemar.

Callan entraîna ses hommes dans la pénombre des rues, en taillant les drones en morceaux avec une précision froide, presque chirurgicale. Il ne se laissait distraire ni par les murs pastel des maisons délabrées, ni par la chaussée qui ondulait doucement, ni même par les drones qui se jetaient sur lui en vagues successives avec une joie mauvaise. Il se fraya un chemin parmi eux, déterminé à gagner au plus vite la tour presque achevée qui se dressait au centre-ville. Callan était peut-être une grande gueule incapable de respecter l'autorité, mais sur le terrain il connaissait son boulot.

Fée-Bleue lui collait aux basques ; il se montrait un protecteur très efficace. Il n'avait ni flingue ni épée, rien qu'une baguette magique qu'il avait fait apparaître. *Oh, cette antiquité ? Elle est dans la famille depuis des générations.* Dans la goule-ville, il recourait à une magie aussi discrète qu'efficace qui maintenait les drones à l'écart. Je n'aurais pas dû être étonné de voir que Bleu savait se battre. Vu tous les ennemis qu'il s'était créés, il n'aurait jamais tenu tant d'années sans cela.

Callan donnait l'exemple à ses troupes. Il progressait sans relâche et refusait de s'arrêter, ou même de ralentir, quoi que les démons puissent tenter. Ses lames d'or s'abattaient sans répit et le sang giclait. Il progressait... Ses prouesses à l'épée et sa détermination brutale permirent à la section d'approcher de la tour. Ce spectacle me rendait fier d'être un Drood. C'était ça, la justification de notre existence : combattre pour la bonne cause, écraser les méchants au nom de l'humanité tout entière.

Les drones avaient leurs épées de lumière, et d'autres armes tout aussi redoutables, mais Fée-Bleue les empêchait de s'approcher assez pour s'en prendre aux nôtres. Il fendait l'air de sa baguette, un os gravé de glyphes elfiques, et partout où il la pointait les drones s'effondraient. Chaque fois. Bleu fronçait les sourcils à force de concentration et sautait de gauche et de droite pour éviter les attaques, mais j'aurais juré qu'il s'amusait.

Il était à moitié elfe, après tout, avec le talent inné des elfes pour semer la mort et la destruction.

La section atteignit la base de la tour avant que les choses ne tournent mal. Elle se dressait devant eux comme un éclair de technologie alien et de composants organiques, fiché dans le sol par une force divine. Sa forme était absurde, comme si elle avait trop de dimensions spatiales pour qu'un esprit humain pût l'envisager, et cette

fois encore on avait l'impression qu'elle était intelligente, consciente de notre présence. Callan posa la bombe tandis que Fée-Bleue surveillait leurs arrières ; les hommes en armure formaient un barrage pour retenir la meute de drones.

Callan régla la minuterie avant de se relever en adressant un signe de tête à Fée-Bleue. À cet instant, tous les autres Drood se figèrent avant de s'effondrer, inertes. Sans prévenir. Sans raison visible. Les drones n'avaient pas sorti d'arme particulière, mais deux cents Drood en armure jonchaient le sol. Impossible même de déterminer s'ils étaient morts ou vivants. Callan regarda alentour en agitant ses lames au hasard. Enfin Fée-Bleue lui tapota l'épaule du bout de sa baguette ; il tomba à genoux.

« Désolé, mon vieux. Je n'ai jamais su travailler en équipe. Et tu possèdes quelque chose dont j'ai besoin. »

Impuissants, nous vîmes Bleu poser sa baguette sur le cou de Callan et lui arracher son torque par une manœuvre inconcevable. Callan ouvrit la bouche sur un hurlement mais n'émit pas un son. Toujours à genoux, privé de son armure, il n'était plus qu'un homme. Fée-Bleue contempla le torque qu'il tenait à la main, le tourna en tous sens, puis plongea son regard droit dans l'écran. Il avait un sourire un peu triste.

« Je sais, Eddie, je sais, tu me faisais confiance. C'était bien agréable, merci, mais ce torque me vaudra mes entrées à la cour des fées. Je te l'avais bien dit : au bout du compte, on en revient toujours à la famille. Et il ne faut jamais, absolument jamais, faire confiance à un elfe. On mijote toujours un sale tour. »

Il se tourna de côté, et tourna encore et encore, jusqu'à disparaître de notre réalité. Tous les Drood reprirent conscience, à part Callan qui s'effondra dans d'atroces convulsions. Les drones bondirent.

Ses hommes réussirent à tirer Callan de leurs griffes. Ils se frayèrent un chemin jusqu'au portail magique, obligés de se battre pour chaque mètre de terrain. Et le compte à rebours était enclenché. Ils se ruèrent par l'ouverture en portant Callan inanimé. Je réussis à condamner l'accès à l'instant précis de la détonation. La salle de commandement s'emplit d'une lumière si violente que je la sentais sur ma peau, et tout se mit à vibrer, mais le miroir se referma à temps pour nous protéger. Lud's Drum n'existait plus. Le nid et la tour n'existaient plus.

On emmena Callan à l'infirmerie. En état de choc, déclara le médecin. Dieu seul savait ce qu'il ressentait après qu'on lui avait ainsi arraché son torque. Je demandai à Etrange si les elfes pourraient l'utiliser, mais sa seule réponse fut : « Les elfes ? C'est quoi ? » J'étais bien avancé. Nous nous vengerions de Fée-Bleue. Aucun de ceux qui

ont volé un objet appartenant aux Drood n'a vécu assez longtemps pour s'en vanter.

Après ces événements, tout se passa à peu près comme prévu. Les sections d'assaut passaient de ville en ville pour y détruire nids et tours. Les bombes de l'armurier fonctionnèrent toutes parfaitement, et nous ne perdîmes plus aucun Drood. Fini les mauvaises surprises, les armes inconnues et redoutables ; rien que des Drood qui accomplissaient leur mission en protégeant le monde. Les heures s'écoulèrent lentement ; des silhouettes dorées franchissaient sans cesse le miroir, dans un sens et dans l'autre. Les drones se battaient féroceement et nous devions arracher chaque victoire. Mais, pas à pas, nous gagnions. Des hommes et des femmes en forme remplaçaient les Drood épuisés. Le travail avançait. La famille tout entière était prête à partir au front si c'était nécessaire. L'infirmerie réussissait à tenir le rythme. Globalement, les pertes étaient inférieures aux prévisions. Nous commençons à en voir le bout quand tout tourna en eau de boudin.

Un technicien bondit sur ses pieds pour crier une nouvelle information à la matriarche ; la salle de commandement se tut immédiatement.

« C'est Truman ! Pendant tout ce temps, il cachait des drones dans sa base souterraine ; ils construisaient une tour derrière des écrans magiques. Elle doit être presque finie : nos capteurs viennent de signaler sa présence. Elle est si puissante que Truman n'arrive plus à la dissimuler. Elle est sur le point de s'ouvrir sur les Envahisseurs. On a fait tout ça pour rien !

— Calmez-vous ! aboya la matriarche. Les manifestations émotionnelles ne sont pas autorisées dans ma salle de commandement. Asseyez-vous. Qu'on lui apporte une tasse de thé bien fort. Edwin, parmi nos responsables, qui est encore capable de prendre la tête d'une section ? »

Le sergent d'armes et M. Surin étaient en train de nettoyer un nid dans le nord de la Chine. Callan n'avait toujours pas quitté l'infirmerie. Et Gilles Traquemort, après plus de trente missions, occupait le lit voisin du sien. Il était trop épuisé pour continuer, même s'il ne le reconnaîtrait jamais. Il ne restait que Harry et Roger Morningstar, qui prenaient une pause entre deux assauts et faisaient briller les yeux des enfants avec leurs rodomontades. Je les rappelai à la salle de commandement et leur exposai la situation. Harry ne cacha pas son écœurement.

« J'aimerais que les choses se passent comme prévu, rien qu'une fois.

— Tu te sens capable d'y aller ?

— Je n'ai pas vraiment le choix, si ? Bon, monte une section avec les moins abîmés de nos hommes ; j'en prendrai la tête. » Malgré son air fatigué, il se tenait bien droit et ses yeux brillaient. Il donna un coup de coude à Roger. « Qui l'eût cru ? Harry Drood, le paria, dans le rôle du sauveur. Vous vous seriez attendue à ça, grand-mère ? »

Martha le regarda bien en face. « Naturellement. Tu es le fils de James. »

Il lui tourna le dos pour sourire à Roger. « Qu'est-ce que tu en dis, mon cœur ? Prêt pour une dernière mission ? Prêt à sauver le monde ?

— Je ne suis pas sûr que la famille de ma mère serait d'accord, mais par tous les diables, pourquoi pas ? Je ne vais quand même pas te laisser seul. Tu n'as jamais été capable de surveiller tes arrières. »

J'aurais préféré que Roger reste. Il était dans un état pitoyable. Il avait tant puisé dans ses pouvoirs magiques qu'il paraissait à présent... presque humain.

Harry me lança un regard hautain soigneusement étudié. « Et toi, Eddie, la balade ne te tente pas ? Tu aimes tellement arracher la victoire des crocs de la défaite, au tout dernier moment.

— On a besoin de moi ici. Il faut quelqu'un pour vous fournir les informations nécessaires et vous guider. Mais si ça tourne à la catastrophe, je viendrai en renfort.

— Moi aussi, s'écria Molly en me donnant un coup de coude.

— Bien sûr, si vous ne pouvez pas vous passer de moi...

— On se débrouillera, coupa Harry.

— Mais oui, mon cœur », renchérit Roger Morningstar.

Le miroir de Merlin n'eut aucun mal à faire le point sur le nouveau QG de Truman. La tour presque achevée irradiait dans l'éther. Mais, quelle qu'en soit au juste la raison, il ne put nous montrer l'intérieur des installations. On ne voyait qu'un pré qui dominait Stonehenge. Les antiques pierres se découpaient sur le ciel, qui s'assombrissait déjà. Harry s'approcha de moi, l'air mécontent.

« Les pierres sont à plus d'une borne ! Tu n'as vraiment pas moyen de nous rapprocher ?

— Ce n'est pas vraiment un nid. Ce n'est pas une goule-ville. C'est une base souterraine entourée d'un arsenal de protections scientifiques et magiques achetées à prix d'or. Si la tour ne s'était pas mise à hurler, pour ainsi dire, on ne saurait même pas qu'elle est ici. Tu vas devoir te débrouiller pour atteindre la cible. À moins que tu n'aies changé d'avis...

— Bien sûr que non ! J'y vais ! Mais ça ne me plaît pas. Ça pue le coup fourré à plein nez.

— C'est probable, oui. Mais quel genre de piège conçu par

Manifest Destiny serait de taille à mettre en échec Harry Drood, Roger Morningstar et deux cents Drood en armure d'or ? »

Harry eut un petit sourire. « T'es vraiment pas doué pour les discours exaltants, tu sais. » Puis il se tourna vers Roger. « On y va, mec.

— Ah non, je t'en prie, gémit Roger. Ces attitudes de macho, c'est pas mon genre. »

Dès que Harry et Roger eurent entraîné leurs hommes de l'autre côté du miroir, je refermai l'accès. Truman était une pourriture, et je l'estimai capable de tout. Y compris de révéler délibérément l'existence de sa tour pour nous inciter à ouvrir un portail qu'il pourrait utiliser à ses propres fins. Pourtant, tout semblait calme. Molly glissa son bras sous le mien et se serra contre moi pendant que Harry soufflait des ordres pour répartir ses troupes sur toute la largeur du pré, afin de ne pas offrir de cible facile. Les armures d'or miroitaient doucement dans la lumière du crépuscule. D'après les écrans géants, ils étaient seuls. Rien ne bougeait. Soudain, Roger leva la tête et désigna quelque chose au loin. Tout autour de la section qui avançait en ordre dispersé, des silhouettes sombres apparurent. Elles progressaient à une vitesse fantastique.

Ces silhouettes étaient humaines, mais rapides, vives, bien plus que n'importe quel Drood en armure. La section, lorsqu'elle se mit en garde, sembla bouger au ralenti par rapport aux attaquants qui, à mesure qu'ils s'approchaient, devenaient de simples taches floues sur nos écrans. Des formes qui fusaient dans le noir.

Ils se jetèrent sur les Drood et se furent repliés avant que les nôtres aient pu réagir. Les attaquants ne semblaient pas armés ; ils se contentaient de cogner à poings nus. Voyant que ça n'avait aucun effet, ils firent apparaître des couteaux d'où irradiait une lumière crue et frappèrent de nouveau. Et, cette fois, des Drood tombèrent ; leur armure se révélait incapable de résister aux lames surnaturelles. Trop lents, ils cédaient les uns après les autres. Harry leur cria de former un cercle défensif, mais le temps qu'il finisse sa phrase la moitié de la section était morte.

La salle de guerre s'emplit d'une clameur effarée. Chacun lançait en vrac explications et théories. L'équipe de télécommunication vitupérait les espions, qui hurlaient contre les services d'informations, qui insultaient les archivistes... qui finirent par fournir la réponse. Les Drood savent tout, mais il leur faut parfois un moment pour localiser une donnée. Dans un rapport rédigé d'après un fichier trouvé par Callan lors de son exploration de l'ancien QG de Manifest Destiny figurait une référence à nos adversaires inattendus : les « hommes accélérés ». Il s'agissait de fanatiques qui, bardés d'implants high-tech,

charcutés jusqu'à l'os et complètement défoncés, consommaient l'énergie de toute une vie pour atteindre une vitesse inconcevable. Vivre vite, mourir jeune. Naturellement, Manifest Destiny disposait d'une ample réserve de fanatiques.

Gilles Traquemort fit son entrée dans la salle de commandement. Il avait l'air à moitié mort mais déterminé, et on dut recourir à la force pour l'empêcher de se précipiter à la rescousse. Je refusais qu'il y aille. Inutile de sacrifier davantage de vies tant qu'on ne savait pas plus clairement ce que nous affrontions. Gilles surveillait d'un œil d'aigle les écrans géants. Je m'attendais presque à ce qu'il prenne des notes. Il avait enfin trouvé de l'inédit, susceptible d'intéresser son époque.

Dans le pré, les survivants de la section s'étaient disposés en cercle autour de Harry et Roger, épaule contre épaule afin de pouvoir mieux se défendre et, en poussant les armures au maximum de leurs capacités, ils parvenaient à éliminer quelques hommes accélérés d'un revers de lame. Quand ces éclairs humains tombaient morts, ils ressemblaient à des vieillards à la face dévastée par des efforts monstrueux. Les Drood se battaient sans relâche et perdaient encore des hommes ou des femmes. Le cercle rétrécissait lentement... Jusqu'à ce que les hommes accélérés se mettent à tituber, puis à s'effondrer brutalement. Je crus d'abord que Roger avait fait appel à ses pouvoirs magiques mais compris que les mutants, tout simplement, avaient épuisé leurs réserves. Ils s'étaient tués à la tâche.

Harry, Roger et la douzaine de survivants regardèrent autour d'eux l'armée de vieillards. On avait su, en les envoyant se battre, qu'ils ne tiendraient pas longtemps. Ils n'étaient qu'un moyen de forcer les Drood à se regrouper en formant une cible facile. Une lumière aveuglante jaillit dans les ténèbres, une lumière si intense qu'elle avait une présence, un poids. Les Drood se mirent à hurler. Roger s'agrippa à Harry en criant des Mots presque noyés dans l'éclat inhumain. Et soudain, sans prévenir, l'obscurité revint. Tout était normal, mais les Drood avaient disparu. Il ne restait que Harry et Roger, accrochés l'un à l'autre. Harry soutenait Roger, qui ne tenait plus debout. Il n'avait plus en lui la moindre parcelle d'énergie ni de pouvoir magique.

Plus que deux hommes pour sauver le monde.

La salle de commandement retomba dans le chaos. On mit un peu plus longtemps à comprendre ce qui venait de se passer, mais quand l'armurier prit la parole, ce fut très perturbant. Il précisa qu'il ne s'agissait que d'une hypothèse ; mais elle sonnait juste. Truman avait installé son organisation sous Stonehenge pour prendre le contrôle de l'Âme d'Albion, ce bout d'étoile à la puissance inimaginable tombé du ciel voici des millénaires. Il se l'était appropriée et, grâce à la technologie des Abominations, en avait fait

une arme, une Anti-âme. En libérant l'énergie qu'elle contenait par brèves impulsions, cela dégageait une lumière féroce qui expulsait hors de la réalité tout ce qu'elle recouvrait.

Les Drood que nous venions de perdre ne reviendraient jamais.

Harry et Roger criaient à l'aide. La salle de commandement, peu à peu, se calma ; tous les regards se tournèrent vers la matriarche, puis vers moi. On attendait nos ordres. Martha, immobile, se tordait les mains devant les écrans. Je me creusais les méninges mais, à cet instant, l'Anti-âme entra de nouveau en action.

Roger avait dû la sentir venir : il se raidit et, d'un seul coup, poussa Harry derrière lui. L'atroce lumière emplit l'espace, détruisant la nuit, d'un éclat si puissant qu'il n'avait pas de couleur. On le percevait avec son âme et son esprit bien plus qu'avec ses yeux. Mais Roger, tout droit dans la lumière, en protégeait l'homme qu'il aimait. Il défiait l'Anti-âme de tout ce qu'il avait en lui. Face à la monstrueuse puissance de l'arme, Roger ne recula pas d'un pouce.

L'instinct de survie n'aurait jamais fait le poids, ni la peur ni la colère. Mais c'était de l'amour. L'Anti-âme céda la première.

La lumière disparut. Roger s'effondra. Harry enlaça le corps inanimé et se mit à le bercer en chantonnant doucement. Dans la salle de commandement, tous les regards se portèrent sur moi. Je pris une longue inspiration.

« Gilles, Molly, avec moi. Martha, localisez M. Surin et le sergent d'armes et faites-les revenir ici. Qu'on me trouve Subway Sue. Nous allons pénétrer dans le bunker de Truman pour démolir la tour. Et pour ça, on va avoir besoin de la route des Damnés. »

## La lumière au bout du tunnel, c'est les phares d'un train qui arrive

Et dire que l'opération, jusque-là, s'était si bien passée – enfin, tout est relatif. À présent, nos victoires précédentes ne servaient plus à rien, et j'allais devoir trouver une de ces solutions *in extremis*, hautement improbables, mélanges de miracle et de course contre la montre, dont j'avais le secret. Je pense vraiment que personne ne se rend compte à quel point ça m'épuise.

Sur l'écran principal, Harry Drood aidait un Roger hébété à se remettre sur pied. Celui-ci venait de risquer sa vie pour sauver son amant, et je n'aurais su dire lequel des deux avait l'air le plus stupéfait. Ils restèrent un moment appuyés l'un contre l'autre, à se murmurer des phrases que nous n'entendions pas. Les techniciens, aiguillonnés par le regard implacable de la matriarche, s'échinaient à rétablir la liaison audio, mais sans succès. Apparemment, la déflagration de l'Anti-âme avait saturé l'éther d'énergies supradimensionnelles. Nous avions de la chance d'avoir encore l'image – opinion que le responsable des télécommunications eut le bon sens de sous-entendre au lieu de la formuler clairement devant Martha. Roger et Harry se dirigèrent vers Stonehenge d'un pas hésitant. Ils cherchaient sans doute un accès au bunker souterrain de Truman.

Rien qu'eux deux contre Truman et ses armées. Les gens savent parfois me surprendre, surtout quand l'un d'entre eux est à moitié démon.

J'essayai bien de les rappeler, de leur dire que les renforts arrivaient, mais ils ne pouvaient pas m'entendre. Je demandai à



Étrange s'il y avait un moyen de leur transmettre un message.

« Non. C'est à cause de la tour, expliqua-t-il d'un ton morne. Elle est terminée, Eddie, et prête à fonctionner. Elle est vivante, consciente, bien que d'une manière inconcevable pour vous. Je l'entends réfléchir. Elle sait que je l'observe. Elle vient d'un lieu plus étrange que moi. Une dimension encore supérieure à la mienne. La puissance qu'elle renferme est terrifiante. Les Envahisseurs, les Multièdres, les Dieux Affamés... ils arrivent. Et j'ai peur, Eddie.

— Tu pourrais t'en aller. Quitter notre monde, te retirer de cette dimension.

— Et laisser ta famille sans protection ? Non. Je ne suis pas ce genre de présence supradimensionnelle. J'aime ce monde. Je vous aime, vous et votre façon d'agir tellement bizarre. Vous êtes marrants. Les Dieux Affamés vous dévoreraient tout crus sans même savoir ce qu'ils détruisent. Ce sont des dieux cruels, mauvais et, ma foi, complètement crétins, quand on y réfléchit bien. Je ne vais pas vous abandonner. Il y a des combats qu'il faut absolument mener, ne serait-ce que pour le principe.

— Merci, Ethel.

— Bordel, à quoi serviraient les amis, sinon ? »

À cet instant, Subway Sue déboula dans la salle. Elle avait fait un effort pour être présentable et portait des vêtements neufs destinés à une personne bien plus corpulente. Elle donnait tout de même l'impression de venir cambrioler la baraque ; le stress et la tension lui avaient fait prendre vingt ans. À son honneur, je dois ajouter qu'elle s'efforçait de ne pas la jouer trop faraute en voyant que, finalement, nous l'appelions à la rescousse.

« J'ai eu comme l'impression que vous me cherchiez. Alors je suis venue. Aurais-je raison de supposer que vos plans ont complètement foiré et que la route des Damnés est devenue votre seule chance ?

— Pile poil, répondit Molly.

— Bordel ! C'est qu'on est vraiment dans la merde. »

Molly l'entraîna dans un coin pour la mettre au courant des événements et lui expliquer qu'on était encore plus dans la merde que ça. J'en profitai pour décider qui j'allais emmener. Molly, bien sûr, pour tout un tas de raisons. Pas l'armurier : on aurait besoin de lui au manoir si nous échouions. Gilles Traquemort, le plus grand guerrier que j'aie jamais connu. Et M. Surin, parce qu'il était... M. Surin, et parce qu'il n'était pas facile à tuer. J'aurais aimé enrôler Callan, mais son état ne le permettait pas. Le dernier membre de cette équipe vouée à la mort ou à la gloire serait donc le sergent d'armes. En partie parce que je voulais quelqu'un capable d'obéir aux ordres, en partie parce qu'on pouvait compter sur lui pour se battre jusqu'à son dernier

souffle... Et puis lui n'était pas irremplaçable.

Avant de prendre le contrôle de la famille, je n'avais pas ce genre de raisonnement.

Je coulai un regard vers Molly et Subway Sue qui bavardaient comme deux vieilles copines – ce qu'elles étaient d'ailleurs : un soupçon de normalité bien agréable dans une situation aussi tendue. Voir qu'un petit bonheur était encore possible me remonta vaguement le moral. Mais j'hésitais encore à utiliser la route des Damnés de Sue. Ce nom ne m'inspirait vraiment rien qui vaille. Pourtant, si ça nous permettait de déboucher directement dans le bunker... Un assaut bien mené suffirait à démolir la tour et à mettre un terme à tout ça. Plus de nids, plus de tours, plus d'Abominations.

Sauf celle qui grandissait à l'intérieur de Molly. Qui lui dévorait le corps, l'esprit, l'âme. À quoi bon sauver le monde si je ne pouvais sauver la femme que j'aimais ? Sans Molly, il ne me resterait que ma famille, une vie de devoirs et de responsabilités. Il y avait forcément un moyen de la sauver. Certainement. Parce que je ne voulais pas vivre dans un monde où Molly n'était pas.

Elle regarda autour d'elle, vit mon regard posé sur elle et me fit un grand sourire, que je lui rendis. Elle prit un instant Subway Sue dans ses bras puis vint me rejoindre. Elle m'enlaça ; je la serrai contre moi. Je n'avais aucune envie de la lâcher, mais je finis par m'y résoudre. Il ne fallait surtout pas qu'elle devine mes pensées.

« Tu avais l'air d'avoir besoin d'un câlin. Comme tout le monde ici, d'ailleurs. Mais je ne suis pas une fille facile. En ce moment. J'ai discuté avec Sue : elle peut faire apparaître une entrée de la route des Damnés dès que tu le voudras, mais... elle est épuisée, Eddie. Elle tient à peine debout, vraiment. Elle ne fonctionne plus qu'au courage et à la fierté. Je ne sais pas où elle est allée, avec qui elle a dû négocier, pour obtenir le secret de la route, mais elle l'a payé cher.

— Dans ce cas, il ne faut pas qu'on traîne. Molly, j'ai besoin que Subway Sue nous accompagne. Elle en est capable ?

— Elle prétend que oui. » Molly fronça les sourcils. « Je ne peux pas l'en empêcher. Et tu refuserais, n'est-ce pas ?

— On a besoin d'elle. Le monde a besoin d'elle.

— Marrant : c'est bien la première fois. » Molly me jeta un regard songeur. « Et moi ? Tu as besoin que je t'accompagne ? Prends-tu le risque de m'emmener si près d'une tour, vu mon... état ? »

Je lui souris. « Je ne cesserai jamais d'avoir besoin de toi. Tu crois vraiment que j'irais me balader sans toi ?

— Quel affreux sentimental ! » Et elle m'embrassa de tout son cœur, comme ça, devant tout le monde. Certains applaudirent, d'autres nous acclamèrent. Molly finit par s'écarter et sourit à la ronde.

Par chance, M. Surin arriva à ce moment-là. Il entra dans la salle de commandement d'un pas nonchalant, comme une grenade dégoupillée, suivi de près par le sergent d'armes qui tenait un pistolet et ne quittait pas l'immortel du regard – mais celui-ci faisait mine de ne rien avoir remarqué. Après ses nombreuses descentes sur le terrain, le sergent était mal en point, couvert de bleus et de bandages ; pourtant il se tenait bien droit. Pour lui, la faiblesse était réservée aux autres. Et je dois reconnaître qu'il semblait encore capable d'affronter à lui seul une armée entière... et d'en laisser les rares survivants sangloter en réclamant leur mère. M. Surin, lui, était exactement comme d'habitude. Calme, froid, tiré à quatre épingles. Pas une goutte de sang, pas un accroc sur sa tenue de soirée victorienne. Même son haut-de-forme luisait, chic et raffiné.

Je brûlais d'envie de lui jeter quelque chose à la tête.

Je me contentai pourtant de leur faire signe de me rejoindre pour leur exposer la situation. M. Surin, lorsque je mentionnai la route des Damnés, eut un léger froncement de sourcils, comme si ce nom lui disait quelque chose ; mais il s'abstint de tout commentaire. Le sergent faillit se mettre au garde-à-vous devant moi, les yeux brillant à l'idée d'en découdre.

« Tout, pour la famille ! Et je dois bien avouer que, depuis ton retour, on s'y amuse nettement plus, petit. »

C'est un psychopathe, d'accord, mais c'est notre psychopathe rien qu'à nous !

« Cette mission, demanda M. Surin, sera-t-elle pour moi l'occasion de tuer des gens ?

— C'est quasiment certain, répondis-je.

— Est-il possible que j'y trouve la mort ?

— C'est quasiment certain, ça aussi.

— De mieux en mieux ! J'en suis.

— Attention ! »

Ce cri résonna par-dessus le brouhaha ambiant ; tout le monde leva la tête pour voir d'où il venait. Un technicien, debout devant sa console, désignait son écran d'un index tremblant. Son responsable accourut, le força à se rasseoir et, penché sur son épaule, déchiffra les données qui défilaient. Ses collaborateurs tripotaient boules de cristal, ordinateurs et bassins divinatoires en échangeant des commentaires anxieux. Une sirène d'alarme se déclencha et la matriarche ordonna qu'on la coupe.

« Je ne m'entends même plus penser. Ah, voilà qui est mieux. Bon, que se passe-t-il ? *Expliquez-moi !* Pourquoi « Attention » ?

— Une menace contre le manoir ? demandai-je.

— Ça y ressemble », répondit le type. C'était Howard Drood, toujours aussi actif, qui avait quitté le quartier général opérationnel

pour venir en renfort dans la salle de commandement pendant l'attaque sur les nids. « Quelque chose essaie de pénétrer dans notre réalité. Juste ici. Ça passe à travers tous nos boucliers. Ce qui est impossible, bien sûr, sauf que c'est le cas.

— Ça pourrait être Truman, ou les Envahisseurs, en train de lancer une frappe préventive ?

— Oui. Non. Peut-être. Je ne sais pas ! Les capteurs sont complètement largués. » Howard, l'air encore plus préoccupé que d'ordinaire, ne quittait pas les moniteurs des yeux. « Je n'ai jamais vu de tels indices... Quoi que ce soit, ça nous fonce dessus comme si ça avait tous les diables des Enfers à ses trousses. Ça a déjà franchi les boucliers extérieurs et ça vient droit sur nous. »

Je repensai aux attaques que le manoir avait déjà subies, à l'époque du Cœur. Nous n'avions jamais su qui en était à l'origine. Profitait-on, pour repasser à l'assaut, du moment où nous étions le plus vulnérables ?

« Étrange. Je t'écoute. Sais-tu ce qui se passe ?

— Non, Eddie. » Dans ma tête résonnait sa voix, très hésitante. « Ça vient d'une direction que je n'identifie pas. Extérieur à tout type de réalité que je peux concevoir. Ce n'est pas très gros, mais ça semble déterminé. Et non, Eddie, je ne peux pas l'arrêter. »

Gilles Traquemort avait tiré sa longue épée et cherchait un ennemi à écraser. Le sergent, pour ne pas se laisser surpasser, fit apparaître deux pistolets.

« Rangez-moi ça ! cria la matriarche. Les armes sont interdites dans la salle de commandement ! Elles risquent d'endommager le matériel. »

Gilles rengaina dans une courbette. Le sergent se débarrassa de ses pistolets et croisa les bras l'air de dire : *Vous voyez, je ne boude pas, alors que j'aurais quand même toutes les raisons du monde !* La matriarche ne chercha pas à étouffer son soupir agacé.

« Ne restez pas planté là, sergent ! En armure ! En armure, tout le monde ! »

Elle n'avait pas tort. Chacun subvocalisa les Mots et, en un clin d'œil, la salle se retrouva peuplée de silhouettes étincelantes.

Ça faisait du bien de porter l'or, de se sentir fort, rapide, précis. Parfois, activer l'armure donne l'impression de s'éveiller d'un long sommeil. Tous ceux qui n'étaient pas en charge d'une console surveillaient les écrans, prêts à l'action. De leurs poings dépassaient des lames et des armes hétéroclites. La tension montait ; la sensation que quelque chose approchait inexorablement. Nous le sentions tous, ça nous oppressait de toutes parts. Molly, tout contre moi, avait les bras levés pour lancer un sortilège et infliger sa magie la plus perverse à tout ce qui lui paraîtrait hostile. M. Surin, lui, n'affichait qu'un

intérêt poli. Et l'armurier, bien sûr, avait tiré du néant une arme impressionnante, qu'il pointait en tous sens à la recherche d'une cible quelconque tandis que l'assistance reculait précipitamment pour ne pas se trouver en face de lui.

Les Cieux viennent en aide à qui s'en prend aux Drood sur leur propre territoire.

Les équipes de techniciens emplirent la salle d'une rumeur indistincte. Ils cherchaient à comprendre. Notre agresseur faisait exploser nos écrans protecteurs les uns après les autres ; la tension dans l'air était presque douloureuse. Martha Drood, que je voyais en armure pour la première fois de ma vie, passait de poste en poste, jetait un œil par-dessus l'épaule des gens et lançait selon les besoins un conseil ou un murmure encourageant. Si elle en était à rassurer les troupes, on était vraiment mal barrés. Un sifflement aigu déchira l'air, de plus en plus fort ; il semblait venir de très loin et se rapprocher de nous.

« Il est là ! Ça se matérialise ! cria Howard.

— Où ça ? demanda Martha. Dans quelle partie du manoir exactement ?

— Ici ! hurla Howard. Ici, dans la salle de commandement ! »

La puissance du sifflement augmenta encore ; c'était à présent une vibration qui résonnait sous nos crânes, malgré la protection conférée par l'armure. Nous avions beau nous plaquer les mains contre les oreilles, la douleur nous faisait tituber ; soudain il fallut reculer, car le monde se fendit en deux en plein milieu de la pièce... pour donner accès à Janissary Jane, qui se jeta par l'ouverture. Sur son treillis noirci dansaient des flammèches. La fente dimensionnelle cracha des éclairs, des bruits de voix furieuses, des explosions, qui se turent quand elle se referma d'un coup sec. La sensation de pression, de tension, avait disparu ; nous désactivâmes nos armures, l'air vaguement penauds devant Janissary Jane qui tremblait de tous ses membres et luttait pour recouvrer son souffle, car elle pleurait à gros sanglots. Elle avait l'air d'avoir traversé les Enfers pour nous rejoindre. Elle releva la tête – son visage était couvert d'hématomes –, renifla, ravala ses larmes et me lança un regard de triomphe avant de tomber assise à même le sol, comme si ses dernières forces venaient de la lâcher.

« C'est bon ! hurlai-je à la cantonade. On se calme ! L'alerte est terminée. Je sais qui c'est. Ne vous occupez plus que de réactiver nos systèmes de protection et de vous assurer que personne n'est venu avec elle de... de là où elle était. » Je vins m'accroupir devant Janissary Jane qui haletait, prise de frissons incontrôlables. « Jane ? C'est moi, Eddie. Tu vas bien ? »

De près, elle faisait vraiment peur à voir. Son treillis avait brûlé

en plusieurs endroits et s'imbibait du sang qui coulait de cinq ou six méchantes blessures. Son armure avait partiellement fondu. Son visage s'affaissait par instants, chaque fois que la douleur, le stress et l'épuisement la submergeaient. Quand l'adrénaline qui lui courait dans les veines cesserait de faire effet, elle allait s'effondrer. Et pas à moitié. Il fallait que je la pousse à s'expliquer tant qu'elle en était encore capable. Je l'attrapai par les épaules, la contraignis à me regarder et répétai son nom. Elle redressa violemment la tête comme si je la réveillais en sursaut.

« Eddie. J'ai pu revenir. Bordel...

— J'ai vu le petit mot fixé à la porte de ta chambre avec un grand couteau, dis-je pour alléger un peu l'atmosphère. Alors, tu nous as trouvé de très gros flingues ?

— Le plus gros, répondit-elle en essayant de sourire. Tu te souviens, quand je t'ai parlé de la guerre dont je sortais ? Là où des crétins ont ouvert par accident une porte sur l'Enfer et où une armée de démons a débarqué ?

— Oui, dis-je le cœur serré par ce préambule plutôt inquiétant. À la fin, la situation était si catastrophique que vous avez dû recourir à une arme absolue pour détruire tout l'univers, afin que les démons ne s'en servent pas comme base pour envahir les autres mondes. Je me souviens. J'en fais encore des cauchemars.

— La voici. L'arme absolue. L'ultime recours. C'est la Fin déplorable. »

Elle me tendit un objet posé dans la paume de sa main – qui ne tremblait même pas. L'arme en question n'avait rien de bien impressionnant, mais c'est souvent le cas avec les pires d'entre elles. La Fin déplorable n'était qu'un parallélépipède argenté, assez plat, terne et sans vie, surmonté d'un bouton rouge. Il tenait à l'aise dans la main de Jane ; pourtant, il n'était pas anodin. Plus je le regardais, plus mon malaise augmentait, comme si une bête sauvage rôdait dans la pièce. J'observai la boîte, sans être stupide au point de la toucher. L'armurier s'était avancé et, surexcité, regardait par-dessus mon épaule.

« Alors ça, c'est impressionnant ! C'est si rare, de nos jours, une telle qualité, une telle précision. Combien de dimensions spatiales à ce truc ? Je n'arrête pas de perdre le compte. Et les émissions énergétiques... c'est du jamais vu ! Il faut absolument que je l'emporte à l'armurerie pour le démonter !

— Non, oncle Jack.

— Oh, allez, j'ai un hypermarteau génial que je meurs d'envie d'essayer...

— Non, oncle Jack ! Vous avez encore oublié de prendre vos gouttes, c'est ça ? Jane, de quoi s'agit-il exactement ? Qu'est-ce que ça

fait ?

— Très simple à utiliser », répondit-elle d'une voix éteinte. Ses yeux se fermaient tout seuls. L'épuisement la gagnait. « Tu appuies sur le bouton, et... boum.

— Plus de tour ? demandai-je plein d'espoir.

— Plus rien du tout. Plus d'univers. Et non, il n'y a pas de minuterie. La Fin déplorable ne sert qu'une fois. Là, c'est l'original, le prototype. Pour mettre fin à la guerre démoniaque, on a utilisé une version améliorée. Celle-ci, du coup, n'a jamais été testée. Mais elle devrait marcher. Il n'y a pas de raison. » Lentement elle rabaissa la main, comme si l'horreur qui s'y trouvait se faisait de plus en plus lourde. « Je l'ai volée au Musée noir des Mercenaires du Multivers. J'ai dû tuer pas mal de gens pour te la rapporter, Eddie. Dont certains étaient des amis. Mais j'ai tourné la page, brûlé tous mes vaisseaux. Je ne peux plus faire marche arrière. Alors ne me fais jamais regretter ça, Drood.

— Comment ça marche ? demandai-je pour dire quelque chose.

— Même si j'étais capable de te l'expliquer, tu pigerais que dalle, rétorqua Janissary Jane, dont la voix recouvrait un peu de sa force habituelle. Je n'ai pas besoin de savoir comment marche mon matériel. Je suis mercenaire, pas mécanicienne. À ce qu'on m'a dit, c'est une arme conceptuelle. La boîte, là, c'est une clé hyperspatiale pour activer l'arme proprement dite, qui est planquée dans un repli dimensionnel et attend tranquillement d'être lâchée sur le monde. Quand on appuie sur le bouton, ça envoie à l'arme les coordonnées de la cible, et boum. Ça y est. Ou plutôt ça n'y est plus. Un univers de moins pour offenser le regard de Dieu. La Fin déplorable, pour tout et tout le monde.

— Donc, concrètement, il ne s'agit que d'un prototype. Il y a donc une possibilité, minime mais réelle, que peut-être ça ne marche pas, en fait, c'est bien ça ?

— C'est un dernier recours, souffla Janissary Jane. Quand on a absolument tout essayé et que les Dieux Affamés arrivent pour dévorer tout ce qui vit, alors la Fin déplorable est la dernière chance de vengeance. On disparaît, mais ces enfoirés avec nous, et aucun autre univers n'aura à affronter les horreurs qui ont tué le nôtre. »

Ses yeux se mirent à papilloter ; l'épuisement avait raison d'elle. Après lui avoir prudemment ôté des mains la boîte de métal luisant, je la fis conduire à l'infirmerie en espérant qu'à son réveil tout serait terminé. D'une manière ou d'une autre. Cela dit, si ça tournait vraiment mal, il vaudrait sans doute mieux qu'elle ne se réveille jamais.

Je déposai la fin du monde dans ma main ouverte. Elle ne pesait presque rien. L'armurier se pencha pour mieux voir mais n'essaya pas

de la toucher.

« Je me demande qui l'a fabriquée, fit-il tristement.

— Armurier ! » lâcha la matriarche d'un ton tranchant et autoritaire qui le fit se retourner d'un bond. Il la rejoignit. Elle le fixa d'un regard implacable. « Armurier, je vous autorise officiellement à ouvrir le Codex d'Armageddon. Nous avons besoin des armes interdites. Sortez la Mort astrale, le Marteau du Temps, l'armure-mastodonte et Chagrin d'hiver, et préparez-les.

— Non ! » coupai-je. Ma voix trancha si violemment sur celle de la matriarche que tous interrompirent leur travail pour nous regarder. Je m'approchai de Martha et l'armurier d'un pas mesuré. Je rencontrai le regard de ma grand-mère et refusai de baisser les yeux. « Pas encore. Nous ne pouvons pas recourir aux armes interdites avant que les Envahisseurs ne soient effectivement dans notre réalité, et l'affrontement de deux puissances aussi immenses détruirait certainement le monde. Sans garantie que les Dieux Affamés soient éliminés, d'ailleurs. Le Codex ne doit être ouvert que lorsque tous nos plans ont échoué. Et des plans, j'en ai encore en réserve.

— La Fin déplorable détruirait l'univers tout entier, pas seulement notre monde, insista la matriarche sans céder un pouce de terrain.

— Faites-moi confiance. Je n'ai pas l'intention de faire exploser l'univers. J'ai une bien meilleure idée. Si je devais échouer... alors, à vous de jouer. Mais en attendant, faites-moi confiance, grand-mère.

— Soit, répondit-elle après un silence. Rien que pour cette fois, Edwin. »

Elle s'arracha un sourire, que je lui rendis. À cet instant, comme si la situation n'était pas déjà assez compliquée, le fantôme de Jacob Drood et le Jay Drood bien vivant décidèrent de faire leur entrée. Pendant ma conversation avec la matriarche, j'avais eu la sensation d'être épié. Quand je regardai autour de moi, je vis le miroir de Merlin qui pour l'instant reflétait la salle de commandement. Son reflet me parut bizarre et, m'approchant pour l'examiner, je m'aperçus qu'il était trop peuplé. Dans le miroir, Jacob et Jay, debout derrière moi, m'adressaient de grands sourires. Je me retournai : personne. Mais dans le miroir, ils étaient là. Ça me donna la chair de poule. Surtout quand ils me contournèrent pour sortir du miroir et pénétrer dans la salle de commandement bien réelle. Je dus bondir pour éviter qu'ils ne me rentrent dedans. J'entendis des hoquets, des cris et même quelques hurlements. Jacob et Jay, hilares, échangeaient des coups de coude comme après une blague particulièrement futée et puérile. Je respirai profondément pour ramener mon pouls à un rythme acceptable.

Jacob portait à présent un antique uniforme de conducteur de



loco, vert bouteille, avec la casquette assortie. Les boutons d'argent de sa veste, ouverte, révélaient un tee-shirt *Les ingénieurs sont des rapides*. Il paraissait réel, concentré, et ne perdait presque plus d'ectoplasme lorsqu'il bougeait un membre. Jay avait endossé la tenue raffinée de son époque d'origine ; il avait l'air aussi enthousiaste que son double, mais dans ses yeux je lus une expression étrange. Je croisai les bras et m'appliquai à les fusiller du regard.

« Sympa, votre gag. J'y repenserai le jour où on voudra donner une crise cardiaque à quelqu'un. Je ne savais pas que tu pouvais faire ça, Jacob.

— Tu serais étonné de voir tout ce qu'on peut faire une fois qu'on est mort, petit. Crois-moi, c'est une vraie libération. »

Jay fronça des sourcils réprobateurs. « Je suis encore en train de me vanter. Je déteste faire ça. On a un plan, Eddie.

— Bien sûr. Comme tout le monde. Votre plan, je suppose, implique de faire exploser l'univers entier ?

— Non, dit Jay. *À priori*, non.

— Il me plaît déjà !

— Vas-y, Jacob, dis-lui. Tu en meurs d'envie, et si je m'y colle tu vas m'interrompre à chaque mot. Après ma mort, il semblerait que je tourne au sale ronchon.

— Tu rigoleras moins quand tu auras passé plusieurs siècles dans cette famille, grogna Jacob. Elle pousserait même un pape à jurer. Ecoute, Eddie : on a une solution pour arrêter les Envahisseurs. On va utiliser le Train du Temps.

— Tu commences à peine à m'expliquer votre idée, et déjà je la déteste. Remonter le temps pour modifier le présent, ça ne marche jamais. Jamais, jamais, jamais. Ça finit toujours par causer plus de problèmes que ça n'en résout.

— Calme-toi, Eddie, je t'en prie, dit Jay. Tu as pris une couleur très bizarre, et ça n'est sûrement pas bon pour la santé.

— Nous n'allons pas remonter le temps pour arrêter les Envahisseurs avant qu'ils ne lancent leur attaque contre nous, déclara Jacob. Je m'y connais assez en voyage dans le temps pour savoir que ça ne marcherait pas. Je regarde la télé, quand même ! Non, notre idée vaut bien mieux que ça. On va recourir au Train du Temps pour se glisser dans la dimension originelle des Envahisseurs et les attaquer depuis la seule direction d'où ils ne s'attendent pas à nous voir venir : le passé !

— Refais-moi ça, soupirai-je. J'ai dû rater un wagon.

— Au fond, c'est très simple, commença Jay.

— Non. Une explication qui commence ainsi ne l'est jamais.

— Ecoute un peu, reprit Jacob en me plantant entre les côtes un doigt étonnamment solide. Les Envahisseurs viennent d'une dimension

supérieure à la nôtre, d'accord ? Donc, pour eux, le temps n'est jamais qu'une direction comme une autre, dans laquelle ils peuvent se déplacer. Grâce au Train du Temps, on pénètre dans leur dimension et on attaque leur monde depuis le passé ! Ils ne nous verront même pas arriver !

— Ils ont dû dissimuler leur monde quelque part, enchaîna Jay. Dans un univers parallèle ou un repli dimensionnel. En se disant que des êtres inférieurs tels que nous, venant d'une dimension inférieure, ne parviendraient jamais à le localiser. Mais Jacob est mort, et moi toujours vivant. À nous deux, nous voyons des choses qui restent cachées au reste des humains.

— Nous seuls pouvons espérer survivre à un tel voyage, dit Jacob. Parce que nous sommes la même personne à deux stades de son existence. Il n'y a que nous, Eddie. Tony a déjà modifié le moteur pour qu'il absorbe l'énergie temporelle générée par le voyage ; quand nous atteindrons la patrie des Envahisseurs, nous pourrons y faire pénétrer le train à toute vitesse, libérer d'un seul coup l'énergie accumulée et tout faire sauter comme un pétard dans une pomme pourrie !

— Et hop, fini leur univers, fini les Envahisseurs ! conclut Jay.

— Un plan intéressant, reconnus-je. Même si mon esprit dérape chaque fois que j'essaie de le comprendre. Mais vous êtes sûrs de pouvoir localiser leur monde ?

— On ne peut rien cacher à un mort », répondit Jacob. Il se tourna soudain vers Molly, puis revint à moi sans faire de commentaire.

« Il faut que tu nous laisses essayer, plaida Jay. C'est ainsi que je meurs. Jacob a fini par recouvrer la mémoire. Ça ne me dérange pas, sincèrement. C'est une bonne mort. Cracher au visage de l'ennemi en sauvant les innocents, au nom de la famille. C'est une mort de Drood.

— Et c'est cela que j'ai attendu si longtemps, ajouta Jacob. Ma fin est là. Pas trop tôt. Personne ne pourrait accomplir cette mission. À part moi et l'autre moi. Jay meurt en éliminant nos ennemis, puis revient ici je ne sais comment, dans le passé, pour devenir le fantôme familial et attendre de recommencer. Quant à moi, je peux enfin passer à la suite, quelle qu'elle soit. J'ai hâte, d'ailleurs. J'ai beaucoup vieilli, au fil des siècles, et je me sens bien fatigué.

— Allez-y, dis-je. Je vous confie le Train du Temps.

— Il faut que tu occupes les Envahisseurs, que tu les distraies, afin qu'ils ne nous voient pas arriver, dit Jay.

— C'est dans nos cordes. »

Martha, à ma grande surprise, vint se planter devant Jacob. « Que Dieu soit avec vous, Jacob. Vous allez me manquer. »

Il eut un sourire tordu. « Pourtant, je vise plutôt bien. Au revoir, arrière-arrière-arrière-arrière-petite-fille. » Il promena son regard à

travers la salle de commandement. « Vous êtes tous mes enfants, mes descendants, et j'ai toujours été très fier de vous. »

Lui et Jay tournèrent les talons et regagnèrent l'intérieur du miroir. Un instant ils avancèrent entre nos reflets, puis l'image les montra dans le vieux hangar derrière le manoir. Ils montèrent dans l'abri étincelant de la loco en adressant de grands gestes d'adieu à Tony, qui les salua en retenant ses larmes : il ne reverrait jamais son cher Ivor. Jacob se mit à manipuler les commandes en vrai professionnel, tandis que Jay alimentait le foyer en tachyons cristallisés dans un grand déploiement d'énergie nerveuse. Il courait droit à la mort et le savait pertinemment ; il savait également qu'il deviendrait Jacob, ce qui ne devait pas être une grande consolation.

Ivor bondit. Quand la chronopression fut à son maximum, Jacob accéléra à fond. Le Train du Temps s'élança dans une direction que nul œil humain ne pouvait repérer. Ils avaient disparu.

J'attendis un moment en regardant autour de moi, mais rien n'avait changé. Je me concentrai donc sur mes propres plans. Qu'aurais-je pu faire d'autre ?

Molly et Subway Sue entraînèrent notre petit groupe dans un coin tranquille de la salle de commandement pour nous parler de la route des Damnés. Elles n'étaient pas d'accord sur tous les détails et faillirent en venir aux mains à propos de références obscures et de sources oubliées au point que je dus les séparer, mais dans les grandes lignes elles étaient catégoriques. Elles commencèrent par le commencement, qui n'était pas la route proprement dite.

« Vous voyez, commença Subway Sue, pour comprendre la route il faut comprendre le chemin Arc-en-ciel.

— Le chemin Arc-en-ciel est une expression, ou peut-être une manifestation, de la magie sauvage d'antan, continua Molly. Une course contre le temps et le destin, avec pour but de faire le bien. Rares sont ceux qui peuvent prétendre essayer, et encore plus rares ceux qui survivent jusqu'au bout. Je ne connais personne qui ait tenté sa chance depuis l'époque arthurienne. Mais on raconte que celui qui parcourt le chemin secret, qui suit l'Arc-en-ciel jusqu'au bout, y obtiendra ce que son cœur désire. À condition d'avoir assez de cœur, d'âme et de volonté.

— Ce qui compte, ce n'est pas de courir vite, précisa Subway Sue, c'est d'être prêt à tout accepter, c'est d'être poussé par une nécessité profonde. Le chemin Arc-en-ciel est semé d'embûches. Selon certains, ce qu'on trouve à l'extrémité n'est pas forcément ce que l'on souhaite, mais ce dont on a besoin.

— C'est vraiment un rituel très ancien, dit Molly. Plus ancien que l'histoire.

— Plus ancien que la famille ? demandai-je.

— Plus ancien que l'humanité, sans doute. C'est... un archétype, un élément primordial qui transcende toutes les réalités. Une idée de gloire et de rêves, de quête du Graal et d'honneur intime. Une dernière chance de défier les ténèbres, d'aider la lumière à triompher. À ce qu'on dit.

— Qui l'a créé ?

— Qui sait ? répondit Sue. On parle de magie sauvage, quand même. Certaines choses existent, tout simplement. Parce qu'elles sont nécessaires.

— Mais alors, pourquoi ne pas emprunter le chemin Arc-en-ciel plutôt que la route des Damnés ? »

Molly et Subway Sue échangèrent un regard. « Parce que nous ne sommes pas capables de le trouver, murmura Molly. Nous ne sommes pas assez bonnes, pas assez pures.

— La route des Damnés est l'autre côté du chemin, son double ténébreux, expliqua Subway Sue. L'autre face de la même médaille cosmique.

— Écoutez, coupa Molly, on va laisser tomber le bla-bla mystique, et faire simple. Les Multièdres, les Dieux Affamés, viennent d'une dimension supérieure, d'accord ? Eh bien, s'il existe des dimensions supérieures, il doit forcément exister des dimensions inférieures. Des univers brisés où les lois de la nature n'ont jamais réussi à tourner rond. C'est par là que passe la route des Damnés. Quand on l'emprunte, on ne court pas. On marche. Le temps qu'il faut. La vitesse ne compte pas, seulement l'endurance. »

Je sentais bien que je m'assombrissais. Personne ne dit rien pendant un moment. Ils me regardaient tous. « On n'a pas beaucoup de temps. La tour de Truman est presque finie, et sans doute est-elle en train de se mettre en marche au moment où nous parlons. Les Dieux Affamés peuvent arriver n'importe quand.

— Et on n'a pas d'autre moyen pour pénétrer dans le QG de Manifest Destiny, glissa Molly. Ses protections résistent à tout, sauf à la route des Damnés.

— Le temps, dans les univers inférieurs, n'a pas la même valeur qu'ici, expliqua Subway Sue. En théorie, nous devrions atteindre le QG à l'instant précis où nous quitterons le manoir. »

J'étais de plus en plus inquiet. « Oui, on a vu ce que ça a donné avec le Train du Temps.

— C'était de la science. Là, c'est de la magie, protesta Molly. La route des Damnés obéit à d'antiques lois gravées dans les fondations mêmes de la réalité.

— Oh, et puis merde », m'écriai-je. Je dus décriper les sourcils, ça finissait par me donner mal à la tête. « Il faut absolument qu'on

atteigne cette tour, et je ne vois aucun autre moyen. » Je regardai les autres : M. Surin, le sergent d'armes, Gilles Traquemort. « Étant donné la... nature incertaine de ce que nous nous apprêtons à faire, je ne me sens pas le droit de vous ordonner de me suivre. Moi-même, je n'irais certainement pas si je n'estimais pas que c'est mon devoir. Je n'emmènerai donc que des volontaires. Ceux qui veulent dire "Non", ou même "Non mais ça va pas la tête ?", je comprendrai tout à fait. » Tous me rendirent un regard inflexible. Gilles était prêt à l'action, comme toujours ; le sergent avait envie de se battre, et M. Surin... ne différait en rien de son personnage habituel.

« Allons-y. Il faut qu'on sauve le monde encore une fois. »

Pour accéder à la route des Damnés, il fallait descendre. Jusqu'en bas. Molly et Subway Sue, pour invoquer les magies anciennes, se mirent à chanter dans des langues inconnues en se balançant au centre d'un cercle tracé à la craie. L'armurier les observait, fasciné. Gilles Traquemort faisait la moue, comme s'il ne croyait pas à ces sornettes. Je ne savais pas à quoi m'attendre, mais fus surpris de voir un banal ascenseur sortir du sol devant les deux femmes. Il émit un *bip* très digne pour annoncer son arrivée, puis les portes s'ouvrirent sur une cabine d'aspect ordinaire. J'en fis le tour plusieurs fois : de devant, c'était un ascenseur ; de derrière, il n'y avait rien. Gilles me suivit en parlant dans sa barbe d'ingénierie subspatiale et d'univers miniaturisés. Si ça lui faisait plaisir...

Martha écarquilla les yeux devant cette intrusion dans sa salle de commandement si agréablement normale. « Pourquoi cette chose n'a-t-elle pas déclenché nos alarmes ?

— Parce qu'elle n'est pas vraiment ici, répondit Molly. Enfin, c'est une construction magique qui ressemble à un ascenseur pour s'adapter à nos esprits limités.

— Vos sens ne sont pas capables de l'identifier, ajouta Subway Sue. Ils vous montrent donc un équivalent acceptable.

— Exactement ! dit Molly. C'est une magie très ancienne, vraiment, la magie sauvage des temps où nous vivions dans la forêt.

— N'empêche, je ne vois pas pourquoi ça tient à ressembler à un ascenseur, protestai-je d'un ton boudeur dû à mon effarement.

— C'est le consensus auquel nos esprits ont abouti, rétorqua Molly. Ne te plains pas, ç'aurait pu être un escalator. J'ai horreur des escalators. »

J'eus un soupir entendu et pénétrai dans la cabine d'un pied prudent. Le sol d'acier était solide et les miroirs des parois m'apprirent que je m'étais remis à froncer les sourcils. J'essayai d'arrêter, pour ne pas saper le moral des troupes. Les autres m'emboîtèrent le pas avec différents degrés de détermination, jusqu'à ce que nous soyons entassés dans cette saleté, sans la place de bouger un muscle à moins

que quelqu'un ne rentre le ventre. Molly s'arrangea pour appuyer ses seins contre mon torse, ce dont je lui fus reconnaissant. Les portes se refermèrent lentement et, sans prévenir, l'ascenseur commença sa descente.

Celle-ci sembla durer très, très longtemps. Je percevais le déplacement, dans mes os et tous les fluides de mon corps, même si la cabine ne comportait ni indicateurs ni boutons et n'émettait pas le moindre son. La température monta peu à peu, et bientôt, couverts de sueur, nous essayions tous de nous écarter de nos voisins. En vain. Puis la chaleur s'évanouit en un clin d'œil ; il faisait de plus en plus froid. Nos souffles formaient de petits nuages devant nous, et nous devions nous serrer les uns contre les autres pour ne pas trop trembler. Une fois de plus cela prit fin brutalement. Je n'avais plus ni chaud ni froid, comme si de tels concepts appartenaient à un monde révolu.

Puis les bruits. À travers les parois nous entendions des bruits. D'abord lointains, et de plus en plus proches, inexorablement. Rugissements furieux, hurlements, hululements, et quelque chose qui ressemblait à un rire mais n'en était pas tout à fait un. Des émotions primaires, fondamentales, trouvaient une voix délivrée des contraintes et des limites de la pensée consciente. Ces terribles voix creuses des cauchemars d'enfants, issues de choses qui nous feraient du mal si jamais elles nous trouvaient... Les sons devinrent des mots, et c'était pire, comme si la peste ou le mal avaient appris à parler. Ils tournaient autour de l'ascenseur, nous assaillaient, reculaient brusquement, dans toutes les directions. Ça menaçait et suppliait, ça raillait, ça implorait pour nous pousser à ouvrir les portes, ça voulait rentrer. Je ne parviens pas à me rappeler ce que ça disait au juste, et tant mieux.

Certains d'entre nous voulurent se plaquer les mains sur les oreilles pour ne plus rien entendre, mais ça ne servait à rien. Ces voix ne passaient pas par nos oreilles.

Nous les dépassâmes enfin ; leurs cris mensongers s'évanouirent au loin et il n'y eut plus que le silence, et la descente, et l'impression de se rapprocher du mal à l'état pur. Je ne sentis pas que nous nous arrêtions, mais les portes s'ouvrirent tout à coup et la lumière blafarde de la cabine se répandit sur une plaine obscure. Nul ne bougea. Ça ne paraissait pas prudent. Du monde qui s'étendait au-dehors, nous ne voyions qu'une étendue sombre, lugubre, baignée d'une lueur violette comme un vieil hématome. Je m'avançai à contrecœur et sortis de l'ascenseur. Les autres me suivirent. Dès que j'eus quitté la lumière normale et rassurante de la cabine, je fus étreint par un sentiment d'oppression, comme si je portais soudain tous les malheurs du monde sur mes épaules. Il n'y avait pas le moindre bruit, mais l'air grondait d'un tonnerre éternel qu'on n'entendait qu'avec son âme ; l'annonce d'une tempête qui, notre instinct le savait, menaçait depuis l'aube des

temps.

Nous formions un groupe compact, heureux de sentir un contact humain au milieu de ce monde mort, ou mourant. Nous savions tous que nous n'y étions pas à notre place. Les portes se refermèrent sur la lumière pure et vive ; nous nous retournâmes à temps pour voir l'ascenseur s'enfoncer dans une crevasse, nous abandonnant dans ce lieu affreux où il nous avait déposés. Une plaine violette, souillée, qui s'étirait à perte de vue dans toutes les directions.

Ça faisait penser à la fin du monde. Une plaine obscure dans une nuit éternelle. Au-dessus, basse dans le ciel, une lune de sang. Les étoiles s'éteignaient l'une après l'autre. Les constellations familières étaient semées d'étendues vides. Le sol était de pierre brute, constellé de vastes cratères, de fissures en zigzag et de crevasses profondes. Comme le fond des océans après que les eaux se seraient évaporées. Tout près de nous s'étirait une des crevasses, longue et irrégulière, aux bords effrités. Je m'en approchai pour plonger les yeux dans l'abîme. Je ne vis pas le fond. J'émis un petit bruit et Molly s'empressa de venir me prendre le bras pour m'éloigner du gouffre. Peut-être le son de ma voix avait-il déclenché un processus étrange, car de la fente émergea une végétation inconnue, des plantes grimpantes dont les larges feuilles vertes étaient sillonnées de veines écarlates qui palpaient. Molly et moi reculâmes ; les plantes essayèrent de nous suivre, mais déjà elles pourrissaient et tombaient en fragments écœurants. Vivantes et mourantes au même instant, comme si elles n'étaient pas assez évoluées pour conserver une forme cohérente.

D'autres fissures recelaient un magma rouge vif animé d'un bouillonnement mou, qui n'était pas loin de la surface ; pourtant la chaleur n'était pas perceptible. On aurait dit qu'elle n'avait pas la force de monter jusqu'à nous. L'air était trop léger et, détail perturbant, n'avait aucune odeur. Je claquai des mains : il n'y eut pas d'écho. J'aurais parié que le son ne se propageait pas longtemps. Serrés les uns contre les autres, nous contemplions l'affreux paysage et savions que, dans ce monde à bout de course, nous étions les seules créatures vivantes.

« C'est ici que les quêtes échouent, déclara Subway Sue. C'est ici le pays des amours malheureuses et des serments rompus. C'est ici que s'exaucent les cauchemars.

— Dans ce cas, comment sommes-nous censés mener notre mission à bien ? » protesta le sergent. Il aurait voulu s'énervier mais n'en avait pas l'énergie.

« Nous avons amené avec nous un peu de notre propre univers, répondit Molly. Suffisamment pour nous donner une chance. Plus nous nous attarderons, plus cette protection ira en faiblissant. Il faut vraiment qu'on s'y mette.

— Nous sommes au cœur du monde brisé, souffla Subway Sue comme hypnotisée. Mornes terres, contrées perdues...

— Ça suffit. Tu commences à me mettre mal à l'aise, Sue. Cet endroit est néfaste, on a compris. Alors maintenant tu changes de disque et tu me dis par où on est censés passer. »

Elle tourna vers moi un regard flou. « Dis-le, Eddie Drood. Prononce le nom du lieu où tu veux te rendre.

— Fais ce qu'elle te dit, me chuchota Molly. Elle est en harmonie avec ce monde, bien plus que moi. Elle comprend les voies secrètes. Elles lui parlent.

— Nous devons pénétrer dans le QG de Truman, sous Stonehenge », annonçai-je dans le silence en articulant soigneusement – et en me sentant un chouïa ridicule. Mes paroles n'avaient pas d'écho ; elles semblèrent tomber à plat dans l'air inerte.

« Là-bas ! s'écria Subway Sue en tendant le doigt. Voilà notre destination. »

Au loin, un rayon de lumière perfora le ciel mourant. Un phare, vif, pur et triomphant, qui ne faisait certes pas partie de ce monde. Il brillait comme l'espoir, comme une promesse... comme une issue.

« C'est un monde à l'agonie, déclara Gilles Traquemort tout à trac. Ici, l'entropie est reine.

— Ne t'y mets pas, toi aussi », coupai-je.

Je ne sais pas combien de temps nous avons marché, sous la lune de sang et les étoiles mourantes, par la plaine aride et ravagée. La nuit n'a pas pris fin, les points de repère étaient rares et très espacés, et nous nous sommes aperçus que nos montres ne fonctionnaient plus. Ça a duré l'éternité. Marchant en tête, je m'efforçais de garder un bon rythme. Il fallait contourner les cratères et sauter par-dessus les crevasses. Le sol, sous mes pieds, était dense et résistant, mais même en y mettant tout mon poids je ne sentais presque pas l'impact. Nos pas ne faisaient aucun bruit et nos conversations se délitaient chaque fois dans le néant, jusqu'à ce que l'idée même de parler nous abandonne, vaincue par le silence tout-puissant. Nous marchions donc dans la plaine infinie ; l'atroce silence consumait nos pensées, nos émotions et jusqu'à nos intentions. Pour finir, je ne fus plus poussé que par une sourde détermination, un refus obstiné de laisser ce lieu l'emporter sur moi.

Nous avons traversé, je ne sais quand, une longue rangée d'immenses structures de pierre qui étaient peut-être des bâtiments. Hauts comme des gratte-ciel, taillés dans un étrange roc opalescent, ils évoquaient des géants renfrognés. Leurs flancs étaient creusés de cavernes profondes semblables à des yeux enfoncés. Les parties basses étaient couvertes de glyphes indéchiffrables en longues volutes. Des menaces, des mises en garde, ou peut-être simplement *Ne nous oubliez*



*pas. Nous avons vécu ici et, malgré la nature de ce monde, édifié ceci.*

Cependant ces preuves de vie n'avaient rien de rassérénant. Les affreux bâtiments exsudaient une cruauté glacée, et j'avais l'impression que les êtres affreux qui les avaient occupés n'auraient toléré ni notre présence, ni le but que nous poursuivions, ni notre vie elle-même. Nous avons continué à marcher jusqu'à ce que les édifices disparaissent dans le lointain.

« L'Enfer, ça ressemble à ça ? demandai-je à Molly.

— Non. L'Enfer, c'est plus vivant. »

Comme si le son de nos voix l'encourageait à parler, M. Surin déclara tout à coup : « On nous surveille. »

Les autres s'arrêtèrent comme moi pour observer les alentours. Fissures, crevasses et cratères.

« Tu es sûr ? demanda Molly en fronçant les sourcils.

— Il a raison », intervint le sergent d'armes. Plus nous parlions, moins l'effort exigé était grand. « Ça fait déjà un bon moment que je sens des regards sur nous. Mais je n'ai rien vu d'anormal.

— Oui, quelqu'un nous observe, reprit M. Surin d'une voix aussi naturelle que s'il proposait de prendre le thé dans le jardin.

— C'est vrai. Nous ne sommes pas seuls, dit Subway Sue. Je le sens. Je vous l'ai dit, quelque chose est venu s'installer ici et s'en prend aux voyageurs. C'est pour ça que plus personne n'utilise la route des Damnés.

— Il aurait peut-être suffi de changer le nom, soufflai-je. Une bonne campagne de com', c'est la clé du succès, de nos jours.

— C'est pas le moment, Eddie », grinça Molly.

Gilles Traquemort, épée au poing, décrivit un grand cercle autour de nous. « Ils sont là. Tout près. Très dangereux.

— Qui diable choisirait de vivre par ici ? » demanda Molly.

Nous nous sommes placés en cercle, épaule contre épaule et tournés vers l'extérieur. Je me sentais plus alerte, comme au sortir d'un trop long sommeil. Je surveillai la plaine infinie, la pierre terne et violacée, mais rien ne bougeait. La chose en embuscade devait être aussi puissante que redoutable. Selon Subway Sue, des grosses peintures avaient emprunté cette route sans jamais en ressortir. Je cherchais donc une créature énorme, terrifiante, formidable.

Parfois je raisonne comme un tambour.

Car ce monde, après tout, était mourant. Qu'est-ce qui est attiré par la mort et les cadavres ? Les charognards, les parasites.

Ils s'extirpèrent des fentes du sol, rampant, grouillant, sur deux ou quatre pattes, et envahirent la plaine en s'approchant de nous depuis toutes les directions. Ils couraient, bondissaient par vagues, s'agitaient comme des asticots au fond d'une blessure. Je ne sais pas s'ils étaient originaires du lieu, ou s'ils étaient venus d'ailleurs, mais la

nature de ce monde avait déteint sur eux. On aurait dit qu'ils cherchaient à être humains et n'obtenaient qu'un résultat approximatif, grossier. Certains éléments de leurs corps étaient flous, imparfaits ou absents. Ils n'avaient même pas de visage, rien que des yeux phosphorescents à moitié décomposés et des bouches de lamproies plantées de dents pointues.

Ils se jetèrent sur nous de toutes parts ; ils étaient innombrables. Je subvocalisai les Mots qui activaient mon armure : rien ne se passa. Je réessayai. Mon armure refusa de réagir. Je regardai le sergent : son air stupéfait se passait de commentaires. Il fit plusieurs fois le geste magique qui lui permettait de tirer des armes du néant, mais en vain. Molly leva les bras pour lancer un sort et, voyant que ça ne donnait rien, se tourna vers moi en écarquillant les yeux.

« C'est à cause de ce monde, dit Subway Sue. Ici, la magie sophistiquée ne marche pas. Ni la science sophistiquée. Les lois de la réalité sont trop chancelantes pour elles. C'est pour ça que tant de personnes remarquables ont été vaincues. Nous sommes impuissants, ici. Sans défenses.

— Parle pour toi, rétorqua Gilles Traquemort en faisant danser son épée. Un bras droit solide, une épée fidèle, un cœur franc, et on s'en sort toujours.

— C'est vrai », intervint M. Surin dans la main de qui se trouvait soudain une lame étincelante.

Molly sortit de ses bottes deux dagues d'argent. « Des athamés. Des dagues de sorcière. Surtout à usage cérémoniel, mais elles n'en sont pas moins redoutables pour autant. »

Elle m'en tendit un, que je trouvai étonnamment lourd pour un objet si délicat. Le sergent d'armes tira de sa manche un coutelas au bord denté.

« *Push dagger* albanais. C'est toujours bon d'avoir une petite surprise en réserve. Au cas où on doit absolument tuer des bestioles insupportables.

— Les couteaux ne serviront à rien, souffla Subway Sue d'une voix blanche. Les épées ne serviront à rien. Ils sont trop nombreux. On va tous mourir. Comme les autres.

— J'ai l'impression que tu es trop sensible à l'atmosphère de ce coin, dit Molly. Reste derrière moi et tout ira bien.

— Le nombre n'est jamais une garantie de victoire, affirma Gilles. Tout soldat bien formé sait cela. Ne pas reculer, faire porter chaque coup, utiliser sa formation, et voilà. Un soldat bien formé avec une bonne épée fait le poids contre n'importe quel tas de racaille sans armes. »

Épaule contre épaule, nous brandissions nos armes devant nous. Subway Sue, tout à coup, s'assit au centre du cercle et s'enfouit le

visage dans les mains. Les charognards approchaient ; ils bondissaient par-dessus les crevasses en vagues successives. Nous étions encerclés par la multitude. Si j'avais eu un endroit où m'enfuir, j'aurais pris mes jambes à mon cou. Mais la colonne de lumière était toujours aussi lointaine et nous étions pris au piège. Il ne restait plus qu'à se battre et, au besoin, à mourir dignement.

J'espérais que quelqu'un trouverait un moyen d'atteindre la tour et la détruirait à temps. Je regrettais... ma foi, tant de choses que je n'avais pas faites, pas dites. Tellement de regrets... mais j'imagine que c'est toujours comme ça, quel que soit l'âge auquel on meurt. Je regardai Molly, et nous échangeâmes un dernier sourire tendre et sauvage. Ensuite, les charognards furent sur nous.

Ils atteignirent Gilles en premier ; il se lança dans le massacre avec une grâce presque languide. Son épée semblait dénuée de poids et le tranchant aiguisé pénétrait l'os comme la chair. Un sang noir jaillit ; ses assaillants tombèrent sans jamais pousser le moindre cri. Gilles riait aux éclats. Il était dans son élément et en tirait une jouissance indéniable. M. Surin, désinvolte, tranchait des gorges, ouvrait des ventres, crevait des yeux avec aisance. Lui aussi souriait, mais son regard n'exprimait nulle émotion humaine, rien qu'une faim obscure, pathétique et insatiable. Le sergent faisait preuve d'une efficacité sans fioritures et tuait tout ce qui passait à sa portée. Il fronçait les sourcils comme un homme qui s'adonne à une tâche nécessaire mais déplaisante.

Molly et moi combattions côte à côte pour tailler en morceaux les horreurs qui se jetaient sur nous. Les charognards n'avaient ni sens tactique ni instinct de survie. Ils attaquaient de leurs mains griffues pareilles à des branches mortes, leurs yeux luisaient, une salive noirâtre dégouttait de leurs bouches circulaires. Ils ne connaissaient que le besoin de tuer, de manger. Nous abattre, nous déchiqueter, et qu'importait l'identité de leurs proies.

Les morts s'accumulaient autour de nous. Leur chair se décomposait à vue d'œil et le sol sillonné de fissures buvait avidement leur sang trop foncé. À me battre sans relâche, à taillader une chair qui résistait comme de la boue et voulait engloutir mon arme, j'avais tous les muscles douloureux ; la lame d'argent se faisait lourde dans mon poing. J'étais couvert de bleus et de coupures, mes vêtements étaient déchirés et je ruisselais de sueur et de sang. J'entendais les halètements de Molly et, de l'autre côté, Gilles chantait un antique chant de guerre. Presque guilleret, il refusait obstinément de se laisser décourager par l'incroyable supériorité numérique de nos assaillants ; je trouvais cela presque inhumain. Il tuait, et tuait encore, et recommençait à tuer, comme un affamé à une table de banquet. Je songeai un instant que, à sa façon, Gilles Traquemort était encore plus

inquiétant que M. Surin.

Et soudain, comme en réponse à un cri inaudible, les charognards reculèrent. La seconde d'avant ils nous harcelaient avec une rage silencieuse, et en un clin d'œil ils détalait dans la plaine desséchée comme descendent les grandes marées. Gilles secoua son épée pour la débarrasser du sang qui la recouvrait, puis la planta dans le sol pour s'y appuyer. Il regarda autour de lui, sourit aux cadavres entassés et hocha la tête devant la besogne accomplie. Molly et moi, haletants, étions accrochés l'un à l'autre.

« Ils vont revenir », déclara Subway Sue derrière nous.

Je me retournai pour lui lancer un regard sans réplique. « Il faut qu'on dégage. Il y a forcément un moyen. Trouve-le !

— Oui... Je suis en communion avec ce monde. Il me parle. L'un d'entre nous doit rester et se battre pour permettre aux autres d'atteindre la lumière.

— Quoi ? glapit Molly. D'où tu sors ça ?

— Je connais les sentiers secrets, répondit-elle d'un ton las. Je vois les lois qui régissent celui-ci, gravées dans la substance même du monde. Si nous nous battons tous, nous mourrons tous. L'un d'entre nous doit affronter ces créatures et se sacrifier pour que les autres puissent quitter la route.

— Tirons à la courte paille, proposa Gilles.

— Non, coupa Sue. Le sacrifice doit être volontaire. Un acte véritable pour contrer l'entropie. L'important, ici, ce n'est pas d'aller loin, car on pourrait marcher jusqu'au jour de notre mort sans jamais atteindre la lumière... Mais un acte noble et grand permet de l'attirer à soi. Qui parmi nous est prêt à mourir pour sauver les autres ?

— Il y a forcément une autre solution, insista Molly. On ne va quand même pas abandonner quelqu'un ! Dis-leur, Eddie !

— Je vais rester, répondis-je.

— Quoi ? » Molly était abasourdie.

« Je vais rester. C'est ma mission, mon plan. Je suis responsable.

— Non ! Empêchez-le, vous autres !

— Tu ne peux pas rester, Edwin, déclara le sergent d'armes. La famille a besoin de toi pour vaincre Truman et détruire la tour. C'est toi le chef, à présent. C'est moi qui vais rester. J'ai dit que je ferais tout pour la famille et pour le monde, et j'étais sincère. Là-bas, vous serez tous indispensables. Vous avez tous quelque chose de particulier. Pas moi.

— Sergent... »

Il me coupa d'un regard péremptoire. « Eddie, j'y tiens. Je veux que mes actes comptent, pour une fois. Je veux être le héros, pas seulement le type qui forme les héros et les envoie se battre. J'ai toujours rêvé de mourir ainsi, en affrontant l'impossible pour une

noble cause. Pour sauver la famille, le monde. Alors, Eddie, emmène-les. Règle son compte à Truman et à la tour. Fais honneur à la famille. »

Sans attendre de réponse, il partit droit vers le groupe de charognards le plus proche, qui l'épiaient tapis dans leurs crevasses et s'agitaient de plus en plus. Je réunis les autres et les entraînai vers la colonne de lumière qui se rapprochait rapidement. J'entendis les créatures sortir de leur cachette mais refusai de me retourner. La lumière, appelée au prix d'un sacrifice délibéré, fendit la marée de bestioles et vint s'immobiliser devant nous, promesse d'espoir, de vie, de liberté. Mais pas pour le sergent d'armes. Molly et Subway Sue se jetèrent dans la lumière et disparurent ; Gilles et M. Surin les suivirent aussitôt. Moi seul m'arrêtai pour me retourner et voir le sergent affronter pied à pied une meute de monstres enragés. Il rendait coup pour coup, envoyant voler des cadavres autour de lui, et résista jusqu'au moment où ses assaillants réussirent à le submerger et à le faire tomber à terre. Il disparut sous la meute affamée. Il n'avait pas poussé un cri. Alors seulement j'entrai dans la colonne illuminée.

Ainsi est mort Cyril Drood, qui a combattu ses ennemis jusqu'à son dernier souffle. Il est mort en Drood. Pour la famille. Et pour le monde, qui s'en contrefout.

La lumière s'éteignit. J'étais de retour dans mon univers. Il faisait nuit, mais la lune était pleine et les cieux semés d'étoiles qui brilleraient encore pendant des millénaires. Mes plaies étaient refermées. J'avais recouvré mes forces. L'air était frais, piquant, riche d'odeurs, exquis. Je tapai des pieds dans l'herbe humide de rosée, ravi de la fermeté du sol. La nuit semblait vivante. J'étais vivant.

Je m'aperçus soudain que les autres ne me regardaient même pas. Ils s'étaient agglutinés autour d'un corps qui gisait dans l'herbe. Je me hâtai de les rejoindre. Molly, à genoux, était penchée sur le cadavre de Subway Sue. Elle n'était pas blessée ; les charognards ne l'avaient pas touchée. Morte, pourtant. Molly leva les yeux.

« Sue ne s'en est pas tirée. Trop d'efforts, trop de magie. Elle n'a jamais été bien solide.

— Je suis navré.

— C'est pas ta faute. Elle s'était portée volontaire. » Molly se releva maladroitement. « On reviendra te chercher, Sue. Plus tard. Pour l'instant, on a du travail.

— Elle sera bien, ici », dis-je parce qu'il faut bien trouver quelque chose à dire.

Molly fronça les sourcils. « Sue était mon amie. Elle n'a pas toujours été comme ça. Tu ne l'as pas connue à sa grande époque, riche, glamour et célèbre.

— Je sais.

— C'était mon amie. Si elle s'est mêlée de tout ça, c'est uniquement parce que je le lui ai demandé.

— Oui. Je vois ce que tu veux dire.

— Le sergent était un homme remarquable, dit Gilles. Il avait le sens du devoir et un grand courage.

— Bien sûr, rétorquai-je. C'était un Drood. »

Je regardai autour de moi. Nous étions dans le pré qui surplombait Stonehenge, à moins d'un kilomètre des pierres. Nulle trace de Harry et Roger, ni des hommes accélérés de Truman.

« Nous ne sommes arrivés qu'un bref instant après notre départ, déclara Gilles.

— Comment tu le sais ? s'écria Molly. Même moi, je ne peux pas lire les étoiles avec une telle précision.

— Je le sais parce que le chronomètre implanté sous mon crâne vient de se remettre en marche.

— Frimeur. Franchement, Eddie, j'aimerais savoir comment s'en sortent Jacob et Jay.

— Je doute qu'on l'apprenne un jour. Leur plan est plutôt hasardeux. Et de toute façon, on ne peut pas s'en remettre à eux ; on est sur place, il faut qu'on réussisse.

— Il y a près d'ici un accès au bunker souterrain », annonça M. Surin tout à coup. Debout dans le noir, il désignait une zone de la prairie. Devant notre étonnement, il s'autorisa un petit sourire. « J'ai de multiples talents. Je préfère simplement ne pas en faire étalage quand je peux m'en dispenser. Partons-nous ?

— Allons-y. On vous suit. »

Il hocha la tête et s'en fut dans le vaste pré. J'étais plutôt content qu'il marche en tête. Sans le sergent, je ne voulais plus que M. Surin soit derrière moi. Il faisait partie de l'équipe, d'accord, mais de là à avoir confiance en lui... Pas après ce qui était arrivé à Penny. Soudain il s'immobilisa. Le pré, à cet endroit, n'avait rien de particulier. Il tapa deux fois du pied : un grand carré d'herbe se souleva comme une trappe, révélant un tunnel obscur qui s'enfonçait en pente douce. M. Surin voulut y pénétrer, mais je l'arrêtai pour passer devant, non sans lancer à Molly un coup d'œil explicite. S'il s'agissait bel et bien d'une entrée du bunker, je ne voulais pas que M. Surin passe devant et prenne l'initiative. Molly le surveillerait.

Lorsque j'entrai, un détecteur invisible déclencha l'allumage des ampoules électriques. Les murs, incurvés, étaient blindés d'acier et luisaient doucement. Truman aimait beaucoup l'acier. À mon avis, il avait vu trop de James Bond. Mais après tout, moi aussi. Le couloir s'étirait, austère, nu et monotone. Une grille incrustée dans le sol résonnait sous nos pieds, et je guettais l'arrivée de sentinelles armées,

mais personne ne vint. Ni sirènes ni cris d'alarme. Rien. Il régnait ici un calme anormal. Molly s'approcha de moi en jetant des regards à la ronde. Je sentais combien elle aussi était tendue.

« C'est bizarre, souffla-t-elle. L'autre QG de Truman était noir de monde. Où sont-ils passés ?

— Bonne question. N'oublions pas que ce n'est pas seulement la planque de Manifest Destiny : c'est aussi un nid d'Abominations. »

Elle ne me regarda pas. Elle savait forcément ce qui me tracassait. En elle grandissait une Abomination. Qu'allait-il se passer, à présent que le parasite allait retrouver les siens ?

J'espérais vraiment croiser des gardes armés. Rien de mieux qu'un gros tas de gardes armés pour passer ses nerfs.

Après un dernier tournant, je vis enfin une vaste salle caverneuse, mais un épais panneau métallique sortit du plafond et vint bloquer le couloir. Les deux tonnes d'acier massif heurtèrent le sol avec un tel boucan que j'en sursautai. Pourtant, toujours pas de sirène, toujours pas de voix exigeant de savoir ce qui se passait. Où étaient-ils passés ? Que trafiquait Truman ?

Je subvocalisai les Mots ; l'armure d'or me recouvrit et je donnai de grands coups de poing dans le vide. C'était si bon de se sentir de nouveau rapide, fort, vivant. Je frappai violemment le panneau, en y mettant toute ma puissance. Mon poing s'enfonça jusqu'au poignet, mais rien de plus. Je dus forcer pour me libérer de l'acier. Accroupi, j'enfonçai les doigts aussi profondément que je pus, tout près du bord inférieur du panneau, et tirai à m'en arracher les muscles. Le mécanisme frémit, grinça, sans que je réussisse à gagner plus de deux ou trois centimètres. Mes doigts dorés remontaient à travers le métal comme dans une boue compacte. Je n'avais pas de point d'appui. Je reculai en fixant le panneau, aussi frustré que perplexe.

« J'ai un pistolet à énergie, annonça Gilles Traquemort.

— Non ! On ignore quels systèmes défensifs Truman a mis en place. Nous risquerions d'aggraver la situation. »

Molly m'écarta de son chemin avec un reniflement hautain. « Ah, les hommes. S'ils ne peuvent ni cogner ni tirer, ils sont perdus. »

Elle tendit un index impérieux et prononça deux antiques Mots de pouvoir ; le panneau se mit à trembler puis remonta à contrecœur s'incruster dans le plafond. Avec un sourire condescendant, elle se tourna vers Gilles et moi, prête sans doute à faire une remarque caustique, mais elle fut interrompue par une rafale de mitraille. Gilles la jeta au sol et se laissa tomber sur elle pour la protéger malgré les insultes qu'elle lui criait. Je me hâtai de m'interposer. Les balles pleuvaient dru, mais mon armure les absorbait dès qu'elles la touchaient. Je ne sentais même pas les impacts. Lentement, je m'avançai sous la mitraille et compris très vite qu'il n'y avait pas de

gardes, seulement deux robots-mitrailleurs programmés pour couvrir l'extrémité du couloir qui oscillaient sur leur axe. Ils étaient presque à court de balles, mais j'étais de mauvaise humeur : je les arrachai donc du mur pour les écrabouiller entre mes poings dorés. Les couinements métalliques étaient doux à l'oreille. Je les jetai sur le côté. Un silence béni emplit le couloir, vite brisé par les invectives dont Molly couvrait Gilles qui l'aidait à se relever.

« Je n'ai besoin de personne pour veiller sur moi, merci bien, aboyait-elle. Surtout pas d'un Rambo hystérique qui me fout par terre !

— Pigé, rétorqua Gilles. La prochaine fois, je te laisse crever.

— Bonne idée, lançai-je. Globalement, ça simplifie la vie.

— Au fait, moi je vais bien, coupa M. Surin.

— Je n'en doutais pas », répondis-je sans lui accorder un regard.

Prudemment, nous progressions dans les entrailles du QG souterrain. Le désordre était effarant : meubles renversés, papiers éparpillés au sol, portes grandes ouvertes sur des zones sécurisées. Il n'y avait personne ; des salles vides, des couloirs déserts. La moitié des ampoules étaient grillées et des ombres emplissaient chaque recoin. Un peu plus loin, il y avait des consoles dont les ordinateurs avaient été éviscérés. Les murs d'acier étaient creusés de sillons irréguliers, sans doute des traces de griffes, d'où sortaient des câbles qui évoquaient des boyaux pendants. Et les seuls bruits que nous entendions étaient ceux de nos pas.

En approchant du cœur du bunker, nous commençâmes à trouver des cadavres jetés en tas pour ne pas gêner le passage. Il y avait des signes de bagarre : ils n'étaient pas morts sereinement. Impacts de balles, éclats de grenades, restes de barricades improvisées... Ils s'étaient battus, mais avaient fini comme leurs machines : ouverts, vidés. Utilisés pour les pièces détachées. Il manquait des membres, des organes, des mains, des yeux. Au sol, des flaques de sang et des rebuts de chair encore fumants empuaient l'air.

M. Surin alla examiner les corps. Lui seul se sentait l'envie de les approcher.

« C'était pour terminer la tour », annonçai-je. Il fallait bien que quelqu'un le dise à voix haute. « Ils avaient besoin d'éléments technologiques et de... composants organiques. Ils étaient pressés. Parce qu'ils savaient que nous arrivions.

— Non, tu n'es pas responsable de ça, coupa Molly. Ce n'est pas ta faute. Manifest Destiny a joué avec le feu en s'alliant aux Abominations. Viens, on va chercher Truman.

— Comment sais-tu qu'il est toujours en vie ? demanda Gilles.

— Parce que les rats trouvent toujours un trou pour se



planquer. »

Il n'était pas dur à localiser. Il suffisait de suivre les flèches qui indiquaient son bureau, jusqu'à la montagne de cadavres qui se dressait devant la porte fermée, et sans doute barricadée, surmontée d'une lumière verte : Truman était donc bien là.

Une caméra de sécurité balayait l'antichambre, nous surveillant de sa petite diode rouge. Je tambourinai à la porte.

« Tu sais qui est là, Truman. C'est étonnant, mais je ne suis pas venu pour te tuer. Je suis même ton seul espoir de sortir vivant de ce bordel. Ouvrez, qu'on discute des Abominations !

— Partez ! glapit une voix aiguë. Ça ne prend pas ! Vous n'êtes pas humains ! Vous êtes devenus des monstres !

— C'est Edwin Drood, Truman. Et maintenant, soit tu me laisses entrer, soit j'arrache la porte. »

Après un long silence, j'entendis un gloussement. « Un Drood qui vient me sauver. Qu'on en arrive à ça... »

Il se mit à tirer les meubles qui bloquaient l'entrée ; la porte finit par s'ouvrir. Nous pénétrâmes dans le bureau de Truman. Il avait dû être luxueux voire impressionnant, mais ce n'était plus qu'une tanière pourrie qui puait la peur et la transpiration. Truman, assis bien droit dans son fauteuil, avait disposé devant lui une demi-douzaine de flingues, mais avait assez de bon sens pour garder les mains bien à l'écart. Il tenait le menton levé pour éviter que son crâne ne bascule malgré les implants qui le soutenaient. Sa tête et son cerveau avaient subi d'importantes modifications. Truman était persuadé que des trépanations massives permettaient au cerveau de se développer librement. Il s'était donc fait percer une douzaine de trous dans la boîte crânienne pour y insérer des tiges métalliques qui en dépassaient d'au moins trente centimètres et rejoignaient un grand anneau d'acier évoquant une auréole. C'était censé le rendre plus intelligent qu'un homme ordinaire, mais je n'avais jamais rien remarqué dans ce sens. Il avait les traits tirés, des yeux de bête aux abois. Il réussit à sourire à Molly et moi.

« Juste comme je me disais que ça ne pouvait pas être pire, vous débarquez.

— Raconte-nous ce qui s'est passé, ordonna Molly. Ensuite, on verra si on te sauve la peau ou non. Qu'est-ce que tu as foutu, pauvre crétin ?

— Je n'ai jamais voulu conclure une alliance entre Manifest Destiny et les Abominations ! commença-t-il, les yeux rivés à ses mains pour ne pas croiser notre regard. Elles incarnent ce que je hais le plus, ce que je méprise. Mais quand vous avez détruit mon organisation, j'ai dû me planquer, et mes conseillers affirmaient qu'il nous fallait des alliés puissants pour assurer notre protection le temps

que nous nous réorganisions. Les Abominations sont venues me trouver, et elles disaient exactement ce qu'il fallait : elles m'ont promis le monde et tout ce qu'il contient si je les laissais construire une tour ici. J'étais conscient des risques, je l'avoue, mais j'étais persuadé de pouvoir les contrôler, les utiliser et détruire la tour avant qu'elles ne s'en servent... J'ai été stupide. Elles ont contaminé tous mes hommes, en commençant par mes conseillers ; je n'entendais plus que ce qu'elles voulaient que j'entende. Je n'ai compris que quelque chose avait mal tourné que lorsque les drones ont tout à coup attaqué le reste de mon équipe, ici, en plein dans mon QG. » Il eut un drôle de sourire. « Même moi, elles m'ont contaminé. Oui. C'est l'un de mes plus vieux amis qui a glissé en moi cette présence immonde. Mais je l'ai tué, lui, puis le parasite. Raide mort, le parasite. Mon cerveau amélioré n'a fait qu'une bouchée de la petite bestiole chétive qui voulait s'installer dans mon cerveau. Je l'ai mangée en me délectant des cris d'agonie qui résonnaient sous mon crâne. » Il éclata de rire, enchanté par ce souvenir, et ne se calma qu'en voyant nos expressions. « Bien sûr, c'était trop tard. Mes hommes étaient soit morts, soit contaminés, mon bunker démantibulé pour fournir les pièces nécessaires à leur saloperie de tour. Mais rira bien qui rira le dernier ! Oh oui ! J'ai une arme, préparée en secret pour le jour où les Abominations se dresseront contre moi. L'Anti-âme... Moi seul en détiens les codes d'activation. Personne d'autre ne peut accéder à la pierre, encore moins l'utiliser. Qu'elles mettent leur tour en marche ! J'utiliserai mon Anti-âme et toute la puissance de l'Âme d'Albion me servira à bannir les Abominations de notre monde. Pour toujours ! »

Il nous jeta un regard triomphant. Molly et moi hochions la tête, consternés.

« Ça ne marchera pas, dis-je. Le problème, c'est que tu ne t'es jamais préoccupé de la nature réelle de l'Âme d'Albion. Ce n'est pas un objet. On ne l'utilise pas. L'Âme vient d'une autre dimension, comme le Cœur Drood. C'est peut-être même un éclat du Cœur proprement dit, détaché lors de la chute. Techniquement, l'Âme est un cristal intelligent qui est loin d'avoir atteint la maturité. C'est tout juste un bébé. Elle n'a que quelques siècles, ce qui est nettement insuffisant pour le développement d'une personnalité. Si elle protège l'Angleterre, c'est que, pour elle, c'est sa maison. Essaie d'aspirer l'énergie qu'elle contient : elle se contentera de te détruire en même temps que le bunker tout entier avant d'aller se rendormir.

— Et même si tu y arrivais, enchaîna Molly, tu penses vraiment qu'un bébé cristal pourrait repousser les Envahisseurs, les Multièdres, les Dieux Affamés ? Tu sais au moins que c'est pour les faire pénétrer dans notre monde que les Abominations ont construit cette tour ?

— Non. Non, non... Vous cherchez à me faire peur.

— Crois-moi, rétorquai-je, on a déjà bien assez peur comme ça. Il faut qu'on détruise la tour avant que les Envahisseurs n'aient réussi à passer. Où est-elle ? »

Une sirène se mit à hurler dans le petit bureau. Nous sursautâmes ; Truman enfonça quelques boutons pour allumer un moniteur incrusté dans le mur. Harry Drood et Roger Morningstar se faufilaient dans le bunker. Pas trop tôt ! Je m'autorisai un petit sourire. Harry serait furieux d'arriver après moi.

« Merde, souffla Molly. Avec tout ça, je les avais oubliés !

— Moi, je n'ai pas oublié tous les Drood qui les accompagnaient. » Je lançai à Truman un regard glacial. « Tes hommes accélérés et ta saloperie d'Anti-âme ont tué plusieurs centaines des miens. »

Il eut un sourire méprisant. « Pas plus ? Dommage. C'est à cause de toi que j'en suis arrivé là. À cause de toi que je suis tombé si bas ! Que j'ai dû conclure un pacte avec cette racaille extraterrestre ! Tout est de ta faute, Drood !

— Oh, ta gueule, pauvre merde ! » cracha Molly, d'un ton écœuré aussi humiliant qu'une giflle.

Elle contourna le bureau, trouva l'interphone général et lança les noms de Harry et Roger. Ils ouvrirent des yeux stupéfaits et Molly, amusée, leur indiqua comment rejoindre le bureau de Truman.

« Excusez-moi, dit finalement Gilles Traquemort, mais c'est quoi, ce truc sur sa tête ?

— Le fleuron de notre technologie », répondis-je, très solennel.

Gilles haussa un sourcil. « À mon époque, on considère qu'il est plus efficace de placer les implants à l'intérieur du crâne. Cela dit, on considère également plus efficace d'abattre sans sommation les idiots trop ambitieux comme ce bonhomme. »

Harry et Roger entrèrent sans frapper. Harry me regarda et fit la grimace. « J'aurais dû me douter que tu te débrouillerais pour ne pas rater le dernier acte et récolter les honneurs.

— C'est ça, oui. Je te ressemble beaucoup, Harry.

— Ah non, les garçons, coupa Molly. Vous les remettez dans vos culottes, sinon je vous les coupe. Nous sommes pressés, je vous rappelle. Truman va nous conduire à la tour.

— Tu sais qu'il est contaminé ? demanda Roger.

— Je l'étais, corrigea Truman. Mon cerveau amélioré a détruit le parasite.

— Non, non, insista Roger. Grâce à mon incroyable vision à rayons X de superdémon, je Vois qu'il est toujours là. Il est même déjà si gros que je pourrais presque en sentir l'odeur ! Il te fait croire que tu as réussi à le détruire, c'est tout, pour avoir la paix. Désolé. Une fois contaminé, il n'y a plus d'espoir.

— Plus d'espoir ? demanda Molly.

— Plus aucun », dit Roger sans quitter Truman du regard.

Celui-ci faillit parler, mais s'interrompit comme pour écouter une voix intérieure. Soudain il nous regarda, déployés devant lui, et son visage devint plus ferme.

« Tuez-moi. Je veux mourir en être humain, tant que je suis encore moi. Pas sous l'emprise d'une créature extraterrestre. Tuez-moi !

— Avec plaisir », répondit Roger.

Il se pencha par-dessus le bureau, attrapa l'auréole d'acier qui reliait entre elles les tiges métalliques et l'arracha d'un coup sec. Truman poussa un hurlement de douleur horrifiée ; Roger extirpa chaque tige une par une. Elles cédaient par à-coups, centimètre par centimètre, sous sa force démoniaque, dans un geyser de sang et de fragments de cervelle, avec un bruit d'os brisé. Truman criait sans jamais reprendre son souffle, comme un animal, et agitait les bras en tous sens, mais personne ne fit mine d'intervenir. Tenaillé par l'envie de détourner les yeux, je me forçai à contempler la scène. C'était ma punition. Enfin, Truman tomba en avant, la tête massacrée, et mourut dans d'ultimes convulsions. Roger examina la dernière tige, comme si elle renfermait des secrets, puis la jeta dans un haussement d'épaules.

Harry lui lança un regard noir. « Ce n'était pas la peine d'être aussi brutal.

— Non, mais c'était marrant. » Roger me sourit. « Tu ne me feras jamais croire que tu ne rêvais pas de lui infliger ça, Eddie.

— Non. Je n'ai jamais rêvé de faire une chose pareille, fils des Enfers.

— Bah, tant pis, maintenant que c'est fait...

— Je peux tuer ce démon, si vous voulez », proposa M. Surin.

Il aurait pris le même ton pour parler du temps qu'il faisait.

Roger s'apprêtait à répondre, mais il changea d'avis après avoir regardé l'immortel.

« C'est gentil, merci. Mais non, répondis-je.

— Il faut qu'on trouve la tour, dit Molly d'une voix concentrée. Elle n'est pas loin. Mes pouvoirs magiques me permettent de sentir sa présence.

— Alors, on te suit. »

Elle nous guida à travers le dédale de couloirs d'acier qui s'enfonçaient dans les niveaux inférieurs, jusqu'à une immense salle aux murs d'acier située exactement sous les pierres de Stonehenge. Elle était là, plantée au fond d'une profonde cavité creusée à même la terre, grande, complexe et contre-nature : l'ultime tour des Abominations. Il n'y avait pas assez d'espace pour construire vers le haut ; elles avaient donc construit profond. On ne voyait que les vingt

derniers étages de la structure inconcevable, combinant technologie extraterrestre et chair vivante. Métal, cristal et tissus humains, intimement mêlés. Piétinant dans une boue épaisse, nous fîmes le tour de la structure. De si près, c'était indéniable : cette chose était vivante, affreusement vivante. Et consciente. Elle savait que nous étions là... et s'en moquait. Elle était achevée. Elle était activée. Nous arrivions trop tard.

Le portail se formait déjà. Un accès à un autre lieu... Je ne le voyais pas, mais je le sentais à un niveau primordial : un œil géant qui me surveillait, une blessure au flanc du monde, une porte sur l'Enfer. Un vent glacé qui me soufflait dessus, venu d'une direction inconcevable, et me congelait l'âme. Peu à peu, je commençai à percevoir des sons. Je ne crois pas qu'ils passaient par mes oreilles. Des voix : hurlements, rires, gémissements, et le bruit d'une chair qu'on déchire, et le fracas de machines de guerre qui se heurtaient pour l'éternité. Tous les sons de l'Enfer sur terre.

Molly m'attrapa le bras et me secoua jusqu'à ce que je recouvre mes esprits. Harry, Roger, Gilles et même M. Surin contemplaient, transfigurés, le portail qui se formait peu à peu au milieu de tourbillons d'énergie scintillants.

« Il faut faire quelque chose ! cria Molly. Le portail s'ouvre ! Ils arrivent !

— On dirait que Jacob et Jay n'ont pas réussi, marmonnai-je.

— Eddie... !

— Je sais, je sais. » Je regardai Molly dans les yeux. « Comment tu te sens ?

— Je suis toujours moi, dit-elle sans ciller. Mais je ne sais pas pour combien de temps encore.

— Alors on y va. » Je sortis de ma poche l'arme de Janissary Jane, la Fin déplorable, toujours aussi peu impressionnante.

« Avons-nous le droit de détruire tout notre univers pour éradiquer les Dieux Affamés ? demanda Molly.

— Non ! s'écria Roger qui, détachant les yeux de la tour, se mit à étudier la boîte que je tenais à la main. C'est vraiment ce que je crois ? Eddie, tu ne peux pas l'utiliser. Pas tant qu'il reste l'ombre d'une chance... »

Je souris malgré moi. « Un démon qui parle d'espoir. J'aurai vraiment tout entendu.

— Je crois en lui, répondit-il en désignant Harry. Je dois espérer que nous trouverons un moyen d'être ensemble. Même un bâtard de démon n'est pas forcément damné pour toute l'éternité. Il faut que tu sauves le monde, Eddie, pour que lui et moi puissions vieillir sans nous quitter.

— Si les Dieux Affamés arrivent à franchir le portail, dit Molly,

ils détruiront ce monde et tout ce qu'il contient. Puis s'en prendront à un autre, et à un autre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus trace de vie dans tout l'univers. C'est leur seul but. Comme une invasion de sauterelles.

— Je n'ai pas l'intention de détruire notre univers, coupai-je. Je n'ai jamais envisagé cela. Je compte attendre que l'ouverture soit suffisante pour passer dans le leur et le faire péter avant qu'ils débarquent dans le nôtre.

— Tu n'iras pas seul, rétorqua Molly. Tu auras besoin de mes pouvoirs, ne serait-ce que pour survivre le temps d'appuyer sur le bouton. Je ne te laisserai pas mourir seul.

— Molly...

— Quelle raison aurais-je de vivre sans toi ? Quelle raison aurais-je de vivre telle que je suis ?

— Vous aurez besoin de moi également », intervint Gilles Traquemort. Il tenait Harry et M. Surin et les éloignait de la tour. Tous deux secouaient la tête pour reprendre contact avec la réalité. Gilles me regarda, très calme. « Je t'aiderai à survivre et à agir dans un environnement alien. Tu n'en as pas l'habitude. Moi si.

— Ça me va, lança Harry qui clignait des paupières en évitant de regarder la tour. Roger, M. Surin et moi allons rester ici pour monter la garde.

— Parfait, dit M. Surin. Je connais mes limites. » Il m'adressa un signe de tête. « Vous, en revanche, vous êtes un Drood ; vous n'avez donc pas de limites, c'est bien connu. »

Je me tournai vers Gilles. « Je ne t'ai pas fait venir ici, à des milliers d'années de chez toi, pour que tu te sacrifies à une cause qui n'est pas la tienne.

— Je suis un guerrier. Ma vie, c'est de me battre. Et puis, je le fais pour la famille autant que pour l'humanité. Tu m'as accepté ; tu m'as traité comme l'un des tiens. Je n'avais jamais connu cela. Je n'avais jamais eu de vraie famille. Tu m'as appris la valeur du devoir, de l'honneur, des responsabilités. Tu m'as montré ce que veut dire être un homme. Être un Drood et un Traquemort. Je me battrai donc, et je mourrai s'il le faut, pour ce que tu m'as donné. Je ferais tout pour la famille. »

Roger se retourna vers l'édifice. « Elle sait qu'on prépare quelque chose. Elle vient de lancer une alerte et un appel. »

À cet instant, un bruit s'éleva des profondeurs du bunker. Ça bougeait. Des corps qui se relevaient et se mettaient en marche d'un pas traînant. Je compris immédiatement. Tous les cadavres du QG, réveillés par le pouvoir de la tour, répondaient à son appel à l'aide. Des morts, convoqués pour tuer des vivants. Je regardai Harry en souriant. « Effectivement, c'est bien que tu restes pour monter la garde. Tiens bon et repousse ces machins le plus longtemps possible.

Au cas où Molly, Gilles et moi trouvons un moyen de revenir. On ne sait jamais.

— Je tiendrai jusqu'à votre retour. Que l'Enfer gèle si je mens ! Je suis peut-être un beau salopard, mais je reste un Dhood. Je vous attendrai aussi longtemps qu'il restera le moindre espoir. »

Le portail s'ouvrit. Il se déployait comme une fleur monstrueuse d'une forme inconcevable. Je sentais quelque chose au-delà, qui à chaque seconde devenait plus réel. Je m'avançai dans les énergies tourbillonnantes, flanqué de Molly Metcalf et de Gilles Traquemort, et le monde s'évanouit derrière nous.

## Haute tension

Ce lieu inconnu me fit l'effet d'un coup de marteau. Je tombai à genoux. Le poids de ce monde était insoutenable. Ça faisait le même effet que dans une goule-ville, en bien plus intense et plus ignoble. Le ciel crachait une lumière sans pitié, aveuglante, comme si le soleil s'étendait d'un horizon à l'autre. L'air était plein d'odeurs, si riches, si nauséabondes, si intenses qu'elles se disputaient tout l'intérieur de mon crâne. Des sons partout, durs et tranchants, profonds, inquiétants, qui vibraient dans ma chair et résonnaient dans mes os. Des griffes dans mon âme. Je serrai les bras autour de moi de crainte de tomber en morceaux. Je baissai les yeux pour les protéger du ciel incandescent ; à mes pieds le sol ondulait ou se tortillait : il était recouvert de formes indistinctes – plantes, insectes, ou quelque chose de bien différent. L'excès de détails me faisait larmoyer. C'était trop. Tout ici bourdonnait de vie. La terre et les pierres semblaient vivantes, conscientes, tout puisait d'une vitalité agressive et glaçante. Tout bougeait autour de moi, mouvements vifs et précis, comme si le repos n'existait pas. Jamais.

Bienvenue dans la dimension supérieure. Bienvenue dans un monde plus grand. Bienvenue chez les Dieux Affamés. J'avais beaucoup de mal à contenir mes nausées.

Je sentis Molly tomber à genoux près de moi. La violence de la transition la faisait trembler de tous ses membres. Je tâtonnai pour lui prendre la main ; elle s'accrocha à moi, et c'était un réconfort. Nous étions écrasés par une réalité que nous n'étions pas conçus pour affronter. Dans cette dimension supérieure, tout était trop grand, trop réel, trop follement complexe. Sans Gilles Traquemort nous aurions



été perdu. Comme il l'avait annoncé, son expérience des mondes aliens lui permit de faire face. Accroupi près de nous, il se mit à parler d'un ton calme, posé. Sa voix nette était le seul élément normal de notre situation.

« Ce n'est qu'un lieu inconnu. Les détails sont différents, mais c'est tout. Vous pouvez faire face. Vous pouvez vous adapter. Parce que vous êtes humains. Les humains savent s'adapter. On encaisse le coup et on riposte aussi sec. Si vous ne supportez pas ce que vous voyez, laissez votre esprit le traduire en un concept acceptable. Eddie, Molly, vous êtes plus forts que vous ne le pensez. Même si ça paraît complètement dingue ici, n'oubliez pas : ce n'est qu'un lieu comme un autre. »

Sa voix, sa sérénité, pouvaient me servir d'assise, de garde-fou. Lentement j'édifiai autour de moi une carapace de méfiance ; lentement je recouvrai le contrôle de mes sens. Pour finir, je pus me relever, et Molly avec moi. Nous haletions et nous avions encore besoin de nous soutenir mutuellement, mais nous avions repris pied. Dans ce monde immense, un humain n'était sans doute pas bien gros, mais même un insecte minuscule peut infliger des piqûres. Des piqûres déplorables.

« Tant que le portail est ouvert et qu'on ne s'en éloigne pas, un peu de notre monde reste avec nous, dit Molly. Comme sur la route des Damnés. Ça nous isole du plus gros des conséquences.

— Dieu merci ! Je crois que je ne supporterais pas la version intégrale. Tout ici tourne à deux cents pour cent.

— C'est assez pénible, reconnut Gilles. Pourtant, j'ai pas mal bourlingué.

— Il faut qu'on fasse ce pour quoi on est venus ici, déclarai-je. Avant qu'il ne soit trop tard. Molly, je crois que... Molly ?

— Oh merde. »

Je me forçai à lever les yeux et suivis son regard. J'entendis Gilles hoqueter. Ils nous encerclaient. Les Envahisseurs, les Multièdres, les Dieux Affamés. Immenses, énormes. Des êtres vivants grands comme des montagnes. Ils existaient dans plus de trois dimensions physiques : mon esprit interpréta donc leur apparence comme une série d'images superposées, jamais fixes, jamais deux fois les mêmes, qui palpaient à toute allure. C'était une impression autant qu'une vision. Ils se tenaient en cercles concentriques, aussi loin que j'osais regarder. Ils attendaient.

Ils s'élevèrent dans les cieux, à l'unisson, lents mais inexorables. Vers le portail qui s'épanouissait derrière nous. Les regarder me donnait le vertige, comme si je risquais de perdre pied et de partir valser dans les nuées. Impossible de dire de quoi étaient constituées ces montagnes vivantes ; mais c'était ignoble, atroce, comme des

cancers conscients, et quand j'essayais de me concentrer dessus mon esprit regimbait. Les Multièdres n'avaient ni membres ni organes sensoriels, mais savaient que nous étions là. Nous avions beau être minuscules devant eux, ils nous voyaient, nous identifiaient, nous haïssaient.

Ils dépassaient de si loin ma misérable compréhension humaine. Je n'étais pas capable de concevoir leur nature. Je le savais. Je me forçai à me concentrer sur ce que mes yeux voyaient. Ils étaient énormes. Ils étaient vieux. C'étaient des monstres. Leur nature irradiait tout autour d'eux, sans le plus mince voile d'hypocrisie. Ils savaient ce qu'ils étaient, ce qu'ils avaient choisi de devenir, et ils s'en glorifiaient. Ils étaient maléfiques : ils étaient l'idée même du Mal. Ils haïssaient tous ceux qui n'étaient pas eux-mêmes. Parce que la seule chose qu'ils ne voulaient ou ne pouvaient manger, c'étaient leurs semblables. Ils dévoraient la vie ; pas seulement pour s'alimenter, non : pour le plaisir de détruire. Des anti-dieux qui ne cherchaient qu'à détruire la création.

« Comment est-ce qu'on combat... ça ? soufflai-je.

— Pas », répondit Molly.

Sa voix me parut bizarre. Je lui jetai un coup d'œil et vis un inconnu me regarder par les yeux de la femme que j'aimais. Elle semblait... changée. Son visage révélait une tout autre personnalité. Son attitude même avait changé, comme si des choses se formaient en son sein et modifiaient ses proportions, son équilibre. Gilles étouffa un juron et fit mine de tirer l'épée. Je l'arrêtai d'un geste pour me concentrer sur Molly. Je savais ce qui s'était passé. Les Abominations n'étaient que des extensions des Dieux Affamés et, si près d'eux, le drone de Molly s'était réveillé et avait pris le dessus.

« C'est ça. » Elle n'avait plus la voix de Molly. Elle eut un sourire que je ne lui avais jamais vu et son regard n'était que haine et mépris. « C'est moi qui conduis, maintenant. Molly fait une petite sieste pendant qu'on discute, toi et moi. C'est déjà arrivé, tu sais : quand j'ai tué Subway Sue. Oui, c'était moi. Si facile que personne n'a rien remarqué. Tu n'as pas trouvé ça bizarre qu'elle meure si brusquement ? Sans raison ? Non ? Bah, ne te reproche rien, Eddie. Tu étais préoccupé. »

Elle s'étira voluptueusement, dans une pose qui n'était pas tout à fait humaine. « C'est bon de prendre l'air au lieu de rester coincé dans une entité si petite, si limitée, à voir le monde par ses yeux pendant que je prépare mes plans. Je ne suis pas encore assez fort pour l'éliminer, pour faire miens son âme et son esprit. Je suis un potentiel plus qu'une réalité. Mais tu n'aurais jamais dû m'emmener ici, Eddie. Tu n'aurais jamais dû m'emmener chez moi.

— Depuis combien de temps arrives-tu à... l'éteindre et à la

remplacer ? » J'avais la gorge sèche, mais je faisais de mon mieux pour que ma voix ne tremble pas.

« Pas longtemps. Ça n'a pas été facile de la corrompre de l'intérieur. Elle est bien protégée par ses pouvoirs et les affreux contrats qu'elle a conclus pour les acquérir. Si tu savais ce qu'elle a fait, ce qu'elle a promis, pour devenir la sorcière des bois sauvages, tu n'en reviendrais pas. Tu avais des soupçons à mon sujet, Eddie, non ? Mais tu n'as pas posé la question, parce que tu préférerais ne pas savoir. Plus la peine de t'inquiéter : je vais devenir elle, et elle ne sera plus qu'un drone au service des Maîtres... aussi longtemps qu'elle tiendra.

— Pourquoi avoir tué Subway Sue ? C'était ton amie.

— Non, Eddie. Cette chère Sue devait disparaître : elle risquait de comprendre que la route des Damnés permettait aussi de pénétrer dans les royaumes supérieurs.

— Pourquoi avoir tué Sébastian ?

— Ce n'était pas moi, chéri, dit la chose qui vivait en Molly. Pourquoi aurais-je tué l'un des nôtres ? Bon, donne-moi l'arme. La boîte. La Fin déplorable. Ta quête est terminée, ta mission a échoué, et ta guerre est finie.

— Je ne peux pas faire ça. Molly ne le voudrait pas. »

Une lame d'argent jaillit dans la main de Molly ; elle la porta à sa gorge. C'était l'athamé, et son fil que la magie rendait plus coupant qu'un rasoir avait déjà entamé la peau. Du sang lui coulait dans le cou. Molly sourit, les yeux pleins d'un triomphe mauvais. « Fais ce qu'on te dit, petit humain, ou je m'ouvre la gorge. Et quand elle sera morte, de toute façon je récupérerai la boîte.

— Tu es vraiment prêt à mourir ? demanda Gilles.

— Je ne peux pas mourir. Je fais partie d'une entité bien plus vaste. Vous ne comprendriez pas. Je n'existe que pour remplir un rôle. Donne-moi la boîte, Eddie, et je te rendrai Molly... pour un moment.

— Elle préférerait mourir plutôt que devenir toi. Elle mourrait avec plaisir si ça lui permettait de vous éliminer. » Lentement, je levai la main droite pour lui montrer la petite boîte argentée et son bouton rouge. « Si j'appuie dessus, cet endroit disparaît. Pour toujours. Un second big-bang, la fin d'un univers. Il n'y aura plus d'ici, plus de toi, plus de Dieux Affamés. Avec de telles conséquences, Molly verrait sa mort comme un triomphe.

— Tu en es sûr ? demanda la chose d'une voix qui rappelait tant celle de la vraie Molly que j'en fus blessé jusqu'au fond du cœur.

— Oui. Elle est venue ici sachant qu'elle y mourrait, j'en suis sûr. Et peut-être que moi aussi. Nous n'avons jamais vraiment cru que nous réussirions à revenir. Et au moins, comme ça, nous mourrons ensemble.

— Tu comptais me dire ça quand, au juste ? » coupa Gilles.

Je me tournai vers lui. « Tu peux encore t'en sortir. Le portail est là, grand ouvert. Tu as fait tout ce qu'on pouvait attendre de toi. Tu as permis à Molly et à moi de tenir le temps de faire le nécessaire.

— Non. Il y a une meilleure solution. Donne-moi la Fin déplorable.

— Quoi ?

— Je m'en charge.

— Excusez-moi, dit le drone, mais j'ai toujours un couteau très coupant pressé contre la gorge.

— Repasse le portail avec Molly, dit Gilles. Je m'occupe du bouton, j'élimine les Dieux Affamés, je referme le rideau. Sans leurs maîtres, les Abominations devraient toutes mourir sur-le-champ, y compris celle qui vit dans ta Molly. Vous pouvez encore vivre ensemble, Eddie. C'est le cadeau que je vous fais. » Il eut un petit sourire. « Pour m'avoir permis de découvrir des choses que je n'aurais jamais crues possibles. Pour m'avoir accueilli dans ta famille. Et parce que... je n'ai jamais connu ce qui vous unit, Molly et toi.

— Je croyais... Tu as pourtant parlé d'une affaire de femme, à ton époque ?

— Oh, des femmes, il y en a toujours, dit Gilles Traquemort. Ça fait partie du métier, pour un Premier guerrier. Mais aucune n'a jamais compté. Alors emmène ta Molly. Partez. Je peux le faire. Plus exactement, je dois le faire. Il faut refermer le portail depuis ce côté-ci, pour s'assurer que les énergies qui détruiront cet univers ne causeront pas de dégâts de l'autre côté. J'ai des grenades à énergie qui devraient faire l'affaire : anéantir la matrice dimensionnelle pour que le trou s'effondre sur lui-même.

— Je ne t'ai pas entraîné si loin dans ton passé pour que tu y meures.

— Peut-être que si. Qui sait ? Le temps nous joue des tours.

— J'ai une dague contre la gorge ! » glapit Molly.

Gilles, vif comme l'éclair, tendit un bras et lui arracha l'arme des mains. « Non. Maintenant, fiche-nous la paix. »

Molly nous fusilla du regard. Ses yeux viraient au noir. « Vous croyez vraiment pouvoir menacer des dieux avec un jouet mécanique ? Deux, trois engrenages dans une boîte ?

— On va bien voir, répondit Gilles. Donne-la-moi, Eddie.

— Ça ne marchera pas, affirma Molly. Nous ne permettrons pas que ça marche. Rien ne se produit ici sans notre autorisation. »

Nous eûmes un sursaut brutal : un son nouveau résonnait dans ce monde, un jet de vapeur triomphant qui nous parvenait, déformé, d'une distance inimaginable. Les cieux se fendirent en deux et le Train du Temps apparut, rugissant, dans la lumière, plus haut même que le sommet des montagnes vivantes. Son moteur à vapeur, grande bête

puissante, crachait des cascades d'énergie qui l'entouraient d'un halo lumineux. La vieille loco laissait derrière elle une piste multicolore de tachyons consumés.

Jay-et-Jacob Drood, l'homme mort et vivant, avait réussi.

Les Dieux Affamés poussèrent un cri affreux, insoutenable, plein de rage, de cruauté et de mépris, en voyant quelque chose du monde inférieur oser pénétrer aussi brutalement dans leur antre. Ivor poussa un sifflement provocateur, pur et clair. Le Train du Temps avait amorcé sa descente en ralentissant, puis s'arrêta, suspendu dans les airs : le temps lui-même s'était immobilisé. Plus rien ne bougeait, tout était calme ; tout à coup le fantôme de Jacob Drood apparut devant moi avec son bon vieux sourire tordu.

Il tendit le bras pour tapoter le front de Molly du bout d'un doigt. Elle vacilla et se mit à secouer la tête.

« Quoi ? dit-elle. Qu'est-ce qui s'est passé ? Eddie, pourquoi tu me regardes comme ça ? Jacob, qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je sauve la situation ! déclara-t-il d'un ton grandiloquent. Je viens de te réinitialiser. Je ne sais pas combien de temps ça va durer, alors écoute-moi bien. J'ai des choses à dire.

— Mais qu'est-ce que tu fous là ? insistai-je. Tu n'es pas dans le Train du Temps ?

— Si. Je suis là-haut, et ici avec vous. C'est fou, tout ce qu'on peut apprendre à faire quand on est mort. Se trouver à deux endroits à la fois, c'est un jeu d'enfant quand on n'a pas à se soucier d'un corps matériel. Enfin, j'en ai un depuis quelque temps, mais c'est Jay qui s'en occupe. » Son visage de vieillard se fit sérieux lorsqu'il leva les yeux sur Ivor, immobile dans le ciel atroce au-dessus des montagnes vivantes. « Écoutez, le temps va bientôt se remettre en marche. Ivor ne pourra pas résister longtemps contre la volonté des Dieux Affamés, même avec toute l'énergie qu'il a accumulée pendant son long voyage. Oh, les lieux que j'ai traversés, Eddie, les choses que j'ai vues... L'univers est bien plus grand que nous ne le croyons. Quand le temps redémarrera, je serai de nouveau à bord d'Ivor ; Jay et moi le lancerons droit sur les Dieux Affamés, et le choc sera sans doute apocalyptique. Toutes les énergies temporelles qu'il a stockées seront libérées en une explosion monstrueuse. Pas assez puissante pour détruire les Dieux Affamés, mais bien assez pour déclencher la Fin déplorable malgré leurs efforts pour la neutraliser. Eddie, il faut que tu sois parti à ce moment-là.

— Mais si le portail n'est pas refermé..., commença Gilles.

— On a assez d'énergie pour le fermer juste avant l'explosion. Ivor est remarquablement sophistiqué, quand on sait lui parler. Il est capable de bien plus que ce qu'on a jamais attendu de lui. Il ne veut pas mourir... mais c'est un Drood, et il comprend le sens du mot

« devoir ». Il est très pragmatique, pour une loco à vapeur. Et moi, bien sûr, il faut que j'y sois. Moi et moi. Je me suis mis d'accord avec Ivor : il va utiliser une partie de son énergie pour renvoyer mon esprit dans le temps afin que je devienne le fantôme du manoir. Et moi, je serai enfin libre. Je passerai à la suite... et foutrai la merde là-bas aussi. Franchement, j'ai hâte.

— Est-ce que c'est vraiment nécessaire ? Il n'y a pas d'autre solution ?

— On a déjà de la chance d'avoir celle-ci, Eddie, répondit doucement Jacob. Les Dieux Affamés seront détruits et le monde sauvé. Nous n'avons pas le droit de demander plus. » Il regarda Gilles. « Il y a même assez d'énergie pour te renvoyer chez toi, petit. Dans l'avenir. Reste près de la boîte et fais-moi confiance. Ferme les yeux, si ça doit t'aider. » Il se tourna vers moi. « Au revoir, Eddie. Tu as été un véritable ami et le fils que je n'ai jamais eu. Je ne serai plus là pour te tenir la main, mais continue à donner des coups de pied dans la fourmilière Drood.

— Au revoir, Jacob. J'aurais voulu...

— Je sais. »

Il disparut. Le sifflet d'Ivor résonna de nouveau, déchirant l'affreux vacarme des Dieux Affamés. Le Train du Temps reprit sa descente dans le ciel incandescent et fonça droit sur les montagnes vivantes dans un panache de vapeur tachyonique. Gilles me tendit sa main ouverte pour que j'y dépose la Fin déplorable. Il la soupesa en souriant.

« Au revoir, Eddie. Au revoir, Molly. J'ai apprécié votre compagnie. Ça été... intéressant.

— Au revoir, Gilles, répondis-je. Où que tu sois, quoi qu'il arrive, n'oublie jamais que tu fais partie de la famille. »

Je pris Molly par le bras pour l'entraîner vers le portail. Il se referma brutalement juste sous mon nez. Molly se libéra d'une secousse et éclata d'un rire extatique. Son visage et son corps n'étaient plus les siens.

« Tu ne sortiras jamais d'ici ! Nous avons refermé le portail, tu es coincé. Jacob ne détruira pas ce monde si tu t'y trouves encore !

— Bien sûr que si. C'est un Drood.

— Oui, insista Gilles. Rien d'autre ne compte que la famille, l'honneur et le devoir. Je le comprends enfin. »

Le Train du Temps tombait comme une pierre en accélérant progressivement. Des énergies sauvages crépitaient autour du moteur : les Dieux s'efforçaient de ralentir ou d'interrompre sa chute. Mais Ivor, au cours de son voyage, était devenu si puissant que les Dieux eux-mêmes ne pouvaient rien contre lui. Son mugissement emplissait le ciel, et je jure que Jacob et Jay, le buste dépassant de l'abri, riaient

comme des gamins.

Il y avait forcément une issue. Forcément. Nous n'étions pas arrivés jusque-là pour mourir. Je poussai Molly dans les bras de Gilles, qui l'immobilisa alors qu'elle se débattait en crachant menaces et obscénités. Je fouillais mes poches dans l'espoir de trouver quelque chose d'utile. N'importe quoi. J'avais toujours plein de chouettes gadgets, l'armurier y veillait. Non, rien de ce que je trimballais ne pouvait m'aider. J'aurais dû aller voir oncle Jack avant mon départ, pour qu'il me donne la fine fleur de ses créations, mais il n'arrêtait pas de se plaindre que je ne me servais jamais de ses cadeaux.

Je me figeai et baissai les yeux sur mon poignet. Le bracelet téléporteur que j'étais toujours trop occupé pour essayer. Une téléportation à courte distance, rien de plus, mais si je pouvais puiser dans l'énergie résiduelle du portail... J'arrachai Molly des bras de Gilles, criai au guerrier un ultime adieu et, sans la lâcher, bondis à l'emplacement où le portail se dressait quelques instants auparavant. Une ouverture microscopique apparut et nous engloutit. Molly se raidit ; ses vitupérations s'interrompirent soudainement. Je me retournai vers Gilles, qui nous saluait de la main. Il n'avait pas lâché la Fin déplorable.

Derrière lui, Ivor le Train du Temps vint percuter les montagnes vivantes et son sifflet ne se tut qu'à l'instant ultime. Les Dieux Affamés s'unirent dans un hurlement atroce. Une immense lumière, un fracas plus immense encore, et une vague d'énergie me fit franchir le portail, Molly blottie dans mes bras.

## Épilogue

Revenir dans notre monde, c'était comme rentrer chez soi après des années d'exil. Tout semblait naturel, normal, accueillant. Le QG souterrain de Truman a surgi tout autour de nous ; Molly et moi nous sommes écrasés par terre dans un fatras de membres, feuilles mortes soufflées par une tempête supradimensionnelle. Nous nous sommes finalement immobilisés juste au bord du gouffre creusé par Truman pour édifier la tour. Nous sommes restés à terre un moment, enlacés, haletants, couverts de contusions et d'écorchures. Molly, redevenue elle-même, s'accrochait à moi comme si elle comptait ne plus jamais me lâcher. Nous étions rentrés. Nous étions chez nous. C'était si délicieux que j'aurais volontiers éclaté de rire, mais je n'en avais pas la force.

Nous avons dû nous entraider pour nous relever et un bruit de pas nous a vaguement fait tourner la tête. Harry Drood et Roger Morningstar accouraient. Ils avaient l'air ravis de nous voir. Il faut bien un début à tout. Ils pilèrent devant nous et Harry m'attrapa les mains pour les serrer longuement dans les siennes.

« Vous êtes rentrés ! Enfin ! Mais où étiez-vous passés ? Ça fait des siècles qu'on vous attend !

— On commençait à se demander si vous reviendriez, ajouta Roger.

— Eh merde, soupirai-je. Encore un décalage temporel ? J'aurais dû m'y attendre, avec Ivor dans l'histoire. Bon, combien de temps on a été absents, cette fois ?

— Presque douze heures !

— Nous étions inquiets, avoua Roger. Enfin, je dis « nous », mais...

— Douze heures ? C'est pas si mal, pour Ivor. Douze heures, je m'en remettrai. Harry, j'aimerais bien récupérer ma main. Merci



beaucoup. Vu ton sourire niais, je suppose qu'on a gagné. Qu'est-ce qui s'est passé pendant notre absence ?

— Toutes les Abominations sont mortes. Toutes, dans tous les nids de tous les pays. Il était évident que tu avais réussi ta mission et que les Dieux Affamés ne constituaient plus une menace, alors on a posté un détachement ici pour attendre ton retour. Je me suis porté volontaire pour le premier quart. La matriarche a dit qu'il y aurait quelqu'un pour t'attendre, quel que soit le temps que tu mettrais à revenir.

— Pour toujours, si nécessaire, précisa Roger. La matriarche a été très claire. C'est une sentimentale, au fond.

— Grand-mère a toujours eu une faiblesse pour les gestes théâtraux », dis-je. J'ai regardé la tour au fond de l'immense excavation. Elle était morte ; elle fondait peu à peu. L'acier, la technologie et les tissus vivants glissaient, coulaient, pourrissaient. Elle allait combler le trou que Manifest Destiny avait fait creuser, et c'était à mon avis l'endroit idéal pour l'enterrer.

« Je me sens affreusement mal », dit Molly tout à coup. Elle secoua la tête comme pour en éliminer les toiles d'araignée puis grimaça. « J'ai l'impression qu'on ma chié dans le crâne... Est-ce que j'ai bien entendu ? On a tué les Dieux Affamés ? J'ai du mal à me rappeler ce qui s'est passé de l'autre côté...

— Tu as sans doute mal supporté la transition dimensionnelle. Ça fait des nœuds à la mémoire.

— Au moins, tu n'es plus infectée, dit Roger. Il n'y a plus de traces de l'Abomination qui vivait à l'intérieur de toi. »

Nous nous sommes tous tournés vers lui.

« Molly était contaminée ? demanda Harry.

— Depuis quand étais-tu au courant ? lançai-je.

— Depuis le début ou presque, répondit Roger. On ne peut pas cacher ce genre de chose à mes sens ultrapuissants de fils du Gouffre.

— Mais pourquoi n'as-tu rien dit ? souffla Molly.

— C'étaient pas mes oignons. Tes pouvoirs magiques arrivaient très bien à en supprimer les conséquences, et c'était clair qu'Eddie était au courant. Et puis ça m'intéressait de voir comment ça évoluait.

— Tu comptais attendre longtemps pour me prévenir ? s'écria Harry. On ne me dit jamais rien, à moi...

— Je suis redevenue moi, vraiment ? » Molly eut un sourire éclatant. « Si ça continue, je vais me mettre à croire aux *happy ends*.

— Où est Gilles ? demanda Roger. Il ne s'en est pas tiré ?

— Gilles est rentré chez lui. J'espère. Où est M. Surin ?

— Ici », déclara le *sérial killer* immortel de sa voix tranquille. Il sortit de l'ombre de la tour pourrissante avec un signe de tête pour Molly et moi. « J'étudiais la mort de la tour. Tout à fait fascinant. J'ai

prélevé quelques éléments particulièrement intéressants en guise de souvenirs. Des globes oculaires, ce genre de chose. J'espère que nul n'a d'objection à soulever.

— Ça fait douze heures que tu fais ça ? demanda Molly.

— Il faut bien passer le temps. Je savais que vous reviendriez. Et je ne voulais pas partir sans vous avoir dit au revoir. Je ne retournerai pas au manoir. Plus rien ne m'y retient, maintenant que Penny est morte, et je pense que beaucoup m'en veulent, là-bas. Y compris les Drood ici présents.

— Je te faisais confiance ! gronda Molly. Je m'étais portée garante de toi !

— Tu n'aurais pas dû. Les damnés, plus que les autres, doivent suivre leur nature. Si je croyais qu'on peut me tuer, je vous suivrais peut-être, mais là... Je vais retourner dans le monde, le parcourir sans trêve, y commettre des atrocités, parce qu'il le faut. Jusqu'à ce qu'une de mes actions soit tellement monstrueuse que vous n'ayez plus le choix et trouviez un moyen de me détruire. Au revoir, tout le monde. Nous nous reverrons. »

Il s'inclina avant de s'éloigner. Nous l'avons laissé partir. Qu'aurions-nous pu faire d'autre ?

« Au moins, Manifest Destiny n'existe plus, finit par dire Harry. Truman et ses sbires sont morts, le QG est détruit. Une pustule de moins sur la face du monde.

— Ne sois pas si naïf, Harry, soupira Molly. Manifest Destiny est une idée, une philosophie. Ça restera dans l'air sous une forme ou une autre. Il y aura toujours des minables pleins d'amertume pour suivre un leader charismatique qui leur promet le bonheur éternel via une violence légitimée et l'exécution de boucs émissaires quelconques.

— Mais pas aujourd'hui, coupai-je. Venez, on rentre. »

Le miroir de Merlin est apparu sous nos yeux et s'est ouvert sur la salle de commandement. Nous l'avons franchi ; l'assistance s'est mise à applaudir à tout rompre en criant mon nom et celui de Molly. L'armurier nous attendait. « Je savais que vous reviendriez. Je n'en ai pas douté une seconde. C'était comment, la dimension supérieure ? À quoi ils ressemblent, les Dieux Affamés ? Tu m'as rapporté des souvenirs ?

— Bonjour, oncle Jack. Je suis content d'être là. »

Il fallait une grande fête, bien sûr. La famille adore les cérémonies et les célébrations. Molly et moi sommes allés tout droit nous coucher pour faire le tour du cadran. Ensuite, on nous a prévenus qu'on nous attendait dans la salle de bal. Nous nous sommes mis sur notre trente et un. En bas, la famille au grand complet dansait, buvait, mangeait, ivre de joie parce que le monde n'avait pas été détruit. Les

réjouissances, visiblement, avaient déjà commencé depuis un bon moment. Le brouhaha était assourdissant. Étrange planait, sous forme d'une lumière rouge, au niveau du plafond. Ça dansait, ça buvait sec, ça bavardait, ça dévorait les plats disposés sur les tables alignées le long des murs.

À notre entrée, tout s'est arrêté. Ils se sont tournés vers nous pour applaudir et taper du pied. C'était de la folie. Le volume sonore et l'intensité de l'émotion qui se dégageaient de la foule étaient bouleversants. J'ai bien failli rougir. Je me suis incliné avec un sourire et un petit signe de la main. Molly, elle, jubilait ouvertement et savourait l'instant. Molly ignore le sens du mot « intimidé ».

Nous nous sommes avancés dans la foule et tout le monde s'est remis à danser, à boire, à manger. La famille est du genre pragmatique. La matriarche avait voulu faire de Molly et moi les invités d'honneur, avec des discours, des débats et tout ça, mais j'avais refusé. C'était la fête de toute la famille, et pour toute la famille. Nous avons tous contribué à la victoire. Nous avons tous fait notre devoir.

Molly et moi avons traîné près d'un buffet pour goûter un peu à tout. Le plus gros du menu était constitué des canapés habituels... version Drood. Molly a craqué pour les brochettes de souriceaux farcis au foie gras, et moi pour les bébés pieuvres au caviar. Il y avait aussi une terrine de lemming, de la cervelle à la diable avec une sauce au soufre, et des tas de cygnes rôtis. Nous combattons la surpopulation de notre lac. Sa Majesté la Reine, par une dispense spéciale, nous a accordé le droit de manger du cygne. Comme si ça changeait quelque chose.

J'étais toujours épuisé, malgré mes heures de sommeil sans rêve, et même Molly n'avait pas tout son peps habituel. Nous nous sommes donc contentés de circuler un moment, pour dire bonjour, serrer des mains, recevoir de grandes tapes sur l'épaule et permettre à qui le voulait de nous expliquer à quel point nous étions merveilleux. On a bien sûr vu des têtes connues. William et Rafe, les bibliothécaires, nous ont accordé un signe de tête, alors qu'ils étaient très occupés à dévorer tout ce qui, sur les plateaux d'argent, n'arrivait pas à se faire pousser des pattes pour s'enfuir en courant. Nous avons croisé Harry et Roger qui, enlacés, tournoyaient sur une valse de Strauss ; ils formaient un très beau couple. Le jeune Freddie Drood dansait avec la matriarche ; ils avaient une grâce naturelle qui me permit d'entrevoir la femme splendide qu'avait dû être Martha dans sa jeunesse.

Callan a boitillé jusqu'à nous, un verre dans une main et une cuisse de poulet dans l'autre. « Salut ! Bienvenue ! Qu'est-ce qui vous a pris de vous carapater pour sauver le monde sans moi ? Je me suis réveillé à l'hôpital, et pour en sortir j'ai dû me battre contre un tas d'infirmiers, armé seulement d'un urinoir en métal et d'une canne. Et

vous étiez déjà partis ! Je rate toujours les meilleurs moments...

— Peut-être la prochaine fois, le consola Molly. Tu as vu Janissary Jane, à l'infirmerie ?

— Oui, oui. Elle se remet doucement. C'est une dure à cuire, tu sais. » Callan prit une grande inspiration et se calma soudain. « Beaucoup d'autres n'ont pas eu sa chance. Les funérailles vont durer des semaines. La famille aura besoin de temps pour s'en remettre.

— C'est pour ça qu'on a besoin de gens compétents. J'ai discuté avec la matriarche : tu es titularisé. Te voici agent de terrain. »

Callan a souri. « Pas trop tôt. Je vais vous montrer ce que c'est que le vrai talent. »

Sur ces paroles, il est parti se rendre insupportable ailleurs.

L'armurier se promenait, brandissant l'un de ses verres à très long pied qui, il en jurait ses grands dieux, permettaient de ne jamais renverser la moindre goutte, même si on les secouait dans tous les sens. Vu les taches de vin qui maculaient le devant de sa blouse, la version 15.0 n'était pas plus efficace que les précédentes. Il nous a souri puis, se rappelant ce qu'il nous voulait, s'est lancé dans un débriefing complet.

« On a su que les Dieux Affamés étaient morts au moment précis où ça s'est produit, parce que tous les drones des nids se sont effondrés à la même seconde. Ils ont même quitté les pauvres possédés que nous avions enfermés dans les cellules d'isolement. Plus aucune trace de la contamination. Hop, fini. Les pauvres, ils souffrent toujours de mutations bizarres et même de dommages cérébraux, mais nos médecins sont très doués. Et au pire, la famille s'occupera des victimes jusqu'à leur dernier souffle. L'important, c'est qu'il ne reste pas la moindre Abomination sur toute la surface de la planète ! Vous avez fait très fort, tous les deux !

— Merci, oncle Jack. Tu sais, on n'y serait pas arrivés sans toi. Ton bracelet téléporteur a finalement servi.

— Je le savais ! Je suis content que tu te sois décidé à le tester. J'étais presque sûr qu'il marcherait. »

Il s'était éloigné avant que j'aie eu le temps de le frapper. *Presque sûr ?* Molly frissonna.

« Je ne me rappelle pas grand-chose de l'époque où j'étais contaminée. Cette chose en moi qui me rongait l'âme et l'esprit... C'est sans doute mieux comme ça.

— Oui. » Je ne lui avais pas dit que le drone avait pris le contrôle de son corps pour tuer sa vieille amie Subway Sue. À quoi bon ? Parfois, l'amour, c'est de ne pas tout se dire.

« On a découvert qui avait tué Sébastien ?

— Apparemment pas. Sans doute le traître d'origine, le Drood qui a fait venir les Abominations dans notre monde. Sébastien devait

savoir quelque chose ; ou bien le traître préférerait-il simplement ne pas prendre de risque.

— Et tu n'as pas peur qu'il soit toujours parmi nous ? »

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. « Si je croyais qu'il ne restait qu'un seul traître dans la famille, je serais un homme heureux. Tôt ou tard, il va commettre une erreur. Ça finit toujours par arriver. Mais on s'en préoccupera plus tard. »

La matriarche s'est approchée de nous, digne et majestueuse ; les autres se sont écartés de son chemin. « Bien joué, Edwin. Une crise de réglée, plus que quelques centaines.

— La routine Drood.

— Exactement. » Elle m'a jeté un regard songeur. « Si ça te convient, je suis tout à fait prête à continuer à diriger les affaires courantes en te laissant la responsabilité des orientations politiques et des décisions opérationnelles. Tu resterais le chef... mais je peux apporter beaucoup à la famille.

— Cela va sans dire. Votre expérience me serait utile. Mais je ne compte pas garder le pouvoir éternellement. Je ne souhaite pas devenir patriarche. Plus tôt j'aurai établi un système démocratique pour désigner le chef de famille, plus tôt je pourrai retourner sur le terrain. C'est là qu'est ma place. »

La matriarche haussa les épaules. « La famille a essayé à peu près tous les modes de gouvernement, au cours des siècles, mais on en revient toujours à une matriarchie. C'est ce qui fonctionne le mieux. Mais tu as gagné le droit d'expérimenter la démocratie.

— Merci, grand-mère, dis-je d'un ton sec. Vous êtes consciente que je vais vous faire surveiller de près, bien sûr ?

— Bien sûr. Je n'en attendais pas moins de toi. » Elle s'interrompt pour contempler les couples qui emplissaient la piste de danse. « Cyril me manque. C'était un danseur remarquable, dans sa jeunesse.

— Lui ? Le sergent d'armes ? C'était une brute épaisse !

— Non, ça c'était son métier. Cyril était bien différent. Un élève si prometteur... Dis-moi qu'il est mort en héros, Edwin.

— Oui. Il est mort en héros. Il a affronté des ennemis innombrables pour permettre aux autres de s'en tirer. Il a fait honneur à la famille.

— Bien sûr. Je n'en attendais pas moins de lui. Il va nous falloir nommer un autre sergent d'armes le plus vite possible. Cette charge représente la discipline et le dévouement à la famille. » Elle me jeta un regard sévère. « Mais, au nom de tous les dieux, Edwin, qu'avais-tu en tête lorsque tu as accueilli un demi-elfe au manoir ? À présent, la cour des fées dispose d'un torque d'or ! Il faut le récupérer, Edwin !

— C'est en tête de ma liste de priorités.

— Parfait. » La matriarche s'autorisa un petit sourire. « Tu t'es bien comporté, mon petit. Tu as accompli le but que tu t'étais fixé : rétablir la puissance des Drood en écrasant les Abominations une fois pour toutes, et en profiter pour sauver le monde. Tu as lavé l'honneur de la famille et prouvé notre valeur aux yeux de ceux qui comptent. Continue comme ça. »

Elle nous a quittés sur ces mots et est partie s'assurer que personne ne s'amusait trop.

Harry et Roger sont passés près de nous en se murmurant des choses à l'oreille. Molly et moi leur avons emboîté le pas pour les écouter sans vergogne.

« Comment ça, on t'avait chargé de me séduire ? disait Harry.

— Exactement. On m'a envoyé dans ce night-club parisien afin que je te rencontre et que tu tombes sous le charme. Il fallait qu'on se mette ensemble. Ensuite, je devais t'inciter à me présenter à ta famille. Les Enfers auraient disposé d'un informateur au cœur même de la famille Drood. La quantité de secrets que j'aurais pu transmettre, au fil des ans... Les Enfers travaillent à long terme.

— Mais tu as risqué ta peau pour sauver la mienne, avec l'Anti-âme !

— Oui... Tu vois, même les démons sont parfois gentils. Du calme, chéri. Si je te raconte tout ça, c'est justement pour te prouver que j'ai confiance en toi. Les choses ont changé entre nous. À ma grande surprise, notre relation bidon s'est transformée en amour véritable. Qui eût cru qu'un bâtard de démon pouvait connaître l'amour ?

— Oui, qui l'eût cru ? »

Ils se sont éloignés, bras dessus bras dessous. Molly et moi ne sommes pas intervenus.

« Je me sens insultée, déclara Molly. Lui et moi avons été ensemble pendant des mois et il n'est jamais tombé amoureux.

— Il ne te méritait pas.

— C'est sûrement ça, oui. »

Nous avons regardé une fois de plus la famille rassemblée qui emplissait l'immense salle de bal de ses démonstrations de joie.

« C'est enfin terminé.

— Non, Molly, tu sais bien que non. Ça n'est jamais terminé. C'est pour cela que les Drood sont indispensables. Les hommes sont mortels, mais les démons sont éternels.

— Partons. On retourne au lit ?

— Fatiguée ?

— Non ! répondit Molly en souriant.

— Très bien. Je crois qu'ils peuvent se passer de nous. Allons-y. J'ai quelque chose à te montrer.

— J’espère bien ! »

Une fois dans ma chambre tout en haut du manoir, Molly vit la surprise que je lui avais préparée : le miroir de Merlin, fixé verticalement contre le mur du fond. Je prononçai les Mots : notre reflet s’évanouit, remplacé par une vue des bois sauvages que Molly habitait. Elle poussa une exclamation étouffée, battit des mains et me sauta au cou.

« Un accès permanent et direct entre ma chambre et tes bois adorés. Tu pourras aller et venir librement, sans jamais être loin de moi. Le meilleur des deux mondes. Si c’est ce que tu veux...

— Oui, je veux, dit-elle en me poussant sur le lit. Je veux. »

FIN

---

[1] Voir *L'Homme au torque d'or*.

[2] Voir *L'Homme au torque d'or*.